



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

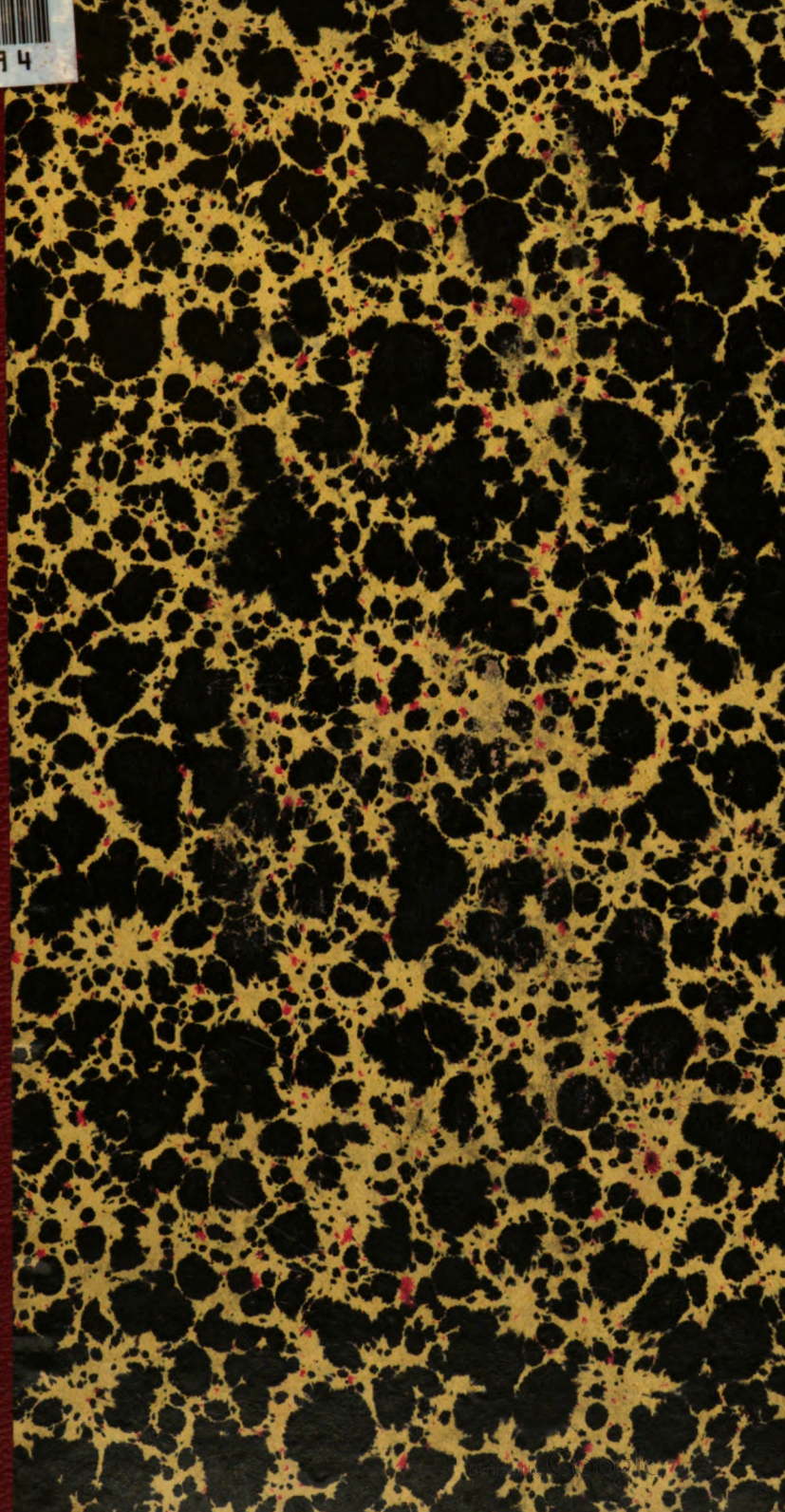
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



HW 29C9 4



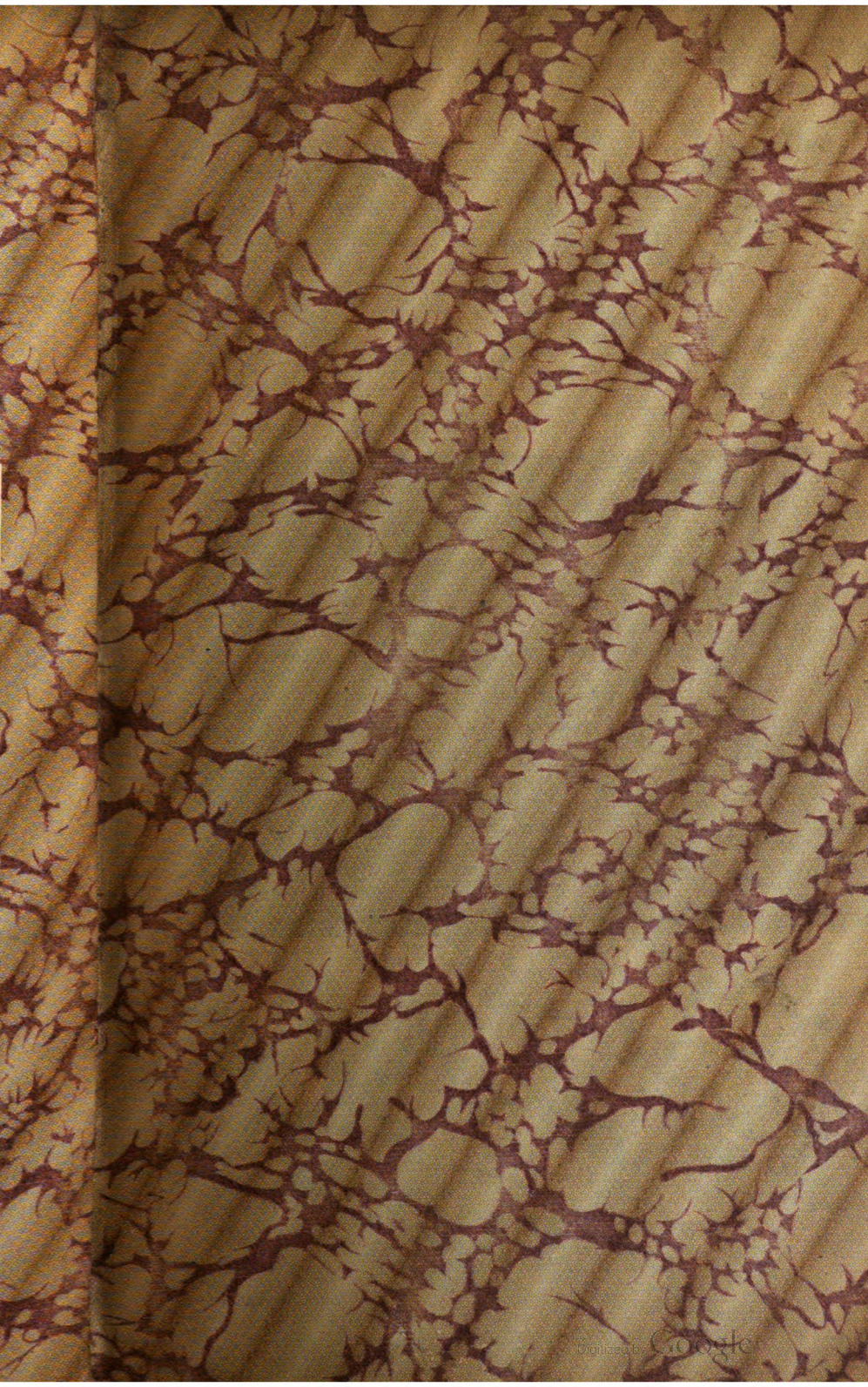
~~Geog 39.1~~ KE948

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION



ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN FRANÇAIS

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN
FRANÇAIS



VINGT-TROISIÈME ANNÉE

1896



PARIS
AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
30, RUE DU BAC, 30
ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

~~Geog 39.1~~



DEGRAND FUND

TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
TABLE MÉTHODIQUE	v
AUGUSTE DAUBRÉE, notice nécrologique, par M. J. Vallot. .	1
XAVIER BLANC, notice nécrologique, par M. S. Jouglard. .	9

COURSES ET ASCENSIONS

I.	Les arêtes de la Meije, par M. Achille Escudé . . .	19
II.	Autour de Bonneval (Haute-Maurienne); ascensions et promenades (<i>la Levanna Orientale; le Roc de Mulinet, première ascension par l'arête Nord; l'Albaron, première ascension par la face Nord; le Pic 3,249, première ascension; la Pointe de Bonneval; le Roc de Pareis</i>), par M. Claudius Regaud.	46
III.	Autour de l'Aiguille-Verte (<i>le Belvédère; les Petits-Charmoz; l'Aiguille du Moine, un nouveau passage pour l'ascension; Pointe Sud-Ouest de l'Aiguille d'Argentière, 3,756 mèt., première ascension; l'Aiguille du Pouce</i>), par M. Alexandre Brault.	95
IV.	Une excursion d'hiver au Petit et au Grand Saint-Bernard, par M. le Dr Dumarest.	118
V.	La Suisse niçoise (<i>la Vésubie, généralités géographiques et caractères généraux, rôle de cette rivière dans l'économie rurale de la région qu'elle arrose; — de Nice à Saint-Martin-Vésubie: la cluse du Cros-d'Utelle; dans la vallée, Lantosque; la Bollène et la fête de Saint-Laurent; Roquebillière, populations et mœurs pastorales; — de Roquebillière à Saint-Martin-Vésubie; Saint-Martin-Vésubie, capitale de la Suisse niçoise; les résidents d'été; les Saint-Martinois agriculteurs et pasteurs; les syndicats d'irrigation: — la vallée du Boréon; cascade de la Ciriégia; la</i>	

	<i>forêt et la vacherie du Boréon; dans la haute vallée; les lacs alpins, lac des Tre Colpas, lac Noir; — la vallée et le sanctuaire de la Madone des Fenêtres; ascension du Mont Gelas, 3,315 mètr.), par M. Fernand Nœtinger</i>	137
VI.	La Tête de Moyse, par M. F. Arnaud.	189
VII.	Courses dans les Alpes dolomitiques (<i>les Dolomites de Sexten; le groupe de la Pala; le massif de la Brenta</i>), par M. Georges Eichmüller.	198
VIII.	Les sources de la Garonne, récits de courses et d'expériences, par M. Émile Belloc	227
IX.	Au Canigou : la Brèche Durier; le chalet gardé des Cortalets, par M. Ch. Lefrançois.	271
X.	L'Andorre, par M. Félix Régnault.	311
XI.	Le Caroux, souvenir d'une visite de la Section de Béziers, 28 juin 1896, par M. Jean Crozals	346
XII.	Les galeries du Pichoux, Jura bernois, par le lieutenant-colonel Prudent.	361
XIII.	Sous terre : neuvième campagne, 1896 (<i>Cueva del Drach, à Majorque; scialets du Vercors; chouruns du Dévoluy</i>), par M. E.-A. Martel.	368
XIV.	En Transcaspie, par M. Alexandre Boutroue	414
XV.	Une tournée en Indo-Chine, novembre 1893-mai 1896, par M. A. Salles	446
XVI.	Une ascension au Kakoulima, Guinée française, par M. E. Salesses, capitaine du génie.	496

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

I.	Voyage de Grenoble à la Grande-Chartreuse, le 8 messidor an XII : manuscrit inédit de Dominique Villars, avec un avant-propos de M. Paul Guillemain. . . .	509
II.	Excursions romantiques à la Mer de Glace, par M. Julien Bregeault	524
III.	Note sur la faune souterraine de Paris, par M. Armand Viré, secrétaire de la Société de spéléologie	559

MISCELLANÉES

	Dans les Aravis : l'Église des Fées, par M. J. Moris. . . .	569
	Une ascension dans l'Aurès : l'Amar-Kaddou, par M. Th. Salomé.	577

CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

	Pages.
Direction Centrale : Rapport annuel.	589
Liste des membres de la Direction Centrale et des bureaux des Sections	603

CARTES ET PLANS

Carte de la région avoisinant le Trou du Toro, d'après la carte des Pyrénées Centrales de Fr. Schrader	239
Carte du massif du Canigou	307
La cluse d'Undervelier et les galeries du Pichoux, repro- duites d'après un relief construit à la Galerie des plans- reliefs (Service géographique de l'armée)	362
Plan et coupe de la Cueva del Drach, à Majorque, levés par M. E.-A. Martel (hors texte)	384
Carte de la Transcaspie	419
Carte des environs de Konakry (Guinée française)	498

ILLUSTRATIONS

1. Auguste Daubrée, portrait, phototypie Berthaud (hors texte)	1
2. Xavier Blanc, portrait, phototypie Berthaud (hors texte) .	9
3. La Meije Centrale, vue de la Meije Orientale, repro- duction d'une photographie de M. Claudius Regaud .	33
4. Les Levanna Centrale et Orientale, vues de la Levanna Occidentale, reproduction d'une photographie de M. Claudius Regaud	55
5. La chaîne du Mulinet, vue du plateau des Lauzes, re- production d'une photographie de M. Claudius Re- gaud	61
6. L'Albaron, face Nord, vu du plateau de Cueigne, des- sin de Slom, d'après une photographie de M. J. Ma- thieu	69
7. Le Pic 3,249 mètres, vu du Roc de Pareis, reproduc- tion d'une photographie de M. Claudius Regaud . .	75
8. Une partie du panorama de la Pointe de Bonneval, des-	

	Pages
sin de Fr. Schrader d'après une photographie de M. Claudius Regaud (hors texte).	80
9. Le bassin des Évettes et le Roc de Pareis, vus du pla- teau des Lauzes, dessin de Slom, d'après une photo- graphie de M. Claudius Regaud.	87
10. Pointe Sud-Ouest de l'Aiguille d'Argentièrre, dessin de Slom, d'après une photographie de M. A. Brault. . .	110
11. Ascension de la pointe Sud-Ouest de l'Aiguille d'Ar- gentièrre, dessin de Slom, d'après une photographie de M. A. Brault	111
12. Vue prise dans la direction de l'Aiguille d'Argentièrre, d'un point situé sur le glacier sans nom qui se trouve entre le glacier du Chardonnet et le glacier des Améthystes; reproduction d'une photographie de M. A. Brault	113
13. Hospice du Petit Saint-Bernard, reproduction d'une photographie de M. André Forest.	122
14. Fond de la Comba di Bosses, reproduction d'une pho- tographie de M. Claudius Regaud.	127
15. Saint-Rémy, reproduction d'une photographie de M. Claudius Regaud.	127
16. La corde en montant au Grand Saint-Bernard, repro- duction d'une photographie de M. Claudius Regaud. .	128
17. Les chiens au Grand Saint-Bernard, reproduction d'une photographie de M. André Forest.	135
18. Saint-Martin-Vésubie et le Mont Piagü, reproduction d'une photographie de M. Anfossi.	139
19. Saint-Martin-Vésubie et le Mont Siruol, vue prise du vallon de la Madone des Fenêtres, reproduction d'une photographie de M. Orzeszko.	161
20. Haute vallée du Boréon, dessin de Slom, d'après une photographie de M. V. de Cessole.	168
21. Le lac Noir, vue prise de la rive occidentale, reproduc- tion d'une photographie de M. Orzeszko.	175
22. Le sanctuaire de la Madone des Fenêtres; au fond, le Gelas à gauche, le Mont Colomb à droite; reproduc- tion d'une photographie de M. Anfossi.	181
23. Chaîne des Alpes Maritimes, vue panoramique prise du Mont Gelas, d'après une photographie de M. V. de Cessole (hors texte).	186
24. La Tête de Moyse, dessin de Slom, d'après une photo- graphie de M. L. Duguey.	192

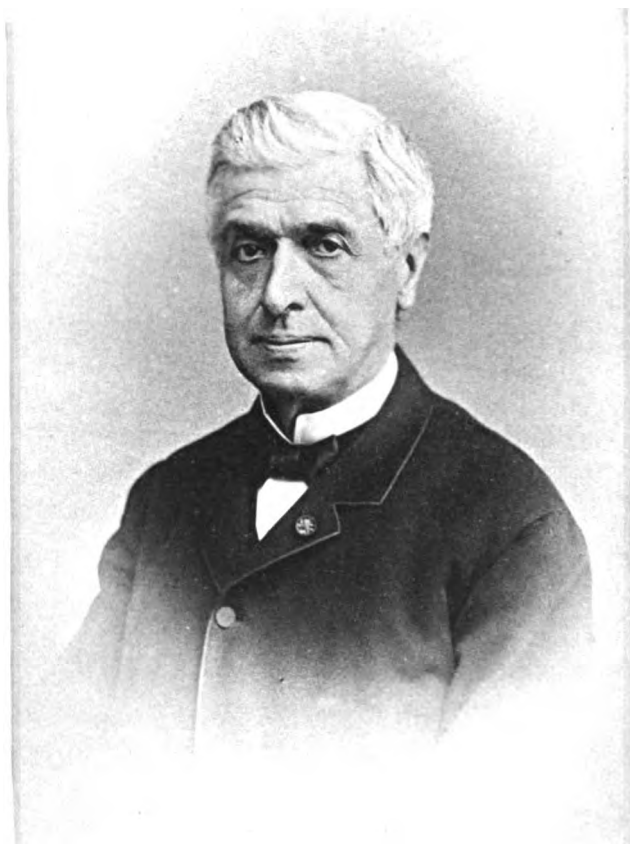
TABLE MÉTHODIQUE.

IX
Pages.

25. L'Einserkofel avec, à gauche, l'Oberbacherspitze; reproduction d'une photographie de M. G. Eichmüller.	203
26. Les Drei Zinnen, vues du Toblinger Riedl, reproduction d'une photographie de M. Fr. Unterberger, à Innsbruck	209
27. La Cima della Madonna et, plus loin, le Sass Maor, reproduction d'une photographie de M. G. Eichmüller.	215
28. La Bocca di Brenta, reproduction d'une photographie de M. G. Eichmüller.	223
29. Cascade du Trou du Toro et Pic d'Es Barrancs. . . .	253
30. Trou du Toro, paroi Ouest, vue prise à l'Est de la cascade	255
31. Vue de la paroi Ouest du Trou du Toro avec la cascade et le Pic d'Es Barrancs.	262
32. Trou du Toro, paroi Nord, formant barrage	264
33. Profil du groupe du Canigou, pour servir de légende explicative à la gravure de la page 277	276
34. Le massif du Canigou, vu de Cabestany (à 40 kilom. à vol d'oiseau), dessin de Slom, d'après une photographie de M. J. Bigot	277
35. Maison forestière de Balatg, reproduction d'une photographie de M. George Auriol	291
36. Vue du Clot des Estanyols, prise au-dessus de la Brèche Durier; à gauche, le Pic du Canigou; à droite, le Puig Barbet, dessin de Slom, d'après une photographie de M. P. Assens	293
37. Vue de la Brèche Durier avant les coups de mine, reproduction d'une photographie de M. Félix Gauthier.	297
38. Rocher vertical dans la cheminée du Canigou, reproduction d'une photographie de M. F. Gauthier. . .	305
39. Chapelle de Saint-Jean, reproduction d'une photographie de M. F. Régnauld.	320
40. Les Escaldas, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Lafont.	325
41. La grande place d'Andorre-la-Vieille, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. le Dr Mellier. .	333
42. Conseillers généraux andorrans, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. F. Régnauld. . . .	337
43. Le Caroux, vu du côté du midi, reproduction d'une photographie de M. Hubert.	348
44. Une halte, col du Bardou, reproduction d'une photographie de M. Hubert	356

	Pages
45. La descente, reproduction d'une photographie de M. Hubert	357
46. Gorges d'Héric, reproduction d'une photographie de M. Sahuc.	358
47. Cascade formée par la Sorne dans les galeries du Pichoux, reproduction d'une photographie de M. Henri Prudent, de Paris.	364
48. Cascatelles de la Sorne dans les galeries du Pichoux, reproduction d'une photographie de M. Henri Prudent, de Paris.	366
49. Le lac Miramar, dans la Cueva del Drach, dessin de Slom, d'après deux photographies de M. E.-A. Martel.	377
50. Grotte des Colombes à Porto-Cristo, dessin de Slom, d'après une photographie de M. E.-A. Martel.	394
51. Nouvelle route forestière des rochers de Laval (forêt de Lente en Vercors), reproduction d'une photographie de M. Vernet.	401
52. Dans la rivière souterraine du Brudoux (Vercors), dessin de Slom, d'après un croquis de M. E.-A. Martel.	405
53. Ouverture du <i>chourun</i> de Pré de Laup (Dévoluy), dessin de Slom, d'après une photographie de M. H. Vésignié.	411
54. La grande mosquée de Boukhara, reproduction d'une photographie	429
55. Vue de Samarcande, reproduction d'une photographie.	435
56. Le Gour-Émir, à Samarcande, reproduction d'une photographie	439
57. Tombeau du Hadji Daniara, à Afrousiab, reproduction d'une photographie.	441
58. Arroyo de Vinh-Long, reproduction d'une photographie de M. A. Salles.	448
59. Pagode du Pnom, à Pnom-Penh, reproduction d'une photographie de M. A. Salles.	451
60. Édicule derrière la pagode du grand chef des bonzes, à Pnom-Penh, reproduction d'une photographie de M. A. Salles.	453
61. Jeune Cambodgienne métissée (mère cambodgienne, père européen), reproduction d'une photographie de M. A. Salles.	455
62. Le Bras du lac à Pnom-Penh, vue prise au quartier catholique vers le lac, reproduction d'une photographie de M. A. Salles.	459
63. Cases flottantes (bureau de la régie), à Kompong-	

Chnang, reproduction d'une photographie de M. A. Salles.	463
64. La seule habitation fixe à Kompong-Chnang, reproduction d'une photographie de M. A. Salles. . . .	465
65. En route de Pursat à Kompong-Prat, reproduction d'une photographie de M. A. Salles.	471
66. Pagode de la Colonne, à Hanoï, reproduction d'une photographie de M. A. Salles.	478
67. Femmes tho, au marché de Kilua près Langson, reproduction d'une photographie de M. A. Salles. . . .	485
68. Vue de Dong-Dang, reproduction d'une photographie de M. A. Salles	491
69. Vue du Kakoulima, prise de l'entrée de la baie Sangaréa; vue de la même montagne prise de l'entrée de la rivière Dubréka; croquis de M. le capitaine du génie E. Salesses.	497
70. Le Kakoulima, vu du plateau de Gombouïa, croquis de M. le capitaine du génie E. Salesses.	500
71. La source de l'Arveyron au xviii ^e siècle, fac-similé réduit d'une gravure de l'ouvrage de Bourrit, <i>Nouvelle description des glaciers</i> , etc., 1785.	528
72. Le lac de Chèdes, fac-similé réduit d'une gravure de l'ouvrage de Bourrit, <i>Nouvelle description des glaciers</i> , etc., 1785.	534
73. George Sand, fac-similé d'une illustration d' <i>Une course à Chamonix</i> , du major Ad. Pictet, 1838.	545
74. Le Rêve du major, fac-similé d'une illustration d' <i>Une course à Chamonix</i> , du major Ad. Pictet, 1838. . . .	547
75. Exposé de la philosophie de Schelling, fac-similé d'un dessin de George Sand, extrait d' <i>Une course à Chamonix</i> , du major Ad. Pictet, 1838.	549
76. George Sand en croupe derrière le major Pictet, fac-similé d'une illustration d' <i>Une course à Chamonix</i> , du major Ad. Pictet, 1838.	550
77. Insectes, myriapodes et crustacés appartenant à la faune des catacombes de Paris, dessin de M. Armand Viré.	561



Courret, photo.

Phototypie Berthaud

A. DAUBRÉE

AUGUSTE DAUBRÉE

(PAR M. J. VALLOT)

Un des membres les plus éminents du Club Alpin Français, l'un de ses anciens présidents les plus respectés, vient de disparaître, laissant après lui les regrets de tous ceux qui l'ont connu. M. Daubrée n'était pas un adepte des courses de montagne, et cependant on peut dire qu'il était alpiniste dans le sens le plus large du mot, car l'étude de la montagne a été son principal sujet d'observations, et il lui a voué la plus grande partie de sa vie. Mais le savant géologue avait une manière particulière de chercher les secrets de la formation des montagnes. Doué d'un esprit synthétique extraordinaire, après avoir essayé de comprendre le mécanisme des formations géologiques, il cherchait à le réaliser expérimentalement, par des expériences de laboratoire, à l'aide d'appareils ingénieux reproduisant les conditions naturelles.

Savant hors de pair, universellement connu et estimé, honoré des plus hautes amitiés, M. Daubrée était arrivé aux plus grands honneurs, et a occupé les positions les plus brillantes dans l'administration. L'aménité de ses manières, sa grande courtoisie, autant que sa haute science, faisaient rechercher sa société, et ceux qui l'ont approché

savent avec quelle simplicité il accueillait les jeunes, les aidait de ses conseils, les encourageait dans leurs recherches et les soutenait dans leur carrière. Nous l'avons éprouvé nous-même, et il nous est doux de pouvoir lui témoigner ici notre reconnaissance pour l'appui dont nous avons été à même de ressentir les bienfaits.

Gabriel-Auguste Daubrée est né à Metz, le 25 juin 1814, et mort à Paris le 28 mai 1896. Sorti de l'École Polytechnique à vingt ans, il entra dans le corps des mines. Après plusieurs missions en Angleterre, en Suède et en Norvège, il fut attaché comme ingénieur au département du Bas-Rhin. Professeur de géologie (1838), puis doyen (1852) à la Faculté des sciences de Strasbourg, il quitta l'Alsace en 1861 pour venir à Paris occuper à l'Académie des sciences le fauteuil de Cordier et, l'année suivante, les chaires de géologie au Muséum et de minéralogie à l'École des Mines. En 1872, il fut appelé à la direction de cette École, jusqu'au moment de sa retraite, en 1884.

Il a été président du Club Alpin Français d'avril 1882 à avril 1885.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer dans son ensemble sa carrière de géologue; nous nous bornerons à énumérer ceux de ces travaux qui ont trait à l'étude de la montagne.

Un de ses premiers ouvrages, sa *Thèse sur les températures du globe terrestre et sur les principaux phénomènes géologiques qui paraissent en rapport avec la chaleur propre à la terre* (1838), montre déjà sa propension à étudier les phénomènes généraux. Les mémoires suivants touchent au même sujet :

Observations sur la quantité de chaleur employée à évaporer de l'eau à la surface du globe et sur la puissance dynamique des eaux courantes des continents. (Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 1847.)

Note sur quelques émanations de chaleur naturelles et artificielles. (Bulletin de la Société géologique de France, 1847.)

De la température des sources dans la vallée du Rhin, dans la chaîne des Vosges et au Kaiserstuhl. (Annales des Mines, 1849.)

L'étude des minerais a rempli une grande partie de son existence ; mais il ne se contentait pas de l'analyse, et il fut l'un des premiers à réussir la reproduction artificielle d'un grand nombre d'espèces minérales. La formation des minéraux fut aussi éclairée par ses observations sur la production contemporaine d'espèces minérales cristallisées dans les eaux thermales. Ces travaux analytiques le conduisirent à l'étude des météorites, dont il existait une grande quantité disséminée dans les collections minéralogiques du Muséum. Il en entreprit le classement et l'analyse, et ces recherches, continuées plus tard avec la collaboration de M. Stanislas Meunier, apportèrent de nouvelles et curieuses notions sur la constitution minéralogique de l'univers.

C'est vers 1857 que M. Daubrée commença la série de ses expériences sur la reproduction artificielle des conditions calorifiques qui ont modifié la constitution des roches, et des actions mécaniques qui, jointes à la chaleur, ont produit l'ensemble des modifications connues sous le nom de métamorphisme. Il publia successivement sur ces questions les mémoires suivants :

Observations sur le métamorphisme et recherches expérimentales sur quelques-uns des agents qui ont pu le produire. (Académie des Sciences et Société géologique, 1857.)

Recherches expérimentales sur le striage des roches dû au phénomène erratique, sur la formation des galets, des sables et du limon, et sur les décompositions chimiques produites par les agents mécaniques. (Académie des Sciences, 1857.)

Expériences démontrant la cause de la pénétration mutuelle des galets calcaires et quartzeux dans les poudingues des divers terrains. (Académie des Sciences, 1857.)

Études et expériences synthétiques sur le métamorphisme et sur la formation des roches cristallines. (Mémoires de l'Académie des Sciences, 1860.)

Observations sur la nature des actions métamorphiques qu'ont subies les roches des environs de Cherbourg. (Société des Sciences de Cherbourg, 1860.)

Expériences sur la possibilité d'une infiltration capillaire au travers des matières poreuses, malgré une forte contre-pression de vapeur; applications possibles aux phénomènes géologiques. (Académie des Sciences et Société géologique, 1861.)

Expériences synthétiques relatives aux météorites. Rapprochements auxquels ces expériences conduisent, tant pour la formation de ces corps planétaires que pour celle du globe terrestre. (Académie des Sciences et Société géologique, 1866.)

Rapport sur les progrès de la géologie expérimentale, faisant partie de la collection des Rapports demandés par M. le Ministre de l'Instruction publique (1867); 1 vol. in-8.

Expériences sur les décompositions chimiques provoquées par les actions mécaniques dans divers minéraux tels que le feldspath. (Académie des Sciences et Société géologique, 1867.)

Observations relatives à l'introduction des méthodes expérimentales en géologie. (Académie des Sciences, 1868.)

Des terrains stratifiés, considérés au point de vue de l'origine des substances qui les constituent et du tribut que leur ont apporté les parties internes du globe. (Société géologique, 1871.)

Nouvel exemple de décomposition chimique qui s'opère journellement dans les silicates, notamment dans le feldspath. (Bulletin de la Société d'Agriculture, 1876.)

Mais bientôt les études sur le métamorphisme firent place à des expériences dans lesquelles le savant géologue chercha à reproduire dans le laboratoire la schistosité des roches, les plissements des couches, leurs cassures et leurs contournements. Pour ces dernières études, M. Daubrée employa deux méthodes très différentes : dans l'une, il se servait de ressorts disposés de façon très ingénieuse, et dont les courbures reproduisaient les contournements des couches géologiques; dans l'autre, il utilisa la pression énorme développée par l'explosion de la poudre ou de la dynamite dans des cylindres d'acier, pour obtenir des courbures dans des séries de rondelles formées par les roches à étudier. Il se rapprochait ainsi des conditions naturelles. Quant aux cassures, elles étaient obtenues par la torsion des matières ou leur compression à la presse hydraulique. Ces études sont exposées dans les

mémoires suivants, et résumées dans divers ouvrages qu'on trouvera dans cette énumération :

Expériences sur la schistosité des roches et les déformations des fossiles, corrélatives de ce phénomène. Conséquences géologiques de ces expériences. (Académie des Sciences et Société géologique, 1876.)

Nouvel exemple de décomposition chimique qui s'opère journellement dans les silicates, notamment dans le feldspath. (Société d'agriculture, 1876.)

Note sur les propriétés érosives des gaz à haute température et sous les hautes pressions. (Revue d'artillerie, 1877.)

Expérience d'après laquelle la forme fragmentaire des fers météoriques peut être attribuée à une rupture, sous l'action de gaz fortement comprimés, tels que ceux qui proviennent de l'explosion de la dynamite. (Académie des Sciences, 1877.)

Conséquences à tirer des expériences faites sur l'action des gaz produits par la dynamite relativement aux météorites et à diverses circonstances de leur arrivée dans l'atmosphère. (Académie des Sciences, 1877.)

Recherches expérimentales faites avec les gaz produits par l'explosion de la dynamite sur les caractères des météorites et des bolides qui les apportent. (Académie des Sciences, 1877.)

Expériences sur la production de déformations et de cassures par glissement. (Société géologique, 1878.)

Recherches expérimentales sur les cassures qui traversent l'écorce terrestre, particulièrement celles qui sont connues sous les noms de joints et de failles. (Académie des Sciences et Société géologique, 1878.)

Expériences tendant à imiter des formes diverses de ploiements, contournements et ruptures que présente l'écorce terrestre (Académie des Sciences et Société géologique, 1878.)

Expériences relatives à la chaleur qui a pu se développer par les actions mécaniques dans l'intérieur des roches, particulièrement dans les argiles; conséquence pour certains phénomènes géologiques, notamment pour le métamorphisme. (Académie des Sciences et Société géologique, 1878.)

Imitation des cupules et érosions caractéristiques que présente la surface des météorites dans une opération industrielle, par l'action d'un courant d'air rapide sur des pierres incandescentes. (Académie des Sciences, 1878.)

Études synthétiques de géologie expérimentale (1879); 1 vol.in-8.

Application de la méthode expérimentale à l'étude des cassures terrestres : 1° Conformité des systèmes de cassures obtenues expérimentalement avec les systèmes de joints qui coupent les falaises de la Normandie; 2° Convenance de dénominations spéciales pour les divers ordres de cassures de l'écorce terrestre; 3° Conséquences des expériences faites pour imiter les cassures terrestres, en ce qui concerne divers caractères des formes extérieures du sol. (Académie des Sciences, 1879.)

Note sur les propriétés érosives des gaz à haute température et sous de grandes pressions. (Revue d'artillerie, 1879.)

Note sur les propriétés érosives des gaz produits par l'explosion de la dynamite. (Revue d'artillerie, 1879.)

Application de la méthode expérimentale à l'étude des cassures de divers ordres que présente le relief du sol. (Société géologique, 1879.)

Expériences sur l'action et la réaction observées sur un sphéroïde qui se contracte par une enveloppe adhérente et non contractile. (Société géologique, 1879.)

Sur les réseaux de cassures ou diaclases qui coupent la série des terrains stratifiés, exemples fournis par les environs de Paris. (Société géologique, 1881.)

Sur les réseaux de cassures ou diaclases qui coupent la série des terrains stratifiés; nouveaux exemples fournis par les couches crétacées aux environs d'Étretat et de Dieppe. (Académie des Sciences, 1881.)

Caractères géométriques des diaclases dans quelques localités des Alpes Suisses et des régions adjacentes. (Société géologique, 1881.)

Essai d'une classification des cassures de divers ordres ou litho-clases que présente l'écorce terrestre. (Société géologique, 1881.)

Études expérimentales sur l'origine des cassures du sol et sur leur coordination réciproque au point de vue des accidents du relief du sol. (Annuaire du Club Alpin Français, 1882.)

Les eaux souterraines à l'époque actuelle, leur régime, leur température, leur composition au point de vue du rôle qui leur revient dans l'économie de l'écorce terrestre (1887); 2 vol. in-8¹.

Les eaux souterraines aux époques anciennes, rôle qui leur revient dans l'origine et les modifications de la substance de l'écorce terrestre (1887); 1 vol. gr. in-8.

1. Ce sont les études de M. Daubrée sur les eaux souterraines qui ont servi de bases aux remarquables travaux de M. E.-A. Martel sur la formation des grottes et le régime des sources.

Les eaux souterraines. (Revue des Deux Mondes, 1888.)

Les régions invisibles du globe et les espaces célestes (1888); 1 vol. in-8.

Expériences sur les déformations que subit l'enveloppe solide d'un sphéroïde fluide soumis à des efforts de contraction; applications possibles aux dislocations du globe terrestre. (Académie des Sciences, 1890.)

Expériences sur les actions mécaniques exercées sur les roches par des gaz à haute température, doués de très fortes pressions et animés d'un mouvement très rapide. — 1^{re} partie. Application aux cheminées diamantifères. (Académie des Sciences, 1890.)

Idem. — 2^e partie. Application à l'histoire des canaux volcaniques. (Académie des Sciences, 1890.)

Idem. — 3^e partie. Application à la perforation, au striage des roches, à leur concassement, au transport de leurs débris et à leur apparente plasticité. (Académie des Sciences, 1891.)

Idem. — 4^e partie. Lumière jetée par l'expérimentation sur la sortie des masses rocheuses à travers les perforations verticales de l'écorce terrestre ou diatrèmes. (Académie des Sciences, 1891.)

Idem. — 5^e partie. Transport et écoulement des roches sous l'influence des gaz agissant à de fortes pressions. (Académie des Sciences, 1891.)

Application de la méthode expérimentale au rôle possible des gaz souterrains dans l'histoire des montagnes volcaniques. (Annuaire du Club Alpin Français, 1891.)

Recherches expérimentales sur le rôle possible, dans divers phénomènes géologiques, des gaz à hautes températures doués de très fortes pressions et animés de mouvements fort rapides. (Société géologique, 1891.)

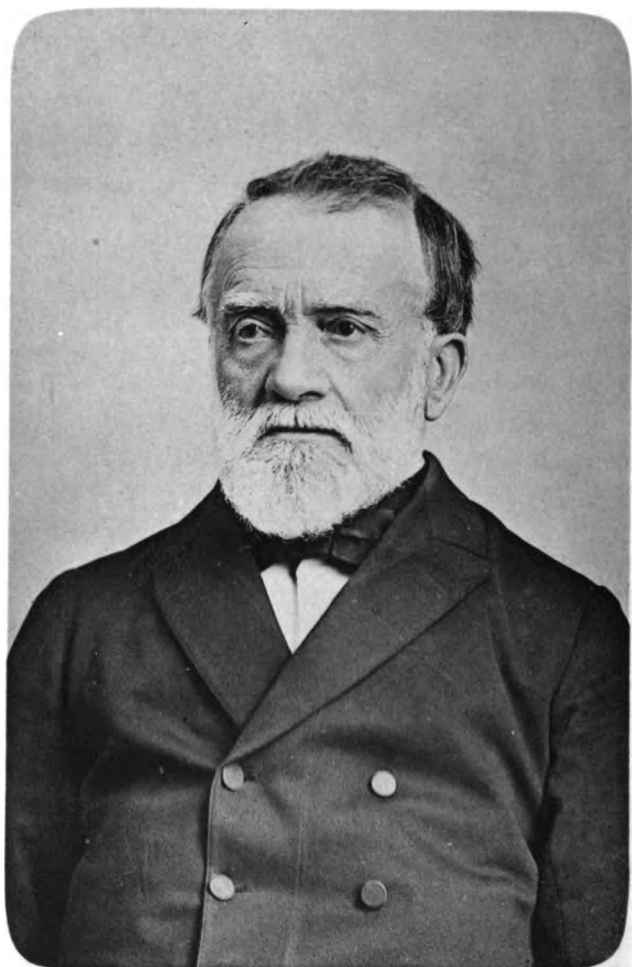
Ces dernières expériences, qui paraissent, au premier abord, n'avoir qu'un rapport assez éloigné avec les montagnes, pourront, sans aucun doute, servir à rendre compte de la formation de certaines crevasses très fréquentes dans les glaciers, et dont l'origine paraissait inexplicable.

On voit combien ont été nombreux les travaux de M. Daubrée se rapportant à la formation des montagnes. Nous en avons fait une énumération aussi complète que possible, pensant que cette liste pourra être utile aux *alpinistes* qui voudront chercher dans la nature l'applica-

tion de ces belles expériences. M. Daubrée n'a pas dédaigné de résumer pour eux, dans deux articles de l'*Annuaire*, les notions qui présentent la plus grande utilité pratique; le Club Alpin Français doit savoir gré à ce savant d'avoir su dérober en sa faveur quelques instants à une vie si bien remplie, qui laissera une trace glorieuse dans la science de notre pays.

J. VALLOT,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.



Phototypie Berthaud

XAVIER BLANC

XAVIER BLANC

(PAR M. S. JOUGLARD)

Il est des hommes dont la mort, même lorsqu'ils succombent pleins de jours, est une surprise autant qu'une douleur, tellement la durable fraîcheur de leurs sentiments et de leur intelligence en fait les contemporains de leurs amis plus jeunes, et imprime à leur allure extérieure un cachet de persistante verdure.

M. Xavier Blanc fut un de ces rares privilégiés. Après avoir triomphé d'une maladie qui nous avait donné les plus vives alarmes, il avait reparu au milieu de nous avec son étonnante jeunesse d'esprit et de cœur, et depuis trois ans nous avions eu le temps d'oublier nos craintes; d'oublier, hélas! que le mal attendait sournoisement sa revanche. Il lui a suffi de quelques journées pour terrasser définitivement ce vaillant, et le 7 juin 1896 notre bien-aimé président honoraire nous était, cette fois, enlevé pour toujours. Né à Gap (Hautes-Alpes), le 5 août 1817, il était âgé de près de soixante-dix-neuf ans.

Sur sa tombe, M. Ch. Durier a dit éloquentment, en termes empreints d'une tristesse pénétrante, l'adieu du Club Alpin Français; dans une notice très complète, mon excellent collègue et ami Paul Guillemin a fidèlement retracé cette existence remplie d'œuvres; et je n'ai vrai-

ment qu'à résumer, pour qui n'a pu les entendre ou les lire, cette vivante biographie et cet émouvant discours. C'est tout au plus si les souvenirs personnels d'un proche témoin de la vie de M. Blanc, au temps où il n'appartenait guère encore qu'à ses concitoyens des Hautes-Alpes, ajouteront quelques traits à cette sympathique et certes peu banale physionomie.

Issu d'une des plus anciennes et plus considérables familles alpines, Xavier Blanc fit ses études classiques au collège de sa ville natale; il suivit à Paris les cours de droit. Inscrit à vingt ans au barreau de Gap, il s'y plaça rapidement aux premiers rangs. La précoce maturité de sa raison, la justesse de son esprit, sa science et sa conscience juridiques, sa forte culture intellectuelle, sa parole abondante, vive et imagée, firent de lui un maître à une heure voisine de ses débuts. Dix ans à peine s'étaient écoulés et, jeune avocat, il était déjà une des personnalités les plus marquantes du pays alpin. Dans cet obscur coin de terre, dont il devait tant contribuer à dissiper l'ombre, se façonne dès lors et grandit peu à peu l'homme qui évoluera plus tard sur un plus vaste théâtre et ne se montrera inférieur à aucune situation.

Le soin d'une clientèle toujours croissante, les triomphes oratoires toujours plus brillants, et consacrés par de nombreuses élections au bâtonnat, ne pouvaient suffire à son activité débordante; aucune question ne pouvait demeurer étrangère à cet esprit passionné pour le bien et toujours avide du mieux. Dès cette époque, le nom de Xavier Blanc est mêlé à toutes les améliorations accomplies dans son pauvre mais tant aimé pays, à toutes celles non encore réalisées, mais qu'il a poursuivies ardemment et conduites à maturité.

Ses compatriotes virent tout de suite quel dévouement s'offrait à eux, quel instrument de progrès ils avaient à

leur disposition. Xavier Blanc était encore un très jeune homme — il n'avait pas trente ans — lorsqu'il fut élu membre du Conseil général; il ne cessa d'en faire partie que pendant le temps où un scrupule des plus honorables l'empêcha de prêter le serment politique alors exigé. Ce scrupule levé par l'exemple des chefs de l'opinion dont il se réclamait, il reprit sa place dans l'assemblée départementale et l'occupa sans interruption jusqu'à sa mort. Avec quel éclat et quelle autorité, les suffrages de ses collègues en ont témoigné : longtemps secrétaire du Conseil, il en a, depuis 1880, présidé toutes les sessions.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler par le détail tout ce qu'il y a dépensé de zèle, de labeur, d'éloquence, — ne fût-ce que dans ses résumés annuels de la situation locale et générale, vrais modèles du genre, — et enfin d'énergie : car il en fallait pour faire arriver à leur adresse les doléances d'un département déshérité et trop souvent oublié.

Entre temps, Xavier Blanc exerça, avec la même compétence et la même autorité, les fonctions de maire du chef-lieu et celles, plus délicates encore, d'administrateur provisoire du département, à ces deux dates qu'il suffit de citer : 1848 et 1871.

Un champ nouveau allait bientôt s'ouvrir à son activité. Spontanément, en 1876, les électeurs des Hautes-Alpes l'envoyèrent siéger au Sénat. Son œuvre dans la haute assemblée, la notice à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure en a condensé le tableau en quelques lignes qui veulent être reproduites :

« Au Sénat comme au Conseil général, on devait rapidement apprécier la clarté de sa parole, la précision de ses vues, son expérience des affaires, son éloquence naturellement spirituelle et colorée, la sincérité de ses intentions, en même temps que son esprit de modération et de sagesse et sa rare intégrité. Ses collègues le nomment membre d'importantes commissions, dont il fut le

rapporteur et le président : il prend alors une part active et prépondérante dans la discussion des lois difficiles dites d'affaires : répartition de l'impôt, code rural, régime des eaux, régime et restauration des montagnes, assistance à l'enfance abandonnée, neutralisation des cimetières ; il est encore président et rapporteur de la commission d'enquête sur une élection sénatoriale du Finistère, et le projet de construction de la voie ferrée de Chamonix donne lieu à un rapport qui est un chef-d'œuvre du genre. Chemin faisant, nous le rencontrons à Rome, où il fait partie du Congrès pour l'arbitrage international, à Saint-Pétersbourg, où il prend part aux travaux d'un Congrès pénitentiaire. »

La fortune politique, que n'avait pas cherchée Xavier Blanc, — car il n'était pas de la race haïssable des politiciens de métier, — lui était venue de deux sources : la généreuse ardeur de son âme, qui avait fait de lui, dès l'abord, le champion des idées de liberté, et son robuste bon sens, qui le tint toujours loin du pays d'Utopie. Et c'est pourquoi son action fut aussi féconde que l'agitation des professionnels est stérile.

« Telle fut, redirai-je après M. P. Guillemin, la vie politique de M. Xavier Blanc ; elle a son unité et sa grandeur. »

Mais j'ai hâte d'arriver à ce qui l'a rendu plus particulièrement cher aux lecteurs de ces lignes : sa véritable passion pour la montagne, son chaud prosélytisme en faveur du Dauphiné et spécialement des sites grandioses des Hautes-Alpes.

Nous naissions à peine à l'alpinisme, — nous les jeunes d'il y a trente ans, — que la montagne lui avait depuis longtemps prodigué les saines ivresses qu'elle réserve à ses fidèles. Et comme il en sentait le charme intime et l'irrésistible attirance ! Avec quel enthousiasme il en par-

lait, et avec quelle indulgence il se prêtait, ou plutôt avec quel juvénile abandon il prenait part à nos équipées parfois un peu folles, oubliant pour un moment sa gravité, sans jamais rien abdiquer de sa dignité naturelle ! Aussi était-il aimé plus qu'on ne saurait dire, et nous était-ce un régal de l'avoir avec nous dans nos courses à Céuse, à Durbon, à Arouse, à Chaillol, sans oublier son misérable et cher Dévoluy, dont il nous avait appris à goûter l'étrange poésie. Exploits bien modestes, si on les compare à ce qui s'est fait depuis. Mais n'oublions pas que la montagne inspirait alors, et surtout à ses habitants, l'horreur sacrée dont parle le poète, et que tout nous était révélation. En tous cas, et bien que je me sois plus d'une fois retrouvé avec M. Xavier Blanc l'alpenstock en main, c'est à cette époque déjà lointaine que je le revois avec une plus intense émotion. Est-ce parce qu'alors il était plus à nous ?

Au retour de ces excursions, nous achevions souvent nos soirées devant ou plutôt sous les monumentales cheminées du vieux manoir de Montmaur : le gai compagnon y devenait l'hôte attentionné, et, là, les heures s'écoulaient en longues et joyeuses causeries. Causeur, Xavier Blanc l'était comme on ne l'est plus. Dans cet art charmant, désormais incompatible, je le crains, avec notre fiévreuse vie et notre personnalisme outré, il fut un maître, et la raison, celui qui a peut-être le mieux pénétré sa nature intime, grâce à une remarquable parenté d'esprit, nous l'a donnée en évoquant de plus récents souvenirs.

« La sociabilité, cette qualité maîtresse, a dit M. Ch. Durier, personne ne l'a possédée à un degré comparable. Pendant bien des années, Xavier Blanc a participé à nos excursions collectives. Il ne manquait à presque aucun de nos congrès. On comptait sur lui ; les premiers arrivés se demandaient les uns aux autres s'il viendrait. Dès qu'il paraissait, nous l'applaudissions, nous battions un ban,

Toutes les mains, tous les cœurs allaient à lui. Sa présence répandait la gaieté, l'animation; elle nous consolait même du mauvais temps. Nous étions tous séduits, captivés par sa grâce souriante, par ses manières prévenantes, par une obligeance qui ne l'abandonnait pas, qui se manifestait à tout instant. Jamais, jamais il ne lui échappait un mouvement de mauvaise humeur, une parole qui ne fût affectueuse et cordiale. »

La création du Club Alpin Français ne pouvait qu'être accueillie avec joie par ce fervent de la montagne, par l'homme qui allait si volontiers vers les autres hommes la main et le cœur ouverts. Quel puissant levier pouvait devenir, pour le relèvement après la terrible chute, l'association naissante, son patriotisme l'avait aussitôt compris. Non moins ardemment dévoué à sa petite patrie, fortement épris de ses beautés alors ignorées, il voyait venir en outre l'occasion si longtemps attendue de la tirer à la fois de son oubli et de sa misère. Aussi dirais-je qu'il se donna à nous corps et âme, s'il ne nous avait déjà appartenu tout entier.

Il commença tout de suite son apostolat. Par la plume, par la parole, par l'influence due à ses hautes relations et à sa grande situation parlementaire, il a largement contribué à l'essor de notre association, qui, par deux fois (mai 1879 — mai 1882; mai 1885 — mai 1888), l'a placé à sa tête. Les diverses régions de la France l'ont vu porter partout son goût si vif pour les grandes scènes de la nature, sa fraîcheur de sentiments, son entrain toujours renaissant, sa verve jamais tarie. La figure a grandi et a pris un singulier relief : c'est qu'elle est placée maintenant en pleine lumière, et précisément dans le jour qui lui convient. Xavier Blanc était marqué pour incarner l'alpinisme, si l'on entend par là l'amour intelligent de la montagne, et je crois que c'est sous cet aspect qu'il durera.

Cette chaleureuse propagande ne pouvait manquer de porter ses fruits, et Xavier Blanc a dû mourir tranquille : le Club Alpin Français était reconnu d'utilité publique, et sur les Hautes-Alpes débordait la bienfaisante invasion qu'il avait rêvée.

Il est mort, mais l'œuvre vit, et aussi l'impérissable mémoire de l'ouvrier.

S. JOUGLARD,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Gap).

COURSES ET ASCENSIONS

ANNUAIRE DE 1890.

2

I

LES ARÊTES DE LA MEIJE

.(PAR M. A. ESCUDIÉ)

I

Ouvrez l'*Annuaire* du Club Alpin Français, année 1894, à la page 504, vous y trouverez une image suggestive. Cela est intitulé : *Les Adorateurs de la Meije !*

Tout au fond d'une étroite gorge aux parois escarpées, une foule innombrable chemine lentement. Dans l'échancrure ouverte, entre les noires murailles, surgit une apparition vaporeuse. « La Meije ! la Meije ! » semble crier cette foule dont le remous bigarré vient battre la base de la montagne, le socle de la divinité, une déesse qui se dresse là-haut, dans les airs, sur un piédestal de glace, menaçant de son doigt redoutable le flot pressé de ses adorateurs !

Cette multitude, quelle est-elle ? où va-t-elle ? Ce n'est ni à Jérusalem, ni à la Mecque. Est-ce une légion de guerriers marchant au combat, ou l'exode d'un peuple ? Une caravane de trafiquants peut-être ? Des pèlerins plutôt, car l'attitude est humble, respectueuse ; les uns lèvent les yeux au ciel, d'autres sont prosternés. C'est tout un monde enfin ! Deux mondes plutôt, l'Ancien et le Nouveau !

Remarquez le groupe du premier plan, cet Arabe drapé dans l'ample burnous, qui coudoie un cavalier tartare, la lance à l'épaule ; trois personnages ensuite : Gaspard, Melchior et Balthazar, sans doute ; puis deux paysans russes

côte à côte, le bonnet de fourrure à la main ; un magnifique rajah ; enfin un Chinois accroupi, qui balaie de sa tresse la poussière du chemin. Voilà pour l'Ancien monde. Le Nouveau, c'est ce guerrier peau-rouge, Apache ou Séminole, qui brandit, en dansant, un arc gigantesque.

Le chapelet humain continue, mais les formes deviennent indécises, de plus en plus flou. Une d'elles cependant peut encore se deviner : c'est une vague silhouette féminine, en tenue de... bicycliste ! O irrévérence *fin de siècle*, voilà bien de tes coups ! Cependant je ne garantis pas l'exactitude de cette dernière ressemblance ; que ceux de mes collègues qui sont doués d'une meilleure vue, ou d'une perspicacité plus grande, en donnent une définition exacte.

Enfin tout se fond en une buée, qui s'élève du fond de la gorge, montant en spirale d'encens vers la blanche déesse !

Était-ce donc pour attendre le passage du brillant cortège, que je me trouvais dans la soirée du 9 juillet 1895 au Bourg-d'Oisans, assis à la terrasse du confortable hôtel que vient de construire le syndicat d'initiative de Grenoble ?

Certes, ce n'est pas que l'envie me manquât de me joindre à la procession. Mais étais-je bien en état d'aborder la déesse ?

Sans but précis, abandonné par un camarade qui devait m'accompagner, j'étais bien bas, bien démoralisé, et je me laissai tout doucement gagner par une attaque d'*inflemenza* aiguë, qui me retenait cloué dans un fauteuil excellent, en train d'ouïr un concert qui l'était beaucoup moins.

Pourtant il fallait réagir, et, pour commencer, une dépêche fut lancée à la Grave, à un de mes amis qui est géant ! Quand je dis qu'il est géant, cela n'implique pas que cet ami s'exhibe dans les foires à titre de phénomène

et qu'il tire de ce fait quelque pécuniaire profit. Non ! Chacun sait qu'être géant ne constitue pas exclusivement une source de revenus assurés. C'est un métier qui ne s'apprend pas, un don naturel : voilà tout ! Donc, mon ami, quoique géant, exerce plus spécialement la profession de guide ; c'est même un guide excellent, grand prêtre aussi de la déesse, un de ceux qui l'ont souvent vue face à face et plus d'une fois ont bravé ses colères. Celui-là doit me conduire auprès d'elle. Celui-là doit m'arracher à cette dangereuse torpeur !

Le lendemain matin, à 8 heures, on vient me prévenir que mon guide est en bas. Je me déguise aussitôt en alpiniste, et descends trouver mon géant, que tous les habitués des Alpes dauphinoises ont déjà reconnu pour le nommé Jules Mathon, guide de première classe.

La veille, il était rentré à la Grave à 11 heures du soir, de retour d'une course de seize heures, y avait trouvé ma dépêche, et, se mettant en route immédiatement, il franchissait pendant la nuit les 25 kilomètres qui séparent la Grave du Bourg, où il venait d'arriver. Il avait seulement un peu sommeil ; quant à la fatigue, bast ! il en avait vu bien d'autres.

Quelques minutes après, nous roulions vers la Bérarde, pour descendre de voiture à Bourg-d'Arud. Là, on nous apprend que le chemin de Saint-Christophe n'est pas sûr ; on y fait jouer la mine, pour la construction de la nouvelle route. Nous sommes alors obligés de grimper par le sentier qui surplombait assez haut la rive droite du Vénéon, sentier assez raide et mal tracé, qui aboutit au Puy, hameau de Saint-Christophe, où nous pensions trouver Joseph Turc, dit le Zouave. « Joseph est aux champs, il rentre les foin, nous dit sa femme ; mais si vous voulez descendre à la ville, il ira vous rejoindre chez son beau-frère Maximin Gaspard, à l'auberge de la Meije. »

Une demi-heure après, le Zouave était des nôtres, et

tous trois, disant adieu à Saint-Christophe, nous nous mettons en route pour la Bérarde, où nous arrivons à 6 heures, juste au moment où la cloche de M. Tairraz nous invitait à passer à table.

Dans la soirée du lendemain 11 juillet, nous quittons le chalet-hôtel à 3 heures pour aller coucher au refuge du Châtelleret.

Le val des Étançons, que certains ont décrit comme un lieu sauvage et désolé, ne m'apparut pas sous des couleurs aussi sombres. Lorsqu'on y pénètre pour la première fois, on est surpris, au contraire, de le trouver presque riant. C'est à la fin de juin ou au commencement de juillet qu'il faut le visiter ; alors de vastes espaces gazonnés, parsemés de rhododendrons, couverts de plantes multicolores, alternent agréablement avec l'ennuyeuse et grise moraine en partie recouverte, à cette époque de l'année, de bancs de neige et de coulées d'avalanches printanières. Les cascades sont aussi plus nombreuses. Leurs eaux plus abondantes coupent d'un filet argenté les parois de ce vaste cirque, dont le refuge occupe à peu près le centre. La variété des colorations, la diversité des profils, les formes des crêtes qui entourent le vallon, lui donnent un aspect de grandeur, un caractère tout spécial, dont la monotonie est exclue.

Mais l'impression première, la plus intense, qu'on éprouve en y pénétrant, c'est celle que produit l'apparition de la grande muraille de la Meije, la seule, l'unique, la vraie ! Elle ne semble pas aussi noire qu'on se l'imaginait ; la roche a des tons chauds, rougeâtres, qui flamboient au soleil couchant. En dessous du Grand Pic, le glacier Carré étincelle comme un pur diamant. Et l'on ne peut détacher ses regards de cette paroi immense, on en scrute les moindres détails, on cherche les passages terribles, les difficultés classiques, la *Muraille Castelnau*, le *Pas du Chat*, plus haut le *Cheval-Rouge* ou *Chapeau du Capucin*,

puis les arêtes. Toute la face d'ascension est là sous vos yeux ; la page est grande ouverte, on la peut lire du haut jusques en bas ! Les relations connues, les descriptions de la célèbre montagne vous reviennent en foule à l'esprit, et, le cœur battant, on se dit : « Peut-être que demain, moi aussi !... Mais, hélas ! demain est loin ! »

Quelques grains de grésil m'arrachent à cette contemplation et me rappellent qu'il ne faut pas escompter une réussite aussi aléatoire. Vers 8 heures, le temps se gâte tout à fait ; la grêle crépite sur les tôles de la toiture. Allons nous étendre sur la paille fraîche du refuge, dont nous sommes cette année les premiers hôtes.

A 1 heure du matin, réveil. Les guides sortent, et rentrent aussitôt ; le temps ne s'est pas amélioré. Je me rendors furieux, sentant bien que l'ascension est manquée.

Pas gaie, notre retraite sur la Bérarde. Quand nous y arrivons à 9 heures, la pluie cesse et le brouillard se lève ! Eh bien ! puisque la Meije ne veut pas céder aujourd'hui, nous attendrons, voilà tout. Nous attendrons, mais elle y passera ; et délibérément j'allai prendre l'apéritif avec M. Halley Dumont d'Urville, l'ingénieur du prince Roland Bonaparte, un hôte assidu du chalet-hôtel, que ses travaux ramènent chaque été en Oisans.

Une journée à la Bérarde, c'est long, long !

Il y a bien les boules : mais on finit aussi par s'en lasser. Quelquefois, cependant, les étrangers apportent avec eux des distractions nouvelles ; ainsi M. Halley, qui est un homme charmant, est possesseur d'une carabine : alors les matches s'organisent ; on joue le café, les cigares, les bocks, et on fait un effrayant carnage de cartons, et de fonds de bouteilles surtout. De temps à autre le bon M. Tairraz se glisse près des tireurs : « Faites bien attention à mes poules », murmure-t-il discrètement, en désignant les malheureuses volailles qui picorent inconscientes dans la ligne de tir !

Vers 5 heures du soir, Mathon, la mine déconfite, vient m'annoncer qu'il est obligé de partir; un engagement contracté antérieurement le rappelait à la Grave. C'était exact; avant mon départ de Lyon, mon ami Piaget m'avait averti qu'il engageait Faure et Mathon pour quinze jours. Quant à Turc, il était retenu par M. Reynier, qui arrivait le lendemain.

Il fallait donc renoncer, pour le moment, aux projets ambitieux, et je dus me résigner à partir avec Mathon, qui rentrait à la Grave par le col du Clot des Cavales.

Le lendemain matin, nous quitions la Bérarde à 5 heures. Turc nous fit un bout de conduite; seulement, comme la journée s'annonçait belle et que le Zouave est d'une complaisance infinie, le bout de conduite se prolongea jusqu'au sommet même du col des Cavales.

« Et dire, m'écriai-je en montrant le poing à la déesse, que nous pourrions être là-haut, entre ciel et terre, au lieu de passer prosaïquement un col de 3,000 mètres avec deux guides de première classe!

— Non, Monsieur, ne regrettez rien. Pour aujourd'hui et pour demain, c'est impossible, la Meije ne se laissera pas prendre; vous voyez qu'elle a mis sa robe blanche et de la poudre sur sa tête. »

En effet, une mince ligne argentée dessinait bien nettement toutes les découpures de la terrible arête.

Un dernier adieu aux Étançons, à la Meije, une dernière poignée de main à Turc, et nous voilà dévalant vers la Romanche. A 11 heures nous sommes au refuge de l'Alpe, à 2 heures et demie à la Grave.

Devant la porte de l'hôtel Juge stationne une légère voiture, encombrée de sacs, cordes, piolets, etc. Parmi ces objets je distingue un piolet formidable qui ne me laisse que peu de doute sur l'identité de son propriétaire. Mathon, lui, le reconnaît formellement; aussi n'est-il pas à la noce! Malgré la responsabilité dont je le couvre, il ne

veut pas affronter le premier choc, et se replie prudemment dans la cuisine. Au même instant mes amis Piaget et Louis apparaissent sur le seuil, prêts à monter dans le véhicule. Vlan! j'étais pincé! Le cas était grave : j'avais indignement trahi la confiance de mon ami en lui enlevant un de ses guides; son courroux était légitime, il me le fit bien voir!

Privé de Mathon, il l'avait remplacé au pied levé par un sujet de moins d'importance et de plus petite taille, nommé Mathonnet (un diminutif sans doute). Mais l'intrusion de ce membre nouveau dans la brillante cordée n'allait-elle pas en détruire l'homogénéité, et compromettre la future campagne?

Notre arrivée inespérée venait heureusement remettre les choses en l'état : tout s'arrangeait. Je lui rendais Mathon, il me passa Mathonnet. La partie n'étant plus compromise, mon ami, dont la colère s'était apaisée, me confia alors son plan.

Du refuge de l'Alpe, où ils allaient passer la nuit, tous quatre tenteraient le lendemain la première ascension du Pic Gaspard par la muraille Sud, cette face de la montagne qui m'avait fait une si forte impression vue du col des Cavales. Je leur souhaitai bon voyage, et restai seul avec Mathonnet ahuri, Mathonnet désorienté, Mathonnet enfin qui, de toutes ces combinaisons, n'en saisissait qu'une : On le lâchait! Et il devint sombre, oh combien! Engagé pour un pic inconnu, d'où il devait rapporter gloire et profit, on l'excluait pour le repasser à un monsieur qui, en fait d'ascension, parlait de rentrer à Lyon par le plus prochain courrier.

Pauvre Mathonnet! sa déception extrême me toucha. Lui ayant fait perdre le Pic Gaspard, je lui offris l'Aiguille méridionale d'Arves. Du coup, le soleil resplendit à nouveau sur sa face tannée. « La Méridionale, je la connais, répétait-il; seulement, je ne l'ai jamais faite comme guide-

chef, et dame! vous savez... à la Méridionale c'est le guide-chef qui a toute la peine, partant toute la gloire! »

Joyeux et fier de cette proposition, qui l'élevait des seconds aux premiers rôles, il alla chercher son ami Ferrer, auquel il confia l'emploi de comparse, emploi que lui, Mathonnet, avait tenu jusqu'ici à sa place.

La cordée ainsi constituée, nous fixâmes le départ au lendemain soir 14 juillet, à minuit.

II

Ah! si j'osais, comme je serais heureux de vous la conter par le menu, cette journée du 14 juillet 1895, date à jamais mémorable dans mon existence : celle où je fus reçu pompier honoraire de la Grave!

Présenté à la compagnie par son capitaine, M. Juge, le propriétaire de l'hôtel, il me fallut, toute la journée durant, participer aux agapes de ces hommes de feu, parmi lesquels je reconnus plusieurs figures de connaissance : Téziers, le caricaturiste du *Charivari*, Stéphane Juge, le publiciste, tous deux, comme moi, nouveaux promus; puis quelques guides de la commune, entre autres Mathonnet, portant crânement l'uniforme de lieutenant; enfin, dans la musique, le père Pic, tambour solo et seul tambour de la fanfare, son fils Hippolyte, petit bugle, etc., etc.

Et l'on a bu... et chanté... et toasté! On a bu à la pompe d'abord, au capitaine ensuite, aux officiers, sous-officiers et sapeurs; bref, toute la compagnie y a passé, jusques et y compris les nouveaux récipiendaires, qui ont été arrosés comme les autres.

Vers 5 heures je m'esquivai, après avoir respectueusement rappelé à mon supérieur hiérarchique, le lieutenant Mathonnet, que nous partions toujours à minuit. « Ne vous attardez pas trop au feu d'artifice; méfiez-vous

des fusées!... et venez me réveiller à minuit », lui dis-je en m'en allant.

L'ascension de l'Aiguille méridionale d'Arves est trop connue pour que je m'attarde à en faire la description. Les alpinistes lyonnais, qui ont à leur actif la moitié au moins des vingt ou vingt-cinq ascensions exécutées, en ont publié le récit dans les *Annuaire*s ou *Bulletins* du Club, récits émouvants dus à la plume de nos collègues MM. Rodet, Mathieu, Dulong de Rosnay, et de M^{lle} Paillon, dont l'article si remarqué a paru dans l'*Annuaire* de 1891.

Voici brièvement quelques notes sur notre course. Partis de la Grave à 1 heure et demie du matin, nous étions à 6 heures au col Lombard, où nous fîmes une halte de quarante minutes. Le grand couloir qui accède à l'arête était en bonne neige, aussi fut-il aisément taillé et gravi. L'arrivée à la petite brèche, ouverte sur le vide, est vraiment impressionnante, ainsi que la vertigineuse marche de flanc qui suit, puis le pas célèbre de la *cascade pétrifiée* où l'on se grimpe sur les épaules. Enfin la courte escalade terminale est effectuée, et le sommet atteint à 8 heures trois quarts. Trente-cinq minutes de contemplation, puis le retour s'effectue sans incident, dans le même ordre, c'est-à-dire Mathonnet en tête, le touriste au milieu, et Ferrier en queue. Au bas du couloir, nous nous octroyons une bonne sieste; à midi 25 minutes nous quittons le col Lombard, et à 2 heures et demie exactement nous rentrons à l'hôtel Juge, ayant accompli ainsi l'ascension, de la Grave à la Grave, en treize heures seulement.

Nulle course ne m'avait jusqu'alors procuré autant de plaisir, occasionné moins de fatigue, l'escalade, proprement dite, de ce versant de l'Aiguille se réduisant à peu de chose, environ 300 mètres seulement. Mais plus encore que cette radieuse matinée, l'ascension nocturne qui l'avait précédée m'a laissé une impression inoubliable, le souvenir enchanteur d'une féerique vision de la chaîne de la Meije,

inondée de clarté blanche. Rien ne peut s'imaginer d'aussi vapoureux, de plus irréel; même les plus magiques effets de la lumière du jour, sur ce même décor, ne peuvent se comparer à cette apparition de rêve!

N'était-ce donc pas un rêve aussi, que notre lente ascension à travers prés, par les vallons, sur les croupes de la montagne, dans les splendeurs de cette nuit glorieuse, et suis-je bien sûr de n'avoir pas dormi jusqu'à l'aube?... tandis que chantaient en moi les délicieuses strophes d'Augusta Holmès :

O voyageur qui si tristement
Chemines dans la nuit brune,
Livre ton cœur à l'enchantement
Du rêve et du clair de lune.

En arrivant à la Grave, je fus heureusement surpris d'y trouver mes amis de retour de leur expédition. Ils revenaient vainqueurs, le Pic Gaspard avait succombé, non sans s'être vaillamment défendu par des canonnades incessantes sur la face Sud; la descente, effectuée par l'arête Nord-Est, avait été aussi très dure, par suite du manque de piolets, nos touristes les ayant abandonnés dans les couloirs de la muraille. La campagne débutait par une première; c'était de bon augure.

Mis en appétit par notre réussite à la Méridionale, Mathonnet ne voulait plus me laisser partir, et me proposait d'aller cueillir les deux autres cimes de ces fières Aiguilles d'Arves : la Centrale, et la Septentrionale. L'offre était séduisante; mais hélas! depuis notre retour, le beau temps aidant, je n'avais plus qu'une chose en tête, une idée fixe, une obsession de chaque instant! La déesse exerçait son attraction, attraction devenue à ce point irrésistible que je ne voulais pas entreprendre de course qui m'en éloignât. Comme l'occasion de se rapprocher d'elle venait de se présenter, je la saisis au vol : mes amis pas-

saient la Brèche de la Meije, pour se rendre à la Bérarde ; je devais bien avoir quelque chose à y faire, moi aussi, à la Bérarde : et, d'un commun accord, il fut décidé que nous franchirions le col ensemble et que nous partirions le lendemain mercredi à 2 heures du matin.

L'ascension de la Brèche de la Meije par le versant de la Grave est une course très intéressante et variée : les Enfetchores — cet éperon rocheux qui coupe le glacier de la Meije — constituent une agréable escalade de bons rochers. Plus haut, à la partie supérieure du glacier, la pente se redresse jusqu'à la bergschrund, très large et découverte, pas commode à passer à la fin de l'été. Partis à 2 h. 35 minutes, avec M. Fitz-Gerald de l'Alpine Club, nous étions au sommet du col à 9 heures et demie. Quelle bonne heure de flânerie nous avons passée là, étendus sur de larges blocs, tels des lézards se chauffant au soleil !

Une heure après, nous arrivions au Châtelleret. Devant la porte, roulé dans une couverture, un officier de chasseurs alpins se livrait aux douceurs de la sieste : les présentations faites, nous apprîmes que M. Madamet, lieutenant de réserve au 30^e bataillon, devait le lendemain tenter la Meije avec ses deux guides Hippolyte et Théophile Pic !

Maintenant si vous désirez savoir quels étaient nos projets, les voici en deux mots. Il s'agissait encore pour mes amis d'une première. Partant du Châtelleret, on essaierait de franchir l'arête de la Meije à son point de plus basse dépression, compris entre la Meije centrale et la Meije orientale. Si on arrivait à cette échancrure, il ne devait pas être très difficile de redescendre par la face Nord, route d'ascension ordinaire de la Meije centrale.

Cet itinéraire avait cela de particulier qu'il empruntait en partie la route des Zsigmondy dans leur dernière tentative, celle qui coûta la vie à Émile Zsigmondy.

Piaget proposait de baptiser ce col : col des Meijes.

Mon ambition était moindre : je voulais simplement la

Meije, par le chemin ordinaire, et la traversée des arêtes, si j'en étais capable. Pour cela il fallait un second guide, car Mathonnet, que j'avais emmené, ne comptait plus que comme porteur, n'ayant jamais fait l'ascension. Ce guide, je le trouverais sans doute à la Bérarde.

Comme nous devons tous coucher au Châtelleret, les guides descendirent au chalet-hôtel pour assurer le ravitaillement.

Vers 7 heures du soir, le temps se couvre, de lourdes vapeurs envahissent la vallée, et bientôt le ciel ouvre ses écluses toutes grandes; au jour seulement il les referme, mais il était trop tard pour entreprendre quoi que ce fût.

« Allons déjeuner à la Bérarde! »

Nous y entrons à peine que les nuées se dissipent, le soleil éclate radieux!

Décidément la déesse est capricieuse, on ne se moque pas plus agréablement de ses adorateurs; mais n'importe, le caprice sera de courte durée, à en juger par le baromètre, dont la hausse rapide nous met en joie.

Nous avons la bonne fortune de trouver au chalet une société choisie d'alpinistes éminents, MM. Reynier, Verne, nos collègues grenoblois, lord Wentworth, MM. Fitz-Gerald, Halley, etc.

La journée passa très vite grâce aux boules, à la carabine et surtout aux intarissables *parlottes* d'alpinistes, plus ardentes, plus passionnées encore que celles de messieurs les chasseurs... Ce qui n'est pas peu dire!

Le beau temps revenu, nous décidons de remonter coucher au Châtelleret; prêts à partir, mes amis m'annoncent qu'ils abandonnent momentanément la tentative au nouveau *col des Meijes*, pour passer la *Meije en col* avec moi.

Avoir fait deux fois la Meije et la recommencer une troisième pour faire plaisir à ses amis, c'est du dévouement, dévouement dont Piaget fut bien mal récompensé, car,

deux jours plus tard, M. Reynier lui ravissait l'honneur de la première traversée du col nouveau, baptisé depuis *Brèche Joseph Turc*.

III

C'était un vendredi à minuit. Treize personnes, treize ombres plutôt, glissent silencieusement à travers les chaotiques amoncellements du val des Étançons. Ça et là, de petites lueurs, elfes, djinns ou lutins, courent entre leurs files, apparaissent et disparaissent, piquant de points brillants le noir manteau d'une nuit sans lune...

Bientôt, pour s'encorder, ces treize simili-fantômes s'arrêtent au pied même du promontoire de la Meije. A la clarté d'une de ces pratiques lanternes italiennes, — nos feux follets de tout à l'heure, — nous allons pouvoir les reconnaître, et indiquer le rang que chacun d'eux occupe dans la caravane.

Premier, le père Gaspard ; second, lord Wentworth ; troisième et quatrième, les frères Gentinetta, guides suisses : voilà pour la première cordée.

Hippolyte Pic, M. Madamet, Théophile Pic : voilà pour la seconde.

La troisième est ainsi constituée : premier, Faure, puis Louis, Piaget, Mathon, Mathonnet et votre serviteur.

Nous avons quitté le Châtelleret à 11 heures et demie ; il est maintenant 1 heure un quart. L'émotion que nos devanciers ont ressentie plus ou moins profondément, nous l'éprouvons aussi à cette heure si impatiemment attendue du *premier pas dans la Meije*. C'est un moment solennel que celui où le pied quitte le sol (je veux dire la surface du glacier) pour s'élever vers cet inconnu mystérieux et redoutable.

Jamais l'impression de grandeur, de puissance dont la

montagne vous accable ne s'est révélée à moi plus intense qu'à cet instant. Jamais aussi le mot *ascension* ne m'est apparu avec une signification aussi précise, et n'a été employé dans un sens aussi littéral. On a le sentiment très net de l'élévation directe, immédiate, verticale! La Meije ne trompe personne. La fière cime ne se cache pas, comme tant d'autres, derrière une infinité de plans, remparts successifs qu'il faut enlever un par un. Elle ne fuit pas non plus, ainsi que certains sommets qui se dérobent sans cesse derrière d'interminables arêtes, et qui semblent s'éloigner toujours plus à mesure qu'on les approche; en vain vous croyez les tenir : près du but, ils ont encore un nouveau *gendarme* à vous opposer. De toute sa hauteur elle écrase, domine; provoquant l'audacieux assez téméraire pour l'assaillir, elle semble lui crier : « Me voici! viens me prendre, si tu l'oses, et si tu peux! » Et combien l'accès est malaisé! C'est un escalier gigantesque, une échelle, un mur plutôt sur lequel on se hisse. Et, à cette échelle, que d'échelons disparus! Que de marches écroulées dans cet escalier de Titans!

Ce n'est pourtant pas un sentiment de crainte qui domine dans les préoccupations du grimpeur mis ainsi littéralement au pied du mur! C'est de l'impatience, une curiosité qui va être enfin satisfaite. Peut-être s'y mêle-t-il aussi quelque vague esprit de révolte contre cette force inerte, brutale; l'être humain, si chétif devant tant de rudesse, n'a-t-il pas à venger son amour-propre humilié? Et l'instinct de lutte, cette humeur batailleuse qui sommeille toujours, même au cœur des plus pacifiques, va donc enfin pouvoir s'exercer aux dépens de l'orgueilleux sommet. Mais nous n'avons pas le loisir d'analyser nos sensations. La corde s'est tendue, il faut lui obéir...

Le premier pas est facile, quoique déjà les bras participent à l'action. En une demi-heure, nous sommes au « campement Pic », anfractuosité dans le promontoire où



La Meije Centrale, vue de la Meije Orientale; reproduction d'une photographie de M. Claudius Regaud.

les caravanes réunies procèdent à la lueur des lanternes à leur premier déjeuner. Tous les cœurs sont à la joie, les figures rayonnent. Le père Gaspard dit force plaisanteries. Les Gentinetta chantent des tyroliennes valaisanes. On repart pour rejoindre bientôt le grand couloir qui mène à la pyramide Duhamel. Il faut maintenant serrer les files, et, la caravane étant nombreuse, gare les pierres ! Oui, gare les pierres ! C'est le cri que je pousse éperdument en voyant quelques cailloux, détachés par le passage de la première escouade, rouler dans le milieu de la cheminée où Louis est en train de faire un rétablissement. La mitraille arrive ; notre compagnon s'est aplati contre la roche : les plus gros fragments lui passent par-dessus la tête, les autres sont trop petits et leur vitesse trop faible pour occasionner des dommages sérieux ; il en est quitte pour quelques contusions. C'est, du reste, le seul endroit de la Meje où l'on ait à redouter ce genre d'accident.

A 3 h. trois quarts nous atteignons la pyramide Duhamel. Maintenant, l'aube éclaire d'une timide clarté les à-pic impressionnants de la muraille Castelnau, où, pendant une heure, nous allons nous escrimer sur des saillies assez étroites, ma foi ! mais si solides que nous n'éprouvons pas un instant d'appréhension.

On s'élève même assez rapidement. La partie supérieure de cette muraille vient se heurter à une autre plus abrupte encore et inaccessible, celle qui soutient le glacier Carré, et fut témoin de l'exploit de MM. Gardiner et Pilkington. En levant la tête, on l'aperçoit presque au-dessus de soi, ce glacier Carré qu'il faut absolument atteindre pour achever l'ascension ; mais la route directe est barrée. Il faut brusquement tourner à gauche, c'est-à-dire à l'Ouest, en prenant une corniche à peine indiquée par de rares et minuscules aspérités. Ce semblant de corniche court au flanc de la paroi et vient rejoindre la face qui regarde la Brèche de la Meje. Devant soi alors, on trouve une petite chemi-

née qu'on escalade, puis une autre que l'on redescend, et, d'un saut, nous voilà sur le glacier Carré. Il est 6 heures trois quarts. La partie délicate de ce trajet est constituée par un petit cap rocheux qu'il faut contourner, la pointe des semelles et l'extrémité des doigts touchant seules à la muraille, le milieu du corps courbé en arc de cercle et rejeté dans le vide. C'est ce qu'on appelle le *Dos d'âne*. Quant au fameux *Pas du Chat*, nous l'avons passé, pour ainsi dire, sans y prendre garde.

Pour la première fois, nous pouvons jouir, en toute liberté d'esprit, de l'incomparable vue qui s'offre à nos regards. Au premier plan, c'est le versant intérieur du célèbre *Fer à cheval*, avec sa ligne de crêtes abruptes, ses pics élancés : Grande Aiguille de la Bérarde, Rocher de Lencoula, noir Vaxivier, étincelantes Rouïes, — sosie des Écrins, — et cent autres. Mais toujours le regard revient, comme s'il ne pouvait s'en rassasier, sur l'idéal berceau du glacier de la Pilatte, harmonieuse draperie de glace si artistiquement étalée au pied des Bans.

Vingt minutes de repos, et l'on repart.

La traversée du glacier Carré m'a causé, je l'avoue, quelque surprise. Je m'étais habitué, je ne sais pourquoi, à le considérer comme de peu d'importance, très court et de faible inclinaison, et voilà qu'il se déroulait sous mes yeux, assez long et escarpé pour me causer une sensation désagréable, surtout lorsqu'en regardant sa partie inférieure, brusquement coupée sur le vide, je songeais à la chute épouvantable qui vous attendrait, si l'on venait à glisser !

Nous sommes maintenant à la base même du Grand Pic, et retrouvons avec plaisir ce bon rocher que nous allons gravir allégrement, pour arriver sans difficulté à la dernière défense de la montagne : j'ai nommé le classique Chapeau du Capucin ou Cheval-Rouge. A une trentaine de

mètres du sommet, la muraille se redresse impraticable. Il faut donc gagner l'arête même, dont on est séparé par une dalle absolument lisse, inclinée en forme de toit très aigu. C'est dans l'escalade de cette dalle (trois à quatre mètres de hauteur) que résidait la grande difficulté, difficulté qui n'en est plus une, puisqu'on a maintenant pour se hisser une corde fixée au rocher. Parvenu à l'arête, on se met à califourchon, la jambe gauche passant sur le versant de la Grave, la droite restant sur celui des Étançons. Ainsi solidement campé, on prête assistance au compagnon qui suit pour l'aider à se mettre en croupe. Cela fait, le premier se dresse debout sur la selle, saisit l'encolure (ici représentée par une roche surplombante), et s'enlève à la force du poignet. Telle est la *théorie* du Cheval-Rouge! Pour la pratique, c'est une autre affaire. Demandez au treizième et dernier membre de la caravane, quelle ruade il reçut dudit Cheval-Rouge, pour n'avoir pas exécuté aussi lestement que les autres sa leçon de voltige! Tout ce suggestif travail se fait au-dessus d'un des précipices les plus profonds qui se puissent voir. On est alors totalement sur le versant de la Grave. Les derniers mètres sont escaladés fébrilement, et le sommet est pris sans qu'on s'en doute. L'arrivée est soudaine, telle à la plateforme d'une tour.

Respirons un peu après cet effort final, laissons les guides sortir les provisions des sacs, et, pendant que mes amis dressent l'appareil photographique, qu'on me permette de rappeler succinctement l'historique des tentatives et des ascensions au Grand Pic de la Meije, par le chemin dit des arêtes, c'est-à-dire en effectuant la traversée de la montagne en col, soit de l'Est à l'Ouest, soit de l'Ouest à l'Est.

On connaît la configuration caractéristique des arêtes de la Meije. De la Grave, par exemple, en allant de l'Ouest à l'Est, on trouve le Grand Pic d'abord, avec une profonde dé-

coupure à sa base ; la brèche Zsigmondy, puis cinq dents, dont la dernière est le Pic central. Avant la victoire de Boileau de Castelnau par la face Sud, de nombreuses tentatives avaient été dirigées sur ces arêtes ; les grimpeurs et les guides les plus célèbres s'y étaient essayés sans résultat.

En 1870, le Rév. W. A. B. Coolidge, Miss Brevoort et les Almer réussissent la première ascension du Pic central, et songent un instant à rejoindre le Grand Pic ; mais Almer déclare qu'il serait impossible à aucun être humain d'en atteindre le sommet. En 1873, MM. Cox, Gardiner, Taylor et Pendlebury firent la seconde ascension du Pic central ; mais, d'un commun accord, l'arête qui mène au Grand Pic fut jugée formidable au delà de toute expression. M. Oakley Maud, en 1874, s'aventure le premier sur l'arête, mais il n'atteint que la première dent. En 1875, nouvelles tentatives de MM. Martelli, Cordier, Devin, Eccles et Middlemore, Duhamel. En 1876, M. Gale Gotch parvient encore à la première dent et rebrousse chemin. En 1877, la victoire de Boileau de Castelnau discrédite les tentatives par le Pic central, et, jusqu'en 1885, personne ne se hasarderait plus sur l'arête. Mais cette année même, Émile et Otto Zsigmondy et Purtscheller, partis sans guides du Pic central, atteignent le Grand Pic, effectuant ainsi la première traversée des arêtes de la Meije. Cet exploit n'avait pas été renouvelé, lorsqu'en 1891 M. Gibson, de l'Alpine Club, avec Ulrich Almer et Fritz Boss, réussit la deuxième traversée, mais en sens inverse, c'est-à-dire du Grand Pic au Pic central. Pour remonter les trente mètres d'à-pic de la Brèche Zsigmondy, — que les Zsigmondy avaient descendus à bout de corde, flottant tantôt sur le versant de la Grave, tantôt sur celui de la Bérarde, — M. Gibson eut recours à une variante, en s'élevant sur le flanc Nord de la quatrième dent ; ce sera le chemin pratiqué par les caravanes suivantes. En 1892, notre collègue M. Piaget, avec ses deux

guides Faure et Mathon, opère la troisième traversée, la première par une caravane française. Trois membres du Club Alpin Allemand-Autrichien, sans guides, suivent M. Piaget à quelques heures de distance, et sont obligés de bivouaquer. L'année suivante, c'est M. Lory, avec les Gaspard, qui accomplit la cinquième traversée. Ce touriste introduisit une variante, qui consiste à ne pas suivre la crête jusqu'au sommet du Pic central, mais à le contourner par les pentes glacées de la face Nord. Le sixième passage mérite une mention spéciale, car c'est la première caravane féminine qui franchit les arêtes : l'honneur en revient à nos vaillantes collègues lyonnaises, M^{lles} Louise et Sophie Lacharrière. Depuis trois ans, il y a eu environ une quinzaine d'ascensions à la Meije, et presque toutes ont été faites « en col » ; la traversée des arêtes est devenue le trajet obligatoire.

La course exécutée de la sorte est variée au possible : escalade superbe, arête extrêmement belle, glacier à la descente : « aucune course — ainsi s'exprime Vaccarone — ne saurait donner plus de contentement au grimpeur ». Néanmoins, et comme le fait remarquer M. Gibson, en cas de mauvais temps, le danger est plus grand sur les arêtes que sur la face Sud. L'arête orientale est celle où les changements de temps sont le plus à craindre. L'événement l'a prouvé en cette dernière saison. La traversée de la Meije, en effet, n'a été réussie qu'une fois et avec d'extrêmes difficultés.

Voilà ce que nous savions sur cette belle course. On me permettra maintenant, en même temps que je raconterai les péripéties de la nôtre, de donner une appréciation personnelle et aussi des détails plus complets sur les passages intéressants.

Une heure s'est écoulée depuis notre arrivée à l'orgueilleuse cime ; mes amis ont pris quatre clichés. Je ne parlerai pas de la vue, elle est bien telle qu'on peut le sup-

poser, grandiose au delà de toute expression ; quant aux arêtes et à la Meije centrale, vues d'ici, elles défient toutes descriptions : c'est stupéfiant, inouï de dislocation et d'équilibre invraisemblable.

A 10 heures, nous quittons le sommet ; l'ordre des cordées ne sera pas changé pour la descente sur les arêtes. La caravane lyonnaise a un instant l'intention de prendre la tête. Il serait peut-être intéressant de battre le record de la traversée de la Meije, car l'heure où nous quittons la cime nous permet d'espérer une prompte arrivée à la Grave ; mais certaines considérations de pure courtoisie l'emportent, et nous restons les derniers.

On verra plus loin comment notre abnégation fut récompensée.

Pour descendre du sommet à la Brèche Zsigmondy, il faut, au départ, prendre la face du Grand Pic qui regarde la Grave ; c'est une paroi rocheuse très escarpée : mesurée à la plus grande pente, elle nous a donné 70°. L'inclinaison excessive n'est pas un obstacle infranchissable pour le grimpeur, qui vient d'en gravir une plus raide à la muraille Castelnau (75°) ; mais il y a cette différence qu'ici les saillies sont mal placées, elles sont en retrait. Les derniers 20 mètres, avant le niveau de la brèche, sont les plus durs, la paroi se renfle formant presque surplomb ; une variante à ce passage, pratiquée par M. J.-P. Farrar, de l'Alpine Club, consiste à prendre un peu plus à l'Ouest ; on éviterait ainsi le surplomb.

Les deux premières cordées ont disparu à nos yeux ; c'est maintenant à notre tour. A quelques mètres du sommet nous sommes arrêtés par les « gens d'en dessous ».

Encore quelques mètres de gagnés, puis nouvel arrêt, qui dura cette fois deux heures !

Deux heures d'inaction forcée, de longue attente, pendant lesquelles, transformés en cariatides, nous avons pu jouir surabondamment de l'impressionnante profondeur

du précipice où nous étions suspendus. Enfin, le chemin est libre, et maintenant, la face au rocher, nous plongeons dans le vide, les doigts cherchent des saillies introuvables ; c'est plutôt des ventouses qu'il faudrait ici ! Il y a bien une corde abandonnée par notre ami Piaget dans sa première traversée en 1892, mais elle est bien blanche, bien usée par les intempéries.

Il est certain que ce passage, quand il est recouvert de verglas, doit être épouvantable, — je n'ose dire infranchissable, puisqu'il paraît que certaines caravanes ont pu en venir à bout.

Heureusement pour nous, le rocher était ce jour-là bien net et dépourvu de la moindre glace ; aussi n'avons-nous mis que vingt-cinq minutes pour franchir ce pas difficile, alors que les deux cordées précédentes s'y étaient arrêtées plus d'une heure.

La Brèche Zsigmondy, c'est la halte forcée, obligatoire, où nous allons enfin pouvoir détendre nos membres engourdis par l'immobilité et le froid ; car le brillant soleil du sommet s'est éteint peu à peu sous d'épaisses nuées, et maintenant nous grelottons sur cette face Nord que rien ne protège.

Un voile blafard s'étend sur la Romanche ; la Grave a disparu. Vers l'horizon Sud, l'orage s'est amassé, et, par delà les crêtes de Roche-Méane, du Pelvoux à l'Olan tout est noir, tout est sinistre !

Ainsi directement menacés, il nous faut partir et au plus vite, sans avoir pu donner une attention suffisante à l'extraordinaire échancrure où nous sommes juchés.

Quelle étonnante situation que celle de cette brèche ouverte sur des à-pic de plus de 1,000 mètres ! C'est plus impressionnant qu'une vue de sommet trop planante, trop étendue.

Nulle part la sensation du vide ne peut être plus pénétrante qu'ici.

Sortir de la Brèche Zsigmondy, à première vue, cela paraît impossible : c'est se livrer tout entier à l'abîme qui vous guette de chaque côté, à droite et à gauche !

Entre les deux abîmes, nous choisissons celui de gauche, le versant de la Grave ; l'autre surplombe les Étançons.

Trente mètres d'à-pic nous séparent de la crête ; pour aller la rejoindre, il faudra d'abord franchir obliquement huit ou dix mètres de muraille verticale sur la face Nord, en suivant une ligne légèrement montante qui vient aboutir à une dépression à peine marquée dans la paroi.

Cette dépression est la partie inférieure d'un couloir qui s'élève verticalement jusqu'au sommet de l'arête.

La distance totale à parcourir peut donc se diviser en trois parties : le premier tiers, c'est la marche de flanc, les deux autres tiers constituent l'escalade du couloir.

« Bon sang de bon sang !... faudrait voir à sortir de par là ! et vite ! Mathonnet, pose ton sac et attache tous les piolets ensemble ! » Un grondement lointain ponctue l'énergique exclamation du guide chef. Mathonnet obéit, le sac quitte ses épaules pour l'étroite surface de la brèche. Hélas ! trois fois hélas !... une légère oscillation... deux tours sur lui-même, et le sac a plongé dans l'abîme. Mathonnet s'est jeté en avant... il est trop tard, une sourde détonation monte des Étançons... et nous sommes fixés ! Anxieusement on examine le sac restant : quel est-il ? « Monsieur, c'est celui de l'appareil photographique qui est tombé », explique Mathonnet. Je regarde alors Piaget ; mon ami est quelque peu ému. Ainsi disparaissait le vieux compagnon de ses courses. Cet appareil, il l'a promené sur toutes les cimes de l'Oisans, en Maurienne, en Suisse ; hier encore il était à l'honneur au Pic Gaspard et enregistrait une plaque unique : et, comble d'infortune, cette plaque, ainsi que celle qui a été prise tout à l'heure au sommet de la Meije, étaient dans le même châssis avec l'appareil !

Mais l'heure n'est pas aux récriminations superflues ; notre propre sécurité est trop compromise pour que nous ergotions longtemps. La tempête sur les arêtes est terrible, nous le savons, et voilà que déjà l'orage nous enveloppe ; nous sommes en plein foyer d'électricité, la hache des piolets crépite et vibre fortement, une ligne de feu Saint-Elme couronne les crêtes.

Faure, qui a pris la tête, est presque en haut du couloir ; Louis un peu en dessous, à dix mètres ; placé troisième, j'achève la marche de flanc et m'établis sur une saillie à l'entrée du couloir.

« Eh ! dites donc, vous là-haut !... nous n'avons pas assez de corde.

— Mais si.

— Mais non. »

Ce sont les trois derniers restés sur la brèche qui réclament. Je transmets leurs protestations dans le haut de la cheminée, où un colloque des plus vifs s'est établi entre Louis et Faure.

« Détache-toi ! me crie Louis.

— Tu es fou.

— Vite, vite, dépêche.

— Jamais de la vie ! »

Me priver du concours de la corde... et dans cette situation !... Ah ! non, par exemple ! Tout mon être s'est cabré à cette injonction. Pas bien longtemps pourtant, puisque je suis forcé d'obéir. La moitié du corps littéralement collée à la muraille, j'élève péniblement au-dessus de ma tête le nœud coulant durci par la gelée et l'envoie sur la brèche.

Jamais je n'ai bien compris qu'en cette minute d'angoisse l'appui moral et effectif que donne la corde.

La fausse manœuvre provient de ce que Faure a emporté une partie de la corde passée en sautoir sur ses épaules ; il la déroule et la fait descendre. Enfin me voilà rattaché. Mais quel soupir de soulagement j'ai poussé là !

Maintenant, au tour des piolets et des sacs. Sans quitter nos positions respectives, nous établissons un va-et-vient de la brèche où ils sont restés jusqu'à Faure.

Ceux qui n'ont jamais pratiqué ce genre d'exercice ne peuvent s'imaginer les lenteurs qu'entraîne l'opération, piolets qui s'accrochent, corde prise dans une fissure, etc.; avec cela les touristes qui exécutent la manœuvre sont dans des positions terriblement risquées! Aujourd'hui, c'est pis encore, le froid qui nous paralyse et la foudre qui nous menace s'ajoutent aux difficultés habituelles du passage.

Nous avons repris notre mouvement ascensionnel et atteignons la crête, qui est relativement facile à parcourir — des pieds et des mains; tantôt à genoux, tantôt à cheval, on escalade les blocs. L'arête se réduit parfois à 40 ou 50 centimètres de largeur, mais elle se double, sur la face Nord, d'une corniche de neige. Entre la glace et le rocher, un vide où l'on chemine assez commodément.

Deux dents sont franchies, nous coupons la troisième et la quatrième par une marche de flanc. C'est une fuite!

Les manifestations électriques redoublent, cheveux et barbes en subissent l'influence; mon piolet fait un tel bruit que j'étouffe le son sous mon foulard. Plus loin sur la crête, une boîte en fer-blanc bourdonne de la belle façon. « Tiens! vieille boîte à musique! Va donc chanter dans les cours! » Un coup de pied la fait voltiger sur les Étançons.

Enfin notre course aérienne est finie, le sommet de la Meije centrale est atteint à 5 heures.

Pour franchir environ 800 mètres de distance horizontale, nous avons mis sept heures; mais en réalité quatre heures seulement, soit le temps de M. Gibson et des Almer, si nous tenons compte de la perte de temps occasionnée par les haltes réitérées des deux caravanes qui nous précédaient.

Nous sommes encore à 3,970 mètres d'altitude, et nos tribulations ne sont pas terminées. Voici que la descente de la Meije centrale nous réserve une dernière et désagréable surprise.

La vertigineuse pente de neige a été balayée par le passage de nos prédécesseurs; pour s'éviter la taille des marches et gagner du temps, ils se sont laissé glisser au moyen d'une corde supplémentaire; de sorte que le bon nêvé sur lequel nous comptions n'est plus qu'un banc de verglas, où nos piolets s'acharnent avec rage, mais sans grande utilité.

A la hâte, nous dévalons furieusement sur le glacier du Tabuchet, saluant de hurrahs répétés la fin de nos épreuves.

A 9 heures, nous entrons à l'hôtel Juge.

Et maintenant, ô déesse, déchaîne tes fureurs, entoure ton front d'un cercle de flammes, d'inutiles tempêtes! Ta proie s'échappe!... ta proie s'est échappée...

Éprouvés au feu de tes tonnerres, deux adeptes nouveaux, deux *Meijistes* de plus, vont partout célébrer tes splendeurs, et la puissance de ton charme si pénétrant.

A vous, chers collègues qui désirez faire le pèlerinage, un dernier mot : Suivez de préférence l'itinéraire que je viens de décrire, c'est-à-dire de la Bérarde à la Grave ; ne partez pas le *vendredi*, et... si vous êtes *treize*, prenez la tête ; cela vous épargnera bien des mésaventures.

ACHILLE ESCUDIÉ,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

II

AUTOUR DE BONNEVAL

(HAUTE-MAURIENNE)

ASCENSIONS ET PROMENADES

LA LEVANNA ORIENTALE. — LE ROC DU MULINET (PREMIÈRE ASCENSION PAR L'ARÊTE NORD). — L'ALBARON (PREMIÈRE ASCENSION PAR LA FACE NORD). — LE PIC 3,249 (PREMIÈRE ASCENSION). — LA POINTE DE BONNEVAL. — LE ROC DE PAREIS.

(PAR M. CLAUDIUS REGAUD)

Comme ces personnes froides ou timides qui ne révèlent point au premier abord les qualités exquises de leur cœur et de leur esprit, et dans l'intimité desquelles il faut entrer pour apprécier leur charme, la région de nos Alpes dont Bonneval est le centre ne doit point être jugée sur la mine.

Au sortir de Bessans, la vallée de l'Arc, qui s'était élargie en un riant bassin de pâturages, se resserre. La route s'engage dans un éboulis ; le paysage, dépourvu de végétation, est sévère et monotone. L'impression de tristesse qu'éprouve le voyageur s'accroît encore lorsque, à un détour du chemin, apparaît Bonneval, un petit village ramassé dans un coin de vallée, aux maisons basses et grises, entouré de champs pauvres, presque sans arbres. Il y a dans nos Alpes peu d'endroits aussi déshérités de

la nature, peu d'endroits, veux-je dire, où les conditions de l'existence soient aussi dures pour le montagnard.

Les rues du village sont étroites et tortueuses ; les maisons, à moitié enterrées, sont serrées frileusement les unes contre les autres. En hiver, les habitants vivent dans les étables souterraines à la chaleur de leurs animaux. Le bois étant rare et le charbon trop cher à transporter, le combustible usuel est de la fiente de bestiaux séchée au soleil. Entre le montagnard et la terre avare, la lutte est âpre. Deux saisons sont nécessaires au seigle pour mûrir, et parfois même il ne mûrit pas. La neige couvre le sol pendant six ou sept mois de l'année, interrompant souvent les communications, séquestrant les habitants comme des marmottes dans leurs terriers. Et pourtant, malgré cette dure existence, le Bonnevalain est profondément attaché à sa terre natale ; les rares émigrants qui partent du pays y reviennent toujours.

Jusqu'à ces dernières années, Bonneval était délaissé par les touristes : ceux, peu nombreux, qui remontaient la vallée de l'Arc franchissaient le col de l'Iseran sans séjourner dans ce village. Les glaciers et les hauts sommets des environs étaient mal connus ; de rares grimpeurs, principalement italiens et anglais, les avaient explorés. Maintes fois cependant des alpinistes français autorisés, comme MM. Guyard, Rabot, Rochat, Ferrand et quelques autres, avaient attiré l'attention de nos compatriotes sur les beautés de tous genres de la Haute-Maurienne. Mais la foule des amis de la montagne se portait ailleurs ; il manquait à Bonneval l'hospitalité facile et agréable que l'on trouvait dans les autres centres alpestres : la modeste auberge du père Culet, de mémoire quasi légendaire, ne pouvait tenir lieu d'un hôtel.

Depuis deux ans cette lacune est comblée ; une ère de prospérité semble s'ouvrir pour la région des sources de l'Arc. Le chalet-hôtel du Club Alpin Français a été construit

à 400 mètres environ en amont du village, sur la lisière d'un bois, à une petite distance du torrent de la Lenta qui amène à l'Arc les eaux de l'Iseran. Cette situation est splendide, et l'impression quelque peu triste que donnent l'entrée de la vallée et la traversée du village est ici largement compensée.

De la terrasse, on voit le village blotti au fond de la vallée, dominé d'une immense hauteur par les cimes voisines. Du côté opposé, l'horizon est borné par les glaciers et les arêtes rocheuses du Mulinet. Tout à côté du chalet, sous le bois, de nombreux ruisselets dérivés du torrent principal pour les besoins des moulins rustiques entretiennent la fraîcheur et une luxuriante végétation. En montant un peu, on aperçoit les séracs du Vallonnet. Plus loin, le chemin qui conduit au hameau de l'Écot traverse des prairies et des champs cultivés. On imagine difficilement un endroit plus riche en plantes alpines de toutes sortes que les alentours du chalet, en juillet, sous le bois et dans les prés humides parsemés de rochers.

Bonneval est un centre alpin de premier ordre. De nombreuses excursions s'offrent à l'alpiniste; il y en a de tous genres, depuis les simples promenades jusqu'aux escalades difficiles. Les flâneurs en quête de rêverie, les artistes cherchant les sites pittoresques, les alpinistes de force moyenne, les grimpeurs enfin qui cherchent la lutte émouvante avec le rocher, tous sont servis à souhait.

Chose rare, presque toutes les grandes excursions peuvent se faire en un jour en couchant au chalet-hôtel : point de ces nuits passées sur le lit de camp des refuges, comme en Oisans, ou dans les hôtels de montagne aux prix exorbitants, comme à Chamonix. La région des pâturages monte très haut, au pied même des glaciers, et l'on ne rencontre que réduites à leur minimum les interminables et affreuses moraines qui désolent les environs de la Bélarde. Partout les habitants des chalets sont hospitaliers.

En Haute-Maurienne, la montagne s'offre à l'alpiniste ; et si pour lui la bataille est parfois aussi chaude qu'ailleurs, du moins il ne souffre pas de ces préliminaires fatigants qui rebutent les moins ardents.

LA LEVANNA ORIENTALE (3,564 MÈT. — 3,555 MÈT. ¹).

ASCENSION PAR LA FACE OUEST

Le soir du 14 juillet 1895, MM. A. Chambre et J. Morgon (de Bourg), M. J. Mathieu et moi, nous arrivâmes tranquillement en voiture à Bonneval, très désireux de mettre à profit le beau temps, mais indécis sur le choix d'une belle ascension. Sur les conseils de notre ami Blanc le Greffier, nous optâmes pour la Levanna Orientale, où il n'était jamais allé et sur laquelle, faute de recherches bibliographiques, nous ne possédions aucun renseignement : pour nous tous, c'était une course nouvelle, et nous goûtions d'avance les saveurs de l'imprévu.

Le lendemain matin, nous partîmes du chalet-hôtel à 2 heures et demie. Je ne m'attarderai pas à décrire le chemin, vraiment délicieux en juillet, qui mène au hameau de l'Écot par la rive droite de l'Arc. Le jour nous surprit dans les prairies de la Dhuis. De là, suivant toujours la rive droite du torrent, nous remontâmes sur le flanc méridional de l'Ouille de Pariote par un sentier bien tracé qui côtoie la moraine du glacier des Sources de l'Arc. Chemin faisant, le mulet qui portait nos bagages, pris sans doute d'une irrésistible démangeaison, se frotta l'échine contre un gros rocher ; cet acte bien banal eut de regrettables conséquences, car mon appareil photographique fut brisé,

1. Quand les cotes sont données sans indication d'origine, ce sont celles de l'État-major français ; quand deux cotes se suivent sans autre indication, la première est celle de l'État-major français, la seconde celle de l'État-major italien.

et nous restâmes privés pour tout le reste de notre voyage de très précieux souvenirs.

Sans presque quitter le sentier de chèvres, on arrive ainsi sur un plateau (2,816 mètr.) limité par l'Ouille de Pariote, la Levanna Occidentale et le glacier des Sources de l'Arc. La vue y est déjà fort belle, et nous y déjeunâmes au bord d'un ruisseau. Puis, chacun ayant pris son sac, nous nous engageâmes dans une pente d'éboulis située au pied des Levanna Centrale et Occidentale. D'un vigoureux coup de trique, Blanc avait fait franchir à son mulet un torrent assez rapide qui le séquestrera jusqu'à notre retour dans un étroit espace amplement pourvu de gazon.

Au fond du glacier des Sources de l'Arc s'ouvre le col Perdu (3,242 mètr. E.-M. I.), comme une brèche entre la Levantetta (3,555 mètr. — 3,438 mètr.) et la Levanna Orientale. Du point où nous avons abordé le glacier (au-dessous de la Levanna Centrale), on y accède très facilement; le glacier est en pente douce, sans crevasses. De ce col la vue est magnifique. Le regard parcourt dans sa longueur toute la haute vallée de l'Arc, depuis les glaciers étincelants du premier plan jusqu'aux perspectives fuyantes et estompées de vapeurs bleuâtres des montagnes lointaines; tout au fond se dressent la Barre des Écrins et la Meije. Si l'on regarde du côté de l'Italie, on voit à ses pieds la riante vallée de l'Orco avec ses pâturages d'un vert clair, ses sombres forêts de sapins et de mélèzes, et bien loin les maisons à toit rouge de Ceresole Reale. En face, le regard est attiré par le massif imposant du Grand-Paradis et la fière Grivola au delà du col du Nivolet. Dans le lointain brillent quelques sommets neigeux des Alpes Pennines. De la brèche même descend un couloir très rapide, au delà duquel on aperçoit un petit refuge au toit brillant, perché sur un rocher comme un nid d'aigles.

Depuis notre entrée sur le glacier, nous avons eu tout

le temps d'étudier la Levanna Orientale. Du col Girard (3,084 mètr. — 3,044 mètr.), l'arête principale se relève à la Pointe Girard (3,205 mètr. E.-M. I.), puis s'abaisse au col de l'Arc (3,203 mètr.), pour se relever enfin en une longue crête courant à peu près du Sud au Nord et aboutissant au sommet de la Levanna Orientale. Toute la face Ouest de la montagne s'étale devant nous. Dans ses nombreuses ascensions antérieures aux sommets occidental et central de la Levanna, Blanc a remarqué que cette face Ouest n'est presque jamais praticable. Extrêmement inclinée, elle est constituée, comme la face Nord des Écrins, par une pente de glace que dominant des rocailles escarpées ; presque toujours la glace est nue. Cette année, par exception, une couche de bonne neige semble promettre une montée oblique relativement facile ; le froid assez vif scelle les pierres instables ; la pente sera abritée du vent, qui souffle du Sud-Est. Toutes les circonstances favorables sont donc réunies, et nous saisissons avec empressement l'occasion d'essayer ce chemin de préférence aux arêtes.

L'un de nous, plus défiant et moins dispos, se déclare satisfait de sa journée et va s'établir au soleil, dans une anfractuosité de rochers, contre la Levanetta, au-dessus du col : il sera bien placé pour suivre notre ascension. Le reste de la caravane, formant une cordée de cinq personnes, y compris Jean-Marie, le fils aîné de Blanc, se met en marche et se dirige obliquement vers le milieu de l'arête sommitale.

Comme nous l'avions prévu, aucune difficulté particulière ne se présente. La couche de neige est solide et, dans les points où la glace est vive, le Greffier taille plus généreusement les marches. De temps en temps la caravane s'accorde quelques instants de repos, car la pente est raide. En nous retournant, nous pouvons contempler dans tout son développement la muraille Sud des Levanna Centrale et Occidentale. Rarement l'expression

de « muraille », qui, dans la bouche des alpinistes, est si souvent hyperbolique, est plus exactement applicable qu'ici. Depuis le col Perdu, l'arête des Levanna s'élève par des dentelures aiguës, par des clochetons fantastiques, si élancés qu'ils semblent instables et qu'on s'attend d'un moment à l'autre à les voir crouler. De fait, les pierres roulent constamment sur la pente escarpée de cette colossale forteresse en ruines, et les grimpeurs qui ont eu la tentation de parcourir ce faite vertigineux ont jusqu'à présent toujours reculé.

Après une montée d'une heure trois quarts depuis le col, nous atteignons la longue crête de la Levanna Orientale à l'union de sa portion centrale neigeuse avec sa portion Nord-Est exclusivement rocheuse. Mais là nous constatons que le point culminant est encore à une certaine distance au Nord-Est. Pour y arriver, le chemin n'a pas l'air facile; je le comparerais volontiers à l'arête de la Barre des Écrins. Cette crête est formée de blocs de schistes granitoïdes parfois amoncelés en tourelles, posés à cheval sur les deux versants comme des « gendarmes » pour barrer la route. Le versant italien est un précipice peu accessible; des brouillards violemment agités par le vent nous en cachent le fond. A plusieurs reprises nous fûmes obligés de contourner de gros rochers en nous glissant sur d'étroites corniches. Mais je m'empresse d'ajouter qu'aucune difficulté extraordinaire ne s'est présentée. Grâce à une marche lente et prudente, grâce aussi aux points d'appui solides du granit, nous arrivâmes sans encombre au sommet principal, après une heure et quart de marche sur l'arête.

Là, confortablement installés autour de la pyramide, nous pûmes admirer le sublime paysage qui nous entourait. Le ciel était pur sur la Savoie, la vallée d'Aoste et la Suisse; mais les plaines lombardes disparaissaient sous des vagues de nuages qui venaient mourir en léchant le

rocher à quelques mètres au-dessous de nous. Seules les hautes cimes émergent de cette mer comme des écueils. De-ci, de-là, des vapeurs aux formes étranges glissent lentement comme des navires. Par endroits, le toit de nuages s'amincit et s'effile en languettes vaporeuses ; par ces trous les rayons du soleil éclairent des lambeaux de paysages. A l'horizon les vagues laiteuses deviennent une brume indistincte, qui peu à peu se confond avec le bleu foncé du ciel. Quel contraste saisissant entre cette mer de nuages et l'immense étendue d'Alpes montrant à perte de vue, vers le Nord et l'Ouest, d'innombrables pics et glaciers sous l'éblouissant soleil ! L'arête où nous étions semblait une barrière gigantesque contre l'inondation du brouillard.

Au dire des alpinistes étrangers qui l'ont gravie, la Levanna Orientale offre un des plus beaux panoramas des Alpes Graies. Turin et la Superga se voient, paraît-il, distinctement. Le froid ne nous permit pas d'admirer longtemps ; nous ne restâmes qu'une demi-heure au sommet. Nous descendîmes par l'arête Nord, qui ne présenta aucune difficulté particulière. En deux heures, par une marche lente, nous étions de retour au col Perdu, où nous retrouvâmes notre ami Morgon qui nous avait suivis des yeux avec intérêt.

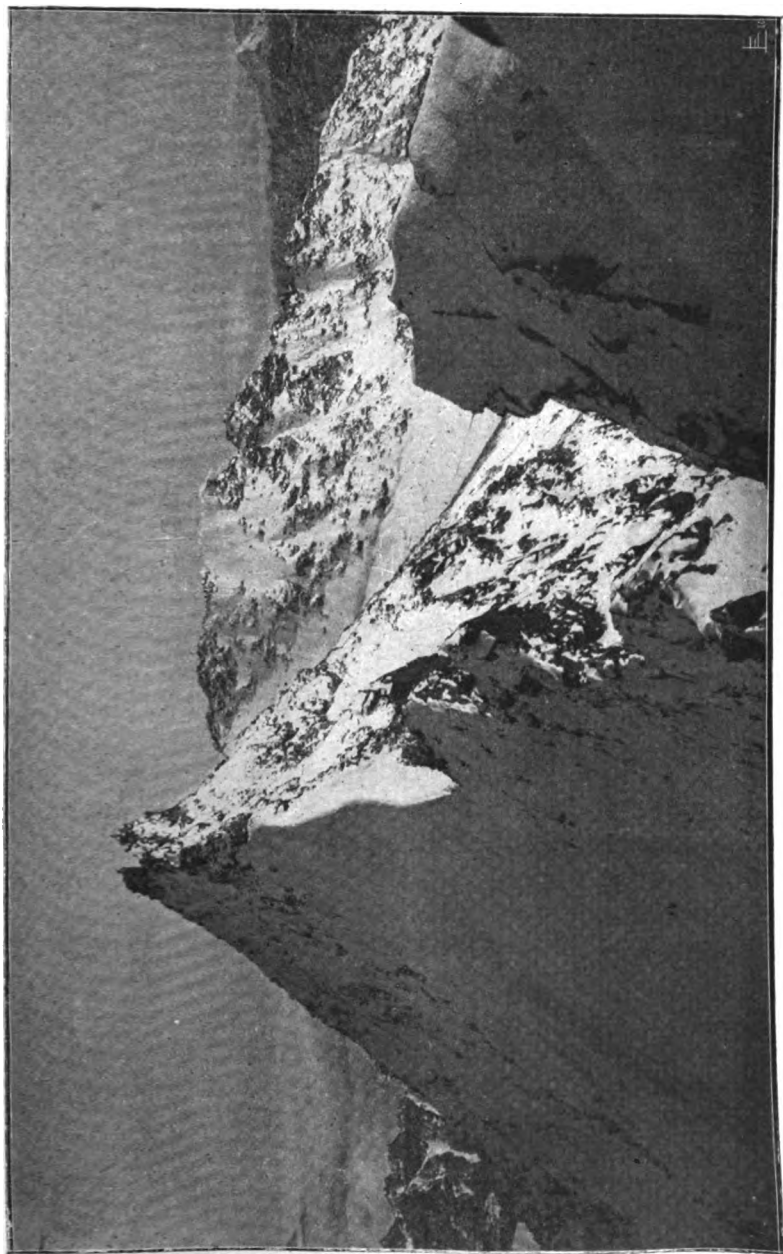
Après un rapide et dernier coup d'œil jeté sur le Val d'Orco par où les brouillards montaient déjà, nous nous acheminâmes lentement sur nos traces du matin. Le soleil avait tourné, et il éclairait d'une tout autre façon le même paysage ; les montagnes projetaient des ombres grandissantes, mettant en relief les vallées. Au pied du glacier, dans le cirque de moraines où broutait depuis le matin le mulet de Blanc, nous nous arrêtâmes pour fêter notre succès par un repas sérieux arrosé d'*Asti spumante*. Puis, fumant nos pipes et causant des escalades passées et futures, nous goûtâmes pendant tout le reste de l'après-midi le bien-être délicieux qui suit souvent les grandes

courses. A nos pieds, l'Arc naissait du glacier en un torrent rapide et bruyant; en face de nous le Mulinet étalait au soleil couchant sa belle pyramide de rocher rougeâtre et plus à droite ses arêtes déchiquetées. Mais nos yeux ne se lassaient pas de regarder notre conquête du matin, la longue crête que les nuages avaient fini par dépasser, qu'ils débordaient maintenant dissipés par l'air chaud au fur et à mesure de leur passage sur notre versant ensoleillé. Le sommeil nous gagna, calme et profond, et quand nous nous réveillâmes, secoués par le Greffier, un dernier rayon de soleil rouge pourpre flamboyait au sommet, au-dessus d'un cercle de nuages qui formait un nimbe autour de la Levanna Orientale.

Une descente rapide nous ramena aux chalets de la Dhuis. Là ce fut la séparation : nos amis Chambre et Morgon prirent le chemin de la plaine. M. Mathieu et moi nous couchâmes dans un chalet, espérant faire le lendemain l'ascension du Mulinet.

*
* *

La Levanna Orientale est peut-être la plus belle ascension que l'on puisse faire autour du glacier des Sources de l'Arc. Elle est beaucoup moins facile d'accès que ses sœurs les Levanna Centrale (3,640 mètr., appelée les Trois-Becs par la carte de l'État-major français) et Occidentale (3,607 mètr.); mais elle est par contre plus intéressante que ces dernières, sinon par la vue, qui est sensiblement équivalente, du moins par la variété de l'escalade. Elle paraît malheureusement presque inconnue des alpinistes français. Sur une trentaine d'ascensions dont nous avons trouvé les traces dans le cairn du sommet, ou qui sont mentionnées dans la littérature alpine, il n'y a jusqu'à présent, je crois, que deux ascensions françaises : la première est celle de M. Nicot de Villemain (membre du Club



Les Levanna Centrale et Orientale, vues de la Levanna Occidentale; reproduction d'une photographie de M. Claudius Regaud.

Alpin Français, Section des Alpes Maritimes), faite le 19 août 1894 avec les guides Colombo et Rolando; la seconde est la nôtre. Cet oubli de la part de nos compatriotes est tout à fait immérité.

La première ascension de la Levanna Orientale par un touriste fut faite le 27 septembre 1874, par lord Wentworth et le guide Giovanni Blanchetti, en partant de Ceresole, par la face Nord. Sur le sommet existait une pyramide construite par les officiers du cadastre. — Le 12 juillet 1875, M. Luigi Vaccarone, accompagné par les guides A. Castagneri et A. Boggiato, atteignit le sommet depuis le col Girard, par la longue arête Sud. — Le 4 août 1876, MM. Palestrino et Francesetti, avec le guide G. Blanchetti, montèrent de Ceresole par le col Perdu et la face Nord, puis redescendirent par l'arête Nord-Ouest et la face Ouest. — Le 11 août 1883, le Rév. W. A. B. Coolidge, avec les deux Almer, monta par le Col Perdu et l'arête Nord-Est, descendit par la face Est sur le glacier de la Levanna¹.

Telles sont les ascensions qui ont inauguré les quatre voies d'accès principales de la Levanna Orientale. Ce n'est pas ici le lieu de donner la bibliographie complète de cette montagne. En ce qui concerne particulièrement la face Ouest par laquelle, avec MM. Chambre et Mathieu, j'ai fait l'ascension, je dois ajouter que MM. Evan et Mackenzie (Club Alpin Italien, Section de Ligurie), accompagnés par les guides Giovanni Battista Bich et Daniel Maquignaz (de Valtournanche), ont gravi la Levanna Orientale par la

1. Ces renseignements concernant les premières ascensions à la Levanna Orientale sont tirés de l'excellent travail de M. Luigi Vaccarone, *Statistica delle prime ascensioni nelle Alpi occidentali*, 3^e edizione, Torino, 1890.

C'est pour moi un agréable devoir de remercier ici notre éminent collègue italien, M. Luigi Vaccarone, des renseignements précieux qu'il a bien voulu me fournir au sujet de la Levanna Orientale, du Mulinet et de la Pointe de Bonneval.

face Ouest le 29 juillet 1891¹. Giuseppe Corrà aurait, lui aussi, exécuté l'ascension par la face Ouest (renseignement de M. Vaccarone). Mais en somme ce chemin a été rarement suivi (trois ou quatre fois en tout), à cause de la pente vertigineuse qui est presque chaque année dépourvue de neige et faite de glace nue.

Les Levanna Centrale et Occidentale sont assez fréquentées par les alpinistes français, et notre littérature alpine contient plusieurs relations d'ascensions de ces deux cimes. La Levanna Occidentale, extrêmement facile d'accès, est particulièrement à recommander à cause de son magnifique panorama².

**LE ROC DU MULINET (3,469 MÈT., ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS
OU CIMA MARTELOT (3,437 MÈT., ÉTAT-MAJOR ITALIEN),
ASCENSION PAR L'ARÊTE NORD (COURSE NOUVELLE)**

Depuis le col Girard, la chaîne de partage des eaux franco-italienne, dont nous avons suivi le développement vers les Levanna, continue sa direction générale vers le Sud-Sud-Ouest. Elle se relève d'abord pour former une cime peu élevée et d'accès très facile, que les alpinistes italiens appellent *Punta Clavarino* (3,250 mèt.—3,260 mèt.). Cette cime envoie sur le versant français un très court chaînon qui échancre le glacier des Sources de l'Arc, et sur le versant italien un contrefort plus important qui borde au Nord le glacier Martellot. Après la Punta Clavarino, l'arête s'abaisse et forme un col rocheux, le *col Martellot* (3,151 mèt. E.-M. I.), bien indiqué mais non dé-

1. *Rivista mensile*, 1891, n° 10, p. 337.

2. J'ai fait l'ascension de la Levanna Occidentale le 30 octobre 1894, avec M. J. Lépine (de Lyon) et le guide J.-J. Culet (de Bonneval); le 16 août 1895, une caravane de dix personnes, dont je faisais partie, est montée à la Levanna Centrale. Or pour aucune de ces deux courses la corde n'a été utilisée.

nommé sur la carte de l'État-major français ¹. Ce col, peu élevé au-dessus du glacier des Sources de l'Arc sur le versant français, est, sur le versant italien, l'aboutissant d'un couloir rapide qui donne sur le glacier Martellot. L'arête frontière se relève ensuite en une paroi rocheuse extrêmement inclinée qui aboutit à un premier sommet arrondi coiffé de neige : c'est le *Dôme Neigeux du Mulinet*. Au Sud du Dôme Neigeux se trouve une brèche peu profonde et étroite, puis un deuxième sommet exclusivement rocheux, le *Dôme Noir du Mulinet* (3,400 mètres environ) ². Après le Dôme Noir, l'arête forme une seconde brèche plus profonde que la première; enfin elle se relève une dernière fois, d'un seul jet, pour aboutir au point le plus élevé du groupe, au *Roc du Mulinet* (3,469 mètr. E.-M. F.) ou Cima Martellot (3,437 mètres E.-M. I.). Du Dôme

1. Il a régné une certaine confusion sur la position exacte du col Martellot. En juillet 1877, M. Lionello Nigra atteignit, par un couloir difficile, du versant italien, un point de l'arête situé un peu au Nord du Dôme Neigeux du Mulinet, et le baptisa col Martellot; ce col donnait sur le glacier des Sources de l'Arc (*Bollettino* du C. A. I, n° 33, p. 43).

Le 25 septembre 1887, M. Vaccarone atteignit de nouveau le même point par le même chemin en faisant la première ascension du Dôme Neigeux du Mulinet (*Rivista mensile*, vol. VI, p. 321).

Enfin, le 23 juin 1890, une caravane composée de cinq alpinistes italiens (parmi lesquels M. Vaccarone) et de trois guides fit la première traversée du vrai col Martellot, situé entre le col de M. Nigra et la Punta Clavarino (*Rivista mensile*, 1890, p. 225).

2. La première ascension du *Dôme Neigeux* est due à M. Vaccarone (voy. la note précédente).

La première ascension du *Dôme Noir* a été faite par M. Giuseppe Corrà et le guide Michele Ricciardi, le 23 juillet 1888, en passant par le col Girard, le col de Trièves, et l'arête qui sépare les glaciers du Mulinet et des Sources de l'Arc (*Rivista mensile*, 1889, n° 3, p. 81).

La brèche située entre le Dôme Neigeux et le Dôme Noir du Mulinet fut atteinte par M. Vaccarone lors de la première ascension au Dôme Neigeux, puis par M. Corrà lorsqu'il fit la première ascension du Dôme Noir. Cette brèche ne portant pas de nom, je propose de l'appeler *Brèche Corrà*, en souvenir du valeureux alpiniste italien mort le 26 août 1896 à la Grande-Sassière : juste hommage à rendre à la mémoire de l'un des pionniers des Alpes Graies méridionales.

Neigeux se détache sur le versant français un important chaînon, glaciaire d'abord, rocheux ensuite, puis de nouveau glaciaire; ce chaînon, coupé par des séracs et des rochers vers le glacier des Sources de l'Arc, est moins incliné du côté du glacier du Mulinet; il sépare ces deux glaciers et aboutit à l'*Ouille de Trièves* (3,076 mè.). On peut aisément le traverser et passer d'un glacier à l'autre par la large dépression qu'offre ce chaînon à l'E. de l'*Ouille de Trièves* (*col de Trièves*).

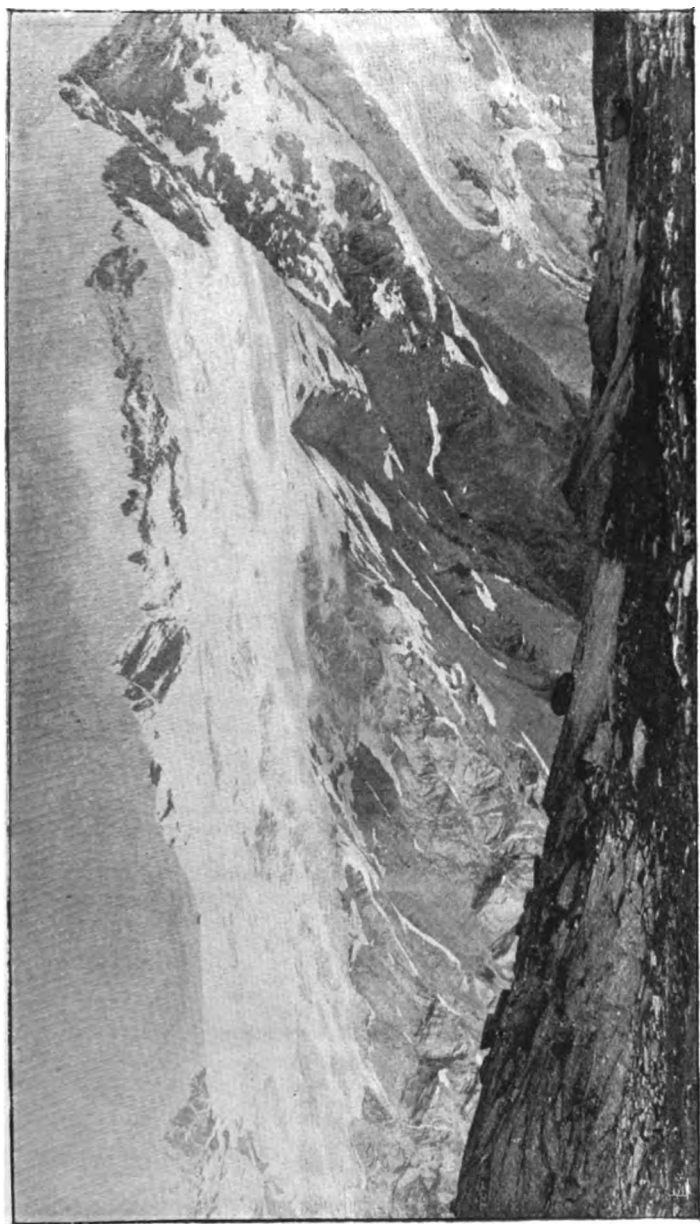
La brèche étroite située entre le Dôme Noir et le Roc du Mulinet a été atteinte pour la première fois par M. Mathieu et moi, le 16 juillet 1895; je propose de l'appeler *Brèche Mathieu*. Elle est, sur le versant français, l'aboutissant d'un long couloir neigeux qui part du glacier du Mulinet.

Au Sud du Roc du Mulinet l'arête s'abaisse à la *Selle du Mulinet* (3,325 mè.), puis se relève, et, jusqu'à la *Punta Mezzènile*, forme une série de dentelures aiguës dont je n'ai pas à m'occuper ici.

Les détails compliqués de la chaîne du Mulinet se voient très bien de l'*Ouille de Trièves*, ainsi que des pentes méridionales de la Pointe des Arses et de l'*Ouille de Rei*. Du glacier des Sources de l'Arc et des Levanna, au contraire, les trois sommets du Mulinet, placés sur la même ligne, paraissent n'en faire qu'un seul. Aussi, en descendant de la Levanna Orientale, nous n'avions pu nous faire qu'une idée très inexacte du chemin que nous prendrions.

*
* *

Le 16 juillet, nous quittâmes assez tard le chalet hospitalier de la Dhuis. Le jour commençait à poindre. Le Grefier, qui avait aperçu la veille quelques chamois, emporta son fusil. Nous traversâmes l'Arc sur une planche un peu au-dessus des chalets, et nous commençâmes à monter dans les taillis de rhododendrons sur les pentes de l'*Ouille*



La chaîne du Mulinot, vue du plateau des Lauzes; reproduction d'une photographie de M. Claudius Regaud.

de Trièves. Plus haut, nous rejoignîmes la moraine latérale qui borde la rive gauche du glacier des Sources de l'Arc. Les chamois ne se montrant pas, Blanc cacha son fusil sous un rocher et nous ne pensâmes plus à la chasse. Vers 8 heures, nous atteignîmes l'arête glaciaire qui unit le Mulinet à l'Ouille de Trièves et qui sépare nettement les deux grands glaciers des Sources de l'Arc et du Mulinet (col de Trièves). De là, il faut remonter cette arête. Vers son milieu on rencontre un gros rocher qui émerge isolément du glacier : nous y fîmes halte pour déjeuner et pour examiner notre chemin d'ascension. De ce point, on peut étudier avec précision le groupe du Mulinet, et la route à suivre se dessine nettement. C'est à la brèche la plus rapprochée du Mulinet (celle que j'ai proposé d'appeler Brèche Mathieu) que nous devons aller. Elle est l'aboutissant d'un couloir de neige assez incliné et haut d'environ 300 mètres, très comparable au couloir du col des Écrins. De cette brèche, nous essaierons d'atteindre la cime en suivant l'arête Nord, bien qu'elle semble difficilement accessible. Si nous devons reculer, nous redescendrons le couloir, nous contournerons la montagne par sa base, à l'Ouest, et nous essayerons le col bien marqué qui est au Sud (Selle du Mulinet).

La montée du couloir nous demanda une heure, sans arrêt ; la neige était bonne et les marches faciles à tailler. La brèche ne portait aucune trace d'ascension antérieure ; nous élevâmes donc une petite pyramide sur un étroit emplacement au Nord. Le versant italien est un couloir aussi incliné que celui par où nous étions montés ; des brouillards nous en cachaient la base, et je ne puis dire s'il est ou non accessible.

Après une halte de vingt minutes, nous attaquâmes la paroi rocheuse qui devait nous conduire au sommet. Elle est quasi verticale, coupée seulement par trois ou quatre paliers étroits où un peu de neige s'était accumulée. Le

rocher est mauvais, friable, décomposé. Il fallut prendre de grandes précautions pour éviter de nous faire choir des pierres sur la tête, d'autant plus que les pieds du premier étaient situés tout à fait sur la tête du suivant. Nous avançons l'un après l'autre, très serrés, déblayant à chaque pas les dalles en faisant rouler dans le couloir des avalanches de schistes. Pendant toute la montée, nous nous tinmes sur le versant français, et nous ne passâmes sur le versant italien que peu avant le sommet. Cette difficile escalade, dont la hauteur ne me paraît pas atteindre 100 mètres, nous demanda cependant une heure cinq minutes.

Nous trouvâmes au sommet une pyramide sans cartes. A quelques mètres plus bas se trouvait un « homme de pierre » renfermant la carte de M. Giuseppe Corrà avec la mention « première ascension par le versant italien ».

Les nuages venant d'Italie nous cachaient la vue; le froid était vif. Nous restâmes néanmoins quarante minutes là-haut pour manger et nous reposer. Puis nous repartîmes par l'arête Sud, très facile. De la Selle du Mulinet un couloir de névé nous conduisit sur le glacier par une longue glissade; ensuite, obliquant vers l'Ouille de Trièves, nous rejoignîmes le point où nous nous étions arrêtés le matin. Là nous nous détachâmes; puis nous descendîmes en flânant sur les névés, dans les moraines, dans les gazons, jusqu'au vallon de la Recula. Cette flânerie valut à mon ami Mathieu la double joie de faire une intéressante découverte botanique en même temps qu'une abondante récolte d'une plante rare, le *Senecio uniflorus*, qu'il trouva sur la base Sud des rochers de l'Ouille de Trièves, à l'extrémité du glacier du Mulinet. Jusqu'ici on ne connaissait en France que deux stations de cette plante alpine : l'Ouille de Rei, et l'Ouille de Pariote sur les flancs de laquelle nous l'avions déjà cueillie la veille en montant à la Levanna Orientale.

Nous rentrâmes le soir au chalet-hôtel. De notre chambre, nous pûmes voir avec une lunette les principaux détails de notre chemin d'arêtes du matin¹.

**L'ALBARON (3,662 MÈT.) : PREMIÈRE ASCENSION
PAR LE VALLONNET ET LA FACE NORD. LE PIC 3,249,
AU NORD DU COL DU GREFFIER : PREMIÈRE ASCENSION**

La Pointe d'Albaron (3,662 mèt.) est, chacun le sait, le point culminant d'un important massif latéral qui se raccorde par le Mont Collerin (3,491 mèt. E.-M. F., ou Punta dell' Oulliarse, 3,462 mèt. E.-M. I.) à la chaîne de partage des eaux franco-italienne². Ce massif s'avance comme un coin entre la vallée de l'Arc et celle d'Avérole, qui se joignent à Bessans. Du sommet de l'Albaron partent quatre arêtes plus ou moins nettement marquées; ces arêtes déterminent quatre faces principales du massif. L'arête Sud-Est joint l'Albaron au Collerin; l'arête Sud-Ouest aboutit à

1. La première ascension du Mulinet a été faite par MM. L. Baralo et C. Lazzarino, accompagnés par le guide A. Castagneri, le 18 juillet 1888. Montée et descente par le glacier du Mulinet et l'arête Sud (*Alpine Journal*, IX, pages 400, 476).

M. G. Corrà, le 13 août 1884, atteignit le sommet par les couloirs escarpés du versant italien.

Parmi les rares autres ascensions que l'on trouve mentionnées dans la littérature alpine, je signale celle de M. Ch. Rabot (*Annuaire du C. A. F.*, 1878, p. 252), faite avec les guides Blanc le Greffier et Brun, et celle de M. Coolidge, avec les deux Almer, le 9 août 1883 (*Alpine Journal*, XI, p. 341).

2. Le figuré de la carte de l'État-major français, en ce qui concerne le massif de l'Albaron, est assez exact, mais la nomenclature doit être rectifiée. Avec la plupart des alpinistes, je désigne ici sous le nom d'*Albaron* la Pointe de Chalanson de la carte; sous le nom de *Pointe du Grand-Fond*, la Pointe d'Albaron; sous le nom de *Chalanson*, le sommet dénommé Mont Collerin; sous le nom de *Collerin*, le sommet coté 3,491.

Sur la carte, les cols de la Fourche et du Greffier sont nettement indiqués, mais non dénommés.

l'Ouillarse¹ (3,477 mètr.); l'arête Nord-Ouest forme d'abord une large selle glaciaire, puis elle se redresse à la Pointe du Grand-Fond (3,422 mètr.), et se bifurque : sa branche Sud-Ouest se termine à l'Ouilla Allegra (3,197 mètr.); sa branche Nord-Est, coupée par le col de la Fourche, se relève à la Pointe d'Audagne (3,214 mètr.); l'arête Nord, enfin, brusquement interrompue par le col du Greffier (3,112 mètr.), remonte au Pic sans nom coté 3,249 mètr., et se termine à l'Ouille du Midi (3,057 mètr.).

Les quatre faces de l'Albaron présentent des aspects bien différents. La face Sud tombe sur Avérole; elle est circonscrite par la Bessanèse (3,617 mètr.) d'un côté, et de l'autre par l'Ouillarse; elle est d'un accès facile, mais assez rarement pratiquée. On peut en étudier tous les détails de la Pointe de Charbonnel (3,760 mètr.). — La face Ouest est connue de tous ceux qui sont allés à Bessans et à Bonneval en remontant la vallée de l'Arc; depuis le col de la Madeleine on commence à bien la voir, mais on l'aperçoit même de Lanslebourg. Elle est la route d'ascension classique et facile, très intéressante néanmoins. — La face Est tombe sur le glacier des Évettes; pour l'examiner dans son ensemble, la Pointe de Bonneval (3,329 mètr.) ou, mieux encore, le col de Sea sont d'excellents belvédères. De là, l'Albaron paraît triangulaire; les premiers feux du soleil teignent en rose la corniche qui couronne son immense crête. Au-dessous de cette corniche est une pente presque à pic formée de rochers friables cimentés de neige et de verglas. Du matin au soir les schistes roulent, et les chutes de pierres, sans compter la redoutable inclinaison de la pente, mettent cette escalade au nombre de celles qu'il n'est guère permis de tenter.

Il nous reste à parler de la face Nord-Est, qui regarde

1. Ne pas confondre l'Ouillarse dont il s'agit ici avec la Punta dell'Ouillarse (3,462 mètr., E.-M. I.), qui n'est autre que le Mont Collerin.

Bonneval et le col de l'Iseran; c'est précisément celle qui nous intéresse le plus, aussi nous allons l'étudier en détail.

Du Clapier de Fodan, situé à quelques minutes du chalet-hôtel de Bonneval, à gauche en montant au hameau de l'Écot par la rive droite de l'Arc, on aperçoit les séracs du Vallonnet. Mais pour avoir une idée exacte de ce recoin de la Haute-Maurienne, il faut monter plus haut, au Plateau des Lauzes (2,641 mèt.), ou, mieux encore, à la Pointe des Arses (3,203 mèt.). De là, on voit l'Albaron de profil, et il a l'aspect d'une élégante aiguille qui émerge à gauche du glacier. De son sommet descend le glacier supérieur du Vallonnet, qui s'élargit beaucoup entre les arêtes Nord-Est et Nord-Ouest de la montagne, principalement au-dessous de la crête du Grand-Fond (3,422 mèt.). Sa pente rapide est coupée brusquement par une longue et haute muraille de rochers sombres, qui semblent au premier abord difficilement accessibles. La ligne de séracs qui termine le glacier supérieur, au-dessus des rochers, s'étend depuis le col du Greffier jusqu'au-dessous du col de la Fourche, à droite de l'observateur, sur une longueur de quatre à cinq kilomètres. Cette ligne de séracs n'a pas une altitude constante; elle monte et descend en décrivant de larges festons. Son point le plus bas est coté 2,623 mètres sur la carte; à cet endroit la muraille n'a guère que 300 mètres de hauteur, et c'est précisément là qu'elle paraît le plus accessible; en se rapprochant du col du Greffier, elle atteint une hauteur de 600 à 800 mètres et semble impraticable. Plus à droite, on voit de larges couloirs sillonnés par les avalanches de séracs. Tout à fait au-dessous du col de la Fourche, le passage paraît plus facile, mais, comme nous l'apprimes récemment par une tentative infructueuse de descente, les rochers, extrêmement inclinés, sont polis par les avancements et les retraits successifs du glacier, et il faudrait faire, pour

monter, un long détour sur les flancs de la Pointe d'Audagne.

La base de notre muraille plonge dans le glacier inférieur du Vallonnet, ou plutôt dans sa moraine, car ce glacier se retire, abandonnant une longue moraine longitudinale qui aboutit au pied du couloir du col du Greffier. Les eaux du Vallonnet se réunissent en un gros torrent qui serpente au milieu des pâturages, puis se précipite en cascades dans l'Arc un peu plus haut que Bonneval.

Grâce à la haute muraille de rochers sombres qui en constitue le fond, et aux séracs qui couronnent ces roches, le Vallonnet offre un aspect sauvage et grandiose bien fait pour tenter l'alpiniste. Souvent, du col de l'Iseran, de la Pointe des Arses ou de quelque autre belvédère, nous avons longuement contemplé la face Nord de l'Albaron, scruté à la lunette les détails du rocher, étudié les points d'accès du glacier supérieur dont les blocs de glace s'écroulaient de temps à autre avec un bruit de canon en soulevant une poussière légère. Maintes fois le Greffier avait pourchassé le chamois sur les pentes, et il affirmait que l'ascension était possible, malgré l'aspect rébarbatif du chemin à suivre. Aussi mon ami J. Mathieu et moi, mis en appétit par nos deux belles courses précédentes, nous nous décidâmes à tenter la première ascension de l'Albaron par le Vallonnet.

*
* *

Le 17 juillet 1895, suivant le pas tranquille et la lanterne du Greffier, nous quittâmes à 2 heures trois quarts du matin le chalet-hôtel, et nous descendîmes au village de Bonneval pour passer le vieux pont. De l'autre côté de l'Arc, nous suivîmes le chemin de l'Écot. Un peu avant d'atteindre la cascade du Vallonnet, on prend un sentier bien tracé qui conduit en une heure au plateau de pâtu-



L'Albaron, face Nord, vu du plateau de Cueigne; dessin de Slom, d'après une photographie de M. J. Mathieu.

rages. De là, toujours sur la rive gauche du torrent, on atteint la base du névé auquel aboutit le dernier couloir de droite descendant du col de la Fourche. Après avoir traversé ce névé, on se trouve tout à fait au pied de la muraille de rochers (deux heures et demie depuis le chalet-hôtel). En cet endroit, le rocher forme un promontoire dont le sommet correspond à la cote 2,623 mètres. Ce promontoire est dans l'axe même du vallon, axe marqué par le torrent. On l'aborde par la gauche en contournant sa base dans les éboulis jusqu'à ce qu'on rencontre un passage praticable, et on commence l'escalade sans difficulté. La muraille est parcourue par de nombreuses corniches horizontales plus ou moins larges, mais faciles, que l'on suit, passant de l'une à l'autre en décrivant de nombreux zigzags. Par moments, on se rapproche beaucoup d'un grand couloir où tombent des cascates; mais on doit toujours le laisser à sa gauche sans le traverser. D'ailleurs le nombre des passages praticables est fort restreint, et l'on n'a guère l'embarras du choix. Nous ne rencontrâmes aucune difficulté notable, et l'escalade ne nous parut ni fatigante ni ennuyeuse. Le rocher est formé de schistes et de serpentine verte, dont on rencontre en abondance de magnifiques échantillons; à chaque pas on peut ramasser des cristaux d'épidote et de l'amiante en fibres. Nous n'eûmes pas besoin de prendre la corde, et en une heure et demie sans arrêts nous atteignîmes le haut de la muraille au sommet du promontoire conique. Un simple coup d'œil nous montra que le glacier serait abordable avec quelques marches taillées au piolet. Rassurés définitivement sur le succès de notre course, nous nous installâmes pour déjeuner (6 heures trois quarts).

La halte dura deux heures. Le ciel était très beau, sans nuages; depuis longtemps le soleil éclairait les vallées, mais nous étions montés constamment à l'ombre. La vue, très complète sur le vallon de la Lenta et le col de l'Iseran,

était bornée latéralement par les hauts contreforts qui enserrent le Vallonnet. Pendant que Blanc taillait à grands coups de piolet une vingtaine de larges marches dans la paroi de glace, M. Mathieu et moi nous élevâmes au sommet de notre promontoire une haute et large pyramide de pierre, visible de loin, pour indiquer à nos successeurs le point d'attaque du glacier. Puis nous nous attachâmes à la corde et nous repartîmes.

Du promontoire, on se dirige vers l'Albaron, que l'on n'aperçoit pas encore, en remontant la languette de glacier, bien visible sur la carte, qui aboutit au point 2,623. On passe en dessous de la crête rocheuse du Grand-Fond; en une heure on atteint le haut de la pente, et l'on voit émerger devant soi l'Albaron au moment où l'on arrive sur la large dépression glaciaire que M. Ferrand¹ propose d'appeler le col du Grand-Fond. De là nous gagnâmes à gauche l'arête Nord de l'Albaron, par laquelle nous achevâmes facilement l'ascension. A 11 heures et demie, nous étions au sommet.

Après avoir gravi depuis quatre ans la plupart des cimes de la Haute-Maurienne, et plusieurs deux fois, je mets encore la vue de l'Albaron au nombre des plus belles. Deux conditions qui font les beaux panoramas sont ici réunies : des premiers plans splendides et des perspectives lointaines étendues. Peu de sommets offrent des premiers plans comparables au glacier des Évettes, à la Ciamarella, à la Bessanèse, au Charbonnel. Une grande partie de la vallée de l'Arc, et, de chaque côté, les perspectives fuyantes des vallées secondaires, se voient de l'Albaron.

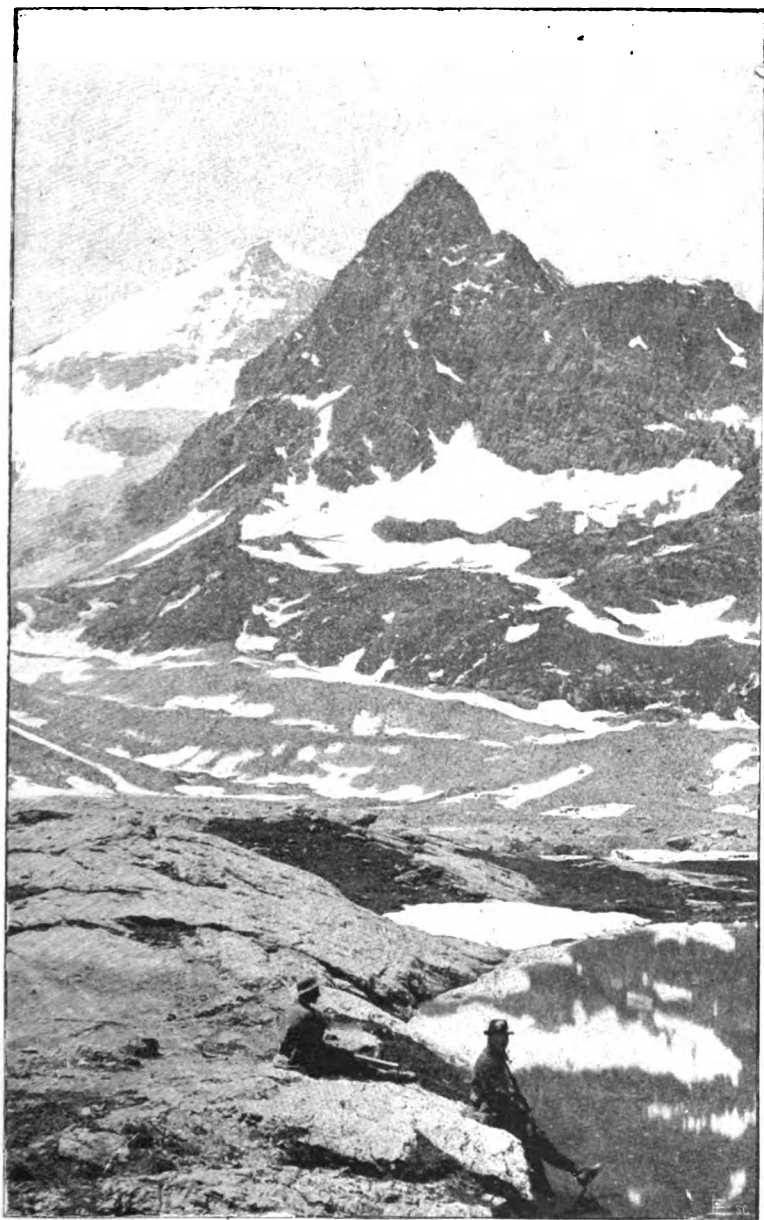
1. H. Ferrand (*Annuaire* de 1888, pages 62 et suivantes) : « Cette échancrure, qui aurait pu mériter le nom de col du Grand-Fond, n'est, d'après Blanc, qu'un faux col, et l'autre versant, qui donnerait sur Bonneval, est impraticable même aux chamois. Je verrai en effet le soir même et dans mes ascensions suivantes que l'escarpement Nord de ce prétendu col est probablement inaccessible et jusqu'à présent inaccédé. »

L' « éblouissante » Ciamarella se montre avec sa parure de glaces et de neiges ; la Bessanèse dresse ses sauvages escarpements de rochers sombres ; le glacier des Évettes étale aux pieds mêmes de l'observateur ses champs de neige, ses cascades de séracs verdâtres, et ses tout petits lacs profonds, d'un bleu intense, comme des taches sur ses névés blancs. Plus loin, par delà la frontière, dans les lointains vaporeux des plaines lombardes, il semble que l'on devine les collines, les forêts et les fleuves. D'un autre côté, ce sont les arêtes déchiquetées du Mulinet et des Levanna, le massif du Grand-Paradis et la Grivola, les Alpes Pennines aux glaciers dorés. Au-devant du Mont-Blanc, nous saluons avec un sentiment de chère souvenance les sommets amis de la Tarentaise et de la Maurienne. Sur quelques-uns nous avons déjà laissé, et pour toujours, une parcelle de nos heures douces d'alpinistes. Blanc lui-même, au lieu de dormir ou de s'ennuyer, comme font en pareille circonstance quelques guides ses confrères, se joint à nous pour appeler par leur nom toutes les cimes, s'enthousiasmant comme un jeune devant un paysage mille fois regardé et pourtant toujours nouveau, comme toute chose vraiment belle. Enfin, quand tout est vu et bien vu, nous nous étendons au soleil, caressés par la brise tiède, goûtant le repos au milieu du silence que nul bruit ne vient interrompre, sauf le grondement étouffé de lointaines avalanches et, semble-t-il par moments, le murmure infiniment doux de quelque torrent.

Après une heure et demie de repos délicieux, le Greffier nous tire de notre contemplation ; le temps passe, et nous avons encore bien du chemin à faire. De gros nuages sortent on ne sait d'où au delà des arêtes déchiquetées de la frontière, et le bleu du ciel se ternit de légères vapeurs : hâtons-nous. A 1 heure nous nous rattachons et nous commençons la descente en suivant l'arête Sud-Est. A mi-chemin entre l'Albaron et le Collierin, nous abandon-

nous la ligne de faite pour descendre sur le versant des Évettes, en face des séracs du Chalanson dont nous sépare une muraille de rochers très haute et presque verticale. La pente est d'abord raide et demande quelques précautions, puis elle s'adoucit. Nous inclinons alors vers le Nord pour marcher de flanc sur les névés supérieurs du glacier, en dessous de la pente Est de l'Albaron. Tout autour de nous s'étale le magnifique cirque glaciaire des Évettes, sans égal en Maurienne. A notre gauche, quelques schistes s'écroulent des parois verglassées de l'Albaron et viennent s'enfoncer dans la neige à une distance respectueuse de la caravane. Nous marchons droit vers la Brèche du Greffier, étroite comme un « coup de sabre » entre deux murailles abruptes. A droite, au Nord de cette brèche, se dresse fièrement le Pic 3,249 mètres, sans nom sur la carte.

Depuis longtemps nous le guettons, ce pic, et la tentation de le vaincre devient irrésistible. On le voit de partout aux environs de Bonneval; du versant du Vallonnet il paraît absolument inaccessible; du Roc de Pareis, au pied du glacier des Évettes, il fait l'effet d'un Cervin minuscule. Nous ne l'avions encore jamais vu de la Pointe de Bonneval ni du col de Séa : de ces derniers endroits, il semble en effet plus facile, et, si nous l'avions alors connu sous tous ses aspects, nous aurions sans doute modifié notre plan d'ascension. Des pentes Est de l'Albaron où nous étions, l'accès en paraissait malaisé, mais possible, et nous décidâmes sans hésitation de l'attaquer. L'occasion était unique : ce pic élancé, ce gigantesque bloc de serpentine, strié de couloirs glacés, était encore vierge de pas humains. Et il ne s'agissait pas là d'une de ces demi-virginités qui sont encore le banal apanage de mainte saillie rocheuse à cheval sur les arêtes peu fréquentées. De toutes les cimes des environs de Bonneval, c'était la seule autonome, distincte de ses voisines, que personne n'eût encore visitée.



Le Pic 3,249 mètres, vu du Roc de Pareis; reproduction d'une photographie de M. Claudius Regaud.

Un peu avant d'arriver au col du Greffier, sur un promontoire de schistes où coule un ruisseau né de la neige voisine, nous nous arrêtons pour dîner et pour examiner la montagne. A quelques mètres de la brèche, sur notre droite, un couloir accessible nous permettra d'atteindre à 20 ou 30 mètres plus haut un épaulement, puis une corniche, d'où nous aborderons un second couloir à droite. Plus loin, que trouverons-nous ? Qu'importe ! nous le verrons bien et nous redescendrons s'il y a lieu. En route !

Nous laissons nos sacs au col du Greffier et nous attaquons le premier couloir. Aucune difficulté spéciale ne se rencontre jusqu'à l'épaulement. Ici l'ascension devient ardue. Pendant une heure environ nous marchons de flanc, montant ou descendant dans le rocher au hasard des passages, traversant les couloirs, nous accrochant aux moindres saillies. A notre droite, à 100 ou 200 mètres plus bas, le glacier des Évettes nous sourit. Le terrain heureusement est solide et le vertige nous est inconnu. Enfin, au bout d'un dernier couloir, la pente s'adoucit et nous courons au sommet (une heure et demie depuis le col).

Rien ne trahit là-haut la main de l'homme. Les blocs de granit et de serpentine sont restés là où les ont laissés les dernières convulsions de la montagne naissante, depuis des siècles, attendant, prêts à tomber dans l'abîme, les prochaines violences des orages et de la foudre. Nous sommes bien les premiers visiteurs de cette cime. Un peu de terre s'est accumulée dans les fentes, sous les pierres, et le vent y a semé quelques fleurettes alpines, seuls êtres vivants des hautes altitudes. A la hâte nous empilons des dalles les unes sur les autres, et dans cette modeste pyramide nous glissons nos cartes. La place est étroite ; de tous côtés, c'est le précipice profond. Au Nord surtout, le Vallonnet semble à nos pieds. Autour de nous s'étend ce même paysage déjà vu, le cirque des Évettes, dont notre pic est sans doute le meilleur belvédère. Mais quel aspect

différent ont revêtu les montagnes et les glaciers ! Il y a quelques heures, du sommet de l'Albaron, le désert des Alpes inondées de lumière exprimait la majesté sereine des choses immenses, au-dessus de l'homme, au delà de la vie. Maintenant de lourds nuages sombres courent sur les crêtes, descendent par les brèches dans la vallée ; le vent les emporte, déchirant leurs bords qui s'effritent en lambeaux ténus, échevelés, bientôt disloqués. Le soleil à son déclin envoie sur ce paysage des rayons obliques, blafards, comme la lumière entrant par les trous des volets dans une chambre obscure. Contrastant avec l'agitation d'en haut, un calme lourd, précurseur de l'orage, règne autour de nous, interrompu par des bouffées de vent glacial. Soudain un bruit formidable retentit du côté de l'Albaron ; nous nous retournons, et nous voyons au pied du col du Greffier un nuage de poussière blanche, tandis que des blocs de glace mélangés à la roche fracassée roulent dans un des couloirs du Vallonnet. Une large tranche bleu d'azur marque dans la ligne des séracs la place d'où s'est détaché le morceau de glacier. Pendant un assez long moment, les parois rocheuses se renvoient l'écho affaibli de l'avalanche. C'est l'heure de fuir : la nature s'anime et la montagne devient méchante. M. Mathieu cueille et serre précieusement quelques touffes d'androsace, Blanc consolide l' « homme de pierre », puis nous partons.

Nous descendons par le même chemin, n'ayant pas le temps d'en chercher un meilleur. Nous traversons de nouveau les mauvais passages, envoyant dans les couloirs des blocs qui roulent et bondissent. En une heure nous sommes de retour au col du Greffier (6 heures). Là l'orage nous atteint ; une pluie mêlée de grêlons et de neige fondante nous prend à dos, et, poussés par le vent violent, nous dévalons par le long couloir de neige qui descend du col dans le Vallonnet. Arrivés au bas de la pente, nous nous

retournons. Par la brèche d'où nous venons, les nuages s'engouffrent dans la vallée, justifiant la pittoresque expression des gens de Bonneval qui appellent le col du Greffier le *Trapon de l'Onda*, c'est-à-dire la porte par où vient la pluie. Bientôt nous gagnons la moraine longitudinale, dont nous suivons la crête, puis les prairies du Vallonnet. La pluie cesse; reprenant le chemin du matin, nous rentrons à 9 h. au chalet-hôtel, heureux de notre journée ¹.

HORAIRE

Du chalet-hôtel au sentier du Vallonnet.	22 min.
Du chemin de l'Écot au plateau du Vallonnet.	1 heure.
Du commencement du plateau au névé	38 min.
Du névé à la muraille.	25 min.
Ascension de la muraille de rochers.	1 h. 35.
Du point 2,623 au sommet	2 h. 40.
Du sommet au col du Greffier	1 h. 45.
Du col du Greffier au sommet du Pic 3,249.	1 h. 30.
Du sommet du Pic 3,249 au col du Greffier.	1 heure.
Du col du Greffier à Bonneval	2 h. 50.

1. Le 18 août 1893, MM. L. Cibrario et J. Pizzini, accompagnés par le guide Pierre Rei Fiorentin et son frère Stéphane, porteur, d'Usseglio, passèrent la nuit au refuge Gastaldi, au-dessus de Balme. Le lendemain, ils atteignirent le sommet de l'Albaron par la crête Est. A la descente, par le versant Nord, ils arrivèrent sur la ligne de séracs et aperçurent le signal élevé par M. Mathieu et moi. Le passage du glacier sur le rocher fut assez difficile. Pendant la descente de la muraille de rochers, il se produisit des chutes de pierres et de séracs. M. Cibrario, à l'obligeance de qui je dois ces renseignements, pense que notre itinéraire, très recommandable à la montée, doit être déconseillé à la descente. Je partage son opinion.

Le 25 août 1896, M. Julien Odier (de Paris), accompagné par Blanc le Greffier, suivit pour monter à l'Albaron exactement le même itinéraire que M. Mathieu et moi. M. Odier a bien voulu me communiquer l'horaire de sa course, et je le reproduis ici :

De Bonneval au pied de la muraille.	1 h. 20.
De la base au sommet de la muraille	1 h. 5.
Du sommet de la muraille à l'Albaron	3 heures.
Du sommet de l'Albaron au col du Greffier	1 h. 5.
Du col du Greffier à Bonneval	2 heures.

LA POINTE DE BONNEVAL (3,329 MÈT.).
ASCENSION PAR LES COULOIRS NORD-OUEST : VARIANTE

Le 17 juillet 1896, mon frère Francisque et moi, accompagnés par Blanc le Greffier et J.-J. Culet (de Bonneval), nous partîmes du chalet-hôtel à 1 heure et demie du matin avec l'intention de faire l'ascension de la Ciamarella. Le jour était mal choisi : le ciel était couvert, les brouillards glissaient lentement des cimes dans la vallée; une chaleur humide, sans aucun souffle de vent, alourdissait notre marche nocturne dans le tortueux sentier de l'Écot.

A 2 h. 15 nous passons le Pont de la Lame: aussitôt après nous commençons à gravir les pentes herbeuses qui mènent au col des Évettes. A 4 heures nous atteignons le col. Peu à peu le jour était venu, mais le temps ne s'améliorait pas. Très indécis, redoutant une tempête possible ou simplement le brouillard sur les pentes mauvaises de la Ciamarella, nous faisons halte sous un gros rocher, et, pour ne pas perdre de temps, nous déjeunons. La pluie, toujours imminente, ne vient cependant pas. Il n'est rien de si énervant que cette attente anxieuse, cette hésitation entre la secrète envie qui pousse l'alpiniste à continuer sa route en bravant le temps, et la voix de la raison qui conseille le retour ou tout au moins la patience. Deux heures se passent; nous avons mangé sans faim, causé sans but, élevé de petits murs pour améliorer l'abri des pâtres, en un mot nous avons tué le temps. Nous avons froid et nous ne tenons plus en place. En pareille occurrence, le meilleur est souvent de prendre un moyen terme. Nous sacrifions donc la Ciamarella, et nous décidons de traverser le glacier des Évettes pour attaquer selon les circonstances la Pointe de Bonneval ou le Mont Sėti. Nous fûmes récompensés de notre persévérance.

La base du glacier des Évettes est longue à traverser. Chemin faisant, sur les moraines, nous rencontrons en abondance des squelettes de moutons. Blanc saurait bien raconter d'où ils venaient, ces placides animaux qui ont trouvé la mort sur le glacier; ce n'est pas tout seuls assurément, ni pour leur plaisir, qu'ils ont traversé le col de Séa.

Entre le Mont Sėti et la Pointe de Bonneval existe un bras de glacier qui fait communiquer largement le glacier du Grand-Méan avec celui des Évettes. Nous nous dirigeâmes tout d'abord vers la base du Sėti, où nous fîmes halte sur la moraine, près d'un ruisseau. Puis, le temps se mettant tout à fait au beau, nous optâmes pour la Pointe de Bonneval.

Ce sommet, ainsi désigné par la carte italienne et coté par elle 3,385 mètr., est appelé à tort par la carte de l'État-major français *Pointe de Bessan* et coté 3,329 mètres. La partie de la chaîne frontière à laquelle il appartient est figurée d'une manière très contradictoire par les deux cartes, et il y aurait lieu de procéder pour cette région à une revision sérieuse. La chaîne frontière forme à la Pointe de Bonneval une inflexion assez prononcée, de telle sorte que le versant français de la montagne est convexe et regarde l'Ouest et le Nord. On peut étudier du Roc de Pareis tous les détails de ce versant. De la crête sommitale descendant sur le glacier des Évettes une série de couloirs neigeux séparés par des arêtes de rochers. La principale de ces arêtes est très accentuée sur la carte française, et sa base même, au niveau où elle plonge dans le glacier, est marquée par un point invraisemblablement coté 3,858 mètres. L'erreur de gravure est ici manifeste; elle porte sur le premier chiffre, et très probablement les auteurs de la carte ont dû écrire 2,858¹. De la base de la paroi ro-

1. M. Coolidge (*Along the Frontier from the Tunnel to the Levanna*, *Alpine Journal*, XI, p. 333 et suiv., n° 79 de la nomenclature des cimes

cheuse à son sommet (3,329 mètr.), il y a environ 500 mètres de hauteur, ce qui justifie, concurremment avec la position du point coté, notre manière de voir.

Plutôt que d'aller prendre très loin à notre gauche l'arête Nord-Est, Blanc préféra tenter l'escalade directe dans les rochers et les couloirs de la face Nord-Ouest. Nous traversâmes donc le bras de glacier depuis la base du Sèti, où nous étions arrêtés, et nous arrivâmes rapidement au pied du promontoire rocheux 3,858 — 2,858. Nous le contourâmes, et nous montâmes directement en décrivant de courts zigzags dans le large couloir neigeux situé immédiatement à sa droite.

La montée fut facile, bien que rapide. Nous ne vîmes pas tomber une seule pierre. Le haut du couloir devenant malaisé, nous dûmes gagner l'arête de gauche, et nous la remontâmes jusqu'à sa jonction avec la crête frontière, que nous atteignîmes à quelques mètres au Nord du sommet.

Il existe sur la Pointe de Bonneval une pyramide qui a dû servir pour la triangulation et dans laquelle nous ne pûmes trouver aucun souvenir des ascensions antérieures. Nous nous mîmes aussitôt à admirer et à étudier le panorama magnifique qui s'étalait sous nos yeux.

Le point nodal d'où doit partir le regard comme d'un repère pour explorer la moitié Sud de l'horizon est la Piccola Ciamarella (3,505 E.-M. F. — 3,420 E.-M. I.), gros rocher noirâtre, en forme de pyramide triangulaire, situé sur la chaîne principale franco-italienne. De ce sommet partent en effet trois arêtes : l'une se dirige au Nord, contre l'observateur, la seconde au Sud-Ouest, c'est-à-dire à droite,

et passages) pense que la cote erronée 3,858 mètr. doit être remplacée par la cote rectifiée 3,358 mètres. Je ne partage pas l'opinion de l'éminent alpiniste, parce que le point coté est situé sur la carte au pied de l'arête en question, et que, par suite, la cote 3,358 serait aussi invraisemblable que la première.

la troisième à l'Est, c'est-à-dire à gauche. Les deux premières arêtes appartiennent à la chaîne générale de partage des eaux et délimitent la frontière; la dernière est un contrefort entièrement italien, mais qui porte le point culminant de la région, la Ciamarella (3,676 mètr.).

L'arête Est attire donc immédiatement le regard. Elle se détache de la Piccola Ciamarella sous la forme d'une crête glaciaire étroite; elle porte en son milieu les Rochers Saint-Robert (3,443 mètr.); elle aboutit au sommet de la Ciamarella, puis, continuant sa direction vers l'Est, elle s'abaisse à la dentelure aiguë de l'Albaron de Séa (3,228 mètr.), et finit à l'Uja di Mondrone (2'964^m), dont le sommet nous apparaît à moitié caché dans les nuages. La face Nord de la Ciamarella, effroyablement inclinée, est couverte d'une draperie de glace çà et là trouée par quelques rochers; à ses pieds est le glacier de Séa, profondément encaissé. Une arête Nord, rocheuse, partie de la crête de la Ciamarella, divise le manteau glaciaire qui couvre la face Nord en deux glaciers secondaires, prolongements du glacier de Séa : le glacier de l'Albaron de Séa à gauche, le glacier Tonini à droite.

De la Piccola Ciamarella à la Pointe de Bonneval court une arête Sud-Nord riche en détails orographiques¹. Le premier sommet au Nord de la Piccola Ciamarella est la Pointe Tonini (3,343 mètr. E.-M. F. — 3,311 mètr. E.-M. I.); entre ces deux cimes est le col Tonini (3,280 mètr.). Au Nord de la Pointe Tonini s'ouvre le col de Séa (3,093 mètr. E.-M.-F. — 3,083 mètr. E.-M. I.), large passage très facilement praticable. Après ce col vient une dentelure qui a nom Pointe de Séa (3,228 E.-M. F. — 3,298 E.-M. I.), puis une dépres-

1. Cette partie de la chaîne frontière est très bien décrite dans l'excellent travail de M. Luigi Vaccarone : *La parete terminale di Valgrande*, *Bollettino* du C. A. I., n° 52 (1885) et 54 (1887). Il est intéressant de comparer le Panorama III de M. Vaccarone avec celui que nous donnons ici.

sion que M. Vaccarone a proposé d'appeler col de Bonneval, située à quelques centaines de mètres au Sud de la Pointe de Bonneval¹.

L'arête Sud-Ouest se détachant de la Piccola Ciamarella se relève d'abord pour former une cime importante, le Chalanson (3,579 mèt., Rabot; 3,462 mèt., Vaccarone), dont la première ascension a été faite par M. Ch. Rabot le 2 septembre 1878. Entre le Chalanson et la Piccola Ciamarella existe une dépression peu marquée, le col de la Ciamarella (3,400 mèt. environ). Du sommet du Chalanson un glacier entrecoupé de séracs descend jusqu'aux Évettes. A droite se trouve une haute muraille presque verticale, dominant le glacier de plus de 200 mètres de hauteur. Juste au-dessus de cette muraille, on aperçoit dans le lointain les crêtes de la Bessanèse. Enfin, notre arête frontière aboutit au Collerin, au delà duquel le regard ne la suit plus. Du Collerin part la chaîne de l'Albaron, dont la face Est étale sa pente rapide de schistes noirs striés de couloirs neigeux. Au pied de l'Albaron, une longue rimaye festonnée marque la base de la montagne; en deçà commence le splendide glacier des Évettes avec ses cascades de séracs, ses plaines de neige, ses lacs bleus.

La moitié Nord de l'horizon n'est pas moins intéressante, mais, par suite de l'éloignement plus grand des premiers plans, elle ne saurait faire l'objet d'une étude orographique aussi précise et utile. On voit très bien les principaux détails de la chaîne frontière jusqu'à la Punta Mezenile

1. Lors de son ascension à la Pointe de Bonneval, le 4 août 1885 (*Alpine Journal*, vol. XII, p. 412), M. Coolidge atteignit à la montée l'arête Nord-Est entre la Pointe de Bonneval et la Pointe Ouest de la Piatou, et il propose le nom de col de Bonneval pour la brèche qu'il trouva à ce niveau. Mais je pense avec M. Vaccarone qu'il faut réserver le nom de col de Bonneval à la dépression située au Sud-Ouest de la Pointe de Bonneval, le col de M. Coolidge n'étant qu'une variante du col de la Piatou (VACCARONE, *La Parete terminale di Valgrande*, et communication inédite).

(col de la Piatou, les trois pointes de la Piatou, la Pointe Francesetti, la Cima Monfret, etc.). Plus loin, ce sont les arêtes du Mulinet et des Levanna. Au Nord, par-dessus le Mont Sėti, apparaissent les nombreuses cimes qui séparent la vallée de l'Arc de celle de l'Isère, les montagnes de la Tarentaise, le Mont-Blanc. On peut juger, par cette énumération, de l'étendue considérable d'un tel panorama.

Après une halte de deux heures et vingt minutes au sommet, n'ayant plus rien à voir ni à faire, nous nous remîmes en route pour descendre en suivant l'arête Sud. En quelques minutes nous gagnâmes une brèche de laquelle part un long couloir qui rejoint le glacier des Évettes. La neige était bonne, et nous descendîmes très rapidement jusqu'au glacier. Nous traversâmes de nouveau ce dernier, et à 4 h. 10 nous étions au col des Évettes, près du rocher où nous avions fait halte douze heures auparavant. De là sur Bonneval la descente ne fut plus qu'une simple promenade ¹.

LE ROC DE PAREIS (2,661 mètr.)

Le *Roc de Pareis* est le point culminant d'un plateau de pâturages entremêlés de rochers et de lacs minuscules, au pied du glacier des Évettes. Il domine au Nord de près de 200 mètres l'immense cuvette au fond de laquelle con-

1. La première ascension de la Pointe de Bonneval a été faite par M. Giuseppe Corrà, le 21 juillet 1883 (*Rivista mensile*, vol. V, p. 11), par la dépression et la crête Nord-Ouest. La deuxième a été faite par M. Coolidge, le 4 août 1885 : la montée eut lieu par le glacier du Grand-Méan, et un couloir de la face Nord qui aboutit sur l'arête Nord-Ouest à un point situé près du col de la Piatou ; la descente se fit par l'arête Sud jusqu'à une brèche située à 7 minutes du sommet, et de là par un couloir neigeux qui descend sur le glacier des Évettes. Avec mon frère, le 17 juillet 1896, nous descendîmes par le chemin Coolidge, mais nous montâmes par un chemin nouveau, qui est certainement le plus direct lorsqu'on part de Bonneval (Voyez COOLIDGE, *Alpine Journal*, vol. XII, p. 412). La Pointe de Bonneval est à notre avis l'une des plus agréables ascensions que l'on puisse faire autour des sources de l'Arc.

fluent les nombreux ruisseaux qui s'écoulent de la large base du glacier. Au Sud-Ouest, entre lui et l'Aiguille du *Midi* (3,057 mèt.), se trouve le *col des Évettes*; au Sud-Est, dans la dépression qui le sépare du Mont Sėti (3,163 mèt.), le torrent s'est creusé une brèche étroite et profonde d'où il tombe en belles cascades au fond du vallon de la Recula. Vers le Nord, le Roc de Pareis s'abaisse par gradins gazonnés jusqu'à l'Arc, près du hameau de l'Écot.

Ainsi placé, — avec son panorama superbe, avec son site charmant fait de prairies, de rochers et de petits lacs au premier plan, de profondes vallées, de grands glaciers et de hauts sommets comme fond de tableau, — le Roc de Pareis est, par lui-même, une des plus agréables promenades des environs de Bonneval. Les chemins d'accès en sont variés et faciles; l'un d'eux (par Recula et les Cascades) est merveilleusement pittoresque. Enfin, à l'aller et au retour de plusieurs grandes ascensions, on est obligé de passer tout auprès : tout cela, semble-t-il, mérite mieux que l'oubli dans lequel est resté jusqu'à présent, comme tant d'autres, ce coin de la Haute-Maurienne.

* * *

Le 15 juillet 1896, mon frère Francisque et moi, un peu fatigués par une longue course de la veille, nous décidâmes de nous offrir à titre de compensation une flânerie photographique suivie d'un déjeuner sur l'herbe et d'un bon somme à l'abri de quelque rocher.

« J'ai ce qu'il vous faut, nous dit le Greffier occupé ce jour-là aux affaires de la commune; allez à Pareis. » Et nous partîmes à 6 heures du matin du chalet-hôtel, nos poches garnies des éléments d'un festin champêtre, après avoir chargé sur le dos complaisant d'Auguste, le deuxième fils de Blanc, une volumineuse botte à photographie.

Deux chemins mènent au Roc de Pareis : je parle pour



Le bassin des Évettes et le Roc de Pareis, vus du plateau des Lauzes, dessin de Slom, d'après une
photographie de M. Claudius Regaud.

les simples promeneurs, car les grimpeurs peuvent y monter de tous les côtés. L'un d'eux passe par le col des Évettes, l'autre par le vallon de Recula et la Cascade. Nous choisismes pour aller ce dernier chemin.

Après l'Écot, on prend à droite et on contourne la base de la montagne pour gagner la rive gauche du vallon. Le chemin, qui monte en pente douce dans les prés, puis dans les taillis, rejoint un éboulis de rochers où fleurissent les rhododendrons et quantité de jolies fleurs alpines. On atteint ainsi le torrent des Évettes. Un pont de neige, reste d'une grosse avalanche du dernier hiver, nous aurait permis de le traverser, chose qui sans cela ne serait pas facile. Ce torrent est très important, car il est l'aboutissant unique de toutes les eaux du glacier des Évettes, le plus grand de la Maurienne. Il s'est creusé une gorge étroite et profonde aux rives escarpées. La rive droite est la base même du Sési; elle est difficilement praticable. La gauche, au contraire, par où l'on poursuit l'ascension, est facile à suivre. Un sentier de chèvres s'élève par des lacets sur les terrasses, côtoyant le précipice. En maint endroit, des rochers surplombants, sur lesquels on peut s'avancer, fournissent au photographe des échappées superbes sur les gorges.

Une heure et demie depuis l'Écot suffit pour atteindre le bassin des Évettes. On l'aborde à 200 mètres environ de la grande cascade, près d'un petit lac (2,489 mètr. environ). Là on est de plain-pied avec la base même du glacier; on en est séparé par une plaine de sable et de graviers, sorte de moraine que parcourent, comme un delta de fleuve, de nombreux ruisseaux. C'est là que se trouvait peut-être autrefois le lac des Évettes, avant qu'il en fût sorti en se creusant une issue suffisante au pied du Sési.

Pour atteindre le point culminant du Roc de Pareis, on se dirige à droite vers le Nord-Est. Tout en montant, on découvre encore deux ou trois lacs minuscules aux eaux

bleues, bordés par des berges de gazon ou de rocher. A chaque pas on découvre de ravissants paysages. La pyramide du Sêti ou la pointe aiguë du Pic 3,249 dressent dans le ciel, au-devant d'un arrière-plan de hauts sommets glaciaires, leur cime de serpentine sombre, tandis que leur image se réfléchit dans les eaux miroitantes des petits lacs.

Ce jour-là, un troupeau de chèvres errait sur le plateau de Pareis. Nous le fîmes figurer dans nos paysages photographiques, et deux heures durant nous trainâmes avec nous, moyennant l'espoir d'un peu de sel, ce premier plan complaisant. Quand notre provision de plaques fut épuisée, une démonstration hostile nous débarrassa des pauvres bêtes familières, qui, se sentant importunes, s'en allèrent chercher fortune ailleurs.

Après une montée de vingt minutes, on arrive sur le plateau de Pareis, au point culminant (2,661 mètr.). La vue est superbe et donne une bonne idée du cirque merveilleux des sources de l'Arc. Au Nord, le regard plonge dans la vallée jusqu'au delà de Bonneval. Après la grande échancrure du vallon de la Lenta, ce sont les cimes de Méan-Martin et d'autres sommets secondaires. Plus près et en face de nous, c'est le plateau des Lauzes dominé par la Pointe des Arses, l'Ouille-Noire et l'Ouille de Rei. Plus à droite, au-dessus des immenses prairies de la Dhuis et de Léchans, la chaîne des Aiguilles-Rousses, le col du Bouquetin et les crêtes du Carro ferment l'horizon. Les Levanna Occidentale et Centrale et la Levanetta ressemblent à une forteresse crénelée. A l'Est, après le col Perdu se dresse la Levanna Orientale; puis, au-dessus du glacier du Mulinet, l'arête aiguë déchiquetée qui s'étend depuis le Mulinet jusqu'à la Punta Mezzenile. Quelle succession de rocs pointus, de tours droites ou inclinées, que cette chaîne sauvage derrière laquelle de beaux nuages soulevés par la « Lombarde » font ressortir le noir du rocher!

Au Sud s'étale le bassin glaciaire des Évettes : c'est certainement la plus remarquable partie de l'horizon. Le glacier finit par des croupes arrondies de glace sombre, puis monte en pente douce pour se relever par des barres de séracs sur les flancs des montagnes qui ferment le cirque. A gauche, le Mont Sėti forme le dernier pylône de l'amphithéâtre. Après lui vient la Pointe de Bonneval, dont les flancs escarpés sont sillonnés de couloirs de neige, puis une longue muraille noirâtre derrière laquelle se dresse la Ciamarella, gazée de vapeurs légères. En face, à l'extrémité du glacier, le Chalanson étale ses séracs croulants; plus à droite, une muraille de rochers noirs, très haute et tout à fait verticale, puis les séracs de l'Albaron; enfin le Pic 3,249 et l'Ouille du Midi terminent cette enceinte de hauts sommets. Cette énumération incomplète suffit pour donner une idée de l'admirable vue dont on jouit au Roc de Pareis. Après avoir longuement photographié et contemplé, nous déjeunâmes près d'un petit lac, après quoi nous fîmes la sieste, couchés sur le gazon, au soleil.

Les nuages montaient d'Italie; bientôt ils formèrent une barrière complète; puis ils envahirent la vallée de l'Arc en se déversant par les cols comme autant de gigantesques cascades. Le soleil couchant dorait leurs volutes. L'heure était venue de partir. Nous descendîmes au col des Évettes, et de là, en une heure et demie, nous atteignîmes le chemin de l'Écot, près du Pont de la Lame.

* * *

Nous rentrâmes au chalet-hôtel enchantés de notre journée et riches de clichés photographiques. Que ne peut-on admirer du haut du Roc de Pareis, comme on le fait de tant de monticules insignifiants, le lever et le coucher du soleil! Sans doute on pourrait le faire, mais ce beau spec-

tacle serait bien mieux à la portée des touristes si l'on trouvait sur place un chalet, un simple refuge, pour s'y reposer, y prendre ses repas et même pour y passer la nuit.

Lorsque j'eus l'idée de faire construire par la Section lyonnaise du Club Alpin Français, aidée de la Direction Centrale, un chalet-hôtel à Bonneval, quelques personnes objectèrent à mon projet qu'il serait peut-être préférable pour les alpinistes d'édifier plusieurs refuges au fond des vallées secondaires. Mes amis et moi nous n'eûmes pas de peine à faire admettre l'inutilité de ces refuges tant qu'il n'existerait pas à Bonneval même, centre du bassin des sources de l'Arc, un confortable hôtel pour les approvisionnements et les exigences d'un séjour prolongé. L'hôtel existe ; l'expérience de deux années montre qu'il était tout à fait indispensable, et l'on est en droit de concevoir les plus grandes espérances pour son succès. Le moment est venu d'examiner de plus près la question des refuges.

Tous les alpinistes qui connaissent suffisamment la Haute-Maurienne soutiendront avec moi que les excursions du bassin des sources de l'Arc peuvent toutes se faire en un jour aisément en partant du chalet-hôtel et en y rentrant pour coucher. De fait, quelques touristes préférèrent une nuit médiocre sur le foin, dans un chalet, à trois ou quatre heures de marche matinale qu'il faudrait faire en plus avant l'ascension. Il est permis de ne pas toujours être de leur avis. J'ajoute que cette préférence a paru se manifester dans les périodes d'encombrement de l'hôtel (périodes, hélas ! encore trop rares), et presque toujours pour des courses dans la chaîne des Levanna et du Mulinet. Or les chalets de la Dhuis, de Léchans, de Trièves, etc., offrent à l'alpiniste une hospitalité au moins égale et pour moi bien supérieure à celle des simples refuges. On trouve en effet dans les chalets du laitage, des œufs, parfois du vin, toujours du bois ; la ménagère se

prête volontiers à préparer le repas; enfin la couche épaisse de foin sec est en général préférable à la litière de paille qui couvre les lits de camp, et même aux paillasses peu engageantes de nos refuges. Il ne saurait donc être question, pour le moment du moins, d'élever un refuge à côté de ces chalets hospitaliers.

Il est par contre une ascension destinée à devenir habituelle aux alpinistes français : je veux parler de la Ciamarella, située en Italie, au delà du col de Séa. Déjà fatigante et difficile par elle-même, cette belle course nécessite en outre une trop longue journée si l'on part de Bonneval : et l'on est bien obligé de partir de Bonneval, puisqu'il n'existe aucun chalet permettant de raccourcir la durée de l'ascension d'une façon notable. C'est donc le cas ou jamais de construire au bon endroit un simple refuge.

Le bon endroit, c'est près du Roc de Pareis. A 2,600 mètres, au bord d'un des petits lacs pittoresques, entourés de gazons et de rochers, en face du plus beau glacier de la Maurienne, sur un belvédère d'où l'on jouit d'une vue circulaire merveilleuse, on pourrait à très peu de frais installer un refuge commode. Deux chemins y mènent en trois heures de Bonneval : l'un d'eux est déjà praticable aux mulets, et l'autre, par les splendides gorges de Recula, serait très facile à aménager. Peu de refuges seraient aussi heureusement placés; j'ajoute que peu seraient aussi utiles à la fois à l'alpiniste et au simple promeneur, puisque, — outre la Ciamarella, — l'Albaron, le Collerin, le Chalanson, le col de Séa, la Pointe de Bonneval, la Cima Monfret, sans compter nombre d'autres cimes et passages secondaires, seraient mis à la portée de tous.

Ce refuge se fera, j'en suis convaincu, car il ajoutera encore à la prospérité du chalet-hôtel de Bonneval, et il aidera à faire connaître notre chère Maurienne. Dans le Club Alpin Français, et grâce aux généreux encourage-

ments de la Direction Centrale, il se trouvera quelques alpinistes dévoués que ne rebuteront pas les petites difficultés matérielles, ni même les amertumes qui accompagnent parfois de telles entreprises.

CLAUDIUS REGAUD,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

AUTOUR DE L'AIGUILLE-VERTE

LE BELVÉDÈRE. — LES PETITS-CHARMOZ. — L'AIGUILLE DU MOINE
(UN NOUVEAU PASSAGE POUR L'ASCENSION). — POINTE SUD-
OUEST DE L'AIGUILLE D'ARGENTIÈRE (3,756 MÈT.), PREMIÈRE
ASCENSION. — L'AIGUILLE DU POUCE.

(PAR M. ALEXANDRE BRAULT)

Personne n'ignore que la saison d'été de l'année 1896 a été particulièrement mauvaise pour les alpinistes à tous les points de vue. La neige d'hiver, qui est restée longtemps accumulée sur les sommets un peu élevés, en rendait l'ascension fort peu praticable, et, comme si la nature n'avait pas suffisamment prodigué ses bienfaits sur la surface du sol, il n'a cessé de pleuvoir et de neiger pendant les mois de juillet, d'août et de septembre. C'est à peine si, pendant ces trois mois d'une saison à laquelle il est convenu de donner le nom d'été, le malheureux alpiniste, retenu à l'hôtel par un temps exécrable, a pu pendant vingt-quatre heures consécutives croire à l'existence du soleil, car ce dernier, par une pudeur qu'on pourrait peut-être pardonner à la lune, sa digne compagne du firmament, est resté voilé dans une atmosphère impénétrable de nuages qui, de temps à autre, donnait au pays montagneux l'aspect anti-alpiniste d'une plaine, puisque les différents sommets disparaissaient dans une désespérante opacité de brumes dont la ténacité ne s'est pas démentie un seul instant.

C'est dans ces conditions que, le 16 juillet, nous arrivions, mon cousin Lucien Brault et moi, à Chamonix. Malheureusement mon cousin n'avait qu'une dizaine de jours de liberté, et les quelques courses que nous fîmes ensemble furent faites pour la plupart entre les nuages.

LE BELVÉDÈRE (2,966 MÈT.).

C'est par ce sommet que nous débutâmes, mon cousin et moi, en compagnie de deux jeunes demoiselles russes dont nous avons fait la connaissance à l'hôtel de la Poste où nous habitons. Par une erreur incompréhensible de la part de la saison, le soleil se montra radieux pendant tout le temps de l'ascension, et pas un nuage ne vint troubler la sérénité du ciel.

Admirablement située au milieu des Aiguilles-Rouges, dont elle forme le plus haut point, cette aiguille est, comme son nom l'indique, le véritable belvédère du sommet duquel on peut embrasser l'horizon sans qu'aucune sommité voisine en cache la moindre partie. Je ne raconterai certes pas cette ascension, que M^{me} Vallot a si bien décrite dans l'*Annuaire* de 1887. Mais je ne peux m'empêcher de dire combien nous avons été surpris de la quantité de neige que nous y avons rencontrée accumulée sur les flancs de la montagne, circonstance qui a quelque peu augmenté la difficulté (ce mot est peut-être exagéré) de l'ascension. Depuis le lac Blanc jusqu'au sommet nous n'avons pas quitté la neige un seul instant, et c'est sur les épaules de mon guide, Alfred Comte, qu'une des deux jeunes Russes dut effectuer la descente, car elle avait les pieds littéralement gelés en arrivant au sommet du Belvédère.

C'est de ce point que l'Aiguille-Verte apparaît dans toute sa splendeur et dans toute sa grâce. Sans avoir la masse

écrasante du Mont-Blanc, elle en a la fierté, et c'est certes en la voyant ainsi qu'une de nos collègues a pu lui donner si justement le nom de Reine des Alpes. D'ailleurs le panorama que l'on a sur toute la chaîne du Mont-Blanc est absolument merveilleux, et l'ascension du Belvédère est certes une de celles qui permettent d'obtenir sans trop de difficultés une vue complète des aiguilles et de la vallée de Chamonix et d'Argentières, tandis qu'au Nord le regard, passant par-dessus le Buet, peut embrasser la chaîne du Jura d'un seul coup d'œil.

En résumé, l'ascension du Belvédère ne saurait trop être recommandée aux alpinistes de moyenne force.

LES PETITS-CHARMOZ (2,868 MÈT.).

Après une ascension au Buet dans des conditions telles que ce serait abuser du lecteur si je lui disais la quantité d'eau que nos vêtements emmagasinèrent ce jour-là quand nous redescendîmes par le col de Salenton (toujours en compagnie des deux jeunes Russes, qui passèrent cette fois-là vingt-huit heures sans dormir!), nous fîmes une promenade au Jardin de la Mer de Glace, favorisés par un temps exceptionnellement clair. Malheureusement, notre caravane, assez nombreuse, comprenait deux néophytes de la montagne qui s'effrayèrent à la vue des crevasses, et nous fûmes obligés de revenir à Chamonix sans avoir pu dépasser les premiers contreforts de l'Aiguille du Moine.

Mes compagnons partirent bientôt pour Paris et je restai seul à Chamonix, en compagnie d'un voyageur, M. F..., de Paris, dont je devais peu après constater les qualités de gentleman et d'alpiniste consommé.

Le temps semblant vouloir se remettre au beau (amère illusion), je partis vers 5 heures du soir pour coucher au Montanvert avec mon guide François Comte; j'avais

l'intention de faire le lendemain l'ascension des Grands-Charmoz. Mais quand à 3 heures je m'éveillai, le temps était affreux et force me fut de me recoucher. Enfin, vers 5 heures, l'aimable propriétaire du Montanvert, Alfred Simond, vint me réveiller en me disant que je pouvais partir. Le temps n'était pas bien beau, mais il pouvait être considéré comme acceptable. Il était trop tard pour tenter les Grands-Charmoz, nous nous rabatîmes sur les Petits. Je me trouvais avec M. F..., et nous convînmes de faire l'ascension ensemble.

Notre intention était de monter par le glacier de la Thendia, c'est-à-dire face au Montanvert, de gagner le col de la Bûche, qui s'ouvre entre l'Aiguille de l'M et les Petits-Charmoz, par un petit couloir où les chutes de pierres sont plus fréquentes que les chutes de feuilles; et, de là, de gagner le sommet. La descente devait s'effectuer par le couloir opposé et par le glacier de Nantillon. De la sorte, nous exécutions la traversée des Petits-Charmoz.

Le programme fut exécuté de point en point, et notre arrivée au sommet fut accompagnée d'une éclaircie qui nous permit d'avoir une vue assez complète sur la chaîne des Aiguilles de Chamonix et sur celle de l'Aiguille-Verte. De ce point, l'Aiguille du Dru paraît inaccessible, tandis que le sommet de l'Aiguille du Moine surplombe absolument le glacier de Talèfre du côté de l'Aiguille-Verte. C'est par là cependant que nous devons faire l'ascension de cette aiguille quelque jours après.

L'ascension des Petits-Charmoz est une de celles qui me laisseront toujours un excellent souvenir. C'est un excellent exercice au point de vue de l'escalade de rochers. On y rencontre à peu près tous les genres de difficultés qu'on est appelé à vaincre au cours d'une grande ascension, sans en avoir cependant les dangers. Son altitude (2,868 mètr.) permet en même temps d'avoir un panorama assez étendu, tandis que sa situation enclavée entre l'Ai-

guille de l'M et les Grands-Charmoz permet au touriste un coup d'œil spécial sur chacune de ces deux sommités, dominant l'une et dominé par l'autre.

Le retour s'effectua sans incident ; à 5 h. et demie nous étions au Montanvert, et à 6 h. et demie nous rentrions à Chamonix.

L'AIGUILLE DU MOINE (3,418 MÈT.) : UN NOUVEAU PASSAGE POUR L'ASCENSION

Nous avons décidé, M. F... et moi, de faire ensemble l'ascension de l'Aiguille du Moine, ascension sans grande difficulté, mais qui était la seule que nous pouvions tenter avec chance de réussite, à cause du mauvais état constant de l'atmosphère.

Mon compagnon était parti le matin même, en emportant son fusil dans l'espoir de tuer quelques marmottes si l'occasion s'en présentait. Je devais le rejoindre le soir pour passer la nuit sous un rocher auquel on a donné le nom de Couvercle, et qui est situé au pied même de l'Aiguille du Moine. Malheureusement le temps fut tellement mauvais que lorsque, vers 6 heures du soir, j'arrivai au Montanvert avec mes deux guides, je décidai d'y coucher, absolument persuadé que notre expédition était manquée. Le lendemain vers 5 heures, Alfred Simond, le toujours obligeant propriétaire, me réveilla en m'annonçant que le temps s'était levé.

Je m'habillai à la hâte et, vers 6 h. et demie, nous arrivions au Couvercle après avoir traversé la Mer de Glace et rencontré un voyageur autrichien et ses deux guides qui rentraient au Montanvert après avoir couché au Couvercle, abandonnant, à cause du mauvais temps, l'Aiguille-Verte dont il voulait faire l'ascension. Bien entendu, quand nous arrivâmes au rocher où mon ami avait dû passer la

nuit, nous ne trouvâmes plus personne, mais nous pûmes voir distinctement des traces dans la neige qui entourait le bloc de rocher sous lequel il devait avoir campé. Nous suivîmes ces traces et, au bout d'une demi-heure, nous nous aperçûmes qu'elles nous conduisaient non pas vers notre aiguille, mais vers l'Aiguille-Verte. Nous étions sur une fausse piste, ces traces étaient non pas celles de mon ami, mais celles du voyageur que nous avions rencontré le matin. Nous nous trouvions en ce moment derrière l'Aiguille du Moine, sur la face diamétralement opposée à celle par où on fait généralement l'ascension. De ce côté, le Moine présente une paroi presque verticale, à l'aspect formidable, dont la partie supérieure, formée de gros blocs en surplomb, domine le glacier de Talèfre à plus de 1,000 mètres de hauteur. Nous pouvions évidemment revenir en arrière, mais le mot de « nouveau passage » ayant été prononcé dans la conversation, nous n'hésitâmes plus, nous décidâmes d'un commun accord de tenter l'ascension par cette face. J'avais avec moi deux guides éprouvés en qui j'avais une confiance absolue, avec lesquels j'étais certain de ne reculer que devant l'impossible : excellents grimpeurs de rochers, jeunes tous les deux, adroits et forts, ayant en même temps une connaissance profonde de la montagne. J'avais ainsi, avec ces deux braves garçons, dont l'un s'appelait François Comte et l'autre Ambroise Couttet, un grand nombre de chances de réussite. Nous nous attachâmes à la corde, et nous arrivâmes bientôt à une paroi de neige tellement raide qu'il nous fallait enfoncer le bras en entier dans la neige pour pouvoir nous maintenir en équilibre. Heureusement ce petit exercice, fort réfrigérant, ne dura pas longtemps, et dix minutes après nous abordions la crête de la rimaye située au pied de l'aiguille. Comme cette crête, assez étroite, se compose d'une terrasse de neige dominant un mur de glace d'une vingtaine de mètres, il nous fallut n'avancer que les

uns après les autres, en prenant les plus grandes précautions. François, qui se trouvait en tête, traversa le premier la rimaye sur un mauvais pont de neige, et, quand il eut ainsi monté une quinzaine de mètres, que lui laissait la longueur de notre corde, je passai à mon tour. Malheureusement, le pont se rompit sous mon poids et j'enfonçai consciencieusement dans la crevasse. Ce ne fut toutefois qu'une fausse alerte, et la corde, qui se tendit au même moment, me permit de franchir la rimaye sans incident. Quand arriva le tour de Couttet, nous fûmes obligés de le passer à la corde, puisque le pont n'existait plus. Nous eûmes ensuite une trentaine de mètres à gravir sur des rochers désagrégés, qui ne présageaient rien de bien fameux, pour arriver bientôt à une série de plaques dont l'escalade ne fut qu'une joie, grâce aux prises excellentes qu'elles offraient. Peu après nous abordâmes un étroit couloir, que nous fûmes obligés d'escalader le long de la crête, car il était dominé par une immense corniche de neige dont la chute aurait pu entraîner notre caravane et nous forcer bien malgré nous à mesurer la profondeur de la rimaye, qui s'ouvrait béante au pied de ce couloir. Au bout d'une demi-heure nous abordions sous cette corniche de près de deux mètres, sans trop savoir quel chemin nous pourrions suivre désormais. Heureusement nous avions nos piolets, et, puisque cette corniche nous barrait la route, nous décidâmes de passer au travers. Ambroise n'hésita pas : vigoureusement maintenu par la corde, pour le cas d'une avalanche, il attaqua la corniche à coups de piolet ; le trou s'agrandissait à vue d'œil, pendant que la neige qui volait autour de lui glissait dans le couloir avec un frémissement comparable au bruit du vent dans les feuilles, pour aller s'abîmer dans la rimaye béante au-dessous de nous.

Au bout de dix minutes d'un travail herculéen, Ambroise poussait un hourrah de satisfaction, bientôt suivi d'un cri de désespoir. La corniche qu'il venait d'abattre

cachait un mur vertical : il nous fallait continuer l'ascension par la face que nous avions attaquée. François prit alors la tête de la caravane, et pendant une heure nous n'eûmes à lutter contre aucune difficulté digne de ce nom ; le rocher était bon, et c'était un vrai plaisir que tenter une semblable escalade. Tout allait à souhait, quand nous nous trouvâmes au pied d'une étroite cheminée d'une dizaine de mètres de hauteur, dont les parois se rapprochaient dans le haut. Ambroise entreprend courageusement l'escalade de cette cheminée. Au bout de cinq mètres, nous l'entendons faire un bruit infernal avec les clous de ses souliers qui cherchent en vain une prise sur une paroi dépourvue de saillie, tandis qu'une série de jurons parviennent à notre oreille, témoignant ainsi de son état de juste fureur contre les obstacles. Nous le voyons soudain redescendre, les mains et le pantalon en lambeaux, et retirer le sac qu'il avait sur le dos, prétendant que c'était lui qui l'avait empêché d'escalader les derniers mètres. Le sac enlevé, il repart plus furieux que jamais. Mais au bout de sept ou huit mètres, nouvelle chanson : les parois se resserraient à tel point que c'étaient maintenant les épaules qui ne pouvaient plus passer. Bien entendu, nouveau concert de jurons de mon brave, qui tempêtait, tout en s'escrimant de son mieux contre la difficulté. Enfin, ses efforts étant restés impuissants, nous le vîmes prendre une décision, la première, je crois, qu'il aurait dû prendre : empoignant un des bords de la cheminée, il en termina l'escalade, non plus à l'intérieur, mais sur l'arête même ; on monta ensuite les sacs et les piolets avec la corde, et, chacun de nous répétant la même manœuvre que le guide de tête, nous nous trouvâmes sur le bord d'un immense couloir qui descendait pendant une cinquantaine de mètres pour se terminer par un à-pic formidable. Il était 11 heures, et, semblables à Jésus-Christ dans le désert, nous eûmes faim. Ainsi juchés sur une arête de rochers, les uns au-

dessus des autres, nous devons être comiques à voir, pendant que nous nous faisons passer le pain ou la gourde de main en main, comme les ouvriers qui, montés sur les différents degrés d'une échelle, se passent mutuellement les pierres qui servent à la construction d'un bâtiment.

Notre repas dura à peine vingt minutes, au bout desquelles nous continuâmes notre escalade, en nous hissant à cheval sur l'arête de rochers, quand soudain notre arête se termina par une coupure telle qu'à 600 mètres au-dessous de nos jambes, qui pendaient dans le vide, on voyait distinctement la rimaye que nous avions traversée cinq heures auparavant, et dont le pont de neige brisé témoignait de notre récent passage.

En face de nous, à un mètre environ de l'extrémité de l'arête sur laquelle nous étions à cheval, se dressait une plaque de rocher d'aspect absolument lisse, d'une quinzaine de mètres de haut, presque verticale, dont le niveau inférieur, plus bas que nous de deux mètres environ, surplombait le vide. A cette vue nous eûmes tous un mouvement de doute sur la terminaison de notre entreprise : le passage était bien coupé, et personnellement j'étais bien persuadé que nous n'irions pas plus loin, quand je vis tout à coup mon brave Couttet enfoncer d'un geste rageur son chapeau sur sa tête en grommelant entre ses dents cette succession de jurons qui lui sont particulièrement chers dans les endroits critiques, et en terminant chacune de ses phrases par un soubresaut de corps qui indiquait chez lui un état d'âme excessivement voisin de la perplexité. Soudain il se retourna vers moi, et, me donnant son piolet :

« Tenez, monsieur Alexandre, me dit-il, tenez-moi ça ; détachez-vous tous les deux, laissez-moi toute la longueur de la corde, et ne vous occupez pas du reste. »

Sur ces mots, je le vis enjamber le vide qui le séparait de la plaque qui se dressait devant nous, appuyer

son pied sur une petite cassure de rocher que seul il avait remarquée, et commencer alors une escalade où nous nous attendions à chaque instant à le voir lâcher prise : il fallait voir cet homme, promenant successivement chacune de ses mains sur la muraille de rochers pour y découvrir la moindre saillie qui lui permît de s'élever sur l'extrémité de ses doigts, calculant chacun de ses gestes de peur que le moindre faux mouvement le fît basculer et le précipitât dans le vide, car il est évident qu'en pareille circonstance le concours de la corde lui eût été absolument inutile. Combien de temps cet exercice dura-t-il ? je ne saurais le dire, car Couttet s'élevait centimètre par centimètre, le corps collé contre le rocher. Mais au bout de huit mètres d'escalade environ nous le vîmes accélérer l'allure, les prises devenant meilleures, et s'installer bientôt sur une corniche de rochers en sifflant un air de son pays et en s'écriant :

« Maintenant vous pouvez monter, je vous garantis que nous irons au sommet ! »

Je me rattachai à la corde ; l'escalade, si difficile pour le premier, n'était plus qu'un jeu pour les autres, solidement maintenus par la corde ; et, au bout de quelques instants, nous nous trouvions tous trois réunis sur cette corniche de rocher que nous avions pensé ne jamais atteindre. Je tirai ma montre : nous avions pris une demi-heure pour franchir ce passage de quinze mètres. Une nouvelle demi-heure de facile grimpe nous amena à une nouvelle coupure de rochers d'une dizaine de mètres ; nous nous descendîmes mutuellement par la corde, tandis que François, qui était le dernier de la caravane, fut obligé de doubler la corde et de faire une boucle autour d'un rocher pour se laisser glisser à son tour. A ce moment, la cime du Moine se dressait à 100 mètres à peine au-dessus de nos têtes, quand, au bout de quelques pas, nous fûmes arrêtés par une nouvelle coupure qui nous

retint encore près d'un quart d'heure. Heureusement je pus découvrir une espèce de petit tunnel dans le rocher, qui nous mena à l'arête principale.

Le reste de l'ascension ne fut dès lors qu'un jeu; à une cinquantaine de mètres au-dessous du sommet, nous étions définitivement revenus sur la face Sud de l'aiguille, et des traces de clous ne nous permirent plus de douter de la direction; nous nous élançâmes vers la cime, grisés de succès, trop même, car une pierre, se détachant sous les pieds d'Ambroise, faillit causer un accident. Nous ne connaissions plus d'obstacles, et dix minutes après nous étions tous trois réunis au sommet de l'Aiguille du Moine, à 3,418 mè., en face d'un merveilleux panorama sur la chaîne du Mont-Blanc; les Grandes-Jorasses et l'Aiguille du Géant apparaissaient dans toute leur splendeur, tandis que l'Aiguille-Verte nous dominait encore de 600 mètres. Je regardai l'heure : il était près de 3 heures de l'après-midi; nous avions donc mis huit heures d'une gymnastique continuelle pour atteindre le sommet d'une aiguille dont l'escalade n'offre aucune difficulté par la face Sud; et, je le proclame hautement, ce n'est que grâce à l'acharnement de mes deux guides que nous avons réussi. Nos vêtements étaient en lambeaux, mais nous étions heureux d'avoir vaincu la difficulté et d'être récompensés de nos efforts par le merveilleux panorama qui se développait autour de nous. Mais tout a une fin, et, après quelques instants consacrés à un repos dont nous avions besoin, nous redescendîmes par la route ordinaire. La descente s'effectua sans d'autre incident que la rupture du manche de mon piolet, que je cassai dans une fente de rochers. Heureusement, j'en ai rapporté les morceaux, et les morceaux en sont bons.

A 5 h. et demie, nous étions au Couvercle, quand le temps s'assombrit tout à coup et, au moment où, à 6 heures, nous quitions la dernière cheminée pour reprendre le glacier,

une grêle d'une force inouïe nous força de nous coucher sur le glacier pour ne pas être blessés par des grêlons dont quelques-uns avaient la dimension d'une noix. A 8 heures, nous étions au Montanvert, où ma femme, un peu inquiète, attendait mon retour ; après avoir serré la main de l'aimable Alfred Simond, nous prenions congé de lui, et, la lanterne à la main, nous arrivions à Chamonix à 10 heures du soir. Bien entendu, pendant deux ou trois jours, les guides de Chamonix discutèrent cette ascension avec énergie : plusieurs d'entre eux prétendaient avoir suivi ce passage, d'autres allaient jusqu'à nier notre ascension ; c'était du reste le résultat inévitable de la petite jalousie qui existe dans le cœur de tous les guides d'une même localité.

POINTE SUD-OUEST DE L'AIGUILLE D'ARGENTIÈRE
(3,758 MÈT., ENVIRON) : **PREMIÈRE ASCENSION CONNUE**

Après huit jours consacrés à quelques petites ascensions faites pour la plupart au milieu des nuages, nous eûmes enfin la chance de voir le soleil apparaître au milieu d'un ciel pur, et j'en profitai aussitôt pour faire mes préparatifs de départ vers une cime que je convoitais depuis longtemps. Il s'agissait de l'Aiguille du Tour-Noir, dont la première ascension a été faite par Javelle en 1876. Cette aiguille, située dans le massif d'Argentière et dans le fond du glacier du même nom, est admirablement placée entre le massif de l'Aiguille-Verte et celui du Tour.

Ce qui me poussait surtout vers cette ascension, c'était l'espoir de rapporter des quantités de cristaux de quartz et des améthystes dont mes guides m'avaient parlé depuis plusieurs jours.

Par un bel après-midi, je partis avec mes deux guides pour le village d'Argentière, situé à 8 kilomètres de Chamonix, et de là nous suivîmes le sentier de mulet menant

au pavillon de Lognan, qui domine le glacier d'Argentière de la même façon que l'hôtel du Montanvert domine la Mer de Glace. Notre intention était de passer la nuit au Jardin d'Argentière, au pied même de l'Aiguille du Tour-Noir. Nous pouvions attaquer l'aiguille de grand matin, et arriver au sommet avant que la chaleur de la journée n'eût embrumé l'atmosphère. Nous quittâmes notre brave hôtesse qui voulait nous retenir chez elle, et qui ne nous laissa partir qu'après avoir bourré nos sacs et nos poches de bûches de bois, et s'être informée s'il ne nous manquait rien. Vers 5 heures nous nous mettions en route, et après une heure de marche dans des éboulis, nous entamions le glacier d'Argentière à la base du col des Grands-Montets et en face de l'Aiguille du Chardonnet, qui nous dominait de toute sa magnificence. Malheureusement de lourds nuages noirs vinrent à ce moment obscurcir le ciel qui avait été si pur pendant toute la journée, et quand, vers 7 heures du soir, nous nous trouvâmes au pied de l'Aiguille d'Argentière, nous tinmes conseil. Il nous fallait encore près de deux heures pour atteindre le pied de l'Aiguille du Tour-Noir; le ciel s'obscurcissait de plus en plus, et le succès de notre ascension du lendemain paraissait assez compromis; devions-nous aller plus loin dans ces conditions? Après cinq minutes d'entretien, nous résolûmes de traverser le glacier pour atteindre la base de l'Aiguille d'Argentière et d'y passer la nuit sous les rochers. Une heure après, nous avions établi notre campement, à 150 mètres au-dessus du glacier, sous deux immenses pierres qui nous promettaient un abri assez confortable pour la nuit (à 2,706 mè.). Je ne parlerai pas de la nuit, qui se passa à battre la semelle entre nous, pour combattre les 10 degrés au-dessous de zéro qui existaient dans notre appartement. Le lendemain, vers 3 heures du matin, nous fîmes nos préparatifs de départ, car nous étions éveillés depuis longtemps, et, après une excellente

tasse de café au lait bouillant, nous nous mîmes en route. Restait à résoudre la question de savoir où nous allions. L'Aiguille d'Argentière, qui se dressait au-dessus de nos têtes, semblait bien tentante; c'est elle qui par son altitude domine tout le massif, puisqu'elle a près de 4,000 mètres de hauteur. Le conciliabule ne fut pas long, et d'un commun accord nous avons décidé d'escalader l'Aiguille d'Argentière, mais... il y avait un mais : aucun de mes guides n'en avait jamais fait l'ascension, et nous ne savions par quelle face l'attaquer. L'un opina pour la gauche, l'autre pour la droite; on me consulta en me demandant ma préférence. J'opinaï pour la droite : de ce côté le rocher me semblait franchement à pic, et dépourvu de ces nombreux couloirs verglassés qui font toujours sur moi une impression si désagréable. Ce n'était pas l'avis de mes guides, et, je dois le dire d'avance, l'ascension montra qu'ils avaient pleinement raison. Nous contournâmes l'aiguille, et, au bout d'une demi-heure de montée sur une pente d'éboulis assez fatigants, nous abordions le glacier qui se trouve entre le glacier du Chardonnet au Nord-Ouest et le glacier des Améthystes au Sud-Est, et qui ne porte pas de nom sur la carte Imfeld-Kurz. La neige fraîche qui était tombée depuis quelques jours était complètement glacée; nous suivîmes le glacier au pied même de l'aiguille et sur la crête de la Grande-Rimaye. Aucune glissade n'était à craindre, et nous ne prîmes la corde qu'au pied du grand couloir, où il nous fallait traverser une rimaye sur un pont de neige qui ne semblait pas très solide.

Ce couloir, assez raide, nous prit vingt minutes, pendant lesquelles nous fûmes continuellement obligés de tailler des marches à coups de piolet. Nous attaquâmes enfin le rocher, qui formait à cet endroit une splendide muraille de gros granit offrant des prises excellentes au grimpeur, et pendant près de deux heures ce fut pour nous un véritable plaisir que d'escalader ces grandes plaques de ro-

chers où la moindre saillie présentait un point d'appui d'une solidité à toute épreuve. Grâce à nos trente mètres de corde, les passages un peu difficiles se franchissaient aisément, et le seul ennui que nous éprouvâmes pendant cette escalade était causé par le verglas qui comblait souvent les creux des rochers où nous devions nous accrocher : c'était surtout pour nous une perte de temps, car il nous fallait alors creuser la glace avec le piolet ou avec le couteau, afin d'y pratiquer une place suffisante pour nos doigts ou pour les clous des souliers. Un seul passage nécessita de notre part une certaine gymnastique. Nous venions d'escalader une cheminée qui était recouverte à son extrémité par un rocher de trois à quatre mètres de large ; il nous fallut nous coucher préalablement en dessous pour nous enlever ensuite à la force du poignet sur sa partie supérieure, tandis que les jambes balançaient dans le vide. A partir de ce moment, nous n'eûmes plus une seule difficulté sérieuse, et nous abordions l'arête de rochers qui relie les deux pointes de l'Aiguille d'Argentière vers 8 heures du matin. Nous étions environ à 3,500 mètres de hauteur, et le sommet Est nous dominait encore de 400 mètres. Au bout de quelques minutes consacrées à un repos qui était le premier que nous prenions depuis notre départ du campement, nous continuâmes notre excursion en escaladant ou en contournant les rochers qui forment l'arête. Nous nous trouvions alors à pic au-dessus du col du Chardonnet, et nous venions d'escalader un petit couloir de glace assez rapide, quand je vis tout d'un coup mon guide de tête, François Comte, s'arrêter et dire :

« Je crois bien que le passage est coupé. Il y a devant moi une grande plaque de rocher absolument lisse, et je ne trouve pas de prise. »

C'était vraiment jouer de malheur, quand tout avait si bien marché jusque-là. Je m'avançai à mon tour, et je dus me convaincre que l'escalade était impossible. Nous

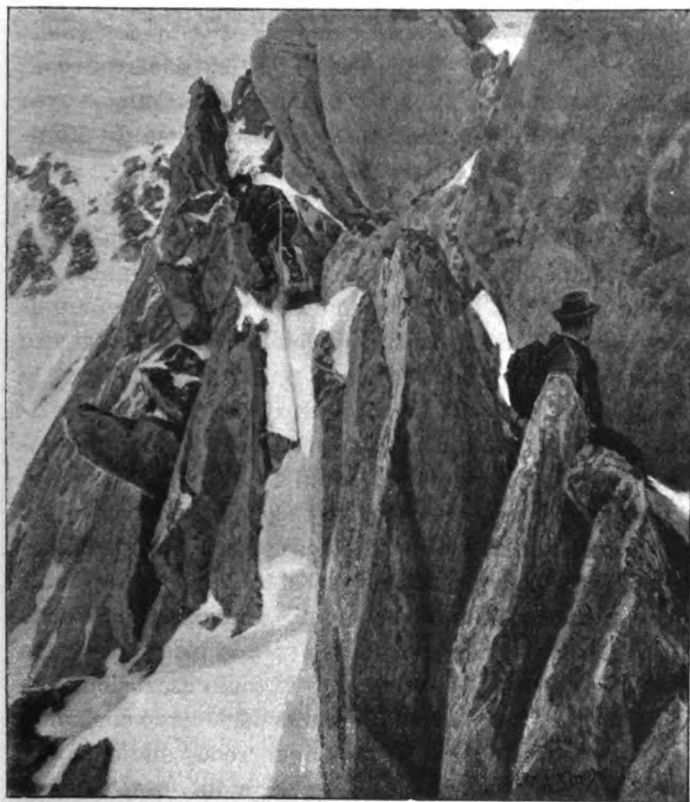
montâmes successivement sur les épaules l'un de l'autre, et, malgré tous nos efforts, nous dûmes nous avouer vaincus. Il ne nous restait plus qu'à redescendre, quand, en



Pointe Sud-Ouest de l'Aiguille d'Argentière, dessin de Slom,
d'après une photographie de M. A. Brault.

me retournant, j'aperçus derrière nous, et formant l'extrémité opposée de l'arête où nous étions, une pointe rocheuse sur laquelle aucun signal en pierre ne semblait s'élever. C'était un pis aller, et nous l'acceptâmes comme tel. Nous reprîmes l'arête par le même chemin, et nous sui-

vîmes bientôt une étroite et longue corniche de neige de près de 100 mètres de longueur, qui dominait de plus de 800 mètres, au Nord-Ouest, le glacier du Chardonnet, et



Ascension de la Pointe Sud-Ouest de l'Aiguille d'Argentière, dessin de Slom, d'après une photographie de M. A. Brault.

au Sud-Est le glacier innomé par où nous étions montés. En dix minutes, nous étions au pied de cette sommité, et un quart d'heure après nous arrivions au sommet d'une pointe située à l'extrémité Sud-Ouest de l'arête; nulle trace d'ascension antérieure ne s'y révélait, aucun

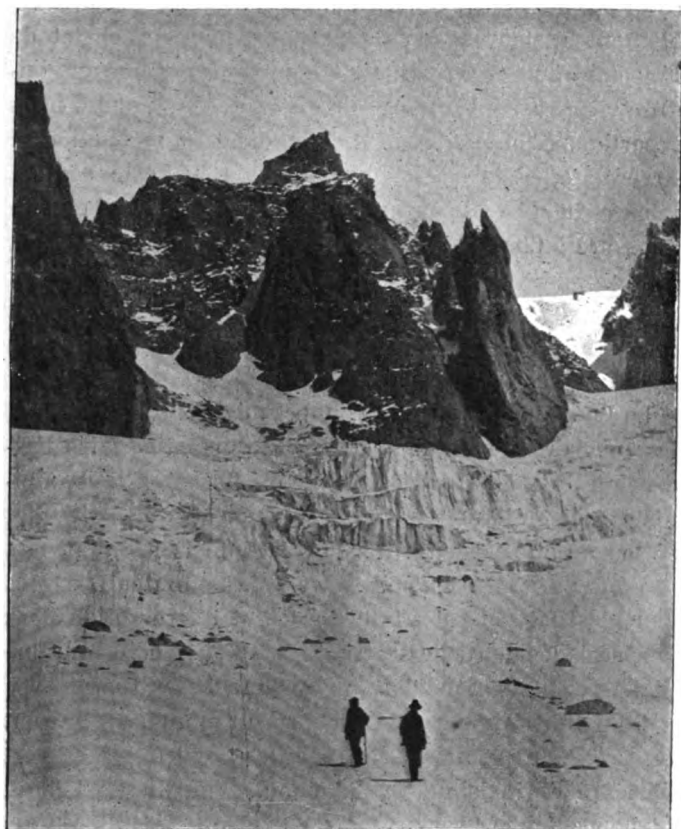
signal en pierre; il nous semblaît que nous étions les premiers à fouler cette cime; nous la baptisâmes Pointe Sud-Ouest de l'Aiguille d'Argentière, et l'altitude relevée me donna 3,750 mètres environ.

Le panorama était vraiment merveilleux. En face de nous se dressait l'Aiguille-Verte, éclairée par les reflets du soleil levant, et toute la chaîne des Droites et des Courtes avec leurs couloirs vertigineux. Au fond, la cime du Mont-Blanc dominait superbement la masse des montagnes qui s'écrasent au-dessous d'elle. Derrière nous, la Pointe Est de l'Aiguille d'Argentière (3,912 mèt.), et l'Aiguille du Tour-Noir; à notre droite, l'Aiguille du Chardonnet qui, par un jeu d'optique, nous semblait si près qu'on aurait pu croire qu'il suffirait d'une enjambée pour en atteindre le sommet. A gauche, enfin, le Mont-Dolent, dont le sommet forme l'intersection des trois frontières italienne, suisse et française avec l'Aiguille de Talèfre, tandis que dans le lointain de l'Ouest la vue s'étendait sur les Aiguilles-Rouges, le Jura, et jusqu'aux montagnes du Dauphiné, dont la pureté du temps nous permettait d'apercevoir les grands sommets sans l'aide de la longue-vue.

Notre peine n'était qu'à demi perdue, puisque nous avions eu l'honneur de fouler sous nos pieds une cime que nous pouvions croire vierge de toute ascension, jusqu'à ce qu'un autre réclamât la priorité de cette conquête.

Au bout d'une demi-heure, nous redescendîmes par d'excellents rochers; l'arête de neige fut franchie sans incidents, et deux heures après nous abordions le grand couloir, dont la neige ramollie par le soleil nous facilita beaucoup la descente. En revanche, une fois arrivés sur le glacier, nous fûmes tout surpris d'enfoncer de temps en temps dans des crevasses dont nous n'avions pas soupçonné l'existence à la montée, grâce à la dureté de la neige qui les recouvrait. C'est de ce glacier innomé que j'ai pris la photographie ci-jointe, en braquant mon objec-

tif dans la direction de l'Aiguille d'Argentière : le sommet neigeux de l'aiguille (3,912 mèt.) n'est pas visible sur



Vue prise dans la direction de l'Aiguille d'Argentière, d'un point situé sur le glacier sans nom qui se trouve entre le glacier du Chardonnet et le glacier des Améthystes; reproduction d'une photographie de M. A. Brault.

cette photographie, non plus que la Pointe Sud-Ouest que nous avons gravie. Une dernière glissade nous amena aux éboulis, où nous nous attardâmes à la recherche de cris-

taux dont nous eûmes la chance de rapporter quelques beaux, mais trop rares échantillons. Deux heures après, nous retrouvions notre campement dans le même état que celui où nous l'avions laissé, et, après nous être convenablement restaurés, nous repartions pour le chalet de Lognan, où nous arrivions à 4 heures. Après y avoir consigné notre ascension sur le registre des voyageurs, nous repartions à toute vitesse. Une heure après, nous étions à Argentière, et la cloche de l'hôtel de la Poste sonnait l'heure du dîner quand nous débouchâmes sur la place Saussure à Chamonix.

L'AIGUILLE DU POUCE (2,873 MÈT.).

Le Pouce! Quand vous prononcez ce nom à Chamonix, les guides vous regardent comme si vous alliez faire l'ascension du Petit-Dru ou du Grépon. Rassurez-vous, alpinistes qui tenterez un jour l'ascension de cette aiguille, cette sommité n'a de terrible que sa réputation. Je ne veux pas dire par là qu'elle soit à la portée de toutes les têtes (car c'est la tête qui a besoin surtout d'être solide dans les escalades de rochers); mais un alpiniste bien entraîné peut faire cette ascension sans aucune difficulté.

Pour voir l'Aiguille du Pouce, il faut monter au Brévent ou sur un des sommets des Aiguilles-Rouges, car elle est absolument invisible de Chamonix. Vue du Belvédère, elle surplombe absolument du côté de l'Aiguille de la Glière, et sa forme rappelle assez exactement celle d'un pouce dont la dernière phalange serait légèrement fléchie du côté de la vallée de Chamonix. Vue du Buet, cette aiguille se distingue immédiatement des autres par sa forme élancée et tordue sur elle-même. Le seul versant attaquant est celui qui regarde le glacier de la Balme, c'est-à-dire celui que l'on voit du Buet; l'autre est abso-

lument inaccessible, car il surplombe sur toute sa longueur.

Lorsque nous en fîmes l'ascension, M. F... et moi, il faut avouer que ce fut surtout un sentiment de curiosité qui nous poussa. Aucun compte-rendu ne nous avait fixés sur la difficulté de cette ascension (je n'avais pas encore lu, à ce moment, l'intéressante relation de la première ascension de cette aiguille, par notre collègue M. de Poncins, dans l'*Annuaire* de 1887, p. 499); et la façon dont on m'en parlait à Chamonix était telle que j'étais certain qu'il fallait laisser une grande part à l'exagération.

Quand nous partîmes, le temps n'était pas très engageant; aucun de nos guides ne connaissait la situation exacte de cette aiguille, trop peu connue à mon sens, et les seuls renseignements que nous avons pu obtenir nous avaient été fournis par Frédéric Payot, qui en avait fait l'ascension il y a de nombreuses années, et qui depuis n'y était jamais retourné. Après un léger repas consommé dans la cabane de la Floria, au-dessus de la Flégère, nous entamons le couloir encombré de neige menant au col qui s'ouvre entre la Glière et les derniers contreforts de la Floria, pour redescendre par un couloir encore plus mauvais et encore plus encombré de neige, et où les pierres pourries se détachent avec trop de facilité sous les pieds, ou viennent trop souvent à la main; force nous est de prendre assez de précautions. Nous abordons ainsi le glacier de la Balme, où nous prenons la corde; la pente du glacier étant très forte à cet endroit, nous franchissons les deux rimayes en glissant sur la neige.

La traversée du glacier, facile, nous prend vingt minutes, et nous arrivons bientôt sur la face abordable de l'Aiguille du Pouce. Nous sommes dans les nuages, et ce n'est qu'à de rares intervalles que nous pouvons voir au-dessus de nos têtes le sommet penché de l'aiguille qui semble prêt à tomber sur nous.

Nous arrivons ainsi à un vaste couloir d'environ 250 mètres de largeur, rempli de glace noire, et qu'il nous faut traverser à flanc de coteau au-dessus d'une immense crevasse dont nous ne voyons que le bord supérieur et qui coupe le glacier en deux. La pente est de 50°, et nous sommes obligés de tailler chaque pas avec le piolet. La plus grande prudence est nécessaire, car il est évident que le faux pas d'un seul entraînerait toute la caravane. La glace est si dure qu'il faut donner quelquefois jusqu'à dix ou douze coups de piolet pour y creuser une place suffisante pour la semelle du soulier ; de temps en temps, un bout de rocher verglassé émerge de la glace ; et tout la caravane s'arrête quand un de ses membres traverse ce dangereux passage, où le piolet chercherait en vain à mordre.

Heureusement, ce couloir traversé, nous entamons une excellente paroi de rochers composés de granit à gros grains, et dont l'escalade nous repose de la traversée de glace que nous avons eue à faire. Le reste de l'ascension n'est qu'un jeu jusqu'au sommet ; et la seule petite difficulté que nous y avons rencontrée nous a été présentée par deux couloirs, heureusement étroits, qu'il fallait traverser en taillant des pas dans la glace. Inutile de dire que la vue du sommet se borna à la contemplation des nuages qui nous entouraient ; aussi, au bout d'une demi-heure consacrée à *casser la croûte*, nous reprenions la descente, qui s'effectua sans incident par le même chemin. En somme, l'ascension du Pouce ne présente qu'une seule vraie difficulté, c'est la traversée d'un grand couloir de glace assez incliné au-dessus d'une rimaye de dimension respectable. Le reste de l'escalade est un véritable plaisir.

Je ne dirai rien de la vue qu'on a du sommet ; mais je suppose qu'elle doit être particulièrement belle sur les aiguilles qui l'entourent et dont il est très rapproché.

Les vacances tiraient à leur fin, et le temps devenait de

plus en plus détestable. Je décidai de rester encore deux ou trois jours à Chamonix dans l'espoir que le soleil voudrait bien encore faire une fois l'aumône de son apparition aux humbles mortels. Il n'en fut rien. Pendant ces trois jours, je rencontrai le docteur Meugy, qui dut, en désespoir de cause, se contenter de l'ascension de l'Aiguille de la Floria, que nous fîmes ensemble par la face qui regarde la Flégère. C'est une route que je ne conseillerai pas aux novices, car, si elle ne présente aucune difficulté, elle est composée de couloirs passablement à pic, où les pierres se détachent facilement, ce qui peut toujours constituer un assez grave inconvénient pour le patient qui en recevrait un exemplaire sur le sommet de l'occiput.

Ce fut ma dernière ascension de la saison, et je fus obligé de voir le docteur Meugy partir seul pour l'ascension du Mont-Blanc, sans pouvoir l'accompagner, à cause d'un mauvais rhume que j'avais contracté en passant la nuit au pied de l'Aiguille d'Argentière : les deux jours de glacier que vous procure le géant des Alpes ne me souriaient guère dans ces conditions. Le lendemain, je repartais pour Paris, où m'appelaient mes occupations, en me considérant comme très heureux d'avoir pour ainsi dire volé quelques ascensions entre deux nuages.

ALEXANDRE BRAULT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

IV

UNE EXCURSION D'HIVER AU PETIT ET AU GRAND SAINT-BERNARD

(PAR M. LE D^r F. DUMAREST)

Elle est sur les grands monts, la liberté sacrée !
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir...

A. DE MUSSET.

Il semble qu'à évoquer le souvenir des jours vécus en montagne, on retrouve un peu des puissantes impressions de formes et de couleurs, de l'intense sensation de grand air et de liberté, de cette plénitude vitale, inéprouvées ailleurs que sur les sommets, et qui sont le secret de la fascination exercée par la montagne sur ceux qui une fois la connurent.

Son charme puissant survit à la possession, et sa beauté éternelle ignore les saisons ; elle sait à chaque fois découvrir à ses initiés des splendeurs inconnues, et leur révéler des émotions nouvelles. Si le nombre de ses fidèles est restreint, c'est sans doute que, pour la comprendre, il faut l'aimer d'abord ; c'est la loi de la beauté : prodigue à ses amoureux, elle se venge suffisamment de ses blasphémateurs en ne se livrant point.

Ils comptaient assurément parmi les premiers, les sept alpinistes qui, le soir du 23 décembre 1896, bravant le

sarcasme du philistin, quittaient les douceurs du coin du feu et la perspective d'un réveillon confortable, dûment pourvu de ses accessoires plus ou moins truffés, pour le gîte douteux de l'« albergo » des hautes vallées, et l'éventualité des longues étapes parmi la neige et la bise. Leur ambition escomptait modestement au départ, et encore non sans quelques réserves, une simple promenade d'hiver sur les grands chemins bien battus du tour classique du Mont-Blanc; ils ont trouvé mieux et jugé, à tort ou à raison, que le souvenir de leur odyssee méritait de lui survivre. Hélas! raconter ses impressions, c'est vouloir exprimer l'inexprimable, c'est traduire la lumière par la couleur... Du moins est-ce une aimable occupation que de se remémorer ces belles heures de force et de gaité; et puis, plus tard, à quelque veillée de Noël paisible et familiale,

Hæc meminisse juvabit!

Il ne subsiste guère qu'une vision cauchemardeuse du long et fastidieux voyage, en des véhicules variés, de Lyon à Bourg-Saint-Maurice, voyage agréablement coupé, à Chambéry, par un séjour de quelques heures à l'hôtel de la Paix, entre des draps hydrophiles, qui auraient pu avec avantage être utilisés par l'abbé Kneipp pour ses rhumatisants. Le cœur humain est ainsi fait qu'un seul instant heureux laisse en lui une trace plus durable que de longs jours de monotone tristesse.

Le ciel, maintes fois interrogé, restait sombre et maussade, lorsque le 24 décembre, vers 2 heures après midi, nous quittâmes Bourg-Saint-Maurice, où notre entreprise n'avait rencontré que des approbations ironiques, pour gravir les pentes du Petit Saint-Bernard.

De vue, aucune : un brouillard plus compact à mesure qu'on s'élève. Le crépuscule sombrait dans la nuit comme, à 4 heures et demie, nous dépassions le petit bourg de Saint-Germain. Le facteur, rencontré en chemin, nous ayant

assuré que la trace récente de ses pas nous serait un indice suffisant pour la montée, nous abordâmes silencieusement le sentier, facilement suivi à la lueur de notre lanterne.

La marche était facile et agréable : le crissement des piolets sur la neige durcie et le murmure du vent plus fort et plus frais, descendu du col, faisaient un accompagnement discret aux méditations individuelles.

L'un de nous, levant la tête, aperçut le scintillement d'une étoile ; quelques pas encore, et le rideau se déchirait brusquement : des constellations innombrables, d'un éclat et d'une richesse inusités, illuminaient les étendues endeuillées de blanc, et, dans la sérénité solennelle des hautes solitudes, loin des restaurants de nuit et des carillons obsédants à la gaité douteuse, de vieux Noël's oubliés chantaient dans nos mémoires... *Pax hominibus!* disaient-ils. Cette paix que les rassemblements humains cherchent en vain, nous en avions à cette heure la vivante sensation : elle nous dominait de toute la grandeur de la majestueuse et impassible nature.

Cependant la neige plus abondante et plus molle, la marche plus délicate et plus pénible vinrent nous rappeler à la réalité, et apporter à cette rêverie sa brutale et vraie conclusion : la paix est inanimée ; elle viendra sans qu'il soit besoin de l'appeler : c'est la mort.

Après quelques instants de halte à la maison-refuge du cantonnier, qui avait aperçu notre fanal dans la nuit et signalé sa présence par des appels de trompe, nous nous remîmes en route. La neige, plus épaisse, portait moins bien : il se produisit quelques hésitations sur le chemin à suivre, les traces devenant rares et peu apparentes. Le froid était d'ailleurs plus vif, et ce n'est pas sans une satisfaction marquée qu'à 9 heures nous vîmes se dresser devant nous le grand mur sombre de l'hospice, surgi tout à coup des ténèbres à quelques pas.

Les aboiements des chiens nous ont déjà signalés à l'in-

térieur : la porte s'ouvre, et voici le digne abbé, le Père Chanoux, qui s'avance comme au-devant de vieilles connaissances, et qui, avec une aimable cordialité, s'empresse à nous chercher des chaussons et à nous installer autour du feu. Déjà sont exhumés, en attendant le souper, des flacons d'excellent Marsala, auxquels est fait un accueil plus que chaleureux : la cave du Petit Saint-Bernard aura tout à gagner à ne pas recevoir trop souvent des visiteurs de notre ampleur.

Un repas véritablement plantureux occupa le reste de la soirée, et à minuit, dans la modeste chapelle de l'hospice, ornée pour la circonstance d'une exubérance de fleurs artificielles aux teintes trop éclatantes, le brave « chevalier » Chanoux célébrait l'office de Noël, dont nous étions à la fois les servants, les chantres et les fidèles.

Des chambres vastes et somptueuses nous attendaient : celle que j'occupai personnellement avait été aménagée dans le principe, et non sans luxe, à l'intention de la reine d'Italie, dont le nom, *Margherita*, ornait l'entrée ; sur la porte vis-à-vis se lisait : *Umberto*. Dans le lit monumental qu'avait honoré la visite d'une reine, notre démocratique personne prit place, modestement à la vérité, mais sans trop de scrupules ; nous n'eûmes pas même de rêves de grandeur, et le souvenir de l'auguste visiteuse n'était pour rien dans le regret que nous éprouvâmes à abandonner la place le lendemain matin.

Hélas ! il neigeait, et combien ! Tous les pronostics furent que le mauvais temps allait persister, au moins toute la journée, et il nous fallut renoncer, la mort dans l'âme, à l'ascension de Lancebranlette, dont nous nous promettions des merveilles.

Nous puisâmes quelque consolation dans des pots d'excellent miel de la Thuille et au fond de nouveaux flacons de Marsala, et la matinée se trouva naturellement occupée par le premier déjeuner, immédiatement suivi du second.

Nous quittâmes l'hospice à midi. Le digne « chevalier », à la santé duquel nous portâmes nos derniers toasts, vit partir avec quelque regret ces compagnons d'un jour, encombrants mais gais. On se promet de se revoir.. *Si quâ fata sinant*!! Du moins garderons-nous du Petit Saint-



Hospice du Petit Saint-Bernard, reproduction d'une photographie de M. André Forest.

Bernard le souvenir d'une hospitalité comme on n'en rencontre guère.

Un peu avant l'arrivée à la Thuille, nous eûmes la surprise de voir le ciel se dépouiller, le soleil apparaître, et les cimes immaculées étinceler sur l'azur : surprise d'un magnifique lever de rideau, mais dépit d'avoir manqué notre ascension à Lancebranlette, d'où nous aurions contemplé à coup sûr, un panorama unique. Non loin du village, nous traversons un hameau pittoresquement enfoui sous la

1. « Si le destin le permet » : ancienne devise des évêques seigneurs de Lausanne.

neige, où les photographes s'attardent, et à partir duquel nous retrouvons avec plaisir un chemin frayé que nous suivons allégrement, légers de n'avoir plus 50 centimètres de neige à déplacer à chaque pas.

La perspective d'aller jusqu'à Pré-Saint-Didier en traîneau est accueillie néanmoins avec entrain, et dès l'arrivée à la Thuille, où la douane italienne nous livre courtoisement passage, l'administration compétente se hâte de fréter deux traîneaux.

Nous nous y entassons tant bien que mal, mais plutôt mal. En revanche, la descente entre deux remblais de neige, qui forment à la route un parapet sûr autant que moelleux, est fort intéressante : nous débouchons dans la vallée de Courmayeur, aux premiers lacets au-dessus de Saint-Didier, juste à temps pour voir le soleil couchant colorer de délicates nuances orangées la masse grandiose des Jorasses, du Géant et du Mont-Blanc.

Brusquement, l'incendie s'éteignit : une teinte livide recouvrit l'horizon, et la nuit tombait comme nous mettions pied à terre devant l'hôtel.

L'hospitalité qui nous y attendait était à la vérité satisfaisante : venant après celle du Petit Saint-Bernard, elle ne réussit pas à nous enchanter. Avec l'aide de quelques bouteilles de cet Asti mousseux cher aux familiers des Alpes italiennes, la soirée s'écoula tout de même en liesse et gaieté, et, somme toute, nous eûmes quelque peine à nous arracher, à 6 heures du matin, aux draps péniblement réchauffés aux dépens de notre calorique individuel, la veille au soir.

Fidèles au principe de la moindre action, nous avons assuré le transport de la caravane jusqu'à Aoste, par véhicule. Au départ, nous eûmes la surprise d'un effet de lumière curieux qu'il nous avait été donné d'admirer déjà, et de plus près, par un matin d'été d'une semblable pureté, en montant au col du Géant, au-dessus du pavillon

du Mont Fréty. C'est l'embrasement solitaire du sommet du Mont-Blanc par les feux du soleil levant, alors que les cimes et les vallées sont encore plongées dans la pénombre. Enlevées en arêtes vives sur le bleu sombre du ciel, ses neiges semblent refléter un brasier intérieur, et la tête du géant des Alpes donne l'illusion d'un fer rougi incandescent. Le phénomène est très fugitif et cesse dès que les derniers rayons du spectre, superposés aux premiers, restituent la lumière blanche. On voit alors rapidement la teinte s'atténuer, tandis que les sommets voisins s'éclairent.

Par une radieuse matinée d'hiver, la descente de Pré-Saint-Didier à Aoste est de toute beauté. Ses effets multiples et grandioses, incessamment variés, défient toute description : l'absolue transparence de l'air donne aux contours un relief d'une netteté qui n'est jamais obtenue en été, et, sous son blanc manteau d'hiver, cette superbe vallée aux coquets villages, dominés d'orgueilleux débris féodaux, revêt un caractère de beauté inattendue. Au passage de Villeneuve, l'enseigne de l' « *Albergo del Cervo* » nous rappelle une terrible journée, autrefois terminée là, à la descente du Paradis, et qui fut à la fois la plus rude et peut-être la plus belle de nos courses alpestres.

A l'hôtel de la Couronne, à Aoste, un accueil pompeux attendait les nobles « aventuriers ¹ », assez osés pour fréquenter sur les sommets, au temps où la Côte d'Azur et la dinde truffée se partagent les loisirs de ceux qui sont assez heureux pour en avoir.

Le très aimable président de la Section d'Aoste du Club Alpin Italien, M. l'avocat Darbelley, avait bien voulu prendre place parmi nous, et, dans le heurt des coupes de champagne, l'amitié de nos Sections respectives fut dûment cimentée. Et, en vérité, n'est-ce pas une institution

1. Le mot italien *avventori* est usuel pour désigner les touristes, si bourgeois soient-ils !

utile et d'internationalisme pratique, que celle qui établit cette solidarité désintéressée entre des hommes de pays et d'origines si différents, crée un lien de fraternité entre des inconnus, et assure au voyageur, en plein pays étranger, un accueil amical ?

Parmices hautes liesses, les volontés s'amollirent : l'heure s'avancait, et aucune voix ne s'élevait pour parler du départ. Une timide proposition de séjour ne rencontra pas d'objections. Au risque de passer pour des alpinistes de banquet, les plus ardents se rallièrent, après une opposition de pure forme dissimulant mal, sous des airs de résignation et de sacrifice, un évident contentement intime. Le projet primitif d'aller coucher à Saint-Rémy le soir même fut donc abandonné à l'unanimité : il fut résolu que l'après-midi se passerait à visiter Aoste, et que, le lendemain, nous monterions d'une traite coucher à l'hospice du Grand Saint-Bernard.

Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de cette infraction au programme : grâce à l'aimable cicerone qui nous guidait, et de l'obligeance duquel nous abusâmes amplement, toutes les portes s'ouvraient devant nous. L'exploration de la vieille et curieuse cité, théâtre de tant de luttes, et qui conserve les traces d'importations si variées, fut des plus intéressantes ; des missels aux enluminures extraordinairement riches et bien conservées, qui font partie du trésor de la cathédrale, méritent d'être signalés : de tels exemplaires sont assurément rarissimes. Du reste, l'archéologie d'Aoste est spécialement curieuse par la diversité des souvenirs subsistant d'époques très différentes, et le vénérable passé de cette petite ville, encore peu moderne, lui donne un charme un peu légendaire, qui la sauve de la banalité.

Au souper, M^{me} Darbelley voulut bien consentir, sur nos instances, à venir présider notre table, sans s'effrayer de la tenue assez négligée des convives qui l'entouraient,

et qui restent redevables à son aimable entrain d'une soirée charmante.

Il fallait cependant s'arracher aux délices de Capoue, et, le matin du 27, sous l'augure prometteur et fallacieux du ciel étoilé, la caravane remontait la rue du Premier-Consul pour aborder, aux premières pâleurs de l'aube, la route qui vit passer la fortune naissante de César.

La vallée du Buthier, que nous suivions, ne tarde pas à s'orienter à l'Ouest, parallèlement au val d'Aoste, que nous perdîmes ainsi de vue au bout de peu d'instant. La marche, sur la neige durcie, était aisée et agréable, et tout s'annonçait pour le mieux lorsque, venant du Sud, un peu de brise tiède s'éleva ; à notre droite, les cimes du Combin et du Vêlan se panachaient d'une légère fumée de mauvais augure.

Nous hâtons le pas : nous venons de dépasser le village d'Étroubles, et il est près de 11 heures, quand, subitement, une bourrasque violente s'élève, emportant des nuages de neige molle qui nous souffletent le visage, et, nous prenant directement de face, nous oblige à suspendre un instant la marche. Au bout de quelques minutes, le courant cesse et tout rentre dans l'ordre : mais de légers nuages commencent à courir dans le ciel.

A part ces présages inquiétants, sur la signification desquels nous ne nous faisons d'ailleurs pas d'illusions, la promenade était ravissante et les points de vue incessamment variés. Entre Saint-Oyen et Saint-Rémy, nous prenons une photographie du fond de la Comba di Bosses (Combe des Bosses), qui s'ouvre à notre gauche.

Arrivés à Saint-Rémy à midi et demie, nous y séjour-nâmes le temps strictement nécessaire pour déjeuner, assez cependant pour constater que les naturels, habiles à des distinctions entre les viandes « sèches » et « humides », le sont également à mettre le touriste en valeur et n'estiment point à vil prix leur hospitalité !

Il existe dans ce village une coutume curieuse et certainement unique en son genre : celle des soldats de montagne. Les jeunes gens nés sur le territoire de la commune sont exempts du service militaire, sous la seule condition de prêter gratuitement, aux voyageurs qui en font la demande, leur aide comme guides ou comme porteurs. Ils sont à cet effet désignés à tour de rôle par le syndic communal, à qui sont adressées les requêtes, et doivent obtempérer à sa réquisition.



Fond de la Comba di Bosses, phot. Cl. Regaud.

N'étant pas sans arrière-pensée quant à l'état du chemin et à celui du temps, nous résolûmes de mettre à profit cette utile institution, et, sur notre demande, deux jeunes gens nous furent adjoints, qui se chargèrent d'une partie de nos bagages.



Saint-Rémy, phot. Claudius Regaud.

A 2 heures et demie, nous quitions le village; bientôt, toute trace de pas disparaissant devant nous, nous dûmes avancer à la file indienne, avec une grande

lenteur. Nos deux porteurs, prenant alternativement la tête, ébauchaient à grand'peine la trace; un essai de raquettes ne donna pas de résultat satisfaisant, à cause du peu de résistance de la neige, où la jambe pénétrait jusqu'au genou.

La pente s'accroît; fort heureusement des poteaux

plantés à courte distance, et reliés par une corde, nous permettent, à l'aide des mains, de gravir sans trop de peine une montée fort rapide. Une avalanche gigantesque, dont nous venons de franchir la trace, large de près de 250 mètres, comble au-dessous de nous le fond de la vallée, où elle a entassé un énorme remblai.

La corde quittée, il faut marcher à flanc de coteau, toujours suivant le fil télégraphique : celui-ci, bien que porté à plusieurs mètres au-dessus du sol par ses poteaux, disparaît par instants sous la neige. A 4 heures et demie, le



La corde en montant au Grand Saint-Bernard,
phot. Claudius Regaud.

crépuscule s'étend sur la montagne, livide et lugubre. Une neige fine court en tourbillons, dans la violence accrue du vent, nous fouette le visage et s'insinue par les moindres interstices des vêtements. La nuit nous surprend en pleine tourmente : l'obscurité complique la marche et multiplie les

efforts inutiles ; nous ne progressons plus qu'avec beaucoup de peine et une extrême lenteur. L'ouragan se déchaîne en un crescendo formidable qui serait fort inquiétant, n'était la perspective de la cantine, toujours attendue et toujours plus loin ; la fatigue commence à nous gagner, traduite par un silence de mauvais augure. Impossible du reste d'ouvrir la bouche ; aussi chacun renonce-t-il bientôt à communiquer ses impressions, et concentre ses efforts tant sur la respiration à assurer que sur la traction alternative de l'une et l'autre jambe, encastrée dans 60 centimètres de neige mouvante.

Enfin nous arrivons à la cantine de Fontainte. Il est

temps, car la source de l'entrain est définitivement tarie ; le mécontentement se manifeste sous la forme de syllabes énergiques qui empruntent aux circonstances, comme à Waterloo, un accent de sincérité, voire une certaine grandeur : les visages doivent être sombres comme la nuit elle-même !

Il est 5 heures et demie quand nous franchissons la porte de la cantine. On se regarde : l'aspect des bonshommes de neige que nous sommes tous est pittoresque et assez hilarant pour nous rendre quelque gaieté ; autour du feu, loin de nous sécher, nous fondons : aux pieds de chacun s'étend une flaque d'eau.

Cependant le sifflement de la bise au dehors nous laisse rêveurs ; une défection se produit, qui ne soulève aucune récrimination : on sent que, pour la suite, la responsabilité de sa propre personne suffit à chacun ; par un accord tacite, on évite d'en parler et on se leste de vin chaud à haute dose. Le cantinier vient de téléphoner à l'hospice pour nous assurer du renfort et informer les religieux de notre prochaine arrivée.

A 6 heures et demie, les courages élevés à la hauteur des circonstances, le harnachement vérifié, les passe-montagne et molletières revus et consolidés, la caravane s'engouffre dans la nuit noire. Comme dans la chanson du carabin-poète,

Le moment critique
Allait commencer !

On n'y voit goutte, le ciel et la terre sont confondus : la tempête, plus furieuse que tout à l'heure, fait un tapage infernal ; on s'entend à peine ; il faut se toucher et se numérotter pour ne pas s'égarer ; on ne sait où l'on met les pieds, et l'on discerne difficilement si l'on monte ou si l'on descend ; les traces des marcheurs sont nivelées presque instantanément.

Toute notion de temps et d'espace disparaît devant l'idée fixe de la nécessité de l'effort immédiat à fournir. Cet effort est très considérable, et l'on ne saurait en donner l'idée par la description. Nous avons la sensation de marcher depuis longtemps, et cependant nous ne sommes pas à plus de 150 mètres de la cantine, lorsque la caravane se heurte à un talus de neige presque vertical, haut de 8 à 10 mètres, et évidemment entassé là par le vent depuis peu. Les premiers essaient de le gravir en ligne oblique, lorsque un sourd craquement se fait entendre sous leurs pas. Arrêt et hésitation : évidemment le morceau, s'il venait à se détacher, ne ferait qu'une bouchée de la caravane. Un mauvais plaisant insinue que les corps se conservent très bien dans la neige : la plaisanterie n'est pas goûtée, et, après délibération, la majorité décide, par quatre voix contre deux, que la prudence interdit d'insister et qu'il faut battre en retraite.

Quelques instants plus tard, nous étions de retour au refuge, assez penauds. Et si cependant des gens de l'hospice étaient partis à notre recherche ? Le téléphone, aussitôt interrogé, nous répond qu'en effet deux personnes ont quitté le couvent depuis plus d'une demi-heure. Il n'y a plus à hésiter, et l'on repart, sous la direction cette fois du cantinier, dont la grande habitude de ce parcours et l'apparence athlétique nous sont une sérieuse garantie.

Le mur qui nous avait arrêtés se dresse de nouveau ; le cantinier d'abord, puis chacun de nous successivement, le gravit comme on monte à l'échelle, en creusant son escalier des pointes de ses chaussures.

Tous les alpinistes présents sont heureusement expérimentés, car, sans corde, cette gymnastique, dans une obscurité absolue, relève du domaine de la haute école. Plus d'un, près d'atteindre le sommet, perd pied, glisse et se voit obligé de recommencer à plusieurs reprises. Un de nos camarades, qui a fait ses preuves et qui compte parmi

les mattres de l'alpinisme, déclare même, dans un moment de découragement, que la pente est impossible à gravir; il est vrai qu'il ne tarde pas à nous démontrer le contraire.

Cet exercice, excessivement pénible, nous prend environ vingt minutes, pendant lesquelles de nouveaux craquements se font entendre. Et en effet, le premier arrivé, avançant à tâtons sur les genoux et les mains, a trouvé à quatre mètres du bord, et parallèlement à celui-ci, une fissure large de quelque vingt centimètres. Aussi, pour éviter de charger la masse menacée, les arrivants vont-ils, à tour de rôle, se ranger au delà de la cassure.

A ce moment, comme du reste par la suite et jusqu'à la porte même de l'hospice, la moindre défaillance ou maladresse d'un de ses membres eût mis la caravane entière dans une situation périlleuse.

Enfin le pas est franchi, et l'on va se remettre en route, lorsque soudainement, dans la nuit noire, porté par la rafale qui descend du col, nous arrive un aboi de chien, aboi lointain, à peine distinct, prolongé en hurlement continu... Immobilisés du coup, nous écoutons: pas de doute, ce sont eux!

L'impression est saisissante; la poésie en est étrange et intense: cette heure valait d'être vécue et compensait largement la peine et le danger. Une clameur unanime et enthousiaste, bien faible dans la tempête, s'est échappée de nos lèvres et a porté notre réponse au brave animal dont l'instinct nous avait si merveilleusement devinés. Quelques minutes plus tard, deux taches sombres de formes humaines se profilaient devant nous, précédées de la silhouette de leur guide, qui va de l'un à l'autre avec des caresses, comme s'il retrouvait ses mattres! Instant inoubliable qui restera parmi nos plus profondes impressions alpestres et humaines! Alors, tandis que, dans ce cadre unique, s'échangeaient des paroles de bienvenue entre des gens qui ne se voyaient même pas, j'évoquai (pourquoi et par

quel bizarre phénomène de contraste?) j'évoquai la vision d'un de nos grands boulevards, avec son animation de 8 heures du soir; d'un groupe de physionomies connues, entrant au spectacle, portaient des rires ironiques, et l'on se gaussait de quelques détraqués, sûrement enragés, qui avaient trouvé drôle d'aller courir les montagnes à Noël! « Quel plaisir y peuvent-ils avoir, disait-on, et que diable y vont-ils chercher?

— Vous avez raison, amis : ce que nous y cherchons, ne le cherchez jamais : vous ne l'y trouveriez pas. »

Les gourdes réconfortantes avaient circulé et retrempé les énergies : le cantinier redescendit seul, tandis que, sous la conduite de nos nouveaux guides, nous reprenions l'ascension, de plus en plus difficile et pénible. La pente, extrêmement forte, n'eût certainement pas pu être gravie, dans les conditions où nous nous trouvions, sans la présence d'un nouveau câble, fixé à des poteaux rapprochés à 5 mètres.

On ne saurait décrire l'énergie qu'il nous fallut déployer pour avancer toujours, malgré une fatigue écrasante, un vent terrible qui, venant directement de face, annihilait nos efforts, nous eût renversés sans la corde, et ne nous permettait qu'à peine de respirer suffisamment pour ne pas être asphyxiés; un froid capable, si nous avions dû avoir un moment d'hésitation ou d'immobilité forcée, de nous geler en quelques minutes, et une neige mouvante, qui nous eût ensevelis en moins de temps encore. Il nous était à peu près interdit d'ouvrir les yeux, ce qui, du reste, ne servait à rien, car la tache sombre de la silhouette humaine ne se discernait plus à trois mètres, malgré l'habitude prise de l'obscurité. L'on se dirigeait surtout à tâtons. Tout contre nous, marchant de notre pas sans jamais s'écarter, allant de l'un à l'autre comme pour nous encourager, nous sentions le souffle de notre gros chien, admirablement solide sur les pentes de neige les plus raides.

La sensation que nous avions très nette du danger imminent qui eût résulté de la moindre concession faite à la lassitude qui nous accablait, ou au découragement qui nous guettait, nous permit seule de trouver en nous la somme d'énergie et de force musculaire capables de nous tirer d'affaire.

La dernière partie de la montée nous amena, brusquement et sans transition, sur le col. Mais là régnait un courant d'air invraisemblable, continu, inédit, qu'aucun obstacle ne tempérerait plus, et qui se précipitait avec fureur de Suisse en Italie. La respiration instantanément coupée, la caravane fut projetée à terre, sans que la résistance fût possible : une pèlerine sous laquelle le vents'était engouffré fut partagée en deux par son milieu ; un foulard et un béret s'envolèrent. Il fallait cependant avancer à tout prix, sous peine d'être gelé ou recouvert : nous marchâmes donc comme nous pûmes, courbés en deux, glissant, enfonçant dans des trous, nous traînant et nous cramponnant par tous les moyens, avec la sensation de nous agiter sur place. L'espace à franchir était court, heureusement ; il nous parut immense : nous étions à bout de forces, et certainement le moment était proche de l'épuisement définitif et de l'accablement irrésistible.

Mais, tout à coup, voici qu'une lueur apparaît, qui semble dans le ciel. Dans une accalmie, un son de clarinette nous parvient, mièvre et cependant perçant : c'est le port, le salut, l'hospice ! Il est 9 heures et demie. Nous avons mis près de deux heures et demie pour parcourir une distance facilement franchie en trente minutes, par le beau temps.

L'épopée est terminée : nous croyons descendre dans une cave quand nous accédons à la porte d'entrée, élevée cependant de quatorze marches au-dessus du sol. Les religieux, inquiets, se disposaient à sortir eux-mêmes pour venir à notre aide.

Que dire de cet accueil vraiment fraternel, de ces petits

soins, de cette hospitalité au grand sens antique du mot, prodiguée à des inconnus venus là pour leur plaisir, et pour lesquels de braves gens sont prêts encore à risquer leur vie? Il est douteux que les touristes que les agences débarquent par centaines dans la belle saison, et dont l'affluence a changé le caractère de l'institution du Saint-Bernard et fait du couvent une auberge, il est douteux que ces gens en emportent l'impression vraie, et en quelque sorte originelle, que les circonstances nous ont permis d'éprouver.

Pas d'encombrement, par exemple! Un seul hôte à part nous, mais un hôte de marque : le président de la Confédération helvétique.

Après une demi-heure consacrée à laisser fondre patiemment, autour du feu, les glaçons énormes et monolithes qui pendent aux vêtements, aux barbes, et se sont formés jusque dans l'intérieur des chemises, nous faisons bon accueil au souper, au cours duquel le prieur nous fait l'honneur, apprécié, paraît-il, et motivé sans doute par les exceptionnelles circonstances, de venir converser avec nous : c'est un homme jeune encore, non sans distinction, visiblement très intelligent, et que son isolement n'empêche pas d'être très moderne.

L'hospice du Grand Saint-Bernard a été suffisamment décrit, et il serait oiseux d'y insister : la matinée que nous y passâmes nous permit d'explorer son intérieur et ses environs et d'en prendre quelques aperçus photographiques, où figurent notamment les chiens, superbes bêtes, malheureusement décimées par une récente épidémie. Nous ne pûmes visiter la morgue, où les corps se conservent si bien! elle disparaissait sous les neiges. Nous admirâmes, par contre, le remarquable vitrail où est inscrite la fière devise des religieux, *Fideliter-Fortiter-Feliciter*, devise dont les événements de la veille nous avaient donné, avant la lettre, l'éloquent commentaire.

Un mot de gratitude sur le registre des voyageurs, un cordial adieu aux religieux et au prieur, avec lesquels nous serons heureux de nous remémorer peut-être quelque jour la fameuse soirée, et nous dévalons rapidement sur Bourg-Saint-Pierre, d'où un traîneau inconfortable nous conduit, par un chemin propice à d'inquiétantes glissades latérales, jusqu'à Orsières.

Le bon gîte et la bonne soirée! Et quels banquets éga-



Les chiens au Grand Saint-Bernard, reproduction d'une photographie de M. André Forest.

lent le charme de ces repas improvisés, toujours insuffisants au gré de convives affamés, où la griserie de la fatigue, aidée de deux doigts de vin blanc, engendrent la gaité, la folle, ridicule, charmante et communicative gaité. Belles heures d'insouciance et de jeunesse, qui n'ont pas de prix, mais qui ont, hélas! une fin.

Le 29 au matin, partie à pied, partie en de déplorables chars à bancs improvisés, la vallée est descendue jusqu'à Martigny. Sous la neige fraîche, elle est incomparable,

cette vallée, à la fois coquette et grandiose : un artiste eût pu assurément trouver, dans ses multiples aspects, de remarquables inspirations... Les artistes aussi se tiennent au chaud l'hiver, et nous n'en rencontrâmes point.

Comment, l'après-midi, des voituriers imprévoyants, ayant eu la sottise de vouloir nous conduire en traîneau par le dégel, nous amenèrent à la gare de Saint-Maurice juste à temps pour voir s'ébranler doucement le train qui nous devait emmener ; comment nous en fûmes réduits à dévorer en vingt-cinq minutes, au buffet de Lausanne, un compendieux dîner, à la stupéfaction de l'établissement, et à venir coucher à Culoz dans des conditions sensiblement défectueuses, pour rentrer aux Brotteaux le lendemain matin, parmi un succès de curiosité, mérité du reste, l'histoire est banale et ne vaut pas d'être racontée.

* * *

Ce n'est point sans quelque mélancolie que nous fîmes nos adieux, dans cette brumeuse matinée lyonnaise, à ces amis dont plusieurs, fidèles compagnons de nos courses alpestres, partagèrent avec nous les plus pures et les plus fortes émotions de notre jeunesse. Mélancolie justifiée, à ce tournant de l'étape de la vie où une confiance déjà limitée en ce qui nous attend dissimule mal le regret de ce que nous quittons. Bientôt le piolet n'aura plus à redouter que la morsure de la rouille ; bientôt jeunesse et liberté s'en iront rejoindre les neiges d'antan. Du moins ne regretterons-nous pas, de ces jours passés, ceux trop courts que nous avons pu consacrer au culte de l'éternelle splendeur des choses, à la contemplation de l'immortelle nature. Nous avons reçu en échange l'impression inestimable de la Beauté.

D^r F. DUMAREST,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

LA SUISSE NIÇOISE

(PAR M. FERNAND NÖTINGER)

I

LA VÉSUBIE. — GÉNÉRALITÉS GÉOGRAPHIQUES ET CARACTÈRES GÉNÉRAUX. — RÔLE DE CETTE RIVIÈRE DANS L'ÉCONOMIE RURALE DE LA RÉGION QU'ELLE ARROSE.

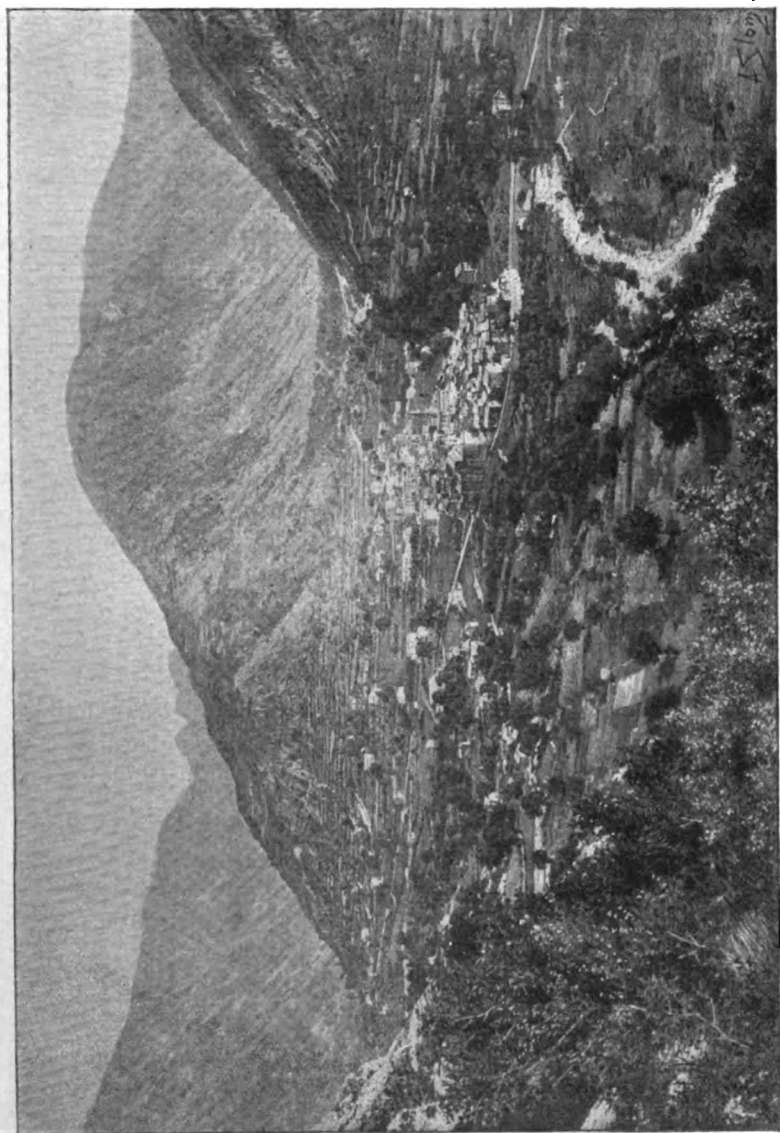
La vallée de la Vésubie, justement renommée dans la région comme une des parties les plus fortunées de l'ancien comté de Nice, pour le climat qu'elle possède et les beautés naturelles qu'elle renferme, offre, en outre, un champ assez étendu à l'étude de phénomènes particuliers qui la distinguent du reste de la contrée. Des hauts sommets qui la dominent, d'admirables panoramas se découvrent, et, si la Suisse conserve toujours une incontestable supériorité, grâce à ses lacs si beaux et à ses incomparables glaciers, il n'en est pas moins vrai que, des cimes élevées de la chaîne des Alpes Maritimes, les regards émerveillés de l'excursionniste embrassent le spectacle de la mer, avec ses caps et ses golfes, son azur et son immensité.

Au pied de leurs murailles dentelées, les montagnes de la « Suisse Niçois » voient s'étendre des champs de neige, des névés éblouissants et même des miniatures de glaciers que parcourent les chamois rapides. Leurs cirques, après

et déchirés, abritent de petits lacs alpins, aux eaux bleues ou vertes ou bien noirâtres, dont la surface unie reflète les rochers aigus qui environnent ces tranquilles bassins. Quelques belles et antiques forêts, derniers vestiges de la grandeur passée, étalent encore leur verdure en des cantons privilégiés de la vallée supérieure. Les plantes les plus rares émaillent les pâturages ou se cachent dans les anfractuosités de rocher de ce pays vraiment enchanteur. Les pentes gazonnées, — il en reste encore, — que parcourent les troupeaux de vaches, resplendent sous le superbe soleil de Provence, et les sonnailles des bonnes bêtes tintent encore que déjà se font entendre les sifflements des marmottes s'ébattant sur les roches.

Les excursionnistes, par petites troupes, quelquefois même par caravanes, animent la solitude des monts et des vallées; de coquets chalets, des hôtels confortables se sont élevés çà et là dans diverses localités; des hôtelleries de montagne ont été construites en des lieux voisins de la région des neiges éternelles; même un établissement balnéaire, pour l'exploitation d'une source minérale, a été édifié à grands frais. Bref, la vallée de la Vésubie est devenue pour Nice et la région ce que la Suisse est pour l'Europe. C'est pourquoi je lui ai donné le nom de « Suisse Niçoise », que le lecteur, après avoir lu les explications qui précèdent, ne considérera sans doute plus comme trop ambitieux.

La vallée de la Vésubie est enserrée entre de hautes chaînes de montagnes qui, se détachant du massif central, la séparent, à l'Ouest, du bassin de la Tinée et à l'Est des bassins de la Roya et de la Bevera. Elle prend son origine dans le massif montagneux qui est compris entre la cime de la Balme de Ghilié (2,999 mèt.) et le Mont Clapiér (3,046 mèt.). Son issue s'ouvre dans la vallée du Var, en face du village de Bonson. Jamais elle ne s'élargit beaucoup, et on compte les endroits où le fond présente — comme



15/62
Saint-Martin-Vésubie et le Mont Piagù, reproduction d'une photographie de M. Anfossi.

aux environs de Roquebillière — une surface quelque peu plane. Partout ailleurs, son thalweg est formé par la ligne d'intersection des deux versants des montagnes qui l'encaissent. Quelquefois même, la vallée s'étrangle tellement que c'est tout juste si l'eau de la rivière a la place pour passer. Elle est orientée du Nord au Sud, et sa pente est rapide : trente kilomètres à vol d'oiseau séparent, en effet, son origine, dont l'altitude extrême atteint 3,000 mètres, de son issue, qui est à la cote de 140 mètres. Son périmètre circonscrit donc des territoires qui appartiennent à des régions d'altitudes extrêmement différentes, en sorte que la vie des êtres et des choses y prend, dans ses manifestations, certaines formes caractéristiques dont l'étude offre un très grand intérêt. La rivière Vésubie descend de hauts sommets de la chaîne des Alpes. Deux torrents la constituent : le Boréon et le torrent de la Madone des Fenêtres. Le Boréon se forme des eaux descendues du Mont Pelago (2,772 mètr.), du Caire dell'Agnel (non coté), de la Cime de Cocourda (non cotée), et du Pic des Tre Colpas (non coté); le torrent de Salèses apporte au Boréon l'appoint important de ses eaux. Le torrent de la Madone des Fenêtres recueille celles qui descendent du vaste amphithéâtre dont le Mont Gelas (3,135 mètr.), le Mont Colomb (non coté), le Neglier (2,787 mètr.), sont les sommets les plus élevés, et vient opérer sa jonction avec le Boréon au pied même du bourg de Saint-Martin-Vésubie, point à partir duquel la rivière prend le nom de Vésubie. Elle reçoit de nombreux affluents, grands ou petits, parmi lesquels il faut donner une mention spéciale à la Gordolasque, qui, par l'importance de son débit, peut certainement rivaliser avec le torrent de la Madone des Fenêtres. La Gordolasque est le grand collecteur des eaux qui arrivent des pentes escarpées du puissant massif montagneux dont le Gelas, déjà nommé, à l'Ouest, et le Clapier (3,046 mètr.), à l'Est, sont les plus superbes satel-

lites : après un cours de vingt kilomètres environ, elle vient se jeter dans la Vésubie, à deux kilomètres en aval du village de Roquebillière.

Il n'est pas possible d'assigner à la Vésubie de source déterminée. Tous les torrents qui la constituent ont la même origine : de chaque champ de neige coulent d'innombrables ruisseaux qui viennent se mêler dans l'artère principale. De petits lacs, en très grand nombre dans cette région, les alimentent également, en sorte que, même en plein été, ces torrents roulent un volume relativement considérable d'une eau étincelante et claire.

La Vésubie, après avoir traversé les territoires des communes de Saint-Martin-Vésubie, Roquebillière, Belvédère, la Bollène, Lantosque, Utelle, et forcé les défilés du Cros-d'Utelle, va se jeter dans le Var à vingt-cinq kilomètres de l'embouchure de ce dernier fleuve dans la Méditerranée.

La longueur totale de la Vésubie n'atteint certainement pas cinquante kilomètres, même si l'on suit tous les circuits qu'elle décrit et en prenant sa plus grande branche initiale, qui est le Boréon. Mais, d'autre part, les évaluations qui fixent cette longueur au chiffre de quaranté-cinq kilomètres me paraissent légèrement atténuées¹. La vérité se trouve entre ces deux limites.

Le régime de la rivière est très instable, et varie suivant les intempéries des saisons. Vienne une pluie d'orage, et les ruisseaux limpides se métamorphosent en torrents sales et furieux. Cela est vrai surtout des eaux de la Madone des Fenêtres et de la Gordolasque, qui bondissent, avec de sourds grondements et des volutes d'écume, de gradin en gradin comme le long d'un véritable escalier. Le Boréon n'affecte pas cette allure désordonnée et violente. Parcourant des terrains en grande partie boisés ou gazon-

1. C'est en comparant des mesures prises, par épreuves, sur le terrain, avec les distances correspondantes inscrites sur les cartes, que je me suis convaincu de l'atténuation que je signale.

nés, il mène plus calmement un cours que coupent, toutefois, deux cascades d'où ses eaux tombent de trente à quarante mètres de hauteur.

Il est presque superflu d'ajouter que la Vésubie n'est nulle part navigable. C'est à peine si elle est flottable. On l'utilise toutefois pour cet objet, et, si le volume d'eau qu'elle contient n'est pas suffisant pour entraîner les troncs d'arbres provenant d'une coupe de bois, on construit une écluse ; la quantité d'eau nécessaire une fois amassée, on ouvre l'écluse, et tous les billots, se cognant, se meurtrissant, commencent à descendre le fil de l'eau. Mais des blocs de rochers encombrant le lit du torrent ; souvent les troncs d'arbres, poussés dans les anfractuosités, y demeurent engagés. Alors des hommes, armés d'une sorte de pioche, cheminent le long de la rivière, sautent de roche en roche, piquent leurs outils dans le billot récalcitrant et, après maints efforts, l'obligent à reprendre son voyage mouvementé. On conçoit tout ce que ce procédé a d'onéreux ; il grève évidemment le bois de frais trop considérables pour rendre rémunératrice une coupe soumise à des conditions d'exploitation de ce genre.

Aussi n'est-ce pas là la véritable fonction des rivières des Alpes Maritimes. Leur vrai rôle est de subvenir aux besoins de l'irrigation et, comme on le verra plus tard, leur importance, à ce point de vue, est grande. On peut même dire que les rivières sont les uniques dispensatrices de la vie et du bien-être dans les régions qui nous occupent.

La Vésubie, en temps normal, roule des eaux claires et douces qui seraient très favorables à la truite. Et, en effet, on y pêche de très beaux spécimens de ce poisson, qui constitue un des aliments les meilleurs de la cuisine montagnarde. Mais si les truites s'accommodent volontiers des eaux limpides, elles ne peuvent vivre dans les eaux limonneuses, bourbeuses, que roule le torrent après un orage.

Je me souviens que, lors d'une de ces crues désastreuses dont la Vésubie est coutumière, les eaux, en se retirant, abandonnèrent sur le gravier des quantités de truites que les gens des villages voisins — Saint-Jean-de-la-Rivière, le Cros-d'Utelle, etc. — vinrent ramasser. Les malheureux poissons étaient presque tous morts étouffés par les flots de boue que charriait l'onde en fureur. On pêche la truite à la ligne, mais la fréquence des crues a décimé le poisson. Il est devenu beaucoup plus rare, et le métier de pêcheur est aussi pénible à exercer que peu rémunérateur.

II

**DE NICE A SAINT-MARTIN-VÉSUBIE. — LA CLUSE DU CROS-D'UTELLE.
— DANS LA VALLÉE : LANTOSQUE. — LA BOLLÈNE ET LA FÊTE
DE SAINT-LAURENT. — ROQUEBILLIÈRE; POPULATIONS ET MŒURS
PASTORALES.**

Il y a peu d'années encore, pour aller de Nice dans la vallée de la Vésubie, on suivait une route — la seule qui existât alors — qui monte, descend, remonte, redescend pour remonter encore, cinquante-neuf kilomètres durant! Ce trajet exigeait près de douze heures de diligence, heures de nuit, heures fatigantes, puisque l'obscurité ne permettait point de jouir des curiosités naturelles que la route présente. La construction de la ligne ferrée de Nice à Puget-Théniers a modifié cette situation. L'issue de la vallée de la Vésubie se trouvant, par suite de cette circonstance, à moins d'une heure de chemin de fer de Nice, il ne restait plus, pour économiser les trente-quatre kilomètres de côtes qui séparent cette ville de Saint-Jean-la-Rivière, qu'à unir ce dernier point à la ligne du Var, au moyen d'un tronçon de route de neuf kilomètres, au travers des gorges de la Vésubie.

Ainsi fut fait, et, depuis trois ans, en quittant la station de la Vésubie, le touriste s'engage dans une cluse qui est

un des plus beaux échantillons du genre qu'il soit possible d'admirer.

La route pénètre dans une gorge enfermée entre deux murailles de rochers d'une élévation prodigieuse; elles montent à plus de 250 mètres de hauteur à pic. Les entablements rocheux qui forment ces murailles semblent avoir été empilés les uns sur les autres par des Titans et, dans les interstices, au flanc des parois, des plantes grimpanes, des arbres qui paraissent des arbustes, se sont accrochés. L'œil ne rencontre pas de surface plane de quelque étendue, et, si une étroite bande de terre arrive à se maintenir, la pente en est tellement inclinée qu'aucune chèvre, même la plus hardie, ne se risquerait à y poser le pied. C'est le long de ce défilé redoutable et longtemps regardé comme inaccessible, où le soleil ne fait parvenir qu'à grand-peine ses rayons, que la route serpente, disputant au torrent, qui écume et mugit, une place qu'il ne consent pas toujours à lui céder. Tantôt il a fallu percer la roche en tunnel; ailleurs le rocher surplombe, en demi-voûte, la route, comme prêt à l'écraser sous sa masse, pour la punir d'avoir violé ces gorges jusque-là inaccessibles. Ce site, merveilleux de beauté pittoresque et sauvage, dépasse en grandeur les gorges du Fier et n'a rien à envier en majesté aux célèbres gorges du Chabet-El-Akra, dont l'Algérie est si justement orgueilleuse.

Peu à peu, pourtant, le bourdonnement continu des flots se répercute avec moins d'intensité dans le défilé. On va en sortir, on en sort, et, à gauche, sur les contreforts de l'Uesti, le petit village du Cros-d'Utelle et son clocher se montrent, gracieusement blottis au milieu des bois d'olivier.

A droite, sur les hauts et sauvages escarpements qui dominant la vallée, quelques maisons indiquent Duranus, dont les habitants avaient une réputation farouche que le voisinage du fameux « Saut des Français » leur attirajadis.

Un homme de ce village m'a raconté que lorsque quelqu'un de Duranus se rendait pour affaires en « France » — on désignait ainsi, avant l'annexion, la partie du département qui forme aujourd'hui l'arrondissement de Grasse, — il avait bien soin de cacher son origine locale, de crainte que les habitants de la rive droite du Var ne lui fissent un mauvais parti. Que, embusqués dans leur nid de vautours, les gens de Duranus — au temps des guerres de la première République — aient surpris et précipité, du haut de leurs rochers, quelques trainards français, c'est ce qui n'est pas douteux. Mais la légende a singulièrement amplifié les événements, et je doute que quelques paysans mal armés aient jamais pu faire grand mal aux redoutables légions qui, au siècle dernier, parcouraient ces montagnes.

A la hauteur de Saint-Jean-la-Rivière, un barrage capte les eaux de la Vesubie et les envoie, par un canal qui est une œuvre d'art remarquable, porter la fécondité dans les campagnes de Nice, Villefranche, Beaulieu, etc.

A peu de distance du barrage, la route atteint de nouveau une cluse, défendue par un curieux ouvrage de fortification — une batterie souterraine ; ses gardiens montrent leurs gueules au fond des embrasures, et la vie paraîtrait absente de ce morne et triste paysage, si quelques vêtements de soldats, séchant sur les herbes de fer, ne signalaient, dans cet antre, la présence de l'homme.

Au delà de ce site peu enchanteur, la vallée s'élargit légèrement et on découvre, sur la gauche, le hameau du Figaret. Des maisons au mortier rougeâtre, aux vieux toits vermoulus avec de petites cheminées qui fument, sont disséminées, par groupes, au milieu de prés verdoyants qu'émaillent de beaux bouquets de châtaigniers. L'effet d'ensemble est très pittoresque. Les gens du Figaret passent pour être de beaux parleurs, et les séances du conseil municipal d'Utelle (nom de la commune dont fait partie le

Figaret) permettent au conseiller du hameau de donner libre carrière à son éloquence. Les villageois ne se gênent pas pour en rire, mais que faire à cela? Nul n'est prophète en son pays!

Encore quelques kilomètres de route et voici le village de Lantosque, dont les maisons s'alignent sur une arête qui semble barrer la vallée. La rivière s'engouffre avec bruit dans un passage étroit, qui s'ouvre au pied même du village. Lantosque est le chef-lieu de la commune de ce nom. Celle-ci est — de même qu'Utelle sa voisine — composée de plusieurs hameaux ou « quartiers » souvent très éloignés les uns des autres; notons, en passant, ce détail, car nous ne retrouverons pas ce mode de groupement dans les localités de la haute vallée où nous allons bientôt arriver. Lantosque, par la nature des productions d'une fraction notable de son territoire, appartient encore à la région moyenne et relève, partiellement tout au moins, du climat provençal. On y trouve, en effet, d'importantes plantations d'oliviers, et la vigne et le figuier y donnent — dans les coteaux bien exposés — des produits appréciés; les arbres fruitiers y sont nombreux, et des légumes de bonne qualité poussent dans les jardins qui s'étagent aux environs du village. Des forêts, des pâturages où les gens de Lantosque entretiennent des bestiaux, apportent leur contingent à l'aisance générale, — aisance relative, cela s'entend.

Une partie de la population féminine ajoute une autre source de gain à celles que possèdent les familles : la corporation des nourrices compte, en effet, parmi elle de nombreux membres, et l'inspecteur des Enfants Assistés, quand il est en tournée dans la commune, voit ses instants très occupés.

Beaucoup d'habitants de Lantosque portent le même nom et les mêmes prénoms. On a dû, pour les distinguer les uns des autres, ajouter au nom patronymique des chefs

de ménage le nom patronymique de la femme. Cette addition même n'étant pas suffisante, on les a libéralement gratifiés de sobriquets, souvent risibles, mais qui ont cet avantage d'éviter toute confusion.

Dans les hameaux, comme dans le village chef-lieu, on tisse la toile de chanvre nécessaire à l'habillement. Le chanvre est cultivé dans la commune, qui possède deux fouleries; mais la fabrication de la toile se limite en général aux besoins locaux.

A deux kilomètres de Lantosque, un embranchement se détache de la route, et monte en lacet sur une colline couverte de beaux châtaigniers où s'éparpille la lumière du soleil. Arrivé sur le plateau, le touriste y découvre des maisons, de proportions assez vastes, dont la plus importante est un hôtel confortable. Des prairies émaillées de fleurs, des champs de blé, des champs de pommes de terre les environnent; une vache lève son museau humide de rosée et, dans les arbres fruitiers, les insectes bourdonnent, remplissant les airs de leur concert confus. C'est le plateau de la Bollène. Des bouquets d'oliviers plaquent leur feuillage contre une éminence qui domine le plateau et que couronne le village (704 mèt.), assis sur les derniers épaulements de la Cime des Vallières¹. Les maisons de la Bollène se serrent les unes contre les autres autour du campanile de la petite église, et montrent, au-dessus des masses grises et ternes des oliviers, leurs toits ardoisés et leurs greniers ouverts à tous les vents. Les rues, pavées de cailloux tirés du lit des torrents, sont étroites et montueuses. Silencieuse d'habitude et calme, la petite localité se remplit, à l'époque de sa fête patronale, d'une anima-

1. On trouve à la Bollène, indépendamment de l'hôtel du plateau, une auberge convenable. On peut faire, de ce village, de très intéressantes excursions dans les forêts de la Mairis et de la Fraccia, toutes deux fort belles et, d'une manière plus générale, dans tout le superbe massif de l'Aution.

tion particulière. C'est au mois d'août, le jour de Saint-Laurent, que les Bollenasques entrent en liesse. La fête de ce petit village montagnard ne sortirait pas de la banalité ordinaire des fêtes villageoises, si elle ne présentait une particularité curieuse qui n'a été, si je ne me trompe, l'objet d'aucune description détaillée. Elle en mérite une pourtant, car bientôt, peut-être, ce vieil usage — comme tant d'autres — tombera en désuétude et ne sera plus qu'un souvenir.

La fête débute par une cérémonie religieuse, entourée de toute la solennité possible. C'est au cours de la grand-messe que se place la scène intéressante dont je vais essayer de donner une idée. Aussitôt après l'évangile, jeunes gens et jeunes filles sortent et se rendent sur la place pour s'y former en procession. Puis ils rentrent dans l'église pour faire l'« offertia », — l'offrande, — autorités municipales et maire en tête, et précédés de musiciens qui exécutent une marche très anciennement écrite pour la circonstance. Cette marche, populaire dans les localités de la Vésubie et notamment à Roquebillière, a un cachet archaïque, une allure entraînante, une tournure, en un mot, tout à fait singulière. Le cortège, dont tous les membres portent la cocarde tricolore, s'avance vers l'officiant, qui se tient derrière la sainte-table. Le prêtre a revêtu, par-dessus la chasuble, une forte écharpe qui l'aide à soutenir la châsse renfermant les reliques de saint Laurent, patron du village. Le maire, tenant à la main un sceptre garni de rubans de couleur et de fleurs, — une pomme, la plus grosse qu'on ait trouvée, lardée de grossous, surmonte le bâton, — le maire, dis-je, s'incline, baise les reliques, dépose une pièce de monnaie sur un plateau placé à cet effet, et passe le sceptre au suivant, qui répète les mêmes cérémonies. Et ainsi de suite jusqu'au dernier jeune garçon, qui, lui, vient offrir un lapin en vie, suspendu à l'extrémité d'un bâton tout enguirlandé. Les jeu-

nes filles arrivent à leur tour; elles portent un voile blanc sur la tête et un ruban bleu en sautoir, une cocarde tricolore est fixée au côté gauche du corsage. La première d'entre elles tient à la main un sceptre décoré de la même manière que celui dont les hommes font usage, mais avec cette différence qu'au lieu d'une pomme, c'est un pigeon blanc qui y est attaché. Puis, au milieu du vague murmure de la foule qui regarde, les jeunes filles, observant le même cérémonial que les jeunes gens, défilent, au grand émoi du pauvre pigeon ainsi passé de main en main. Le défilé a lieu avec ordre et, leur tour achevé, jeunes gens d'un côté, jeunes filles de l'autre vont se ranger dans les nefs latérales de l'église. Près du banc où se sont retirés le maire et les conseillers municipaux, le valet de ville, en grand uniforme, se tient, l'étendard du village à la main. Devant la fanfare, deux valets d'armes sont debout, une hallebarde enguirlandée à la main; ils sont coiffés de chapeaux ornés de longs flots de rubans de couleur tombant jusqu'à terre. Devant l'autel, l'officiant attend, immobile et grave, que la longue file des gars et des jeunes filles se soit écoulée. Cet ensemble forme un tableau d'un pittoresque achevé, d'une couleur locale tellement attrayante qu'on en oublie la longueur — pourtant démesurée — de la cérémonie.

Au moment où l'« offerta » s'achève, les cloches carillonnent à toute volée, des détonations retentissent, la population met genou en terre, tandis que le prêtre élève sur toutes ces têtes inclinées les reliques de saint Laurent, avec lesquelles il donne la bénédiction aux fidèles rassemblés dans l'église. La messe se termine ensuite comme à l'ordinaire. La musique, précédée des hallebardiers, reconduit la municipalité à la mairie et le curé au presbytère.

L'après-midi, les danses commencent et se poursuivent pendant les trois jours que dure la fête, — le « festin », comme on dit là-bas.

Je me suis peut-être beaucoup étendu sur cette cérémonie; mais les usages locaux — comme les costumes nationaux — vont se perdant de plus en plus, et un jour arrivera où on saura gré aux touristes de les avoir notés au passage.

A quinze cents mètres environ de l'embranchement de la Bollène, toujours en remontant la vallée de la Vésubie, la route traverse le « quartier » de Gordolon, qui est un des endroits de la région que la nature a pris le plus de soin d'embellir. Ce ne sont que prés verts, arbres chargés de fruits, eau claire et limpide courant dans les rigoles. Une antique chapelle — qui n'a, d'ailleurs, rien de bien remarquable — s'élève sous de beaux arbres, et les yeux se reposent avec plaisir sur ce paysage d'une rare fraîcheur et d'un aspect charmant. C'est peu après Gordolon que s'aperçoit Belvédère, village bâti à 830 mètres d'altitude sur un promontoire montagneux, dominant le torrent de la Gordolasque qui débouche en ce lieu. Le territoire de Belvédère — au moins dans les environs immédiats — est fertile et sa position délicieuse.

Au pied de la croupe de montagne où est bâti Belvédère se trouve le gros bourg de Roquebillière, sur les bords de la Vésubie dont les débordements furieux ont souvent inspiré aux habitants des maisons riveraines les craintes les plus sérieuses et les plus légitimes. Rien ne peut, en effet, donner une idée de la violence du torrent dans les moments de forte crue. La Vésubie qui, à l'éclage, n'a guère plus de 3,000 litres à la seconde, roule, à la suite d'un orage, un énorme volume d'eau.

Une crue survenue en 1889, notamment, et que j'ai vue, mit en danger toute la partie inférieure de Roquebillière. La route fut emportée, et la circulation interrompue pendant assez longtemps. Afin de protéger la berge contre les violences du torrent, on a établi, dans le lit de la rivière, des « épis » de sept à huit mètres de longueur, distants de cin-

quante à soixante mètres les uns des autres ; quatre de ces épis ont été placés en amont et huit en aval de la bourgade, dont la sécurité se trouve ainsi mieux assurée.

Les maisons de ce village important — il a près de 2,000 habitants — ne peuvent pas se désintéresser complètement de l'existence de leurs voisines. A l'exemple de celles des bourgs arabes, elles s'étaient, en effet, les unes les autres ; très hautes pour la plupart, elles dominent des rues étroites par-dessus lesquelles il leur arrive quelquefois de se souder. Une rue du bas quartier, d'un aspect fort pittoresque, se prolonge sous des portiques voûtés et obscurs ; brusquement, le touriste se trouve transporté dans un autre monde, dans la ruelle étroite, sombre et sale d'une cité orientale. Mais le mugissement d'une vache, enfermée dans une étable et que gagne la nostalgie des hauts pâturages, le rappelle vite à la réalité. Les maisons sont loin d'être bien entretenues. Ce fait est dû, pour une bonne part, à l'état de morcellement dans lequel se trouve la propriété. Une maison a parfois cinq ou six propriétaires ; les étages mêmes sont partagés entre deux ou trois personnes. Chacun se repose sur le voisin du soin d'entretenir l'escalier ou le mur mitoyen, et, comme le voisin s'empresse d'imiter un si parfait exemple, les dégradations rongent peu à peu comme une lèpre ces maisons décrépites. A cette raison s'en ajoute, il est équitable de le remarquer, une autre : le peu d'aisance de la population. Il n'y a guère plus de vingt ans, en effet, que ces malheureux villages de la montagne sont dotés de voies de communication. Privés jusqu'alors de voies carrossables, loin de tout centre important d'échange et de consommation, les paysans vivaient au jour le jour, se contentant du maigre produit de leurs petits jardins et du laitage qu'ils tiraient de leurs vaches ou de leurs chèvres. Pas d'épargnes, pas de réserves. De plus, et c'est un trait de caractère commun à toutes les populations qui vivent

de l'art pastoral, l'imprévoyance y est extrême. Sans aucun souci des générations futures, on envoie — on a toujours envoyé — les bestiaux dans les pâturages dès que la saison et tant que la saison le permet. Les malheureux pâturages constamment parcourus — en dehors des mois les plus rigoureux de l'hiver — n'ont pas le temps de se reconstituer; la terre végétale, mal retenue, cède aux premières pluies, descend et roule au fond du torrent qui l'emporte à la mer. La situation va s'empirant chaque jour. Elle est particulièrement déplorable dans un territoire d'une superficie considérable — près de 6,000 hectares — qui s'étend au Nord et au Nord-Est de la partie française des communes de la Bollène, Belvédère, Roquebillière et Saint-Martin-Vésubie. Quatre communes sont co-usagères de ce territoire, qui s'appelle la *Terre de Cour* (*Terra di Corte*, territoire de la Couronne). Au nombre des droits qu'elles possèdent sur ce territoire, on remarque les suivants : Belvédère a le droit d'y faire paître tous les bestiaux de ses habitants, sans limitation de temps ni de nombre, et de défricher à volonté dans toute l'étendue de la Terre de Cour; — Roquebillière a les mêmes droits (faculté de faire paître ses troupeaux sans limitation de temps; défrichements à volonté); -- deux autres communes, Lantosque et Saint-Martin-Vésubie, ont le droit d'y envoyer leurs bestiaux chaque année, du 24 juin à la Saint-Michel. La nue propriété de la Terre de Cour appartient à Belvédère¹.

Les inconvénients de cette organisation communautaire sautent aux yeux. On ne ménage pas ce qui est à tout le monde; on ne l'améliore pas, surtout : pourquoi introduire des améliorations dont profiteraient ceux qui n'auraient même pas collaboré à la dépense? A l'époque où arrivent les troupeaux, le gazon n'a pas eu le temps d'af-

1. *Précis sur les droits de pâturage de la Terre de Cour*, par Auguste Musso; Nice, 1892.

fermir ses racines. Les bestiaux, par le fait seul de leur taille, ont le pied pesant, et le tapis herbeux, d'ailleurs si mince, qui recouvre les versants alpins, se déchire, le dégazonnement se produit, les pâturages vont se détruisant chaque année. Cela est si vrai que ce territoire de six mille hectares, qui devrait nourrir un nombre bien plus considérable d'animaux, n'arrive même pas à suffire aux besoins des co-usagers.

C'est ainsi que Roquebillière — pour ne parler que de cette commune — est obligée d'envoyer, chaque année, en Italie, sur les pâturages de Tende, pendant la saison de l'alpage, 15 taureaux, 50 génisses, 280 vaches en moyenne¹.

J'ai parcouru cette région de la Terre de Cour, j'y ai rencontré les troupeaux, et je me suis expliqué la dégénérescence de la race bovine des hautes vallées des Alpes Maritimes, — dégénérescence constatée par tous ceux qui s'intéressent à ces questions. On ne prend guère soin des bestiaux; aucune étable, pas même d'abris. Quelques quartiers de rochers sont disposés de manière à former une sorte d'enclos; c'est dans ce parc rudimentaire que les vaches passent la nuit. Non loin de là, une hutte, faite de pierres entassées et recouvertes de terre, loge les fromages et le berger, qui se contente, à l'occasion, d'une anfractuosité de rocher dont l'orifice a été, tant bien que mal, bouchée au moyen d'un mur en pierres sèches. L'ensemble de ces installations primitives se nomme une *vas-tera*. Vienne la pluie, tombe la neige, et les pauvres vaches n'ont pas un coin où s'abriter; pas de bouquets de bois aux environs qui puissent les recueillir: on a tout défriché. Les nuits passent froides et glacées sur elles, leur lait se perd, leur race s'abâtardit.

Et que dire des étables où les malheureuses bêtes passent l'hiver? Situées dans les sous-sols des maisons, ces

1. Bureau des douanes du Fontan.

étables ne possèdent que d'étroites ouvertures; souvent même, la porte est l'ouverture unique. Pas de ventilation. Des tas de fumier s'entassent sur un sol qui n'est ordinairement point pavé. Les animaux y crouissent dans la fange et, durant les longs mois de la mauvaise saison, en sont réduits à ne manger que du foin et de la paille, faute d'une provision suffisante de fourrages. Aussi quelle joie, pour ces pauvres bêtes épuisées, que de repartir pour l'alpage, malgré les intempéries qui souvent les y attendent!

Pénétré de la pensée que ses concitoyens subissaient, à cause d'errements si fâcheux, de sérieux dommages, le maire de Roquebillière, M. M^{***}, à l'initiative duquel on ne saurait trop rendre hommage, prit la résolution d'inviter la population à substituer à ses vieilles et funestes routines une économie mieux entendue, plus rationnelle.

Il existait, depuis plusieurs années, un projet de création d'un canal permettant d'irriguer la partie du territoire de la commune située sur la rive droite de la Vésubie, de manière à convertir en prairies les terres précédemment cultivées en céréales, — culture trop peu rémunératrice. Les difficultés, assez nombreuses, furent aplanies, et l'entreprise menée à bien. Une amélioration notable devait consister dans la création d'une *Fruitière modèle* qui permit d'utiliser lucrativement le lait, en le lançant dans la consommation sous la forme de beurre et de fromage : M. M^{***} se mit en tête d'en doter sa commune. Il est arrivé à ses fins. Comme le « Médecin de campagne » de Balzac, s'il a travaillé pour ses compatriotes, c'est « naturellement et en vertu d'une loi sociale d'attraction entre les nécessités que nous nous créons et les moyens de les satisfaire ». Les déboires ne lui ont pas fait défaut, ni les critiques non plus : c'est, d'ailleurs, sous cette forme que les obligés témoignent habituellement leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs. Mais, comme dit le dicton algérien : « Les chiens aboient, la caravane passe ! » Elle est même passée : la fruitière

fonctionne; le canal est construit, et, lorsque les déféctuosités qu'il présentait à l'époque de mon séjour dans la vallée auront été réparées, — si elles ne le sont déjà, — et que les usagers pourront jouir de l'eau sans obstacles, l'aisance entrera certainement dans nombre de familles aujourd'hui obérées.

La fruitière modèle¹ a été construite aux abords du village, sur la route de Nice à Saint-Martin-Vésubie. Le bâtiment se compose d'un sous-sol divisé en trois caves, d'un rez-de-chaussée où s'effectue la fabrication du beurre et du fromage, et d'un premier étage affecté au logement du maître fruitier.

Deux fois par jour, — le matin de 5 à 7 heures et le soir de 6 à 7 heures, — les habitants apportent le lait à la fruitière. Ils le versent dans un récipient suspendu à un pèse-lait automatique dont l'aiguille, se mouvant sur un cercle gradué, indique le poids livré. Ce chiffre est inscrit par le maître fruitier sur un livre général et sur le livret individuel dont chaque habitant est porteur. Le lait est ensuite placé dans des bidons qui sont rangés dans trois bassins alimentés par une eau continue. La crème recueillie est versée dans une baratte danoise; là, elle est battue jusqu'à ce qu'elle soit convertie en grains de beurre d'un calibre égal au calibre des plombs de chasse. Le beurre est alors placé sur des tamis et porté à une délaiteuse centrifuge faisant 1,200 tours à la minute, qui extrait tout le petit-lait pouvant y être encore contenu. De là, le beurre passe à un malaxeur circulaire qui le réduit en pâte compacte, puis enfin dans des moules d'où il sort, prêt à être vendu, sous la forme de petits pains de 4 et de 5 kilogrammes. Voilà pour le beurre. Passons au fromage, — fromage de Gruyère, s'il vous plaît, — dont la

1. Le maire de Roquebillière a trouvé, pour cette fondation, auprès de l'administration forestière et de ses très distingués agents, MM. les inspecteurs Briot et Champsaur, l'appui le plus efficace.

fabrication peut également intéresser nos lecteurs. Dans les bidons, le lait écrémé est resté. On le verse dans une chaudière d'une capacité de 800 litres environ, où la présure a été mise, et on y provoque le caillage du lait. Le lait caillé est battu jusqu'à ce qu'il soit réduit en grumeaux minuscules. On le chauffe ensuite. Lorsqu'une température de 39° pour le fromage maigre, ou de 57° pour le fromage gras, est atteinte, on retire le caillé de la chaudière et on le porte dans un moule sous la presse à fromage. Il y subit, pendant vingt-quatre heures, une pression de 1,000 kilos. Après quoi, le fromage est porté à la cave, où il est salé et brossé chaque jour.

Le beurre et le fromage ne sont pas les seuls produits de la fruitière. Ce qui reste du lait est, en effet, converti en « brousse », et de la brousse sort encore du petit-lait qu'on donne aux cochons. Hommes et bêtes y trouvent leur compte.

L'argent provenant de la vente des produits fabriqués est réparti entre les propriétaires affiliés à la fruitière, au prorata de leur apport. On calcule que, de cette façon, le revenu encaissé par les associés ressort à 0 fr. 15 par litre de lait. Or, antérieurement à la fondation de la fruitière modèle, la majeure partie de ce lait était en quelque sorte perdue. Les habitants — illettrés pour la plupart — n'étaient pas en état de comprendre les améliorations réalisées dans l'industrie laitière, encore moins de les appliquer. Des tripotages exécutés en famille, il sortait — après les déchets qu'on peut imaginer — un affreux petit fromage vulgairement appelé « roughetoun », qui n'avait ni goût ni durée, que la moisissure envahissait au bout de peu de temps et qui devenait régulièrement la proie des vers. Encore que doué d'un vigoureux appétit, je n'avais jamais, lorsqu'on me servait du « roughetoun », à l'auberge, le courage de le disputer aux nombreux garnisaires qui en défendaient les approches.

Tout cela sera bientôt de l'histoire ancienne. Fromages véreux et maisons décrépites disparaîtront un jour. L'homme de cœur auquel ces changements seront dus ne s'est abandonné, à l'exemple du médecin de Balzac, « à aucune illusion, ni sur le caractère des gens de la campagne, ni sur les obstacles que l'on rencontre en essayant d'améliorer les hommes ou les choses ». Comme lui, il n'a point fait des idylles sur ses concitoyens, et les a pris pour ce qu'ils sont, de pauvres montagnards « ni entièrement bons, ni entièrement méchants », qui sortiront de leurs vieilles routines lorsqu'ils auront compris que leur intérêt véritable, leur intérêt immédiat, est d'en sortir.

Roquebillière — comme tous les villages qui se sont trouvés dans la nécessité de se suffire à eux-mêmes, isolés qu'ils étaient du reste du monde — possède quelques établissements industriels nés des besoins de la population : une scierie hydraulique pour débiter le bois nécessaire aux maisons, aux granges, etc. ; deux moulins à huile, où se triturent les olives recueillies dans les environs ; un moulin à farine, où les habitants font moudre le blé récolté à grand'peine sur les petits champs qu'ils possèdent un peu partout dans les pentes des montagnes. Toutes ou à peu près toutes les familles fabriquent le pain nécessaire à leur alimentation, ce qui explique qu'il n'y ait qu'un seul boulanger pour une agglomération de deux mille personnes. Les moulins et la scierie appartiennent à la commune, qui les afferme. Ils sont situés en face du village, de l'autre côté de la Vésubie, dans le quartier de l'église. Cet édifice, de construction rectiligne, est flanqué d'une tour carrée, surmontée d'un clocher en forme de pyramide. Cet ensemble géométrique et froid ne donne pas l'impression d'une œuvre d'art. On attribue la construction de cette église aux Templiers, qui établirent une commanderie à Roquebillière.

Roquebillière n'est pas comme l'homme heureux, elle

a une histoire. Elle fut station romaine, et chacun sait que les Romains ne choisissaient pas les plus mauvais endroits pour y fonder leurs établissements. Ils avaient su, notamment, tirer parti des sources d'eau minérale (alcaline-sulfureuse) de Berthemont, plateau étagé situé à l'issue du vallon du Spagliard, qui jette ses eaux dans la Vésubie à deux kilomètres en amont de Roquebillière. Une impératrice romaine aurait même recouvré la santé grâce aux sources de Berthemont. Je n'y ai trouvé ni impératrice, ni quoi que ce soit de nature à faire penser que les Romains y avaient créé des thermes, mais un établissement qu'une Société — pas du tout romaine — a construit, au prix d'assez grands sacrifices, et qui a été agencé de manière à réaliser les progrès les plus récents de l'hygiène, de l'hydrothérapie et de la pulvérisation. Les bains se trouvent au fond du plateau, qu'émaillent quelques maisons, hôtels et chalets, bâtis au milieu de champs de céréales et de prés; çà et là, des noyers, des châtaigniers répandent aux alentours un ombrage discret.

Du plateau de Berthemont, on découvre, de l'autre côté de la vallée, les beaux massifs de la forêt de la Maluna et de la forêt du Siruol. Sur les pentes rapides de la montagne, les sapins, en bataillons épais, s'étagent avec hardiesse sur les rocs escarpés. L'exploitation n'en étant pas très facile, la nature y a conservé toute sa splendeur initiale. Quelques vertes clairières font ressortir, davantage encore, les masses sombres de certaines parties de la forêt qui reçoivent, dans le pays, des désignations significatives, le « Bois-Noir », par exemple. Le sapin et le mélèze sont les essences caractéristiques de ces beaux massifs forestiers, qui garnissent les versants montagneux s'étendant de la Cime d'Albéras, en face de Roquebillière, à la Cime du Siruol, en face de Saint-Martin-Vésubie.

III

DE ROQUEBILLIÈRE A SAINT-MARTIN-VÉSUBIE. — SAINT-MARTIN-VÉSUBIE, CAPITALE DE LA « SUISSE NIÇOISE ». — LES RÉSIDENTS D'ÉTÉ. — LES SAINT-MARTINOIS AGRICULTEURS ET PASTEURS. — LES SYNDICATS D'IRRIGATION.

En quittant les lieux que je viens de décrire, la route continue à suivre la rive gauche de la rivière, au-dessus de laquelle elle s'élève très peu. Les rampes s'accroissent davantage et le caractère du pays se modifie sensiblement. Les oliviers ont disparu. Les châtaigniers, par contre, deviennent de plus en plus nombreux et alternent avec de belles prairies, luxuriantes de verdure et trempées d'eau. Pas de maisons d'habitation isolées; pas de fermes non plus, — il n'en existe peut-être pas une seule dans toute la vallée. Mais des granges se montrent çà et là sous le couvert des arbres, au bord de la route ou d'un chemin creux; leurs toits en planches, qu'une épaisse couche de chaume moussu recouvre, s'avancent en forme d'auvent comme pour abriter les vieilles galeries de bois accolées aux bâtiments.

Dans l'axe de la vallée, sur un promontoire rocheux qui se termine brusquement en falaise, on aperçoit les petites maisons du village de Venanson (1,151 mè.), groupées autour de son clocher découronné par un coup de foudre.

Dans tous ces « quartiers », — les Castagniers, le Villaron, Nantelle, Saint-Bernard, etc., — qui annoncent l'approche de Saint-Martin, la verdure est superbe, l'eau ruisselle de toutes parts en cascates brillantes ou file avec vélocité dans les nombreux canaux qui sillonnent cette contrée, y portant la vie et la fécondité. Des champs plantés en blé de Turquie, en haricots vigoureusement venus, en pommes de terre, indiquent, par la vigueur de

la végétation qui les couvre, le degré de fertilité du sol.

La route franchit un torrent et, au tournant, les premiers chalets de Saint-Martin se présentent, gracieusement blottis sous des châtaigniers séculaires, au milieu de vertes pelouses. Encore un tour de roues, et voici la petite capitale de la « Suisse Niçoise ».

Le bourg, qui compte environ 2,000 habitants, est situé,



Saint-Martin-Vésubie et le Mont Siruol, vue prise du vallon de la Madone des Fenêtres; reproduction d'une photographie de M. Orzeszko

à une altitude de 960 mètres, sur les contreforts du Mont Piagù, juste au confluent du torrent de la Madone des Fenêtres et du Boréon.

C'est un privilège du touriste que de conserver par devers lui bien des souvenirs; souvent ils sommeillent au fond de l'esprit; parfois aussi, griffonnés sur les pages déchirées, d'un carnet, ils demeurent longtemps ensevelis

dans un carton. Le plaisir est grand de les exhumer, d'évoquer l'image de la petite cité alpestre où se sont écoulés tant de jours heureux ! Elle est là, tranquillement accroupie entre les deux torrents, dans une vallée riante que circonscrivent de superbes montagnes, les unes boisées jusqu'à la cime, les autres âpres et sauvages, et offrant aux regards les sites les plus majestueux.

A ce beau temps jadis, j'habitais une maison dont les fenêtres s'ouvrent sur le torrent de la Madone, qu'elle domine d'une hauteur de quatre à cinq étages. De ce belvédère, les yeux se reposent avec plaisir sur les petits jardins qui, du pied des maisons, s'étendent jusqu'au torrent, marchandant à l'eau une place dont elle ne se contente qu'en grondant. De l'autre côté de la rivière, les larges contreforts de la Palu portent de jolis chalets perdus au milieu de bouquets de châtaigniers. C'est là que MM. le comte de Caserte, Juge, Poullan, Maubert et d'autres encore ont élevé leurs gracieuses résidences d'été. Enfin, formant fond à cet admirable tableau, les massifs élevés et sombres du Siruol et de la Maluna. Ce spectacle journalier ne lassa jamais mes yeux.

Les maisons de Saint-Martin-Vésubie s'alignent de chaque côté d'une rue principale qui grimpe, raide, d'une extrémité du village à l'autre ; une rigole, où de l'eau court rapide comme une flèche, la parcourt dans toute sa longueur. C'est l'artère principale de la petite cité ; les boutiques des commerçants s'y trouvent pour la plupart, et les quelques familles bourgeoises du pays y ont leurs habitations. Les rues adjacentes sont courtes et peu nombreuses. De grands toits, recouverts de carreaux d'une ardoise couleur lie de vin, surmontent les maisons et s'avancent en auvent sur la rue. Des galeries de bois, toutes noires, — de vétusté, sans doute, — garnissent certaines constructions plus anciennes que les autres et, partant, plus délabrées. Tels quels, ces vestiges du temps

passé accentuent la note pittoresque du paysage, ce dont personne ne songe à se plaindre.

L'église — contrairement à l'usage répandu de placer cet édifice sur un lieu élevé — se trouve dans la partie inférieure de la bourgade. L'édifice ne présente rien de particulièrement remarquable, à l'exception toutefois de la façade, qui a du caractère. La colonnade qui supporte la nef est composée de piliers en granit compact, d'un gris très foncé, presque noir. Ils ont été enduits — œuvre d'une rare stupidité — de couleurs voyantes! Le granit fut jugé, sans doute, trop vulgaire pour être conservé avec sa coloration naturelle.

Une promenade est établie dans la direction de la vallée du Boréon. Elle est plantée d'arbres et bordée de jardins et de pelouses vertes. Des hôtels, des chalets, de construction relativement récente, y sont édifiés. Leur élégance — qui n'exclut pas la simplicité — contribue à donner à l'ensemble de la petite ville un caractère d'aisance qu'on chercherait vainement dans les autres villages de la région alpine des Alpes Maritimes.

Saint-Martin n'a pas d'industrie qui lui soit propre, mais qui donc songe à le regretter? Cela ne nous évite-t-il pas les assauts des marchands d'objets dits « du pays »? Connaissiez-vous torture comparable à celle que doit subir l'infortuné touriste qu'environne une troupe glapissante d'industriels porteurs de paniers de bibelots locaux? Pareils à des pirates, ils se ruent sur l'étranger comme sur une épave que leur a livrée le flot entraînant des voyages. Saint-Martin ignore cette plaie-là.

Les résidents d'été montrent la plus grande simplicité d'allures. Les hommes arborent des coiffures pleines d'abandon; gilets et cravates sont relégués au fond des malles; la pipe et le bâton ferré ne cessent de se produire. Les dames et les demoiselles qui, à Nice, portent des chapeaux très étroits et très lourds, — probablement

parce qu'il y fait un soleil brûlant, — adoptent, sur les mille mètres de l'altitude saint-martinoise, — où le soleil se lève plus tard et se couche plus tôt, — d'immenses couvre-chefs en paille qui rappellent vaguement ceux que mettent les Bédouins.

On a reproché parfois à Saint-Martin un certain manque de propreté. Un Anglais, splénétique sans doute, déversa même à cette occasion tout un fleuve de larmes amères dans l'officine du *Standard*, et troubla les nuits, d'ordinaire si calmes, du maire de la localité. Ce digne fonctionnaire se mettait en peine de peu. Un Saint-Martin propre et bien lavé, mais ce ne serait plus Saint-Martin, ce ne serait plus le village de la montagne, ni les mœurs naïves et rustiques des hautes vallées.

D'ailleurs, des améliorations notables ont été réalisées. L'eau servant à l'alimentation a été captée, et une canalisation en fonte a remplacé les mauvaises conduites en terre qui existaient précédemment et qui motivèrent la philippique du correspondant du journal anglais.

La clientèle qui fréquente la station estivale de Saint-Martin, par l'argent qu'elle y laisse, apporte à la population une somme appréciable d'éléments de bien-être et de prospérité. Certaines professions commerciales — hôteliers, aubergistes, loueurs d'appartements meublés, épiciers, cordonniers, etc. — se sont développées. Mais, en somme, les profits que la présence périodique de personnes étrangères à la localité permet de faire ne constituent qu'un appoint, appréciable certainement, mais insuffisant, et la population saint-martinoise cherche dans un autre domaine les ressources nécessaires à son existence.

Les beaux massifs forestiers qui se trouvent sur le territoire de la commune sembleraient, de prime abord, de nature à attirer les habitants vers les industries qui naissent des exploitations forestières et qui en vivent. Mais, soit à cause des difficultés de communication avec les

grands centres de consommation, soit à cause de la rareté des coupes ou de la mévente des bois, — peut-être pour toutes ces raisons, — la présence de la forêt n'a pas provoqué, dans la région, la création d'établissements industriels analogues à ceux que l'on rencontre dans l'Est de la France par exemple. On en trouve une preuve palpable dans ce fait qu'il n'existe à Saint-Martin-Vésubie que deux petites scieries hydrauliques sans importance aucune, utilisant, l'une, les eaux du Boréon, l'autre les eaux du torrent de la Madone. C'est maigre, si on songe à l'étendue relativement considérable des forêts et à l'énorme force motrice qu'on pourrait tirer des torrents que je viens de désigner.

Trois modestes moulins à farine et quatre martinets complètent la nomenclature des établissements industriels de la localité.

C'est donc vers une autre branche de l'activité humaine, c'est vers l'art pastoral que, depuis des siècles, la population de Saint-Martin a orienté son existence; c'est à l'art pastoral que, depuis des siècles, elle demande les ressources indispensables à la vie.

Toutefois, et sans attacher à la culture qui en est faite plus d'importance qu'elle n'en possède en réalité, ajoutons que certaines plantes telles que le blé, les pommes de terre, le blé de Turquie, les haricots, etc., apportent leur appoint dans l'alimentation générale des habitants. Des arbres fruitiers tels que poiriers, pommiers, cerisiers, réussissent très bien à des altitudes variant de 1,000 à 1,300 mètres; on trouve même des cerisiers en des lieux plus élevés encore, mais leurs fruits mûrissent difficilement. Le chanvre se cultive avec succès. On le transforme en toile dans le pays même; la fabrication s'en fait quelquefois en famille, mais les ateliers des quatre ou cinq tisserands établis dans le village recueillent la majeure partie de l'ouvrage.

Les terrains où ces cultures sont faites, où les prairies s'étendent, sont irrigués au moyen de canaux dérivés des torrents principaux dont les eaux ont un pouvoir fertilisant très marqué. C'est ainsi que j'ai vu des prés, qu'une crue du torrent avait enlevés, reconstitués au bout de quelques mois par la seule adduction de l'eau sur la surface dévastée.

Le sol est très morcelé, et cette division de la terre eût été un obstacle à l'établissement et au développement des canaux d'irrigation, qui jouent un rôle capital dans l'économie agricole de cette région, si les habitants n'eussent tourné la difficulté en s'associant, en se syndiquant par « quartiers ». Saint-Martin compte un très grand nombre de ces associations, connues dans le pays sous la dénomination d'« arrosants » : les arrosants du quartier Nantelle, les arrosants du quartier du Villard, etc. Chacun de ces très intéressants groupements — dont l'existence ne semble pas soupçonnée¹ — réunit les propriétaires d'un même quartier; chacun apporte à la communauté son travail pour créer et entretenir la prise d'eau et les rigoles d'irrigation, dont le plan général, très bien établi, — sans l'aide, naturellement, d'aucun ingénieur, — est conçu de manière à ce que toutes les parcelles soient desservies. Le principe de la répartition de l'eau est basé sur l'ordre de succes-

1. Dans un ouvrage récent et des plus remarquables sur les Alpes-Maritimes, dû à M. Boyé, ancien conservateur des forêts, l'auteur ne fait pas mention de ces associations. (Voir *les Alpes Maritimes*, page 41, Hydraulique agricole.) Il constate que tandis qu'on compte, dans les Basses-Alpes, 163 arrêtés portant autorisation ou réglementation de syndicats en vue d'irrigations, et, dans les Hautes-Alpes, 88 arrêtés de même nature, on n'en relève que 13 pour le département des Alpes-Maritimes.

Or, les associations dont je signale l'existence remontent à une époque antérieure à l'annexion du Comté de Nice à la France; elles n'ont pas eu à recourir à des arrêtés d'autorisation, et ne figurent point, par conséquent, dans les statistiques du Ministère de l'Agriculture. Cela explique, dans une large mesure, la différence surprenante constatée par M. Boyé.

sion, c'est-à-dire que chaque particulier a droit à un certain nombre d'heures d'eau, et ces heures sont scrupuleusement observées; une planche maintenue par quelques mottes de terre fait l'office de vanne de distribution. La nuit, on aperçoit, tremblotant au flanc des montagnes comme des feux follets, les lanternes des arrosants qui vont prendre leur tour d'eau. Le réseau des canaux d'irrigation est très complet et embrasse une superficie importante du territoire.

Ces petits syndicats, qui fonctionnent d'une manière régulière, sont une nouvelle manifestation des habitudes communautaires inhérentes à toute population pastorale, en même temps qu'une indication précieuse sur l'efficacité des syndicats agricoles. Là où il serait impossible à un individu isolé de faire quelque chose, l'association intervient et peut livrer à l'irrigation des étendues considérables, que couvriraient sans cela de maigres et pauvres cultures.

Les ressources que les habitants tirent du sol ainsi aménagé sont complétées, dans une large proportion, par celles que leur fournissent les pâturages communaux.

Une excursion à l'un de ces pâturages nous renseignera sur la vie qu'on y mène, nous permettra d'étudier le cadre géographique dans lequel se meuvent bêtes et gens, et de rapporter ainsi quelques remarques de nature à intéresser peut-être le lecteur.

IV

LA VALLÉE DU BORÉON. — CASCADE DE LA CIRIEGIA. — LA FORÊT ET LA VACHERIE DU BORÉON. — DANS LA HAUTE VALLÉE. — LES LACS ALPINS : LAC DES TRE COLPAS; LAC NOIR.

Par la beauté des sites et la variété des aspects, la vallée du Boréon offre au touriste un des plus magnifiques

champs d'observation qu'il soit possible de rencontrer dans les Alpes Maritimes ¹.

La course est longue; il faut se lever à l'aube. A cette heure, la scierie marche déjà. Le grincement des scies mordant sur les billots coupe l'air vif du matin, et marque



Haute vallée du Boréon, dessin de Slom, d'après une photographie de M. V. de Cessole.

davantage encore l'intensité du silence qui permet d'entendre les sonnailles des chèvres — *la cabraïra* — se rassemblant sur la route, au bas de la petite ville.

1. Horaire d'une excursion dans la vallée du Boréon : De Saint-Martin à la cascade de la Ciriégia, 1 heure 30; vacherie du Boréon, 40 minutes; cascade de Peirestreccia, 40 minutes; Vastera du Boréon, 45 minutes; lac des Tre Colpas, 35 minutes; col du Pas des Ladres 35 minutes.

Descente de la vallée par le même itinéraire, 4 heures au plus.

Bonne auberge à la Ciriégia.

Ce sont de délicieux moments que connaissent bien les amis de la montagne.

La route du Boréon file dans la direction du Nord, en contournant le pied du Mont Piagù, sur la rive gauche du torrent. Au début, des champs fertiles, de riantes prairies la bordent; mais, à quelque distance des dernières habitations, elle rencontre trop fréquemment, hélas! des amas de pierrailles descendues de la montagne dont les flancs, jadis boisés, aujourd'hui sans défense contre les intempéries, voient s'ouvrir des plaies béantes, signes précurseurs d'une ruine prochaine.

Quand on atteint le quartier du Cluos, le chemin commence à être agréable. A gauche, au milieu d'un champ parsemé de monolithes énormes, s'élève la maisonnette de la douane, dernier poste français près de la frontière déjà proche. A droite, les sapins s'avancent jusqu'au chemin. Une eau rapide et claire court à leurs pieds, dans un canal dont maintes plantes — parmi lesquelles des fraisiers — tapissent les berges. Un pont rudimentaire, formé de quelques troncs d'arbres assemblés, permet au chemin de passer sur la rive droite du Boréon qui reçoit, à quinze cents mètres de là, les eaux du vallon de Salèses. Les bâtiments délabrés d'une scierie s'élèvent tout auprès, et on entend le bruit profond de la cascade du Boréon, plus spécialement dénommée « cascade de la Ciriégia ».

Le site est grandiose. La masse d'eau se précipite d'une hauteur de plus de trente-cinq mètres dans un bassin encombré de quartiers de roc, sur lesquels la cataracte se brise dans un nuage de poussière humide et irisée. Mais ce que la photographie est impuissante à rendre, ce que je suis incapable de traduire, ce sont les jeux de la lumière sur cette étincelante nappe, ses reflets sur les parois bistrés des rochers, les trépidations du sol. Les rocs écroulés, entre lesquels l'eau se presse tumultueuse, oppriment de tout leur poids des troncs d'arbres

tremblants et gémissants. Des roches âpres, puissantes, dont les escarpements anguleux portent des sapins hardiment penchés sur le gouffre, forment le cadre de ce tableau grandiose qu'aucune mise en scène appropriée ne cherche à faire valoir. On n'arrive qu'à grand'peine au pied de la chute ; d'habitude, les touristes se contentent de l'admirer de l'esplanade granitique qui barre la vallée, et dont l'invincible résistance a contraint la rivière à faire le saut que je viens de décrire.

Sur le plateau s'élève une hôtellerie, et quelques granges s'étagent pittoresquement sur les premiers épaulements du Mercantour. A cinq cents mètres de ce point, la forêt commence, et quelle belle forêt ! De tous côtés, sapins et mélèzes étendent leurs magnifiques ramures. Mille ruisseaux, aux eaux argentines et pures, sillonnent en bruissant les tapis de gazon. Ça et là, quelques arbres trop vieux se sont abattus ; d'épais matelas de mousse les ont envahis, et les roches revêtent la même parure. Des buissons serrés de myrtilles offrent au passant fatigué l'appât du siège le plus moelleux. Entre le feuillage des arbres, le ciel bleu se montre et la cime du Pelago, dorée par les rayons du soleil, apparaît majestueuse.

C'est au milieu de cette imposante nature, dans une clairière tranquille, distante d'environ deux kilomètres de la Ciriégia, que s'élèvent les bâtiments de la vacherie du Boréon. La commune de Saint-Martin en possède trois autres ; elles sont toutes quatre construites sur un plan identique. .

La vacherie se compose de deux bâtiments de forme rectangulaire, séparés par un terrain vague. Les murs de ces bâtiments sont en maçonnerie solide. Un toit, fortement incliné, en bois de mélèze, les recouvre, et ce toit est établi de manière à résister au poids de la neige qui s'y accumule pendant la saison d'hiver. Ces hangars, qui sont pavés, sont les écuries des vaches et peuvent, chacun,

recevoir soixante à soixante-dix de ces animaux. Pour nettoyer les écuries, on y fait passer une grande quantité d'eau détournée du torrent, dont elle regagne ensuite le lit, toute chargée de purin¹. Un troisième bâtiment, construit sur le même modèle, mais beaucoup plus petit que les deux autres, sert de logement au fruitier et aux deux vachers qui, avec un homme de service, forment le personnel ordinaire d'une vacherie. Enfin, une sorte de hutte maçonnée, où s'entreposent les produits fabriqués, complète cet ensemble rustique.

La direction de chaque vacherie est dévolue, chaque année, à un membre du conseil municipal de Saint-Martin-Vésubie, désigné par le sort. Entre autres attributions, le directeur doit faire effectuer, devant lui, les pesées de lait dont la moyenne sert, à la fin de la campagne, de base à la répartition des produits de la vacherie. On traite chaque vache — en présence du propriétaire — à deux reprises différentes : la première fois dans la quinzaine qui suit l'arrivée dans les pâturages, la deuxième fois au milieu de la saison. La moyenne des quantités du lait fourni par la vache détermine la part qui sera ultérieurement attribuée au propriétaire de l'animal.

La vacherie du Boréon ne fabrique pas de beurre. Les seuls produits qu'on y retire du lait consistent en fromage et en brousse. J'ai déjà, à propos de la fruitière de Roquebillière, décrit les phases diverses par lesquelles passe la fabrication de ces deux produits ; je n'y reviendrai pas. Les procédés sont beaucoup plus rudimentaires et ne bénéficient pas, comme à Roquebillière, d'une installation où la propreté remarquable des locaux et des appareils constitue à elle seule une garantie, une condition de succès. Aussi rangerai-je le fromage des vacheries saint-martinoises dans la même catégorie que le « roughetoun ».

1. C'est très certainement à cette circonstance que sont dues les qualités fertilisantes bien connues des eaux de la Vésubie.

A eux deux, ils font la paire et ne valent pas le diable. Les amateurs prétendent que, mangé dans les premiers mois de sa fabrication, ce fromage est très bon. Il n'en demeure pas moins, dans le genre auquel il appartient, un produit médiocre, inférieur, auquel les intéressés auraient tout intérêt à substituer une qualité meilleure et, partant, plus rémunératrice.

Un concert baroque et barbare salue, à l'occasion, le voyageur passant près d'une vacherie. Les compagnons de saint Antoine s'y trouvent, en effet, représentés, et sont adjoints, en nombre déterminé, à chaque troupeau de vaches. Ils sont nourris avec les restes du petit-lait, et charment leurs loisirs par des grognements variés que la pureté de l'air ne réussit pas à rendre plus harmonieux dans la montagne que dans la plaine.

Les vaches commencent tout naturellement par paître les prairies situées aux abords de la vacherie ; puis elles s'éloignent de plus en plus vers d'autres cantons non encore pâturés, et cessent alors de rentrer, le soir, à leur étable.

Le berger les accompagne, toujours seul ou à peu près, au milieu des rochers et des bois, « silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler », et ne répondant que par des monosyllabes ou un hochement de tête vague aux questions de l'étranger de passage.

Mais suivons le troupeau dans sa migration. Nous pourrions ainsi parcourir, jusqu'à son origine, cette belle vallée du Boréon.

A quarante minutes de la vacherie, le chemin se heurte à un seuil granitique qu'il lui faut péniblement graver et que le torrent descend plus allégrement : c'est la cascade de Peirestreccia. L'eau glisse et saute tour à tour sans entamer la roche, et son courant divisé est loin d'offrir aux yeux le superbe aspect de la cascade de la Ciriégia. Le sentier qui, jusque-là, s'est tenu sur la rive gauche du

torrent, le franchit sur un pont de bois et longe les contreforts du Mont Pelago. Par-dessus les cimes des mélèzes apparaît la chaîne sauvage et déchiquetée dont le Caire de l'Agnel, la Cime de Cocourda, la Pointe des Tre Colpas, constituent les sommités les plus marquantes et les plus farouches. Deux torrents de minime importance descendent à gauche des flancs du Pelago et de la Bassetta. L'un d'eux sert de déversoir à de petits lacs jumeaux que la carte de l'État-major italien désigne sous le nom de Laghi dell'Agnel, mais que, dans le pays, on appelle plus communément les lacs Bessons.

Les prairies qui s'étendent jusqu'aux bords du torrent sont ornées de la plus riche végétation : aconits dressant leurs longues grappes de clochettes violettes ; pensées des Alpes aux tiges élancées ; gentianes sans tige, aux calices bleu intense, etc. Dans les rochers, toutes sortes de saxifrages, avec et y compris la superbe et rare *Saxifraga florulenta*, myosotis, véroniques, forment une incomparable parure à ce petit coin des Alpes.

Les mélèzes deviennent plus clairsemés, et les tintements des clochettes annoncent la présence des bestiaux. Nous sommes à la Vastera des Sagnes, ainsi dénommée à cause d'une sorte de marécage, dû aux eaux qui descendent des montagnes et séjournent en cet endroit, avant de prendre leur élan le long du vallon. C'est le berceau du Boréon, dont on entend à peine les premiers vagissements.

La vallée s'achève en cul-de-sac. On est aux pieds du Caire, de l'Agnel, de la Cima de Cocourda dont les parois escarpées, déchiquetées comme des lames de sabre, tombent sur la vallée qu'elles ferment d'une muraille infranchissable. Et, de fait, aucun passage ne l'aborde de face. Il existe un col, affreux comme son nom l'indique, col des Ruines (colle delle Rovine), qui, profitant d'une échancrure à l'Ouest de cette grande muraille, met en communication

la vallée du Boréon avec la combe de la Rovina. Ce col — si on peut lui donner cette dénomination — passe à 2,726 mètres¹, et ne peut être emprunté que par les piétons; il est fort mauvais et, à certains moments, difficile.

Le chemin muletier du Boréon, que nous avons constamment suivi, tourne à peu près à la hauteur du premier torrent qui descend des lacs Bessons, et se dirige vers l'Est. Il gravit un renflement montagneux, traverse la dépression qui suit, et, après une nouvelle escalade au milieu des éboulis, va rejoindre, par le Pas des Ladres, le chemin muletier du col des Fenêtres. Au fond de la dépression dont je viens de parler, le petit lac des Tre Colpas étend ses eaux d'un vert d'émeraude. Les eaux qui viennent des montagnes environnantes et qui l'alimentent lui apportent des alluvions rapidement converties en frais gazons. De jolies fleurs émaillent ces prairies, mais le petit lac ne se réjouit pas de leur présence, car elles lui présagent sa fin prochaine. Chaque année les alluvions gagnent du terrain, et un jour viendra — pas éloigné de nous — où le lac des Tre Colpas n'existera plus que dans le souvenir de ceux qui se sont reposés sur ses bords accueillants et gracieux.

Nous voici arrivés au terme de notre course dans la vallée du Boréon; mais il ne faut pas la quitter sans pousser une reconnaissance dans le val de Salèses et au lac Noir, excursion que je recommande à tous les vrais amis de la montagne.

Le vallon de Salèses débouche dans la vallée du Boréon à la hauteur de la Ciriegia. Il est profondément encaissé entre des chaînes de montagnes dont la Cime d'Arcias et le Caire de Garons, d'une part, la Pointe de Roghé d'autre

1. J'ai relevé les hauteurs sur la carte de l'État-major italien et sur la carte qui accompagne le *Guide des Alpes occidentales* de MM. Martelli et Vaaccrone.

part, sont les points culminants. Un sentier forestier le dessert et livre passage aux chariots bas qui servent à transporter les bois abattus dans la forêt de Salêses.

Ce sentier passe auprès de mines (plomb et cuivre pyriteux) aujourd'hui abandonnées, et, s'élevant rapidement à une grande hauteur au-dessus du torrent, développe ses sinuosités au milieu des sapins et des mélèzes. La maison



Le lac Noir, vue prise de la rive septentrionale, reproduction d'une photographie de M. Orzeszko.

forestière de Salêses commence bientôt à se laisser voir entre les arbres, sur une petite éminence, dans un site plein d'ombre et de mystère. Que de souvenirs charmants éveille en moi cette vision du passé ! Que d'agréables heures elle me rappelle, heures passées avec de chers amis, dans cette retraite perdue au fond des Alpes, au milieu du murmure des grands bois ! Je revois encore au-dessus de moi les rameaux des sapins découper leurs festons dans le ciel bleu. Je revois toutes ces choses « au fond de mon âme, comme dans un miroir ».

Le sentier a rejoint le cours d'eau qui sillonne le vallon. L'eau descend, vive et claire, entre les rochers et les graviers; un éclair d'écume blanche l'illumine au passage, et déjà elle court sous les ramures des sapins qui semblent s'y désaltérer.

A vingt minutes de la maison forestière, le chemin traverse la vacherie de Salèses et atteint, à une heure de ce dernier point, le col du même nom (2,020 mèr.), sur la ligne de partage des eaux de la Vésubie et de la Tinée. Du col, la vue s'arrête sur les majestueuses cimes de la Roubina et du Giegu. Une belle pelouse verte, parsemée de bouquets de rhododendrons, descend jusqu'au torrent de Mollières que l'on franchit sur un pont de bois, le pont de l'Ingolf. On prend, à droite, le sentier de Fremamorta, et on s'élève sur une pente encombrée de blocs écroulés. Ça et là, des bouquets de mélèzes disputent le passage aux pierres; mais la lutte est inégale, et bientôt les derniers arbres disparaissent : le chaos règne en maître dans la morne solitude. Devant soi, on aperçoit quelques petits lacs marécageux. C'est à ce moment qu'il faut tourner à gauche dans la direction d'une masse pyramidale qui se dresse abrupte et isolée : le lac Noir est dans la conque qui s'ouvre à l'Ouest de cette pyramide. Là, dans ce désert, une nappe d'eau immobile s'étend au milieu des blocs de granit entassés. D'un bleu intense, elle ne renvoie que les seules images des roches aiguës qui l'environnent. Jamais son silence ne fut troublé par le cri strident d'un oiseau aquatique rasant ses flots. Aucune plante n'étend ses feuilles sur ses eaux inhospitalières, et c'est craintivement que quelques fleurs demandent aux rivages du lac alpin un abri pour leur existence éphémère. C'est le lac Noir (2,345 mèr. d'altitude), et son nom lui vient, sans doute, de la sévérité du paysage qui l'entoure bien plus que de la couleur de ses eaux, qui sont bleues... lorsque le ciel est pur. Il a environ un tiers de lieue de

tour, et sa longueur — mesurée au pas sur le sentier qui longe sa rive orientale — est d'à peu près 550 mètres. Sa largeur est sensiblement moindre.

Le déversoir du lac est situé à son extrémité méridionale, du côté de la vallée de Mollières, par conséquent. Vers le Nord, l'enceinte de rochers qui ferme le cirque revêt absolument l'aspect d'une muraille crénelée; on dirait des remparts écroulés, des bastions éventrés, toute la physionomie, en un mot, d'une forteresse du moyen âge en ruines. L'illusion est frappante, et peut même abuser un instant.

Au pied de cette formation curieuse se trouve une échancrure par laquelle un sentier conduisait jadis dans la vallée de Valdieri. Depuis la mort du roi Victor-Emmanuel, grand chasseur devant l'Éternel, on n'entretient plus ce sentier, aujourd'hui dégradé et même, en certains points, complètement détruit. Juste à ce passage, on voit une sorte de petit enclos en pierres sèches; une large dalle, posée horizontalement sur des quartiers de roc, est placée au milieu. C'est un poste de chasse d'où le roi, commodément assis sur ce siège solide, guettait le passage des chamois. Au Nord, il découvrait la combe sauvage qui descend vers le vallon de Valdieri; au Sud, ses regards embrassaient le vaste entonnoir, avec ses rochers déchirés et luisants comme du métal, où le lac Noir repose dans son bassin de granit.

Vraiment, ce spectacle est grandiose dans son horreur et justifierait à lui seul une excursion que tant d'autres côtés intéressants signalent à l'attention des touristes¹.

1. Horaire d'une excursion au lac Noir : De Saint-Martin à la Ciriégia, 1 heure 30; de la Ciriégia à la maison forestière de Salèses, 20 minutes; col de Salèses, 1 heure 30; pont de l'Ingolf, 10 minutes; lac Noir, 40 minutes. — Retour par la même route, 3 heures 30.

V

**LA VALLÉE ET LE SANCTUAIRE DE LA MADONE DES FENÊTRES. —
ASCENSION DU MONT GELAS (3,135 MÈT.).**

Une des ascensions les plus fréquemment faites par les hôtes d'été de Saint-Martin-Vésubie est l'ascension du Gelas ou des Gelas (3,135 mèt.). Elle n'offre pas de grandes difficultés, et la situation exceptionnellement favorable du Gelas — centrale et dégagée en même temps — fait qu'on jouit, du sommet, d'un des plus merveilleux panoramas qui soient au monde. Ceci dit sans aucune espèce d'exagération. Si, par occurrence, certaines descriptions paraissent à mes lecteurs empreintes d'une pointe de lyrisme, je les prie de rappeler à leur souvenir les spectacles admirables que la nature a étalés sous leurs yeux ; je les prie de se transporter par la pensée sur un de ces hauts sommets où ils ont admiré, de toutes les forces de leur être, les splendeurs terrestres, et alors, j'en suis certain, ils me pardonneront.

J'ai effectué maintes fois cette ascension ; mais, entre toutes, l'une de ces courses, celle que j'exécutai en 1885 avec un ami, M. le capitaine L^{***}, alors aux chasseurs à pied, fut favorisée par le temps le plus beau. C'est à cette époque que je me reporte en retraçant ici ces souvenirs.

Nous quittons Saint-Martin à 4 heures du soir. Jean-Baptiste Plent, guide dont j'avais apprécié en plu-

1. Horaire d'une ascension au Mont Gelas : De Saint-Martin à la Madone des Fenêtres, 3 heures ; de la Madone des Fenêtres à la crête qui domine le lac Long, 3 heures ; pied du couloir, 45 minutes ; sommet du Gelas, 45 minutes.

Retour à Saint-Martin par le Pas des Ladres et la vallée du Boréon, 8 heures, arrêts compris.

Retour à Saint-Martin par le sanctuaire et la vallée de la Madone des Fenêtres, 5 heures, arrêts non compris.

siieurs occasions la compétence et le dévouement, nous accompagne. Nous nous engageons dans la vallée de la Madone des Fenêtres. Un chemin muletier la dessert dans toute sa longueur, et va franchir la grande chaîne au col des Fenêtres. Les cimes du Piagù et de l'Agnelliera, d'un côté, de la Palu et du Mont Lapassé, de l'autre, dominent le vallon, qui présente, dans la partie voisine de Saint-Martin-Vésubie, un aspect agréable. Les contreforts de la Palu sont, jusqu'à mi-côte, gazonnés et verdoyants; mais, en face, les rampes dénudées du Piagù laissent rouler jusqu'à la rivière des torrents de cailloux. De beaux arbres devaient exister autrefois en ces lieux; ils ont disparu, et les pierres roulantes se sont emparées des gradins inférieurs de la montagne.

Peu à peu cependant, à mesure qu'on s'enfonce dans la vallée, le paysage change. Les sapins et les mélèzes, clair-semés d'abord, s'avancent maintenant en longues files serrées jusque sur les bords de la rivière, et l'onde verte et grondante caresse et frappe tour à tour leurs pieds. De chaque côté de l'eau, qui se précipite de rochers en rochers par de courtes cascades, les prairies s'étendent et s'enfoncent sous la futaie ombreuse et mélancolique de la forêt. Nous admirons, pendant l'instant d'une halte, le paysage sous le soleil couchant : horizon à fond clair, bleu tendre, coupé de lignes de feu, sur lequel tranchent, comme autant de crêtes barbelées, les plans sombres des sapins. Ils semblent, ces arbres, une légion de lutteurs montant à l'assaut de la montagne pour lui disputer le droit de s'accrocher à ses flancs; touffus, serrés à la base, de plus en plus rares à mesure qu'ils s'approchent de la limite où cesse la végétation arborescente. Vers les hautes cimes de la Palu et du Piagù apparaissent quelques pins, et encore les blocs croulants qui les environnent semblent-ils vouloir briser et repousser plus bas ces enfants perdus de la forêt. Devant un spectacle si beau, les instants de

halte, on le conçoit, paraissent bien courts, et les heures de marche, qu'égaient de joyeuses causeries, s'écoulaient rapides. Le chemin suivait autrefois, jusqu'au sanctuaire, la rive droite du torrent, longeant ainsi le pied du Mont Piagù. Mais les eaux qui se ruent de cette montagne, ayant raviné et détruit le sentier sur des centaines de mètres de longueur, un nouveau tracé a été adopté dans ces dernières années. A peu de distance de la frontière, le chemin passe sur la rive gauche, traverse les beaux massifs de sapins, d'épicéas, de mélèzes de la forêt du Devensé, et regagne le versant opposé une demi-heure avant d'atteindre le plateau où s'élèvent le sanctuaire de la Madone et l'hôtellerie. Nombre de sapins ont un aspect vénérable, que contribue à leur donner un lichen de couleur grisâtre qui pend le long des branches, à la façon des barbes de boucs.

Toujours montant, nous atteignons les limites de la forêt. Encore un effort, et nous voici sur le plateau de la Madone, dont les constructions rustiques s'aperçoivent à une portée de fusil.

Notre première étape s'achevait au moment où le soleil s'ensevelissait derrière les hautes cimes, et la disparition de l'astre radieux communiquait à ce paysage alpestre une impressionnante tristesse. Le plateau étroit où s'élève le sanctuaire de la Madone des Fenêtres (1,886 mètr.) marque la limite entre la région montagneuse et la région alpine : au-dessous du plateau, des rampes verdoyantes et couvertes d'arbres ; au-dessus, les masses énormes des montagnes et l'amoncellement chaotique des blocs écroulés.

Le sanctuaire et les constructions qui l'avoisinent se trouvent au fond d'un vaste amphithéâtre dont le pourtour est formé par les crêtes de l'Agnelliera, du Gelas, du Mont Colomb, du Mont Neglier. Le sol s'élève en rampes abruptes vers les derniers sommets ; des lignes heurtées, brisées, dessinent, dans l'ombre du soir, les plans, indécis déjà, de ces âpres montagnes. Là-haut, au pied des escar-



Le sanctuaire de la Madone des Fenêtres ; au fond, le Glais à gauche, le Mont Colomb à droite ; reproduction d'une photographie de M. Anfossi.

pements de la crête terminale, des plaques de neige s'allongent pareilles à des draps blancs étendus ; elles ne font que mieux ressortir la teinte sombre de tout ce qui les entoure.

L'homme, perdu au fond de cet entonnoir, dont les parois le dominant de plus de mille mètres de hauteur, considère, presque avec un serrement de cœur, ce paysage si grave. Hormis du côté de Saint-Martin, l'horizon est fermé de toutes parts. Cet ensemble, encore que sévère et désolé, n'en conserve pas moins un caractère de sauvage grandeur qui défie la description.

Une prairie descend du plateau jusqu'au torrent. Sur l'autre versant, quelques bouquets de mélèzes sont disséminés sur les contreforts d'une gigantesque masse rocheuse qui s'élève verticalement. Au sommet de cette roche existe un vide rectangulaire au travers duquel on voit le ciel. C'est là la fameuse « fenêtre » qui, d'après la légende, a donné son nom à un col, à un sanctuaire, à une vallée. Des curiosités naturelles de ce genre ne sont pas rares, et j'en ai admiré un splendide spécimen en Corse, le Capo Tafonato.

La fondation du sanctuaire remonte à une époque reculée. Sa destination primitive fut évidemment de constituer un lieu de refuge et de secours sur ce passage de montagne, de tout temps fréquenté par les voyageurs. Puis les Templiers, devenus propriétaires à Saint-Martin, firent agrandir la chapelle qui s'y trouvait, et y déposèrent une statue de la Vierge Marie qu'ils avaient rapportée de Jérusalem et qui est celle qui s'y trouve actuellement. Cette image, en bois de cèdre du Liban grossièrement sculpté et recouvert de toile cirée, est attribuée à saint Luc, dont la foi religieuse était certainement plus grande que le talent de sculpteur.

Depuis sa fondation, le sanctuaire est l'objet de la vénération des populations montagnardes. A diverses époques

— fête de Saint-Pierre, fête de la Visitation, fête de Sainte-Anne, — les villages de Valdeblore, Venanson, Belvédère y envoient leurs pèlerins. Le pèlerinage du 15 août est particulièrement suivi, et aux habitants des villages français viennent se mêler les gens des localités italiennes voisines de la frontière, d'Airolo, notamment. Les habitants d'Airolo, lors d'un incendie qui dévora presque entièrement leur village, firent vœu, dit-on, si le feu cessait ses ravages, d'apporter chaque année la provision d'huile nécessaire aux lampes du sanctuaire. On doit supposer que leur prière fut exaucée, car, depuis cette époque, les pèlerins d'Airolo qui viennent à la Madone des Fenêtres ne manquent point d'y apporter une petite bouteille d'huile.

L'église est une construction basse et massive, sans aucun caractère; la décoration intérieure en est nulle. Une longue esplanade, très animée les jours de pèlerinage, s'étend devant cet édifice, aux abords duquel se trouvent la maison curiale, une hôtellerie de construction récente, et le bâtiment de l'ancienne auberge.

Pendant l'hiver, on ne laisse pas la statue de la Vierge au sanctuaire; elle est ramenée à Saint-Martin au milieu d'un grand concours de population. A l'entrée de la belle saison, la Madone est transportée de nouveau dans sa résidence alpestre.

Incendié plusieurs fois, le sanctuaire s'est toujours relevé de ses ruines.

Nous trouvons à l'hôtellerie une hospitalité confortable, et nous avons quelque peine, il faut l'avouer, à nous arracher, sur le coup de 3 heures du matin, aux délices d'un bon lit; mais il le faut, Plent est là qui nous réveille.

Le départ a lieu à 4 heures. Nous traversons sur un pont grossier, formé des troncs de quelques vieux mélèzes, les eaux écumantes du torrent de la Madone, et nous commençons à gravir les pentes gazonnées des premiers contreforts de la montagne. Le jour se lève, l'aube

répand dans le ciel sa clarté discrète; avec anxiété, des yeux nous interrogeons l'horizon... Allons! pas de déception cruelle : quelques petits nuages au ciel, mais si légers, si floconneux! on dirait qu'ils veulent se faire oublier, se faire pardonner les inquiétudes que leur présence dans l'atmosphère pourrait nous inspirer. La journée sera belle, *Alleluia et Excelsior!*

La montagne, sans doute, n'aime pas à être parcourue, visitée, scrutée dans ses replis déserts, et, avant d'opposer à l'homme la résistance de ses roches escarpées, elle déploie, pour l'arrêter, dans un vrai jardin d'Armide, toutes les séductions du réveil printanier de sa nature. A ces hauteurs, il n'y a pas d'été; la lutte se livre entre l'hiver et le printemps, qui se partagent l'année. Là-haut, en plein mois de juillet, on est au printemps, et quel printemps! Radieux, il est vrai, mais si court, si fugitif! Mille fleurs émaillent le frais gazon : c'est la gentiane au calice d'un bleu superbe; puis des violettes blanches, des pensées jaunes. Plus haut encore, sous des plaques de neige fondante, perce l'élégante soldanelle s'élevant légèrement sur sa tige si mince, si déliée qu'elle semble un cheveu. De-ci, de-là, des touffes serrées de l'armérie alpine, piquées de jolies petites fleurs roses. Des tapis de myosotis délicats, mignons, hauts de quelques millimètres à peine, couvrent la terre, leur mère et leur sauvegarde, dont ils n'osent s'écarter. Le grand froid et l'extrême chaleur possèdent ce même pouvoir de terrasser les plantes, de restreindre leur taille; elles sont comme craintives de s'élever trop au-dessus de l'*alma mater* qui, seule, peut prolonger leur existence éphémère.

La gent animale, par contre, n'est représentée que par quelques rares insectes. Les marmottes silencieuses ne déchirent pas l'air de leurs sifflements aigus. Seuls, nous troublons le grand repos de cette grande nature.

Arrivés au pied d'un escarpement rocheux, nous incli-

nons à droite et, successivement, nous atteignons et dépassons plusieurs plateaux exigus où miroitent de petits lacs ; leurs eaux aux reflets verts ou noirs couvrent une superficie restreinte ; leur profondeur est peu considérable. Certains d'entre eux sont poissonneux ; on y pêche de belles truites, dans le lac de la Madone notamment.

Nous faisons halte pour la première fois au-dessus de la Vastera du Balaour, que nous voyons en contre-bas ; un enclos en pierres, pour les bestiaux qui viennent pâturer en ces parages, et trois lacs, bordés d'un épais tapis de gazon, forment la décoration de ce paysage.

Puis l'ascension recommence. Nous atteignons un vaste champ de neige, dont la nappe blanche couvre le fond et les parois inférieures de la dépression qui s'étend au pied de la face orientale du Gelas. Avant d'aborder le pic qui se dresse, superbe, à notre gauche, nous allons prendre une légère collation au bord de cette espèce de conque, en un point qui domine l'origine du val de la Gordolasque. A 500 mètres au-dessous de nous s'aperçoit le lac Long ; ses bords sont gelés, et des plaques d'un reflet bleuâtre indiquent la présence d'une forte épaisseur de glace. J'ai fait trois excursions au lac Long (2,572 mètr. d'altitude), et chaque fois j'y ai trouvé de la glace, voire même des glaçons flottant sur cette miniature de mer polaire.

Notre collation terminée, nous nous dirigeons vers la base du couloir qui sépare les deux pointes de la montagne, et nous l'atteignons après avoir traversé, dans toute sa largeur, le champ de neige. Le couloir est très incliné, presque vertical, mais il ne présente pas de difficultés sérieuses.

A 8 heures et demie, nous sommes sur la pyramide, et le plus admirable spectacle s'offre à nos regards éblouis. Devant nous, les plaines du Piémont et de la Lombardie, comme un trou immense. A l'extrémité de l'horizon se dressent, énormes, les massifs des Alpes italiennes et

suisses : d'abord le Grand-Paradis ; puis, au dernier plan, le Cervin, et surtout l'admirable Mont-Rose, la tête neigeuse, étincelant au soleil. Du belvédère où nous sommes, nous le voyons surplomber les plaines de l'Italie et s'y précipiter en falaise abrupte. Il semble un molosse énorme, superbement accroupi sur la mer moutonnante des nuages blancs qui s'élèvent des plaines vers les inaccessibles sommets.

Plus près de nous, le mont Viso se dresse fier et magnifique. Dans la plaine qui s'étend à perte de vue, en quelque sorte sous nos pieds, nous comptons plus de cinquante villes ou villages : Coni, Brà, Saluces, etc. ; une rivière, la Stura ; puis une route droite, coupant la plaine dans toute sa largeur : la route de Turin. On dirait une immense carte en relief.

A gauche, vers le Nord-Ouest, des montagnes, puis des montagnes et encore des montagnes. Derrière nous, tout le massif des Alpes Maritimes avec ses hauts sommets et ses vallées profondes, formant un pêle-mêle, un chaos de montagnes qui se pressent, se poussent vers la mer où elles se précipitent ainsi qu'un troupeau de bisons dans les eaux d'un large fleuve qu'ils veulent traverser. Un point blanc scintille au soleil : c'est la chapelle de la Madone d'Utelle. Nous apercevons distinctement le lit caillouteux du Var et, entre deux montagnes (deux collines, de l'endroit où nous les voyons), Nice, Nice aux maisons blanches. Puis la mer, les îles de Lérins, la Napoule ; plus loin, l'Esterel ; plus loin encore et se perdant dans une brume bleuâtre, à peine visibles, les montagnes des Maures. Nous cherchons la Corse du regard, mais en vain ; de grandes volutes nuageuses nous empêchent de l'apercevoir¹.

1. Les voyageurs et les simples touristes consulteront avec fruit le savant travail que mon collègue et ami de la Société de géographie de Marseille, M. Louis Fabry, docteur ès sciences, a publié sur la

Nos yeux ne peuvent se rassasier de cet admirable spectacle, et les sensations les plus vives se pressent au cœur et au cerveau. De tels moments, des émotions si pures font oublier les fatigues, et c'est frais et dispos qu'après une heure d'inoubliable contemplation nous commençâmes à descendre au travers des champs de neige vers le lac de la Madone, où nous devions déjeuner.

Tandis que mon compagnon et ami rentrait à Saint-Martin-Vésubie, je restai à l'hôtellerie de la Madone des Fenêtres avec l'intention d'aller, les jours suivants, parcourir la vallée de la Gordolasque.

FERNAND NOETINGER,

Membre du Club Alpin Français
(Sections des Alpes Maritimes et de Provence).

Visibilité géographique des lieux éloignés (Bulletin de la Société de Géographie de Marseille, tomes XIX et XX, 1895). Cette question a aussi été traitée par M. le Dr Prompt dans un intéressant article de l'*Annuaire* de 1881.

VI

LA TÊTE DE MOYSE

(PAR M. F. ARNAUD)

Elle m'hypnotisait depuis longtemps, cette Tête de Moïse !

On ne pouvait monter sur les cimes entourant la vallée de Barcelonnette, le Grand-Bérard, Séolane, sans voir sa grande barbe blanche s'éboulant au-dessous de cette tête noire et dure comme une énorme tête de momie, sans yeux, impassible et vraiment terrible dans ce défi muet. qu'elle vous jetait par-dessus la crête de Cuguret. Il fallait en avoir le cœur net : mes vieilles jambes se sont dérouillées un peu, mon fils Jean a bon pied et bon œil, le temps paraît beau, en avant !

Le 1^{er} septembre 1896, nous partons de Larche (1,682 mètr.), à 4 heures un quart du matin, escortés de Jean-Jean Doneaud, de Malbouisset, la terreur des chamois, et nous marchons gaillardement dans la fraîcheur de la nuit, éclairés par cette « obscure clarté qui tombe des étoiles ». En une heure de grande route, nous atteignons, à cinq kilomètres de Larche et à un kilomètre du col de la Madelaine, le torrent d'Oronaye (1,925 mètr.). Un sentier, zigzaguant sur sa rive droite à travers les prairies semées de blocs erratiques, nous conduit à l'entrée du cirque de l'Oronaye, d'où sort, par une belle cascade en éventail, ce torrent qui, jusqu'à la fin du siècle

dernier, a donné son nom à l'affluent de l'Ubaye qu'on a appelé plus tard, et plus platement, l'Ubayette.

Arrivés à l'entrée du cirque d'Oronaye (6 heures, 2,140 mèt.), nous nous arrêtons pour souffler un peu. A nos pieds, le bassin de verdure du col de la Madelaine, luisant dans la rosée du matin comme une conque d'émeraude, veinée de blanc par la route nationale; en face, le riche vallon du Lauzanier, la terre promise des botanistes, où l'an prochain, nous l'espérons, M. Flahault conduira la Société de botanique; à notre gauche, le refuge international où gendarmes français et carabiniers italiens fraternisent assez froidement, le revolver à la ceinture.

De ce point, l'œil suit à travers les prairies les lignes de grands blocs erratiques, perçant leur manteau vert et se dirigeant, d'un côté, vers Larche et de l'autre vers le col de la Madelaine, où le glacier d'Oronaye envoyait jadis dans la Stura une branche de deux cents mètres d'épaisseur.

A 7 heures, nous entrons dans le cirque fermé en face par la crête dentelée des Aiguilles d'Oronaye; à notre droite la Pointe della Signora (2,510 mèt.), à notre gauche le rocher du Bec du Lièvre (2,770 mèt.), où tout d'un coup Jean-Jean Doneaud fixe longuement de ses yeux perçants un point que nous n'apercevons pas : « Un chamois... là-haut... sous cette pierre rougeâtre. » Avec ma longue-vue, je finis par voir un superbe chamois qui, comme les petites marionnettes, fait trois petits tours et puis s'en va.

Nous sommes en haut de la moraine frontale du glacier qui s'accumulait dans ce cirque d'Oronaye, de dix kilomètres de tour, bordé de cimes de 2,800 à 3,110 mètres de hauteur. On dirait que le glacier a fondu la veille, tellement ses traces sont encore fraîches dans ce chaos de grands blocs de quartzites blancs, piqués de rouge et de vert, tombés sur son dos et restés en place, et à travers lesquels monte, tourne, descend, vire et volte le sentier de chèvres que nous suivons.

La muraille Sud de ce cirque que nous venons de traverser est formée de grands bancs de quartzites relevés à la verticale; c'est elle qui a fourni tous les grands blocs qu'on suit à la trace dans la vallée de l'Ubayette; la muraille Nord est en magnifiques escarpements de calcaires triasiques; entre les deux, le vallon d'Oronaye, creusé dans les terrains plus schisteux et plus tendres, depuis les gypses triasiques du col de la Gypièrre, à gauche, jusqu'au col du Ruburent à droite, en plein dans ce terrain auquel de jeunes géologues ont donné depuis quelques années le nom charmant de *cucumélien*.

Le tout est dominé par la grandiose Tête de Moyse, que nous saluons avec respect. Sa barbe blanche, si suggestive à grande distance, est formée de blancs éboulis calcaires à pente effroyablement raide, que surmonte le rocher noir à pic qui parait inaccessible.

A 8 heures nous étions au bas du col de Ruburent et cassions la croûte au-dessus et au Nord du lac d'Oronaye, dans un petit ravin où sourd une source des plus fraîches (2,470 mètr.).

En remontant un peu vers le col, nous cherchons dans cette muraille, qui se dresse devant nous, une brèche accessible, et n'en apercevons point. Mais vers le col de Feuillas d'immenses éboulis nous font espérer une cheminée montant très haut dans la roche. En effet, cette Tête a été fendue en travers par une formidable entaille, qui nous permettra de nous élever très haut.

Le ciel, si pur jusque-là, commence à se voiler; quelques nuages s'accrochent en passant à la Tête de Moyse et la drapent gentiment. Nous nous hâtons sur une croupe à notre gauche, qui nous conduit assez facilement, en une heure et quart, au pied de la roche à pic (2,840 mètr.). Nous la contournons en tête des éboulis jusqu'à l'ouverture de la brèche, dans laquelle les nuages montent avec violence, comme dans une cheminée gigantesque. On n'y

voit pas à dix pas et, tout suants, nous nous abritons sous une roche surplombante contre le vent, qui enfile le vallon d'Oronaye.

Pendant une heure nous espérons qu'il va balayer les nuages qui nous interdisent l'ascension, et nous assistons, transis, mais ravis, à cette violente bataille du vent, des nuées et du soleil que nos ancêtres les Aryas des hauts



La Tête de Moïse, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Duguey.

plateaux de l'Asie Centrale ont si magnifiquement chantée dans le Rig-Véda. Le vent change à chaque instant, tantôt chassant les nuées dans la haute cheminée, tantôt les rabattant sur nous, ou les poussant en travers vers la Tête de Feuillas.

Par instants un trou se fait dans cette mer grise agitée, et nous apercevons à notre droite la batterie de Vyraïsse, à notre gauche le lac italien de Ruburent avec les quarante-trois baraques alignées sur ses bords et sa batterie entaillée dans un mamelon voisin.

Tout à coup le vent cesse, les nuages s'immobilisent, et la pluie commence ; Indra est vaincu par Vritra ; il ne nous reste qu'à redescendre, en montrant le poing à cette inquiétante tête de Juif que Jéhovah a sauvée de notre irrévérencieuse entreprise, et nous filons au galop, après avoir cueilli, pour l'herbier de l'ami Derbez, une délicate fleur-rette blanche, la *Potentilla nivalis*, dans une fente du rocher.

Ce n'était que partie remise, bien décidés que nous étions à en avoir le cœur net, car, à notre retour, l'honorable M. Donnadiou, conseiller d'arrondissement de Larche, nous avait émoustillés en paraissant douter de la réussite de notre projet, et surtout de la véracité des racontars de plusieurs chasseurs de chamois de la région, qui disaient avoir fait l'ascension et affirmaient que la crête était large de 50 mètres. Nous le verrons bien.

Le dimanche 13 septembre, à 9 heures et demie du matin, nous atteignons, mes deux fils, mon frère et moi, le pied de la roche, où nous rejoignaient, par un temps splendide cette fois, quoique un peu froid, le capitaine du 157^e de ligne, commandant de Vyraïsse, un véritable hercule taillé en plein cœur dans un chêne français, et les soldats Bonnafoux, de Guillestre, Darrigade, de Dax, Didier, de Saint-Crépin, Miellou, de Rozan, et Florimond Garnier, de Risoul.

Nous nous engageons résolument dans l'immense cheminée, tous en ligne directe autant que possible, pour éviter les chutes de pierres, et, tantôt rasant la muraille de droite, tantôt celle de gauche, tantôt au milieu, nous accrochant des pieds, des mains, suant, peinant, soufflant de tous nos poumons pendant une heure et demie, nous arrivons sans encombre au haut de cette cheminée de 200 mètres de hauteur directe. A travers une fenêtre de quatre mètres de largeur, notre regard plonge en Italie, par-dessus l'Auta del Vallonasso, aiguë comme une hache,

sur la verte vallée de la Haute Maira où se tapit le village de la Chiapera. A notre gauche, à 40 mètres environ au-dessus de nos têtes, la crête de la muraille qui fait face à la France et où flotte un modeste fanion que des soldats du 157^e sont allés planter ; à notre droite, la crête la plus élevée de la Tête de Moyse, but de notre ascension.

Il n'y a plus que 50 ou 60 mètres à grimper, mais par où ? La muraille est profondément ravinée par des cheminées étroites et coupées d'à-pic inabordables plongeant dans le grand couloir ; la roche est des plus mauvaises. Ce calcaire triasique, redressé à la verticale, se délite par petits parallépipèdes aigus de 15 centimètres de longueur, plantés sur leur pointe et qui se cassent sous le pied et se brisent au moindre effort de la main qui les accroche. Nous prenons en diagonale vers la cime, et gagnons une quinzaine de mètres en nous aidant de la corde. Deux d'entre nous, restés dans la grande cheminée, s'abritent comme ils peuvent contre l'avalanche de pierres que détermine notre passage.

Tout à coup un formidable à-pic nous arrête. On hésite ; il y a de quoi. — « Cré nom de... nom, crie le capitaine de sa voix claironnante, l'armée française reculerait ! En avant, mes enfants !!! »

Bonnafoux part en tête, accroché au rocher comme une araignée ; il franchit le premier pas, s'arrête, cherche, progresse lentement, suivi par Darrigade, qui a enlevé ses souliers pour mieux saisir la roche de son pied nu, puis par le capitaine, Miellou, Garnier et Didier, puis mon fils Jean. J'avais l'estomac veule et la tête lourde (le mal des montagnes, peut-être ?), n'ayant pris que du lait il y avait huit heures de cela, et je restai piteusement en panne, voyant avec terreur mes chers « dix-huit ans » à quelques mètres de moi, suspendus sur l'abîme. Après une demi-heure d'angoisse terrible, je respire en voyant toute la bande saine et sauve s'engager sur une croupe plus accessible,

et disparaître; quelques minutes après, un hurrah formidable nous annonce que Moïse est vaincu.

La crête est une vraie lame de couteau, sur laquelle on peut se tenir à cheval malgré le vent qui la lime éternellement. Une canne y est fortement engagée; le capitaine donne sa cravate bleue, un soldat sa ceinture rouge, et mon fils Jean son mouchoir blanc du lycée Lakanal, portant le n° 84, tout ce qu'il faut pour faire un drapeau français. « Si on avait de quoi le coudre, dit le capitaine. — Mais nous avons ce qu'il faut, capitaine! » Ah, les braves enfants! ils savaient bien qu'ils y monteraient et ils avaient pensé au drapeau à y planter. Malgré le froid qui engourdit les doigts, l'atelier de couture fonctionne, et bientôt le drapeau français flotte à 3,110 mètres au-dessus des bancs d'huitres; il était midi et quart.

On a bien gagné une heure de repos et de contemplation.

La Tête de Moïse est un massif rocheux dont la direction est du Nord-Ouest au Sud-Est, formant sur la frontière italienne une arête dentelée d'environ 500 mètres de longueur, d'où partent en France trois murailles à pic, imbriquées par angle et séparées, les deux premières, par la cheminée qui nous a donné accès, la dernière par une cheminée plus étroite, pleine d'éboulis, mais terminée en haut par des à-pic qui la rendent impraticable. La largeur de cette arête est nulle; pour la parcourir il faut s'accrocher au rocher.

Du côté italien on paraît pouvoir atteindre le haut de notre grande cheminée par une longue coulée qui monte du vallon creusé entre les Aiguilles d'Oronaye et l'Auta del Vallonasso. L'ascension ne semble possible par aucun autre point.

La vue est superbe : vers le Nord, à nos pieds, toute la vallée de la Maïra, admirablement boisée, depuis Stroppo au Nord-Est jusqu'aux débouchés au Nord-Ouest des cols de la Scaletta et de la Gardetta et aux cimes du Chambeyron;

dans le lointain le massif du Pelvoux ; les crêtes séparant les vallées de la Maïra et de la Varaïta, où domine le Pelvo d'Elva, ne peuvent cacher ni le Pic de Rochebrune, au-dessus d'Aiguilles-en-Queyras, ni le géant de la région, le Mont Viso. Celui-ci nous présente sa muraille noire du Midi, bordée et coiffée de neige et d'un accès relativement facile, et nous cache sa terrible muraille du Nord que M. Guillemin a pu gravir en 1879, après avoir par deux fois passé la nuit avec le guide Émile Pic au milieu de la tourmente à 30 mètres de la cime.

Au Sud-Est les Monts Cordiera et de l'Arp, entre lesquels coule la Stura de Vinadio ; dans le lointain le massif du Mercantour et le Mont Clapier, vers Tende entrevu entre les crêtes de Malinvern et le Mont Matto. Un peu plus près, la ligne des crêtes qui s'étendent du Mont Timbras à la Cima di Vaccia ; plus près encore, les débouchés des cols de Fers, de Pouriac, et les batteries italiennes du Gias delle Lose, au Sud de l'Argentière.

Vers le Sud, le Mont Monnier, le Cimet et le Pellat, et, plus près, le Mont de l'Enchastraye.

A l'Ouest, Cuguret, Séolane, le Grand-Bérard et le Parpaillon, la belle forêt de Tournoux et le fort, à cheval sur sa croupe, la Meyna et la batterie de Vyraïsse ; dans le lointain, l'Olan.

Avant qu'on s'arrache à ce panorama superbe, une boîte à berlingots, contenant la carte de Jean Arnaud, la date du 13 septembre 1896, le nom du commandant de Vyraïsse et de ses braves soldats, *non alpins*, a été cachée dans la pyramide qui porte le drapeau improvisé.

On se hâte, lentement, prudemment, à la descente, toujours plus périlleuse que la montée, et à 2 heures je fais sauter le bouchon d'une bouteille de Moët ; dans le quart d'un soldat, j'en verse le pétillant contenu à ces vaillants altérés. Je n'y goûtai pas, malgré ma soif malade, pour me punir d'avoir lâché pied au dernier moment.

Alors commence une dégringolade à la corde par une cheminée étroite, puis par la grande cheminée. Nous glissons en groupe compact avec la masse d'éboulis filant sous nos pieds, et à 3 heures et demie du soir nous vidions nos sacs aux bords du lac d'Oronaye. Quels coups de dents, *bou Dièou!*

Les militaires regagnèrent la batterie de Vyraïsse à travers le col de la Gipièrre, et nous rentrâmes à Meyronnes à 7 heures et demie du soir, en passant par la cime des prés, au-dessus de Maison-Méanne, pour suivre la trace supérieure du glacier d'Oronaye, qui a tapissé toute cette vallée de ses boues fécondes, semant ses grands blocs erratiques sur le plateau de Mallemort et à 200 mètres au-dessus de Saint-Ours.

Après seize heures de course pareille, rien ne vaut une bonne soupe chaude et un bon lit chez la mère Jean.

« Au *pieu*, les enfants! » — car demain, de bon matin, la famille enjuponnée arrive ; il faudra regrimper 1,200 mètres pour aller goûter, au mess des officiers, les *lapereaux de Vyraïsse* (*Arctomys alpina*, vulgairement « marmotte »), et danser la *Berline* et le *Pas de quatre* sur la plate-forme de la batterie (2,780 mètr.).

F. ARNAUD,

Président de la Section de Barcelonnette
du Club Alpin Français.

VII

COURSES

DANS LES ALPES DOLOMITIQUES

(PAR M. GEORGES EICHMÜLLER)

Les Alpes dolomitiques, ou les Dolomites¹, occupent un territoire formant un carré irrégulier qui a pour limites, au Nord, le Pusterthal ou vallée de la Drave, à l'Est la vallée de Sexten, à l'Ouest la vallée de l'Eisak se continuant à Botzen (Bolsano) par la vallée de l'Adige, enfin au Sud la grande plaine lombardo-vénitienne. A ce territoire il faut ajouter le massif isolé de la Brenta, situé à l'Ouest de la vallée de l'Adige, un peu au Nord de la ville de Trente.

On sait que les Dolomites sont le point de rencontre des langues allemande et italienne. A certains endroits, la frontière politique coïncide avec la ligne de délimitation des deux langues; mais le plus souvent elle en est fort distante, et des régions où l'on ne parle qu'italien sont comprises politiquement dans le Tirol autrichien.

J'ai parcouru à plusieurs reprises les Alpes dolomitiques. En 1890, j'ai visité la vallée d'Ampezzo. En

1. Sur les Alpes dolomitiques, l'*Annuaire* a publié, en 1877, un article de M. Ch. Rabot contenant le récit de l'ascension du Monte Cristallo; en 1879, un article du même auteur, avec le récit de l'ascension de la Cima Tosa; en 1885, un article de M. l'abbé Barral racontant une promenade de la caravane d'Arcueil dans le Grödenthal, le Val Fassa, et à San Martino di Castrozza; en 1892, un article de M. Henry Babeau sur le Val d'Ampezzo.

1893, j'ai parcouru le Grödenthal ou vallée de Gardena, habitée par une population intéressante qui parle le « ladin » comme celle du Val Fassa et de la vallée d'Enneberg, et que la fraternité de la race et du langage unit aux Rhétiens des Grisons qui parlent le romanche; j'y ai fait l'ascension de la Fermeda et du Sass Rigais. En 1894, retournant dans la région d'Ampezzo, j'ai fait l'ascension du Monte Cristallo et de la Marmolada; puis j'ai visité une seconde fois le Grödenthal. Enfin en 1896, malgré le temps déplorable qui a régné dans tout le centre de l'Europe, je suis allé explorer la vallée de Sexten, j'y ai fait l'ascension de l'Einserkofel et du plus haut sommet des Drei Zinnen ou Tre Cime di Lavaredo; j'ai parcouru ensuite le massif de la Pala, où j'ai fait l'ascension du Sass Maor et de la Cima della Madonna; enfin j'ai visité le massif de la Brenta, et j'y ai fait l'ascension de la Cima Tosa.

Ce sont mes courses de 1896 que je me propose de raconter aux lecteurs de l'*Annuaire*.

I. — LES DOLOMITES DE SEXTEN

Celui qui d'Innichen, station du chemin de fer du Pusterthal, veut se rendre à Sexten, a le choix entre la poste, une voiture particulière, et ses jambes. J'ai choisi la poste, à cause du mauvais temps et parce qu'étant le seul voyageur je me trouvais avoir ainsi une voiture particulière. De la gare d'Innichen, on voit déjà au Sud le Haunold et les crénelures multiples de l'imposante Dreischusterspitze.

La route de Sexten n'est pas longue : au bout d'une heure, mon véhicule s'arrêtait devant l'Hôtel de la poste; les deux cimes que j'avais vues de la gare d'Innichen se trouvaient maintenant à droite, et déjà presque voilées par l'obscurité de la nuit. Dès mon arrivée, l'aimable maître de poste, qui est en même temps l'hôtelier, ayant

appris mon intention de faire des ascensions dans la région, me mit en relation avec un guide du nom de Veit Innerkofler.

Le temps avait été si affreux les jours précédents, et la neige était si abondante, que d'après les renseignements de Veit il ne fallait pas penser à aucune ascension avant quelques jours. J'eus au moins la consolation de trouver à l'hôtel quelques fervents alpinistes, qui y attendaient le beau temps comme je me disposais à le faire.

Le lendemain, malgré une pluie battante, je faisais, seul, ma première reconnaissance dans la région. Au-dessus de Sexten, près du petit village de Moos, une vallée débouche du Sud-Ouest, le Fischeleinthal. A l'entrée de cette vallée se trouve un petit hôtel appelé Bad-Moos. Sur le promontoire formé à droite par un prolongement du Gsellknoten, montagne située à la rencontre des deux vallées, on aperçoit un petit fort, dont les canons sont braqués sur la route qui, remontant la vallée de Sexten, conduit en Italie par le Monte Croce.

Le Fischeleinthal est d'une très grande beauté et contribue à la notoriété de Sexten. Le sol en est couvert d'une belle forêt de sapins, parsemée de clairières, qui tranchent par leur couleur vert clair. Les deux versants sont formés de montagnes aux silhouettes déchiquetées. A droite ce sont le Gsellknoten, puis la Dreischusterspitze et la Schusterplatte; à gauche, la Croda Rossa et l'Elferkofel. A une heure de Moos, on aperçoit le fond de la vallée où se dresse l'Einserkofel, aux parois verticales. De chaque côté de cette dernière montagne débouche une vallée plus petite. Celle de droite est l'Altensteinthal, par où passe le chemin qui conduit au refuge des Drei Zinnen et qui de là descend dans la vallée d'Ampezzo. A gauche c'est l'Oberbacherthal, où se trouve le refuge Zsigmondy.

C'est ce refuge qui était le but de mon excursion. Je gravis le sentier rapide qui, en deux heures, y conduit

du fond du Fischeleinthäl. Tout en montant, mon attention est attirée par une montagne pointue, inabordable de ce côté. C'est le Hoher Leist.

Au pied de ce véritable pain de sucre, la vallée tourne à droite, et j'ai devant moi le spectacle imposant qu'offre de ce côté le magnifique Zwölferkofel. Cette montagne est vraiment une Dolomite-type dans toute sa beauté, tant par ses formes que par ses couleurs.

La pluie continue de plus belle, et je n'aperçois encore rien de la cabane. Au bout d'une heure seulement, quand j'ai escaladé le plateau où elle se trouve, elle apparaît à vingt mètres. N'ayant apporté ni la clef, ni de quoi manger, j'ai dû me contenter d'admirer le site sauvage.

Devant moi, au Sud-Ouest, le Zwölferkofel (3,085 mèr.); à sa gauche, le col de Giralba et la Hochbrunnenschneide (3,061 mèr.). Derrière l'Elferkofel (3,115 mèr.). J'oublie encore, à gauche, le pain de sucre qui m'avait paru si imposant d'en bas : son sommet est maintenant au niveau de la cabane, et, au lieu de paraître inabordable, sa face postérieure se continue par une pente si douce qu'on croirait pouvoir y monter en voiture.

La cabane, qui a été construite par le Club Alpin Autrichien, est à une altitude de 2,231 mètres. Elle est en bois, moins la partie servant d'antichambre, qui est en pierre. Cette dernière partie reste toujours ouverte et est séparée du reste de la cabane par une porte en fer.

Après une heure de séjour dans cette solitude presque inquiétante, car on se serait cru devant la maison de quelque ermite mort, je redescends en pressant l'allure. A 4 heures, je suis de nouveau attablé à Sexten avec des collègues en alpinisme, qui m'interrogent sur la quantité de neige qu'il pouvait y avoir là-haut. Autant que j'avais pu en juger, la neige était à 200 mètres environ au-dessus du refuge. Cela mit Veit au désespoir, car dans ces conditions, disait-il, il n'y aurait pas possibilité

de faire aucune cime importante. Mais il connaissait heureusement un remède à cet inconvénient.

Sur son conseil, je me décidai à me rabattre sur des cimes moins hautes, qui néanmoins, vu leur situation, sont réputées pour la vue qu'elles offrent sur les montagnes du groupe, et qui de plus sont intéressantes au point de vue de la grimpe elle-même. Mais encore fallait-il qu'il ne plût pas à verse, comme à ce moment-là.

La pluie ne cessa que le jeudi, c'est-à-dire cinq jours après mon arrivée à Sexten, et on comprendra ce que je me suis morfondu à patauger dans la boue d'un petit village qui, par le temps qu'il faisait, n'offrait guère de distraction.

C'est au vent du Nord qu'incombe dans la vallée de Sexten la tâche de débarrasser de nuages le ciel et les cimes. Après avoir observé, dans la matinée du jeudi, comment il s'acquittait de sa besogne, je me mis en route l'après-midi, avec un autre touriste et nos guides, pour le refuge Zsigmondy, tout en gardant une certaine crainte que la nuit n'allât nous ménager l'apparition de la pluie maudite. Quand le soir nous ouvrimmes la porte du refuge, car cette fois nous avions la clef, les derniers rayons du soleil éclairaient de leurs feux la cime de l'Elferkofel. Peu après, les étoiles scintillèrent sur le ciel pur et sombre, et nous commençâmes à prendre de l'espoir pour le lendemain. A l'intérieur de la petite cabane merveilleusement aménagée, on commençait à faire la cuisine.

Veit avait, entre temps, eu l'occasion de vérifier ses prédictions de la veille, et nous déclarait qu'il serait téméraire de tenter l'ascension du Zwölferkofel.

Pendant le repas, nous tinmes conseil. Tandis que mon compagnon de route décidait de partir pour l'Oberbacherspitze, qu'il regardait comme plus convenable pour un père de famille comme lui, je suivais le conseil de Veit de tenter l'ascension de l'Einserkofel. Il fut convenu



L'Einserkofel, avec, à gauche, l'Oberbacherspitze; reproduction d'une photographie de M. Eichmüller.

que nous nous saluerions des deux cimes, qui ne sont distantes que d'une centaine de mètres. Après une nuit excellente passée dans le refuge, où nous avions les seize couvertures à notre disposition, nous nous mimés en route, non sans avoir admiré l'éclairage merveilleux du Zwölferkofel, qui recevait obliquement les rayons du soleil levant.

Quelques minutes plus tard, nos compagnons avaient disparu à nos yeux, et Veit et moi nous contournions, sur une corniche étroite, la Kanzel, qui nous séparait de l'Einserkofel. Au bout d'une heure, nous étions sur un petit col d'où nous pûmes voir l'objet de nos désirs.

L'Einserkofel, qui se trouve directement à l'Ouest du col, paraît absolument vertical.

Nous l'abordâmes par le plan incliné qui descend entre cette montagne et l'Oberbacherspitze, c'est-à-dire tout à fait à gauche et en bas de la photographie que j'ai prise de ces deux sommets. De là nous nous dirigeâmes, en montant à droite en ligne oblique, vers le milieu de la grande cheminée verticale, en suivant une corniche très étroite qui, d'après Veit, sert de sentier aux chamois. La cheminée est barrée dans sa partie supérieure par deux ou trois blocs de pierre, dont l'un est en surplomb et constitue un obstacle sérieux.

Une fois sorti de la cheminée, on se dirige à gauche par des petits murs et des petites cheminées, puis de nouveau à droite en ligne oblique, et on arrive au sommet (2,699 mè.).

La grimpe, qui nous a demandé deux heures, est des plus intéressantes, mais assez fatigante, et elle nécessite une certaine attention.

La vue qu'on a du sommet est une large récompense pour les quelques difficultés de l'ascension. Je ferai grâce au lecteur de l'énumération des cimes que l'œil aperçoit de là-haut. Je citerai seulement, parmi elles,

les Drei Zinnen, d'abord parce qu'elles se montraient à moi, qui les avais vues du lac Misurina et de Landro, sous une troisième face, et ensuite parce qu'elles étaient notre but pour le lendemain.

Quant à mon compagnon, que j'avais quitté à la cabane en lui donnant rendez-vous sur la cime d'en face, nous ne l'avons ni vu ni entendu. Il faut dire pour son excuse que nous étions considérablement en retard sur l'heure convenue.

Après un bain de soleil de deux heures pris au sommet, nous redescendîmes en une heure à l'endroit où nous avions laissé nos bagages et nos piolets. En cinq heures de temps, nous contournâmes ensuite les massifs de l'Einserkofel et de l'Oberbacherspitze pour nous rendre au col du Toblinger Riedl, où est situé le refuge des Drei Zinnen.

Un peu avant d'arriver au col, on passe près de deux petits lacs, les Boden-Seen; de leurs bords on aperçoit déjà les cimes qui nous attiraient dans ces parages. Un peu plus tard apparut sur le col la silhouette d'un homme, silhouette que bientôt nous reconnûmes pour celle de notre compagnon du matin. Il avait eu l'aimable attention de venir au-devant de moi, pour savoir comment notre ascension s'était terminée, et de me retenir un lit dans le refuge qui, grâce au beau temps, regorgeait déjà d'alpinistes.

Ce qui restait de la journée me permit d'admirer les Drei Zinnen dans toute leur majesté. Elles sont situées à une demi-heure au Sud de la cabane; un sentier très bien entretenu conduit de celle-ci à leur pied. La face qu'elles présentent du côté du refuge est absolument impraticable, tellement elle est verticale et même surplombante, ainsi qu'en témoigne la couleur jaune d'ocre du rocher, couleur caractéristique de la pierre dolomitique qui n'est pas en contact avec l'eau.

Après un repas aux conserves, j'ai passé une nuit délicieuse dans un lit aux draps blancs ; avantage qui n'échoit qu'aux dames et aux six premiers touristes arrivés. Ceux qui arrivent plus tard se logent un peu comme ils peuvent sur des matelas au grenier, où, d'après ce que m'a dit un de ces moins favorisés du sort, il ne faisait pas chaud, comme on peut bien le penser, le refuge étant à une altitude de 2,407 mètres.

A 5 heures du matin, Veit et moi longions déjà le côté Ouest du Paternkofel pour nous rendre au pied de la plus haute des Drei Zinnen. Nous avions appris qu'une caravane de quatre personnes devait y monter également, et nous pensions qu'il était préférable d'être les premiers, afin d'éviter de la sorte de recevoir les pierres que les autres, plus nombreux, pourraient faire tomber sur nos têtes. Au bout d'une demi-heure, nous étions au col de Lavaredo, qui forme la frontière entre l'Italie et l'Autriche, et nous nous rendions sur le côté Sud des Drei Zinnen. Une fois arrivés là, nous contournâmes la plus petite, puis nous gravîmes le plan incliné très rapide, couvert de pierres, qui descend entre la grande et celle-ci. A l'endroit où conduit ce plan incliné pour commencer la grimpe, nous rencontrâmes une caravane italienne de cinq personnes en train de se restaurer avant de commencer l'ascension. Étant partis depuis une heure seulement, nous n'avions pas besoin de faire une halte, et nous pûmes dépasser aussi ces touristes, non sans songer à la pluie de pierres qu'allaient recevoir ceux qui monteraient les derniers, à moins de grandes précautions de la part de ceux qui les précédaient.

Il fallait attaquer d'abord le grand couloir ou cheminée qui monte sur le côté Est de la montagne : il conduit à une incision profonde de la crête qui, de la cime, descend au Sud. Ce petit col passé, on descend de l'autre côté, et on se dirige vers l'Ouest sur un rebord assez large, mais très

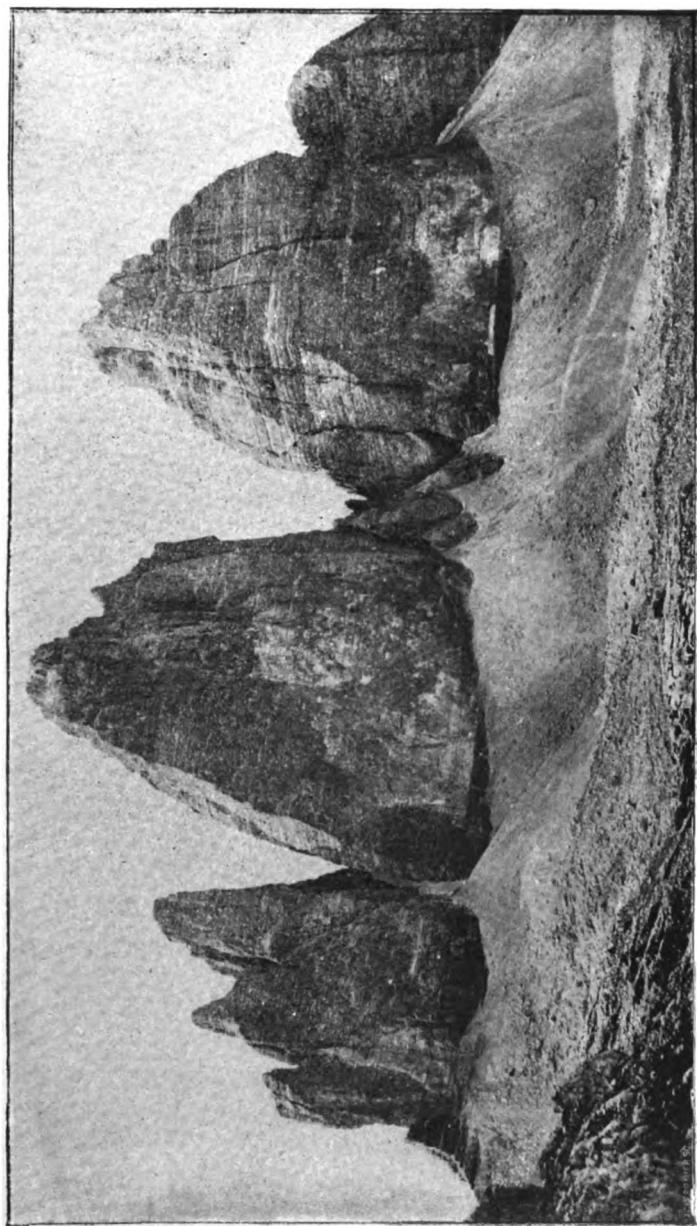
incliné et terminé en bas par des précipices. Après l'avoir longé pendant une cinquantaine de mètres, on monte à angle aigu vers le bord Sud-Ouest de la cime, jusqu'à une cheminée qui monte en ligne droite. Au bout de celle-ci, on a encore quelques corniches horizontales à passer, puis la grimpe est facile dans sa dernière partie. L'ascension nous a demandé trois heures à partir du pied de la montagne, et n'a pas présenté de grandes difficultés. Il faut néanmoins qu'on ne soit pas trop sujet au vertige.

Durant l'ascension, du brouillard s'était levé un peu de partout; mais nous avons pu le devancer assez pour jouir de la vue de la cime.

Outre ce que nous avons vu de l'Einserkofel, j'ai aperçu de là-haut des connaissances de vieille date, comme le lac Misurina et toutes les Dolomites du Sud, avec le joli Monte Cristallo. Au Nord, nous dominions à pic le refuge où nous avons passé la nuit. A droite et à gauche, au premier plan, les deux autres sommets des Drei Zinnen.

Au bout d'une heure arrivèrent les touristes italiens, suivis bientôt des touristes du refuge : en tout huit personnes, dont trois dames. Aussi commençons-nous à être à l'étroit sur les deux proéminences qui forment la cime. Bientôt le brouillard eut tout enseveli sous son voile, et Veit et moi redescendîmes le plus vite possible, contents de n'avoir pas envoyé des pierres sur la tête des autres, et espérant ne pas en recevoir à notre tour.

A midi, nous étions au refuge. Pendant notre repas, la pluie commença à tomber, pour redoubler d'intensité au moment de notre départ. Il n'était pas prudent de prolonger notre séjour là-haut, car nous pouvions courir le risque d'être bloqués au refuge. Aussi partîmes-nous pour Sexten malgré le temps affreux, en descendant la vallée d'Altenstein. Quelques heures plus tard, nous étions de retour à l'Hôtel de la poste, trempés jusqu'aux os, mais



Les Drei Zinnen, vues du Toblinger Riedl, reproduction d'une photographie de M. Fr. Unterberger, à Innsbruck.

nous félicitant de notre chance d'avoir pu profiter de ces deux belles journées.

Durant les quelques jours que j'ai encore passés dans le village, j'ai pu faire pendant une éclaircie l'ascension du Helm (2,430 mètr.). Cette montagne est réputée pour la belle vue qu'on y a, d'un côté sur les montagnes au Nord du Pusterthal, de l'autre sur les Dolomites de Sexten et surtout sur le Fischeleinthai qui leur sert de porte d'entrée. Il faut quatre heures pour arriver au sommet. Il y a sur le Helm un excellent refuge, où on peut se réconforter et même passer la nuit au besoin.

Désespérant de trouver encore une belle journée à Sexten, je quittai ce centre d'excursions pour aller visiter le groupe de la Pala. A Innichen je repris le chemin de fer du Pusterthal, qui, par Franzensfeste, me conduisit à Botzen.

II. — LE GROUPE DE LA PALA

Ce massif n'est pas à proximité du chemin de fer. Mais la grande route stratégique qui va de la vallée de l'Adige à Feltre, en Italie, mène au pied même des montagnes de la Pala.

Quittant Botzen pour rejoindre cette route, je franchis en une demi-heure de chemin de fer les vignobles de la fertile vallée de l'Adige. La station d'Auer, où je descends, est une des dernières où la population parle encore allemand. Ne voulant pas faire à pied les 66 kilomètres qui me séparent de San Martino di Castrozza, je prends encore la poste. Celle-ci met environ un jour et demi à faire le trajet, si l'on ne veut pas voyager de nuit et perdre quelque chose des curiosités de la route.

A la sortie du village d'Auer, la route monte par des lacets grandioses pour passer par-dessus les mon-

tagues qui bordent ici la vallée de l'Adige à l'Est. Plus on s'élève, plus la construction des lacets devient hardie, en même temps que la vue s'étend de plus en plus au Nord et au Sud sur la merveilleuse vallée de l'Adige.

Après trois heures de montée, la poste stoppe devant une auberge nommée Kaltbrunn ou Fontana Fredda : le nom allemand est pour ceux qui viennent du côté d'Auer, l'italien pour ceux qui viennent de l'Est. Cette auberge est la limite des deux langues. Pour les pauvres chevaux qui traînent le grand omnibus de la poste, le terme de leurs peines se trouve une demi-heure plus loin, à l'endroit où enfin nous commençons à descendre vers le Val Fiemme.

Là nous nous arrêtons dans la petite ville de Cavalese, d'aspect tout italien, le temps de prendre un repas. Le soir, nous arrivons à Predazzo, autre petite ville pittoresque à l'embouchure du Val Traviçnole, par où nous continuerons le lendemain, car nous sommes forcés de passer la nuit ici.

A Paneveggio, nom d'un hôtel situé à mi-chemin entre Predazzo et San Martino, on aperçoit déjà les cimes neigeuses de la Pala, dépassant la dernière montagne qu'il faut encore franchir. Ici commence la partie intéressante de la route. Celle-ci traverse d'abord, par de grands lacets, une forêt de sapins remarquable tant par son épaisseur que par la grandeur de ses arbres. Arrivés presque au sommet de la montagne, nous sortons de la forêt, et quelques instants après nous sommes sur le col di Rolle, à une altitude de 2,000 mètres environ.

De ce col l'œil embrasse d'un seul coup tout le massif de la Pala du Nord au Sud. On ne voit pourtant que les cimes, car la vallée où se trouve San Martino di Castrozza nous est encore cachée. Le spectacle est saisissant. En une heure, nous descendons les derniers lacets, et bientôt nous apercevons les trois hôtels dont est composé San Martino. Un de ces hôtels est très grand, de sorte qu'on

peut préjuger par là du nombre des admirateurs de la Pala.

A peine descendu devant un des hôtels, j'ai l'agréable surprise d'y rencontrer mon aimable compagnon de route du refuge des Drei Zinnen, qui était venu ici à pied.

A la vue de mon piolet qu'on descendait du haut de la voiture, les guides apparaissent. En tête se trouve Michele Bettega, célèbre par ses premières ascensions du groupe de la Pala. A la demande que je lui adresse pour savoir s'il est libre, il répond qu'il est déjà retenu par une miss anglaise pour le lendemain ; mais il me recommande deux de ses collègues, Tavernaro et Zagonell.

Au moment de mon arrivée, il commençait à pleuvoir, et je craignais pour le lendemain. Bettega me consola cependant, en me garantissant le beau temps. Dans la joie que la réalisation possible de cette promesse me causa, j'eus l'imprudence de dire qu'en ce cas j'emmènerais le lendemain ses deux collègues.

Ici encore j'appris que les cimes les plus renommées, comme le Cimone della Pala et la Pala di San Martino, n'étaient pas faisables à cause de la neige. A leur place, Bettega m'indiqua deux ascensions qu'il comptait parmi les plus intéressantes et dont l'une passait pour la plus difficile du massif. J'avais donné une poignée de main qui m'engageait envers ses deux collègues en cas de beau temps pour le lendemain : quoi de plus naturel que de faire deux ascensions le même jour, puisque les deux guides étaient retenus ! J'acceptai donc cette deuxième proposition comme j'avais accepté la première.

Les deux sommets étaient le Sass Maor et la Cima della Madonna. Nous devons traverser le Sass Maor du Nord au Sud, puis, du col qui sépare les deux cimes, monter sur la seconde.

Le soir, le ciel redevint clair, et la prédiction de Bettega paraissait devoir s'accomplir. Je passai la nuit à me lever

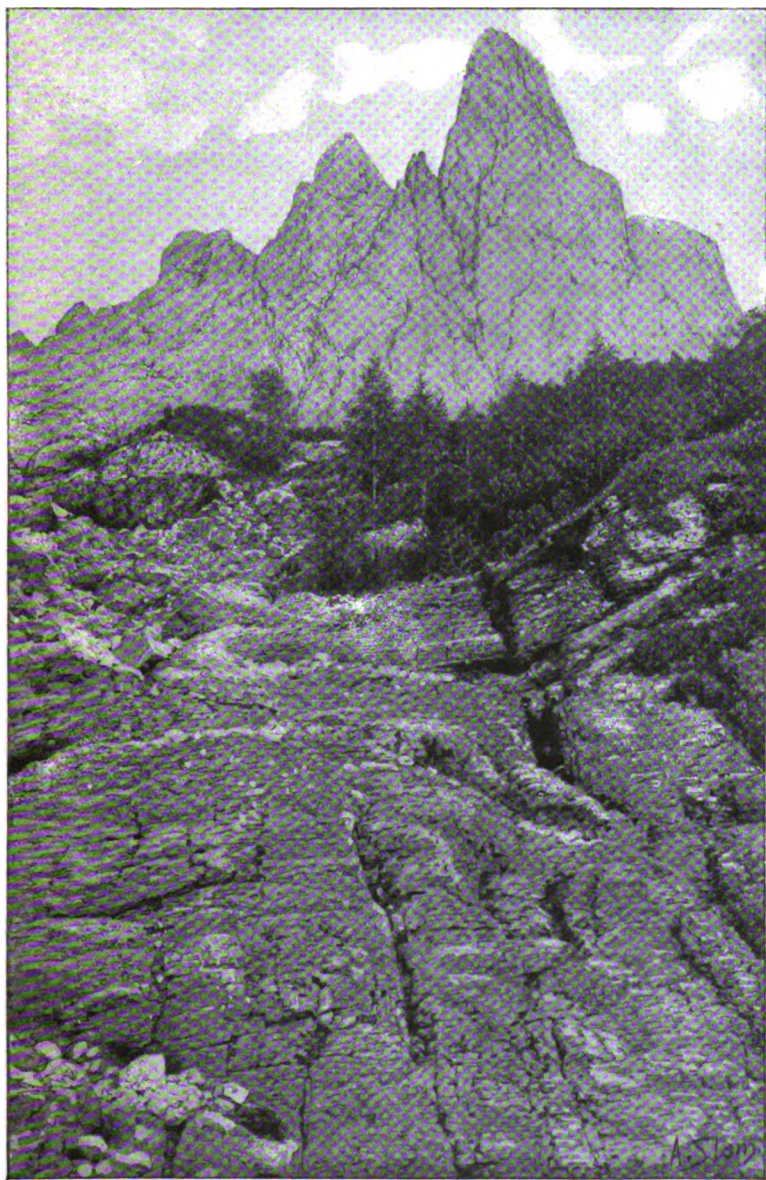
toutes les heures pour voir si ses prévisions allaient se réaliser. A 4 heures pourtant, le ciel était si voilé que je crus tout espoir perdu, et je me rendormis. Une heure plus tard, je fus réveillé par les pas de plusieurs personnes qui faisaient résonner le couloir de l'hôtel. C'étaient mes guides. « Tempo splendido ! » me criaient-ils d'un air triomphant. En quelques minutes j'étais en bas. Le temps de prendre quelques provisions, et nous voilà devant l'hôtel par une matinée qui promettait un temps magnifique pour la journée. Derrière l'hôtel, toutes les cimes étaient découvertes.

A la porte nous rencontrons un touriste et son guide, qui se proposaient de monter à la Cima della Madonna. Ils avaient fait la veille l'ascension du Sass Maor. C'étaient ces deux ascensions que nous allions réunir dans une même journée.

Nous convinmes, comme je l'avais déjà fait pour l'Einserkofel avec mon compagnon de route de Sexten, de nous attendre réciproquement sur les deux cimes, qui sont très rapprochées.

San Martino est situé vers le milieu du massif, et les deux cimes que nous voulions visiter sont à son extrémité Sud. Il fallait donc suivre la chaîne dans une grande partie de sa longueur, en traversant la forêt qui en garnit la base. Au bout d'une heure et demie, nous sommes à l'entrée du petit Val di Sopra Ronzo, qui descend entre le Sass Maor et la Cima di Ball. Nos deux cimes sont devant nous, mais, en conséquence de leur éloignement différent, la Madonna, quoique la plus petite, paraît dépasser le Sass Maor de beaucoup. Le Sass Maor a 2,816 mètr. d'altitude. La Cima della Madonna est une Dolomite idéale par ses lignes élégantes. Telle que nous la voyons d'ici, on ne croirait pas possible d'atteindre son sommet.

Un peu plus loin, je me sépare de mon compagnon, qui doit prendre le chemin du Sud pour arriver au col, tandis



**La Cima della Madonna, et, plus loin, à gauche, le Sass Maor; reproduction
d'une photographie de M. Eichmüller.**

que nous y allons par la voie du Nord. Deux heures d'intéressante grimpe nous y mènent.

Du col, nous prenons une corniche étroite à gauche, pour aborder la paroi Nord de la cime, qui est presque verticale. Pour l'ascension, il nous faut passer par une cheminée très étroite et très fatigante qui parcourt le Sass Maor dans toute cette partie. A l'extrémité supérieure de la cheminée, une surprise peu agréable. C'est une nouvelle corniche, longue d'une dizaine de mètres, la plus étroite et la plus exposée de toute l'ascension. Quelques minutes après, nous sommes enfin au sommet, après une heure et demie de marche dans la vallée et quatre heures de grimpe. Il faut dire que l'ascension proprement dite, à partir du col, est vraiment fatigante.

Notre compagnon n'étant pas encore visible sur la Madonna, j'en profite pour contempler longuement la vue merveilleuse du sommet. Au Nord, on voit la plupart des cimes du massif de la Pala, comme la Pala di San Martino (2,996 mèt.); la Cima di Vezzana (3,191 mèt.), la plus haute du groupe; la Cima di Fradusta (2,941 mèt.), et la Cima Rosetta (2,741 mèt.). Le Cimone della Pala (3,186 mèt.), la plus belle de toutes ces montagnes, et qui par sa forme rappelle le Cervin, n'est pas visible d'ici. Au Sud se dresse la colonne verticale de la Madonna; et, au delà de celle-ci, une série de cimes qui nous cachent la grande plaine du Nord de l'Italie, mais qui, par un temps tout à fait clair, n'empêcheraient pas de voir la mer Adriatique dans la direction de Venise. Au Nord et au Nord-Est, les cimes multiples des Dolomites, parmi lesquelles domine, le plus près de nous, la Marmolada.

Bientôt nous apercevons nos deux ascensionnistes de la Madonna au pied du mur qui du col conduit à la cime, et pendant une heure nous avons la distraction d'assister aux différentes péripéties de leur périlleuse ascension.

Quand ils sont arrivés sains et saufs à destination, nous

leur offrons à notre tour un spectacle analogue en descendant par la paroi Sud sur le col.

Nous voilà sur le col pour la deuxième fois, et, après une petite halte, nous nous mettons en devoir d'escalader, nous aussi, la Cima della Madonna par des corniches étroites et des cheminées difficiles. Une demi-heure après, la voix de nos compagnons nous apprend que nous sommes à quelques mètres au-dessous d'eux, et quelques moments plus tard ils nous font les honneurs de leur cime.

Ils avaient mis un peu plus de temps à partir du col que nous, car ils avaient augmenté volontairement les difficultés de leur ascension en passant par une cheminée très difficile, le Winklerkamin, qui d'une cheminée n'a que le nom, étant formée seulement par une rainure noire dans le rocher.

Même par la voie plus aisée que nous avons suivie, on est sur la Madonna encore plus en contact avec le vide que sur le Sass Maor. Quant à la vue, elle ne vaut pas celle de la cime précédente, d'abord parce que la Madonna est moins haute, ensuite parce que le Sass Maor cache une partie des cimes au Nord. Le côté Sud de ce dernier sommet se voit au contraire merveilleusement de là-haut.

Après une descente heureuse au col, nous prîmes le chemin du Sud, par lequel nos compagnons étaient montés le matin. Un endroit nous retint quelque temps : c'était un mur excavé au-dessus d'un précipice, n'offrant presque pas d'inégalités pour se maintenir solidement. On le descend obliquement pendant une quinzaine de mètres, et, par bonheur, un trou dans le rocher, qui a l'air d'être fait exprès, permet d'y fixer la corde. Un de nos guides descendit le long de la corde pour la tendre ; elle forma donc pour nous une véritable rampe. Le dernier descendu tira la corde à lui, et la difficulté se trouva vaincue.

Une heure après ce passage nous étions revenus à l'endroit du Val di Sopra Ronzo où nos deux caravanes

s'étaient séparées le matin. Il était alors 6 heures du soir, et nos deux cimes, qui recevaient en plein les derniers rayons du soleil, étaient comme en feu. Quel spectacle inoubliable ! Pourtant, pour ne pas risquer de nous rompre le cou, nous fûmes forcés de nous arracher au tableau que nous offraient les deux cimes vaincues, car nous avions encore plus d'une heure de mauvais chemin à faire à travers une forêt épaisse, et la nuit descendait à grands pas.

Il faisait déjà tout à fait nuit quand, à 8 heures et demie, c'est-à-dire quatorze heures après notre départ, nous rentrâmes à San Martino, où mon compagnon de Sexten avait passé la matinée à nous chercher en vain, avec sa lorgnette, sur le col entre le Sass Maor et la Madonna. Le lendemain je pus féliciter Bettega de sa prophétie, qui s'était si ponctuellement réalisée, et en même temps me dire heureux d'en avoir profité, car il pleuvait de nouveau de plus belle.

Les jours suivants, une belle journée me permit encore de descendre les dix-huit kilomètres de la route qui mène au village de Primiero. Cette route, qui presque dans toute sa longueur traverse les forêts magnifiques dont la vallée de Primiero est couverte, permet de voir tout le massif de la Pala, depuis le Cimone della Pala jusques et y compris nos deux cimes, qui sont les plus méridionales du groupe. J'avais déjà eu du col de Rolle une vue d'ensemble sur la chaîne ; mais il m'a semblé que ce point de vue était un peu trop élevé et la distance trop peu grande entre les cimes les plus rapprochées et les plus éloignées, de sorte qu'on les voyait un peu en raccourci. De la route de Primiero, au contraire, on peut admirer la chaîne de face, et elle est ici bien plus imposante, car on voit en même temps le fond de la vallée.

Le village de Fiera di Primiero est la dernière localité de quelque importance avant la frontière italienne. Sa position est ravissante, et il mériterait déjà une visite pour

cette seule raison. Les rues sont un mélange de maisons à la tyrolienne et de constructions à l'italienne.

J'ai le regret de n'avoir pu prolonger davantage mon séjour dans le massif de la Pala, ou plutôt de n'avoir pas eu un temps meilleur, qui m'ait permis d'en voir davantage : car ce groupe est certainement, de toutes les Dolomites, celui qui présente le plus de variété, tant par les ascensions multiples, des plus faciles jusqu'aux plus difficiles, qu'on peut y entreprendre, que par ses alentours couverts de forêts, qui offrent des promenades si belles et si agréables.

Il me reste encore à dire qu'au milieu de ce groupe est situé le refuge de la Rosetta, construit par la Société des touristes du Trentin, et qu'une Section du Club Alpin Allemand-Autrichien y fait construire à grands frais des sentiers qui permettront de traverser facilement le massif de l'Ouest à l'Est.

Après le groupe de la Pala, il me restait encore à faire connaissance avec un dernier massif, celui de la Brenta. Une fois revenu à Auer, je n'en étais qu'à peu de distance.

III. — LE MASSIF DE LA BRENTA

De retour à la station d'Auer dans la vallée de l'Adige, je n'eus qu'à descendre cette vallée jusqu'à la station de San Michele, située dans le territoire de langue italienne. De la gare, une affreuse guimbarde me conduisit au village de Mezzo Lombardo, d'où je dus faire à pied les cinq heures de chemin qui me séparaient du village de Molveno, situé au bord du lac du même nom, au pied de la Brenta.

La première partie du chemin, à partir de Mezzo Lombardo, monte très rapidement, surtout quand on prend le sentier au lieu de la route, ce qui raccourcit considérable-

ment. Au commencement on a une belle vue au Nord sur la vallée de l'Adige. Deux heures plus tard, peu après le village de Fay, on a une vue encore plus belle au Sud sur la même vallée, à l'extrémité de laquelle on aperçoit la ville de Trente.

Bientôt apparaissent les cimes septentrionales de la Brenta, tandis qu'à droite on voit le Val di None qui, d'après Bædeker, par un temps tout à fait clair montrerait ses soixante-seize villages.

Molveno, avec son lac d'un bleu merveilleux, ne laisse pas de vous impressionner. Il n'en est pas de même de l'hôtel, car, même pour celui qui n'est pas trop exigeant quant au confort, il laisse à désirer à bien des points de vue.

Molveno ne paraît pas très visité, ce qui semble d'autant plus étonnant qu'en dehors de la Brenta même, on peut, en traversant cette dernière par le col appelé la Bocca di Brenta, gagner d'ici les massifs de l'Adamello et de la Presanella. Mais la grande majorité des touristes choisissent de préférence le village de Santa Madonna di Campiglio, de l'autre côté de la Brenta, comme point de départ pour visiter ces groupes, car il est situé à peu près à égale distance de l'un et de l'autre.

Il paraît pourtant que ce délaissement de Molveno ne durera pas longtemps, car aussitôt que la route sera améliorée on se propose d'y construire un hôtel plus conforme aux exigences modernes.

En dehors de la Brenta et du lac de Molveno, ce village offre encore une curiosité qui n'est pas indiquée par Bædeker et par conséquent pas visitée du tout. C'est un petit fort très bien conservé et construit par les troupes de Napoléon I^{er}. A cette époque, il barrait ce passage secondaire des Alpes aux hommes; maintenant, il remplit un rôle plus paisible et sert de clôture aux bestiaux.

Le vieux Bonifacio Nicolussi, chasseur de chamois et

d'ours, dont on rencontre encore de temps en temps quelques spécimens dans ces montagnes, est le premier guide de la Brenta, car il y a fait la plupart des premières ascensions, et, des trois guides de Molveno, il est le seul qui les fait toutes encore aujourd'hui.

C'est lui que j'engage comme compagnon de route, et, pour me faire une idée d'ensemble du massif, je me décide pour la Cima Tosa (3,176 mè.), c'est-à-dire pour le sommet le plus élevé et en même temps un des plus faciles. Malgré la grande quantité de neige qui s'y trouve le 30 septembre, jour de mon arrivée à Molveno, Bonifacio croit néanmoins qu'elle sera faisable, à la condition seulement que la cheminée d'une hauteur de trente mètres, qui du reste est la seule difficulté, ne soit pas rendue impraticable par la glace.

Le lendemain dans l'après-midi, — car nous avons été forcés d'attendre jusque-là à cause du temps, — nous nous mettons en route pour atteindre à la tombée de la nuit le refuge de la Tosa, qui est situé à l'altitude de 2,428 mè. et à cinq heures de marche de Molveno.

Nous montons d'abord par le val profond della Seghe, que domine à droite le mur vertical du Croz dell' Altissimo. Au fond se dresse la Cima Roma, entourée de quelques pics sans nom. En arrière, à travers l'entrée de la vallée, on aperçoit un fragment de la surface bleue du lac Molveno.

Le sentier, en dehors de la vue sur les montagnes, est rendu agréable par la belle forêt qu'il traverse, et dont le sol à plusieurs endroits est parsemé de cyclamens des Alpes, plante que je rencontre ici pour la première fois à l'état sauvage.

A mesure que nous avançons, nous apercevons le col Tuckett, la Cima Franz Joseph, la Cima d'Armi, et la Cima Brenta Alta avec le Campanile Basso.

Du fond de la vallée, au pied d'un rocher dit le Castello,



La Bocca di Brenta, reproduction d'une photographie de M. Eichmüller.

le chemin monte en trois heures, par-dessus trois grandes terrasses, jusqu'au col où est situé le refuge.

Au Nord de ce col s'ouvre un autre col, la Bocca di Brenta, qui est le grand passage entre Molveno et Santa Madonna di Campiglio.

Pendant notre diner, nous entendons gratter à la porte ; nous ouvrons, et quel n'est pas notre étonnement en voyant entrer le fidèle chien de Bonifacio, un basset qui répond au nom d'Otello. C'est, paraît-il, son habitude de suivre son maître partout dans la montagne, car il sait que les *signori* le récompensent toujours par quelque gourmandise à la cabane. En outre, nous dit Bonifacio, il aime beaucoup chasser le chamois, et il a peur que son maître ne chasse sans lui. C'est en effet, comme j'ai pu le voir, le cauchemar de ce pauvre chien, car il suffit de crier *Un camoscio !* pour le mettre dans tous ses états.

Le soir, pour passer le temps, je feuillette le livre du refuge, et j'ai le plaisir d'y trouver le nom d'un collègue du Club Alpin Français qui venait de faire l'ascension de la Cima Tosa quelques mois auparavant. Le lendemain matin, nous contournons la Brenta Bassa et suivons la Pozza Tramontana, lit profond d'un ancien lac alpestre. Une heure après notre départ du refuge, nous abordons le petit glacier de la Tosa, d'où en regardant en arrière on voit un certain nombre des cimes du groupe.

Au bout de ce glacier il y a une cheminée de trente mètres, presque verticale, qui, vu la glace dont elle est remplie, nous donne quelque mal. Sortis de celle-ci, nous montons sur du bon rocher jusqu'à la coupole de neige du sommet, et bientôt nous atteignons la crête de neige aiguë qui conduit à la cime.

A notre regret, la cime était couverte de brouillard. Un coup de vent pourtant, qui dissipa les vapeurs pour un instant, nous permit d'admirer le Crozon di Brenta, qui paraît inabordable et dont l'ascension se fait, avec des dif-

ficultés variables, de la Cima Tosa par la crête étroite qui la relie à celle-ci.

Après avoir gelé une demi-heure sur la cime, où nous avions de la peine à nous tenir à cause de la violence du vent, nous battons en retraite pour regagner le refuge.

A notre arrivée au refuge, notre espoir de voir le temps s'améliorer s'évanouit définitivement, car à 3 heures de l'après-midi la neige commence à tomber dru, et Bonifacio, tout en répétant mille fois : *Tempo molto cattivo in questo anno*, se mit en devoir de vider la caisse du refuge et plaça le livre des touristes dans son sac, ce qui revenait à dire qu'il n'espérait plus pour cette année aucun visiteur dans le refuge, dont il est le gardien.

Avec la Brenta, j'ai terminé le récit de mes courses de 1896 dans les Dolomites. Quelques jours plus tard, je me trouvais dans la délicieuse ville de Méran, que je visitais pour la troisième fois; et c'est ici que je prendrai congé de mes lecteurs.

GEORGES EICHMÜLLER,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

VIII

LES SOURCES DE LA GARONNE

RÉCITS DE COURSES ET D'EXPÉRIENCES

(PAR M. ÉMILE BELLOC)

L'idée de placer le point initial de la Garonne au pied des vastes glaciers qui recouvrent d'un éclatant manteau d'hermine les flancs abrupts du Pic d'Aneto¹, la plus haute cime pyrénéenne, est, incontestablement, fort séduisante. Il faut en convenir, l'attrait d'une aussi magnifique origine est bien fait pour tenter l'imagination des voyageurs épris de pittoresque et de couleur locale. Aussi est-ce avec peine que certains d'entre eux se résignent à ne pas voir surgir du sein des Monts-Maudits le naissant principal de notre grand fleuve français.

Le montagnard, n'ayant pas, au même degré que le touriste ou le poétique écrivain, l'enthousiasme facile ou la faculté d'invention qui permettent trop souvent à l'un et à l'autre d'émettre des opinions sans fondement, apprécie froidement les faits matériels qui s'accomplissent journellement autour de lui. Plus réfléchi qu'on ne pourrait le

1. Un éminent ingénieur des mines espagnol, Don L. MALLADA, dit avec juste raison que le nom de *Néthou*, donné à ce sommet, « est de tout point inadmissible ». Ce pic doit s'appeler *Pic d'Aneto*, du nom du *pueblo* le plus rapproché. (*Memorias de la Comision del mapa geológico de España : Descripcion física y geológica de la provincia de Huesca*), Madrid, 1878, p. 78.

croire, l'homme rustique intelligent connaît mieux que personne la contrée qu'il habite. Sans doute, son instruction rudimentaire lui interdit d'analyser scientifiquement les phénomènes naturels dont il est témoin, mais il possède des qualités natives et une espèce de bon sens très particulier qui le trompent rarement. « Les organes des paysans ne sont pas autrement construits que les nôtres, a dit J.-J. Rousseau, mais ils sont autrement exercés. »

Les géographes veulent que la source d'un fleuve soit placée au point le plus éloigné de son embouchure et qu'elle alimente le cours d'eau le plus abondant.

En thèse générale, les géographes peuvent avoir raison ; néanmoins, dans le cas particulier qui nous occupe, les montagnards ne semblent pas avoir eu tort en choisissant comme tête de la Garonne les deux modestes filets d'eau, très peu distants l'un de l'autre, qui viennent sourdre timidement au col de Bérét ou de Peyra-Blanca, petite échancre ouverte à l'extrémité orientale de la vallée d'Aran.

Appelées *Gouëils de Garonà*, « yeux de la Garonne », par les Aranais, la réunion de ces deux sources, incomparablement fraîches et limpides, forme aussitôt un petit ruisseau, si chétif et si mince « qu'il suffit de deux piastres mises sur chaque rive et d'une troisième placée sur les deux autres pour couvrir entièrement la Garonne », d'après le dicton populaire.

En voyant ce fleuve naissant, on ne se douterait guère qu'il deviendra capable de porter des navires du plus fort tonnage. C'est pourquoi, sans doute, le Dr Jeanbernard, qui connaissait les moindres replis du pays d'Aran, revendiquait avec insistance comme source principale de la Garonne le rio de Ruda, premier affluent de gauche, dont la longueur et le débit sont infiniment plus considérables que ceux de la rivière mère.

Le rio Ayguamoch et celui de la Valle Artias sont à peu près dans les mêmes conditions.

Plusieurs auteurs ont défendu cette théorie, tout au moins contestable. Étant donné cependant que, pour beaucoup de personnes, la dimension et le volume symbolisent la beauté et la supériorité, cela n'a rien qui doive nous surprendre.

Dans ces conditions, on se demande pourquoi l'Aranais, généralement avisé, a choisi de préférence, et de temps immémorial, le plus faible de ces ruisseaux comme point originaire du système hydrographique de ce bassin pyrénéen?

Si l'on ne s'explique pas tout d'abord la véritable cause de cette préférence instinctive, on peut la deviner en y réfléchissant. En effet, le vaste fossé naturel qui prend naissance au col de Peyra-Blanca, et au fond duquel la Garonne roule ses flots rapides, sur un parcours d'environ trente-sept kilomètres, avant d'atteindre le territoire français, n'est-il pas le bassin de réception de tous les cours d'eau de l'Aran? Nul ne saurait le contester. C'est pourquoi les dépressions latérales de Ruda, d'Ayguamoch, d'Iñola, d'Artias, et tant d'autres encore, ne peuvent être considérées, malgré leur importance relative, que comme des vallées secondaires.

Ce sont ces motifs et d'autres encore, sans doute, qui ont fait dire à notre savant collègue F. Schrader en parlant des *Goueils de Garona* : « C'est toi, bonne petite source, qui es la Garonne, la seule vraie Garonne des montagnards! » Et plus loin, à propos du rio de Ruda : « Tout au plus oserais-je proposer de l'appeler Garonne de Ruda, réservant toujours le nom de *Garonne* par excellence pour le petit filet d'eau qui a toujours porté ce nom¹. »

Le Val d'Aran ou *Valle Aran* comprend l'ensemble du pays d'Aran, et non pas simplement la vallée principale.

1. FRANZ SCHRADER, *Autour des sources de la Garonne* (Annuaire de 1880, p. 241),

Celle-ci commence à la partie méridionale d'un superbe plateau à peine ondulé, long de plusieurs kilomètres, situé à 1,880 mètres d'altitude et entouré de montagnes de haut relief; on le connaît sous le nom de *Plà de Bérét*.

Le tapis végétal qui recouvre ce plateau fournit d'excellents pâturages, et résorbe sans cesse le produit abondant des précipitations atmosphériques; il constitue, par cela même, une énorme surface d'absorption. C'est là que se trouve la ligne de partage des eaux de l'océan Atlantique et de la Méditerranée.

Le Noguera Pallaresa, tributaire indirect de l'Èbre, prend naissance sur la déclivité septentrionale du plateau; ses eaux s'épanchent doucement vers l'ermitage de *Nuestra Señora de Mountgarre* (1,652 mètr.), puis le ruisseau qu'elles forment s'infléchit vers l'Est, décrit une courbe gracieuse jusqu'au Pont de la Peña (1805 mètr.), et finalement se dirige vers l'Espagne, en suivant une direction diamétralement opposée à celle que les pentes du Plà de Bérét lui avaient primitivement imprimé.

A quelques centaines de mètres de la source du Noguera Pallaresa en allant du côté du Sud, un peu en contre-bas du col de Bérét, comme il vient d'être dit, les « yeux de la Garonne » s'ouvrent à 1,872 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Le petit ruisseau qui en sort ne tarde pas à grossir; coulant d'abord vers l'Ouest, il change, lui aussi, brusquement de direction et, à partir de la petite ville de Viella, se dirige au Nord, c'est-à-dire en sens contraire du Noguera Pallaresa. Déjà assez important à son entrée sur le territoire français, le fleuve, grossi par ses principaux affluents supérieurs, la Pique, la Neste, le Salat, etc., arrose les immenses plaines de Toulouse et fertilise un bassin d'environ six millions d'hectares avant d'atteindre son embouchure.

Le ruisseau qui naît au Plà de Bérét, parcourant dans

toute sa longueur la vallée la plus importante du pays d'Aran, est sans conteste le grand collecteur hydrographique de toute la contrée. Ceci explique suffisamment pourquoi les Aranais considèrent, avec juste raison, le col de Bérét comme étant le point initial de la Garonne principale, c'est-à-dire la source officielle et rationnelle de la Garonne française.

Si je dis « principale » et « française », c'est afin de mieux préciser le sens du mot « Garonne », qui n'est pas un nom propre.

Les mots Adour, Courét, Garbét, Garonne, Gave, Neste, Noguera, Rio, Riou, etc., sont des noms *génériques* servant à désigner les cours d'eau, sur les versants français et espagnols des Pyrénées.

C'est ainsi, par exemple, que la partie septentrionale du Val d'Aran renferme plusieurs « garonnes », grandes et petites : le¹ *garona de Ruda*, le *garona d'Iñola*, le *garona d'Ayguamoch*, le *garona d'Artias*, le *garona de l'Artiga-Telin*², etc.

Sur le versant méridional, qui se trouve en Espagne, les cours d'eau prennent le nom de *Noguera* : le *noguera Pallaresa*, le *noguera de Tor*, le *noguera Ribagorzana*, etc.

Observons, en passant, que le mot *Noguera* est l'anagramme du mot *Garoune*, prononcé également *Garouna* et *Garona* par les Aranais.

D'après quelques érudits, ce nom de Garonne serait dérivé des mots celtiques *Gar*, rapide, et *Aone* ou *One*, rivière. En admettant cette étymologie, qui n'a rien de certain, on ne s'explique pas la raison qui a poussé les

1. Les noms de rivières, en espagnol, sont du masculin.

2. *Artiga-Telin* doit s'écrire avec une seule *l*, conformément à l'orthographe catalane. *Artiga* signifie une terre nouvellement défrichée, un pâturage près d'une forêt, ou bien une clairière gazonnée. Quant à *Telin*, sa signification n'est pas connue.

grammairiens à affubler le mot français de deux *n*, lorsque rien n'autorise, pas même la phonétique locale, ce redoublement de consonnes?

D'autres voudraient que les noms réunis de l'*One* — torrent fougueux formé des Nestes d'Oô et d'Oueil¹ — et du *Gar* — méchant petit ruisseau dont le cours tout entier mesure à peine trois kilomètres² — aient formé le mot « Garonne ».

Il est inutile, je pense, de réfuter sérieusement cette conception fantaisiste, qui restera néanmoins une des plus amusantes charades de la toponymie pyrénéenne.

Après cette digression philologique, qui n'était peut-être pas inutile, il nous faut revenir en arrière afin de jeter, en passant, un rapide coup d'œil sur la prétendue source de la Garonne dont il a été question au début de cet article.

Si l'on ouvre un livre quelconque, publié depuis cent ans, concernant la géographie de la vallée d'Aran et des pays voisins, on y trouvera, inévitablement, la description des sources célèbres de l'Artiga-Telin.

La légende, reproduite par tous les auteurs, veut que le torrent qui s'échappe des flancs glacés du Pic d'Aneto, sur le revers septentrional des Monts-Maudits, et s'engouffre dans le *Trou du Toro*³, au Plan des *Aygualluds*,

1. L'*One* se jette dans la Pique, à Luchon, et non pas dans la Garonne. La Pique, affluent supérieur très important de la Garonne, ne rejoint celle-ci qu'à 16 kilomètres en aval de son confluent avec l'*One*, c'est-à-dire en dessous de la gare de Marignac.

2. Pour découvrir le point de contact de ce petit ruisseau avec le fleuve, dont la source est située à près de 50 kilomètres de là, il faut quitter la vallée de Luchon et remonter le cours de la Garonne, vers Saint-Béat.

3. Ce nom, bizarrement orthographié dans tous les livres, moitié français et moitié espagnol, est complètement inconnu des Aragonais. Les habitants de la vallée de Vénasque désignent ce gouffre sous le nom, infiniment plus rationnel, de *Bujaruelo de Ayguallud*, ou bien encore de *Agujero del plan de Ayguallud*.

s'infléchisse brusquement vers l'Est durant son parcours souterrain. Après un trajet de quatre kilomètres, à travers les cavités mystérieuses de la montagne de Bargas, ce torrent viendrait sourdre à 600 mètres plus bas, aux fameux Gouëils de Jouèou.

Voici déjà bien des années que j'explore en tous sens cette région haute et basse, l'une des plus neigeuses et des plus grandioses de la chaîne, où les vallées inférieures sont couvertes de végétations luxuriantes, où les sommets offrent aux regards le tableau le plus saisissant des bouleversements successifs de l'écorce terrestre. Maintes fois j'ai essayé d'analyser sur place et de synthétiser toutes mes observations. Malgré cela, peut-être même à cause de cela, et malgré les affirmations formelles de tant d'auteurs, jamais contrôlées par une expérience décisive, le fait énoncé m'a toujours paru problématique.

Certains me trouveront sans doute un peu sceptique, lorsqu'ils sauront que le premier éditeur de cette légende locale a été le célèbre Ramond de Carbonnières¹; mais, en matière géographique, plus qu'en toute autre chose, j'estime qu'il est bon parfois d'imiter saint Thomas. Même en dehors de toute préoccupation scientifique, si des hommes comme Nérée Boubée, de Chausenques, Jougla, Jeanbernat, Lambron et Lézat, et tant d'autres encore, qui se sont contentés de reproduire servilement la version de Ramond, avaient eu la curiosité de la vérifier expérimentalement, leurs observations auraient été beaucoup plus utiles que leurs théories sensationnelles.

Les recherches multiples qu'exige l'étude de la nature doivent être d'une rigueur absolue. Rien de semblable n'ayant encore été fait pour les Gouëils de Jouèou, j'avais résolu, depuis longtemps déjà, de m'assurer moi-même,

1. *Observations faites dans les Pyrénées...* Paris, 1789, pages 258 et 266. Je possède également une autre édition de ces mêmes *Observations*, publiée à Liège en 1792.

de visu, si les « on dit » recueillis par Ramond étaient réellement basés sur des données précises.

*
* *

Dans le but de les associer à une expérience préparée de longue main, j'avais pressenti deux de nos collègues du Club Alpin Français, M. E.-A. Martel, dont on connaît les remarquables travaux spéléologiques, et M. L. Roule, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, ainsi que M. Armand Viré, naturaliste du Muséum de Paris, M. Reinburg, étudiant en médecine, et M. Étienne Bruguière, jeune avocat très épris de nos belles montagnes; malheureusement, des circonstances imprévues me privèrent au dernier moment du précieux concours de quatre de ces aimables collaborateurs. Seul M. Bruguière resta fidèle à notre petite expédition, et, bien qu'elle fût réduite à sa plus simple expression, nous quittâmes Bagnères-de-Luchon, le 3 septembre 1896, pour aller coucher à l'hospice français du Port de Vénasque¹, où Barthélemy Courrége, l'intrépide guide luchonnais, nous avait précédés avec les appareils et les bagages.

Les opérations devant avoir lieu sur le territoire espagnol, certaines exigences de frontières nous faisaient un devoir impérieux d'être très circonspects. La soirée fut employée à préparer les instruments de travail et à réduire au strict nécessaire ce que nous devions emporter; dans ce but, nous résolûmes de ne prendre avec nous aucun liquide, l'eau du torrent devant suffire à nos besoins.

Tout étant prêt, nous quittâmes l'hospice le lendemain, à 6 heures du matin.

En suivant (à l'Est) le chemin muletier qui mène au Port de la Picade et côtoie d'abord la rive droite du ruisseau des Péssons² en sillonnant les escarpements boisés au-des-

1. J'écris *Vénasque* à la française avec un accent sur l'e, qui n'est pas l'accent tonique espagnol.

2. Les mots *paiisson*, *peisson*, *pésson*, *pessoun*, très employés dans

sus desquels se trouvent les vastes pâturages de *Camp-sàouré*, nous rencontrons bientôt la fontaine ferrugineuse et le rouge sentier qui y accède. Un peu plus haut, après trois quarts d'heure de marche, nous débouchons sur un plateau, à peine ondulé, où s'étalent les belles prairies de *Roumingáou*.

Depuis l'hospice, nous n'avons pas perdu de vue la masse imposante du Pic de la Pique, dont le sommet, fièrement dressé à 2,393 mètres, domine d'un millier de mètres le confluent du ruisseau de la Frèche et de celui du Port de Vénasque.

Vu de Roumingáou, le relief pyramidal du Pic de la Pique rappelle assez fidèlement la forme d'un objet préhistorique, une façon de hache gigantesque en silex éclaté, comme celles qu'on trouve figurées, par exemple, dans les remarquables ouvrages de notre collègue M. Émile Cartailhac. C'est une masse schisteuse, fruste, décharnée au sommet, dont la base, couverte de forêts séculaires, mesure environ deux kilomètres de largeur.

Au moment où nous atteignîmes le plateau de Roumingáou, une petite troupe de contrebandiers espagnols traversa diagonalement la prairie. Ces hommes au teint bistré et au jarret d'acier jetèrent de notre côté un regard défiant, et disparurent comme des isards.

Nous étions arrivés à l'amorce du sentier de la Frèche, qui aurait pu, tout en raccourcissant le trajet, nous conduire au Port de la Picade. Disons simplement, à titre de renseignement, que si l'on prenait ce sentier, il serait bon de longer les parois rocheuses et non de marcher au milieu du vallon, que l'on suive la rive droite ou la rive gauche. Il y a trois ans, faute d'avoir pris cette précaution, je vins échouer à la partie supérieure des à-pic infranchis-

nos anciens dialectes, jusqu'au *xv^e* siècle, signifient pâturage, droit de pâture : « que se li bois portoit *peyson*, qu'il y puissent envoyer leurs porcs » (1372, Ord., V, 514).

sables qui dominent la fruitière du val des Péssons. Seul, ignorant le chemin, force me fut de remonter par où j'étais venu, pour gagner les lacets qui zigzaguent au pied septentrional de la Pique.

Le chemin à peine incliné de Roumingaou traverse une infinité de petits mamelons verdoyants, au milieu desquels se voient de noirs sillons, creusés par le ruissellement des eaux dans une espèce d'argile formée aux dépens de la roche schisteuse carburée qui constitue le sous-sol. Il nous conduisit bientôt à l'endroit appelé *És clots de Rôyo*.

Laissant à droite le chemin habituel du Pas de l'Escalette et de la Picade, nous arrivons (7 h. 55) au col de la *Mountjoyo*, orthographié à tort *Monjoyo* ou *Mounjoyo* (2,000 mètres environ), origine de la Coume d'Aubert.

L'horizon, vers l'Espagne, est borné à très courte distance par la montagne de Samuge et la crête de l'Escalette, qui nous sépare de la Coume de Poumèro. Du côté du Val d'Aran, Crabides, l'Entécade, Poueylané forment la ligne de faite et dessinent la frontière entre la France et l'Espagne.

A l'Ouest, au contraire, la vue est fort belle. Très loin, au dernier plan, estompé par une nébulosité légère, le Pic d'Arbizon profile sa cime à 2,831 mètres de hauteur. Plus près, le Céciré. Au Nord-Ouest, les montagnes de la vallée d'Oueil cachent la Barousse.

Nos observations barométriques étant terminées, nous nous disposons à quitter la Mountjoyo sans retard pour descendre aux Gouells de Jouèou. Ces noms de Mountjoyo et de Jouèou ont donné lieu à des appréciations tellement différentes, qu'il n'est peut-être pas superflu de fournir quelques explications rapides à ce sujet.

Pour certains auteurs, *moungé* voulant dire « moine », *mounjoyo* signifierait « jeune religieuse ». Prétexte excellent pour un récit dramatique, — qui n'a pas manqué, du reste.

— avec évasion, poursuite, course folle jusqu'au sommet du col, où la malheureuse femme expire en arrivant !

D'autres, au contraire, ne pouvant faire un pas dans nos montagnes sans retrouver la trace du plus puissant des dieux, pensent que *monjoyo* ne peut avoir d'autre étymologie que *Mons Jovis*. D'après eux, ce col, de même que les Goueils de Jouèou, aurait été consacré à Jupiter.

Enfin, ceux qui connaissent mieux les antiques coutumes de nos vallées pyrénéennes diront que l'expression *las Mountjoyos* répond exactement au terme français « les Monts-Joies ». Anciennement on appelait ainsi de petites éminences de terre, sortes de tumulus, servant généralement de lieu de sépulture aux guerriers renommés. Chaque soldat y déposait une pierre ou une pelletée de terre, ce qui rendait le petit mont d'autant plus élevé que la troupe était plus nombreuse. On se servait également des Monts-Joies comme d'« enseigne des chemins ». Ce mot est très ancien. Les chrétiens ont sanctifié cette coutume antique en surmontant d'une croix les Monts-Joies qui indiquaient la route des lieux de pèlerinage.

Les Monts-Joies existent encore dans quelques parties du Midi de la France et surtout en Espagne. Ce sont le plus souvent de petits édifices, renfermant des images sacrées, devant lesquelles les passants récitent une courte prière.

Le col de la Mont-Joie, point de croisement de plusieurs chemins, était donc tout désigné pour recevoir un édifice de ce genre.

Quoi qu'il en soit, au lieu de former un mot hybride et sans aucune espèce de sens, comme *monjoyo* ou *mounjoyo*, les écrivains auraient dû le traduire littéralement en français, ou bien, ce qui serait infiniment préférable, conserver la forme locale de *mountjoyo*.

Pendant que nous dissertions, mon compagnon et moi, Courrége ne perdait pas son temps. Les sacs étaient

bouclés, nous commençâmes une rapide descente par la Coume d'Aubert.

Vingt minutes plus tard (8 h. 50), nous arrivions au *Courtâou* (cabane de pasteur), entouré de larges dalles schisteuses sur lesquelles les bergers venaient de répandre du sel. Peu après, la *ramada*, composée de plusieurs centaines de moutons espagnols, conduite tout exprès au *Courtâou*, se précipita sur le précieux chlorure, et en fit table rase en un clin d'œil.

Dévalant sans arrêt par la gorge rapide, nous abordons bientôt une magnifique forêt, en partie ravagée, au commencement du printemps de 1894, par une épouvantable avalanche qui balaya tout sur son passage. En suivant, non sans peine, cette plaie béante et abrupte faite aux flancs du Poueylané, nous débouchons à 9 h. 30 dans la vallée d'Artiga-Telin.

De ce point, la vue est magnifique, bien qu'elle soit limitée, à l'Est, par une puissante barrière de montagnes dont les pentes inférieures disparaissent sous une couche très dense de végétation forestière, au milieu de laquelle les ours trouvent encore un refuge assuré. Ces pentes, fortement inclinées, constituent le revers occidental de la vallée d'Artiga-Telin. Elles sont couronnées par une crête qui se développe du Sud-Sud-Ouest au Nord-Nord-Est, sur une longueur d'environ quatorze kilomètres. Commenant au Pic d'Ès Mouillières (3,005 mèl.)¹, elle passe par le sommet

1. On assimile généralement cette expression topographique aux noms latins, languedociens et catalans *mulier*, *moulié*, *molié*, « femme, épouse ». Ce qui a donné lieu à la traduction fautive de Pic d'Ès *Mouillères* par « Pic des femmes ».

Dans l'Aude, les Pyrénées-Orientales, etc., on nomme *Mouillères* les plaines tourbeuses et marécageuses occupant l'emplacement d'un ancien lac comblé par la végétation aquatique. En un mot, une « mouillère » est simplement un espace mouillé.

Les alentours du Pic d'Ès Mouillières étant couverts par place de petits marécages plus ou moins asséchés, actuellement, par l'apport



d'És Poueys (2,882 mètr.), et par celui de Los Negros (2,580 mètr.). Puis, du Pic de Salies (2,573 mètr.), traversant le Plá d'Aouba (2,250 mètr.), elle s'abaisse de 146 mètres au Pic de Carbizon, et tombe brusquement de 200 mètres de hauteur, en s'étalant en éventail sous la forêt de Barri-càoudo, le long de la rive gauche de la grande Garonne.

A droite des pointes fourchues d'És Poueys, appelées « Pique Fourcande » par les montagnards français, se voit le massif de Poumèro (2,736 mètr.), dont la partie méridionale touche au col des Aranais et borde la *Valleta* de Venasque. Le flanc oriental du Poumèro, connu sous le nom de Maill de l'Artiga, constitue la partie gauche de la vallée d'És Poueys, et se prolonge en forme de promontoire jusqu'au Plá de l'Artiga.

Sur la gauche, du côté du Nord, la vallée de l'Artiga-Telin, au fond de laquelle le torrent fougueux de Jouèou déroule en long ruban d'écume ses replis tortueux, creuse son noir sillon à travers les forêts et les pic rocheux. Après avoir contourné la base orientale du Poueylané et de l'Entécade, le Pic de Roumingaou oblige ce torrent à décrire une courbe assez accentuée vers le Nord-Ouest. Il longe ensuite les falaises abruptes qui, non loin du village actuel de Lasbordes, servirent d'assise à la forteresse aujourd'hui disparue de Castel-Leon.

Castel-Leon (*Castrum leonis*), si l'on en croit les historiens, était anciennement la principale place forte de l'Aran. Elle a joué un rôle considérable dans l'histoire de la vallée haute de la Garonne. L'ensemble de ce château redoutable pour l'époque, devait être fort important¹. Il se composait de cinq tours ou bastions reliés par des cour-

rocheux des couloirs d'avalanches, il ne peut y avoir de doute sur l'étymologie de ce nom.

1. *Relacion al Rey don Phelipe III... del nombre, sitio, plantas... y personas del Val de Aran... Por el doctor Juan Francisco de Garcia de Tolba, Assessor del Condado de Ribagorça...* Huesca, imp. de la Universidad, año 1613.

tines percées de meurtrières. Le pont-levis de la porte d'entrée était défendu par l'un des bastions et par une barbacane casematée. Pendant la guerre de succession, le 11 juin 1719, le marquis de Bonas le prit aux Espagnols et le démantela.

Au lieu de continuer vers la gauche, ce qui nous aurait conduits, en quelques minutes, à l'Ermitage de Nuestra Señora de l'Artiga-Telin, nous abandonnâmes le chemin fatigant de la Coume d'Aubert, en franchissant un petit mur de clôture formé de pierres sèches, pour suivre, à droite, une trace à peine visible au milieu d'une charmante prairie. Rencontrant bientôt la route muletière du Port de la Picade, inondée par places de ruisseaux d'eau vive et de flaques marécageuses, nous contourrons la base des montagnes de Ribesháoutés et de Samuge. Enfin (10 h. 22), nous voici presque en face des rapides formés par les Goueils de Jouèou.

Pour rejoindre les sources, il faut quitter le chemin muletier, à 300 mètres environ avant d'arriver au pont de la Coume de Poumèro, et descendre à gauche à travers un talus d'éboulis, jusqu'au fond du ravin encombré d'eau et de végétation luxuriante.

Après avoir franchi les flots abondants de deux torrents sur des blocs granitiques très glissants, nous gravissons les pentes à pic d'une énorme raillère couverte de hêtres et de pins. C'est en nous accrochant aux branches des arbres et aux tiges des fougères arborescentes, et en enfonçant jusqu'à mi-jambe dans une couche épaisse de détritux végétaux, que nous parvenons finalement à atteindre les bords supérieurs des Goueils.

Situés à 1,415 mètres d'altitude, les Goueils se dissimulent au milieu d'un amoncellement indescriptible d'énormes blocs de calcaire jaunâtre, de granite et de schistes, d'arbres géants foudroyés, arrachés par la tourmente à leur sup-

sport naturel, et pourrissant sur place. Il faut le toucher pour les voir.

Profitant des espaces libres, le liquide, conduit par des milliers de canaux invisibles, vient sourdre, limpide ou blanc d'écume, par quatre orifices principaux, à travers ces amas de pierres brisées. C'est là ce qu'on appelle les « Goueils de Jouèou ».

Lorsque nous visitâmes ces sources, les deux orifices d'amont étaient à sec, et le troisième ne laissait couler qu'un léger filet d'eau.

Parmi les blocs calcaires et les schistes micacés formant les promontoires qui séparent les Goueils, on peut distinguer des granites semblables à ceux des environs de Cauterets, dont la surface est sillonnée de gros saillants arrondis, semblables à des racines d'arbres entre-croisées. En réalité, ces protubérances ne sont que des parties plus dures épargnées par les agents destructeurs.

Au-dessus de l'immense chaos, les mousses, les lichens, les fougères et les superbes ombelles des angéliques, pour ainsi dire arborescentes, forment un tapis végétal d'une incomparable beauté. C'est au sein de ce sol factice, très meuble, que les espèces ligneuses ont implanté leurs puissantes racines.

Les Goueils et leur site grandiose ont été magistralement décrits par Élisée et Onésime Reclus ; mais ces savants géographes, n'ayant pu se livrer à des recherches personnelles sur ce point spécial, ont adopté, naturellement, la légende courante, en ce qui concerne l'origine de ces sources.

Quant à la traduction française de *Goueils de Jouèou* par « œil de Jupiter », cette interprétation peut donner matière à discussion.

Existe-t-il quelque rapport entre la première syllabe du mot Jouèou et la forme multiple de l'expression *Jou, Jou, Jo, Jo*, employée quelquefois pour exprimer l'idée de la divinité ? Nous ne le croyons pas.

Il faudrait être bien peu au courant des antiques superstitions des anciens peuples pyrénéens pour leur attribuer une aussi parfaite connaissance de la mythologie grecque ou latine. Leurs croyances naïves et leurs pratiques religieuses étaient empruntées exclusivement aux choses qui les entouraient ou frappaient leur imagination. Un épigraphiste très regretté, Julien Sacaze, nous les a fait connaître¹ : c'étaient le culte des sources, le culte du feu, le culte des plantes, le culte des pierres, le culte des génies, les légendes des héros et des anciens géants *du pays*, les légendes des animaux fabuleux, « récits interminables où le merveilleux le dispute à la naïveté ».

Les Pyrénées possédaient des dieux locaux, qui n'avaient aucun rapport avec les antiques divinités de la Grèce. Les autels votifs et les inscriptions funéraires ou milliaires, datant de l'époque de la domination romaine, ne laissent subsister aucun doute à cet égard.

En terminant cette digression sur les noms de *gouèil*, *gouèi*, *gouèou*, *jouèou*, qui ne sont peut-être qu'une seule et même expression sous différentes formes, disons que les anciens cartographes n'étaient pas d'accord sur l'orthographe du mot *Jouèou* : le comte de Dornius écrivait *Jueu*²; F. X. de Garma orthographiait *Juseu*³; Jaillot, géographe français, écrivait le *Joueau*⁴, etc. Mes observations personnelles, effectuées dans le pays même, et les recherches que j'ai faites à la Bibliothèque nationale, notamment au département des cartes, où M. Gabriel Marcel a bien voulu m'aider de ses précieux conseils⁵, me

1. JULIEN SACAZE, *Histoire ancienne de Luchon*. Saint-Gaudens, 1887.

2. *Nuevo Mapa DL Principado d' Cathalvnia...* Barcelonna, Año 1726.

3. *Mapa del principado de Cataluña...* (après 1720).

4. *Les élections de Comenge* (carte), 1711.

5. M. Gabriel Marcel a entrepris depuis plusieurs années une cartographie de la péninsule ibérique depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle. Ce travail considérable, qu'il était seul, par sa situation de conservateur de la section de géographie de la Bibliothèque nationale, en état

donnent la quasi-certitude que *Jouèou*, ou *Juseu*, est simplement le nom propre de quelque ancien habitant du pays.

Jetant un dernier regard sur ces Goueils renommés, tout en procédant sommairement à notre déjeuner, nous reprîmes notre course, après être restés une heure et demie environ à étudier cette région sauvage, bien faite pour impressionner.

Afin de rendre la marche plus facile au milieu de la végétation exubérante et dévergondée qui recouvrait le sol, chacun traça sa route ou chercha son chemin comme il put. Courrége, devant revenir le lendemain dans le but de contrôler nos expériences, marchait à la façon des Apaches, tantôt entaillant dans l'écorce des arbres *trois* encoches, orientées d'une façon particulière, tantôt plaçant au milieu d'un endroit découvert *trois* pierres symétriquement superposées, pour reconnaître son chemin.

La traversée des deux torrents ne fut pas moins désagréable que la première fois; enfin, à midi et demi, nous eûmes le plaisir de retrouver la piste muletière, qui nous conduisit rapidement (12 h. 45) à l'entrée du bosquet de Poumèro, et au sommet de la barrière chaotique au bas de laquelle vient sourdre l'eau des Goueils.

A une heure précise, nous débouchions sur l'Artiga-Telin, vaste pâturage qui a fini par imposer son nom à la vallée de Jouèou. Autour de ce plateau herbeux, fond d'un ancien lac, aujourd'hui comblé par les dépôts glaciaires et les matières alluviales, se développe un vaste cirque, empreint d'une sévère grandeur.

de mener à bien, est fort avancé, et l'auteur espère, malgré ses multiples occupations, le mettre au jour l'année prochaine. Une telle publication, il n'est pas besoin de le dire, nous rendra d'immenses services, mais encore bien plus aux Espagnols, qui ne connaissent assurément pas toutes les cartes qui ont représenté leur pays.

Dans le but de trouver un porteur pour soulager les épaules de Barthélemy, nous nous dirigeâmes incontinent vers une petite éminence rocheuse, où est située la cabane des bergers espagnols. Bien que les cinq ou six individus assis autour de la cahute enfumée ne nous eussent point perdus de vue depuis notre entrée sur l'Artiga, c'est à peine s'ils eurent l'air de s'apercevoir de notre arrivée. Néanmoins, après avoir assez froidement échangé les *Buenas tardes* traditionnels, Courrége se prépara à entamer « dignement » le *palabre*. Pendant ce temps, le poste d'observation étant excellent, nous étudiâmes, avec soin, le cirque de hauts reliefs qui nous environnait.

Quelques géologues prétendent que le plateau de l'Artiga et le barrage transversal des Goueils, qui le supporte, ont été formés par des alluvions glaciaires et par une moraine frontale de l'antique glacier d'Aneto.

Au premier abord, l'énorme entassement de blocs brisés que nous avons décrit plus haut ressemble moins à une moraine qu'à un vaste éboulis. L'absence, du moins à l'endroit des Goueils, de boues glaciaires, un des éléments primordiaux de toute moraine frontale, autoriserait peut-être cette hypothèse. Cependant il pourrait être prématuré de rien affirmer à ce sujet, les érosions subséquentes ayant pu détruire cet élément caractéristique à la partie extérieure du barrage. Mais, en admettant même que cette barrière soit exclusivement formée par des blocs erratiques, ce qui est loin d'être certain, est-on bien sûr que ces matériaux proviennent du massif des Monts-Maudits?

Cette affirmation semble avoir été admise sans critique sérieuse. Pour s'en convaincre, il suffit en effet de comparer le dépôt de l'Artiga avec la roche du sommet du Pic d'Aneto, la seule qui domine le glacier de ce nom, et qui, par conséquent, puisse tomber à sa surface.

La vérification était facile cependant, puisque dès 1858 un savant géologue, Leymerie, avait fait connaître la composition géologique des Monts-Maudits ¹. La partie haute du Pic d'Aneto étant constituée par du granite à petits grains, dans lequel sont inclus de grands cristaux de feldspath (granite porphyroïde), il suffirait de retrouver cette roche aux environs des Goueils. Quant à moi, je n'ai pas encore eu la bonne fortune de pouvoir constater sa présence à cet endroit.

L'orographie et le mode de distribution des eaux sont très simples dans la haute région de l'Artiga-Telin, comme on peut en juger par la description qui suit, et la carte ci-jointe (voir p. 239), dressée d'après les levés de M. Fr. Schrader.

Le Plá de l'Artiga, situé à 1,570 mètr. d'altitude environ, et à 170 mètr. au-dessus des Goueils de Jouèou, est circonscrit, à l'Ouest, par la Tusse de Bargas (2,628 mètr.) et la Tusse-Blanche. Le massif de Poumèro (2,736 mètr.), la quadruple cime de la Fourcanade (2,882 mètr.), et le Pic de Los Negros (2,580 mètr.), la dominant au Sud. Le revers oriental de Las Cremadas et le Pic de Salies (2,573 mètr.) limitent sa rive droite.

Deux profondes vallées, celle d'Es Poueys au Sud, et celle qui s'ouvre entre Poumèro et Bargas, au Sud-Ouest, débouchent au Plá de l'Artiga.

Ce sont les eaux absorbées par ce vaste bassin de réception qui s'engouffrent dans une infinité de conduits souterrains et viennent sourdre aux Goueils de Jouèou, lieu où convergent tous les torrents de ces vallées y compris celui de la Coume de Poumèro, dont une partie coule à ciel ouvert.

Lambron et Lézat ² ont dit, en amplifiant la version de

1. A. LEYMERIE. *Lettre à M. Cordier* (Comptes-rendus de l'Académie des sciences, t. XLVII, p. 129 et suiv.).

2. *Les Pyrénées...* (t. II, p. 910).

Nérée Boubée¹, que « le sable très fin formé du même granite qui constitue le Trou du Toro » se retrouve à la sortie des Gouëils.

Selon Jougla et Jeanbernard, « la couleur blanche de l'eau... contraste trop vivement avec l'eau transparente de tous les ruisseaux que l'on voit autour des Gouëils de Jouèou, pour que cette origine puisse faire question² ».

D'après ces mêmes auteurs, ce sont les orages, brusquement déchaînés sur les Monts-Maudits, qui envoient les eaux troubles du glacier d'Aneto aux fameux Gouëils, tandis que le soleil resplendit et que des eaux sans tache coulent dans l'Artiga-Telin.

Il est fâcheux que des hommes de science se soient si peu souciés de la réalité des faits. On voit, il est vrai, du sable en partie granitique au bord des sources de Jouèou, comme il s'en trouve également dans le dépôt arénacé du Trou du Toro; mais le Trou du Toro n'est nullement constitué par du granite, puisqu'il est, au contraire, entièrement creusé dans un calcaire vacuolaire très fissuré. Quant à l'eau qu'il reçoit, on n'en saurait trouver de plus pure. Les orages la troublent quelquefois, c'est certain; mais le Pic d'Aneto, le Poumèro, les Poueys, etc., sont trop rapprochés les uns des autres pour que les nuées vagabondes qui s'accrochent aux pitons de cette *sierra* n'inondent pas en même temps la partie haute de l'Artiga-Telin.

Reste une dernière preuve, non moins « irrécusable » que les précédentes : c'est, disent nos auteurs, l'augmentation ou la diminution simultanée du débit, et le volume égal des eaux des deux torrents. Ceci m'a toujours rendu rêveur, je l'avoue. Mais, d'abord, quelqu'un a-t-il jaugé exactement ces torrents? Dans tous les cas, on ne l'a jamais dit.

1. *Bains et courses de Luchon*, Paris, 1857.

2. *Une excursion au Gouët de Jouéou* (Société des sciences physiques et naturelles, t. II, Toulouse, 1874).

Du reste, *a priori*, la théorie du débit égal n'est pas soutenable. Si les eaux du Trou du Toro venaient sourdre au Gouëils de Jouëou, au lieu d'aller, probablement, grossir l'Ésèra, ce n'est pas un « volume semblable » qui devrait émerger des sources de l'Artiga, mais une quantité d'eau double et même triple de celle qui s'engouffre au Plan d'Ès Aygualluds, puisque ces sources sont incontestablement le seul point de sortie du produit des condensations atmosphériques qui inondent tout le bassin supérieur de l'Artiga-Telin.

La suite de ce récit fixera du reste nos idées au sujet de la prétendue communication souterraine du bassin aragonais de l'Ésèra avec celui de la Garonne de l'Artiga-Telin.

Pendant que j'étais en train de consigner ces réflexions sur mon carnet de route, Courrége continuait ses négociations qui ne semblaient pas devoir aboutir. Les bergers, toujours impassibles, avaient l'air de ne pas entendre. Un chasseur d'izards, arrivant sur ces entrefaites, et apprenant la direction que nous voulions suivre, nous dit : « Vous voulez monter par les lacs d'Ès Poueys ? J'en viens, en passant par Poumèro ; le vent est terrible, et vous ne parviendrez pas seulement à franchir la *matara*. »

Traduction libre : « Personne ici ne vous accompagnera. » Et il fallut faire notre deuil des porteurs.

En prenant par la Coume de Poumèro, nous aurions pu gagner deux heures. Mais je voulais compléter mes explorations en visitant la vallée d'Ès Poueys. Nous repartons à 1 h. 10, et, franchissant une croupe boisée, sorte d'éperon prolongeant la base du Poumèro, nous entrons dans cette vallée. Elle est fort peu visitée ; M. Maurice Gourdon¹ est un des rares voyageurs qui l'aient parcourue. Aucun chemin n'étant tracé, nous eûmes l'idée malencon-

1. *A travers l'Aran*, Paris, G. Charpentier 1884.

treuse de prendre par la rive droite, en remontant d'abord un peu au-dessus du lit desséché du torrent, puis en nous élevant progressivement à flanc de montagne. Malheureusement la fameuse *matara*, dont avait parlé le chasseur, nous barra bientôt la route. Il fallait forcément la traverser ou rebrousser chemin. Le premier parti eût été le plus sage, mais l'heure avancée (1 heure 35), et aussi l'amour-propre, avouons-le, nous poussèrent en avant.

Que l'on se figure une pente très inclinée, qu'il faut couper en biais, hérissée de quartiers anguleux de rochers éboulés d'une grosseur énorme, plantée de noisetiers¹, de hêtres, de sureaux, de plantes épineuses et de ronces entrelacées. A moitié déracinés et couchés par quelque formidable avalanche, les arbres et les lianes couvrent d'un fouillis inextricable ce sol rocailleux et bouleversé. On cherche vainement un point d'appui solide; à chaque instant le sol manque sous les pieds. Tantôt une couche épaisse de branches et de feuilles mortes dissimule un espace vide entre les rochers, dans lequel on enfonce brusquement jusqu'à la ceinture. Plus loin, il faut se courber et même ramper à plat ventre, pour passer sous le tronc pourri d'un hêtre culbuté, à moins que l'on ne préfère en tenter l'escalade.

Perdus au milieu de cette forêt vierge défoncée, nous tirons chacun de notre côté. Seules, les imprécations de Courrége, que nous ne voyons pas, mais que nous entendons, nous servent de guide dans ce dédale.

Enfin, après trois quarts d'heure de gymnastique simiesque, nous aperçûmes une petite clairière. Nous avons bien gagné quelques minutes de repos; elles furent employées à réparer le désordre de notre toilette, car, si nos membres avaient reçu force horions, nos vêtements avaient été encore plus rudement éprouvés. Pour ma part, assez sérieusement blessé au gros orteil du pied droit,

1. *Mata*, *mato* signifient « noisette ». De là l'expression *matara* pour désigner un bois où les noisetiers prédominent.

pendant une longue visite faite quelques jours avant, avec le D^r H. Racine, dans les galeries de captage des sources thermales de Luchon, je n'avais pas osé mettre mes souliers. Chaussé d'espadrilles trop grandes, achetées au moment du départ, mes pieds buttaient à chaque pas.

Ah ! la *matara* d'És Poueys, nous nous en souviendrons longtemps ! .

Le reste de l'ascension s'effectua sans accident, mais non point sans fatigue, au milieu d'escarpements chaotiques qu'il fallait escalader sans cesse.

A signaler, sur la face orientale de Pouméro, l'entrée assez vaste d'une grotte percée dans la falaise calcaire qui surplombe la rive gauche de la vallée. Il faut mentionner également un tout petit filet d'eau, *le seul* que nous ayons rencontré coulant à ciel ouvert à ce moment-là, sur un espace extrêmement restreint, avant d'atteindre l'émissaire souterrain du lac inférieur d'És Poueys (lac Poumérol), où nous arrivâmes à 4 heures du soir.

Dix minutes plus tard, nous côtoyions la rive gauche du lac supérieur, situé à 2,030 mètres environ. Comme le précédent, celui-ci n'a pas de déversoir apparent. Il est orienté Sud-Ouest-Nord-Est. Sa longueur est approximativement de 350 mètres, et sa largeur doit être d'un peu plus de 200 mètres. Malgré la saison avancée et la faible quantité de neige tombée sur les Pyrénées en 1896, on voyait encore plusieurs champs de névés épars sur les bords de la nappe d'eau.

Pour arriver au pied de la Fourcanade (És Poueys), nous eûmes encore à escalader péniblement, de bloc en bloc, sur une pente fort raide, un amas formidable de rochers anguleux et glissants, au sommet duquel s'ouvre une large échancrure, prise à tort très souvent pour le col des Aranis, situé beaucoup plus à droite au Sud de Pouméro.

Le jour baissait rapidement ; néanmoins, quelques minutes de repos étaient nécessaires ; de plus, un majestueux

spectacle s'offrait à nos yeux, imposait la contemplation.

A notre gauche, la crête de Los Negros, brusquement abaissée jusqu'à la Fourcanade, forme une trouée qu'on appelle le col d'Es Poueys. En passant par ce col et par le Goueil de Hornos, on peut se rendre à Viella, chef-lieu du val d'Aran. Le Goueil de Hornos, où viennent sourdre les eaux du lac de Los Negros, après un assez long parcours souterrain, donne naissance au Rio Negro, affluent direct de la grande Garonne qu'il rejoint à Viella.

Pour faire l'ascension difficile d'Es Poueys, dont la masse schisteuse, tranchée à pic, s'élève d'un seul jet à plus de 800 mètres au-dessus de l'endroit où nous étions, il aurait fallu continuer encore vers le Sud, passer au col Alfred, et prendre la montagne à revers.

Malgré l'heure tardive et les nuagées lourdes et blafardes amoncelées vers l'Occident, les rayons rasants du soleil couchant arrachaient aux glaciers de Las Mouillères et de Los Salenques des reflets nuancés d'argent et des lueurs étrangement colorées. Pas le moindre bruit ne troublait le silence absolu qui régnait en ce lieu désert. A ce moment, au milieu de cette région bouleversée, au fond assombri par le crépuscule, le contraste était saisissant.

Laissant derrière nous ce site splendide et sauvage, nous nous engageons dans une étroite gorge, s'ouvrant à notre droite, et qui nous conduit en peu de temps au véritable col des Aranais (2,450 mètr.). A 6 h. 10 minutes, nous le franchîmes avec un plaisir sans mélange. C'était le dernier col et point culminant qu'il nous fallait atteindre, ce jour-là; nous marchions déjà depuis douze heures.

Ce passage élevé débouche directement dans la Valleta de Vénasque (haute vallée de l'Ésèra), dont l'origine, placée au Nord de Las Mouillères, est dominée par le pic de ce nom.

Courrège prend les devants pour trouver un gîte. Descendant à grandes enjambées la « peyrade », où chacun de nos pas déplace d'énormes quantités de cailloux brisés, nous le rejoignons rapidement au bord du ruisseau. Pendant ce temps, la nuée orageuse s'étend sur nos têtes et devient menaçante. La cabane d'Ès Aygualluds que nous devons rencontrer plus bas, s'étant effondrée, il y a quelque temps, nous en avons encore pour deux heures, la nuit aidant, avant d'arriver au Trou du Toro où nous comptons trouver un autre gîte.

« Si nous restions ici ? proposa Courrège. Je connais un rocher contre lequel on pourrait s'abriter. »

Mais déjà les après morsures d'un vent glacial, coexistant avec celui de la tourmente, commencent à se faire sentir. Sans abri et sans possibilité de faire du feu, car aucune espèce de végétation arborescente ne pousse, pas même les rhododendrons, au milieu des rochers calcaires dénudés et moutonnés de la haute Valleta de Vénasque, nous risquerions de geler sur place. Marchons !

Malgré l'obscurité et la pluie qui commence à tomber, nous franchissons, au pas accéléré, l'espace qui nous sépare de l'Escaleta. La traversée du torrent a lieu sans encombre ; nous pataugeons sans sourciller au milieu des bourbiers marécageux du Plan d'Ès Aygualluds, situé dans la partie supérieure du val de l'Èsera, et arrivons enfin à la petite montée du Trou du Toro. La journée a été rude. Deux cols escaladés et plus de treize heures de marche effective : voilà notre bilan pour aujourd'hui. Heureusement, la cabane est devant nous. Entrons dans ce refuge, auquel on a donné le nom de... « l'animal le plus heureux de la création » ¹, s'il faut en croire H. Taine.

1. C'est aux alentours de cette cabane que la gent porcine de la ville de Vénasque, avec son gardien, vient prendre ses quartiers d'été. Voilà pourquoi on l'appelle la « cabane des cochons ».

Ici, du moins, sans trop appréhender l'humidité et la froidure, bien que les murs en pierre sèche de l'abri et la toiture fassent vent de toutes parts, nous pourrions goûter un sommeil réparateur.

Une flambée de branches de pin pétille joyeusement,



Cascade du Trou du Toro et Pic d'Es Barrancs,
dessin de Slom.

les provisions sont bientôt étalées sur nos sacs, et chacun s'apprête à leur faire honneur.

« Allons, mon cher Étienne, coupez le saucisson.

— Volontiers... mais avant je veux boire. »

Boire! oh! joie suprême! Mais, hélas! alors seulement nous nous apercevons que notre bagage a été trop réduit. Rien, nous ne possédons rien, pas même un verre, pour recueillir de l'eau. Notre fatigue est grande. Le torrent est trop loin. Le vent souffle avec rage et la pluie tombe à flots. Au dehors règne une profonde obscurité. Nous

n'avons pas le courage de braver la tempête et d'aller jusqu'à l'entrée du gouffre pour nous désaltérer.

Avez-vous jamais éprouvé les tourments de la soif? Connaissez-vous les cruelles angoisses de celui qui ne peut, à la suite d'un long éreintement physique, satisfaire ce besoin impérieux? Si oui, vous nous plaindrez sincèrement.

Pour comble de malechance, le *gourbi* dans lequel nous étions réfugiés étant trop court, il fallait ou éteindre le feu allumé à grand'peine avec quelques débris de bois mouillé, ou se coucher en diagonale, pour pouvoir s'allonger.

De guerre lasse, étant incapables d'avaler la moindre parcelle de nourriture, faute d'avoir pu nous désaltérer, nous nous étendîmes mélancoliquement sur la mince couche de branchages qui nous séparait à peine du sol rocailleux. Pendant notre sommeil, entrecoupé de cauchemars affreux, nous rêvâmes de fruits succulents et de boissons glacées.

« Une mauvaise nuit est bientôt passée », dit-on. Celle-ci nous parut éternelle. Debout dès la première heure, le lendemain matin, nous allâmes droit au torrent. Après de copieuses libations, souvent renouvelées, nous nous mîmes aussitôt au travail.

Ce travail, c'était l'examen sur place de cette question si mal posée jusqu'ici, du cours supérieur des eaux de l'Ésера, affluent du rio Cinca, qui est tributaire de l'Èbre, et par conséquent de la Méditerranée. Je me proposais de vérifier la réalité prétendue de leur parcours souterrain, par plusieurs moyens, tels que des matières puissamment colorantes, des flotteurs divers, etc.

Premièrement, il s'agissait de jauger le torrent avec grand soin pour en connaître exactement la capacité et le débit. Cette délicate opération, plusieurs fois répétée à

différents endroits environnant immédiatement la cascade du Trou du Toro, devait servir de base à notre expérience. Elle fournit les résultats suivants :

La largeur et la profondeur moyenne du cours d'eau étant, respectivement, de $12^m,65$ et de $0^m,45$, le calcul donna, pour l'écoulement du liquide, une vitesse de



Trou du Toro, paroi Ouest, vue prise à l'Est de la cascade.

$0^m,7872$ par seconde. Le volume du débit général était donc de 4 à 5 mètres cubes, ou, plus exactement, de 4,481 litres à la seconde, ou bien encore, en chiffres ronds, de 161,316 hectolitres par heure. A 8 heures du matin, la température de l'eau était de $+ 7^{\circ},8$, et celle de l'air de $+ 12^{\circ},1$.

La mesure barométrique donna 2,020 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, pour le seuil de la cascade, et 1,990 mètres pour le fond du Trou du Toro ; soit une différence de 30 mètres entre les deux plans.

Ces mensurations, un peu fastidieuses sans doute pour le lecteur, étaient néanmoins indispensables. Elles avaient pour but principal de connaître le moment de la journée où les produits que nous nous proposons d'immerger devaient atteindre les différents points soumis à l'observation, et aussi de calculer la quantité de matière colorante à employer.

Après être descendus au fond du gouffre, afin d'en étudier toutes les parties, nous prîmes nos dispositions pour assurer l'expérience.

La matinée ayant été employée à ces travaux préliminaires, à midi M. Bruguière et Courrége partirent pour rejoindre le poste qui leur était assigné. L'expérience devait s'effectuer deux heures après qu'ils m'auraient quitté.

Demeuré seul, je mis à profit le temps qui me restait pour tout préparer, et revoir certain puits naturel ouvert à la partie supérieure de la grande falaise calcaire, transversale, au bas de laquelle disparaissent les eaux. Le torrent qui les amène au Trou du Toro est alimenté par les précipitations atmosphériques tombées sur les pentes du Pic d'Aneto, de Las Salenques, de Las Mouillières, de Poumèro, etc.

Cette falaise a été creusée aux dépens d'une grande barrière formée par la roche en place, et en amont de laquelle se trouvait anciennement un grand lac. L'emplacement de ce lac, actuellement comblé par les alluvions et les débris glaciaires, est occupé aujourd'hui par des pâturages. On le nomme Plan d'Es Aygualluds.

Les parois verticales et déchiquetées du puits que je voulais revoir confinent aux murailles abruptes de la rive gauche du Trou du Toro, qui, extrêmement redressées et fort glissantes, rendent les abords de ce puits très difficiles. En 1895, par une belle matinée de la fin du mois d'août, me trouvant seul au milieu du Plan d'Es Aygual-

luds, que j'avais déjà tant de fois traversé, l'idée m'était venue de m'assurer si l'on pouvait apercevoir le fond du puits. Il y avait intérêt à savoir si l'excavation communiquait directement, par en bas, avec le Trou du Toro, dont elle est séparée par une très faible épaisseur de rochers, ou bien si ce boyau vertical se prolongeait souterrainement dans quelque autre direction. Après de vaines tentatives pour m'avancer assez près du bord, j'aperçus, surplombant l'ouverture, la tige d'un pin. Ce tronc d'arbre, accroché par ses racines aux fentes du roc, sortait d'abord horizontalement de la muraille, puis, brusquement, se dressait vers le ciel. Il me parut excellent pour un observatoire, et je m'y installai. Pour plus de sécurité, j'embrassai le corps noueux de mon rugueux compagnon, afin de pouvoir me pencher sans trop de danger, et je plongeai mes regards dans le gouffre. N'ayant pu parvenir à découvrir ce qui m'intéressait, je songeai au retour.

Mais, pour regagner la terre ferme, je dus me retourner. Ce mouvement est des plus simples, et le moindre trou-pier l'exécute avec une précision mathématique. Cependant lorsqu'on a sous les pieds un abîme prêt à vous engloutir, et comme point d'appui un perchoir arrondi, couvert de lichens et de mousses glissantes, l'exécution du demi-tour paraît infiniment plus compliquée.

Tout en demeurant collé contre la tige du conifère protecteur, je mesurai du coin de l'œil le très petit espace qui me séparait de la pente déclive où il fallait atterrir. Ce rapide examen, l'avouerais-je ? fit passer un frisson fort désagréable sur tout mon épiderme. Médiocrement rassuré par l'aspect des tranchants calcaires dont les parois verticales du trou noir ouvert au-dessous de moi étaient hérissées, je me sentis assailli par une foule de réflexions macabres.

Être précipité brutalement au fond d'un cul-de-basse-fosse, avec la perspective, si l'on n'arrive au fond qu'aux

trois quarts disloqué, d'y mourir de souffrance et de faim, sans que nul soupçonne l'endroit où l'on est enfoui, n'a rien de bien réjouissant, il faut en convenir. Si un léger faux pas ou le moindre vertige m'eût fait perdre l'équilibre, voilà sûrement le sort qui m'attendait.

Dans ces moments suprêmes, l'être semble se dédoubler : une moitié fait un retour rapide vers les attaches familiales et les souvenirs du passé ; l'autre concentre toute son énergie sur le sentiment de la conservation.

Après avoir forcé mon esprit à envisager froidement la situation, je supputai avec plus de calme les chances de succès qui pouvaient me rester. Alors, fixant du regard le point où je devais atterrir, je me retournai lentement, sans secousse ; et, marchant à la façon d'un félin forcé de traverser une flaque d'eau froide, je m'abandonnai à mon sort !

Quelques secondes plus tard j'éprouvais une vive satisfaction, en sentant sous mes pieds les saillies glissantes mais solides de la paroi rocheuse, auxquelles mes mains s'accrochaient sans vergogne.

Cette aventure tragi-comique prouve une fois de plus combien il peut être imprudent de voyager isolément dans la haute montagne. Je me le dis sans cesse, et je recommence constamment. J'éprouve un charme inexprimable à vagabonder seul au milieu des imposantes solitudes des hautes régions montagneuses, loin du bruit énervant des foules, et il me paraîtrait presque regrettable de ne pas être atteint de cette maladie incurable.

Mais l'heure de l'expérience approche ; il s'agit de se rendre au Trou du Toro. Cette vaste excavation est fermée de tous côtés, excepté au Sud-Est. C'est par là que l'onde rapide se précipite, sous la forme de la belle cascade dont j'ai parlé, vers le gouffre mystérieux qui doit l'engloutir.

A quelque distance en aval de la cascade, l'eau forme une nappe tranquille, sorte de petit lac limpide et peu profond, pénètre sous la paroi rocheuse par des orifices à peine visibles, et disparaît dans des abîmes souterrains que nul être humain n'a jamais explorés.

Une immense muraille calcaire, nue, crevassée, diaprée de tons chauds et vigoureux, rongée à la base, s'étage en encorbellements successifs, et surplombe la rive gauche jusqu'à une assez grande hauteur. Moins élevée que celle-ci, la falaise septentrionale dresse sa paroi verticale à une douzaine de mètres au-dessus du fond du bassin.

Le point d'intersection des deux escarpements forme presque un angle droit. C'est là que se trouve le puits dont il vient d'être question ; c'est là également que disparaît sous roche le courant principal.

La rive droite du gouffre, recouverte par place de végétation herbacée, est un peu moins abrupte.

Ce petit coin de vallée, où les forces naturelles et les agents atmosphériques ont dévasté et bouleversé le sol primitif, offre un des sites les plus imposants que je connaisse. D'en haut, on dirait une montagne éventrée dont on aperçoit les entrailles. Anciennement, la configuration du pays devait être tout autre. En s'infiltrant de proche en proche dans les interstices de la masse calcaire, l'eau a formé petit à petit une infinité de cavités, comme on en rencontre à chaque pas dans toute cette contrée. Ces cavités, agrandies sans cesse, ont constitué des canaux d'écoulement dont les parois, amincies chaque jour par l'action des agents chimiques et le passage des veines liquides, ont fini par disparaître. Privée enfin de ses soutiens naturels, ne formant plus qu'une cavité unique, la voûte a cédé sous les efforts combinés de la pression des eaux et des commotions sismiques, et s'est effondrée à son tour, laissant à ciel ouvert l'excavation béante qu'on voit aujourd'hui.

Quelle que soit l'abondance des eaux, le gouffre les absorbe, dit-on, sans jamais déborder.

Tout en admirant la magnifique ceinture de montagnes et de glaciers qui entourent le Plan d'Ès Aygualluds, j'étais parvenu à atteindre le fond du gouffre pour procéder à mes opérations.

Il s'agissait, en somme, de colorer vigoureusement, d'un seul coup, la masse liquide, afin de connaître la direction suivie par le courant pendant son mystérieux trajet souterrain. Pour cela, je disposai d'abord entre les rochers, dans le lit principal du torrent, de grosses vessies de bœuf remplies de quinze litres environ d'une solution de fuchsine ammoniacale très fortement concentrée. Il y avait là de quoi colorer en rouge les eaux de la Garonne pendant plusieurs heures.

Armé d'un long bâton de montagne, à l'extrémité duquel j'avais solidement attaché un grand couteau catalan, je m'escrimai alors de mon mieux, comme le célèbre héros de Michel Cervantès, contre les outres pleines, qui furent mises en pièces en un clin d'œil.

A mon grand étonnement, la masse d'eau ne fut pas teinte en entier; le courant principal — dirigé au Nord-Ouest, c'est-à-dire du *côté opposé* au Goueil de Jouèou — absorba à lui seul la majeure partie du vigoureux colorant. En moins de *quatre minutes*, tout ce qui se trouvait à portée de ce courant fut entraîné, et l'onde limpide reprit sa transparence accoutumée. Une faible portion seulement de la matière tinctoriale s'était mélangée à la partie tranquille de la nappe aqueuse qui s'étale au Nord-Est. C'est par là, cependant, que devraient s'ouvrir les canaux souterrains qui conduisent, dit-on, les eaux du Plan d'Ès Aygualluds aux Goueils de l'Artigà-Telin. Au contraire, l'écoulement est si peu actif, dans cette partie du petit lac, qu'une heure après l'eau y était encore très visiblement colorée.

A ce moment-là, 2 heures, et jusqu'au soir, plus de quarante individus étaient dispersés sur les deux rives de la Garonne de l'Artiga-Telin. Les uns coupaient les foins; les autres, et ceux-ci en grand nombre, travaillaient dans le lit même du torrent, jusqu'aux environs des Goueils. Ces derniers, nommés *picadous*¹, étaient occupés à ramener au milieu du courant les « roubles », ou troncs de sapin, coupés dans la forêt voisine, que les eaux devaient entraîner, à travers le pays d'Aran, jusqu'à la frontière française.

De l'enquête très soigneusement faite à la suite de cette mémorable expérience, il résulte que, durant cette journée, personne n'a rien vu d'anormal, pas plus aux Goueils de Jouèou qu'autre part, dans la vallée de l'Artiga-Telin. Mes prévisions paraissant confirmées par ces nombreux témoignages, je crois pouvoir affirmer que *la masse liquide qui disparaît sous la montagne, au Trou du Toro, n'a rien de commun avec celle qui s'échappe des Goueils de Jouèou.*

La vieille légende a donc fait son temps. Du reste, quand même la réalité des faits n'eût pas infirmé l'ancienne version, accueillie et répandue sans critique depuis un siècle, la constatation de ce phénomène local, qui serait produit par un accident géologique temporaire, ne pourrait avoir qu'une valeur tout à fait secondaire.

En admettant même l'existence d'une communication directe entre les torrents d'Ès Aygualluds et de l'Artiga-Telin, le glacier d'Aneto ne saurait être sérieusement considéré, pour cela, comme point d'origine de la Garonne Aranaise, par la raison que cette communication

1. Le nom de *picadous* (piqueurs) a été donné à ces ouvriers parce qu'ils sont armés d'une espèce de gaffe, généralement emmanchée au bout d'une longue perche de frêne, qui leur sert à ramener les bois flottés dans la partie active du torrent. Ces bois, coupés à la longueur uniforme de deux mètres, sont écorcés afin de présenter moins de résistance au trainage ou au roulement auquel ils sont soumis; de là le nom de *roules*, sous lequel on les désigne.

n'offre aucun des caractères essentiels de durée et de stabilité qui conviennent à la source d'un grand fleuve. En effet, la falaise menaçante, et déjà aux trois quarts ruinée à la base, qui surplombe le Trou du Toro, est à la merci de la moindre oscillation du sol, ou de la formation imprévue de quelque excavation sous-jacente, comme il en existe un grand nombre dans toute la région. Que la



Vue de la paroi Ouest du Trou du Toro avec la cascade
et le Pie d'Es Barrancs.

gigantesque muraille s'effondre, le gouffre, subitement comblé, devient tout à coup incapable d'absorber le torrent d'Es Aygualluds, et les eaux redevenues libres reprennent leur cours naturel vers l'Ésера. C'est là, d'ailleurs, ce qui arrivera infailliblement tôt ou tard.

Bien que l'expérience décrite ci-dessus n'ait pas fourni les éléments suffisants pour établir exactement le point de

sortie de la masse liquide engloutie au Trou du Toro, sa portée est néanmoins considérable, puisqu'elle détruit une erreur fortement enracinée. Ces eaux ne se déversent pas dans le bassin de l'Atlantique, du moins par la vallée de l'Artiga-Telin; au contraire, selon toutes les probabilités, elles apportent leur tribut à la Méditerranée. Il est facile de s'en convaincre en jetant un coup d'œil rapide, à l'aide de la carte de la page 239 et de la description qui va suivre, sur la configuration orographique du terrain et sur le mode de distribution des cours d'eau.

On se trouve, d'abord, en présence d'une longue et profonde vallée, présentant des caractères très nets de fracture, contournant les Monts-Maudits, et dont le fond offre plusieurs séries de plans étagés. Ces plateaux successifs, primitivement cuvettes lacustres, façonnés et comblés par les glaciers et les apports torrentiels, ont conservé, dans plusieurs parties, les noms caractéristiques de Plan d'Ès Aygualluds et de Plan de los Étanques (Plan des Étangs).

Sans parler de la partie haute de la vallée de l'Èsera, que nous venons de parcourir, ni des gorges sauvages qui lui envoient leurs eaux, disons que le plateau d'Ès-Aygualluds comprend deux étages successifs: le premier, limité par le seuil calcaire du Trou du Toro, c'est-à-dire par le barrage de l'ancien lac supérieur dont nous avons déjà parlé; le second, occupant également l'emplacement d'un lac comblé, borné au Nord-Ouest par une épaisse barrière rocheuse, au milieu de laquelle l'ancien torrent a verticalement creusé son lit sur une assez grande hauteur.

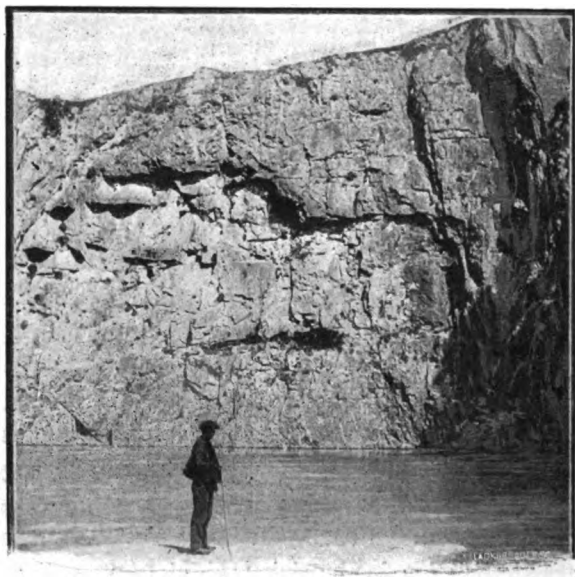
La section du plan horizontal de cette échancrure, limitée par les berges calcaires qui constituaient l'émissaire de ce deuxième bassin lacustre, est sensiblement égale à celle du torrent actuel, qui se perd au Trou du Toro.

Plus bas on rencontre encore d'autres dépressions, jadis

lacs véritables, aujourd'hui simplement marécageuses ou remplies par les alluvions et les éboulements: et enfin le Plan des Étangs.

Toutes ces eaux, franchissant un dernier ressaut très accentué, entre l'imposant Pic Paderna et la Peña Blanca, forment l'Èsera, sous-affluent important de l'Èbre.

Le mode d'écoulement, dans cette région, est donc de



Trou du Toro, paroi Nord, formant barrage.

tout point conforme aux lois naturelles qui régissent les torrents des montagnes. Dès lors, pourquoi supposer, sans aucune preuve, que le cours souterrain des eaux du Trou de Toro s'est détourné, presque à angle droit, de sa direction primitive, pour perforer un massif rocheux de quatre kilomètres d'épaisseur, et aller reparaitre dans une vallée voisine ?

Il semble infiniment plus logique d'admettre que ce

ruisseau, dont le cours était parfaitement déterminé lorsqu'il coulait à ciel ouvert, a dû tracer son lit souterrain en suivant la ligne de fracture qui a déterminé la formation progressive de cette vallée et que ses eaux ont en grande partie façonnée. Espérons qu'une prochaine expérience nous fixera définitivement à ce sujet.

En terminant, nous dirons que la ligne de partage des eaux du bassin de la Garonne et de celui de l'Èbre est très nettement déterminée, dans cette partie de la haute chaîne pyrénéenne, par la crête qui, du Pic de Sauvagarde ou *Sobreguarda* (2,738 mèl.), descend au Port de Vénasque¹, remonte au Pic de la Mine, passe au col de la Picade, et s'infléchit vers le Sud en traversant les sommets de Bargas et de Poumèro. De là, suivant le col

1. *Les Relevés hypsométriques*, etc., de M. le colonel Prudent (*Annuaire* du Club Alpin Français, année 1888, p. 557) donnent au Port de Vénasque une hauteur approximative de 2,430 mètres, d'après la moyenne déduite des observations de MM. Émile Belloc, D^r F. Garrigou, M. Gourdon, Lequeutre, A. de Saint-Saud et Fr. Schrader.

Dans une lettre récente qu'il a bien voulu m'adresser, M. le colonel Prudent s'exprime ainsi : « Il est malaisé de conclure au sujet de l'altitude du Port de Vénasque. La carte au 80,000^e lui attribue 2,417 mètres, et un projet de route des Ponts et Chaussées, 2,448 mètres. La cote de la carte a été obtenue au moyen de visées topographiques, et, comme cela arrive toujours pour les cols, et *a fortiori* pour celui-ci qui est un couloir, elle est forcément incertaine. Celle des Ponts et Chaussées a dû être obtenue, soit par un nivellement par cheminement, soit au tachéomètre ; il est probable qu'elle est plus exacte. M. M. Gourdon, à ma demande, a bien voulu aller deux fois de Luchon au Pic de la Mine, en passant par le Port, afin de rattacher si possible à l'aide du baromètre l'altitude de ce point à celle des deux points extrêmes dont l'altitude est connue exactement, et j'espérais ainsi pouvoir décider entre les deux altitudes du Dépôt de la Guerre et des Ponts et Chaussées. Mais il n'a pas été possible de conclure, la première altitude de M. Gourdon ayant été de 2,461 mètres et la seconde de 2,400 mètres, ce qui donne une moyenne de 2,430 mètres, intermédiaire entre les deux précitées. En résumé, et jusqu'à plus ample informé, je pencherai pour l'adoption de l'altitude 2,448 mètres, pour les raisons que j'ai données ci-dessus. »

des Aranais et les pointes multiples de la Fourcanade, la ligne séparative rejoint Las Mouillèrès, où elle fait un crochet très aigu vers le Nord-Est et le Port de Viella (2,424 mèr.). Ensuite, elle court sur le faite de la grande *cordillera*, hérissée de hauts reliefs, qui circonscrit en majeure partie le pays d'Aran et le sépare de la province de Lérida.

On peut discuter pour tâcher de prouver que le Pic d'Aneto, la plus haute cime pyrénéenne, fait partie de la ligne de faite qui sépare le bassin de l'océan Atlantique de celui de la Méditerranée. On peut mettre en œuvre les arguments les plus subtils, et même essayer de fausser la vérité au profit de la théorie si l'on veut; rien ne détruira ce fait matériel, que les Monts-Maudits, « ce hors-d'œuvre magnifique », comme l'appelle très justement Leymerie, et par conséquent le Pic d'Aneto, qui en fait partie, envoient toutes leurs eaux en Aragon.

*
* *

Après avoir terminé mes opérations au Trou du Toro, je remontai à la cabane avec mes appareils. Les sacs furent lestement bouclés, et, à 3 heures et demie, je m'acheminai vers le Port de Vénasque, dont l'échancrure s'aperçoit nettement vers le Nord au milieu de la crête frontière.

Lorsqu'on arrive à l'entrée du canal de décharge de l'ancien lac inférieur d'Ès Aygualluds, dont le bassin comblé est actuellement occupé par la petite plaine alluviale qui fait suite au Trou du Toro, deux chemins s'offrent aux voyageurs. L'un, suivant la rive gauche de l'ancien torrent, côtoie la partie supérieure de la falaise qui encaisse profondément son lit rocheux et descend rapidement dans le fond du val de l'Èsera. L'autre, plus court, si l'on se propose de rejoindre la Picade ou le Port de Vé-

nasque, s'écarte quelque peu de la rive droite, bien que la gorge soit très resserrée à cet endroit.

C'est le second que je pris ce jour-là.

Après avoir franchi l'escarpement boisé qui barre la vallée, il faut suivre un des nombreux sentiers qui sillonnent le flanc occidental de la Tusse-Blanche et de la Tusse de Bargas. Au milieu des sinuosités qu'elle décrit, la véritable piste, effacée sur d'assez longs espaces, est souvent fort difficile à trouver. Les autres sentiers, s'enchevêtrant avec elle, mettent le voyageur dans une cruelle perplexité. Même après avoir plusieurs fois parcouru la contrée, il peut aisément s'égarer. Le mieux est de monter graduellement à droite, en se tenant assez haut, pour gagner directement le déversoir du lac supérieur de Villa Muerta (2,050 mèt.).

Vingt minutes après avoir quitté le Plan d'Ès Aygual-luds, j'arrivai sur les bords de ce lac. Sa forme est presque ovoïdale et assez irrégulière. Emprisonnées au milieu de rochers fortement redressés, ses eaux glauques ne nourrissent pas de poissons. De nombreux Urodèles (*Triton asper*), dont j'ai pu capturer quelques spécimens, y vivent en compagnie d'une légion de têtards de grenouilles. Des plantes aquatiques, parmi lesquelles dominent les *Potamogeton lucens*, encombre le fond vaseux de ses rives.

D'ici, la vue est de toute beauté sur la vallée de l'Ésèra, le massif des Monts-Maudits et la région de Perdiguero et des Posets ou Pic de Lardana.

Traversant, au déversoir même, le ruisseau dont les eaux vont grossir le lac inférieur de Villa Muerta, je suivis, au hasard, l'un des innombrables sillons tracés par les troupeaux, et vingt-cinq minutes plus tard (4 heures 50) je rejoignais le chemin muletier qui zigzague sur les pentes rapides de la Coustèra. Ce chemin, le même que nous avions quitté la veille dans la vallée d'Aran, en abordant

le Plá de l'Artiga-Telin, est celui que fréquentent les *arrieros* (muletiers espagnols) chargés du transport des marchandises entre l'Aragon et la Catalogne, par le Port de la Picade et la Coume de Poumèro, et entre les vallées de l'Ésèra et celle de Luchon, par le Port de Vénaque.

Arrivé à la bifurcation du chemin de la Picade, je ne pus m'empêcher d'admirer, pour la vingtième fois peut-être, le panorama grandiose qui se déroulait devant moi. D'étranges lueurs couraient sur les sommets glacés des Monts-Maudits. La lumière expirante du jour, s'accrochant aux arêtes déchiquetées des sierras, couvrait de reflets livides les cimes majestueuses de la Maladeta et du Pic d'Aneto. Au loin, les glaciers des Posets et du Perdiguero jetaient encore quelques reflets ondoyants au milieu d'un horizon bleuâtre.

A cette heure indécise où les voiles crépusculaires commençaient à s'étendre mystérieusement dans le fond des vallées, l'immense perspective des Monts-Maudits était indescriptible. Il me semblait entendre le poète inconnu dire en ses vers grandiloquents¹ :

O pics, clochers du monde où sonne la tempête,
Cadrans où l'avalanche à toute heure mugit,
Devant qui l'homme à peine ose lever la tête,
Tant Dieu lui paraît grand, tant il se sent petit!
Rochers, après sommets, vieux autels de granit
D'où le nuage fume, encens de cette terre;
Vieille abside où se chante en chœur le grand mystère,
Aux bords d'un autre monde où le nôtre finit;
Vieux torrents, qui sifflez dans vos tuyaux de pierre;
Vieux sapins qu'on dirait des moines en prière;

1. Cette pièce de vers, attribuée à Victor Hugo, aurait été écrite par l'auteur, en 1851, sur le registre des voyageurs déposé à l'auberge de la vallée du Lys. Cela se peut, bien que le maître n'eût pas pour principe de disperser ses œuvres aux quatre vents du ciel. Quoi qu'il en soit, ces vers ont une noble allure et peuvent fort bien convenir aux *Montes Malditos*.

Vieux lichens qui des troncs, comme un lustre, pendez;
Vieux lézards des rochers qui, pensifs, entendez
Les bruits d'eau, voix de Dieu qui tombe de la cime;
Vieux glaciers qui là-haut refusez au soleil,
Comme sur les gradins luit le flambeau vermeil,
Vous formez un grand temple où mon esprit s'abîme
Et sent de l'infini l'extatique sommeil!

Probablement, je me serais oublié longtemps encore devant ces « vieux glaciers reluisant au soleil », lorsque le « flambeau vermeil » s'éteignit tout à coup. Un brouillard intense, venant de France, m'enveloppa subitement de toutes parts et me força de gagner en hâte le Port de Vénasque.

Tournant à gauche vers le Nord-Ouest, je me dirigeai à l'aventure, à travers l'énorme protubérance blanchâtre et moutonnée de la Peña Blanca. Il fallait, en effet, traverser, presque sans y voir, ce dédale de rochers, formés de calcaire cristallin dolomitique fissuré, au milieu desquels les agents destructeurs ont creusé de profondes excavations à parois lisses et verticales. Ces gouffres sont nombreux et rien ne défend leur approche; aussi le voyageur, surpris par la brume ou par l'obscurité, doit-il prendre de grandes précautions pour ne pas y être précipité.

Par prudence, j'allai rejoindre le chemin des touristes qui va du Port de la Picade à la *posada* du señor Francisco Cabelludo, où j'arrivai à 5 heures 25 du soir. J'eus le plaisir d'y trouver mes compagnons, en train de se réconforter devant un bol fumant de vin de *Cariñana*.

Après que nous eûmes rapidement échangé nos observations, M. Bruguière partit, sans plus tarder, avec Barthélemy, pour l'hospice de France, où il voulait aller coucher. Pour ma part, différentes raisons me décidèrent à passer la nuit chez le brave Francisco, où je ne perdais pas mon temps. Le lendemain matin, je lui fis mes adieux, tout en lui laissant des instructions détaillées pour compléter notre expérience par une minutieuse enquête dans

la vallée de Vénasque et dans celle de l'Artiga-Telin.

Franchissant la frontière et descendant rapidement la vallée du Port, j'eus bientôt rejoint M. Bruguière à l'hospice français, et, quelques heures plus tard, nous étions de retour à Luchon.

ÉMILE BELLOC,

Délégué de la Section des Pyrénées Centrales
près la Direction Centrale du Club Alpin Français.

IX

AU CANIGOU

LA BRÈCHE DURIER — LE CHALET GARDÉ DES CORTALET

(PAR M CH. LEFRANÇOIS)

*Lo que un segle bastí, l'autre ho aterra;
Mes resta sempre 'l monument de Deu,
Y la tempesta, 'l torb, l'odi y la guerra
Al Canigó no 'l tirarán á terra,
No esbrancarán per ara 'l Pirineu.*

(Ce qu'un siècle a bâti, l'autre le renverse. Mais le monument de Dieu demeure à jamais : ni la tempête, ni le tourbillon, ni la haine, ni la guerre ne pourront jeter à terre le Canigou, ni mutiler les Pyrénées.)

JACINTO VERDAGUER, *Canigó*.

Le département des Pyrénées-Orientales forme le territoire alpestre de la plus méridionale des Sections de notre Club, la Section du Canigou, dont le siège est à Perpignan et qui a pris le nom de la cime la plus saillante de son riche domaine.

La situation géographique du département, qui réunit dans ses limites la plaine du Roussillon, de quelques mètres au-dessus de la mer, les vallées du Vallespir et du Conflent qui vont de 200 à 1,000 et 1,200 mètres, la Cerdagne

et le Capcir qui vont de 1,500 à 1,800 mètres, permet au touriste d'y trouver la complète variété des climats méditerranéens.

Dans ce merveilleux pays, l'alpiniste exercé qui ne se sépare pas de son piolet retrouvera en été, dans les hauts sommets de la Cerdagne ou de l'Andorre, les escalades et les glissades dans la neige que le Canigou (2,785 mètr.), le Treize-Vents (2,761 mètr.) ou le Gallinas (2,624 mètr.) lui auront réservées l'hiver. Le touriste, après avoir joui délicieusement de la fraîche atmosphère des 1,600 mètres d'altitude de Mont-Louis, trouvera en novembre, décembre et janvier, à Amélie-les-Bains, au pied du Canigou, à une altitude de 250 mètres, un climat d'une douceur incomparable et sur lequel les Suisses seraient bien aises de pouvoir compter de juin à septembre.

Plus bas enfin, la Méditerranée, qui n'est pas, quoiqu'on ait l'air de le croire, l'apanage exclusif de la Côte d'Azur tant vantée, a creusé au pied de l'Albère une succession d'anses délicieuses; et, grâce à la brise marine qui, chez nous, souffle de l'Est, grâce au soleil levant qui les baigne et à la montagne qui les abrite, elles donnent au visiteur la sensation d'un printemps perpétuel, avec une invariabilité de température et d'hygrométrie presque absolue, que la Provence, malgré tous ses charmes, ne saurait offrir, prise qu'elle est entre le vent du Nord et le vent du Sud.

A toutes les altitudes, depuis la forêt de Sorède de l'Albère, qui couvre de sa végétation luxuriante les flancs du Pic Néoulos (1,267 mètr.), jusqu'à la forêt de la Matte, près de Fourmiguères, au fin fond du Capcir, et jusqu'à la forêt des Fanges, au col de Saint-Louis, tout en haut de la vallée de l'Agly, les forêts se succèdent les unes aux autres, reliées entre elles par des hêtraies et des châtaigneraies d'une admirable vigueur.

Le promeneur, émerveillé de cette végétation si nette-

ment méridionale, ne sera pas moins charmé par les richesses de la flore alpestre qui embaume les hautes vallées; la vallée de Cady, au Canigou, et la vallée d'Eyne, au pied du Puigmal, renferment à elles seules des trésors à faire pâmer d'aise tous les botanistes de l'univers.

Que dire des richesses géologiques et minéralogiques de ce bloc de fer et de marbre, célèbres dans le monde entier?

Que dire, en si peu de pages, de cette admirable suite de chaînes de montagnes, l'Albère et les Corbières, qui enserrent le Roussillon comme dans une tenaille dont le Canigou serait la goupille, le Puigmal (2,909 mèt.), le Puig Péric ou Pic de Prigue (2,810 mèt.), le Carlitte (2,921 mèt.), se réunissant au Puig d'Alp (2,535 mèt.) et au Puig de Campcardos (2,910 mèt.) pour enfermer le large col de la Perche et la verte Cerdagne dans un rempart de 1,500 mètres de relief?

Enfin, merveille entre toutes, toujours et partout, en été comme en hiver, sur la neige des montagnes comme sur les vignes de la plaine, ruissellent les rayons de ce superbe, splendide et radieux soleil du Roussillon, qui illumine l'existence, entretient la santé des heureux qui la possèdent, la rend aux malades éperdus qui accourent pour l'implorer, et transforme la vie en un enchantement perpétuel.

Je suis convaincu que nos jeunes camarades de la caravane scolaire de Pâques 1896 et leurs si dévoués chefs, MM. Richard et Kochersperger, gardent le souvenir de la route de Villefranche à Vernet, le 8 avril, en face du Canigou tout blanc s'enfonçant dans le ciel bleu, et du déjeuner à l'hôtel du Parc, dans la galerie vitrée, toutes fenêtres ouvertes au beau soleil inondant de lumière les arbres verts des jardins.

Et pourtant cet admirable pays est presque inconnu. En dehors des savants, à qui l'étude de ces prodigieux boule-

versements s'imposait; en dehors des amants passionnés des beautés de la nature et de la montagne, qui sauraient les trouver, fût-ce au bout du monde; en dehors des malades qui fuient les brumes septentrionales; si l'on excepte encore les voyageurs qui vont en Espagne et qui, frappés de la majesté de ce géant devant lequel ils défilent, se hasardent à s'approcher un peu plus de la montagne qu'on leur dit être le Canigou; sauf ces quelques visiteurs, dis-je, nous en sommes restés au temps où Victor Hugo emmenait ses lecteurs :

Par le chemin qui va vers la Cerdagne,
Je ne sais où.

C'est ainsi que la collection pourtant si riche des vingt-deux volumes de l'*Annuaire* du Club, sauf les articles orographiques et géologiques de notre savant vice-président, M. Schrader (et qui n'en parlent que d'une façon générale), ne contient ni un récit d'ascension ou de course, ni une étude, relatifs à ce massif du Canigou. C'est même à grand'peine que M. Joseph Lemerrier, dans sa si minutieuse table des quinze premières années de l'*Annuaire*, a pu relever deux pages où le Canigou est cité.

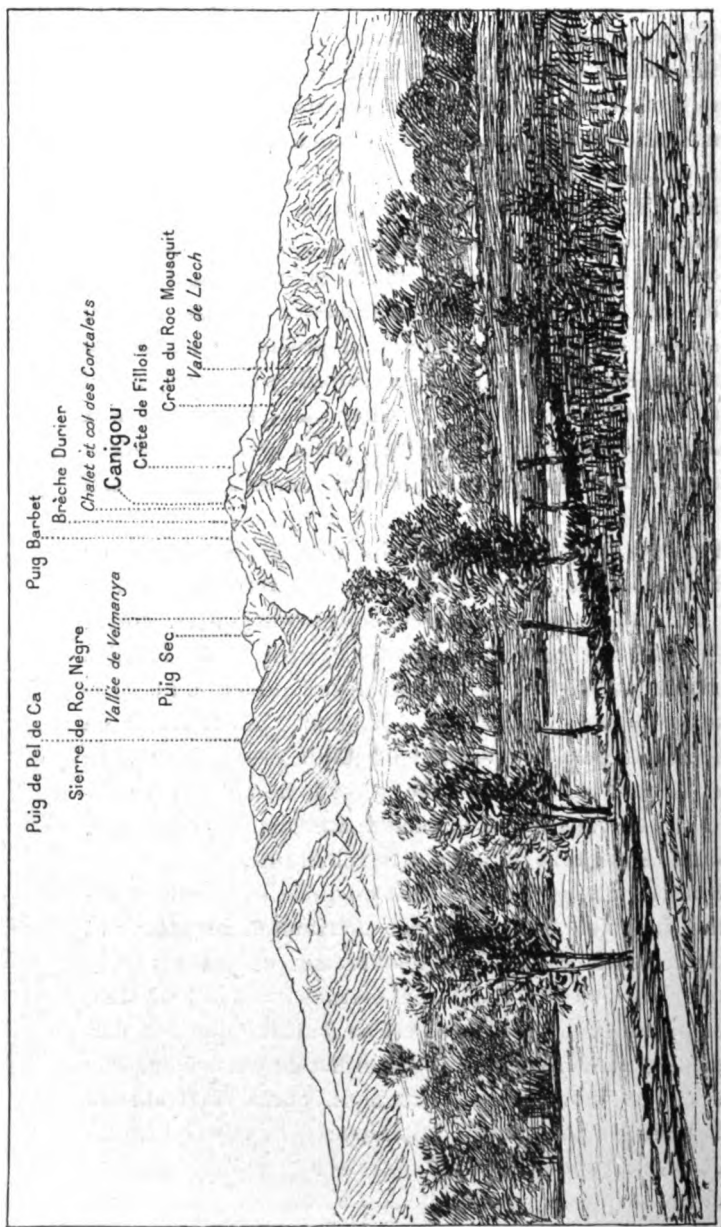
Les raisons de cette injuste indifférence sont multiples. L'éloignement est évidemment une cause de défaveur pour notre Section du Canigou, par comparaison avec les Vosges et la Suisse. Cet éloignement s'aggrave de ce que, de quelque point que l'on parte, on est obligé de traverser ou de contourner un important massif de montagnes, ce qui allonge la durée du trajet.

Mais un grand obstacle à l'affluence des visiteurs se trouve dans la rareté des guides et surtout dans l'absence de gîtes confortables. Il faut bien reconnaître que ce reproche est fondé pour nos montagnes, comme il l'était il y a vingt-cinq ans pour toutes les Pyrénées. Nos collègues des Sections plus occidentales ont ouvert la voie à notre Section.

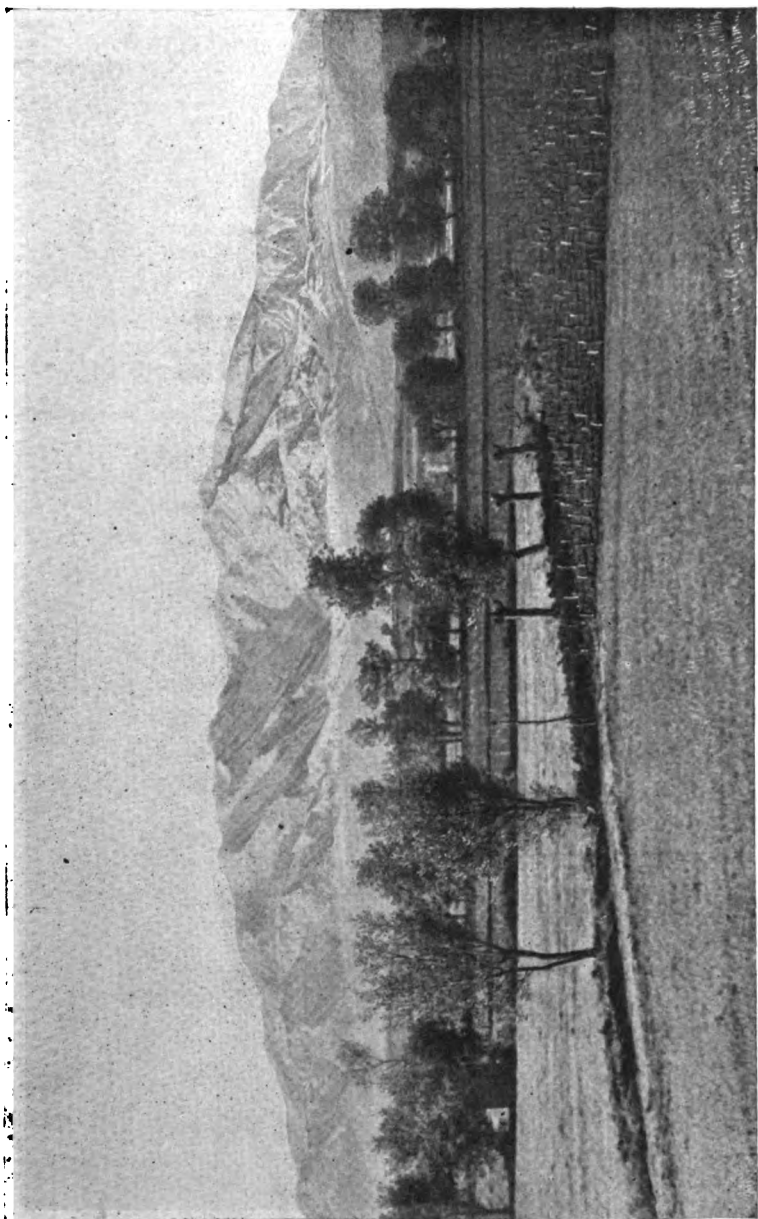
et nous espérons que ce reproche n'aura plus sa raison d'être dans quelques années. Alors la Section du Canigou aura réalisé les projets inspirés par notre éminent président Durier et élaborés par les dévoués collègues qui la dirigent, sous l'active présidence de M. Casimir Soullier. Grâce à l'approbation de la Direction Centrale et avec son bienveillant concours financier, grâce aux souscriptions de généreux donateurs, et aux subventions des pouvoirs publics, la Section va pouvoir édifier un chalet, au col des Cortalets, à 2,083 mètres, et aménager les routes carrossables, chemins muletiers, sentiers et passages qui permettront au touriste de circuler sans fatigue inutile à travers toutes les hautes vallées, et de gravir avec sécurité et à l'heure propice les pics qui couronnent le massif du Canigou.

Parmi ces passages, le plus intéressant est celui qui a été pratiqué au mois d'octobre 1896. Ouvert, à coups de dynamite, par les soins de notre collègue M. Boixo, de Vernet-les-Bains, il conduit directement du col des Cortalets au pied de la cheminée du Canigou, en escaladant les rochers qui dominant le gouffre. En souvenir de l'ascension que le président du Club voulut bien faire avec la Section, en juin 1896, pour nous aider des conseils de son expérience, la Section a attribué à ce passage, alpestre entre tous, le nom de Brèche Durier.

Montrer, à tous ceux qui sont en quête de courses nouvelles, combien nos montagnes méritent de les attirer et de les retenir, et combien les travaux exécutés par la Section en 1896-1897 donneront d'avantages aux touristes, prendre ainsi ma modeste part de la tâche que nos collègues se sont imposée, tel est le but de cet article. Par nos efforts, nous aurons accompli, après vingt années (vingt siècles pour notre impatience), le vœu qu'exprimait dans l'*Annuaire* de 1877 notre si regretté collègue Lequeutre, « que la possibilité soit donnée aux alpinistes



Profil du groupe du Canigou, pour servir de légende explicative à la gravure ci-contre.



Le massif du Canigou, vu de Cabestany (à 40 kilom. à vol d'oiseau), dessin de Slom, d'après une photographie de M. J. Bigot.

de voir les rayons de l'aube et le soleil levant du haut du Canigou ». Avec le chalet des Cortalets et la Brèche Durier, ce sera chose faite, et même mieux qu'il ne le souhaitait, car ce ne sont pas les alpinistes seuls à qui le chalet profitera. Grâce à ce gîte hospitalier, ceux-ci pourront rayonner dans la montagne, sans souci des distances et des nuits trop froides, et organiser même d'admirables courses d'hiver. Mais le chalet ne sera pas un simple refuge, tel qu'on l'entend dans le Briançonnais ou l'Oberland. Accessible aux voitures, ce sera un « chalet gardé », avec salle à manger, chambres confortables, où tous les touristes, les dames comprises, trouveront le vivre et le couvert.

Et, quant au lever du soleil, c'est un spectacle qui ne manque guère en notre beau pays du Roussillon, même dans ce qu'on appelle la mauvaise saison, qui, chez nous, tiède encore, est souvent la plus lumineuse et la plus resplendissante.

Le massif du Canigou, dans la partie qui nous intéresse, c'est-à-dire celle qui est à l'Est du col de Jou et de la Cime des Cums et, par conséquent, celle qui est à l'Est du méridien de Paris, se compose d'un bouquet de pics principaux, qui sont, après la Cime des Cums (2,300 mè.), le Pic des Sept-Hommes ou Pic des Izards (2,550 mè.), le Pic-Rougeat (2,700 mè.), le Treize-Vents (2,763 mè.), le Puig-Sec (2,600 mè.), le Canigou (2,785 mè.), le Puig Barbet (2,610 et 2,748 mè.), et le Quazemi (2,422 mè.). Au Nord du Treize-Vents, une seconde crête se détache, la Serre de Roc-Nègre, qui se dirige vers l'Est et sur laquelle se détachent le Pel de Ca (2,036 mè.) et le Puig de l'Estelle ¹, qui n'a déjà plus que 1,738 mètres.

1. « Pel de Ca » signifie poil de chien; avoir soin de ne pas doubler l', car « Pell de Ca » signifierait peau de chien. — « Estelle » veut dire étoile, bien entendu; quant à « Quazemi », notre collègue M. Émile Belloc en voit l'étymologie dans « Casa mia », ma maison, locution espagnole dont l'orthographe aurait été altérée,

Entre ces pics se creusent des vallées plus ou moins importantes et d'aspects bien différents. La vallée de Cady, qui s'ouvre entre la Cime des Cums et le Treize-Vents au Sud et le Quazemi et le Canigou au Nord, est une large et verdoyante vallée, plantée d'arbres d'essences variées, couverte de rhododendrons. Elle est parcourue par l'important ruisseau de Cady, qui coule au milieu de terres cultivées, vers le col de Jou, et, plus haut, dans de riches pâturages où de nombreux troupeaux de bœufs et de juments passent la belle saison.

De l'autre côté du Quazemi s'ouvre la vallée de Saint-Vincent, rocailleuse et ravinée, où le torrent coule, entre des escarpements infranchissables, à travers une série de cascades. C'est la route la plus courte, mais la plus dure, pour aller de Vernet-les-Bains au Canigou, et seuls les alpinistes exercés peuvent la suivre.

La vallée de Fillols, qui s'ouvre plus au Nord, est encore très aride et abrupte ; elle offre cependant des passages plus aisés ; c'est la route généralement suivie pour faire l'ascension du Canigou depuis le Vernet. Les crêtes qui enserrent l'étroite vallée de Fillols se réunissent et forment une éminence nommée dans le pays le Canigou de Fillols, que les cartes désignent seulement par sa cote de 2,413 mètres.

Derrière ce point 2,413 se trouve le col de la Perdiu, qui domine la source de ce nom : col et source que plusieurs cartes, et même des Guides, placent sur une autre arête, à l'endroit où se trouve le col des Cortalets. Du point 2,413 au sommet du Canigou monte tout droit une crête Nord-Sud, très battue des vents et pénible à gravir, pendant une heure et demie.

A l'Est de la vallée de Fillols s'ouvre la vallée de Taurinya, bornée à l'Est par la crête du Roc Mousquit. Cette vallée est très pittoresque, et offre des aspects très variés, depuis les rocs dénudés du col de Millères jusqu'à la

forêt de Balatg, si belle et si verte. Elle se termine en haut au Clot des Estanyols, ainsi nommé des deux « étangs » qui s'y trouvent, et plus loin au Gouffre du Canigou, dominé de 250 à 300 mètres à l'Est par le Puig Barbet, à l'Ouest par le Canigou. C'est dans le fond du Gouffre qu'a été pratiquée la Brèche Durier, qui donne passage dans la vallée de Cady, au pied même du pic suprême du Canigou, que dans le pays on appelle simplement le Pic.

La vallée de Taurinya renferme la forêt de Balatg, traversée, jusqu'à la maison forestière de Balatg, par une route de voitures venant de Prades et dont le prolongement est prévu dans les projets de la Section. Elle conduira les touristes en voiture jusqu'au col des Cortalets, situé entre le Pas de las Trouges et le col de Balatg de la carte de l'État-major : on y trouvera le chalet gardé du Club Alpin Français, à 2,083 mètres environ.

Vient ensuite, plus à l'Est, la vallée de Llech, entièrement couverte par les bois Pons, forêt magnifique, traversée par un chemin forestier à pente douce, qui mène par le Pas de Prat de Cabrera jusque dans la vallée de Velmanya, comprise entre une crête descendant du Puig Barbet et une crête descendant du Puig de Pel de Ca. Le cirque supérieur de cette vallée, fermé au Sud par la Serre de Roc-Nègre, est d'une majestueuse ampleur et d'une saisissante impression de silence et de solitude. Un sentier muletier descend jusqu'à Velmanya, important village d'où part une route carrossable, excellente comme entretien, mais terrifiante par les précipices qui la bordent, et qui conduit en 16 kilomètres à la station de Vinça.

En continuant à parcourir le cercle de l'horizon, on trouve, dans le versant du Tech, l'immense vallée qui descend depuis la Cime des Cums, le Treize-Vents et le Pel de Ca, en se subdivisant en plusieurs vallons importants, dont les principaux sont celui qui débouche un peu au-dessus de Prats-de-Mollo dans la vallée du Tech, et celui

du Riufarré¹, qui renferme le village de Corsavy et la ville d'Arles-sur-Tech à quelques kilomètres en amont d'Amélieles-Bains. De ce côté, l'aspect change, les arêtes rocailleuses s'atténuent, les pentes sont plus rudes, les forêts disparaissent, et le terrain ferrugineux se montre avec sa coloration rougeâtre. Les flancs de la montagne, exposés au midi, deviennent plus fertiles, et déjà à l'altitude de 1,100 mètres on trouve des champs de seigle et de pommes de terre.

Ce coup d'œil jeté sur la carte (voir p. 307) montre quel magnifique champ d'excursion s'offrira aux touristes qui séjourneront une dizaine de jours au chalet des Cortalets.

Pour le moment, le touriste qui veut faire l'ascension du Canigou ou d'un des pics du massif peut choisir son itinéraire par la vallée qui lui offre le plus d'avantages ou d'agréments. Mais toutes ont un inconvénient commun : c'est qu'une fois sorti du village choisi comme point de départ, il n'y a plus aucun espoir de trouver ni gîte ni provisions. Il existe bien quelques maisons forestières, mais elles ne sont habitées qu'au moment des inspections ; en tous cas, quelques personnes seulement, munies d'autorisations préalables, peuvent y avoir accès ; ce n'est qu'une ressource occasionnelle et très limitée. Quant aux huttes de bergers et aux cabanes où campent les ouvriers travaillant à l'aménagement des chemins, elles sont dans un état de saleté indicible. C'est notre collègue M. Salomé qui a, je crois, écrit un jour qu'elles lui ont paru contenir une admirable collection des vermines des quatre nations ; je ne saurais le taxer d'exagération. Ces huttes sont si répugnantes que, surpris, ma femme et moi, par un violent orage au pied des éboulis dans la vallée de Cady, à 150 mètres au-dessous du Pic, le 1^{er} juillet 1893, nous

1. Riufarré est une altération de Riuferrer, ruisseau de fer. Un village de la vallée s'appelle Montferrer. Le Treize-Vents renferme plusieurs mines de fer.

préférâmes subir quatre heures de pluie d'orage en descendant, plutôt que d'y chercher un abri et de risquer d'avoir à y passer la nuit. Une bonne douche en arrivant au Vernet, pour compléter la première, et un excellent dîner à l'hôtel du Parc, ne nous laissèrent aucun regret de notre décision.

La conséquence de ce manque de gîte est fatale : sauf les alpinistes endurcis et bien équipés, qui peuvent passer la nuit à la belle étoile, tous les touristes redescendent jusqu'à un village après l'ascension ; ils ont ainsi une journée fatigante de quatorze, seize ou dix-huit heures, et ne remontent plus le lendemain. Ne pouvant faire qu'une ascension, ils font celle du pic le plus élevé, par le chemin traditionnel, et tout le massif reste ignoré.

D'autre part, étant donné le climat du Roussillon, qui fait que, dès les premières heures de la journée (à moins d'une température exceptionnelle), le mouvement ascensionnel des couches atmosphériques couvre la plaine d'un voile quelquefois impénétrable, il est indispensable d'arriver au Pic dès les premières heures de la journée. Si même on veut voir l'admirable spectacle du lever du soleil sur la Méditerranée, il faut être au moins au col des Cortalets ou à la crête de Fillols dès l'aube naissante. Cela conduit à une mise en route à minuit ou une heure du matin, et quelquefois avant. Ce sont des conditions qui ne peuvent convenir à tout le monde, et qui écartent bien des amateurs de courses moins accidentées.

Parfois, manquant de renseignements précis, les touristes partent à 3 ou 4 heures du matin, du Vernet, par exemple, ou de Velmanya. Ils arrivent au Pic à midi et s'en retournent sans avoir eu la moindre vue, heureux encore si un orage ne vient pas agrémenter la descente. Ils s'en vont maudissant notre belle montagne, et prétendant que les Catalans sont des Gascons.

Le chalet gardé des Cortalets résoudra victorieusement toutes ces difficultés.

Faisons maintenant une rapide description des ascensions que l'on exécute actuellement, et voyons comment elles gagneront en intérêt, grâce à la possibilité d'avoir un bon lit près des sommets.

Toutes les vallées peuvent être suivies, au moins en partie, pour gagner les hautes cimes du massif. On fait généralement l'ascension du Pic des Treize-Vents par la vallée du Tech, en gagnant Céret en chemin de fer, Arles-sur-Tech en diligence par la grande route, et enfin Corsavy (800 mètr.) soit à pied, soit en voiture par la route magnifique mais très inclinée qui conduit par le col de Pey dans la vallée de Velmanya. A pied, de Corsavy au pic, le chemin suit, par le Pic de la Souque (1,621 mètr.), le Pla de Roger et la Passe-Vieille, une succession de crêtes très praticables à condition que le vent du Nord-Ouest, cousin du mistral et qu'on nomme ici la tramontane, ne souffle pas avec trop de violence. Le Pic des *Treize-Vents* s'appelle en réalité le Pic des *Tres-Vents*, ou des trois vents qui balaient son sommet à tour de rôle, la Tramontane, le vent d'Espagne et le marin. Quelque topographe a pris le mot local *Tres* (trois) pour le mot « treize », et a ajouté ainsi dix vents à ce pic, qui certes n'en avait pas besoin : la tramontane, à la rigueur, lui suffirait. Du haut du pic (2,763 mètres) on a une vue admirable sur la chaîne de l'Albère et, par delà, sur l'Espagne; c'est évidemment à ce pic qu'il faut venir chercher la vue méridionale qu'il dérobe au Pic du Canigou, qui n'a que 20 mètres de plus que lui.

Cette ascension est très intéressante et très belle à faire au printemps, avant que le soleil ne soit devenu déjà trop ardent, car on monte constamment sur le flanc Sud. C'est une course d'hiver tout indiquée. Malheureusement, les 11 kilomètres de diligence et les 9 kilomètres à pied ou au pas du cheval d'Arles à Corsavy allongent considérablement la course, et on fait rarement cette excursion de Perpignan. Quant à Arles et à Corsavy, les gîtes y sont suf-

fisants pour une course de montagne, mais peu confortables pour un séjour de quelque durée. D'autre part, comme il n'y a aucun abri dans la montagne, il faut revenir au gîte le jour même, en plein soleil, ce qui n'est pas bien agréable. Le chalet des Cortalets rendra cette ascension très pratique, soit qu'on la fasse aller et retour depuis le chalet en contournant ou en gravissant le Puig Barbet, soit qu'on monte par Corsavy, et qu'on gagne ensuite le chalet pour y passer la nuit et redescendre le lendemain, ou un des jours suivants, sur le Vernet, sur Prades ou sur Velmanya et Vinça.

On peut monter au Canigou en partant de Prats-de-Mollo, petite ville fortifiée, qui rappelle en même temps la Corse et la Kabylie, et ne leur doit rien comme malpropreté. On gagne le Pla Guilhem (2,253 mètr.) par le col de la Coumeille et le Plade la Mouline, puis, par le col des Boucacers et le vallon de la Llapoudère, on entre dans la vallée de Cady qui mène au Canigou. Mais la course est très longue ainsi ; quatre heures au moins de Prats-de-Mollo au vallon de la Llapoudère, quatre heures encore jusqu'au Pio (arrêts non compris), forment une course excessive, étant donné qu'il faudra encore cinq ou six heures de descente pour rejoindre un gîte habitable, Velmanya, Prades ou le Vernet. Aussi, actuellement, cette course est-elle rarement faite par cet itinéraire ; on va généralement de Prats-de-Mollo au Vernet, en continuant au Nord à partir du Pla Guilhem : c'est encore une marche de douze heures, mais cette fois de gîte en gîte.

La course se fera au contraire dans d'excellentes conditions lorsque le chalet sera le gîte d'étape : on aura alors une ascension du plus haut intérêt et qui permettra d'avoir, d'abord du haut du Pla Guilhem et ensuite du Pic du Canigou, le panorama circulaire complet de ce que l'œil ou la lunette pourront découvrir.

Elle aura de plus l'avantage de rattacher merveilleuse-

ment à cette excursion une autre course **magnifique**, l'ascension du Pic de Costabone en partant de la Preste, ascension si belle, mais si difficile aujourd'hui, en raison du temps énorme qu'il faut pour atteindre la Preste, quise trouve à l'extrémité de la vallée du Tech, tout auprès de sa source.

Elle fera rentrer aussi dans un cycle pratique d'excursions la course de la Preste à Camprodon, en Espagne, par le col Pragon, avec retour à Prats-de-Mollo par le col d'Ar-rès, course superbe, mais qu'on ne peut faire aujourd'hui qu'après un trajet interminable depuis Céret ou Amélie-les-Bains et en revenant par le même chemin, ce qui est toujours fastidieux.

Actuellement, les points de départ les plus généralement choisis pour faire l'ascension du Canigou sont Vernet-les-Bains, Velmanya et Prades, tous trois dans le versant de la Têt. La ligne de Perpignan à Villefranche les dessert (lorsque la locomotive ne trouve pas le vent trop **fort** pour elle), et c'est en ces points que l'on trouve les hôtels les plus confortables pour y coucher.

L'ascension par Velmanya demande deux jours, car il faut coucher à Velmanya. On descend à la station de Vinça, et on parcourt généralement les 16 kilomètres de la route dans le petit break découvert du père Baco, de Vinça.

Lorsqu'on arrive par le train de 4 ou 5 heures du soir (suivant le vent), on remonte au soleil couchant les derniers contreforts de la montagne, passant au-dessous de Joch, laissant à ses pieds le pittoresque village de Fines-tret, et on entre dans la saisissante gorge de la Lentilla. La route, large de 2^m,50 à 3 mètres, suit la rive droite de la rivière, taillée à coups de mines dans le flanc de la montagne; elle domine, sans parapet et presque constamment à pic, un précipice de quelques centaines de mètres au fond duquel on entend mugir le torrent qu'on ne voit presque nulle part. Elle contourne les contreforts et s'enfonce dans

les ravins par des tournants aigus à faire frémir. Lorsque nous y passâmes, le 26 décembre 1896, MM. P. et G. Auriol, C. Bertran et moi, pour aller explorer le col des Cortalets en hiver, la nuit nous prit à l'entrée de la gorge, nuit noire de dernier quartier. Le père Baco n'avait qu'une lanterne, et, quelque confiance qu'il nous dît avoir dans sa jument cerdane (confiance méritée d'ailleurs), nous ne pûmes, pendant quelque temps, nous empêcher de sonder de l'œil le gouffre noir que nous côtoyions. Heureusement, le ciel du Roussillon, même la nuit, a des splendeurs auxquelles le plus obtus citadin ne saurait résister. C'est vous dire que nos cœurs d'alpinistes n'y restèrent pas longtemps insensibles, et le ruissellement doré des étoiles ne tarda pas à relever nos yeux en même temps que nos esprits.

A peu près aux deux tiers du chemin, la route traverse la rivière en face de Ballestavy, campé, comme les villages kabyles, à 200 mètres au-dessus du torrent.

Velmanya est un village d'environ 500 habitants, dont les habitations sont pour la plupart disséminées sur les flancs assez fertiles de la montagne. Les forges catalanes donnaient autrefois une grande animation à ce village. La concurrence est venue, la difficulté de l'exploitation des minerais et les transports trop coûteux ont rendu la lutte impossible ; tout est arrêté, et le village vivote médiocrement. On trouve encore cependant à l'auberge Maynérís, en même temps qu'une nourriture convenable et des lits très propres, un hôtelier débrouillard. Quel ne fut pas notre étonnement d'être salués à notre arrivée par le quadrille de la *Belle Hélène*, que notre hôte était en train de moudre à notre intention sur un piano mécanique ! A 800 mètres et au bout de la route en question, ce n'était pas banal. L'aubergiste se sert de son instrument pour faire danser ; il trouve que cela lui coûte moins cher qu'un orchestre de *jutglars* (musiciens catalans). M. Maynérís doit

avoir du sang suisse dans les veines ; ce ne serait pas impossible, puisque j'ai trouvé à Klosters, dans le Prætigau, un maître d'hôtel, Niçois d'origine, qui avait fait son congé comme caporal de cuisine à l'hôpital militaire d'Amélie.

Ce rapprochement me conduit à dire que la vallée de la Lentilla et le cirque de Velmanya sont aussi beaux que les vallées secondaires des Grisons ; au lever du soleil, lorsque le Barbet est déjà éclairé et que le Pel de Ca est encore dans l'ombre, la succession des teintes fondues qui éclaire la Serre de Roc-Nègre au fond du cirque est véritablement merveilleuse. Si une nuée vient, à ce moment, couvrir le ciel au-dessus des deux cols de Pey et de la Cirère, laissant passer les rayons par les deux échancrures, on dirait l'arc de Diane recouvert d'une couche d'or.

De Velmanya, quatre à cinq heures suffisent pour gagner le col des Cortalets. On suit un sentier muletier, qui longe d'abord la rivière sur sa rive gauche, puis s'en éloigne pour gravir une pente assez raide sur les flancs du Pic des Bessis. En deux heures, on atteint le Roc Majou, au bord du Prat de Cabrera¹, d'où l'on a une vue merveilleuse sur le cirque et sur le Puig Barbet. Ce paysage, un peu plus animé en été par les troupeaux qui paissent sur le Prat de Cabrera et par les voyageurs qui passent le col de la Cirère venant d'Arles-sur-Tech, présente en hiver l'image de la solitude et du silence. On se croirait à l'autre bout du monde.

On peut, depuis le Prat de Cabrera, gagner le col des Cortalets, soit en escaladant la crête de Velmanya jusqu'au point coté 2,524 mètres de la crête du Puig Barbet, et en descendant par le col de Balatg, soit en suivant le chemin muletier à travers les bois Pons, la superbe forêt de sapins qui domine la vallée de Llech, dans laquelle on remarque une masure toute petite, isolée de plus d'une heure de marche

1. *Cabrera* est le nom catalan de l'izard.

du hameau de la Forge, et qu'on a nommée par dérision le « Petit-Paris ». Le chemin muletier est très bon ; il suit exactement le contour des crêtes et des ravins et gagne en pente très douce le col des Cortalets, ce qui fait qu'on peut compter mettre, avec une monture, le même temps qu'un alpiniste mettrait en suivant la crête de Velmanya. Du col des Cortalets, en traversant le Clot des Estanyols et grimpant la crête de Fillols à la Foun de la Perdiu, on gagne le Canigou.

Cette course est très belle à coup sûr, et surtout elle offre, sur la montagne, la plaine et la mer, des vues magnifiques. Mais elle est très longue depuis Vinça jusqu'au Canigou, et, si l'on redescend au Vernet ou à Prades, c'est une journée qui dépasse les limites de ce que désirent faire les touristes même exercés.

Le point de départ le plus fréquenté actuellement, et qui le sera de plus en plus quand le chalet du Club et le prolongement de la route du col des Voltes seront faits, c'est Vernet-les-Bains, appelé aussi le Vernet. C'est une jolie petite ville, située à 16 kilomètres de la gare de Villefranche qui la dessert, bâtie en gradins à l'altitude de 620 mètres. Au pied du village, au bord du ruisseau de Cady, un propriétaire a construit des Thermes, un Casino et cinq ou six hôtels, les uns somptueux, les autres confortables, et une vingtaine de villas ; le tout disséminé dans un délicieux parc de plantes des pays chauds.

C'est au Vernet que s'est créé, depuis quelques années, un sanatorium d'hiver à 200 mètres environ au-dessus du village, exposé à l'Ouest et dominant toute la vallée. On y conduit les malades et on les en ramène matin et soir en voiture.

Du Vernet, plusieurs itinéraires conduisent au Canigou. La route la plus fréquentée, parce qu'on peut la suivre à cheval presque jusqu'au pied de la pyramide finale, est celle de la vallée de Cady. On remonte d'abord pendant deux heures le ruisseau de Casteill, par un mauvais che-

min pierreux et encaissé, sans vue ni air, jusqu'au col de Jou (1,128 mètres). Un grand lacet conduit au col du Caball-Mort (du Cheval-Mort), par lequel on entre dans la vallée de Cady. Laissant à droite le sentier qui, par le Pla Guilhem, va à Prats-de-Mollo, on longe les granges du Rendé, les pâturages de Marialles, où se trouve une maison forestière non habitée, on contourne le ravin de la Llapoudère, et après avoir suivi, pendant deux heures, la superbe vallée toute verdoyante, on traverse le torrent. Un lacet bien tracé traverse un bois de hêtres calcinés par un incendie, et enfin, après avoir longé les ruines du refuge Arago, on arrive au pied des éboulis. C'est là que s'arrêtent les montures. En trois quarts d'heure de marche, on arrive au pied de la cheminée, et en une demi-heure, après une escalade sérieuse, on atteint le sommet. Depuis le départ, jusqu'à ce moment, on n'a eu d'autre vue que celle de la vallée, constamment enfermée entre les deux crêtes qui la dominent de plus de 500 mètres à droite et à gauche. Quelque belle qu'elle soit, elle ne laisse pas d'être monotone à la longue, pendant huit heures de marche ou de haltes.

L'autre moyen d'atteindre le Canigou consiste à gagner l'arête qui est formée, comme nous l'avons dit, par la réunion des deux crêtes qui enferment la vallée de Fillols. On peut le faire du Vernet par trois voies différentes. Les deux premières, soit par Saint-Martin-du-Canigou, soit par la gorge de Saint-Vincent, sont assez difficiles, en raison des immenses escarpements qu'elles présentent, et demandent une certaine expérience de la part des alpinistes qui les suivent. La troisième est celle qui offre, pour le moment, les plus grandes facilités. C'est un sentier qui part du col de la Trouge, entre le Vernet et Fillols, et qui, à travers la forêt de Fillols, rejoint, par l'Escale de l'Ours, la route forestière près du tunnel. La route conduit à la maison forestière de Balatg, d'où un sentier muletier

monte au col des Cortalets; puis, à travers le Clot des Estanyols, on gagne le col de la Perdiu. Il n'y a plus alors qu'à suivre pendant une bonne heure la crête longue et fastidieuse qui conduit au sommet.

De Prades, le trajet est le plus facile et le plus agréable. Une fois le col de Millères atteint, soit à pied ou à mulet en passant par Taurinya, soit en voiture par Fillols, on



Maison forestière de Balatg, reproduction d'une photographie
de M. George Auriol.

suit une route carrossable en lacets, qui laisse apercevoir de très belles vues sur le massif de Nohèdes; puis on passe le long de rochers à pic, bordant d'effrayants précipices, en face des escarpements verticaux du Roc Mousquit, et l'on entre dans la forêt de Balatg, qui forme au-dessus de la route de véritables voûtes de verdure; on atteint ainsi la maison forestière de Balatg, où l'on peut avoir la permission de passer la nuit. En partant à 2 heures du matin, on gagne en une heure ou une heure et demie le col des Cortalets par le sentier muletier, puis on suit la même

route que par les autres itinéraires, pour gagner le Pic par la crête de Fillols.

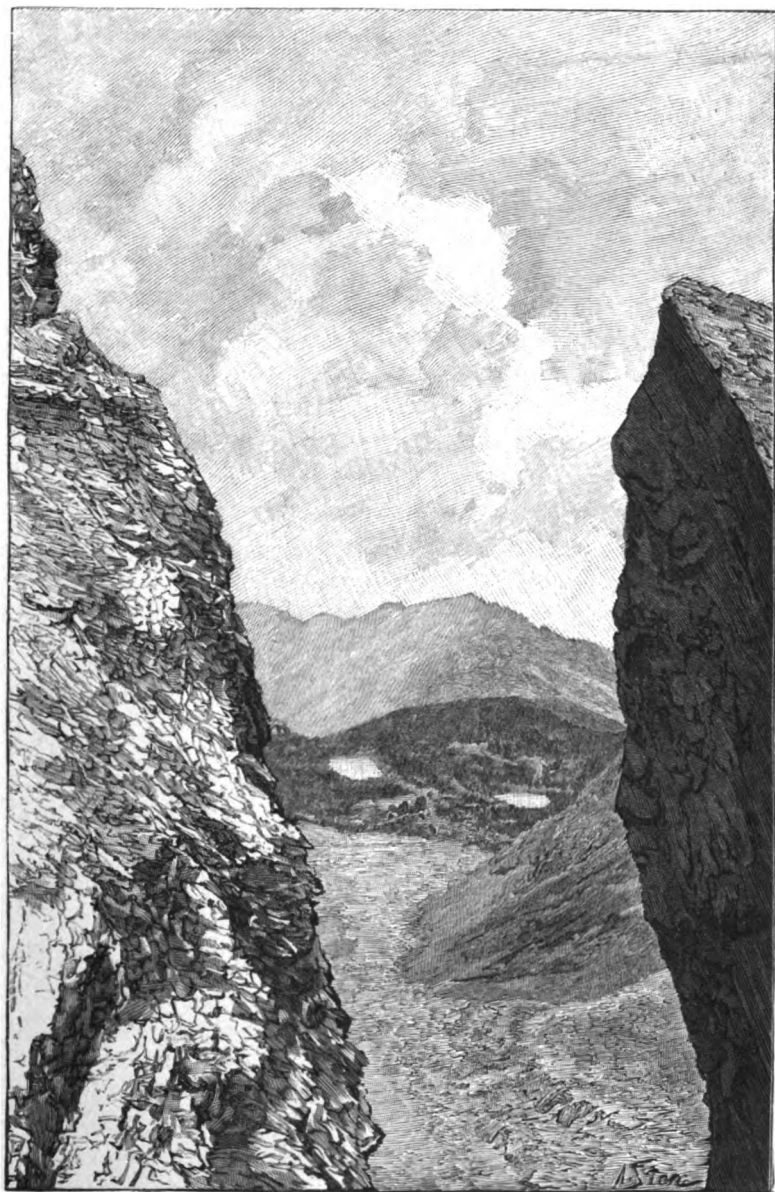
De ce très rapide examen des divers itinéraires, il résulte que tous ils présentent les mêmes inconvénients au point de vue de la longueur du trajet et de la nécessité de partir dans la nuit, et qu'ils sont tous plus ou moins fastidieux par la constante uniformité de la marche.

Le problème qui se posait à la Section peut donc se résumer ainsi : Établir un tracé réunissant les parties les plus intéressantes de la montagne, édifier à proximité du sommet un gîte confortable dans une position agréable en elle-même, situé sur l'itinéraire le plus fréquenté, et permettant de rayonner dans toute l'étendue du massif.

Nous avons bien longtemps cherché l'endroit parfait. Nous avons d'abord choisi un emplacement près d'une des sources qui alimentent les Estanyols et bien à l'abri des tourmentes : mais M. Durier nous a justement fait remarquer que nous privions ainsi notre chalet de son principal charme, la vue de la mer et du soleil levant. C'est alors que nous avons songé au col des Cortalets, qui se trouve dans le voisinage du principal itinéraire et sur le parcours qui deviendra bientôt le seul suivi des nombreux promeneurs qui voudront franchir la Brèche Durier. Il domine toute la plaine du Roussillon et la mer, aussi bien que le Pic lui-même, quoique sur un secteur moins étendu.

Le spectacle du soleil levant, qui sera toujours, en fin de compte, l'attrait principal du Canigou, sera tout aussi beau de la terrasse du chalet que du Pic lui-même, et ceux des touristes que l'escalade de la Brèche et de la cheminée tente médiocrement ne seront pas privés de cette vue.

La route carrossable prolongée, aboutissant d'une part à la Brèche et d'autre part, par le col des Voltes, au Vernet directement, mettra en communication les diverses vallées du versant Nord avec la vallée de Cady, fermée jusqu'alors.



**Vue du Clot des Estanyols, prise au-dessus de la Brèche Durier; à gauche, le Pic du Canigou
à droite, le Puig Barbet; dessin de Slom, d'après une photographie de M. P. Assens.**

Dans quelque temps, l'ouverture du chemin forestier, qui doit aller du col de la Cirère dans la vallée de Cady en passant par la Portaille, entre le Puig Barbet et le Puig-Sec, complétera le réseau des communications.

Il reste à décrire la manière dont s'effectue le passage de la Brèche Durier.

Voyons d'abord ce qu'elle était avant l'ouverture du passage.

Au fond de la gigantesque fosse naturelle formée par les parois à pic du Puig Barbet et du Canigou, fosse qui n'a pas moins de 400 mètres de profondeur, sur 500 mètres de longueur et 250 mètres de largeur à l'ouverture, on trouvait, au point de rencontre des deux murailles, une faille de 0^m,80 de largeur qui descendait en s'élargissant jusqu'au glacier. Les roches disloquées s'étaient séparées en deux parties : tandis que les parties menues s'étaient amoncelées au pied du couloir, en formant un cône de déjection, les plus gros rochers, coincés et comme encastés les uns dans les autres, avaient figuré les assemblages les plus bizarres, avec des surplombs qu'il était impossible de franchir, même au moyen de corde. Pour ouvrir le passage, il n'y avait qu'à débarrasser les amas supérieurs des rochers qui obstruaient le couloir ; mais cette opération, si simple en apparence, demandait les plus grandes précautions en raison de la masse énorme des rocs à déplacer, et de l'ébranlement que leur chute pouvait produire dans les parois voisines.

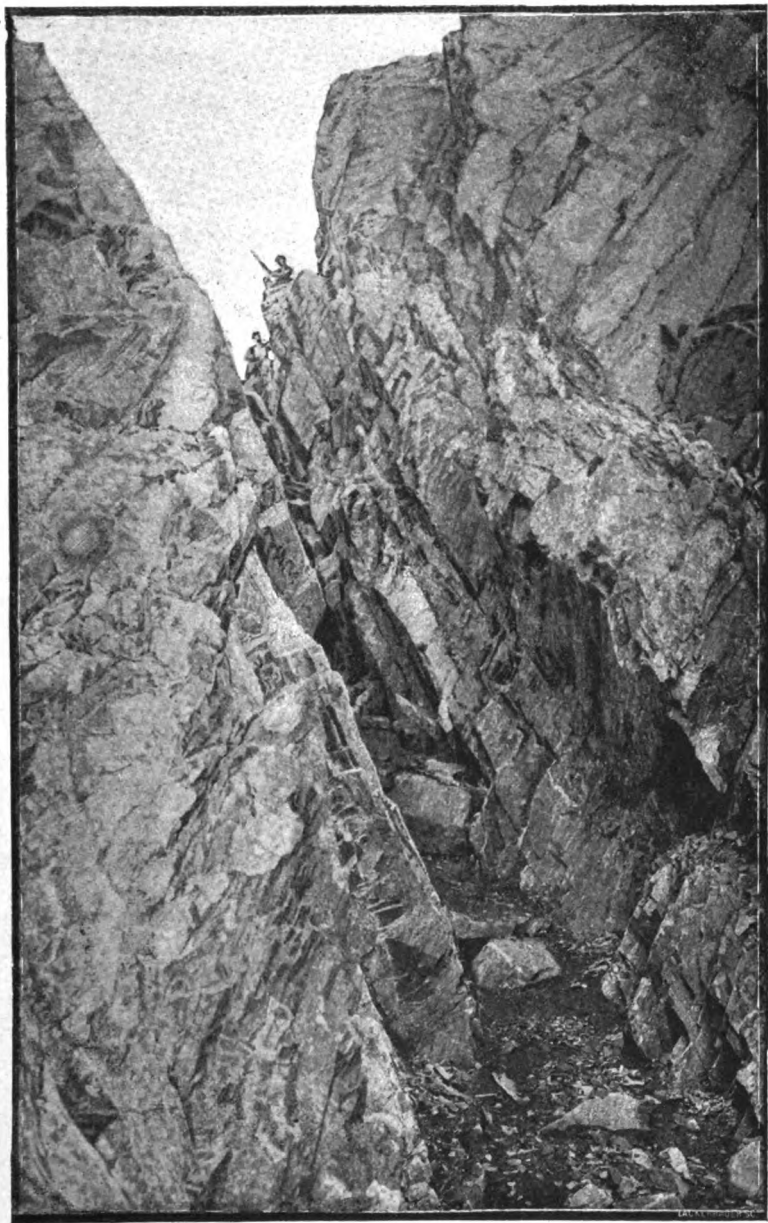
Il fallait toute la compétence spéciale de notre collègue M. Boixo pour mener cette œuvre à bien. Le 18 août 1896, après deux jours d'examen attentif, trois coups de mine à la dynamite ouvrirent la brèche, qui fut franchie le jour même par M. Boixo et M. Soullier, président de la Section du Canigou, et le 30 août, par une caravane d'alpinistes du Roussillon.

A l'heure qu'il est, le passage est juste au point comme difficulté. Il demande un effort de volonté et d'énergie, et n'est pas en réalité dangereux. Il se trouve toujours, dans les caravanes qui le passent, un alpiniste capable d'aller fixer au sommet la corde qui facilitera l'ascension du reste de la troupe; c'est l'affaire de cinq à dix minutes.

Pour arriver à la brèche en venant des Cortalets, il suffit de se diriger à travers les petits étangs du Clot des Estanyols, en suivant le sentier qui mène au glacier. On le traverse ou on le contourne, suivant les saisons, pour atteindre les éboulis qu'il faut grimper avant d'arriver à la Brèche Durier, qui débouche elle-même sur le chemin conduisant au Pic par la vallée de Cady. Après une petite demi-heure d'escalade de la cheminée, on saute sur le Pic, d'où on domine l'immensité.

L'ascension du Canigou, dans ces conditions, est des plus aisées, et toutes les difficultés comme les ennuis disparaissent.

En supposant que l'on vienne de Perpignan, on arrivera à Prades vers 5 heures; les uns à pied ou à mulet, les autres en voitures, soit que tous fassent le détour par Fillols ou qu'on se rejoigne au col de Millères, on suivra au soleil couchant la magnifique route de Balatg; on arrivera au chalet vers 9 heures et demie du soir. On y trouvera une nourriture agréable et un repos complet. Le lendemain, après avoir admiré le soleil se levant sur la mer, on fera l'ascension du Pic pour avoir la vue du panorama juste quand le soleil éclairera bien les vallées qui entourent le Pic, et on n'aura plus qu'à descendre par la vallée qui semblera la plus intéressante, soit jusqu'à un col pour revenir au chalet, soit jusqu'à un des villages au bord de la plaine. Ce sera le cas de choisir cette magnifique vallée de Cady, si monotone en montant avec cet éternel Puig-Sec devant les yeux, si belle au contraire lorsqu'on peut suivre sans gêne la route forestière qui



Vue de la Brèche Durier avant les coups de mine, reproduction d'une photographie de M. Félix Gauthier.

court dans les rhododendrons à travers les sources et les cascades, et qu'on voit par sa large baie les hautes vallées et les pics du Conflent ou de la Cerdagne.

Les alpinistes pourront, de préférence, descendre par la Casteille et la Passère Cremada dans la vallée de Saint-Vincent. Le mot Cremada, qui signifie exécration, maudit, indique suffisamment, lorsqu'on connaît les rocs et les éboulis de la vallée de Saint-Vincent, que ce passage demande une attention et une expérience qui ne sont pas à la portée des simples promeneurs ; mais l'on descend vite, et en trois heures trois quarts ou quatre heures on peut être au Vernet, si on a eu la sagacité suffisante pour ne pas aller donner contre un à-pic de 200 mètres de haut, qui vous force à remonter ou à chercher un passage dans les rochers souvent difficiles du fond de la vallée.

En tous cas, quels que soient les chemins suivis à la montée et à la descente, on aura obtenu sans peine les deux spectacles recherchés par les touristes : le lever du soleil et le panorama du sommet.

Ce panorama est immense, et saisit le touriste lorsque le dernier élan le fait sauter hors de la cheminée et qu'il jette ses regards autour de lui.

« Ainsi que l'Etna, dit Élisée Reclus, le Canigou est un de ces monts qui se dressent dans leur force comme les dominateurs de l'espace. »

Pendant de longues années et jusqu'au jour où des instruments plus précis ont permis de mesurer exactement les altitudes, il a été considéré comme le point culminant de toute la chaîne. Le D^r Carrère, en 1788, disait encore dans sa description du Roussillon : « Le Canigou, la plus haute des montagnes du Roussillon, est aussi la plus haute des Pyrénées. » L'erreur était due précisément à ce que, isolé comme il l'est de trois côtés et rattaché du quatrième côté par un col qu'il domine de plus de 1,600 mètres, il fait sur l'observateur une impression que ne

peuvent produire les sommets plus élevés des Pyrénées centrales, tous entourés de pics d'une altitude à peu près égale à la leur.

Le panorama que l'on embrasse du haut du Canigou est l'un des plus variés qu'il soit au monde.

Sauf sur un mince secteur de l'horizon, qui lui est barré par son frère jumeau le Treize-Vents dans la direction du Sud, la vue n'est limitée que par la puissance de l'œil lui-même.

Au Nord, au-dessus des Corbières, la vue s'étend par delà les monts de l'Aveyron jusqu'au Massif Central. A l'Ouest, au delà des montagnes de la Cerdagne et de l'Ariège, on aperçoit par la trouée du col de la Perche les hautes montagnes toutes blanches des Pyrénées centrales. Du sommet de l'Entécade, au Sud-Est de Luchon, la cime du Canigou est très visible entre deux des plus hauts pics de l'Andorre. Au Sud, on aperçoit le Montserrat et les montagnes qui dominent Barcelone. Enfin, à l'Est, la Méditerranée s'étend de Barcelone jusqu'à Marseille avec sa succession de rivages si variés : la presqu'île de Rosas avec le cap Creus, les dentelures du cap Cerbère, les plages de l'Aude et de l'Hérault, enfin les Bouches du Rhône, se déroulent aux yeux émerveillés du spectateur.

Au coucher du soleil, ou même dans le jour, par des temps clairs, on distingue souvent le Canigou depuis la promenade du Peyrou à Montpellier. M. Charles Martins, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1872, dit l'avoir vu au coucher du soleil depuis Aigues-Mortes, soit à 180 kilomètres de distance.

L'astronome De Zach dit avoir vu le Canigou depuis les hauteurs de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, au soleil couchant, le 8 février 1808 : la distance en ce cas est de 253 kilomètres.

Enfin, le *Bulletin* de la Société scientifique Flammarion de Marseille, de l'année 1891, relève, dans une note, les

observations faites maintes fois sur la colline de Notre-Dame de la Garde aux environs du 10 février et du 31 octobre de chaque année, et qui permettent de voir le soleil couchant disparaître entre le Canigou et le Treize-Vents. Notamment, le 11 février 1888, M. Léotard a pu faire un dessin de ce phénomène, qui a été visible pendant plus de 25 minutes et dont l'exactitude a été vérifiée et confirmée par les calculs de M. L. Fabry, astronome de l'observatoire de Marseille.

De cette situation unique, il résulte que de nul autre point d'Europe il n'est possible de jouir mieux que du Canigou de l'admirable spectacle du lever du soleil sur la mer. A moins d'un temps exceptionnellement mauvais, ce radieux coup d'œil n'échappe jamais. Et c'est un double ravissement pour le touriste, désespéré à la vue du nuage qui couvre la plaine, d'être frappé tout à coup par les premiers rayons de l'astre, qu'il cherchait en bas et qui se lève au contraire en face de lui sur l'horizon surélevé. Le ciel est alors tout bleu, la nuée blanc d'argent, et les sommets voisins d'une teinte pourpre bientôt fondue en or rutilant, et c'est un spectacle d'une éblouissante majesté; on se sent absorbé par la nature et pénétré d'admiration et de reconnaissance pour l'infinité puissance qui a créé ces inoubliables splendeurs.

La vue du coucher du soleil sur les hautes cimes des Pyrénées Centrales offre des sensations toutes différentes. C'est le charme au lieu de l'éblouissement; les colorations violettes des nuages produisent dans les arbres des tons d'une douceur captivante, et c'est plutôt du recueillement que de l'enthousiasme que l'on éprouve au fur et à mesure que, de la plaine déjà dans l'ombre, l'obscurité monte progressivement jusqu'au sommet.

Le Canigou offre encore un spectacle naturel qu'il est difficile de rencontrer au sommet des autres montagnes, qui n'ont pas, comme lui, en même temps le climat et

l'altitude convenables, et la plaine orientée comme il le faut.

Ce phénomène a été décrit par M. le capitaine Ratheau, chef du génie à Amélie-les-Bains, dans le *Bulletin* de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales de 1863.

Voici comment s'exprimait M. le capitaine Ratheau :

« Je me trouvais au pic entre 3 et 4 heures de l'après-midi. Le temps, très clair jusque-là, commença à s'obscurcir. Les nuages rampaient le long des flancs de la montagne. L'un d'eux surtout, se rapprochant davantage, s'élevait dans le gouffre d'où se précipite le ruisseau de Taurinya, à travers la forêt de Balatg. La neige du glacier lui communiquait sa blancheur. Tout à coup, nos ombres se projetèrent sur le nuage, tranchant vivement sur le blanc de l'écran et auréolées d'un véritable arc-en-ciel, d'une amplitude d'environ 270°, et arrêté seulement par l'ombre portée de la montagne. Nous étions cinq au sommet qui pûmes jouir pendant plus d'un quart d'heure de ce ravissant et féerique spectacle que nos guides n'avaient jamais vu et dont ils n'avaient pas même entendu parler.

« Il n'est pas inutile d'ajouter que, si chacun apercevait distinctement sur le nuage les ombres de ses voisins, la sienne seule était, pour lui, nimbée des couleurs du spectre.

« Il est impossible de décrire l'espèce de ravissement dans lequel nous plongeait ce spectacle vraiment féerique, qui finit par absorber notre attention aux dépens même du panorama que nous étions venus chercher si haut. Son explication n'offre, du reste, aucune difficulté, et elle est absolument semblable à celle de l'arc-en-ciel ordinaire : l'œil, sommet d'un cône dont la base était l'arc-en-ciel dessiné à la surface du nuage, percevait les différents rayons de la lumière décomposée par les vésicules globuleux, lesquels, suivant leur position, émettaient, à partir de l'intérieur, des rayons successivement rouges, orangés,

jaunes, verts, bleus, indigo et violets. La seule différence avec le phénomène habituel provenait de ce que, l'observateur étant très rapproché du nuage formant écran, son ombre s'y projetait d'une manière distincte, et qu'en même temps le rayon de l'arc-en-ciel qui l'entourait devenait très petit.

« D'après ce que nous venons de dire, il faut, pour jouir de ce spectacle, que le soleil brille, qu'il y ait des nuages au-dessous du Pic, et enfin que l'observateur soit juste entre le soleil et ces nuages. La réunion de ce concours de circonstances sera évidemment très rare; mais nous la souhaitons à tous les touristes, qui rapporteront alors de leur ascension un souvenir qui ne s'effacera jamais. »

Le phénomène décrit par M. le capitaine Ratheau ne doit pas être aussi rare qu'il le croyait; il a été observé depuis lors au Canigou à plusieurs reprises, notamment par nos collègues MM. Maderon, Prosper et George Auriol, qui purent l'admirer le 14 juillet 1886, à la même heure. Il avait d'ailleurs été étudié pour la première fois par le célèbre Bouguer dans les Andes du Pérou; c'est le *cercle d'Ullou*, du nom d'un de ses compagnons. C'est le *circular rainbow* ou arc-en-ciel circulaire des Anglais. Il se présente assez souvent dans les ascensions aérostatiques. Dans une courte période de temps, M. Ch. Durier en a été témoin, le 16 septembre 1884 au Snowdon (pays de Galles), le 21 septembre 1885 au Brévent, le 23 août 1888 au Pilate. Les trois montagnes se terminent à peu près de même, dominant, comme le Canigou, un profond précipice, et M. Durier est convaincu qu'en choisissant pour faire l'ascension une heure et un état du ciel favorables, on a de grandes chances de se procurer la vue de ce beau météore. Celui du Brévent était particulièrement remarquable.

Parmi les courses que plusieurs de nos collègues se promettent de faire dès l'ouverture du chalet, il y en a

quelques-unes, comme le Treize-Vents ou le Pel de Ca par le cirque de Velmanya, et le Pic Rougeat par la Brèche et la vallée de Cady, qui sont attrayantes par leurs points de vue, leurs escalades et la situation particulière des sommets à gravir. Il en est d'autres, comme le passage direct du Canigou au Quazemi par la crête aiguë qui les réunit, comme la descente à Prades par la crête du Roc Mousquit, qui ne peuvent être faites comme fin de course après une ascension de sept ou huit heures. Toutes deux sont excessivement difficiles et demandent des jarrets dispos et des têtes reposées, la première surtout : j'en appelle à MM. Boixo, George et Prosper Auriol ; il est très possible d'ailleurs que le passage de la crête soit plus aisé l'hiver, avec une couche de neige pour élargir un peu la place du pied.

J'arrive ainsi à un intérêt tout spécial que présentera le chalet : je veux parler des courses d'hiver. Où peut-on trouver un but de course d'hiver comparable à celui qu'offrent le Canigou et ses voisins ? Nulle part on n'aura cette indéfinissable sensation qui consiste à se trouver soi-même soumis à un climat sibérien et à voir à ses pieds une véritable Kabylie avec ses torrents, ses chênes-liège et sa Grande Bleue. De plus, après quelques jours d'hivernage là-haut, ce sera une vraie jouissance que de redescendre par la vallée du Tech jusqu'à Amélie-les-Bains et d'y prendre quelques bains ou quelques douches en plein mois de décembre ou janvier, au milieu des violettes et des mimosas du jardin des Thermes Pujade, que notre éminent collègue, M. Paul de Lamer, vient de faire restaurer de fond en comble.

Le chalet des Cortalets permettra de faire, le lendemain de l'ascension du Canigou, celle du Puig Barbet. Celle-ci intéressera surtout le géologue et le mettra à même de déterminer définitivement si, comme on l'en accuse, le Canigou n'est qu'un vil usurpateur et s'il n'a pas abusé de sa taille

plus haute pour frustrer le Barbet de la primauté qui devrait lui appartenir comme sommet originaire du massif. L'examen des couches sédimentaires du Canigou semble le prouver. De plus, le Canigou est couvert de gneiss éboulés et disloqués, tandis que le Barbet est un bloc de granulite sans une tare. *Adhuc sub iudice lis est.*

Une mission académique pourra aller sur place trancher la question et rédiger son rapport sur la terrasse du chalet, en vivant, en l'honneur de la science, une « ampouille » de rancio. Dans tous les cas, pour ma part j'estime qu'il est très heureux que le Canigou ait donné son nom au massif, qui eût certainement bien perdu à s'appeler Barbet, même en faisant sonner le t à la mode catalane.

Le géologue pourra aussi étudier le chaînon de la Serre de Roc-Nègre, qui contient

un gîte ferrifère d'une énorme puissance. Les mines de Las Indis, au col de la Cirère, celles de la Pinouse et de Villafranca, au Nord du col de Pey, celles de Batère, au pied de la Tour, ont longtemps alimenté les forges de Llech, de Velmanya, de Corsavy, de la Manère, de la vallée de Saint-Laurent-de-Cerdans, et bien d'autres. Aujourd'hui, elles sont bien délaissées et, sauf celles de la Pinouse, dont MM. Pons frères grillent les minerais à Corsavy, pour



Rocher vertical dans la cheminée du Canigou, reproduction d'une photographie de M. F. Gauthier.

les travailler à Arles-sur-Tech par la méthode catalane, je les crois abandonnées¹.

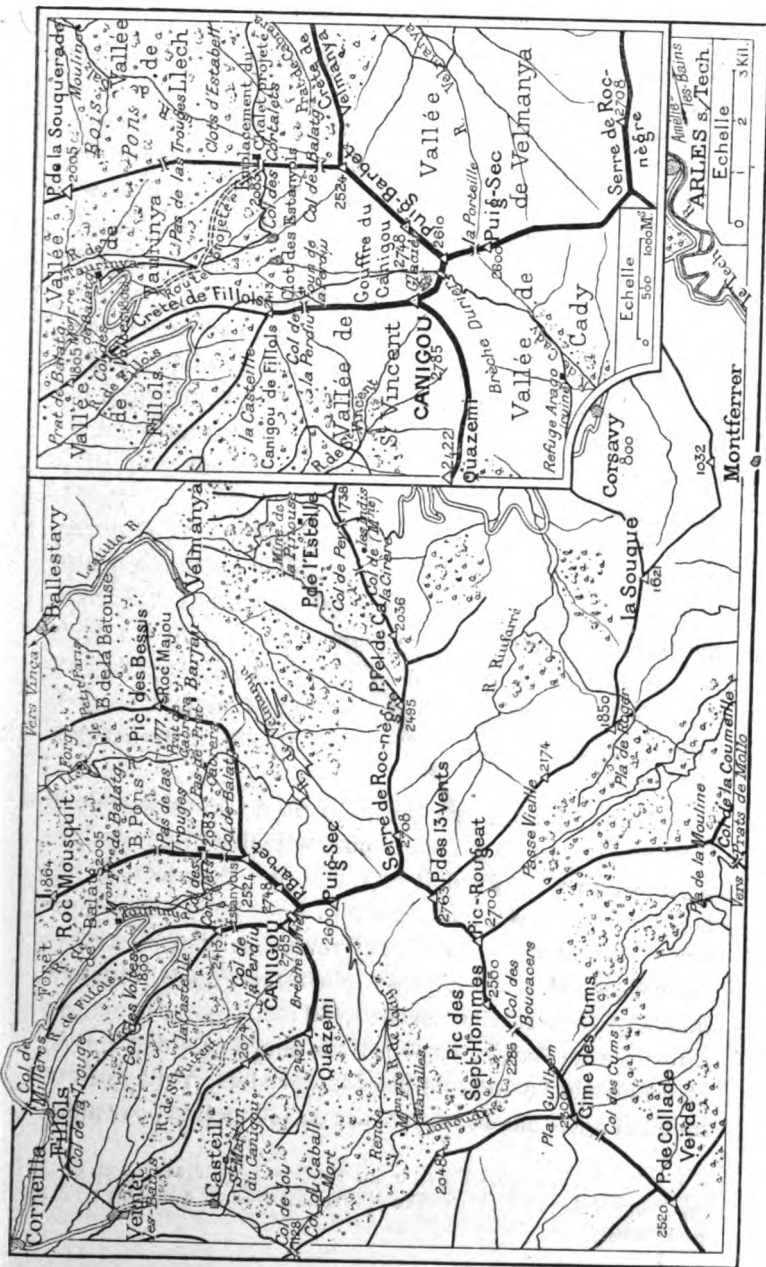
Le botaniste dirigera ses pas plutôt vers la vallée de Cady et la vallée du Riufarré, où il trouvera des variétés innombrables de plantes. Je ne veux pas faire étalage de connaissances qui me manquent totalement, mais je citerai cependant le *Sysembricum australe*, la *Draba fomentosa* et l'*Hutchinsia alpina* qui, paraît-il, sont, bien que leur nom ne l'indique pas, spéciales au Canigou. J'y ajouterai l'angélique sauvage², que j'ai trouvée là-haut au bord des sources et qui a pour l'alpiniste l'avantage peu scientifique, mais intéressant quand même, de donner avec un grain de sel un rafraîchissant délicieux pour la bouche. Le botaniste pourra aussi faire une superbe étude de la succession des étages de la végétation. En bas, le micocoulier, qui fournit les célèbres manches de fouet dits Perpignan; l'oranger, l'agave, le laurier, le grenadier, l'olivier jusqu'à 600 mètres, la vigne bien exposée jusqu'à 700; le châtaignier jusqu'à 1,000 et 1,200 mètres; les hêtres jusqu'à 1,400 et 1,500 mètres. Les rhododendrons commencent à 1,320 et disparaissent à 2,500; le sapin ne dépasse pas 2,200, le bouleau 2,000.

Les amateurs de chasse iront se mettre à l'affût soit au Prat de Cabrera, en haut de Velmanya (le mot de *Cabrera* est assez significatif par lui-même), ou sur les flancs du Pic Rougeat, ou du Pic des Sept-Hommes que les habitants du Vernet appellent indifféremment Pic des Izards. Je leur promets que, sous la conduite de notre collègue M. Boixo, ils ne reviendront pas bredouille.

Enfin, une chambre pourra être spécialement réservée dans le chalet au topographe, qui sera chargé de rectifier

1. Depuis la rédaction de cet article une société s'est formée pour acheter ces mines, et les mettre en exploitation.

2. La plante que l'on nomme dans le pays l'angélique sauvage, en catalan « couscouil, » est, paraît-il, le *Molopospermum* à feuille de ciguë.



Carto du massif du Canigou.

et de compléter les cartes, si défectueuses, qu'elles soient au 80,000^e ou au 100,000^e.

Nous nous trouvâmes dans un bien grand embarras, quand nous voulûmes repérer sur la carte le point que nous avions choisi pour y construire le chalet. Et d'abord, comment s'appelait l'endroit? N'ayant pas d'appareils de mesure, nous nous en rapportâmes à la carte. Elle porte, à peu près au point choisi, l'indication : « Pas de las Trouges¹ ». On dit que cela porte bonheur; nous nous empressâmes donc, sur notre mémoire, d'indiquer le Pas de las Trouges à 2,300 mètres. Survint le Service des forêts, dont les cartes sont très incomplètes au point de vue des altitudes, mais très exactes comme projection horizontale.

« Vous n'êtes pas au Pas de las Trouges, nous dirent les gardes, vous êtes au col des Cortalets. — Mais à quelle altitude sommes-nous? — Nous ne pouvons pas le savoir, disent les inspecteurs de Perpignan, parce qu'il y a deux cols de Cortalets sur la même crête, l'un à 2,050, l'autre à 2,150. » En réalité, nous n'avons jamais trouvé le second, et le premier, le bon, le nôtre, est à 2,083 mètres d'altitude.

Mais ce fut bien autre chose quand il fallut déterminer l'altitude du col des Voltes, pour calculer le développement du chemin qui doit le relier aux Cortalets. Il n'y a rien sur la carte, bien entendu. Nous nous adressâmes aux inspecteurs des forêts, qui voulurent bien interroger les gardes. M. Fortin, garde général à Prades, répondit que la carte de service portait 1,400 mètres pour la maison forestière de Balatg, 1,830 mètres pour le col des Voltes, et 1,730 mètres pour le col des Cortalets. Voilà qui eût bien fait notre affaire; descendre de 100 mètres pour mon-

* 1. *Pas de las Trouges*, « Passage des Truies », nom très fréquent dans nos montagnes, où l'on cherche les truffes avec le concours de ces pachydermes.

ter les matériaux des Voltes aux Cortalets, cela n'eût point trop fatigué les bêtes ! Mais, d'après ses observations particulières, M. Fortin émettait l'avis que la maison de Balatg est à 1,620 mètres, le col des Cortalets à 2,083 ; quant au col des Voltes, il estimait qu'il est sensiblement au-dessous de celui des Courtalets, puisque la route de Balatg aux Voltes est plus douce et moins longue que celle de Balatg aux Courtalets : il s'en faut de 1,000 mètres de différence, la première étant de 2,400 mètres de développement, et la deuxième de 3,437 mètres ; il n'y avait donc pas d'erreur possible.

Tous ces chiffres concordant avec les observations barométriques de M. Toubert, conducteur des ponts à Perpignan, qui a accepté la mission d'être l'ingénieur-architecte de nos travaux, nous avons définitivement arrêté les cotes de la façon suivante : Cortalets, 2,083 ; Voltes, 1,800 ; maison de Balatg, 1,620.

Quant aux erreurs de dénominations, elles pullulent. Sans compter le nom de Treize-Vents donné au Pic des Tres Vents, on peut aussi signaler le nom attribué au Puig-Sec. En réalité, ce pic, qui se dresse sur la Serre de Roc-Nègre, tire son nom d'un pin desséché qui a poussé sur ses flancs, et il est célèbre parmi les chasseurs d'izards sous le nom de Pic du Pin Séché (en catalan *Puig de Pi Sec*). Le topographe a pris une fois de plus le Pirée pour un homme.

Plus loin, le nom du col de la Cirère est dû à ce que le cartographe ignorait que le mot *cirere* signifie « cerise » en catalan : il fallait traduire en français et dire col de la Cerise.

L'orthographe des noms n'est pas mieux respectée. La double *l*, qui forme une lettre spéciale en catalan comme en castillan, se prononce comme une *l* mouillée. Alors, pourquoi écrire *Pradeils* avec un *i* et une *l*, *Casteill* avec un *i* et deux *l*, et *Ballestavy* avec deux *l* sans *i* ? Il faudrait

cependant s'entendre, pour ne pas faire de fantaisie dans des cartes qui doivent servir de guides.

Si donc un topographe entreprend la rectification de la carte du massif, je crois que nous tenons là pour le chalet un client sérieux pour un temps difficile à évaluer *a priori*.

Enfin, puis-je me permettre d'émettre l'espoir de compter notre si dévoué et si aimable collègue, M. Paul Joanne, parmi nos visiteurs de la première heure? Nous étudierons avec lui les modifications que nos travaux apportent forcément, autour du Vernet, aux itinéraires déjà un peu anciens de son Guide, et nous verrons à remettre à leur place quelques cols ou fontaines, qui ont pris des libertés un peu grandes. Il y a un certain col de la Perdiu, qui se trouverait sur la crête du Roc Mousquit au Barbet, d'après l'itinéraire du Canigou à Velmanya, et qu'il faut absolument reconduire de l'autre côté de la vallée de Taurinya.

Quant à la cabane de M. de Lacvivier où, dit le Guide, les touristes peuvent passer la nuit au sommet du Pic, pour voir lever l'aurore, je crains que le renseignement ne soit empreint d'un fort optimisme méridional; en tous cas, j'engage nos collègues, amateurs de confortable, à donner sans hésiter la préférence au chalet du Club aux Cortalets, et je suis convaincu que c'est bien l'avis de M. Joanne, qui a si généreusement voté, pour sa part, la subvention accordée par la Direction Centrale.

Enfin, une pièce du chalet sera réservée spécialement à l'installation d'une station météorologique. Nous espérons que MM. J. et H. Vallot voudront bien nous aider là de leurs judicieux conseils, et nous permettre de placer notre station sous le patronage de l'Observatoire météorologique du Mont-Blanc, suprême hommage du Canigou à son glorieux suzerain, le géant de la Savoie.

CH. LEFRANÇOIS,

Délégué de la Section du Canigou
à la Direction Centrale.

X

L'ANDORRE

(PAR M. FÉLIX RÉGNAULT)

Depuis longtemps j'avais conçu le projet de visiter l'Andorre. Cette petite république, placée entre la France et l'Espagne, conservant depuis Charlemagne, dit-on, les mêmes institutions et les mêmes mœurs, malgré les changements et les révolutions qui ont bouleversé les deux pays voisins, excitait vivement ma curiosité. Joignez à cela le désir de savoir à quoi m'en tenir sur les appréciations des rares touristes qui ont parcouru cette vallée, très pittoresque suivant les uns, monotone et insignifiante suivant les autres. Dans l'été de 1895, enfin, je me trouvai en mesure d'entreprendre ce voyage. Je ne pouvais choisir de meilleurs compagnons que le savant archéologue ariégeois, mon ami l'abbé Cau-Durban, avec lequel si souvent j'avais escaladé les pics de la Haute-Ariège, et le docteur Mellier, le sympathique et gai voyageur dans toutes les parties du monde, qui a charmé si souvent nos sociétés de province par ses conférences humoristiques, d'une saveur si originale. Avec de tels amis, fût-ce dans les régions les plus inhospitalières, on est certain de faire une excursion agréable et utile.

Nos montures ayant été retenues par les bons soins de M. Marcaillou, dont l'obligeance est si appréciée des touristes, nous nous trouvions réunis à l'Hospitalet (1,460 mètr. d'altitude), hôtel Soulé, le dimanche 30 août 1895,

équipés pour l'expédition convenue. Car c'est une véritable expédition qu'un voyage en Andorre, si l'on en croit les nombreux récits qui ont été publiés depuis 1830 jusqu'à nos jours¹. Nous savions que la cuisine serait détestable ; aussi, en vrais alpinistes, et pour parer à tout, nous avons cru devoir ajouter à notre équipement une provision de conserves, du thé, du rhum et du vin de France.

Le lundi matin, à 4 heures, notre guide Joseph, jeune Ariégeois, suivi de trois chevaux, fait son apparition à la porte de l'hôtel. Nous allons partir pour le mystérieux pays de nos rêves ! Une joie enthousiaste nous anime tous : peut-être cette expansion exubérante n'est-elle pas seulement causée par l'espérance des satisfactions futures, mais prend-elle aussi sa source dans le plaisir que chacun éprouve à laisser derrière lui les soucis de la vie habituelle et les préoccupations du devoir ou des affaires. Passer cinq ou six jours dans la montagne, en pays inconnu, loin de la ville, quelle charmante perspective ! En quelques minutes, nos sacs sont bouclés, les appareils photographiques dissimulés sous de vastes gourdes en peau de bouc, car on m'avait prévenu qu'il n'était pas permis en Andorre de prendre des vues ou des dessins, et mon ami Maurice Gourdon m'a souvent raconté les mésaventures dont il a été victime pour avoir porté sur son dos un appareil photographique. Enfin des filets renfermant les vivres sont suspendus aux courroies de la selle, si bien qu'il devient impossible au docteur Mellier d'enfourcher seul sa monture, un fort cheval alezan, le plus robuste de l'Hospitalet. On choisit ordinairement, pour ces excursions, les bêtes en rapport avec le poids des cavaliers, et je m'explique ainsi comment, la veille au soir, nous avons été si minutieusement examinés par le père de Joseph, dès notre arrivée à l'hôtel. L'abbé Cau-Durban, excellent

1. Voir la bibliographie à la fin de cet article.

cavalier, montait un petit cheval ariégeois, noir, vif et alerte, qui devait être notre vrai guide en Andorre, où plusieurs fois déjà il a porté de la contrebande. Je dois avouer que ce n'est pas sans défiance que je me hisse sur mon cheval, n'ayant garde d'oublier mon bâton ferré, qui devait m'être si utile plus tard. Le docteur, avec son large chapeau de paille, sa veste des tropiques, avait emmanché à un énorme jonc de Singapour la pointe d'une baïonnette de fusil du Premier Empire.

Il est 5 heures, le signal du départ est donné; nous traversons une rue de l'Hospitalet en file indienne : l'abbé en tête, Joseph en queue, chaussé d'espadrilles, excitant les chevaux de la voix. Au bout de vingt minutes, nous traversons le petit torrent de Palaumero, qui sert de limite à la France (1,620 mètr. d'altitude); nous sommes donc sur le territoire andorran.

Le sentier monte insensiblement en lacets sur la Soulane, vastes pâturages où paissent, presque à demi sauvages, des milliers de bêtes à cornes et des troupeaux de moutons, qui ne se dérangent guère sur notre passage, tant ils sont peu habitués à voir des touristes visiter cette nature inculte et déserte. Pas de granges, de cabanes, si ce n'est deux masures en ruine construites en pierre schisteuse et à côté desquelles nous passons. Ce sont les premières assises de la maison de jeu qu'une société d'un genre spécial se proposait d'élever là, sans doute pour pouvoir détrousser plus aisément les joueurs naïfs, si jamais il en était venu !

Le sentier devient plus rapide, les prairies qui s'étendent à notre droite sont parsemées de blocs qui forment une moraine vers la cime. De l'autre côté de la vallée, on découvre la belle route de Puymaurens qui conduit à Bourg-Madame. Il est 7 heures; l'air est frais, et nous montons toujours lentement, quelquefois à travers des éboulis qui coupent le sentier; les chevaux se dirigent comme ils

peuvent à travers cet amoncellement de débris transportés par les avalanches; pas un arbuste : c'est la nature désolée et sauvage que nous traverserons longtemps, jusqu'au premier village d'Andorre. Joseph nous montre un petit sentier qui se dirige à notre droite vers le *Port-Dreit* : c'est le chemin le plus court pour pénétrer en Andorre à pied ; nous le laissons, et continuons de suivre le sentier, qui monte devant nous au Port de Saldeu (2,540 mèt.) et devient de plus en plus rapide. Je constate alors avec dépit que mon cheval est une véritable rossinante, qui bute dans les passages difficiles et n'avance que lentement malgré les vigoureux coups que lui administre maître Joseph. Mon parti fut vite pris, et, arrivé au col, je n'hésitai pas à continuer la course à pied, en vrai alpiniste.

A 8 heures, nous touchons à la petite pyramide de pierre qui marque le Port de Saldeu. Mes compagnons mettent pied à terre, et nous prenons quelques instants de repos pour admirer le paysage. On me l'avait fait des plus ravissants. J'avoue que notre enthousiasme manque d'ardeur. En face de nous, le regard embrasse toute la vallée de l'Embalire, ou Valira orientale, torrent qui descend du massif des Pessons et arrose Saldeu, Canillo, Encamp et les Escaldas. La chaîne de montagnes qui se dresse devant nous présente des cimes grises et dénudées; leurs pentes, plongeant dans le fond de la vallée aux tons verdâtres, montrent de maigres pâturages, parsemés de pins rabougris. La descente va commencer; je mets sur mon cheval tout ce qui me gêne, ne gardant avec moi que ma sténo-jumelle et mon bâton ferré.

Nous jetions un dernier coup d'œil sur les montagnes de l'Ariège et ses sources, lorsque débouchent devant nous deux jeunes femmes, le bâton à la main, les jupes relevées, suivies de deux mulets portant leurs bagages et d'un jeune guide montagnard. Ce sont deux Anglaises qui viennent de

parcourir l'Andorre et se rendent à Ax. Nous échangeons des saluts et des souhaits, puis mes compagnons remontent en selle, et me voilà lancé d'un pas léger, suivant le sentier qui serpente et descend rapidement, sur un terrain composé de schistes et micaschistes aux arêtes vives, dont les couches accidentées plongent dans la vallée, tandis que le côté opposé est couvert de moraines dont les blocs arrondis, moutonnés, au milieu des pins, donnent à ce paysage une couleur qui ne manque pas d'originalité. A nos pieds mugit l'Embalire, dont le murmure monotone est le seul bruit qui frappe nos oreilles dans cette interminable et sauvage vallée de fracture, où pas un être humain ne se montre encore. La descente est extrêmement pénible pour les chevaux, aussi suis-je en avance de deux kilomètres sur mes compagnons qui ne progressent qu'avec difficulté. Je les vois bientôt suivre mon exemple, mettre pied à terre, et en peu d'instant ils m'ont rejoint. Quelques pas de plus, et nous apercevons devant nous des champs cultivés en seigle et pommes de terre. Enfin, voici au loin les « bordes » du premier village, Saldeu (altitude 2,860 mètr.), où nous arrivons à 10 heures, ayant fait depuis l'Hospitalet environ 17 kilomètres. La Posada del Oustet est la seule auberge; les chevaux y prennent un repos bien gagné. Elle ressemble à celles de nos bourgs les plus pauvres et les plus sales des Pyrénées. Une vaste pièce sert à la fois de cuisine, de salle à manger, d'office, et même de dortoir dans les cas d'affluence, quand les deux ou trois chambres sont déjà occupées.

Le bourg de Saldeu compte environ quatre-vingts habitants, qui vivent misérablement en cultivant quelques champs de seigle, Dieu sait avec quelle peine, parmi les rochers aux pentes raides, où il est difficile de garder l'équilibre! Pendant que nos chevaux sont à l'écurie, nous rendons visite au curé, qui nous fait les honneurs de sa petite église de chétive apparence, basse et pauvre, dédiée

à saint Barthélemy. Son retable en bois, couvert d'une couche de peinture blanche parsemée de fleurs, est l'œuvre d'un ouvrier médiocre. Les fleurs, l'ostensoir qui ornent l'autel, sont en découpures de fer-blanc grossièrement peint.

Nos forces, épuisées par cette longue course, réclament impérieusement une restauration ; mais déjeuner dans une atroce salle enfumée quand l'air est pur, le soleil éclatant, et le paysage grandiose, serait un crime pour des alpinistes de la vieille école ; prenant donc nos sacs et nos vivres, nous nous mettons à la recherche d'un gîte plus hospitalier que les maisons de Saldeu. Nous suivons le sentier rocailleux que nous ne devons plus quitter, et, après quelques minutes de marche, nous traversons un petit pont de bois mal équilibré sur le rio d'Inclés. À droite s'ouvre la vallée d'Inclés, aboutissant au col de Fontargente (2,252 mèt.), par lequel on peut gagner Ax en dix heures de marche. Le docteur déclare qu'il se sent absolument incapable de pousser plus loin. Nous nous abritons sur le bord du torrent, et bientôt nos provisions sont étalées sur l'herbe ; je laisse à penser avec quel appétit elles furent consommées. Puis, nos pipes et cigares allumés, nous nous étendons mollement sur l'herbe émaillée de fleurs odorantes et, tout en goûtant un repos réparateur, chacun raconte sur l'Andorre ce qu'il a entendu ou ce qu'il a lu.

Ayant plusieurs fois chassé la perdrix blanche sur les limites de la France et de l'Andorre, j'apprends à mes chers compagnons, en leur montrant les hautes montagnes qui nous environnent, que l'Andorre, entourée du côté de la France par des crêtes abruptes et qui paraissent inaccessibles, offre cependant trois passages ou « ports » donnant accès dans l'antique petite république.

Le Port de Siguer (2,595 m. d'alt.), dans la région de Viedessos, est le plus difficile. Inabordable pendant sept à huit mois de l'année, il faut, pour l'atteindre, de longues

et interminables courses à travers un désert de roches et de précipices.

Le Port de Fontargente, auquel on arrive facilement par les Cabannes, est peu fréquenté. Cependant le beau lac de Fontargente offre un attrait particulier au touriste, qui peut trouver un abri dans une cabane de pêcheur de truites avant de franchir la frontière.

Enfin la grande voie de communication, la plus fréquentée, la plus facile, mais aussi la plus longue et la plus fatigante, est celle du Port de Saldeu, que nous avons suivie, la seule praticable aux chevaux et seulement encore pendant la belle saison, c'est-à-dire pendant cinq à six mois de l'année.

L'abbé Cau-Durban, archéologue et historien, retrace ensuite rapidement, mais avec précision, l'histoire des vallées d'Andorre, dont les origines entourées de légendes, sont en définitive fort peu connues. Le nom de Charlemagne, dont le souvenir est conservé dans les Pyrénées comme celui d'un héros fabuleux, ne pouvait manquer d'y figurer : ce serait donc à Charlemagne et à Louis le Débonnaire que la petite république devrait son origine, ses institutions et l'indépendance dont elle n'a cessé de jouir jusqu'à nos jours. Les Andorrans, dont cette tradition flatte l'amour-propre, la gardent jalousement, quoiqu'ils ne puissent la justifier par aucun titre authentique. Mais nous entrons dans le domaine des faits avérés, en disant que les comtes d'Urgel donnèrent à l'église de la Seo d'Urgel leurs alleux en Andorre, et fondèrent sa domination politique et administrative dans un pays où déjà s'étendait sa juridiction religieuse. Ce n'est ni l'heure ni le lieu de raconter les démêlés de l'évêque d'Urgel, des familles de Caboet et de Castelbon, au sujet de notre intéressante république ; je rappellerai seulement le fameux paréage de 1278 fait avec le puissant comte de Foix Roger-Bernard III, qui régla définitivement les droits réciproques de la mitre et du

pouvoir civil. Nous sommes ici sous le régime d'une bien vieille constitution que l'on ne sent pas le besoin de reviser : sous la protection de deux co-suzerains, l'évêque d'Urgel et le gouvernement français, la vallée s'administre elle-même par son Conseil général; toutes les fonctions sont gratuites; pas de douanes, de gendarmes, d'armée permanente, le pays de l'économie et de la liberté. Que d'États devraient venir apprendre ici l'art de rendre les peuples heureux!

Et l'Andorran, homme sobre, laborieux et simple, est heureux parmi ses nombreux troupeaux, principale richesse de ces contrées froides, rocheuses et peu fertiles. Enfoncé dans un massif de montagnes, il vit séparé du reste du monde par une haute muraille de crêtes, échancrées de loin en loin par quelques ports qui, durant la belle saison, le mettent en relation avec la France et la Cerdagne.

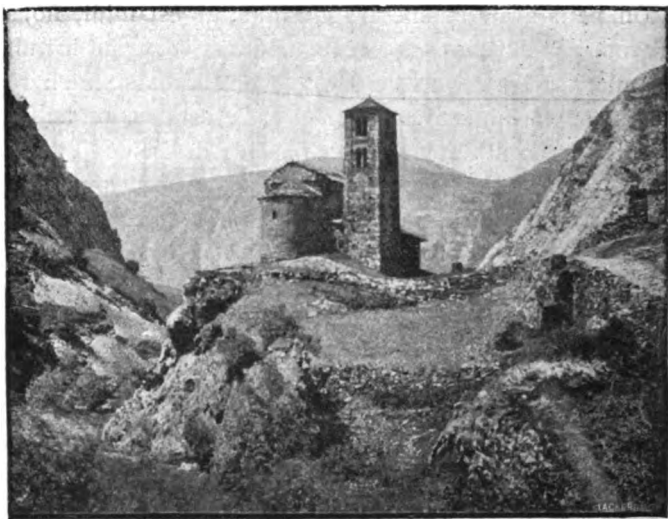
Nous allons voir les deux Valiras et les six paroisses de l'Andorre; nous visiterons Canillo et Encamp, Ordino et Massana, puis nous stationnerons à la capitale Andorre-la-Vieille, et, avant de passer en Espagne, nous ferons une halte à San Julia, non loin d'un sombre défilé qui donne accès au pays des grandes plaines et des puissantes forteresses. Il y a dans les gorges de ces montagnes et sous ces toits de chaume six mille pauvres hères qui ne se plaignent ni de la rigueur de leur climat, ni de la pauvreté de leurs champs, et qui ne demandent qu'à vivre en paix dans le grand calme de leur isolement. Ils ne sont pas à l'étroit dans leurs cent quarante lieues carrées, comme nos citadins qui ont peine à se mouvoir dans l'encombrement de leurs rues étroites, et ils ne se plaignent pas des impitoyables rigueurs des percepteurs de taille, qu'ils ne connaissent point. Qu'on laisse donc ces braves gens tranquilles dans la paix de leurs vieux usages et de leurs goûts primitifs; que les vulgaires exploiters qui veulent les initier aux meurtriers raffinements de la cor-

ruption moderne cherchent d'autres champs d'expériences.

« Mais tenez, continue l'abbé, je tournerai bientôt au sermon; voulez-vous que nous reprenions nos alpenstocks et que nous continuions notre excursion? — *Vamos*, » répliquai-je, et nous partîmes.

On nous avait amené les chevaux. Il est midi, nous n'avons pas de temps à perdre pour arriver avant la nuit à Andorre; car, depuis Saldeu, il y a 25 kilomètres à faire au pas, et par un sentier de chèvre. Ce sentier, qui tantôt monte, et tantôt descend, longe la rive droite de l'Emballire. Le paysage est toujours le même; de vastes prairies au fond de la vallée, et quelques champs cultivés autour des maisons, le tout entrecoupé de bandes schisteuses grises, rouges et jaunes, d'un effet tout particulier à cette époque de l'année. Voici une cascabelle qui, se précipitant d'une roche fendillée, coupe le chemin, et qu'il faut traverser sur une mauvaise passerelle. Devant nous, sur un monticule de roches à pic, se dresse la chapelle de Saint-Jean (alt. 1,590 mèt.). Comme nous avons une longue avance sur nos montures, nous faisons une halte pour admirer et photographier ce rendez-vous célèbre de pèlerinage (1 h. 20 min.). L'abbé Cau-Durban nous fait remarquer la grande tour carrée et la petite chapelle romane dont l'abside est ornée à l'extérieur d'élégantes arcatures, et percée de petites fenêtres qui ont conservé leur caractère primitif : cette chapelle est située en contre-haut de la route : on arrive par un escalier de vingt marches sous un vaste porche qui met les fidèles et les voyageurs à l'abri du soleil et de la pluie. La porte, à deux vantaux séparés par un pied-droit imbriqué, n'offre pas un grand intérêt archéologique. A l'intérieur, on remarque une belle grille en fer forgé qui sépare le sanctuaire de la nef. Sur le côté Nord de la chapelle s'élève une haute tour carrée, ajourée, à la partie supérieure et sur chaque façade, de

deux étages de fenêtres géminées que sépare une colonne surmontée d'un chapiteau grossièrement sculpté. Cette tour, ainsi que toutes celles assez nombreuses que l'on trouve dans l'Andorre, n'a d'ouvertures extérieures que dans le haut de l'édifice; elles servaient ainsi pour le guet



Chapelle de Saint-Jean, reproduction d'une photographie de M. F. Rénault

et pour la défense; c'étaient des édifices à la fois militaires et religieux.

Après dix minutes de marche, au détour du chemin, la vallée s'élargit, et nous apercevons le village de Canillo, bâti en amphithéâtre sur des roches grises à plissements verticaux du plus bel effet. Joseph nous apprend que Canillo compte 600 habitants; mais le village est presque désert, les habitants sont occupés à cultiver leurs champs de seigle et, quand nous passons près d'eux, ils interrompent leur travail, très surpris, et nous regardent avec curiosité. La rue principale, étroite et escarpée, qui monte

à l'église, est bordée de maisons solidement mais grossièrement bâties en forme de chalets, avec le calcaire gris et rouge. Il ne reste plus dans le village que des vieilles femmes, des enfants et une multitude de porcs qui ne veulent pas se déranger pour nous laisser passer. L'abbé Cau-Durban cherche en vain le curé, seul moyen de visiter l'église; désespérant de le trouver dans ces ruelles sales et étroites, nous entrons dans l'église, qui par hasard est ouverte. Quelques minutes après, le curé arrive. Cette église est remarquable par l'ampleur de ses dimensions et sa grande nef à voûte romane.

Le chœur est, encore ici, fermé par une de ces immenses grilles de fer, qui étaient le triomphe de la ferronnerie ibérique. Les pointes se terminent en fleur de lis, en lance, en croix munies de crampons recourbés, pour empêcher les escalades. Le sanctuaire, carré à l'intérieur, est orné d'un retable de la Renaissance, où les statues alternent avec les tableaux peints. Nous avons remarqué, parmi les statues, celles de saint Michel, saint Sernin, saint Martin, saint Isidore et sainte Barbe. L'expression des figures est dramatique; poses, gestes, conformation des membres, tout est exagéré. A droite du maître-autel s'ouvre la chapelle de la Vierge, dont le retable en style flamboyant encadre, dans deux zones superposées, douze fresques représentant les principaux mystères de la vie de la Vierge et de son divin Fils. Ce sont d'assez bonnes peintures, d'un dessin très correct, très mouvementé, aux teintes adoucies et dont le velouté donne l'illusion de fines tapisseries. A la sacristie, on conserve quelques objets d'une réelle valeur, tels qu'un calice Louis XIII, un ostensor Louis XV et une croix en vermeil de style Louis XIII. Dans le vestiaire, on remarque une magnifique chasuble en velours cramoisi, ornée sur les deux faces d'une bande verticale brodée or et soie; la forme du vêtement, le dessin des images nous donnent à croire que cette chasuble

appartient au xvi^e siècle. De tels vêtements liturgiques, de riche étoffe et d'ornements encore plus précieux, se rencontrent fréquemment dans les églises espagnoles : les fidèles n'épargnaient aucune dépense pour rehausser l'éclat du culte. A la partie occidentale de l'édifice s'élève une haute tour carrée d'un aspect très original.

Mais le docteur consulte sa montre, et déclare qu'il faut nous arracher à tout prix aux délices de l'archéologie, si nous ne voulons coucher en route. Il est 4 heures, et ce qui nous reste de chemin à faire jusqu'à Andorre est le plus mauvais. Mon cheval, fort aise depuis qu'il ne me porte plus, marche en avant; bien m'en a pris de garder avec moi ma jumelle photographique. Au Sud de Canillo, la vallée se resserre et change de direction; nous traversons la Valira Orientale sur une passerelle de troncs d'arbres qu'on a pris à peine le soin de placer les uns à côté des autres. La Valira serpente et s'enfonce dans une faille de roches verticales et élevées dont il faut atteindre le sommet. Le sentier monte et devient pénible. Nous côtoyons à pic la rive gauche du torrent, qui mugit à nos pieds dans les profondeurs.

Sur ces sentiers d'Andorre qui n'ont guère qu'un mètre de large, sans parapets dans les passages difficiles, la roche a été entaillée et forme d'énormes marches, interminable escalier de pierre qui monte et descend et où les bêtes cheminent comme elles peuvent, y mettant du reste la plus grande prudence, une sûreté de coup d'œil étonnante. Elles semblent comprendre que le moindre faux pas entraînerait une chute de deux à trois cents mètres dans l'abîme. Si, dans la petite vallée de Canillo qui a disparu derrière nous, il y avait un peu de végétation, à mesure que nous nous élevons, l'aridité, la désolation, la nature sauvage qui ne manque pas de grandeur, nous accompagnent jusqu'à la crête de notre falaise (1,625 mètr.). Puis il faut descendre presque à pic. Voici une file de

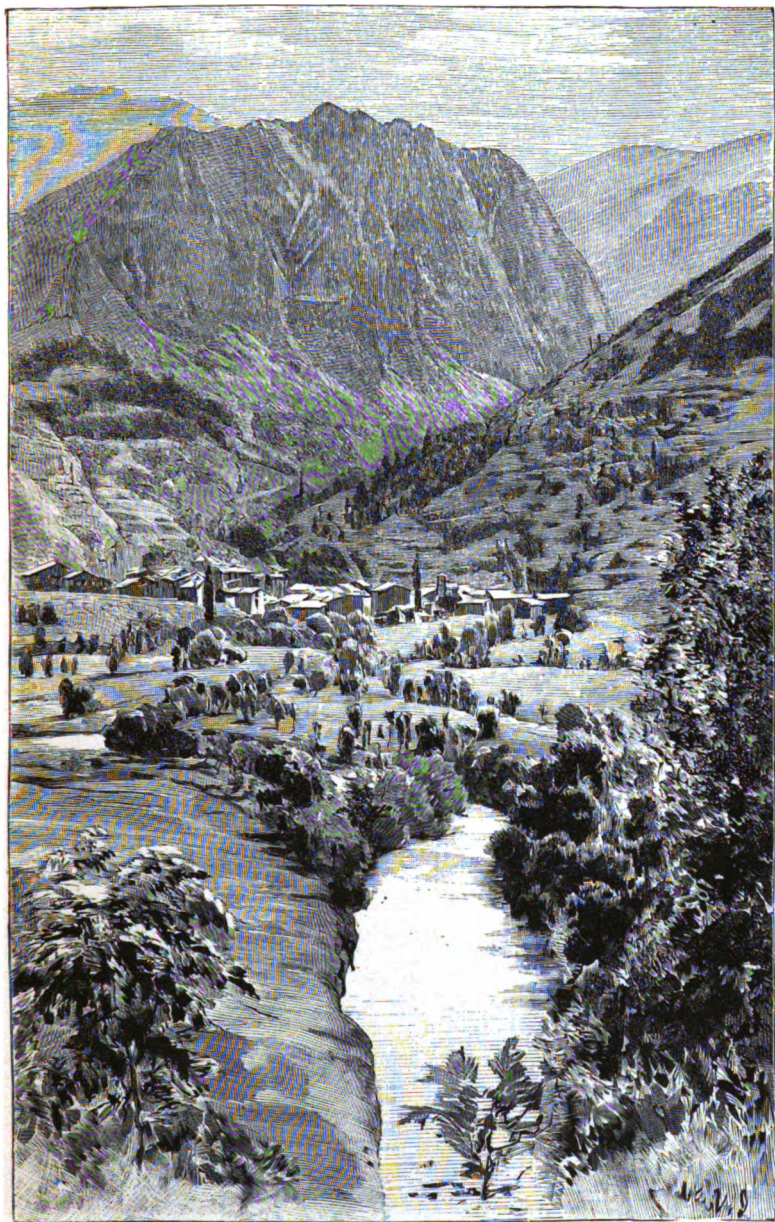
mulets chargés de marchandises (j'allais dire de contrebande), qui vient à notre rencontre; il n'y a pas place pour deux bêtes sur le sentier. Mais dans ce pays tout s'arrange; le conducteur administre une volée de coups de bâton à ses mules, et celles-ci se hissent docilement sur le talus pour laisser passer le convoi. Vous concevez les agréments du cavalier en pareil cas, d'autant plus que ces mules à demisauvages décochent souvent des ruades capables de vous casser la jambe ou d'abîmer votre monture. Le cas s'est présenté plusieurs fois dans le cours du voyage, et c'était toujours mon infortuné cheval qui recevait les coups. Combien je me félicitais de faire la route à pied !

Voici la chapelle de Nuestra Señora de Meritxell, sanctuaire très vénéré dans la très catholique Andorre. Avant le coucher du soleil, je prends quelques vues de ces défilés. A droite, à pic au-dessus du torrent, se dresse la tour de Rossell, tour de défense qui gardait la vallée de Canillo, et, dans le bas, le pauvre village d'Encamp avec ses champs de tabac, dont la belle couleur verte réjouit la vue. Au bas de cette tour militaire, il y avait autrefois une forge à la catalane; mais, depuis que le bois devient de plus en plus rare dans ces montagnes, les forges ont éteint leurs feux. Joseph nous assure qu'il y a dans les environs d'Encamp, bien haut dans les montagnes, des mines d'argent, et même de cuivre, et même de fer..., enfin une grosse, grosse fortune pour celui qui les exploiterait. Des Anglais sont venus, mais on les a expulsés. Il connaît quelqu'un qui seul connaît les gisements; on pourrait s'entendre... Que de fois j'ai été pris pour un chercheur de mines, surtout sur le versant espagnol ! Malheur à vous si vous prenez des notes, si vous sortez la boussole ou le baromètre : pour votre guide, vous cherchez une mine. Résultat : votre note à l'auberge sera salée, et vous excitez une méfiance générale.

Nous traversons rapidement le village pour visiter

l'église. Les croisées et les galeries de bois des maisons, dont quelques-unes sont construites en forme de chalet, sont garnies de longues gerbes de tabac qui séchent au soleil et dont l'odeur se fait bien sentir. L'église, campée sur l'autre bord du torrent (alt. 1,300 mèl.), a un clocher, ou, plutôt, une tour très élevée, à trois étages de fenêtres romanes encadrées dans des cintres factices. Un quatrième étage de fenêtres carrées ajoure les combles. Cette tour est contemporaine de celle de Saint-Jean, et avait comme elle une double destination religieuse et militaire, ainsi que nous le fait remarquer notre guide l'abbé archéologue; il se dispose à visiter l'intérieur, au grand désespoir du docteur qui veut, lui, coucher à Andorre et non pas en route. Pendant que, arrêté près de la fontaine publique, le docteur confectionne avec un soin infini, dans un énorme coco qui contient bien un demi-litre de liquide, une absinthe selon les règles, nous entrons dans l'église. C'est un édifice du xii^e siècle, d'un style sévère, sobre d'ornementation. Le sanctuaire est orné d'un retable qui porte le millésime de 1701 et qui a été fait dans le goût de la Renaissance. On y voit la statue de sainte Eulalie, patronne de la paroisse, les images de sainte Catherine, de saint Ermengol, de saint François. Dans la sacristie, il y a une croix processionnelle en cuivre repoussé, du commencement du xvi^e siècle, et une chasuble remarquable du genre de celle de Canillo. Au fond de l'église, la grande cuve baptismale porte des ornements qui paraissent appartenir à l'art roman.

Nous reprenons notre chemin, en suivant toujours le cours torrentueux de la Valira dans de nouvelles gorges; mais la roche blanche, désagrégée, offre un aspect tout différent. C'est ici le pays des changements à vue: tout à coup, à un détour du sentier, la riche plaine qui s'étend au bas d'Andorre s'offre à nos regards émerveillés. C'est bien le plus beau, le plus saisissant panorama que nous



Les Escaldas, dessin de Vuillier d'après une photographie de M. Lafont.

ayons encore vu ; c'est certainement le point le plus pittoresque de notre voyage.

Maintenant il faut descendre, et cette descente est effrayante sur le sentier d'un mètre de large, qui ressemble à un interminable escalier où l'on opère souvent de longues glissades sur la roche d'autant plus usée et polie que c'est le seul passage fréquenté. Pour se tenir en selle, le cavalier est obligé à des prodiges d'équilibre, à une gymnastique violente, où tous les muscles fonctionnent à la fois. Ce passage a été le plus pénible du voyage.

Nous arrivons ainsi moulus (je parle des cavaliers) aux Escaldas, à 6 heures.

Rien de plus pittoresque que ce village. Les maisons s'étagent les unes au-dessus des autres, à l'extrémité de la gorge, ou plutôt du ravin qui, s'élargissant subitement, forme un vaste cirque de champs bien cultivés, sur un côté duquel est bâtie Andorre-la-Vieille. Les accidents de terrain font de la rue principale, qui monte et descend, un véritable escalier où nos chevaux ont peine à prendre pied. L'industrie des Escaldas est, depuis les temps les plus reculés, la fabrication des draps grossiers en laine, très recherchés des habitants de ces vallées. Mais il en est de cette industrie locale comme de bien d'autres : l'invasion des draps étrangers, à vil prix, est venue porter un rude coup aux fabriques des Escaldas, qui végètent tristement, malgré l'habileté des tisserands qui se transmettaient cette profession de père en fils.

Une forte odeur sulfureuse se dégage de toutes parts quand on pénètre dans ce village ; les ruisseaux fument, les ménagères, comme à Ax, vont laver leur vaisselle aux filets d'eau bouillante qui coulent en abondance de la roche vive. Il y a ici une *station thermale* ! et il n'en faut pas rire devant les habitants, qui sont très fiers de leurs eaux sulfureuses. Le docteur Mellier, qui a goûté des eaux de tous les pays, veut connaître la saveur de celle-ci. Il y

renonce vite : il faudrait attendre trop longtemps avant de la pouvoir porter à ses lèvres (72° centigrades, d'après M. Marcaillou). Il y a quarante baigneurs en ce moment, habitant les différentes maisons les plus propres, et ces baigneurs se disputent les huit ou dix baignoires disséminées dans le village. Tout le monde, au bruit de notre cavalcade et à la vue de notre équipement, se précipite au seuil des portes, à l'appui des fenêtres. Les distractions sont si rares dans cette ville d'eau primitive !

L'église, neuve, est sans caractère ; mais sur la place principale, adossée à une maison, s'élève une belle croix de marbre finement sculptée, du xvr^e siècle.

Au-dessus des Escaldas, à une heure environ de marche, se dresse sur la montagne, non loin d'un lac, la petite église d'Angoulastes, dédiée à saint Michel et dont l'intérieur offre de remarquables peintures à fresque. Les détails de cette fresque sont conformes à l'iconographie romane la plus précise. Sur la voûte en demi-coupole qui surmonte le chœur, le Christ dans l'auréole, et cantonné de figures symboliques représentant les quatre évangélistes ; il est assis sur un trône, la tête nimbée ; de la main droite, il donne la *bénédiction latine*, de la gauche il tient un livre ouvert ; ses pieds nus, signe de la divinité selon la liturgie du moyen âge, portent la marque des clous de la crucifixion ; c'est le Christ ressuscité et dans sa gloire. Au-dessous, une frise représente les apôtres debout. Le premier à droite du Christ est saint Pierre, fort reconnaissable aux clefs qu'il tient à la main gauche et à sa tonsure, signe indiquant qu'il fut le premier de la cléricature, c'est-à-dire le premier pape ; de sa main droite il donne aussi la bénédiction à la latine. Le premier apôtre à gauche doit être saint Paul. Tous sont nimbés. Leurs figures imberbes permettent d'attribuer cette fresque à une époque très primitive. Un savant archéologue, auquel la photographie en a été soumise, incline à faire remonter

cette peinture au ix^e et peut-être au viii^e siècle¹. Une étude détaillée de l'église pourrait apporter une grande lumière sur ce point. Tous les apôtres, sauf saint Pierre, tiennent de la main droite, levée et recouverte par leur vêtement, un objet en forme de cylindre, sans doute un reliquaire. Aucune inscription n'est lisible, sauf les noms de *sanctus Lucas* et *sanctus Marcus*. Les trois lettres S. C. S., inscrites en ligne verticale à côté de chaque apôtre, ne sont que l'abréviation du mot *sanctus*; les noms des apôtres sont indéchiffrables.

Le savant auquel nous devons l'indication sur l'âge probable de l'œuvre considère la fresque d'Angoulastes comme « très remarquable ».

Nous rattrapons nos chevaux, qui paraissent fourbus, au passage de la Valira (1,110 mètr.). Quelques pas plus loin s'ouvre à notre droite la gorge profonde et étroite de Saint-Antoni, qui conduit à Ordino, et dont nous traversons le torrent sur un pont d'une seule arche : c'est le pont des Escals. Cependant, à mesure que nous avançons vers la capitale de l'Andorre, les ombres s'allongent; il est déjà 7 heures et demie, et ce n'est pas sans un sensible plaisir que nous nous arrêtons enfin devant la posada du señor Calounès. Ici, comme dans les précédents villages, toute la population vient regarder curieusement notre caravane. Grâce à l'obligeance d'un des plus importants négociants d'Andorre, M. Rossell, dont j'avais eu la bonne fortune de faire la connaissance à Toulouse, où ses affaires l'appellent quelquefois, nos chambres étaient retenues et le diner préparé. Il était temps de réparer nos forces. Notre soif était si ardente que, dans le plaisir de la satisfaire, nous ne sentîmes pas les parfums étranges d'ail et d'huile rance qui se dégageaient de la soupe, des tranches de mouton, des œufs et des tomates crues en salade, étalés sur la table.

1. Un autre archéologue estime que cette fresque n'est pas antérieure au xii^e siècle, ce qui est plus vraisemblable.

Après le souper et avant de gagner nos chambres, nous faisons, en compagnie de M. Rossell, une promenade *hors ville*, et, dans une conversation des plus instructives, il nous renseigne sur les mœurs, l'industrie et le commerce de l'Andorre.

En somme, le pays est pauvre. Autrefois quelques mines de fer exploitées et des forges à la catalane mettaient un peu d'animation dans la montagne et dans les vallées. Tout cela est abandonné aujourd'hui par suite des progrès de l'industrie moderne. Les Andorrans sont devenus agriculteurs, pasteurs et éleveurs. Tout ce que la région peut offrir de prospérité semble s'être réfugié sur les hauts plateaux de la montagne. C'est sur ces espaces verdoyants que paissent, pendant les beaux mois de l'année, les troupeaux de bœufs et de moutons qui constituent la fortune des habitants des vallées. Les notables qui ont la bourse garnie viennent en France ou en Espagne acheter de maigres bestiaux ou de jeunes mules, qui circulent en toute franchise de droits, et après une année de pâture sont revendus avec bénéfice dans les deux pays. C'est le commerce le plus lucratif.

Les Andorrans sont de moyenne taille; ils tirent leur origine de la race espagnole catalane, dont ils ont gardé le langage et les mœurs. Le costume est sévère : large veste de bure, gilet orné de boutons de cuivre et d'une ceinture rouge, culotte de drap brun ou de gros velours foncé, des espadrilles blanches pour chaussures. Sur leur tête repose fièrement la bérette écarlate, dont ils ramènent la pointe sur le front, la nuque ou les oreilles, selon la direction du soleil. Ce sont de solides gaillards à la physiologie vive et intelligente. Ils sont bien mieux que les femmes, dont nous n'avons pas vu un seul type passable pendant notre voyage. Les Andorrans sont bons, hospitaliers, et nous n'avons eu qu'à nous louer de leur politesse dans tous nos rapports, soit en demandant des renseigne-

ments, soit en visitant les villages sur notre parcours. Ils ont les mœurs calmes et pures; les familles s'allient entre elles dans la plus grande simplicité. Le luxe leur est inconnu, et leur simplicité fait leur bonheur.

L'instruction est bien rudimentaire. Il y a cependant une école par paroisse, et, dans chaque paroisse, ce sont les vicaires qui remplissent l'office d'instituteur; l'enseignement n'est pas obligatoire, et les enfants ne fréquentent l'école que pendant les quatre ou cinq mois de la mauvaise saison en hiver, quand monts et vallées sont couverts de neige. Pour les filles, il y a une maison religieuse dont les sœurs sont fournies par l'évêque d'Urgel: elles donnent l'enseignement primaire à Canillo, Encamp, San Julia et Andorre.

Il n'y a pas de routes carrossables en Andorre; nous avons déjà dit qu'il n'existe que de mauvais sentiers. Nous avons cru comprendre qu'un parti s'opposerait toujours à la création de bonnes routes, car bon nombre d'Andorrans vivent de la contrebande faite tant avec l'Espagne qu'avec la France. Il y a de bonnes fabriques d'allumettes, de tabac, et bien d'autres denrées. Du reste, pourquoi ferait-on des routes? Le commerce est presque nul et alimenté surtout par la Seo, à cause de la facilité de communication, tandis que, du côté de la France, il n'y a que des ports de difficile accès et à peine praticables quelques mois de l'année. Mais le change de l'argent paralyse en ce moment tout commerce avec l'Espagne.

Nous avons été surpris du déboisement général qu'offrent les montagnes et de l'absence de ces immenses forêts qui couvrent certaines régions de nos Pyrénées. Aujourd'hui les forêts en Andorre disparaissent de plus en plus. Autrefois, nous a-t-on assuré, l'Andorre était très boisée et couverte de forêts impénétrables, habitées par des loups et des ours qui ravageaient les troupeaux à tel point que les bergers mettaient le feu à ces sortes de maquis; et trop souvent les incendies firent plus de dégâts que de bien.

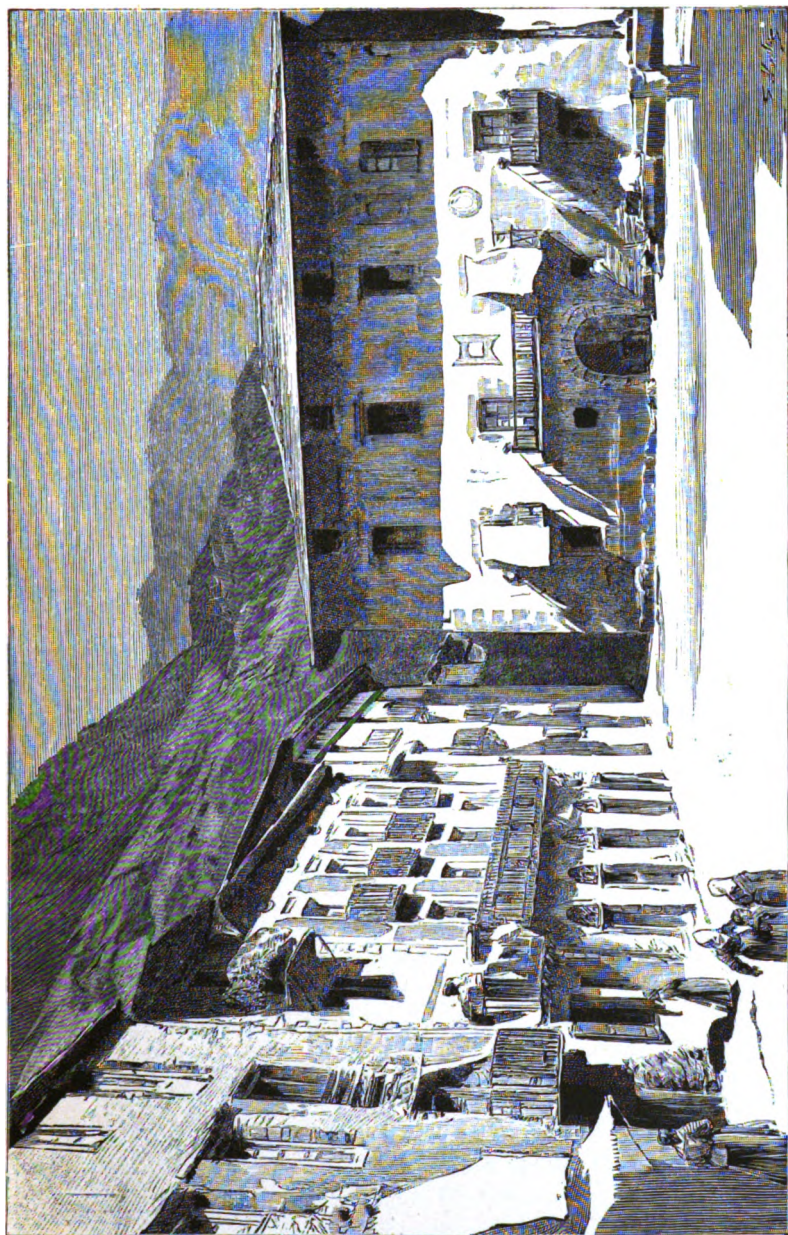
L'entretien des forges à la catalane a été une autre cause de déboisement, et malheureusement on ne fait rien pour reboiser le pays. Il y a encore des bois communaux, où chacun vacouper le bois nécessaire au chauffage, et des bois *réservés*, pour la construction des maisons. Celui qui fait bâtir doit adresser une demande au conseil des paroisses, et il ne peut abattre le bois qui lui est nécessaire qu'après autorisation.

Ces causeries si intéressantes se prolongèrent assez avant dans la nuit; l'air était pur, et depuis longtemps tous dormaient dans les maisons d'Andorre. Nous gagnons nos chambres. Simples, mais propres. Je partage celle du docteur Mellier. Hélas! nous sommes brisés de fatigue, et il faut encore changer les plaques de nos appareils photographiques. J'allume la lanterne rouge, et chacun à notre tour nous garnissons nos châssis, nos jumelles. J'avoue qu'il faut avoir bien envie de rapporter des souvenirs de voyage, car cette opération est singulièrement pénible quand on tombe de sommeil.

Le lendemain nous sommes debout dès l'aurore. Le docteur confectionne un thé savoureux qu'il a rapporté de Chine, et qu'il garde pour les grandes circonstances. L'abbé, en quête de débris archéologiques, est déjà reparti pour les Escaldas, dont il veut revoir les croix de pierre.

La ville d'Andorre, que nous parcourons en attendant son retour pour visiter l'église, ne serait qu'un modeste village dans nos montagnes françaises. Des rues tortueuses, étroites, sombres, sans caractère spécial. Les maisons, bâties de débris de schiste et de granits, sont solides, mais dénuées de toute ornementation. Le principal quartier est celui de la place, où l'on remarque la vaste maison de François Duran, ancien syndic, riche propriétaire de la vallée. Tout au fond du paysage se profilent les crêtes grises et rocailleuses des montagnes de Sola d'Angourdan.

Le palais du gouvernement est bâti sur une roche qui



La grande place d'Andorre-la-Vieille, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. le docteur Mellier.

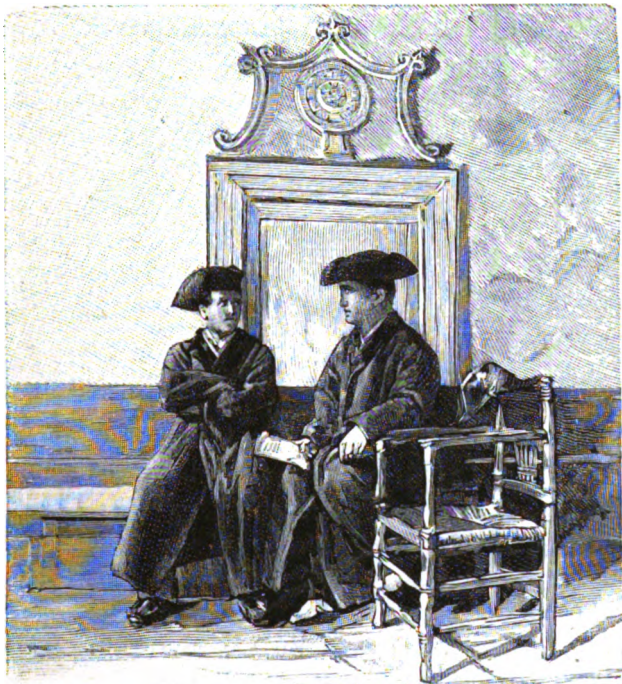
domine la vallée. Cet édifice, qui paraît dater du xvi^e siècle, n'a rien de très remarquable. Au-dessus du portail, un écusson en marbre avec les armoiries de l'Andorre porte l'inscription : *Domus consilii sedes justitiæ*. Ce prétendu palais possède au rez-de-chaussée des prisons et des écuries, où les membres du Conseil remettent leurs montures pendant les jours de délibération. Au premier étage, une grande salle de réunion, une chapelle dédiée à saint Ermengol, évêque d'Urgel. A ce même étage se trouve la pièce la plus curieuse, à savoir la cuisine avec un foyer au milieu, entouré de bancs massifs, et d'énormes supports en fer pour suspendre les chaudrons. La voûte est percée pour le passage de la fumée. Comme les fonctions de conseiller sont honorifiques, la république pourvoit à la nourriture et au logement de ses représentants. Il se fait dans cette cuisine, paraît-il, des hécatombes pantagruéliques de moutons et de poulets, tant que durent les délibérations du Conseil général. Nous avons la ferme intention d'aller coucher le soir même à la Seo d'Urgel : c'est une distance d'environ 27 kilomètres par des sentiers où il faudra aller au pas ; aussi, malgré les instances de notre hôtelier qui nous sert de cicérone, nous nous bornons à donner un coup d'œil rapide à l'armoire de fer à six ferrures différentes qui renferme les archives de la République, au *garote*, qui fonctionne ici comme en Espagne, à la différence qu'il n'a jamais servi à étrangler personne, et presquement nous visitons l'église. Elle est fort vieille, très obscure et assez intéressante. Les arcatures qui entourent le sanctuaire à l'extérieur, d'après notre archéologue Cauburban, remonteraient au xi^e siècle. Elle est dédiée à saint Étienne, dont on voit la statue dans une niche du retable qui décore le maître-autel. Sur la nef s'ouvrent cinq chapelles, trois à gauche et deux à droite, le clocher prenant la place de la troisième. Elles sont toutes abondamment pourvues de ces statues bizarrement décorées, dont

on est si prodigue au delà des Pyrénées. A la chapelle de la Vierge, on s'arrête avec plaisir devant les mystères de la vie de la mère de Jésus en vingt tableaux sur toile, fond vieil or, d'un effet très artistique et très religieux; de nombreuses lampes de cuivre et d'argent se balancent devant l'autel. Dans la sacristie, une chasuble en velours portant sur le devant les images de saint Pierre et de saint Roch; derrière, la sainte Vierge, un *Ecce Homo*, et saint Étienne: cette chasuble est de la même époque et de la même fabrication que celles de Canillo et d'Encamp.

Midi sonne et nous trouve réunis à notre hôtel. A l'entrée, à gauche, s'allonge près du mur une longue table avec ses bancs de bois. La cuisine est au fond et exhale les parfums appétissants de l'huile rance, de la graisse de mouton qui rissole, mélange hétérogène que nous retrouverons dans toutes les auberges espagnoles. Le menu est le même que celui de la veille. Heureusement nous avons nos conserves. Le vin est sucré et très fort. Notre hôte nous offre du tabac du pays, tabac naturel, qui n'a subi aucune préparation. Nous en bourrons nos pipes; mais, l'épreuve faite, je préfère celui de la régie, d'autant plus que les paquets de 50 centimes valent ici 40, et ceux de 80, 60 centimes. De là, une invitation à la contrebande. Cette différence sensible de prix, nous fait observer le docteur, vient de ce que l'Andorre a les mêmes privilèges que nos colonies. Nous visitons une fabrique d'allumettes fort bien installée; les boîtes, en carton verni, sont faites à Barcelone. On peut livrer en une journée des milliers de boîtes. C'est un commerce fort lucratif, depuis surtout qu'une taxe a été appliquée en Espagne comme en France.

Il y avait à l'auberge trois ou quatre Catalans et un Français, qui y prenaient leurs vacances depuis quinze jours environ. Que pouvaient-ils bien faire dans cette capitale de l'Andorre, triste, pauvre et sans agrément? Nous avons appris plus tard qu'ils étudiaient la contrée, les

routes, les mines, et projetaient l'établissement de routes carrossables avec la France. Quelle illusion! et pourquoi troubler la paix de ce pays aux mœurs primitives, pures, et qui donne le bonheur à ses habitants, par l'introduc-



Conseillers généraux andorrans, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. F. Régnauld.

tion et le contact de notre civilisation corruptrice? Les Andorrans aiment cette vie paisible. « Il faut, disent-ils, que les routes soient bonnes, mais pas trop, afin que le pays soit moins connu. » (JAYBERT, *la République d'Andorre*, 1865.)

Le señor Rossell veut nous accompagner jusqu'à San

Julia. Nos chevaux sont sellés, nos sacs suspendus le long des selles, nos gourdes garnies, les habitants du quartier ressemblés pour nous souhaiter bon voyage. Je prends un dernier cliché de notre caravane, et nous voilà en route à 2 heures et demie. La descente est rapide, par un chemin taillé en escalier dans le roc. Nous côtoyons ensuite la rive de la Valira à travers de belles prairies. Sur notre droite se dressent les roches et les pentes d'éboulis, d'un gris perle fort harmonieux, qui descendent du Puig d'Anclar, auquel la capitale est adossée.

Le premier village que l'on rencontre est Santa Coloma (1,050 mètr.), qui possède une église en pierres sèches avec une haute tour mauresque percée de plusieurs étages de croisées, toujours dans le style de celles que nous avons déjà vues.

Un pont fort rustique en dos d'âne, très étroit, près du confluent du rio Anclar avec la Valira, nous met sur la rive gauche, que nous ne devons plus quitter jusqu'à la Seo d'Urgel. La vallée se resserre; de chaque côté se dressent de hautes montagnes arides, le paysage est sévère jusqu'au village de San Julia, qui se présente bientôt à nos yeux (3 heures et demie, 940 mètr. d'altitude). Cinq cents habitants forment la population de ce riche village, le concurrent d'Andorre. On y trouve des magasins et toute sorte de marchandises de France et d'Espagne. « Par sa position, San Julia a poussé hardiment le commerce de la contrebande. Les magasins sont des lieux de dépôts, toujours approvisionnés, qui n'attendent que le moment favorable pour introduire leur marchandise en Espagne, soit à l'aide de traités secrets avec les chefs des *carabineros*, soit à l'insu de ceux-ci¹. » Au moment où nous écrivons ces lignes, un journal de Perpignan, daté du 23 décembre 1896, s'exprime ainsi : « Une vive irritation

1. *Andorre et Catalogne*, par BOUCOIRAN. Paris, 1851.

se manifeste dans les communes de l'arrondissement de Prades contre les habitants de la république d'Andorre. Des pétitions se signent partout ; on veut profiter de la présence de M. Escanyé, député de cet arrondissement, pour lui exposer les griefs de la situation, et le prier de s'en faire l'écho auprès du gouvernement et à la tribune de la Chambre. L'irritation est causée par les fraudes nombreuses commises par les Andorrans qui introduisent en France impunément de grandes quantités de phosphore, d'allumettes, de tabac, de cigares, et particulièrement par la contrebande sur le bétail ovin, qui se pratique sur une grande échelle. En vertu d'une circulaire ministérielle datant de 1867, les Andorrans sont autorisés à introduire en France, sans payer aucun droit de douane, tous les produits, à condition qu'ils soient munis de certificats d'origine. Or, ces certificats sont délivrés à tout venant. Les Andorrans achètent en Espagne, à vil prix, des troupeaux de moutons qu'ils paient en monnaie espagnole ; ils les font passer en Andorre, les font accompagner de certificats andorrans et les réexpédient ensuite en France sans rien payer. Les moutons espagnols, faussement estampillés andorrans, sont revendus sur nos marchés et payés en monnaie française, ce qui constitue de ce chef seul, pour les négociants andorrans, un bénéfice de près de trente pour cent. Par suite de cette concurrence illícite, les cours des moutons français sont fortement abaissés, et encore les éleveurs les écoulent-ils difficilement. La chambre de commerce de Perpignan et les sociétés agricoles des Pyrénées-Orientales vont se réunir pour émettre des vœux invitant le gouvernement à réprimer la contrebande andorrane. »

Des faits analogues se passent sur plusieurs points de la frontière espagnole. Il n'y a pas que l'Andorre qui pratique la contrebande depuis que nos « ports » sont mal gardés. Dans nos courses sur la frontière, nous avons souvent ren-

contré des troupeaux de milliers de têtes de moutons espagnols qui inondaient nos vallées pyrénéennes pour être vendus sur nos marchés, introduits ainsi sur notre territoire sans payer de droits. Nos malheureux montagnards, déjà si pauvres et n'ayant que cette seule ressource pour vivre, ne peuvent vendre leurs troupeaux à un prix rémunérateur.

Si l'on ne porte un remède à cet état de choses, c'est la misère pour les populations pastorales voisines de la frontière espagnole.

C'est en interrogeant notre guide sur le commerce de San Julia que j'ai été entraîné à signaler ces faits ; j'ai hâte de reprendre le récit de notre excursion.

Une halte d'une demi-heure était nécessaire pour laisser souffler nos chevaux, et aussi pour nous rafraîchir dans un café avec de l'*aguardiente* et de l'eau fraîche.

La chaleur est très forte, nous approchons de l'Espagne ; la nature est moins sauvage, et, à mesure que nous avançons vers la frontière, la culture changera sensiblement. San Julia est dominé par les escarpements du Puy d'Oliviera. On cultive à ses pieds le jardinage, le chanvre, le tabac et même la vigne. De beaux arbres entourent le village, dispersés çà et là en bouquets touffus. Au grand désespoir de l'abbé, l'église n'a rien d'intéressant pour l'archéologue ; le plafond en est bas ; elle est froide et obscure. Sur notre passage, les habitants, surpris et peu habitués à voir des touristes, sont sur la porte de leur maison, les enfants nous suivent, des têtes de jolies filles apparaissent aux fenêtres. Il y a ici de la vie, de l'animation ; on sent que c'est un centre commercial important. Nous remarquons certains costumes d'hommes semblables à ceux de la Haute-Catalogne : culotte courte de velours, ceinture bleue ou rouge, veste de velours courte, et pour coiffure un bonnet rouge ou un mouchoir aux couleurs bariolées entourant la tête.

On sort de San Julia par une ancienne poterne, et le sentier descend brusquement pour remonter ensuite. Je prends une dernière photographie instantanée au sortir du village, qui offre un aspect des plus pittoresques. Depuis quelques instants, le soleil de plomb qui darde sur nos têtes est couvert de gros nuages cuivrés, et les roulements lointains du tonnerre nous invitent à presser le pas, ce qui n'est pas une opération facile dans de tels sentiers, et avec des chevaux fatigués. Joseph, qui ne tient pas plus que nous à être pris par l'orage dans ces gorges où il n'y a aucun refuge, se multiplie pour administrer de vigoureux coups de bâton à nos montures. Nous franchissons le torrent d'Auvinya et nous suivons la rive gauche de la Valira. Enfin, après une heure d'efforts, nous apercevons quelques misérables maisonnettes basses et de chétive apparence entourant le poste de douane. Les *carabineros* montent la garde et fument des cigarettes.

Nous sommes à la limite de l'Andorre et de l'Espagne. Le chef de poste, petit, gros, rouge, à l'air rébarbatif, tire sa montre : il est 4 heures et demie et, avec un aplomb incroyable, il nous déclare que nous ne pouvons passer en Espagne après 4 heures. Je laisse à penser de quel air nous recevons cette communication ; l'orage qui nous poursuit gronde sur nos têtes. Il faut se hâter ; nous demandons en vertu de quelle loi on peut, à cette heure, nous défendre l'entrée de l'Espagne.

« Par ordre de la reine.

— Mais nous ne sommes pas des contrebandiers ni des repris de justice.

— Ordre de la reine.

— Voici des références. Nous avons des lettres de recommandation pour l'évêque de la Seo et l'alcade de Puycerda.

— Peu nous importe, nous devons faire exécuter les ordres de la reine. »

Nous avons recours aux grands moyens qui triomphent de la plus austère incorruptibilité chez les douaniers espagnols, l'étrenne. On repousse nos propositions, mais on consent à laisser passer les voyageurs ; quant aux chevaux et bagages, impossible. ■

La nuit menaçait : nous prenons le parti de nous diriger à grands pas sur la Seo, recommandant à notre guide de nous amener, le lendemain matin, chevaux et bagages.

A deux cents pas, Joseph nous rappelle, et nous dit que les *carabineros* consentiraient à laisser passer nos chevaux pour six francs. Nous en offrons deux. Le marché est accepté, et un instant après Joseph, triomphant, nous rejoint avec montures, sacs de voyage et manteaux. Pour comble de bizarrerie administrative, on nous dépêche un *carabinero* pour nous escorter jusqu'à la Seo, où nous arrivons à 8 heures du soir.

Au coucher du soleil, jusqu'au moment où les ombres de la nuit ont tout envahi, nous ne cessons d'admirer sans réserve cette partie de la chaîne des Pyrénées. Autant l'Andorre est triste et sauvage avec ses grandes montagnes arides, couleur d'ocre ferreux ou gris perle, couronnées de maigres forêts de pins, aux gorges resserrées où la lumière ne pénètre jamais, autant, dès que l'on a quitté la frontière, l'aspect du paysage change à vue d'œil et vous charme. Plus nous approchons de la ville espagnole, plus les montagnes changées en collines offrent une végétation variée ; la vigne au feuillage doré, que nous retrouvons enfin, couvre la plaine et le penchant des coteaux ; rien ne manque à ce splendide tableau, pas même le murmure du torrent, qui serpente dans cette immense et fertile vallée avant de se jeter dans la Sègre.

Au tournant d'un chemin, nous distinguons à peine trois montagnes sur lesquelles sont bâtis des forts et une citadelle : tout cela, éclairé par les premières lueurs de la

lune, est d'un effet fantastique. Bientôt, après avoir franchi un pont, nous descendons à l'hôtel Labreta, où nous trouvons tout le confortable désirable et à un prix très modéré.

Le lendemain dimanche fut consacré à la visite de la Seo d'Urgel, à l'église, aux cloîtres, aux belles cérémonies de la cathédrale. L'évêque, malgré nos lettres d'introduction, dont une, très gracieuse, de l'évêque de Pamiers, fait répondre par son *famulus* qu'il est absent. On sait qu'il n'a pas une grande sympathie pour les Français, et ceci en est une nouvelle preuve. Le parti français gagne du terrain dans l'esprit des Andorrans, depuis surtout qu'une ligne télégraphique a été établie aux frais de la France, reliant la France et l'Andorre par l'Hospitalet. C'est ainsi qu'au sortir d'Aix nous avons pu par dépêche retenir nos chambres et faire préparer nos repas à Andorre-la-Vieille. Nous profitons des quelques heures qui nous restent avant notre départ pour parcourir la ville. Le caractère de l'ancienne cité espagnole y est bien conservé. Elle a l'air d'une ville du moyen âge, perdue, oubliée, avec ses rues étroites, ses maisons à arcades, des voûtes qu'on dirait encore prêtes à la défense. Les hommes sont grands, intelligents, robustes. Enfin nous pouvons admirer dans la foule, à l'église, au marché où les paysannes viennent apporter des provisions de toute sorte, de fort jolies femmes au type franchement espagnol. Les hommes ont le costume catalan, les femmes ont la tête coquettement parée de la mantille.

Dans cette ville point de routes carrossables; une seule voie de communication la relie à Lerida. C'est la *tartana*, sorte de jardinière à deux roues, couverte d'une toile blanche, qui transporte les voyageurs vers l'intérieur du royaume, mais par quels chemins! et quels cahots!

A 2 heures nous sommes en selle. Nous traversons la ville, au grand ébahissement des habitants, qui ne sont pas habitués à voir souvent des touristes.

Nous remontons le cours de la Sègre par une série de défilés, de descentes, de montées, de gorges, de plaines, jusqu'à Puycerda et Bourg-Madame, faisant 54 kilomètres de chevauchée pénible, après quatre jours d'un voyage des plus pittoresques et des plus accidentés.

Il nous a paru intéressant pour nos collègues du Club Alpin Français de donner les distances kilométriques approximatives du voyage que je viens de décrire. Notre savant collègue M. Marcaillou d'Aymeric, qui a parcouru l'Andorre en excursions botaniques, a bien voulu nous communiquer des notes qui concordent avec les nôtres. Les voici : d'Aix à l'Hospitalet, 17 kilomèt. ; de l'Hospitalet à Saldeu, premier village andorran, 16 kilomèt. ; de Saldeu à Andorre-la-Vieille, 25 kilomèt. ; d'Andorre à la frontière (la Fargure de Malles), 12 kilomèt. ; de la frontière à la Seo d'Urgel, 14 kilomèt. ; de la Seo d'Urgel aux bains de San Vincente, où il faut coucher, 15 kilomèt. ; de San Vincente à Martinetto, 12 kilomèt. ; de Martinetto à Belver, 9 kilomèt. ; de Belver à Puycerda et Bourg-Madame, 18 kilomètres. Total, 138 kilomètres.

BIBLIOGRAPHIE

BROCHURES SUR L'ANDORRE

Relacio sobre la vall de Andorre, del R. F. T. J., provicari de Anyos. 1838.

La vallée de l'Ariège et la République d'Andorre, par MICHEL CHEVALIER (*Revue des Deux Mondes*), 1837.

Histoire de la vallée d'Andorre et ses rapports avec le ci-devant Comté de Foix, par M. J. SANS cadet. Toulouse, Daurs, éditeur, 47, rue des Balances.

Historia de la República de Andorra, por DON L. DALMAU DE BAQUER. Barcelona (avec 1 carte), 1849.

Histoire de la vallée d'Andorre, par CASTILLAN D'ASPET. Toulouse, Auzas, 1851.

Ariège, Andorre, Catalogne, par BOUCOIRAN. Paris, Giraud, 1854.

- Lois et Coutumes d'Andorre*, par L. JAYBERT. Paris, Durantin, 1853.
- L'Andorre*, par VICTORIN VIDAL. Paris, Librairie Centrale, 1866.
- De l'Andorre*, broch. de 82 p. attribuée à M. BAICHIS. Toulouse, Hébrail et Durand, 1870.
- Études géographiques sur la vallée d'Andorre*, avec carte, par J.-F. BLADÉ. Paris, J. Baer, 1875.
- Révolutions andorranes*, par BLADÉ. Agen, 1879.
- Origines historiques de la question d'Andorre*, par M. BAUDON DE MONY, élève de l'École des chartes, 1885.
- Reconocimiento físico-geológico-minero de las Valles de Andorra*, por SILMIO THOS Y CODINA (avec carte géologique). Barcelona, 1885.
- Aux rives de l'Embalire*, par M. GOURDON. Bagnères, imp. Cazeneuve, 1886.
- Excursion botanique en Andorre*, par H. MARCAILHOU D'AYMERIC (*Revue des Pyrénées*). Toulouse, Privat, 1889.
- CENTRA EXCURSIONISTA DE CATALUNYA : *La república d'Andorra*, Guia itineraria dividida en 42 itineraris y ressenya geografich-històrica de las valls, per En Arthur OSONA... Barcelona, Francisco Altis, 1896, in-12, 190 p. (carta).

FÉLIX RÉGNAULT,

Membre du Club Alpin Français
(Section des Pyrénées Centrales).

XI

LE CAROUX

SOUVENIR D'UNE VISITE DE LA SECTION DE BÉZIERS

28 JUIN 1896

(PAR M. JEAN CROZALS)

Avons-nous besoin de maîtres pour apprendre à aimer les montagnes? Assurément non, puisque nous nous sentons tout à fait libres quand, loin de toutes préoccupations, nous allons à travers les rochers, les ruisseaux et les bois, respirer l'air frais et vivifiant des sommets.

Avec quelle gaieté nous quittons l'étouffante cité, toute bourdonnante d'interminables discussions!

De ces deux grandes et puissantes attractions, la force du nombre et celle de la nature, je me laisserai plutôt entraîner par cette dernière.

Combien je préfère au torrent de la multitude le moindre gavage des Pyrénées, le moindre glacier des Alpes!

Cette passion des montagnes, que nous appelons alpinisme, est une passion dangereuse parfois, comme elles le sont toutes; mais celle-ci a toujours le mérite de retremper le sang et, tout en fortifiant le corps, de faire jaillir les saines idées.

Ne me parlez pas de ces malheureux voyageurs qui vont

promener leur spleen à travers les nombreuses villes d'eaux : où qu'ils soient, ils regrettent le bien-être de chez eux !

Plus alertes, plus gais, sont les touristes piétons. Maîtres de leur personne, ils vont partout, s'intéressent à tout. Après la fatigue et les privations, ils trouveront une maison, une cabane quelconque pour reposer. Alors ils dormiront sur un lit dur, c'est possible, mais ils dormiront leur plein sommeil.

Telle est ma sincère profession de foi en matière d'excursions. Il vaut mieux aller à pied.

On ne connaît et n'apprécie bien un pays que lorsqu'on le voit de très près. Nous allons chercher fort loin des sites fameux, devenus tellement classiques qu'ils n'ont plus l'attrait séduisant de la nouveauté. Et cependant il ne manque pas de coins charmants, ignorés, dans nos Cévennes, dont la physionomie générale passe, avec quelque raison, pour être celle des montagnes les plus désertes de France.

Vue de la plaine du Bas-Languedoc, cette partie de la chaîne cévenole qui s'étend parallèlement à la côte présente une ligne de faite ondulée, uniformément bleue. Le point le plus élevé s'appelle le *Soumail*, qu'on écrit à tort le « Somail ».

Mais si vous remontez la vallée de l'Orb, jusqu'à sa jonction avec celle du Jaur, après que vous avez traversé les gorges de Roquebrun, l'aspect change du tout au tout. La ligne de faite se hérissé de rochers, et présente une arête colossale de granit, qu'on a justement appelée l'*Espinouso* (l'Épineuse).

Au pied du grand plateau, l'Orb, qui a suivi jusque-là l'axe général des Cévennes, a changé brusquement de direction, pour couler vers la mer dans une direction perpendiculaire.

C'est vers le point de convergence de l'Orb et du Jaur,

appelé la *Trivalle*, que se dressent les grands escarpements du Caroux : île de formidables rochers à l'époque de la mer silurienne, et séparée depuis du Massif Central par deux ravins profonds d'une beauté sauvage.

Le plus curieux est le ravin d'Héric, dont le nom significatif indique l'étrange aspect.

L'autre est le ravin d'Arle, qui débouche à une lieue de distance, dans le val, en amont de Colombières.



Le Caroux, vu du côté du midi, photographie de M. Hubert.

Nous allons faire l'ascension du Caroux, si vous le voulez bien, en remontant le ruisseau d'Arle. Nous en descendrons le lendemain matin, par les gorges d'Héric.

Cette excursion pourrait très bien se faire en un jour : trois heures à la montée et deux heures et demie à la descente ; mais elle serait un peu fatigante.

Le point de départ sera la cascade dite du Martinet. Le Martinet est un hameau dépendant de la commune de Colombières et pourvu d'un petit hôtel, chez Pradès. Point nécessaire d'avoir un guide ; d'ailleurs, il serait difficile d'en trouver un.

Si je vous engage à prendre ce sentier, c'est que l'itinéraire par le Pujol ou Lamalou est généralement connu. Il y a bien aussi un autre chemin, abrupt, étroit, sinueux, connu surtout des archéologues : c'est le vieux chemin d'Hérépian à la Caune, qui commence près de l'ancien établissement thermal de Lamalou-le-Bas, gravit le Mont Usclade, passe près de Douch, et côtoie le Plô de Bru, l'oppidum-refuge gaulois, pour arriver au Fouiller, sur le plateau de l'Espinouse ; mais ce chemin-là n'offre pas le côté pittoresque de ce couloir profond de rochers dans lequel sourd le torrent.

Passons le pont du Martinet, devant la cascade, et engageons-nous résolument dans le ravin. Il faut suivre la rive droite. Trois ou quatre maisons accrochées au flanc de la montagne, rive gauche, en dominent l'entrée : ce sont les Selhols.

On traverse la ferme d'un moulin abandonné ; l'eau ruisselle de partout, arrosant les prés ; un peu au delà, une pyramide de blocs de granit se dresse au milieu du ravin.

Pendant une heure, le sentier est facile ; aux passages un peu scabreux, de larges dalles, formant escalier, contournent les parois glissantes des rochers, et plus haut, dans les châtaigneraies, on arrive aisément à deux cabanes de bergers. Au delà le sentier disparaît ; on se perd dans un fouillis inextricable de chênes verts et de broussailles.

Il faut descendre pour côtoyer le bord escarpé du ravin. Par erreur, la carte de l'État-major marque le sentier comme se prolongeant sur la rive droite jusqu'au hameau de Lafage. Il n'en est rien ; en amont des cabanes, la gorge se resserre, la paroi rocheuse de cette rive devient très escarpée et même très dangereuse, tandis que, sur l'autre versant, la montagne devient accessible, grâce aux saillies boisées qu'elle présente.

Ce sont des socles gigantesques, surmontés par des pyramides, des tours, disposées en gradins.

On franchit le torrent sur une passerelle primitive, composée de deux branches de hêtre juxtaposées. Fréquemment, lors des grandes crues, le fragile pont est emporté; les pâtres ou les charbonniers qui passent par là le rétablissent de la même façon.

En mars, lorsque le vent souffle en tempête dans cette gorge, le spectacle est saisissant : de tous les côtés on voit des tourbillons de feuilles mortes, des débris de végétaux, voltigeant comme des nuées d'hirondelles dans une danse folle. Comme orchestre, le souffle sinistre du vent, qui siffle à travers les fissures des rochers. Les bourrasques de pluie et de grêle règnent souvent dans cette gorge. Lorsqu'on se trouve surpris par l'ouragan, le mieux est de se blottir sous un rocher pour en attendre la fin.

On arrive au col de Lafage en gravissant trois épaulements de la montagne, à travers les éboulis schisteux. Sur la hauteur, plus de chênes verts, mais de rians pâturages le long du ruisseau.

Le hameau de Lafage, adossé contre la paroi grise du Caroux, ne compte guère plus de cinq à six fermes, veuves de leurs troupeaux. Au milieu du printemps, ceux-ci émigrent vers les régions plus élevées.

Le haut vallon d'Arle n'offre pas de grandes ressources aux visiteurs; seule, la ferme dite du Cabaretou peut servir, à l'occasion, de gîte et d'auberge.

Le fils du fermier, Bonnet, fait aussi l'office de guide quand les travaux des champs lui en laissent le loisir.

C'est au Cabaretou que viennent aboutir les chemins à peu près carrossables de Madalle, de Poujol et de Lamalou.

Ici nous trouverons de quoi apaiser notre faim d'alpiniste, avec du jambon et des œufs frais. Le lait y est délicieux.

Le vallon contourne les contreforts du plateau, facilement accessible de ce côté; çà et là des bouquets de hêtres, de chênes-yeuses, habillent l'aridité des pentes.

La ferme de Perpignan de la Grave, que l'on traverse, est située au bord du ruisseau au milieu d'une prairie. A droite, voici une petite église solitaire, justement qualifiée de champêtre; c'est un édicule dans le style roman, recouvert d'ardoises; à côté, on voit un minuscule enclos dont le sol cache, sous les hautes herbes, les modestes tombes du hameau de Douch.

Douch est le hameau le plus élevé du canton de Saint-Gervais, le plus rapproché de la cime du Caroux; de là vingt minutes suffisent pour atteindre cette cime très facilement.

Situé à la naissance du ravin d'Arle, au point de convergence des eaux du plateau d'Aret, ce lieu n'est remarquable que par la simple et aimable rusticité de ses demeures dont les toits aigus, recouverts d'une mousse dorée, les petites fenêtres ornées de fleurs, leur donnent un air montagnard des plus coquets.

Mais il n'y a point d'auberge. Seul le vieil instituteur, M. Carrière, qui, depuis trente-cinq ans, fait l'école aux enfants, peut offrir à l'occasion l'hospitalité à un ou deux touristes. Et il l'offre de si bonne grâce que l'on est bien aise d'en profiter¹.

Rares sont les visiteurs qui s'arrêtent à Douch. L'un d'eux a été M. de Rouville, l'éminent professeur de Montpellier, auquel nous devons la connaissance géologique de notre département.

Le plateau du Caroux, le *Mons Cairosus* du moyen âge ou « Mont Pierreux », n'a pas une surface uniforme. Du point culminant (1,093 mètr.), d'où l'on jouit, par un temps clair, d'une vue panoramique des plus étendues, le sol ne présente qu'un vaste désert ondulé, recouvert de bruyères et d'une mince couche de terre. Les crêtes des rochers font saillie autour de la cuvette centrale; ces blocs de granit tout blancs, recouverts de taches de mousses du côté du

1. J'ai appris depuis que M. Carrière était mort.

Nord, et pailletés de mica, jettent mille feux aux rayons du soleil. On dirait des diamants. Ainsi la nature prodigue ces apparences de richesses, étale aux yeux de tout un peuple clairsemé de bergers ces inutiles pierreries. Quelques brins d'herbe feraient bien mieux leur affaire. Mais à peine voit-on dans le bas-fond, autour des sources, le long des ruisseaux, de petites prairies, quelques champs de seigle, et surtout des mousses, des fougères, sur un sol boueux rempli de tourbières.

L'été a été précoce cette année; les deux ou trois bergeries du plateau ont été de bonne heure abandonnées. Un soleil ardent, joint à l'éternel vent d'Ouest, a tout desséché ici. Sur un sol graveleux rampent timidement genévriers, bruyères et genêts; pas un oiseau, la grive, aimée des chasseurs, n'arrivant qu'en septembre. Pas un arbre. Les fleurs elles-mêmes se cachent dans les coins abrités, près des sources.

Alors le regard se porte au loin; d'abord vers les hautes montagnes, et les fiers sommets profilant dans les vallées leur ombre géante; ensuite vers cette plaine immense qui se prolonge jusqu'à l'horizon infini de la mer.

Ce sont, à l'Ouest, les grands monts de Lacane, borne séparative des bassins de l'Océan et de la Méditerranée. C'est le plateau de l'Espinouse avec ses champs, ses prairies et ses bois à perte de vue.

Vers le sommet on aperçoit une petite chapelle (Saint-Martin du Froid), solitaire demeure perdue dans ce désert: nous y avons retrouvé, mon ami J. Sahuc et moi, le sarcophage en grès rouge qu'il avait signalé, et qui date de l'époque mérovingienne. Vers le Nord, c'est la grande chaîne des monts de l'Aveyron et de la Lozère, puis la pyramide superbe de l'Aigoual, qui domine cet autre grand désert des Causses, avec sa ligne bizarrement découpée de contreforts et de remparts qui vont s'abaissant en vagues mollement ondulées.

Enfin, au Sud-Est, au delà de la chaîne des avant-monts, et jusqu'à la mer, blotties dans les sillons, ou baignant dans les vapeurs ensoleillées, on voit des centaines de fourmilières, que l'on est en peine de dénommer, car elles se ressemblent toutes. Avec l'aide d'une carte et d'une boussole l'orientation est facile, et l'on peut aisément reconnaître les principales cités, Béziers et Narbonne, à leurs hautes tours de Saint-Nazaire et de Saint-Just.

De la ligne des rochers qui forment la crête du plateau au midi, le regard plonge dans les belles vallées de l'Orb et du Jaur. Tandis que la montagne où nous sommes n'offre qu'un aspect sévère et dénudé, en face le versant de la chaîne secondaire présente des pentes et des croupes entièrement boisées. Là-bas, à 800 mètres de profondeur, est un fil d'araignée tendu d'une rive à l'autre : on l'appelle le pont de Tarassac. Un minuscule serpent d'airain circule sans bruit à travers les racines du Caroux, et vase perdre dans un abominable trou, en jetant des flammes, pareil à un dragon de l'enfer rentrant dans son antre.

Tout cela, monts, terre, mer et ciel, éclate aux yeux, éclairé par un soleil magique, dans le silence et la paix absolus !

Et voilà comment on est fasciné, empoigné, par les fiers sommets; nul n'a besoin d'être grand prince en ce monde pour aimer avec passion nos montagnes.

En parcourant le plateau de l'Est à l'Ouest, nous traversons la pépinière de hêtres, que l'administration forestière vient de créer l'an dernier. Mais ces jeunes pousses, abritées seulement par des faisceaux de genêts, ne pourront guère s'élever sur un sol aussi âpre.

Au milieu de la plantation se trouve la maison forestière; elle est fermée, le gardien prenant congé de son ermitage au moins une fois par semaine, le dimanche.

Un sentier, montant du Verdié¹, arrive jusqu'ici, à la

1. Verdié, en languedocien, signifie « verger ».

limite des communes de Rosis et de Mons, limite marquée par une rangée de pierres plantées en terre.

On en voit partout, sur le plateau, de ces amoncellements de cailloux, qui ressemblent assez à des monuments gaulois, cromlechs, menhirs, etc.

Et qui sait si ces rochers n'ont pas servi de refuge à nos ancêtres, lorsque, chassés de la plaine par les soldats de César, ils venaient se grouper sur les plateaux et défendre leurs derniers refuges comme des lions ?

Le Plô de Bru, que l'on aperçoit d'ici, à une lieue vers le Nord, et dont nous avons parlé, offre une singulière analogie avec le Caroux : même constitution géologique, le granit se voit à nu partout ; même altitude, même revêtement végétal, bien que le Caroux soit de plus grande étendue, 360 hectares environ, contre 60 que peut avoir le Plô de Bru¹.

Au delà de la maison forestière, la partie occidentale du plateau du Caroux forme une large dépression, dans laquelle se trouve la source du ruisseau appelé le Luxet. Cette eau est d'une limpidité de cristal.

D'où viennent toutes ces sources qui coulent en toutes saisons sur ce massif isolé, à plus de 1,000 mètres d'altitude ? Est-ce par siphonnement et par l'infiltration des roches que l'eau arrive jusqu'ici en abondance des montagnes plus élevées de Lacauze, ou bien s'agit-il de réservoirs souterrains alimentés par les eaux de pluie, ou la fonte des neiges l'hiver ? On pourrait dire que ce sont les deux systèmes réunis qui donnent naissance à ces sortes de fontaines naturelles. Il n'est pas rare de rencontrer en plusieurs points très élevés de la chaîne, à 1,000 et

1. Voir l'étude fort intéressante sur cet oppidum-refuge gaulois, accompagnée d'un plan, par M. l'abbé F. LOURIAC, curé de Saint-Geniès-de-Varensal, et la savante critique de notre distingué compatriote M. L. NOQUIER, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Béziers* (année 1883, pages 143-156).

1,100 mètres, des sources aussi fraîches, mais beaucoup moins abondantes.

Les eaux du plateau supérieur du Caroux sont de beaucoup préférables à cause de leur pureté; celles de l'Orb, par exemple, dont la source sort des ravins glaiseux et calcaires des Causses, renferment une quantité assez considérable de chaux.

Quel magnifique château d'eau ne ferait-on pas ici, en utilisant toute la masse liquide qui nous paraît se perdre dans d'affreux ravins!

Le 2 août suivant, MM. le docteur Bélugon, maire de Lamalou, de Rouville, Delaye, Bel, et trois ou quatre ingénieurs, sont montés au Caroux à l'effet d'étudier un nouveau projet de canalisation d'eau de sources, potable, qui manque à notre importante station thermale.

Nous arrivons sur la crête occidentale du plateau. Devant nous s'ouvre la profonde déchirure d'Héric, plaie béante, qui saigne encore. Au fond de la blessure, on voit la veine de cristal, au milieu d'un chaos étrange, dont l'ensemble épouvante : on dirait un immense charnier, mais dont les détails, examinés avec soin à l'aide d'une jumelle, offrent les côtés les plus pittoresques.

Couché sur un de ces blocs de rochers, les yeux dans le vide, on est attiré, fasciné, par ce spectacle d'un autre monde. Figurez-vous une cité de géants qui s'est effondrée à cinq ou six cents mètres de profondeur, dressant encore, tout autour du fossé, les ruines grandioses de ses remparts et de ses tours, les unes en pyramides, les autres comme des sphinx, et l'échine de ces monstres se hérissant de flèches aiguës, de clochetons dans le ton sombre et grisâtre de la montagne. C'est bien là le véritable décor d'un enfer dantesque. Si le poète florentin n'avait connu le fameux cirque des Baux, il aurait pu trouver à Héric le cadre d'un théâtre colossal pour son drame sacré.

Dans le fond, on voit la capitale vivante de ce désert, quatre ou cinq petits toits mousseux, vrai nid d'abeilles. C'est le hameau d'Héric, où jamais un habitant n'est mort dans son lit. Les mauvais plaisants ajoutent qu'il faut le partager en quatre pour l'ensevelir.

Dans ces pays-là, les enterrements se font à dos de mulet par les parents ou amis du défunt. Arrivé à l'entrée



Une halte, col du Bardou, photographie de M. Hubert.

de la commune, qui est marquée par une croix, le corps devient la possession du curé, qui va l'inhumer au cimetière paroissial après la cérémonie d'usage.

Il n'y a qu'un sentier muletier pour arriver à Héric : c'est celui de Mons, passant par le col du Bardou. Nous avons suivi ce sentier-là en 1895, lors d'une première excursion, au cours de laquelle ont été faites les photographies qui accompagnent cet article.

Les habitants de cette partie des Cévennes se nourrissent, à peu de chose près, comme au XIII^e siècle. Le

pain n'étant possible que les dimanches et jours de fête¹, ils mangent des châtaignes qu'ils dessèchent à la fumée pour les conserver ; ce sont les « castagnous », qui, mêlés à la fricassée de cochon, composent le mets le plus substantiel. On ne s'étonnera pas que, dans certains coins oubliés de ces montagnes, les mœurs soient restées aussi patriarcales que celles des pâtres de la Bible.



La descente, photographie de M. Hubert.

Nous descendons du plateau par le sentier du Verdi, œuvre récente des gardes forestiers, qui savent utiliser toutes les saillies, tous les angles praticables de la montagne.

Un à un, les membres de notre caravane s'égrènent dans la large brèche ouverte sur la crête, entre deux énormes rochers. Nous avons appelé cette brèche, que de la plaine l'on aperçoit de très loin, la *Brèche de Rulland*, en souvenir

1. Voir *Mémoires du peuple français*, par CHALLAMEL, t. IV, p. 342.

de notre sympathique chef de groupe, et par analogie avec celle du cirque de Gavarnie.

A droite se dresse un bloc énorme de granit, dont la tête ressemble, un peu d'imagination aidant, à celle d'un lévrier. Appelons ce passage, si vous voulez, le *Pas du lé-*



Gorges d'Héric, photographie de M. Sahuc.

vrier. Il n'est pas précisément commode, à en juger par les positions que chacun prend pour ne pas glisser dans le ravin.

Sur notre gauche on voit la façade du Caroux. Une arête formidable, vague superbe de granit, s'élance d'un jet à l'assaut de la forteresse et lui sert de contrefort.

Chose singulière, si tant est que l'on doive s'étonner des

caprices de la nature : sur la crête de cette lame apparaît une couronne de créneaux formés de pierres détachées, posées là comme pour servir d'ornement.

Sous nos pas, dans les angles, cachée dans la mousse et le gazon, nous trouvons la délicieuse fraise des bois, et des milliers de fleurettes émaillent le long des ruisseaux le vert tapis des talus¹.

Nous tournons le dernier contrefort et croyons avoir terminé la scabreuse descente ; pas du tout, nous pénétrons dans les gorges d'Héric en zigzaguant de plus belle, jusqu'au bord du torrent.

Là, nous jouissons d'un instant de repos bien gagné, au milieu d'un paysage charmant.

L'eau claire du ruisseau coule dans un étroit couloir de rocher, blanc comme marbre ; une source ferrugineuse intermittente sort du milieu même des rapides, et l'eau dévale en bouillonnant dans un petit gouffre jadis peuplé de truites. De nos jours, ces délicieuses salmonidées ont à peu près disparu de cette région. On a tué, aveuglément, à la dynamite. Pourquoi ? Parce que le ruisseau d'Héric ne pourrait contenir toutes les truites qui y naissent, si l'on n'agissait pas ainsi. Telle est la réponse que nous a donnée un paysan !

Lorsque nous sommes sortis de cette gorge, nous avons retrouvé la riante vallée de l'Orb, couverte de vignes et d'oliviers. A quelques pas du hameau du Verdié, à l'ombre des châtaigniers, c'était un remue-ménage des plus alléchants. Le maître-queux de l'hôtelier, M. Boulloc, de Lamalou, aidé de ses garçons, donnait le dernier coup de main au dîner.

Le prosaïque estomac satisfait, adieu la fatigue ! Mais la

1. MM. Sabatier et Chalon nous ont laissé le souvenir de leurs excursions botaniques au Caroux dans de charmants comptes-rendus : voir le *Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Béziers*, années 1869 et 1877.

nature, économe de ses forces, ne veut perdre aucun de ses droits ; une nuit passée sans sommeil, suivie d'une marche de sept heures à travers les sentiers raboteux, invite forcément au repos. Quel bon sommeil d'alpiniste nous avons fait le soir même de cette ascension ! L'expérience démontre une fois de plus qu'avec de la volonté et de l'entraînement, le corps peut supporter des fatigues assez grandes, même à un âge où la passion des montagnes semblerait devoir le quitter.

Ainsi nous sommes revenus, emportant dans nos cœurs le souvenir de cette excursion au Caroux, le robuste parain de nos chers collègues de Béziers¹.

JEAN CROZALS,

Membre du Club Alpin Français
(Section du Caroux).

1. Le Caroux a aussi sa légende. On la trouve racontée dans *Lou pastre del roc de Caroux*, poésie languedocienne qui a valu à son auteur, M. Antonin Maffre, un prix aux Jeux Floraux de la maintenance du Languedoc, en 1895.

XII

LES GALERIES DU PICHOUX

JURA BERNOIS

(PAR LE LIEUTENANT-COLONEL PRUDENT)

C'est un heureux hasard qui nous a fait faire en septembre dernier la charmante excursion des galeries du Pichoux. C'est une promenade *de tout repos*, courte et aisée, que je ne saurais trop recommander aux caravanes scolaires, opérant dans cette partie du Jura, et aux familles : on ne doit pas la négliger lorsqu'on va visiter le val plus connu et tout voisin, mais bien moins pittoresque, de Moutier.

Ni Bædeker, ni le petit Guide Diamant de Joanne n'en parlent, et je me réjouissais (car quoi de plus agréable !) de casser à ce propos un peu de sucre sur le dos de notre aimable collègue, lorsque j'ai eu, à mon retour, le désappointement de trouver à la page 218 du tome II de son Guide en Suisse le passage suivant :

« *Glovelier*. Belle excursion à la cluse de la Sorne et aux gorges célèbres des *galeries* ou *cluses du Pichoux*. »

C'est un peu bref, sans doute ; mais le « célèbre » est bien suggestif, et ce laconisme a son avantage : il laisse à l'heureux touriste un peu du charme de l'inédit, et il abolit la foule des voyageurs encombrants et incapables de ressentir d'autre enthousiasme que celui de commande : au Pichoux

et sur la charmante Sorne, rien des agences ! liberté absolue de l'admiration.

Donc, nous allions paisiblement, mon fils et moi, faire

Sud



Nord

La cluse d'Undervelier et les galeries du Pichoux, reproduites d'après un relief construit à la Galerie des plans-reliefs (Service géographique de l'armée).

une petite étude des formes du terrain (de géomorphogénie) dans la cluse classique d'Undervelier, et nous nous prélassions dans les wagons si hospitaliers et confortables de la C^{ie} du Jura-Simplon, en admirant au passage les

splendides défilés de Sainte-Ursanne. Devant descendre à la petite station de Glovelier, nous nous enquérions auprès de nos compagnons de route des ressources que l'on y pouvait trouver pour le vivre et le coucher :

« Si vous allez à Glovelier, nous dit-on, vous allez sans doute voir le Pichoux. »

Dans mon ignorance, je n'étais pas bien éloigné de supposer que le Pichoux était un sommet quelconque plus ou moins pittoresque : c'est tout simplement une cascade située dans une cluse, c'est-à-dire, comme chacun sait, dans une ouverture profonde pratiquée par les forces naturelles à travers les plissements du Jura et perpendiculaire à leur direction.

Descendus à Glovelier, nous cherchâmes un gîte dans le village, où se tenait en ce moment une petite foire ; mais l'insuffisance des chambres à coucher et la perspective annoncée de ne pouvoir dormir avant le matin, pour cause de réjouissance bruyante des habitants, nous firent renoncer à y passer la nuit ; en revanche, après une petite reconnaissance de notre champ d'étude, la cluse d'Undervelier, nous fîmes à l'auberge un excellent diner : plats et vins du cru, et bonne humeur communicative du personnel. Puis, reprenant le train, nous poussâmes jusqu'à Délémont, à une demi-heure plus loin, où nous établîmes notre quartier général (hôtel de la Gare) ; et c'est le meilleur parti à prendre pour ceux qui voudront, après nous, faire cette petite excursion.

Revenus le lendemain matin par le premier train à la gare de Glovelier, nous prîmes tout de suite le chemin de notre cluse, en remontant le cours bruisant et clair et de la charmante Sorne. Comme on peut le voir sur la photographie ci-contre, qui reproduit un relief représentant les deux cluses d'Undervelier et du Pichoux (celle-ci au Sud de celle-là), la première, traversée par la Sorne de part en part, est entourée d'une ceinture de murailles rocheuses qui, de

chaque côté de la rivière, escalade le bourrelet jurassique. Au milieu de cette enceinte, un bombement central plus déprimé est aussi traversé par la rivière, et sur la rive droite de celle-ci se trouve un espace ovale parfaitement plat, an-



Cascade formée par la Sorne dans les galeries du Pichoux, photographie de M. Henri Prudent, de Paris.

cien petit lac comblé par les alluvions, que l'on nomme les Grands-Champs, et en amont duquel sont les modestes forges d'Undervelier : à l'entrée et à la sortie de la cluse, la Sorne traverse un véritable portail, formé par des

couches rocheuses absolument et brusquement redressées, et dont les dentelures ont une silhouette des plus bizarres.

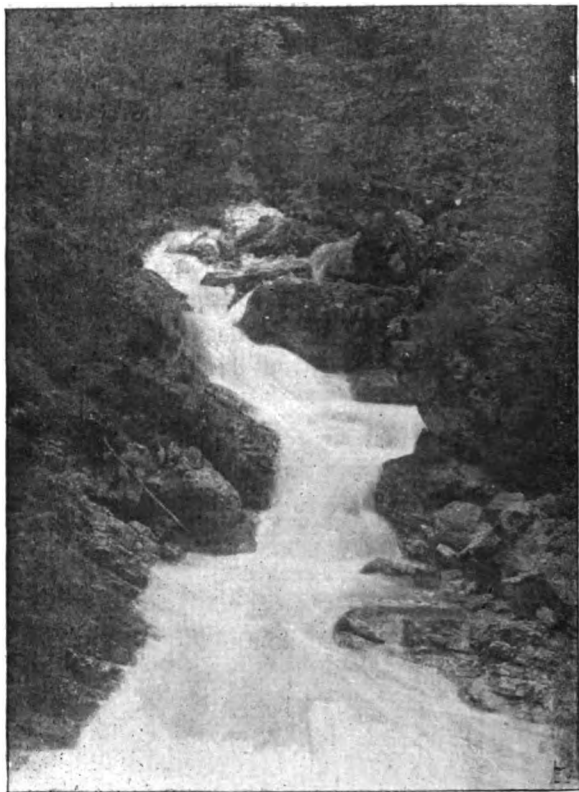
Notre intention était de parcourir les pentes intérieures de la cluse de part et d'autre de la Sorne; mais, après quelques photographies faites, le temps, orageux, devint absolument menaçant, et il nous fallut en toute hâte chercher un gîte à Undervelier, village situé entre les deux cluses, et nous n'y parvinmes qu'après avoir dû vivement chercher un abri contre l'averse dans une caverne, en forme de vaste salle, qui est située à droite de la route dans une sorte de petite cluse accolée à la précédente, et qu'on nomme la grotte de Sainte-Colombe.

A Undervelier, déjeuner pittoresque, à l'auberge qui porte le nom un peu outré d'hôtel des Galeries du Pichoux, où, nous dit-on, il vient souvent des voyageurs, en particulier des Français, et où, paraît-il, on peut trouver un bon gîte pour la nuit. Nous ne pouvions nous empêcher de nous remémorer les *Voyages en zigzag* du bon Töpffer, et les auberges appétissantes et patriarcales où il abritait l'heureux troupeau dont il était le berger. Ici, l'auberge est plutôt « matriarcale », car elle est tenue par une brave femme, M^{me} Juillerat, restée veuve avec sept enfants, à laquelle j'ai promis cette petite réclame bien méritée.

Le temps s'étant rarséné, et le petit vin blanc du cru nous ayant procuré une agréable réaction contre les injures de l'averse, nous demandâmes à notre hôtesse si elle pourrait nous faire conduire en voiture aux fameuses galeries du Pichoux, dont le nom éclatait sur son enseigne avec une irrésistible et entraînante éloquence. Un petit char à bancs bien attelé et conduit par un des sept rejetons, un petit bonhomme de dix ans, très éveillé, fut bientôt prêt, et en quelques instants, après le premier portail du Pichoux franchi, l'enchantement commença. C'était, comme dit l'oncle Sarcey, la scène à faire, et l'art des pré-

parations avait été bien observé; d'ailleurs, nos petites mésaventures, par contraste, nous avaient bien disposés à l'admiration.

La cluse du Pichoux, plus petite que celle d'Underve-



Cascatelles de la Sorne dans les galeries du Pichoux, photographie de M. Henri Prudent, de Paris.

lier, est beaucoup plus encaissée, la pente du fond bien plus forte aussi; et, à mesure que l'on y avance, les escarpements, couverts d'arbres superbes qui se cramponnent à tous les étages des roches, enserrant la Sorne de plus en

plus, et prennent une hauteur de plus en plus majestueuse. La Sorne se précipite alors par une suite ininterrompue de cascates et de chutes même, que l'on a parfois de la difficulté à voir, tant les bords sont abrupts ; finalement la vallée laisse à peine la place du torrent et de la route, qui même est forcée de passer en tunnel, et tout au fond, sur la droite, on aperçoit une chute venant de la paroi rocheuse : c'est le Pichoux lui-même, sans doute, — car il n'y a guère à hésiter sur l'étymologie du mot ; et cette eau, c'est la Sorne qui, venue de la combe du Petit-Val, située plus au Sud, débouche ainsi dans la cluse et traverse ensuite la route par-dessous, pour courir vers la Birse, dont elle est un affluent.

Ni les photographies, ni l'écriture ne peuvent rendre suffisamment le charme et les sentiments d'admiratif et de contemplatif bien-être que nous éprouvons dans ce beau « rencoin » du Jura. Ces sentiments ont-ils été surexcités chez nous par les *préparations* ? c'est bien possible. Que si l'on veut le contrôler, un facile moyen se présente, c'est d'y aller voir : et c'est à quoi j'engage vivement mes collègues, ou ceux, encore trop nombreux, qui ont la malchance de ne pas faire partie du Club.

Lt-Colonel PRUDENT,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

XIII

SOUS TERRE

(NEUVIÈME CAMPAGNE, 1896)

CUEVA DEL DRACH, A MAJORQUE. — SCIALETS
DU VERCORS. — CHOURUNS DU DÉVOLUY

(PAR M. E.-A. MARTEL)

Ma neuvième campagne sous terre, en 1896, a été, comme la deuxième (1889), la cinquième (1892) et la huitième (1895), l'une des plus variées et des plus fructueuses.

Elle a eu pour objectifs (à Pâques, au 14 juillet, au 15 août et en septembre-octobre) les points suivants : En France, Padirac (Lot), le Tindoul de la Vayssière (Aveyron), Dargilan (Lozère), la grotte de Lombrive (Ariège), le Vercors et le Dévoluy (Dauphiné). A l'étranger : les cavernes de l'île Majorque (Baléares) et de la Catalogne ; la Foiba de Pisino et les grottes de Saint-Canzian, en Istrie.

Je ne saurais exposer par le menu les résultats de toutes ces excursions, dont plusieurs, au reste, effectuées en des souterrains déjà connus et décrits ici même, avaient pour but des études comparatives¹, destinées à contrôler des observations antérieures.

1. Voir *Comptes-rendus de l'Académie des sciences* (20 avril, 16 novembre et 28 décembre 1896) ; *Bulletin du Club Cévenol* (1^{er} juillet 1896) ; *Revue de géographie* (juin 1896), et *Bulletin de la Société scientifique de la Corrèze* (3^e trim. 1896).

J'ai seulement réservé, pour l'*Annuaire*, le détail inédit des nouveautés que j'ai rapportées de mes trois principaux champs de recherches, Majorque, le Vercors et le Dévoluy.

I. — LA CUEVA DEL DRACH

Le paradis terrestre qu'est l'île de Majorque, la principale des Baléares, a été décrit scientifiquement dans la luxueuse monographie publiée par S. A. I. l'archiduc Louis-Salvator, le savant et généreux possesseur de l'enchanteur domaine de Miramar sur la côte Nord-Ouest de l'île¹, et pittoresquement par G. Vuillier, dans son joli livre *Les Iles oubliées*².

Ceux de nos collègues qui ont participé, en 1891, aux excursions organisées par le Club Alpin Français dans les exquis Baléares³, savent combien les plus enthousiastes descriptions de l'archipel sont demeurées inférieures à la réalité, et dépourvues de toute exagération : sites, climat, monuments de tous âges, mœurs, costumes, souvenirs historiques et poétiques, légendes, font de ces îles privilégiées une des principales attractions du globe terrestre tout entier.

Récemment M. E. Cartailhac, l'éminent préhistoricien, a, sinon révélé l'existence, du moins fait comprendre la haute valeur archéologique d'une catégorie spéciale d'antiquités, fort abondantes à Majorque et à Minorque, ces ruines mystérieuses de *clapers des gigants*, de *navetas* et de *talayots*, proches parents des *nouraghes*⁴ de Sardaigne,

1. *Die Balearen in Wort und Bild*, 7 volumes in-f°, Leipzig, Brockhaus, 1869-1891 (non mis dans le commerce).

2. Paris, Hachette, in-4°, 1893, et *Tour du Monde*, 2^e semestre, 1889.

3. Voir G. BARTOLI, *Majorque et Montserrat*, *Annuaire* du Club Alpin Français, 1891.

4. Sur les *Nouraghes*, voir PERROT ET CHUPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, p. 22-35, Hachette, 1887.

des *duns* irlandais, des constructions cyclopéennes grecques, et de tant d'autres mégalithes dont l'origine et les auteurs restent une énigme ¹.

Si bien étudiée qu'eût été Majorque, elle gardait encore un important secret : celui de la grotte du Dragon, ou *Cueva del Drach*, près de Manacor, à la côte orientale de l'île. De cette grotte on ignorait encore, l'année dernière, et l'étendue véritable et le mode de formation.

Mon ami Vuillier, qui m'a déjà fait découvrir les merveilles de Padirac, ne manqua point de me mettre au courant de ce que l'on pensait de la grotte du Dragon. Il était revenu charmé de l'incomplète visite qu'il en avait faite, et, depuis plusieurs années, je lui devais une chaleureuse introduction auprès de l'archiduc Salvator, dont la bonne grâce m'avait assuré d'avance les plus complètes facilités pour une investigation approfondie. Ce n'est qu'au mois de septembre 1896 qu'après bien des remises involontaires, d'année en année, j'ai pu enfin mettre à exécution le voyage à Majorque projeté dès 1892.

L'accueil et l'appui que j'ai trouvés auprès du prince aussi affable qu'éclairé qui, depuis l'année 1872, s'est fait de Miramar la plus idéale des solitudes, ne peuvent s'expliquer par des mots; pas plus que les paroles ne sauraient traduire la reconnaissance que lui vouent tous les chercheurs et les voyageurs honorés de sa bienveillance. L'archiduc Salvator n'est pas qu'un savant, un lettré et un Mécène; sa bonté simple et ses discrètes largesses en ont fait le souverain moral de Majorque, dont les assemblées provinciales (Conseils généraux) l'ont proclamé « fils adoptif de l'île ». Invoquer son nom et sa protection suffit pour ouvrir là-bas tous les cœurs, comme toutes les portes. J'ai vu, traversant Majorque en chemin de fer, des propriétaires postés aux stations pour m'offrir des pa-

1. E. CARTAILHAC, *Monuments primitifs des îles Baléares*, in-4°, Toulouse, Privat, 1892 et 1893.

niers de fruits comme à l'hôte de l'archiduc; chez d'autres, en de coquettes maisons de campagne au bord des plus délicieuses baies bleues méditerranéennes, l'hospitalité m'attendait aussi large et gracieuse qu'à Miramar, particulièrement chez MM. Amer y Cervera à Manacor et Font dels Olors à Arta. Qu'on ne se méprenne point au sens que je veux donner à ces détails : ils sont pour moi la faible expression d'une gratitude que je tiens à manifester publiquement.

Mais venons à la grotte du Dragon.

Elle est située sur la côte orientale de Majorque, juste à l'opposé de Miramar, à 12 kilomètres de Manacor, seconde ville de l'île; au bord d'une baie profondément découpée, *Porto-Cristo*, un petit village, qui sert de bains de mer à Manacor, se développe chaque année davantage, le long d'une grève de sable doux, qui rend délicieuses les fraîches immersions du matin.

J'y arrive le mercredi 9 septembre, avec mon fidèle Louis Armand; je l'ai emmené de France, pour accomplir mes recherches dans de meilleures conditions que celles de 1895, où j'ai, à tant de reprises, regretté, en Grande-Bretagne, l'absence de mon dévoué et précieux auxiliaire¹ : d'ailleurs nous sommes sous l'égide du vénérable Don Manuel de los Herreros, directeur de l'Institut Balear (lisez : proviseur du lycée) de Palma. Il est le fondé de pouvoirs du prince, auquel le lient une amitié et une confiance réciproques datant de 1867, du premier voyage à Majorque de l'archiduc, alors âgé de vingt ans. En l'absence de celui-ci, M. de los Herreros a pour instructions formelles de me guider partout dans l'île et d'exécuter la moindre de mes fantaisies : lui non plus, je n'ai pas su le remercier, comme je l'eusse voulu, des soins paternels et de toutes les attentions délicates dont il n'a cessé

1. Voir mon dernier ouvrage, *Irlande et cavernes anglaises*, Paris, Delagrave, 1897, in-8°.

de me combler pendant mon séjour à Majorque, depuis l'instant où je posais le pied en débarquant sur la jetée de Sollér jusqu'au moment où le paquebot du triste départ s'éloignait si vite du quai de Palma! [Pas un besoin à exprimer, pas un désir à formuler, qu'ils ne fussent aussitôt satisfaits. Que M. de los Herreros sache bien par ces lignes que les jours passés avec lui, trop courts, comptent parmi les meilleurs de ma vie.

Et pour descendre au fond des antres inconnus où son âge ne lui permettait pas de me suivre, il m'adjoignait le plus charmant des compagnons, son petit-fils, Pedro Bonet de los Herreros, jeune avocat de vingt-trois ans, qui a collaboré, avec le meilleur entrain et la plus intelligente activité, à nos investigations souterraines.

Quant au propriétaire de la Cueva del Drach, Don José Ignacio Moragues, son amabilité s'est mise à l'unisson de celle de nos autres protecteurs : son fils, M. l'abbé Fernando Moragues, m'a assisté dans l'exécution des photographies au magnésium que j'ai réussi à rapporter de la belle caverne. Enfin, je n'ai trouvé que complaisance et bon vouloir extrêmes chez tous les guides et manœuvres qui nous ont aidés matériellement.

Et ma principale satisfaction, dans l'heureuse issue que je vais décrire, a été que la chance me permit de fournir à tant de gracieux concours la compensation d'une découverte importante : c'était pour moi la seule manière d'acquitter ma dette.

Aussitôt installés pour un séjour de près d'une semaine à la modeste, mais très propre et accorte, auberge de Porto-Cristo, la *fonda Felipe* du sieur Bartolomé Rosselló y Sansó, nous partons à 5 heures du soir pour une première reconnaissance de la grotte.

On voit, à un kilomètre de distance, le mur blanc dont M. Moragues a fait entourer l'orifice. En un quart d'heure nous y sommes.

L'entrée est un entonnoir d'effondrement, ouvert entre les strates disloquées du calcaire miocène supérieur où est creusée la caverne entière : pendant longtemps elle est demeurée dissimulée dans les buissons et les arbustes, sans que rien en dénonçât l'existence ; l'accès n'est donc pas imposant, simple enfoncement du sol au milieu du plateau uni qui s'élève à 22 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer voisine. Mais dès que la muraille et la porte placées par M. Moragues à 5 mètres en contre-bas du plateau, soit à 17 mètres d'altitude, sont franchies, un ample vestibule, éclairé par la lumière du jour, se révèle et s'enfonce sous terre non sans grandeur. Comme les parties connues de la grotte du Dragon ont été décrites en détail par Vuillier (*Tour du Monde*, livraison 1490) et par M. B. Champsaur¹, je me bornerai à résumer ce qu'ils en ont dit.

La Cueva del Drach n'est visitée que depuis le mois d'avril 1878 : c'est alors que MM. Salvator Rius y Font et José Llorens y Riu de Barcelone, voulant l'explorer à fond, avec Jaime Ballester pour guide, s'y égarèrent complètement et faillirent s'y suicider plutôt que d'y mourir de faim ; entrés à 6 heures du matin, ils ne furent retrouvés qu'à 10 heures du soir par M. Femenias, hôtelier à Manacor : en remerciement ils firent don à leur sauveur d'un très curieux vase à deux anses, recueilli pendant leur séjour dans la grotte et qu'ils regardèrent comme romain.

Des fouilles faites ultérieurement n'ont donné aucun résultat.

On prétendait (à tort) que la grotte s'enfonçait sous terre à une grande profondeur.

La visite complète (avant nos découvertes) demandait environ trois ou quatre heures.

1. SEBASTIEN GAY et BALTASAR CHAMPSAUR, *Album de las Cuevas de Artá y Manacor*, Barcelone et Palma, 1885, in-4°, 50 p. de texte, 2 plans et 25 photographures.

Je détache de la relation de Vuillier quelques phrases caractéristiques :

« C'est un monde ténébreux et muet, où les forces silencieuses de la nature, travaillant sans trêve depuis des milliers de siècles, ont enfanté des merveilles qui confondent l'intelligence humaine.

« Les eaux des lacs intérieurs y sont salées, fortement mitigées d'eau douce, ou complètement douces, suivant qu'elles sont plus ou moins éloignées du rivage.

« On a remarqué que leur niveau s'abaisse lorsque soufflent les vents de terre, et qu'il s'élève, au contraire, lorsqu'ils viennent du large.

« Le plus grand est le *Lago de las Delicias* (lac des Délices). Il est devant nos yeux et je ne le vois pas. Les colonnes s'enlacent, des piliers semblent soutenir la voûte : ce n'est point la caverne noire, c'est une architecture d'ivoire pâle, une crypte souterraine d'une merveilleuse richesse, la vision d'un monde idéal, que la pensée seule a évoqué, car, malgré la précision des formes, tout est diaphane, marmoréen, presque sans corps ; c'est le palais féérique des conteurs arabes, un temple indou : cela ne ressemble à rien et vous déconcerte. »

Aucun de ces termes hyperboliques n'est excessif. Ce lac des Délices est bien une féerie. Les beaux dessins dont Vuillier a corroboré son texte sont des plus exacts. Et nous avons trouvé mieux encore dans les parties de la caverne où nous pénétrâmes les premiers.

On verra sur le plan ci-joint quelle est la disposition des trois parties de la grotte explorées avant 1896, la *grotte Noire*, la *grotte Blanche* et la *grotte Louis-Salvator* : le levé topographique de ces trois branches avait été fait et publié à Palma (à l'échelle du 1,500^e), par M. F. Will (de Munich) en mai 1880¹. Je l'ai trouvé suffisamment correct

1. Et reproduit à l'échelle du 1,200^e environ dans l'album de MM. Gay et Champsaur.

pour n'avoir qu'à en rectifier les détails, comme je l'expliquerai ci-après ; mais la direction du Nord, lacune capitale, n'y était pas indiquée : j'ai dû la déterminer, chose nécessaire pour le raccordement avec le plan de la surface du sol, à l'aide d'une grande boussole à lunette et niveaux d'eau ; la déclinaison Ouest de l'aiguille aimantée était, pour 1896, de 13°17'30" Ouest ¹.

C'est par la branche Louis-Salvator que nous commençâmes nos investigations : là, en effet, la carte de Will marquait comme inexplorés plusieurs trous noirs (*profundidads*) numérotés de 21 à 26 sur mon plan ; comme on peut le voir, aucun de ces « abîmes » ne nous a rien révélé d'intéressant ; ils aboutissent tous à de petites chambres peu étendues, à d'étroites fissures impénétrables, encombrées de blocs détachés des voûtes ou remplies d'un sable blanc spécial dont j'aurai à reparler. Seul le numéro 21 mérite une mention particulière, parce que j'y ai retrouvé le squelette de porc que mentionne M. Champsaur, et parce que son plus bas niveau m'a paru sensiblement inférieur à celui de la mer, peut-être d'une dizaine de mètres.

C'était au bord du bassin nommé « lac de la Grande-Duchesse de Toscane », en l'honneur de la mère de l'archiduc, que le véritable inconnu commençait : jamais un bateau n'y avait flotté, jamais on n'avait pu contourner les flots stalagmitiques qui s'y dressent en piliers épaulant la voûte : seul le gardien de la grotte, Lorenzo Morey y Caldentey, avait entrevu, en grimpant à gauche jusqu'à une ouverture dans le rocher, nommée *Fenêtre* sur mon plan, une immense nappe d'eau sombre dont la pâle lueur d'une bougie n'avait pu lui montrer la fin : le magnésium fit de même pour Armand, quand il se fut hissé jusque-là ; et cet aperçu préliminaire nous laissa constater que, derrière le lac de la Grande-Duchesse, terminus actuel de la grotte du Dra-

1. D'après les cartes de l'hydrographie française.

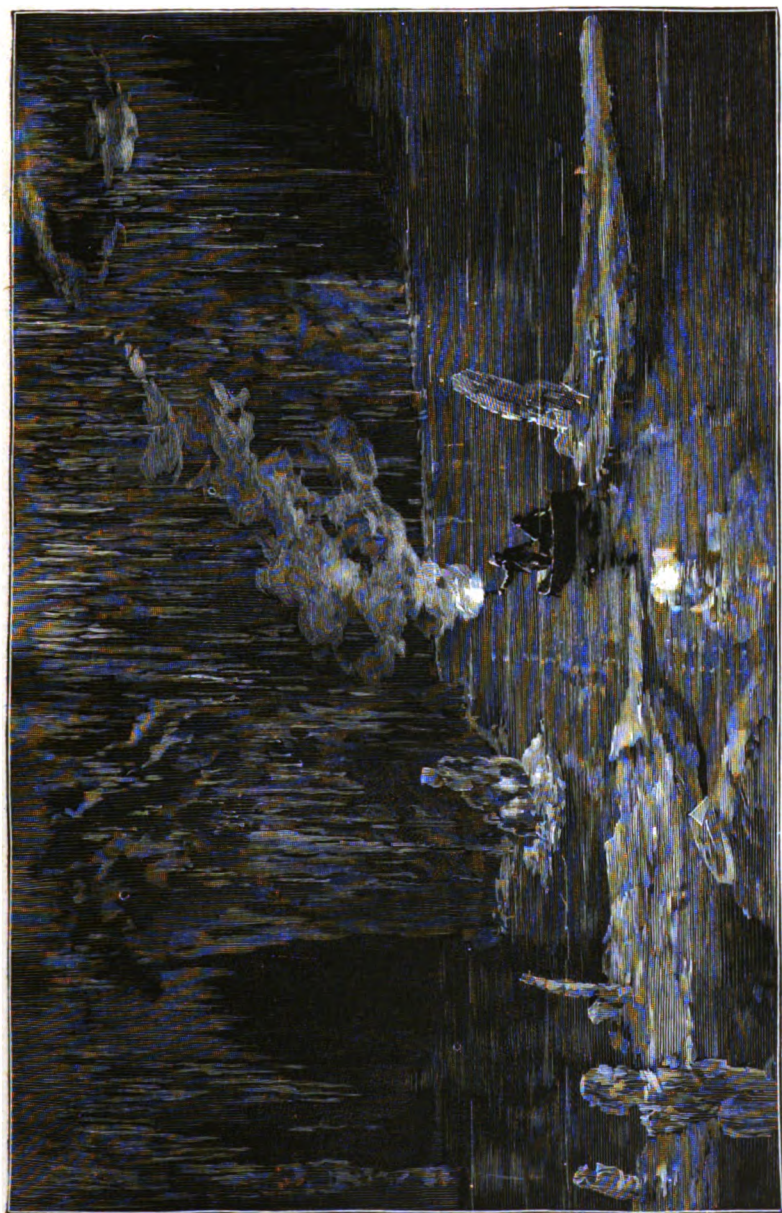
gon, s'étendait à perte de vue quelque merveille à découvrir. Ce nouveau lac rejoignait-il, comme on le supposait, ceux de la grotte Blanche, en décrivant la courbe hypothétique figurée sur le plan de M. Will? Voilà ce que nous avions à rechercher.

Comme il était 8 heures du soir, nous décidâmes de remettre au lendemain la solution de l'émouvant problème, tenant à être bien dispos et libres de notre temps pour pénétrer dans l'ancre ignoré.

Le jeudi 10 septembre, à 9 heures du matin, deux bateaux de toile, un Osgood et un Berthon, troublaient pour la première fois le miroir tranquille du lac de la Grande-Duchesse. MM. P. Boniet de los Herreros et Fernando Moragues, avec Armand et moi, eurent alors le plaisir de faire tout éveillés ce rêve imaginé par M. Champsaur : « Avec quelles délices le voyageur voguerait sur ces eaux transparentes dans une petite barque entre les délicates cristallisations;... aucune émotion ne serait comparable à la sienne, aucun souvenir ne pourrait égaler celui-là, aucun site ne le charmerait désormais autant que cette merveille cachée, envoûtée dans le silence et l'obscurité des profondeurs de la terre. »

Telle est la vision séduisante que la chance transforma pour nous en décor matériel et tangible; voilà bien ce que nous éprouvâmes, avec cette seule différence que nous réalisions l'hypothèse, non pas derrière le lac des Délices, qui est fermé, mais à l'extrémité opposée de l'ancienne grotte.

Je renonce à décrire le spectacle qui, toute une journée durant, allait nous fasciner ainsi : mon plan et quelques chiffres seront plus éloquents que toute phrase! Je ne connais point de plus grand étang souterrain que ce *lac Miramar* (tel est le nom dont nous le baptisons), prolongeant la grotte de l'archiduc Louis-Salvator : sa longueur, mesurée au décamètre, est de 177 mètres,



Le lac Miramar dans la Cueva del Drach, dessin de Slom, d'après deux photographies de M. E.-A. Martel.

depuis le pied de la *Fenêtre* jusqu'à l'extrémité du coude qu'il forme vers l'Ouest; sa largeur moyenne est de 30 mètres, et sa profondeur, variant de 5 à 8 mètres, atteint 9 mètres au point le plus creux; sous son eau claire et *salée*, phénomène dont je reparlerai, d'immenses dalles de rocher se voient, chaotiquement englouties : à la voûte on reconnaît bien les vides laissés par ces déchaussements de blocs. Cette voûte est peu élevée, 6 à 8 mètres environ; et cela n'en produit qu'un plus bel effet, car les milliers (peut-être *millions* serait-il plus exact) de stalactites fines qui s'y pressent les unes contre les autres se laissent bien mieux admirer : ce sont de longues larmes de diamant pleurées par les infiltrations; si près de l'eau, elles s'y reflètent en perfection, et le bateau semble voguer entre deux forêts d'aiguilles de givre; l'ensemble est d'autant plus fantasmagorique que la pureté de l'eau montre tout le fond du lac. Ça et là une île de carbonate de chaux a germé dans ce lac comme un récif de blanc corail; et certaines de ces îles, croissant toujours, moins vite sans doute mais plus haut que les madrépores, ont opéré leur jonction avec les stalactites du plafond : ainsi se sont dressées de riches colonnes cannelées, dont nulle lumière, avant la nôtre, n'a fait scintiller les facettes; plusieurs piliers trapus rappellent d'autant mieux la décoration des temples souterrains de l'Inde, le Kaïlaça par exemple, que les jeux de la cristallisation y ont multiplié les trompes et les oreilles d'éléphants; d'autres semblent des échafaudages de chapiteaux égyptiens, pyramides de fleurs de lotus emboîtées les unes dans les autres. Parmi ces îles, entre ces pilastres, sous ces dais de pierres précieuses, nous voguons muets, presque craintifs, ayant peur que le moindre de nos coups de pagaie ne brise quelque'une de ces délicates dentelles : au degré de surprise où nous sommes parvenus, l'apparition d'une mythologique fée des eaux, en robe d'écume ou d'arc-en-ciel, ne nous étonnerait certes pas!

Il serait tout simple de voir quelque ondine surgir du lac et nous demander pourquoi nous osons troubler la paix sereine de son domaine jusqu'ici inviolé.

A l'angle Sud-Est du lac Miramar, la voûte s'élève et une coupole se bombe en l'air : nous abordons sur une grève de ce sable blanc déjà recueilli dans les *profundidades*. Et il nous faut plusieurs heures pour explorer tous les recoins et dresser le plan de l'immense *dôme Moragues* : c'est un effondrement produit au-dessus de la plus grande largeur du lac, et qui l'a en partie comblé ; à peu près circulaire, un cône d'éboulis de 75 mètres environ de diamètre s'est constitué aux dépens des strates détachées de la voûte¹. Celle-ci s'élevant actuellement à 16 ou 18 mètres au-dessus du niveau du lac, l'épaisseur du terrain ne doit pas être grande en ce point, puisque le plateau est à 22 mètres d'altitude et le lac au niveau même de la mer. De toutes parts le dôme Moragues est fermé : sans doute possible, il jalonne l'étendue primitive du lac Miramar, qui y a laissé sur le flanc Nord-Est deux petits bassins d'eau profonde : je consacrerai un paragraphe spécial à l'alimentation de tous ces bassins et à leurs relations réciproques.

De ce côté du dôme (Nord-Est) se trouve la plus belle décoration stalagmitique de toute la grotte du Dragon : c'est la *Chapelle*, sorte d'enclos carré, où l'on pénètre par plusieurs entrées ménagées entre de véritables échafaudages de concrétions, hautes de 6 à 12 mètres ; l'une d'elles est très caractéristique : autour d'une niche festonnée des plus menues arabesques de calcite, deux faisceaux de colonnettes élancées soutiennent un dais sous lequel la statuette seule fait défaut : c'est bien le

1. En droites lignes le souterrain du lac Miramar et du dôme Moragues réunis mesure 155 mètres de longueur sur 120 de largeur maxima. Ce sont à peu près les dimensions du grand dôme de Han-sur-Lesse, qui est, il est vrai, beaucoup plus élevé.

sanctuaire d'une chapelle, un pompeux baldaquin d'autel, haut de 7 mètres. Et de tous côtés, aux alentours, en avant et en arrière, des cascades marmoréennes, des tuyaux d'orgue, des rideaux de guipures et des pendeloques de brillants, descendent des murailles et des voûtes, à perte de vue, hors de la portée du magnésium. D'une seule matière sont faites ces splendeurs, le carbonate de chaux ; un seul artiste les a ciselées, la goutte d'eau !

Il faut s'arracher à ces contemplations, dont le souvenir me hantera toujours. Armand, fouillant toutes les fissures tandis que nous prenons croquis et mesures, vient de trouver un prolongement du lac Miramar : un étroit canal où le Berthon passe à grand'peine. Qu'y a-t-il au delà ? Avant de le savoir, nous ramenons M. F. Moragues au lac de la Grande-Duchesse, où nous attendent plusieurs aides ; nous ne savons quand nous ressortirons. Un nouvel inconnu nous appelle : M. P. Bonet de los Herreros, moi et Armand, nous nous y engageons seuls pour perdre moins de temps : le Berthon suffira pour nous trois avec deux allées et venues seulement ; plus nombreux, il nous faudrait faire effectuer à l'Osgood un long portage. Au besoin nous reviendrons demain.

Le canal a 46 mètres de longueur ; sa muraille de droite reste constellée de stalactites qui trempent dans l'eau. En deux places elle laisse même pendre une triple draperie transparente de carbonate de chaux et une sorte de grosse pomme de pin au bout d'une tige mince. Nous devons prendre garde de heurter aucune de ces ornements fragiles : non seulement il serait fâcheux de les détériorer, mais encore la chute de l'une d'elles pourrait crever notre frêle esquif de toile.

Au bout des 46 mètres, notre navigation est arrêtée par un « gour », c'est-à-dire par un de ces barrages stalagmitiques de forme sinueuse que l'on rencontre en travers de tous les cours d'eau et bassins souterrains. Il a 0^m,50 d'élévation

environ, et nous débarquons sur sa crête : le canal se continue au delà, mais sa rive gauche cesse d'être une muraille à pic : laissant la barque amarrée, nous escaladons une dizaine de mètres en nous aidant des aspérités, et voici que nous débouchons dans une nouvelle merveille : une vraie *forêt vierge* dont les arbres sont des palmiers de calcite, étalant leurs branches au plafond de la caverne ; impossible de les compter ; ils sont espacés de moins d'un mètre en moyenne ; leur diamètre varie d'un ou deux pouces à plusieurs pieds : toutes les formes usuelles de concrétions calcaires se pressent en foule dans ce somptueux dédale : cierges et tuyaux d'orgues, rideaux et banderoles, oursins et coraux ; c'est plus riche et plus varié que les nouvelles galeries découvertes à Adelsberg en 1891 et à Ottok en 1889. Plus intact encore, surtout : et c'est une vraie peine pour nous que d'être contraints à briser quelques-unes de ces cisélures pour nous frayer un passage à travers leur réseau serré. Nous ne parvenons pas à y découvrir, vers le dôme Moragues, une communication plus commode que celle du canal. Et nous ne pouvons que sommairement prendre l'esquisse topographique d'un pareil enchevêtrement : il est contigu à un vaste dôme, flanqué de plusieurs chambres latérales, et descendant doucement vers l'Est. Le tout forme une grande salle ovale, dont le plancher, irrégulier et en dos d'âne, n'est autre chose que le produit d'un affaissement partiel des voûtes ; sur le dos d'âne, une série de grosses roches et de piliers stalagmitiques partage la salle à peu près en deux galeries longitudinales parallèles ; celle de gauche est la plus large et la plus aisée à parcourir, celle de droite (Sud) est abruptement inclinée vers le canal, qui en longe la base. J'ai nommé l'ensemble *salle de los Herreros*. A l'extrémité orientale une expansion du canal forme un petit lac (salé) que nous ne pouvons franchir. L'heure est trop avancée, nous sommes (comme en 1889 à Padirac) trop las, à la

fois de découvrir et d'admirer, pour aller chercher le Berthon au gour, et pour examiner ce que peut bien recéler encore une galerie, qui s'ouvre devant nous de l'autre côté du bassin. La suite à demain. Nous laissons un sac de bougies et de provisions au pied d'une exquise colonnette, d'une baguette plutôt, de cristal blanc qui s'élance jusqu'à la voûte avec 8 mètres de hauteur et 10 centimètres de diamètre. Je ne puis comprendre comment elle tient debout : un léger coup de poing la briserait certainement.

En revenant, nous mesurons au décamètre la longueur de la salle de los Herreros : à notre vif étonnement, elle n'est que de 100 mètres. Ayant passé plus de trois heures à en effectuer l'investigation, nous l'aurions crue plus étendue.

Sa forme, la convexité et l'aspect de la voûte, la présence du talus d'éboulis et de l'eau qui en contourne la base, prouvent surabondamment que, là aussi, il y eut un lac, comblé maintenant comme au dôme Moragues.

A 10 heures du soir, nous sortions de la caverne du Dragon, après l'une des plus fructueuses et faciles journées d'exploration souterraine qu'il m'ait jamais été donné de faire.

Le lendemain vendredi 11 septembre, nous employâmes les premières heures de la matinée à examiner la branche Nord-Est de la grotte, la *Cueva Blanca*, qui ne nous fournit aucune nouveauté importante. Pour le reste de la journée, nous nous partageâmes en deux escouades : la première, composée de M. l'abbé F. Moragues, de moi-même et de deux aides, consacra huit heures à prendre des photographies et le plan aussi exact que possible du lac Miramar et du dôme Moragues ; la seconde, formée de M. P. Bonet de los Herreros, d'Armand et de deux autres aides, eut pour programme de continuer les recherches au delà de la salle de los Herreros.

Ces recherches n'eurent de succès qu'au point de vue

de l'étendue : derrière le petit lac qui nous avait arrêtés la veille s'allongeait encore une dernière salle, très vaste, mais ne possédant point de concrétions remarquables. Le canal se continuait fort étroit, le long d'un côté de cette salle ovale, presque tout entière remplie par une montagne d'argile glissante et gluante qui en rendit la visite fort pénible. Au fond, nulle issue : la glaise paraît avoir tout bouché. Là aussi c'est un grand lac qu'elle a comblé. Armand et M. de los Herreros revinrent avec leurs hommes, après cinq heures de travail, rapportant le croquis approximatif par lequel j'ai, sur mon plan, figuré la *salle Louis Armand* : ils trouvèrent la direction Ouest-Est, évaluèrent la longueur à 200 mètres au moins et la largeur moyenne à 40 ou 50 mètres, et me dissuadèrent d'en renouveler la visite, qui eût demandé une journée de plus. Je savais pouvoir m'en rapporter à leur consciencieuse inspection et à l'expérience d'Armand, et je me décidai à laisser ainsi à d'autres chercheurs le soin de lever avec précision cette extrémité reculée de la grotte du Dragon. D'ailleurs le plan de la salle de los Herreros reste aussi, je l'ai dit plus haut, imparfait dans ses détails : nous n'avons relevé que la disposition générale et la longueur exacte.

La matinée du samedi 12 fut employée à visiter la grotte Noire, l'après-midi à fureter dans tous les recoins de la grotte Blanche et de la grotte Louis-Salvator, et à recueillir les observations nécessaires de météorologie, topographie, géologie et zoologie.

Les résultats de notre exploration de la grotte du Dragon sont les suivants :

L'étendue en a été plus que doublée ; antérieurement les trois parties connues mesuraient, toutes ramifications comprises, 800 à 900 mètres de développement en chiffres ronds ; nous en avons ajouté 1,200, tant en petites chambres latérales au bas des *profundidades* et derrière le *théâtre* de la Cueva Blanca galerie de 30 mètres avec un puits de 5 mètres,

CUEVA DEL DRACH

(GROTTE DU DRAGON)

A PORTO CRISTO PRÈS MANACOR

Ile de Majorque (Baléares)

explorée et levée du 9 au 12 septembre 1896

sous les auspices de S.A.I. L'ARCHIDUC

LOUIS-SALVATOR D'AUTRICHE,










par E. A. MARTEL

avec le concours de M. M. Pedro Bonet de los Herreros,

Fern Moragues et Louis Armand.

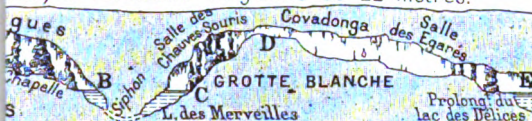
LÉGENDE

1 Entrée de l'enceinte ext^{re} 2 Entonnoir d'entrée. 3 Porte de la caverne 4 Fenêtre. 5 Fausse entrée. 6 Table et bancs de pierre. 7 Bassin d'eau (douce à 18° C.) 8 Fontaine de Jéricho (id.) 9 Olivier ou lanterne. 10 Carbonera. 11 Salle des Chauves-Souris (Murciélagos). 12, 13 Double descente (15 m.) au lac des Merveilles. 14 Banc. 15 Dais de la Vierge du Piler. 16 Puits de 4 m. 17 Pont de rochers. 18 Trône de David. 19 Colonne de la lance. 20 Bain de la reine Esther. 21 à 26 Six puits antérieurement inexplorés. 27 à 31 Cinq petites salles antérieurement inconnues et terminées par des fissures impenétrables

 Rocher plein  Eau  Murs d'entrée  Ilots des lacs
 Concrétions cristallines  Pentes à courbes de niveau d'1 m
 Piliers et revêtements de stalactites et stalagmites  Sentiers tracés avec escaliers.
 Communications supposées.

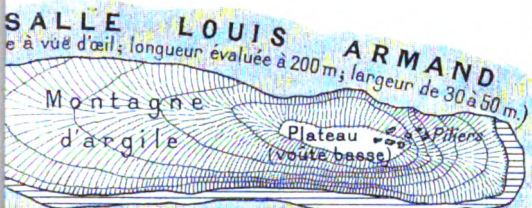
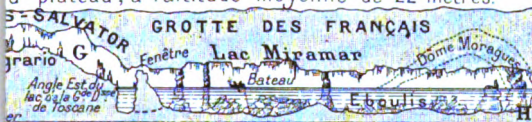
TRANSVERSALE SUIVANT A,B,C,D,E, DU PLAN

au, à l'altitude moyenne de 22 mètres.



ET TRANSVERSALE SUIVANT F,G,H, DU PLAN

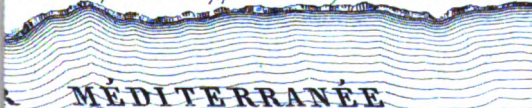
au plateau, à l'altitude moyenne de 22 mètres.



du 9 et 11 Septembre 1896)

de 30 à 50 m. entre la salle Louis
la mer est purement approximatif.)

Direction de la
Cueva des Coloms
(Grotte des Colombes)
à 400 m. à l'est



MÉDITERRANÉE

E. A. Martel strux. sept^{bre} 1896

mètres

voir le plan) que dans la quatrième grande branche : celle-ci mesure, en ligne droite, 500 mètres, depuis la Fenêtre du lac de la Grande-Duchesse jusqu'au bout de la salle Armand, sans tenir compte des salles et coupoles latérales. MM. de los Herreros et Moragues ont voulu que cette section portât le nom général de *grotte des Français*.

La Cueva del Drach est donc aujourd'hui une caverne de 2 kilomètres de développement total, partagée en quatre 4 branches : *grotte Blanche*, *grotte Noire*, *grotte Louis-Salvator*, *grotte des Français*. La beauté incomparable de ses concrétions, la grandeur du lac Miramar, le nombre et la transparence de ses autres bassins d'eau en font une des plus belles de l'Europe : elle peut prendre rang maintenant à côté d'Adelsberg et Saint-Canzian en Autriche, Aggtelek en Hongrie, Han-sur-Lesse en Belgique, Lombrive, Padirac et Dargilan en France. Il serait aisé et peu coûteux de faire accéder le public jusqu'au bout de la salle de los Herreros ; de solides barques navigueraient commodément sur l'éblouissant lac Miramar. Il faudrait seulement, à l'aide de grillages et balustrades, comme on l'a fait à Adelsberg, défendre les belles concrétions contre les dégradations des curieux et aussi contre les coups d'aviron ; les lampes au pétrole devront être rigoureusement prosrites pour ne point ternir les immaculées blancheurs de la chapelle et de la forêt vierge. Bougies et magnésium peuvent seuls être admis (à défaut de lumière électrique) dans ce sanctuaire du scintillement cristallin.

Nous avons constaté que, contrairement à ce que l'on supposait, les lacs Noir, des Délices et des Merveilles ne communiquent pas entre eux, au moins par des passages praticables à l'homme. Nous n'y avons vu aucun des « couloirs inconnus » dont parle Champsaur. Tous trois nous ont paru fermés, et nous n'avons pas voulu briser, peut-être inutilement, les fragiles barrières de stalactites qui les clôturent d'un impénétrable grillage. La grande rivière

hypothétique continue, figurée sur le plan de M. Will, n'existe pas.

Si ces trois lacs communiquent entre eux et même avec le lac Miramar (ils sont, autant que le baromètre permet de le constater, tous au niveau même de la mer), c'est plutôt par des siphons comme celui que j'ai, *théoriquement* d'ailleurs, figuré sur la coupe verticale entre le dôme Moragues et le lac des Merveilles.

Et ceci encore n'est rien moins que certain, à cause de la particularité suivante, la plus remarquable peut-être de toutes celles qui font de la Cueva del Drach une grotte à tous les points de vue extraordinaire : toute l'eau qu'on trouve dans la grotte des Français, depuis le fond de la salle Armand jusqu'au lac de la Grande-Duchesse de Toscane inclusivement, *est salée*.

Et cependant ce n'est pas de l'eau de mer, ainsi qu'il résulte de l'analyse faite à l'École des mines, par les bons soins de M. Ad. Carnot, des échantillons que j'ai rapportés du lac Miramar. Voici cette analyse :

Eau de mer : extrait sec par litre . . .	10 ^{gr} ,550
Chlore — . . .	5 ^{gr} ,515

ce qui correspond approximativement à un mélange d'une partie d'eau de mer et de trois parties d'eau douce ayant apporté environ 500 milligrammes de carbonate de chaux pour un litre du mélange¹.

De même le sable blanc, dont j'ai parlé déjà et qu'on rencontre dans cette portion de la grotte, est légèrement salé aussi : la même analyse l'a déterminé comme suit :

Carbonate de chaux	99 ^{gr} ,18
Silice	0 ^{gr} ,45
Chlorure de sodium	0 ^{gr} ,37
Total	100 grammes.

1. La Méditerranée contient en moyenne 43 à 44 grammes pour 1,000 de matières salines; l'Océan 32 à 33; la mer Noire, 17 à 18; la mer Caspienne, 63, etc. (Voir HENRY LEON dans le *Bulletin mensuel de la Société des sciences, lettres et arts de Biarritz*, pour 1896).

Il en résulte que l'eau de la mer est mêlée à de l'eau douce dans la grotte du Dragon. Tout à l'heure je rechercherai l'origine de ce mélange.

Pour le moment, je me borne à remarquer que les 11 et 12 septembre, l'eau du lac des Délices, sans être précisément douce, était beaucoup moins salée que celle du lac Miramar; enfin celle du lac Noir, quoique peu agréable à boire, ne présentait plus trace de salure au goût; deux petits bassins de la grotte Noire, la fontaine de Jéricho (n° 8 du plan) et celle de la Cueva de Bethléem (n° 7 du plan), plus haut placés que les grands lacs, et uniquement alimentés par les suintements des voûtes, sont au contraire en excellente eau douce.

Chose tout à fait digne d'attention, *la température de toutes ces eaux s'abaisse en même temps que s'affaiblit leur degré de salure*, comme le montre le tableau suivant des températures prises du 9 au 12 septembre :

	Eau.	Air.
Porto-Cristo	»	20° à 25°,6
Entrée de la grotte (derrière la porte). . .	»	23°
Vestibule	»	20°
Salle des colonnes (grotte Louis-Salvator). .	»	20°
Lacs de la Grande-Duchesse, — Miramar, — bassins du dôme Moragues, — gour du canal de 46 mètres (salés).	19°,5	20°
Profundidad n° 26 (eau peu salée).	18°,8	} 19°
Lac des Délices (eau presque douce).	18°,8	
Lago Negro (eau douce).	18°,3	
Petit lac de la salle des Saucissons (eau douce).	18°,3	»
Fontaine de Bethléem (id.)	18°,4	»
Id. de Jéricho (id.)	18°	»
Profundidad n° 21.. . . . (id.)	18°	18°,5

Il est tout naturel que la diminution de la salure coïncide avec un abaissement de température. Je vais expliquer pourquoi.

La Méditerranée était à Porto-Cristo, pendant mon séjour du 9 au 13 septembre 1896, à une température de

20° à 24° C., selon les heures de la journée. Or la température moyenne annuelle de Majorque est de 18 à 19° C., d'après l'ouvrage de l'archiduc Salvator (*Die Balearen in Wort und Bild*, p. 109 du t. 1^{er} de l'édition réduite¹).

Les eaux douces de suintement de la caverne tombant du plafond après avoir traversé à peine une dizaine de mètres d'épaisseur de terrain sont à 18°, c'est-à-dire plus froides que la mer en été. Il est clair que, quand cette eau de suintement prédominera dans les lacs et bassins, au point de les dessaler complètement, elle les refroidira en même temps. C'est ainsi que les eaux souterraines de la grotte du Dragon sont d'autant plus fraîches qu'elles sont plus douces.

C'est ainsi encore que la communication entre les quatre principaux bassins reste incertaine : du moins est-il sûr qu'elle ne saurait être permanente. Et on a eu raison de dire que les lacs sont d'autant moins salés qu'ils sont plus éloignés du rivage. Malheureusement, j'ai omis d'observer la température et le degré de salure du lac des Merveilles, situé entre le lac des Délices et le lac Miramar, et qui eût offert un intéressant terme moyen de comparaison.

Il doit être exact également que le niveau des lacs dans la grotte Blanche et la grotte Noire subit des variations de quelques décimètres, conformes aux oscillations de la Méditerranée et subordonnées au régime des vents; j'ai parfaitement vu, particulièrement tout autour du lac Miramar, un dépôt calcaire dessinant une ligne continue horizontale, et marquant sans doute le niveau supérieur des eaux; il constitue une petite corniche étroite concrétionnée, d'aspect tout particulier; une ligne analogue de hauts niveaux s'observe sur beaucoup de rives rocheuses méditerranéennes, spécialement le long des calanques et pointes porphyriques de l'Esterel, entre Cannes et Saint-Raphaël (Var). Là on a

1. Chez Wœrl, à Wurzburg, 1897, 2 vol. in-4°, 75 francs.

véritablement constaté que ce niveau n'est atteint par la mer que pendant les vents du Sud-Est, c'est-à-dire du large, et qu'elle peut descendre jusqu'à 70 centimètres au-dessous.

Tout ceci démontre amplement que la caverne du Dragon est en somme une grotte marine, mais d'exceptionnelle étendue : les côtes d'Europe n'en possèdent, que je sache, nulle autre aussi vaste. Il paraît que Cuba et la Jamaïque laissent pareillement pénétrer les flots de l'Océan fort avant dans des antres encore inexplorés.

Aussi est-ce la mer, et non pas une rivière souterraine¹ qui paraît avoir creusé la Cueva del Drach. Les choses se sont probablement passées de la façon que je vais exposer.

Les couches de terrain, aux environs de Porto-Cristo, ont subi de légers plissements par suite de quelque compression latérale ; les coupes verticales que présentent les falaises de la baie montrent les strates contournées, alternativement concaves et convexes, manifestation à très petite échelle du phénomène géologique des plis synclinaux et anticlinaux. Il résulte de cette disposition que, de place en place, les plans de stratification plongent dans la mer sous une certaine inclinaison (qui varie de 5° à 25° environ sur l'horizon) : dans ces conditions, les grosses tempêtes introduisent aisément, le long des plans inclinés d'interstratification (diastromes), les vagues qui peuvent alors élargir, par corrosion et érosion, toutes les fissures de la roche. Les innombrables crevasses tailladées dans les rivages de Porto-Cristo n'ont pas d'autre origine. Or, par

1. On pourrait être tenté de croire (et j'avais d'abord incliné vers cette opinion) que la Cueva del Drach est l'œuvre d'une infiltration de la rivière voisine qui serpente au Nord : mais je pense qu'il faut rejeter cette hypothèse : 1° à cause de l'aspect général de la caverne, qui ne répond nullement à celui des grottes où circulent et où ont circulé des courants souterrains ; 2° à cause de la faible étendue du bassin de la rivière de Porto-Cristo, qui n'a jamais dû être assez puissante pour excaver un pareil vide.

une ou plusieurs d'entre elles (anticlinal), la mer a dû franchir la crête, le dos, d'une ou plusieurs convexités de strates, et retomber au delà dans une concavité (synclinal) où elle aura formé une première poche d'eau; de tempête en tempête, et de proche en proche, ces poches se sont multipliées et agrandies, pour constituer les lacs intérieurs de la grotte du Dragon; ultérieurement le toit des convexités anticlinales s'est effondré, et a formé les dômes; le fond des concavités synclinales s'est creusé, et a recueilli les lacs et les siphons par lesquels ils communiquent peut-être. On peut voir sur mon plan et mes coupes que la Cueva del Drach n'est qu'une juxtaposition de grands fuseaux réunis par d'étroits boyaux; les fuseaux représentent les anticlinaux évidés en coupoles par désagrégation des strates; les boyaux sont des cassures secondaires, dont l'élargissement a fait des galeries de communication; géologiquement, ce travail n'est pas terminé; à l'époque actuelle, les grands coups de mer continuent sans doute l'élargissement, et provoquent des éboulements. Des restes de stalactites aériennes, visibles sur les falaises extérieures environnantes, comme au Pont d'Arc et sur les rives calcaires de l'Ardèche en France, laisseraient même supposer que la baie de Porto-Cristo et les anses latérales ne sont que d'anciennes cavernes effondrées: la profondeur à l'entrée de la baie est de 12^m,50 seulement.

La grotte est creusée, d'après la carte de Lozano, dans un calcaire tertiaire (miocène supérieur), caractérisé par un oursin fossile spécial (*Clypeaster altecostatus*), dont j'ai recueilli plusieurs coquilles dans les éboulis du dôme Moragues. Ce calcaire, très durci à l'air extérieur, à la surface du plateau, est excessivement tendre dans l'intérieur de la grotte: l'eau de mer doit le triturer très aisément en ce sable blanc mélangé de sel dont j'ai plus haut donné l'analyse. Quant aux eaux de pluie atmo-

sphériques, leur petite proportion d'acide carbonique dissout certainement, en traversant le plafond de la caverne, une quantité considérable de carbonate de chaux, ce qui explique l'abondance des stalactites et des stalagmites. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner les véritables *rascles* ou *lapiatz* ciselés par les pluies au bord du plateau, près de la mer.

Les grottes du terrain tertiaire atteignent rarement d'aussi grandes dimensions.

Au point de vue de la faune, M. F. Moragues m'a affirmé qu'on avait trouvé dans la caverne du Dragon un seul exemplaire d'une fourmi(?) aveugle. Les insectes aveugles n'y manquent point; j'en ai recueilli moi-même; mais nos essais de pêche dans les lacs sont demeurés infructueux : toutes les nasses placées ont été relevées vides.

Revenant à la température de la grotte du Dragon, je ferai remarquer qu'elle ne présente qu'à un très faible degré l'anomalie qu'on lui prêtait d'être chaude en hiver et glaciale en été. Un des derniers jours de janvier 1897, M. Moragues a bien voulu, sur ma demande, y faire les observations d'hiver suivantes :

	Porto-Cristo.	Vestibule de la grotte.	Lac Grande- Duchesse.	Lac des Délices.	Lac Noir.
Eau. . .	»	»	20°	19°,5	19°
Air. . .	9°,5	19°,5	22°	20°,5	20°
	(air extérieur.)				

La différence avec les chiffres que j'ai donnés plus haut est au maximum de 2° pour l'air et n'atteint pas 1° pour l'eau; elle peut même provenir en partie des thermomètres seuls, qui n'étaient pas les mêmes pour les deux séries d'observations.

Il est absolument inexact qu'il y fasse « une chaleur insupportable » (G. Bartoli), et qu'au lac de la Grande-Duchesse « l'air soit plus chaud, suffocant, moins abondant, et qu'il cause un malaise ».

L'air est seulement d'un demi-degré à deux degrés plus chaud que l'eau. Que la température soit un peu plus élevée en hiver qu'en été, cela n'a rien de contraire aux principes connus de la météorologie, grâce au peu d'épaisseur des voûtes : on sait en effet que la chaleur solaire estivale pénètre le sol très lentement, et met plusieurs mois à réchauffer l'intérieur des premières couches superficielles des terrains. Avec 5 à 10 mètres d'épaisseur seulement, il est tout naturel que le plafond de la caverne *rayonne* en hiver intérieurement et réchauffe légèrement l'air du souterrain ¹.

Il ne me reste plus qu'à rechercher comment la mer, de nos jours encore, continue à s'introduire dans la grotte du Drach. C'est cette recherche que nous avons effectuée le dimanche 13 septembre.

En examinant soigneusement, en bateau, le rivage au Sud-Ouest de la baie de Porto-Cristo, nous avons reconnu deux points d'accès possible pour la mer ², indépendam-

1. On a observé à Bruxelles, qu'« à 10 mètres de profondeur les saisons sont renversées » ; les chaleurs de juillet se font sentir en janvier et les froids de janvier en juillet. Mais l'oscillation annuelle n'est que de 1° à 8 mètres de profondeur. Des conditions et résultats identiques se rencontrent à la grotte du Dragon (Voir H. МОНН, *Phénomènes de l'atmosphère*, p. 102 ; Paris, Rothschild, in-8°, 1884).

2. Voir le plan de la baie au 45,000°, annexé à ma carte de la grotte du Dragon. La carte espagnole au 50,000° n'étant pas faite encore pour l'île de Majorque, le document le plus détaillé existant est la carte au 100,000° de l'hydrographie espagnole : je dois à l'obligeance de M. Caspari, du service hydrographique de la marine française, la communication de la copie française de cette carte. A cause de sa trop petite échelle, elle s'est trouvée insuffisante pour qu'on pût rapporter le plan de la caverne à celui de la surface ; elle m'a cependant donné le contour général de la baie et surtout la déclinaison magnétique de Porto-Cristo en 1896, soit 13° 47' 30" Ouest. Cela m'a permis de déterminer assez exactement la direction du Nord, et de fixer l'emplacement d'une base de cent mètres, que j'ai mesurée sur une grève de sable au fond de la baie de Porto-Cristo. L'angle Nord-Est du mur qui entoure l'entrée de la grotte du Dragon, et la tour de guet ou *atalaya* du XVII^e siècle, qui est bâtie juste au-dessus de la Cova des Coloms

ment des étroites crevasses des falaises et des invisibles siphons sous-marins.

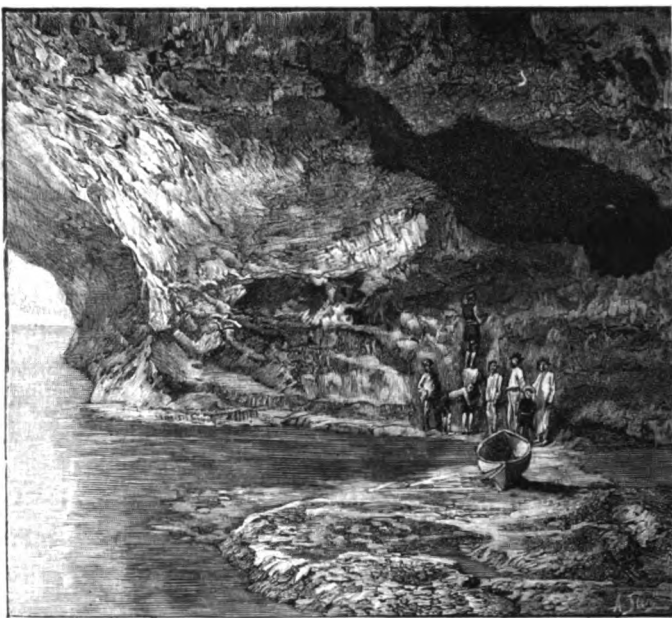
Le premier de ces points est la *Cova des Coloms* ou *Cueva de las Palomas* (grotte des Colombes), imposante ouverture cintrée de 40 mètres de largeur et 10 de hauteur. C'est celle que Vuillier, dans ses *Iles oubliées*, a désignée sous le nom d'« ouverture sur la mer », et qui a été indiquée comme « mettant les cavernes en communication avec la mer ».

La falaise ne mesure ici que 18 mètres d'élévation. Elle est surmontée d'une de ces pittoresques *atalayas*, ou tours de guet ruinées, élevées au ^{xvii}^e siècle (vers 1668) pour surveiller les côtes de Majorque et annoncer l'approche des pirates maures. Un système de signaux optiques les reliait toutes les unes aux autres, faisant autour de l'île une ceinture continue de télégraphes aériens qui convergeaient en un point central, la tour de l'Ange, à Palma.

J'espérais que la Cova des Coloms, si largement ouverte, nous permettrait de pénétrer assez loin sous terre pour retrouver vers la grande caverne quelque communication, demeurée invisible dans nos recherches intérieures des jours précédents. Cet espoir fut déçu. A 20 mètres du seuil, la grotte des Colombes devient un simple couloir sinueux, dont l'étroitesse, au bout d'une trentaine de mètres, ne laisse plus passage à un homme. Mais il est bien probable que, par là, quand la mer est grosse, les flots trouvent moyen de pénétrer jusque dans la salle Armand, distante d'environ 400 mètres d'après mon plan.

(grotte des Colombes), m'ont servi de repères pour les visées nécessaires avec la boussole à lunette. La triangulation et le calcul trigonométrique m'ont donné les distances de la caverne et de l'atalaya aux extrémités Est (respectivement 1,123 et 1,029 mètres) et Ouest (respectivement 1,040 et 1,009 mètres) de ma base. Ainsi, j'ai pu établir, avec une approximation suffisante, la superposition de la surface du sol au tracé intérieur de la grotte du Dragon. Les contours de la baie et de ses abords ont été sommairement tracés à la vue.

Ce qui atteste, pour moi, la justesse de cette hypothèse, c'est que sous la voûte même de la Cova des Coloms il s'est construit un grand gour calcaire sinueux, long de 25 mètres, exactement pareil à ceux que l'on trouve dans les cavernes à niveau d'eau variable. Lorsque, après les tempêtes, le calme renaît sur la Méditerranée, les eaux de la grotte du



Grotte des Colombes à Porto-Cristo, dessin de Slom, d'après une photographie de M. E.-A. Martel.

Dragon, remplie par le gros temps, refluent très vraisemblablement au dehors par la grotte des Colombes; mais, mélangées sous terre aux eaux douces d'infiltration, elles leur ont laissé de leur sel et emprunté, en échange, de leur carbonate de chaux : celui-ci se dépose sur le seuil de la Cova des Coloms et accroît le gour qui la barre complètement. Nous avons dû porter le Berthon par-dessus cette

barre pour visiter à fond la grotte. Ce gour calcaire est en quelque sorte le corollaire de la salure des lacs de la grande grotte. Il est représenté sur la photographie reproduite par la gravure ci-contre, montrant nos vaines tentatives pour découvrir quelque longue galerie dans les fissures du rocher.

Rien de plus curieux comme scène, ni de plus joli comme site, que ce tableau d'alpinisme spéléo-marin, encadré dans l'immense voussure romane, avec un fond de mer et de ciel confondus en un même azur.

L'autre point remarquable est une source sous-marine, révélée par divers indices, au bout de l'anse de Murtra, et à 700 mètres à l'Ouest de la Cova des Coloms : là, sous un encorbellement de strate calcaire, un bouillonnement agite la surface de la mer ; l'eau est beaucoup moins salée ; à 2 ou 3 mètres de profondeur, à travers des fissures de la roche, il se produit un jaillissement qui gêne la descente du thermomètre ; celui-ci marque (à un mètre sous l'eau) 20°,5, tandis que la Méditerranée est aujourd'hui (13 septembre) à 24°.

Je suppose que cette source est un échappement du lac Miramar, dont une extrémité se trouve, d'après mon plan, à moins de 100 mètres. La mer étant absolument calme, il suffit, pour qu'un siphon produise ici le jaillissement, que le niveau du lac Miramar se trouve seulement de quelques décimètres plus élevé : soit qu'il n'ait pas encore écoulé tout l'excédent apporté par les dernières tempêtes à travers la grotte des Colombes, soit que les eaux douces d'infiltration accroissent son volume et sa hauteur. Or, lors de notre visite, l'eau du lac devait être fort haute, atteignant presque la ligne calcaire de niveau supérieur que j'ai décrite plus haut ; et la Méditerranée était tout à fait tranquille. Lors des gros temps, je pense qu'ici le jeu du siphon est renversé, et que la mer, gonflée par les vents d'Est, s'élève assez pour pénétrer à son tour dans le lac

Miramar en refoulant la source sous-marine des jours calmes.

Tels sont les deux endroits visibles où une communication entre la mer et la caverne du Dragon est fort probable.

Le joli vase de terre cuite avec anses, trouvé par les égarés de 1878 et donné par eux à l'hôtelier Femenias, de Manacor, qui n'a jamais voulu s'en dessaisir à aucun prix, a été décrit comme une poterie romaine : on en a conclu que les Romains avaient connu au moins la Cueva Blanca. Je crois plutôt ce vase de fabrication arabe, à cause de sa forme et de son ornementation. D'un autre côté les parois noircies de la Cueva Negra démontrent l'action de la fumée ; mais jamais, depuis que les touristes visitent la grotte, on ne s'y est servi de torches. Et je penche à croire que vase et fumée doivent remonter au moyen âge, à une époque où la grotte servait soit de réceptacle et de cachette aux Maures, soit au contraire d'abri et de refuge aux Majorquins victimes de leurs pirateries.

Je n'ai point manqué de visiter aussi à Majorque la célèbre caverne d'*Arta* ou de l'Ermite, propriété de M. Tomas Quint de Zafortesa, à 20 kilomètres au Nord de celle du Drach. Elle était connue à fond depuis longtemps et citée par E. Reclus comme une des plus belles du monde ; le plan en était fait et exactement¹, et nous n'y avons rien trouvé de nouveau. Je n'ai que peu de chose à ajouter aux descriptions dont elle a été l'objet. Mesurant seulement 450 mètres de développement total et 180 mètres en droite ligne, et dépourvue de toute flaque d'eau, elle n'est renommée que pour sa grandiose ouverture de 35 mètres de hau-

1. Par M. PEDRO DE ALCANTARA PEÑA et reproduit dans l'*Album de las Cuevas de Arta y Manacor*, ainsi que dans l'article publié sur la caverne d'Arta par l'Annuaire de l'*Associacio d'excursions catalana* pour 1881, p. 316. Voir aussi VUILLIER, *loc. cit.*

teur et de 100 mètres de largeur, à 25 mètres (et non pas 50 mètres) à pic au-dessus de la mer, et pour la variété et la hauteur de ses concrétions et de ses voûtes; la profusion des unes et l'élancement des autres a dû faire jadis d'Arta un des plus admirables souterrains qui se pût voir, une splendide série de hauts décors d'opéra aux portants de calcite perdus dans les frises de stalactites. Hélas! bien plus encore qu'à Ganges et à Han-sur-Lesse, tout cela a été gâté, perdu, ruiné, anéanti par les torches résineuses employées pour la visite : une épaisse couche de suie recouvre toutes les parois et saillies de la grotte. Elle est noire comme l'intérieur d'une cheminée : partant, son principal attrait, le scintillement des concrétions, est détruit. Le désastre est irréparable. A peine si quelques piliers ont conservé un peu de leur éclat primitif, par exemple la *Reine des colonnes*, contrebutant si sveltement le plafond d'une salle élevée de 17 mètres, et dont la hauteur, que nous avons mesurée à l'aide d'une mongolfière, est de 15 mètres et non de 25 comme on le prétendait¹; la salle des drapeaux (*de las Bandieras*) possède la plus élevée de toutes les voûtes, 33 mètres.

Comme en mainte caverne, on a dit que la résonance du sol de l'entrée prouve qu'il y a des étages inférieures, qu'il suffirait de trouer ce sol pour les découvrir : ceci est une des grossières erreurs qui ont cours à propos des cavernes; une croûte de stalagmite est très sonore par elle-même, dès qu'elle recouvre un peu de terre, et sa résonance ne prouve pas du tout l'existence d'un sous-sol vide, au contraire.

La grotte d'Arta a été creusée par l'action combinée de la mer et des eaux d'infiltration, aux dépens de cinq ou six grandes diaclases verticales et parallèles, qui avaient préalablement fissuré la montagne. La température (16°) est notablement inférieure à la moyenne de Majorque.

1. *Album de las Cuevas de Arta y Manacor.*

En Catalogne, du 16 au 20 septembre, j'ai constaté que deux grottes célèbres étaient singulièrement surfaites.

L'une est celle de *Salitre*, à 100 mètres au-dessus du village de Collbato, dans la paroi méridionale du Montserrat; le *Guide d'Espagne* de Germond de Lavigne la décrit comme magnifique et lui attribue 5 kilomètres de développement; or elle n'a que 700 mètres environ, d'après le plan au 500^e fort bien dressé par un anonyme, et elle ne possède pas une seule concrétion digne d'être nommée. Sa plus haute voûte ne dépasse pas 15 mètres d'élévation, son point le plus profond est à 20 mètres en dessous de l'entrée (et non 56 mè.). Géologiquement, toutefois, il est intéressant de la voir creusée, principalement en hauteur, dans les fractures naturelles des étonnants poudingues nummulitiques du Montserrat. Et puis nous y avons fait, comme à la Cueva del Drach, une ample récolte d'insectes aveugles actuellement soumis à l'examen d'un spécialiste, M. Armand Viré. C'est une caverne à température non uniforme : le point le plus frais (et en même temps le plus bas) est à 14° C., et le plus chaud à 16° (au lieu de 9° à 20° comme le dit Germond de Lavigne).

La seconde grotte est celle de la *Foux de Bor*, à Bellver près Puigcerda, en Cerdagne, au pied de la Sierra de Cadi : on y était resté, dit-on, quatre heures sans en voir la fin; ce temps nous a suffi pour en explorer tous les recoins accessibles, — et pour n'y trouver qu'un labyrinthe sans attrait entre les strates disjointes d'une formation calcaire silurienne (?), superposée à des schistes anciens et inclinée à 40° sur l'horizon; nous n'avons pas réussi à aboutir au cours souterrain d'une belle source (altitude, environ 1,200 mètres) sortant, à 9° C., à 38 mètres au-dessous de la grotte qui lui sert parfois de trop-plein¹.

1. Alt. de Bellver 1,030 mèt. d'après M. le comte DE SAINT-SAUD (*Contribution à la carte des Pyrénées espagnoles*, p. 59, Toulouse, Privat, 1892); quatre observations barométriques successivement répétées sur

Au moins mon excursion en Catalogne a-t-elle eu pour résultat d'intéresser aux recherches spéléologiques la société du Centre Excursionista Catalano, dont plusieurs membres, MM. Osona, Vidal, Vintro, Galbany, Fons y Sagre, Castellanos, m'ont tenu charmante compagnie. Ils se proposent d'entreprendre des investigations méthodiques dans les cavernes de leur région. Souhaitons qu'elles produisent d'heureux résultats.

Quant à la classique caverne de Lombrive, près Ussat-les-Bains dans l'Ariège, elle m'a émerveillé (22 septembre) par la grandeur de ses proportions : c'est un ancien réservoir de source, des plus remarquables, dont le fonctionnement hydraulique n'a été expliqué par aucune des nombreuses descriptions déjà publiées¹; il reste beaucoup à dire et à faire à Lombrive, même après les difficiles explorations de M. Marty; c'est toujours un important sujet d'études; ma visite y a été trop hâtive pour que j'en parle dès maintenant. J'espère bien quelque jour pouvoir y compléter mes premières notes et en rapporter du nouveau.

II. — LES SCIALETS DU VERCORS

Je me suis laissé entraîner à de telles longueurs en décrivant la Cueva del Drach, qu'une bien courte place me reste pour le Dauphiné.

Aussi raconterai-je ailleurs² le détail des courses que j'ai faites sous ses massifs calcaires.

les altitudes du col de Tosas (1,800 mèt.), de Bourg-Madame (1,140 mèt.) et du col de Puymorens (1,931 mèt.), m'ont donné la même moyenne pour l'altitude de Bellver, soit 1,030 mèt.; la Foux est à 90 mèt. plus haut.

1. Voir Dr GARRIGOU, *Histoire de la caverne de Lombrive*, 1862; — Dr NOULET, *Etude de l'Ombrive*, Toulouse, 1882; — MARTY, *La grotte de Lombrive*, Toulouse, 1887. — E. TRUTAT, *Traces glaciaires dans la grotte de Lombrive*, Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 28 déc. 1885, etc.

2. *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 1896.

Il faut cependant que nos collègues du Club Alpin Français aient une idée de ce qu'ils pourraient trouver de neuf dans les chaînes secondaires de nos Alpes françaises.

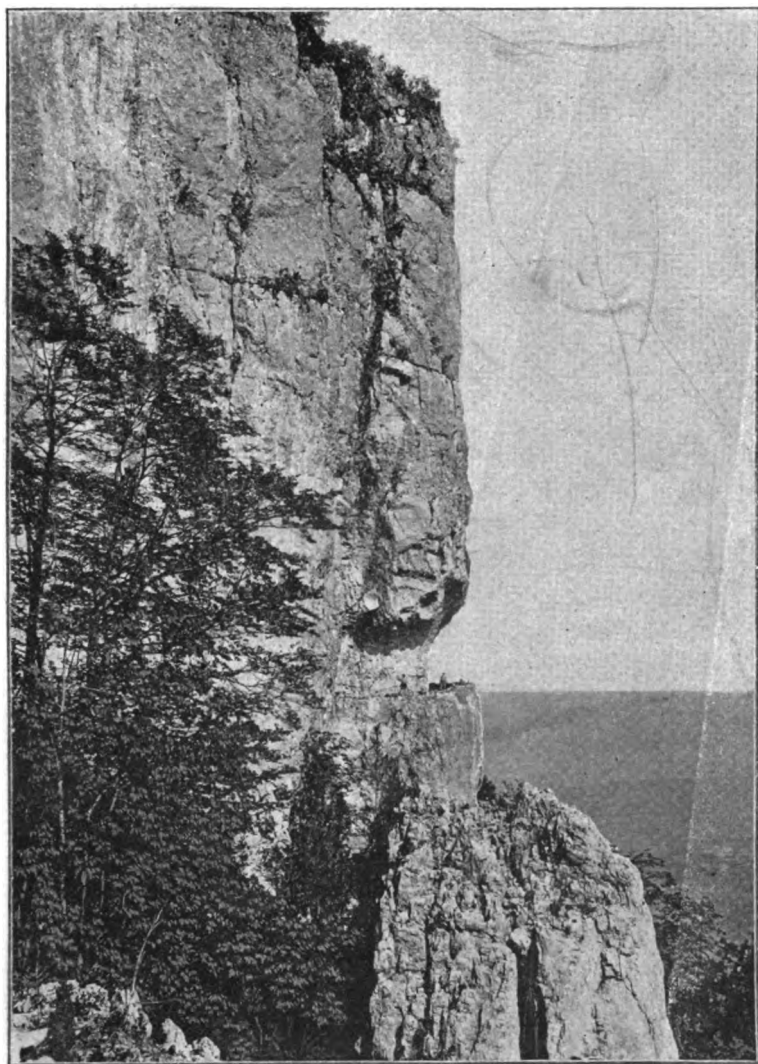
Le Vercors, pour la plupart des touristes, c'est le Grand-Veymont et ses annexes, les Grands-Goulets, les gorges de la Bourne et celles d'Engins. A juste titre, tout cela est célèbre et admiré.

On connaît moins la belle forêt de Lente, qui s'élève au Sud de Pont-en-Royans, entre 850 et 1,700 mètres, ses routes hardies construites par l'administration des forêts (voir la gravure ci-contre), et la vue surprenante de la Porte d'Urle (1,523 mètr.), taillée en « Brèche de Roland » à pic au-dessus du Diois. Tout près de là est la glacière de Font d'Urle, décrite par Browne (*Ice-Caves*, Londres, 1865).

On ne connaît pas du tout les abîmes ou puits naturels du Vercors, qui portent le nom local de *scialets*.

Depuis longtemps j'avais été renseigné, par M. L. Villard, de Lyon, sur cette région et sur le phénomène hydrologique du Cholet-Brudoux, que le nouveau *Dictionnaire de la France* de M. Paul Joanne décrit comme il suit (article *Cholet*, t. II, p. 981) :

Le Cholet ou Brudoux a deux branches mères ; « l'une coule d'un petit lac voisin du hameau de Fondurle » ; l'autre sort de la grotte du Brudoux (ou Brudour). Il inonde parfois le Pracourier ou Pré Courrier, « et se perd dans un *scialet* ou gouffre-entonnoir, après un cours de 6 kilomètres depuis le lac de Fondurle, de 3,600 mètres depuis la caverne... Le Pré Courrier est de toute évidence l'emplacement d'un lac antique : d'où son autre nom, le Pot de l'Étang. » Le Brudoux, « arrêté dans sa course par le coteau du Pas du Gile... se continue sous terre... et s'en va ressortir, après un trajet obscur de 3 kilomètres, sous le nom de Cholet, au grand rocher qui termine à pic, sur 300 mètres de hauteur, la vallée de Laval ; là il s'échappe de deux grottes, à 100 mètres au-dessus de la vallée ». Même,



**Nouvelle route forestière des rochers de Laval (forêt de Lente en Vercors),
photographie de M. Vernet.**

dans les années très pluvieuses, les eaux « montent jusqu'au niveau d'une troisième caverne qui les vomit en cascade, et le Cholet tombe de trois gueules au lieu de deux ».

Tout ceci demande un certain nombre de rectifications.

Il n'y a pas de lac à Font d'Urle; — ni de ruisseau extérieur depuis Font d'Urle jusqu'à la caverne; — aux basses eaux, le Brudoux se perd de nouveau sous terre à 300 mètres de la caverne qui lui donne issue; — ce n'est jamais dans des gouffres-entonnoirs qu'il disparaît, mais dans des cribles de terre et de cailloux, impénétrables comme les pertes du Bandiat et de la Tardoire en Charente, comme les *Sauglöcher* (suçoirs) du Karst autrichien; — le Pot de l'Étang n'est qu'une des nombreuses dépressions du Pracourier; — enfin, le Cholet, à l'étiage, sort, non pas de deux grottes, mais d'une fissure étroite de rocher dont l'eau occupe toute la section, à 770 mètres, au pied du col de Marine qui est à 1,000 mètres d'altitude; la falaise de Laval a donc 230 mètres seulement.

Du 12 au 15 juillet, avec mon ami A. Delebecque, l'auteur du bel *Atlas des lacs français*, j'ai examiné le régime hydrologique souterrain de la forêt de Lente, depuis la Porte d'Urle jusqu'à la sortie du Cholet.

Grâce à l'extrême obligeance de M. Antelme, conservateur des forêts, et de M. Vernet, inspecteur-adjoint à Valence, nous avons pu, pendant quatre jours, établir notre quartier général à la maison forestière de Lente (plaine de Pracourier, 1,087 mèr.), et les gardes forestiers nous ont prêté le plus dévoué et utile concours, notamment le brigadier M. Bouillanne et M. Dillenseger.

Dans le voisinage même de la Porte d'Urle, les pâturages de *Font d'Urle* sont parsemés d'une foule d'entonnoirs naturels. Les uns, de quelques mètres de diamètre et de creux, sont parfois très rapprochés et comme disposés en chapelets; les autres, crevasses étroites et de pro-

fondeur inconnue, rappellent les avens des Causses; d'autres encore, beaucoup plus larges que profonds, semblent des amorces de thalwegs inachevés, barrés par des seuils à leur extrémité d'aval, comme les *Kesselthäler* (vallées-chaudrons) du Karst.

Tous servent actuellement de points d'absorption aux pluies et à la fonte des neiges.

La fissuration du calcaire crétacé a favorisé singulièrement la création de ces pertes, si même elle n'en a pas été la cause première. La *glacière naturelle de Font d'Urle* est un de ces points d'absorption.

Un peu plus bas, à la ferme de Font d'Urle, un bassin fermé mesure de 300 à 500 mètres de diamètre. Sur son flanc Sud-Ouest une petite source (température 5°,5, altitude 1,475 mètr.) sourd au recouplement de quelque lit argileux; elle forme un ruisseau qui parcourt le bassin, le remplit sans doute partiellement après les grandes pluies (ce qui a fait croire à l'existence d'un lac), et se perd dans une fente impénétrable (altitude 1,460 mètr.) à l'extrémité Nord-Est.

Les innombrables points d'absorption analogues, nommés en Vercors des *pots*, et situés entre 1,350 et 1,500 mètres d'altitude, entre le col de Vassieu et le Pas de l'Infernay, sont l'origine certaine du Brudoux souterrain.

A 2 kilomètres au Nord de la Porte d'Urle, un thalweg commence à se dessiner; il est toujours à sec, si ce n'est après les très violents orages (c'est la première des deux branches mères du Dictionnaire Joanne). Il descend vers le Nord en s'accroissant pendant deux autres kilomètres, jusqu'à un admirable porche de caverne percé sur sa rive gauche et d'où s'échappe le ruisseau pérenne, quoique fort variable, du *Brudoux* ou *Brudour* (altitude 1,220 mètr.).

En pleine et grandiose forêt de hêtres et sapins séculaires, c'est un singulier coup de théâtre de voir s'ouvrir béante une de ces belles arcades calcaires que l'on n'a



Dans la rivière souterraine du Brudoux (Vercors), dessin de Slom,
d'après un croquis de M. E.-A. Martel.

coutume de rencontrer que dans des plaines arides et dénudées. Là, le Brudoux se livre, avant de sortir, à tous les caprices des rivières souterraines, coupées de cascades, rapides, siphons et bassins. Il est, sans doute possible, le collecteur général de toutes les absorptions du plateau d'Urle, comme Vaucluse pour les avens du Ventoux.

Notre exploration a été arrêtée, à 400 mètres de l'entrée, par l'extrême difficulté du parcours : le bateau n'a pas pu pénétrer dans les cent derniers mètres ; un garde forestier et moi-même nous sommes successivement tombés dans l'eau à 5°,5, température plus que fraîche et désagréable. La gravure ci-contre représente ma chute, provoquée par le glissement d'une échelle servant de pont fragile en travers d'une expansion de la galerie.

Sur le versant droit (oriental) de Pracourier, nous sommes descendus dans le *scialet Félix* (alt. 1,090 mètr.), profond de 110 mètres, à peu près à mi-distance entre la grotte du Brudoux et le col de Marine. Des fissures impénétrables et un bouchon d'argile (que les infiltrations seules peuvent franchir) le terminent à peu près par 980 mètres d'altitude. Théoriquement, le cours souterrain du Brudoux doit passer à une bien faible distance du fond du gouffre.

Le scialet Félix, comme tous ses semblables, sert certainement, en temps de pluie, d'affluent plus ou moins direct au cours d'eau mystérieux ; il faudrait donc, conformément à l'importante recommandation que je ne cesse de faire depuis 1891, interdire absolument le jet des cadavres des bêtes mortes dans les scialets du Vercors, comme dans les avens des Causses, pour éviter la contamination des sources ; à diverses reprises (la dernière fois en 1885), les bœufs morts d'épizootie dans la ferme du Mandement ont été précipités dans le scialet Félix, où nous avons retrouvé des monceaux de leurs ossements : on

n'insistera jamais assez sur les dangers de cette funeste pratique.

La source pérenne du Cholet, au pied du col de Marine, est, je l'ai dit, une fissure impénétrable. Elle possède deux trop-pleins; le premier est largement ouvert à gauche sous un encorbellement de rocher; mais il est rendu inaccessible par la profondeur du bassin d'eau qui se trouve au pied. Une échelle rigide, de 15 à 18 mètres de hauteur, permettrait d'y atteindre et de retrouver par là le cours souterrain et peut-être d'importantes grottes, pourvu toutefois que la pénétration ne fût pas arrêtée par un siphon.

Le second trop-plein, situé plus haut que le premier, et à droite, n'est nullement une grotte, mais une source temporaire *aveuglée*, c'est-à-dire complètement bouchée par les rochers éboulés. Il ne fonctionne que rarement. Donc si la source du Cholet a trois déversoirs, un seul est une *gueule de caverne*, et encore l'eau n'en sort-elle qu'après les longues pluies. La disposition intérieure ressemble sans doute à celle du Boundoulaou dans l'Aveyron (Voir mes *Abîmes* et l'*Annuaire* de 1892).

III. — LES « CHOURUNS » DU DÉVOLUY

Sauvage et fier Dévoluy! Ton cirque intérieur de Saint-Étienne, si loin des chemins de fer et des routes battues, n'a pas que des croupes grises et des clapiers de pierres morainiques : les Étroits de Saint-Étienne, profonds de 50 mètres et larges d'un seul, vaudront peut-être les gorges du Fier quand on y aura disposé de commodos passerelles; la cluse de la Baume, immense portail par lequel la Souloise s'échappe vers le Nord, vers le Drac, atteint à la grandeur du Höhlenthal dolomitique, près de Toblach; et la double source des Gillardes, filtrant au pied d'éboulis

chaotiques qui l'ont aveuglée, pose sous le cœur du Dévoluy un aussi grand problème qu'à Vaucluse. Aux Gillardes reparaissent toutes les eaux de pluies absorbées par le calcaire fissuré du Dévoluy central; par ses abîmes aussi, qui ne sont plus des *scialets*, mais des *chouruns* (*chouduns* ou *chaurienes* du Dictionnaire Joanne¹).

Dans aucun de ces gouffres on n'était descendu avant 1896, avant la mémorable expédition (mémorable pour son étourdissante gaieté) où la bande des grands « chourineurs » (ainsi baptisée par l'excellent conservateur du musée de Gap, M. David Martin, organisateur de l'expédition) commença d'ouvrir leurs entrailles : à l'auteur de ces lignes s'étaient joints MM. l'abbé Martin, archiprêtre du Dévoluy; David Martin, son frère; André Lory, préparateur à la Faculté des sciences de Grenoble, digne héritier d'une grande renommée géologique alpestre; Henry Vésignié, de Paris; Sibour, de Gap; Serres, de Montmaur; Philomen Vincent, le guide bien connu, compagnon habituel de notre collègue M. P. Moisson.

Pendant les trois journées du 31 juillet au 2 août, nous visitâmes plusieurs chouruns, dont deux spécialement intéressants.

L'un, situé à mi-côte entre le village d'Agnières (1,270 mètr.) et le Pic Costebelle (2,380 mètr.), par 1,740 mètres d'altitude, s'appelle le *chourun Clot* (ou *du Clot*) : ce n'est autre chose qu'une glacière naturelle, de dimensions modérées, mais tout à fait originale. Un entonnoir plein de neige, long à l'ouverture de 18 mètres et large de 4^m,50, mène, par une pente de 45°, à 25 mètres de profondeur, au bord d'un trou vertical de 15 mètres à pic et de un à

1. Article *Dévoluy*, t. II, p. 1226 : « Les *Chouduns* ou *Chaurienes* du massif d'Aurouse, cavités descendant perpendiculairement à une énorme profondeur et restées inexplorées jusqu'à ce jour. » D'après M. David Martin, de Gap, le mot *chourun* aurait, en arabe, le sens de « gouffre ».

deux mètres de diamètre. La descente dans ce tube, que la glace tapisse d'un revêtement poli et hérissé de stalactites fragiles, est assez malaisée : à chaque échelon dont je m'abaisse sur l'échelle de cordes, il me faut massacrer à coups de pied et de poing toutes ces belles concrétions d'eau congelée, que le frottement des cordes me ferait tomber sur la tête, une fois en bas ; au moins, tout cela se reformera plus vite que des draperies de calcite. Le puits aboutit à une galerie, en pente douce d'abord, puis inclinée jusqu'à 50° ; sol, parois, et plafond élevé de 5 à 10 mètres, sont entièrement recouverts d'une épaisse couche de glace dure et transparente ; au début, je taille des pas dans la glace avec la pointe du bâton ferré ; puis, après une vingtaine de mètres de parcours, l'inclinaison devient telle que je ne puis plus me tenir debout ; comme un simple paquet, je me laisse glisser sur la glace, retenu par la corde attachée à ma ceinture de pompier et manœuvrée d'en haut par une équipe d'hommes qui entend à grand'peine mes commandements. J'atteins ainsi 70 mètres de profondeur totale dans une petite salle que la glace ferme presque entièrement : elle ne laisse que d'étroites fentes où passe la main ; au delà, j'entends un suintement d'eau qui dénonce une prolongation, mais il faudrait démolir à coups de pioche l'épaisse banquise, et nous ne sommes point outillés pour ce long et pénible travail. Il serait digne de tenter de vrais alpinistes, curieux de glaciers souterrains. Peut-être leurs efforts feraient-ils découvrir d'autres galeries, conduisant vers le grand collecteur des Gillardes les eaux de fonte de cette glacière, que j'ai trouvée toute suintante de dégel à la température de + 0°,5 C.

Le second chourun, dit *chourun du Camargnier* ou de *Pré de Laup*, s'ouvre à côté de cinq ou six autres, au pied oriental du Grand-Ferrand, par 1,550 mètres d'altitude, entre la cote 1,527 de la carte au 80,000^e et l'escarpement

qui termine la crête de l'Étoile. Son ouverture, représentée par la gravure ci-dessous, est une crevasse de 5 mètres de longueur sur 0^m,60 à un mètre de largeur; l'intérieur, dé-



Ouverture du *chourun* de Pré de Laup (Dévoluy), dessin de Slom, d'après une photographie de M. H. Vésignié.

pourvu de glaces (temp. 5°,5 C.), est un excellent type d'abîme normal creusé par les eaux engouffrées, avec un joli premier puits d'érosion de 32 mètres; ce puits nous a conduits, à 55 mètres de profondeur totale, à une étroite lucarne impénétrable, par où les pierres jetées tombaient

au moins 20 mètres plus bas. Comme à Jean-Nouveau (Vaucluse), Combelongue (Aveyron), Hures (Lozère), etc., le pic et la pioche permettront, seuls, de connaître cet étage inférieur. Il recueille aussi les eaux de suintement infiltrées parmi les strates calcaires de la montagne, et les dirige certainement vers les Gillardes.

Le fameux puits jaillissant des *Bancs*, où nous n'avons pu pénétrer que de quelques mètres, sert de trop-plein à l'une des artères souterraines du Dévoluy. Ses dernières « éruptions » sont de 1885 et 1891.

M. Vésignié a exploré d'autres cavités de cette région, au mois de septembre 1896, avec M. David Martin. Il fera lui-même le récit de ses recherches.

Il est bien manifeste que les innombrables « chouruns » du Dévoluy sont, comme les avens des Causses et de Vaucluse, les drains alimentaires de la grande source de la contrée. La provenance élevée de l'eau des Gillardes est prouvée par sa basse température ($6^{\circ},5$ C.), puisque, à 900 mètres d'altitude environ, elle n'est que d'un demi-degré plus chaude qu'une petite fontaine (6° C.) située vers 1,540 mètres d'altitude, à côté du chourun de Pré de Laup. Le problème est exactement le même que pour tous les plateaux calcaires du monde, dépourvus d'eaux courantes à leur surface et dotés de puissantes sources à leur base ; la conclusion est la même que pour toutes mes précédentes recherches souterraines. L'énigme n'est résolue que par en haut, pour les puits naturels seuls : ce sont bien eux qui, en absorbant les pluies, vont constituer les rivières souterraines aboutissant aux grandes fontaines. L'autre partie du problème, la concentration de toutes ces veines capillaires en une seule artère, à l'image de la circulation du sang, de la sève des arbres et des rivières artificielles, reste à résoudre presque partout. Adelsberg en Autriche, Marble-Arch en Irlande, la Goule

de la Baume dans l'Ardèche, etc., ont fait voir de réels confluent souterrains. Combien en reste-t-il à découvrir sous les formations calcaires de la France, avant de pouvoir dresser la carte hydrologique souterraine du Jura, des Alpes dauphinoises et provençales, des Cévennes, des Pyrénées, des Charentes, etc., avant de pouvoir diriger le régime, maîtriser les crues et prévenir les baisses de capricieuses fontaines comme le Lison, Sassenage, Vaucluse, la Sorgues d'Aveyron, la Touvre, etc. ? L'avenir le dira, et viendra certainement à bout de cette immense tâche, la conquête des rivières souterraines.

J'ai démontré, en 1896, que le Dauphiné possède aussi les siennes, parfaitement inconnues. Leur situation est privilégiée, en plein domaine des alpinistes. Puissent ceux-ci se laisser séduire par les problèmes qu'elles leur posent, et appliquer à les résoudre leur ingéniosité et leurs forces éprouvées.

E.-A. MARTEL,

Membre du Club Alpin Français

(Sections de Paris et de la Lozère et des Causses).

XIV

EN TRANSCASPIE

(PAR M. ALEXANDRE BOUTROUX)

C'est bien un des signes les plus évidents des progrès de la civilisation que de constater qu'aujourd'hui on peut aller, en seize jours environ, de Paris en Sogdiane, à l'antique Maracanda, la ville fondée par Alexandre le Grand presque au point le plus éloigné qu'il ait atteint dans l'Asie centrale au cours de sa célèbre expédition, et dont on retrouve le nom dans Samarcande, la capitale de l'immense empire de Tamerlan : c'est-à-dire dans des contrées qui étaient fermées aux Européens il y a trente ans¹. Cela est dû aux rapides progrès des Russes dans leurs conquêtes, à leur facile assimilation des populations qu'ils ont vaincues, à leur force d'expansion, aux talents précieux qu'ils ont reçus de la nature pour transformer leurs ennemis de la veille en amis du lendemain ; cela est dû surtout au général Annenkof, qui a construit la célèbre ligne militaire d'Ouzoun-Ada à Samarcande. Cette construction a été faite de 1883 à 1888, et, pour parler exactement, elle s'est achevée le 15 mars 1888, lorsque le premier train est entré dans la gare de Samarcande.

V1. ARMINIUS SAMBÉRY, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie Centrale, de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarcande, par le grand désert Turcoman*, traduit de l'anglais par E.-D. Forgues ; Hachette et C^o. n-18, 18 65.

Je dois tout d'abord adresser mes remerciements aux explorateurs et voyageurs qui ont visité les premiers ces contrées et qui les ont fait connaître : ce sont principalement des Français, ou des étrangers qui ont écrit en français, et je dois citer quelques noms auxquels ira spécialement ma gratitude. Je veux parler de MM. Bonvalot, Capus, de Ujfalvy; de M. Edgar Boulangier, l'auteur d'un excellent récit de voyage *De Paris à Merv*, qui peut servir de guide; de M. Moser, du commandant de Pontevès de Sabran, de M. Jules Leclercq, président de la Société de géographie de Bruxelles; du comte de Cholet, qui assista aux délimitations de la frontière entre la Russie et la Perse; du baron Benoist-Méchin, l'un des rares voyageurs qui aient traversé l'Asie dans sa plus grande largeur, de Téhéran à l'Océan pacifique. Je serais ingrat si je ne mentionnais pas d'une façon toute spéciale mon collègue et ami M. Édouard Blanc. Ses nombreuses publications, notamment les articles qu'il a fait paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, la libéralité avec laquelle il a mis à ma disposition ses photographies, ses documents de toute nature, et les œuvres d'art qu'il a rapportées de ces contrées lointaines; tout cela m'a permis de préparer mon voyage avec soin avant mon départ¹.

1. GABRIEL BONVALOT, *De Moscou en Bactriane*, in-18, 1884, librairie Plon. Du même : *Du Kohistan à la Caspienne*, in-18, 1886, librairie Plon. — GUILLAUME CAPUS, *A travers le royaume de Tamerlan*, in-8°, 1892, chez Hennuyer et C^{ie}. — CH. DE UJFALVY, *Les Aryens au Nord et au Sud de l'Indou-Kouch*, in-8°, 1896, chez Masson. — EDGAR BOULANGIER, *Les Russes dans l'Asie Centrale et le chemin de fer Transcaspien. Voyage à Merv*, in-12, 1888, Hachette et C^{ie}. — H. MOSER, *A travers l'Asie Centrale. La steppe Kirghise, le Turkestan Russe*, in-8°, 1885, librairie Plon. — JEAN DE PONTEVÈS DE SABRAN, *Notes de voyage d'un hussard. Un Raid en Asie*, in-18, 1894, 7^e édition, Calmann Lévy. — JULES LECLERCQ, *Du Caucase aux monts Alaï*, in-18, 1890, librairie Plon. — COMTE DE CHOLET, *Excursion en Turkestan et sur la frontière Russo-Afghane*, in-18, 1889, librairie Plon. — BARON BENOIST-MÉCHIN, *Voyages à travers le Turkestan*, extrait du *Bulletin de la Société de géographie*, 1^{er} trimestre, 1883. — ÉDOUARD BLANC, *Notes de voyage en*

Ce ne sont pas seulement les traces d'Alexandre le Grand qu'on va retrouver dans les provinces transcaspiennes et dans le Turkestan russe; ces contrées ont vu passer d'autres conquérants illustres, notamment Gengis-Khan et ses successeurs, puis le terrible Tamerlan, de son vrai nom Timour Lenk, qui était manchot et boiteux. Leur histoire est peu connue, en France tout au moins¹, où nous nous représentons ces grands conquérants mongols simplement comme des barbares qui ont détruit toute trace de civilisation sur leur passage et qui ont fait de telles hécatombes humaines que, depuis qu'ils ont traversé, conquis et occupé l'Asie, le chiffre de la population dans ces contrées a considérablement baissé, si bien qu'aujourd'hui encore il est beaucoup moindre qu'avant leur apparition.

Eh bien! ces jugements trop sommaires sont inexacts en partie, et il y a lieu de distinguer entre l'action de Gengis-Khan et celle de Tamerlan. L'un et l'autre ont fondé les deux plus vastes empires qui aient jamais paru sur la terre, beaucoup plus vastes même que l'empire d'Alexandre le Grand ou l'empire romain. Ces empires ont compris la majeure partie de la Chine, de la Mandchourie, de la Sibérie, le Turkestan entier, l'Afghanistan, l'Inde presque tout entière, la Perse, le Caucase, la plus grande partie de l'Asie Mineure, de la Pologne et de la Russie. L'un et l'autre de ces deux vastes empires mongols, par suite même de leur étendue, se sont démembrés après la mort de leurs fondateurs, comme cela était déjà arrivé après la mort d'Alexandre le Grand.

Asie Centrale : Samarkande, la Question du Pamir, le Turkestan russe, A travers la Transsylvanie; dans la Revue des Deux Mondes des 15 février et 1^{er} décembre 1893, 15 janvier, 1^{er} avril et 15 juillet 1895.

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, il a paru un volume qui a comblé en partie cette lacune, puisqu'il raconte l'histoire des Mongols depuis les origines jusqu'à la mort de Tamerlan. Voyez : LÉON CABUN, *Introduction à l'histoire de l'Asie, Turcs et Mongols, des origines à 1405*, in-8° de 519 pages, 1896, chez Armand Colin et C^{ie}.

Quelques dates peuvent être nécessaires pour préciser les idées. Entre la naissance de Gengis-Khan et la mort de Tamerlan, il s'écoule deux cent cinquante années. Gengis-Khan est né en 1155, Tamerlan est mort en 1405 à l'âge de soixante-neuf ans. A ces deux siècles et demi, il faut ajouter un siècle et demi pendant lequel les successeurs de Tamerlan ont continué à être puissants.

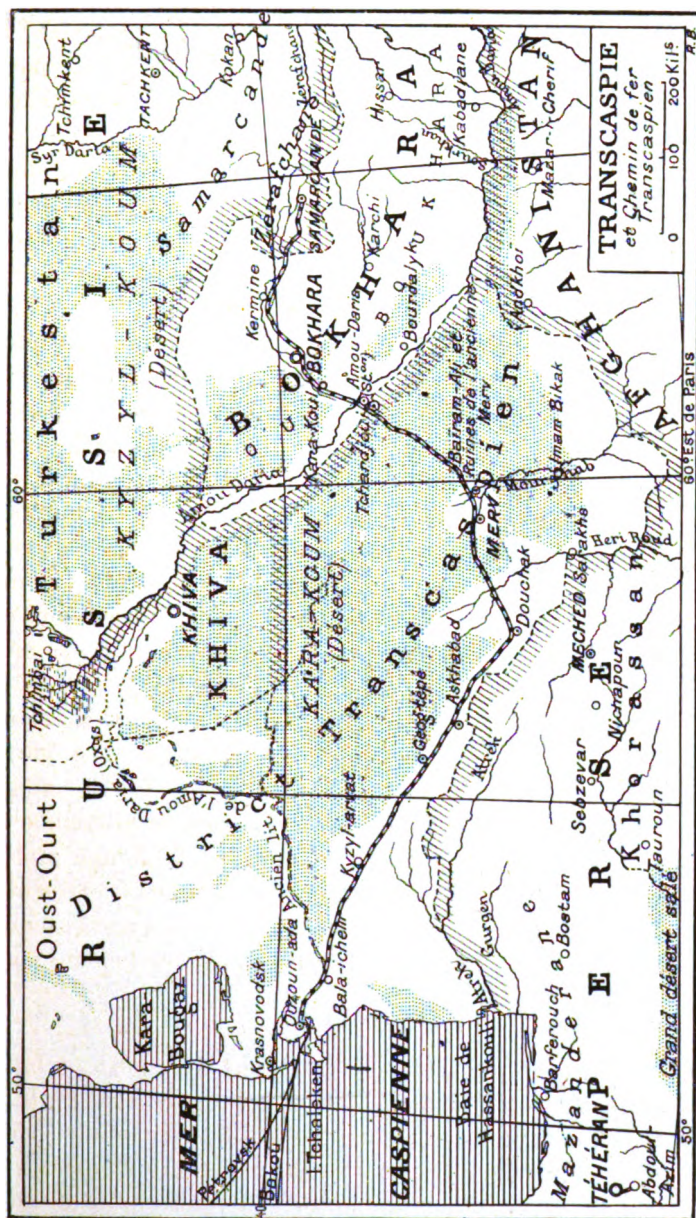
Mais, si les procédés de conquête de ces deux conquérants ont été trop souvent les mêmes, s'ils ont consisté principalement dans la cruauté, dans la terreur, dans la mort employées comme moyens de domination, leur esprit personnel et leurs moyens de gouvernement ont été très différents. Gengis-Khan et ses successeurs pratiquaient la tolérance religieuse ; ils ont reçu à leur cour des voyageurs européens, des ambassadeurs du pape, de nos rois, notamment de saint Louis ; et les moines qui étaient ainsi envoyés en ambassade étaient autorisés à prêcher la religion chrétienne. Les souverains mongols laissaient les Vénitiens et les Génois commercer dans leurs États. Nous avons des récits d'un certain nombre de grands voyageurs religieux et laïques, entre autres celui de Du Plan de Carpin, un franciscain italien qui a été envoyé au Grand Khan par le pape Innocent IV, et qui a séjourné en Asie de 1245 à 1247. Il faut citer aussi la relation très curieuse de Rubruquis, qui nous fait connaître les mœurs des habitants de l'Asie Centrale et de la Chine. Rubruquis était un cordelier flamand que saint Louis envoya en Tartarie au milieu du ^{xiii}^e siècle.

Le célèbre commerçant vénitien Marco Polo resta dix-sept ans à la cour de Koublai-Khan, le petit-fils de Gengis-Khan, dans le Nord de la Chine. Il traversa l'Asie dans sa plus grande largeur, tout comme le baron Benoist-Méchin et M. Grenard, le jeune survivant de la mission Dutreuil de Rhins, l'ont fait depuis. Marco Polo visita ensuite le Japon, l'Inde, les îles malaises, Java, et rentra en Europe

en 1295. On sait combien son voyage, qui nous est parvenu en français-picard, en italien, en latin, et en plusieurs autres langues, est aujourd'hui précieux; comment ce récit, qui avait paru tout d'abord mensonger, a été reconnu exact, ayant été écrit ou dicté par un homme qui avait bien su peindre les choses qu'il avait vues. A cette époque, les Mongols étaient bouddhistes, ou tout au moins ils pratiquaient l'indifférence religieuse.

C'est lorsque les populations du Turkestan eurent embrassé la foi de Mahomet qu'elles devinrent fanatiques et intolérantes. Cette intolérance ferma aux Européens l'empire du terrible Tamerlan, de ce Tamerlan qui fut le plus grand massacreur d'hommes, car on sait qu'il éleva, dans l'Inde, une pyramide de quatre-vingt-dix mille têtes! Cependant ce sauvage lui-même n'était pas étranger à toute culture; il avait fondé ou il entretenait des écoles nombreuses, il a élevé des monuments pleins de grandeur et de beauté; mais on chercherait vainement dans ces monuments un élément quelconque emprunté à sa race, à la race touranienne. Tous ces grands conquérants mongols ont subi l'influence du peuple vaincu, plus civilisé que le vainqueur: ils ont employé comme architectes et comme savants des Persans, qui sont certainement le peuple le plus artiste de toute l'Asie. Comme plan, comme procédés d'exécution et de décoration, les monuments construits par Tamerlan, par ses prédécesseurs et ses successeurs, ressemblent à ceux élevés en Perse par les Persans eux-mêmes.

Après ce préambule, nous allons parcourir la ligne d'Ouzoun-Ada à Samarcande, refaisant pas à pas et de la manière la plus simple mon voyage de l'été dernier. J'indiquerai mes impressions au fur et à mesure qu'elles se sont produites; ce sera une sorte de transcription de mes notes de voyage. Après les savants et volumineux ou-



vrages qui ont été publiés sur ces contrées, je crois que ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont les souvenirs personnels d'un homme qui est allé là et qui peut dire : « Telle chose m'advint. »

Mais reprenons les choses de plus haut, ou plutôt de plus loin, c'est-à-dire de Paris même, afin de me permettre de retracer sommairement mon itinéraire, et d'indiquer, par suite, comment on peut refaire le beau voyage que j'ai accompli l'année dernière. Il est un peu long et ne laisse pas que d'être assez fatigant, puisque, pendant une absence de deux mois et demi, j'ai dû passer vingt et une nuits en chemin de fer : mais on est largement récompensé par des spectacles variés, par la vue de peuples et de pays très différents les uns des autres, et par la contemplation des ruines gigantesques qu'on rencontre dans l'Asie Centrale.

Je suis entré en Russie après avoir traversé la Pologne autrichienne et la Galicie, c'est-à-dire que j'ai passé par Cracovie et Lemberg. La première ville russe que j'ai visitée est Berditchef : c'est l'endroit du globe où la population israélite est le plus dense. Pour en donner une idée, il me suffira de rappeler que Berditchef est comme la Jérusalem de l'Europe moderne, puisque sa population est composée de plus de 90 pour cent de Juifs : sur 80,000 habitants, il y a 72,000 Juifs.

Je me suis ensuite dirigé sur Kief, la capitale de la petite Russie, et Kharkof, grande ville de 180,000 âmes, placée au milieu de ce que les Russes appellent le *Tchernoziom*, c'est-à-dire la *terre noire*. Cette région est la plus fertile de la Russie ; la terre arable, l'humus, y a une profondeur de plusieurs mètres. Malgré cela, les agriculteurs russes, soit dit en passant, se plaignent tout autant que les agriculteurs français ; ils produisent beaucoup de blé, mais il faut croire qu'ils ne peuvent pas le vendre avantageusement.

De Kharkof j'allai à Taganrog, à l'embouchure du Don, d'où partait le blé au moment où l'exportation florissait; puis, de là, à Rostof-sur-le-Don. Cette ville est ainsi appelée pour la distinguer d'une autre Rostof, que j'avais visitée l'année précédente, ville archéologique qui offre le spectacle des monuments les plus anciens de la civilisation russe, et qui est située dans le gouvernement d'Iaroslaf, au Nord de Moscou.

Je visitai ensuite Piatigorsk (dont le nom signifie les « Cinq montagnes ») et Kislovodsk (les « Eaux amères »). Ce sont deux villes d'eaux situées au pied et au Nord-Ouest de la chaîne du Caucase, sur laquelle on a de là une vue magnifique, notamment sur l'Elbrouz, qui s'élève à 5,631 mètres.

Poursuivant mon voyage, j'arrivai à Vladikavkas (dont le nom signifie « Qui domine le Caucase »), ville de 32,000 habitants, où s'arrête le chemin de fer. A partir de ce point on suit la route postale du Darial, ou route militaire de Géorgie, longue de 201 verstes (210 kilomètres environ), qui traverse la chaîne du Caucase et conduit à Tiflis, après avoir franchi un col de 2,432 mètres, et passé au pied du mont Kazbek (5,044 mèl.).

De Tiflis, capitale de la Géorgie et du Caucase, je ne dirai rien, parce que j'aurais trop de choses à en dire, et parce que ce n'est pas mon sujet. Cette ville est reliée par le chemin de fer à Bakou, ville de 60,000 âmes, célèbre par ses puits de pétrole, et où nous nous embarquons sur la mer Caspienne, généralement fort agitée. Cependant, le 14 septembre 1895, elle nous fut clémente, et au bout de vingt heures nous abordions à Ouzoun-Ada (la « Longue Ile »); mais elle se vengea à notre voyage de retour, où nous essayâmes une véritable tempête.

Le pont du bateau nous présentait une image des races variées qu'on rencontre dans ces contrées. Arméniens, Persans, Juifs, Russes, Tartares, Turkmènes se trouvaient

mélangés, offrant le spectacle de leurs costumes et de leurs mœurs. Les cabines de première classe étaient occupées par des fonctionnaires russes, civils et militaires, qui rejoignaient, maussades et en rechignant, leurs postes en Transcaspie, après être venus passer leurs vacances dans leur patrie, au milieu de leurs familles. Ils parlaient presque tous fort bien notre langue. Je rencontrai parmi eux un jeune officier de la garde impériale russe qui voyageait en touriste. Il fut mon compagnon fidèle pendant mon séjour au delà de la mer Caspienne, et le même bateau nous ramena ensuite à Bakou. Nous touchâmes au retour au port de Krasnovodsk (les « Eaux rouges »), ainsi nommé à cause de la couleur du rocher sur lequel la ville est placée. C'est là qu'on abordait avant l'établissement de la ligne de chemin de fer dont nous allons parler.

A Ouzoun-Ada, le désert commence immédiatement : les sables s'avancent jusqu'au bord de la mer et supportent directement les maisons. C'est un séjour peu enviable que celui d'Ouzoun-Ada, et tel est bien le sentiment des fonctionnaires qui sont obligés d'y séjourner.

La ligne du chemin de fer d'Ouzoun-Ada à Samarcande a une longueur totale de 1,434 kilomètres. On fait le trajet en soixante heures, ou deux jours et demi.

La disgrâce où le général Annenkof est tombé depuis n'est pas une raison pour refuser au créateur du chemin de fer transcaspien le tribut d'honneur qui lui est dû. Véritablement, quand on voit les difficultés qui ont été vaincues, on comprend (et c'est l'avis de tous ceux qui ont examiné ce travail) que sans l'énergie, sans l'habileté, sans l'adresse du général, jamais pareille œuvre n'aurait été accomplie, et je ne puis m'empêcher d'exprimer ici toute l'admiration qu'elle m'inspire.

Le chemin de fer transcaspien est une ligne stratégique, qui n'est pas ouverte au commerce. Pour y circuler, il faut faire demander par notre ambassadeur à Saint-Péters-

bourg une autorisation au grand État-major russe ; les autorités locales en Transcaspie ou au Caucase, et le gouverneur général du Caucase lui-même, n'auraient pas qualité pour autoriser la circulation sur cette ligne. Mais j'ai hâte de dire que jamais, je crois, cette autorisation n'a été refusée à un Français. L'année dernière, si mes renseignements sont exacts, à l'époque à laquelle je suis entré en Transcaspie, plus de quarante étrangers avaient obtenu la permission nécessaire. Il est juste d'ajouter qu'on ne voit dans ces contrées ni un Allemand, ni un Anglais. Je me souviens d'y avoir rencontré entre autres quatre Lorrains : deux prêtres, un capitaine de notre armée et un avocat, qui voyageaient ensemble.

Il n'y a pas, sur ce chemin de fer, de wagons de première, mais seulement de seconde et de troisième classes, et comme, depuis le 1^{er} janvier 1895, la Russie a, ainsi que la Hongrie, adopté le tarif par zones, qui consiste à faire payer d'autant moins cher que l'on parcourt une distance plus considérable, il arrive qu'on peut faire le trajet d'Ouzoun-Ada à Samarcande pour très peu de chose.

Deux trains de voyageurs circulent par semaine, mais tous les jours part un train de marchandises, qui va plus lentement, et auquel on attache des wagons de troisième classe mis à la disposition des voyageurs.

Grâce aux recommandations que M. le ministre des affaires étrangères avait bien voulu m'accorder, et grâce à celles de S. E. M. le baron de Mohrenheim, ambassadeur de Russie, le gouvernement russe avait mis à ma disposition un wagon-salon, dont j'ai d'autant plus apprécié le confortable que sans cela j'aurais été obligé de voyager dans des wagons complets. Je renouvelle à cette occasion les remerciements que j'ai déjà eu l'honneur d'adresser à M. l'ambassadeur de Russie.

Au milieu du train se trouve un wagon-restaurant où

tous les voyageurs se réunissent trois ou quatre fois par jour pour prendre leurs repas et pour causer. Ma qualité de Français m'a valu un accueil particulièrement chaleureux ; le jour du départ, au dîner, les fonctionnaires russes dont je parlais plus haut ont unanimement bu à ma santé, puis ils ont chanté la *Marseillaise* en mon honneur, et ils l'ont chantée en français pour me montrer qu'ils en connaissaient bien les paroles.

En seconde classe on paie 15 roubles, c'est-à-dire environ 42 francs, et 10 roubles, ou environ 28 francs, en troisième, pour aller d'Ouzoun-Ada à Samarcande, c'est-à-dire pour faire un trajet égal à un peu plus d'une fois et demie la distance de Paris à Marseille.

La ligne traverse des dunes de sables mouvants qui font comprendre tout de suite les difficultés d'exécution de ce chemin de fer.

J'ajoute que le climat est sec et chaud en été et très froid en hiver, où la température descend jusqu'à 20 et 25 degrés au-dessous de zéro, tandis qu'en été il fait si chaud que, le 24 septembre, alors que les chaleurs estivales étaient passées, j'ai noté, dans le train entre Merv et Askhabad, la température de 39 degrés centigrades.

Lorsqu'on quitte le sable, la ligne traverse pendant longtemps une terre desséchée à laquelle il suffirait de quelques gouttes d'eau pour la fertiliser. Parfois, le long de la voie, on aperçoit une charrue trainée par un ou deux chameaux ou par un chameau attelé avec un âne.

A droite, nous longeons les montagnes qui séparent la Transcaspië de la Perse ; le sommet le plus élevé de cette chaîne atteint 1,500 mètres. Le ciel est pur, les montagnes se détachent avec la même netteté que les côtes de l'Attique ; mais la terre est si fortement échauffée qu'on est souvent le jouet d'un mirage : on aperçoit des caravanes de chameaux et des villes purement chimériques. On rencontre parfois des caravanes de chameaux véri-

tables, qui s'avancent en balançant lentement leurs cous longs et flexibles. Le long de la ligne se voient aussi des villages de Turkmènes-Tékés nomades, composés de tentes mobiles appelées *kibitkas*. Les hommes ont une longue barbe qui leur descend sur la poitrine; leur tête est couverte du *kalpak* ou bonnet en peau de mouton avec la peau tournée à l'extérieur, qui leur donne un air farouche.

Dans les gares affluent des officiers et fonctionnaires reconnaissables à leur casquette blanche. La seule distraction qu'ils aient chaque jour est de venir voir passer le train.

La nuit, le ciel est superbe; pas un nuage; les étoiles brillent beaucoup plus nombreuses et plus éclatantes que dans nos contrées. Cela me rappelait le ciel de la Haute-Égypte et de la Nubie, ou encore celui du Sud de l'Algérie et de la Tunisie.

Géok-Tépé, vingt minutes d'arrêt! C'est aujourd'hui le nom d'une des stations. En face du bâtiment de la gare, un quadrilatère de murailles croulantes rappelle tout ce qui reste de la citadelle de Géok-Tépé, prise par Skobelev le 12 janvier 1881. C'est là que ce général brisa définitivement et sans retour la puissance des Turkmènes, qui avaient jusque-là infligé plusieurs graves échecs aux armes russes. Il avait merveilleusement pris ses dispositions, et tenait tellement à frapper un grand coup et à terroriser ces populations pour leur montrer la puissance de la Russie, qu'on a prétendu qu'il avait laissé volontairement entrer dans cette petite ville un grand nombre d'habitants, avec leurs femmes et leurs enfants. Il fit éclater une mine sous la forteresse pendant que ses soldats donnaient l'assaut. Les ennemis se défendirent avec énergie, avec héroïsme, mais ils furent vaincus : 8,000 victimes, dit-on, restèrent sous les décombres¹. Depuis ce

1. *Les Russes dans l'Asie centrale; la dernière campagne de Skobelev*, avec une carte de la région transcaspienne, par A. Prioux, contrôleur

jour, les populations, jadis turbulentes et pillardes, des Turkmènes-Tékés sont devenues douces et paisibles sous la domination ferme et en même temps paternelle des Russes, qui ont transformé ces anciens brigands en gendarmes; et cela est si vrai que le plus grand bonheur des Turkmènes est de pouvoir prendre aujourd'hui du service dans l'armée russe. Bref, la sécurité la plus entière règne dans le pays.

Nous arrivons à Askhabad, ville toute moderne de 20,000 âmes. Le vent y soulève une poussière aveuglante et dangereuse pour les yeux et pour les poumons. La mauvaise qualité des eaux, et cette poussière qui transporte des microbes et des germes malsains, déterminent chez beaucoup d'habitants une espèce de clou ou de bouton, sorte de lèpre d'un aspect repoussant, qui disparaît pour revenir quelques mois plus tard.

Après Askhabad, les lignes du paysage sont de nouveau grandioses, surtout du côté de la Perse, très voisine, dont on n'est séparé que par un rideau de montagnes bien éclairées et qui se découpent d'une façon très nette.

A Douchak, à peu près à égale distance entre Askhabad et Merv, s'embranché un chemin à travers la montagne qui conduit à la ville sainte de Mesched, en Perse. Cette route est tout entière sous la main des Russes, qui s'en empareront quand ils le voudront. A gauche et à droite de la voie, on aperçoit beaucoup d'oiseaux de proie, notamment des aigles et des vautours, que la fumée de la machine n'a pas l'air d'effrayer; puis ce sont des cavaliers montés sur les chevaux turkmènes vifs et nerveux. Nous traversons ensuite l'immense désert de Karakoum, qui s'étend au Nord sur plusieurs centaines de verstes jusqu'à l'oasis de Khiva, et nous pénétrons dans l'oasis de Merv, arrosée par le Mourghab.

de l'administration de l'armée, 1886, in-12, 184 pages. Extrait de la *Revue militaire de l'Etranger*, 1884-1885.

A Merv, on fait de superbes tapis; j'en ai vu un, entre autres, chez un chef indigène que nous avons visité, à une douzaine de kilomètres de la Nouvelle-Merv. Ce tapis avait 7^m,10 de longueur sur 3^m,20 de largeur : on en demandait mille roubles, soit 2,750 francs.

Les oasis asiatiques n'ont pas la beauté des oasis africaines; il leur manque les palmiers. La rigueur de la température en hiver ne permet pas à cet arbre de croître et de se développer.

A 28 kilomètres de la station de Merv, à Baïram-Ali, se trouvent les ruines de l'ancienne Merv; car, du x^e au xiv^e siècle, cette ville a été l'une des principales capitales de l'Asie. Elle a été ruinée et reconstruite plusieurs fois; elle a compté plusieurs centaines de mille habitants, et fut détruite définitivement à la fin du xviii^e siècle. Des savants français, M. Scheffer, M. Barbier de Meynard, membres de l'Institut, ont traduit de l'arabe et du persan des récits de voyages extrêmement intéressants, qui nous font connaître la Merv du moyen âge. Il en reste aujourd'hui des ruines informes, des maisons en briques séchées au soleil, des murailles en pisé croulant de toutes parts. C'est une image de la vie; car tout passe, nous aussi nous passons et d'une fuite rapide!

En sortant de l'oasis de Merv, nous rentrons dans un désert de sable impalpable, plus fin que celui du Sahara, et, je crois, aussi plus épais. La marche est extrêmement difficile dans ce sable qui forme des dunes flottant au moindre vent. On a cherché à les fixer, pour la construction de la ligne, en semant une plante ligneuse, le *saxaoul*, qui a donné d'assez bons résultats.

Avançant toujours, nous arrivons à l'oasis de Tchar-djoui, qui succède brusquement au désert de Karakoum. Là, nous sommes dans le royaume de l'émir ou roi de Boukhara. Ce royaume est placé sous le protectorat de la Russie, comme la Tunisie est placée sous notre protectorat.

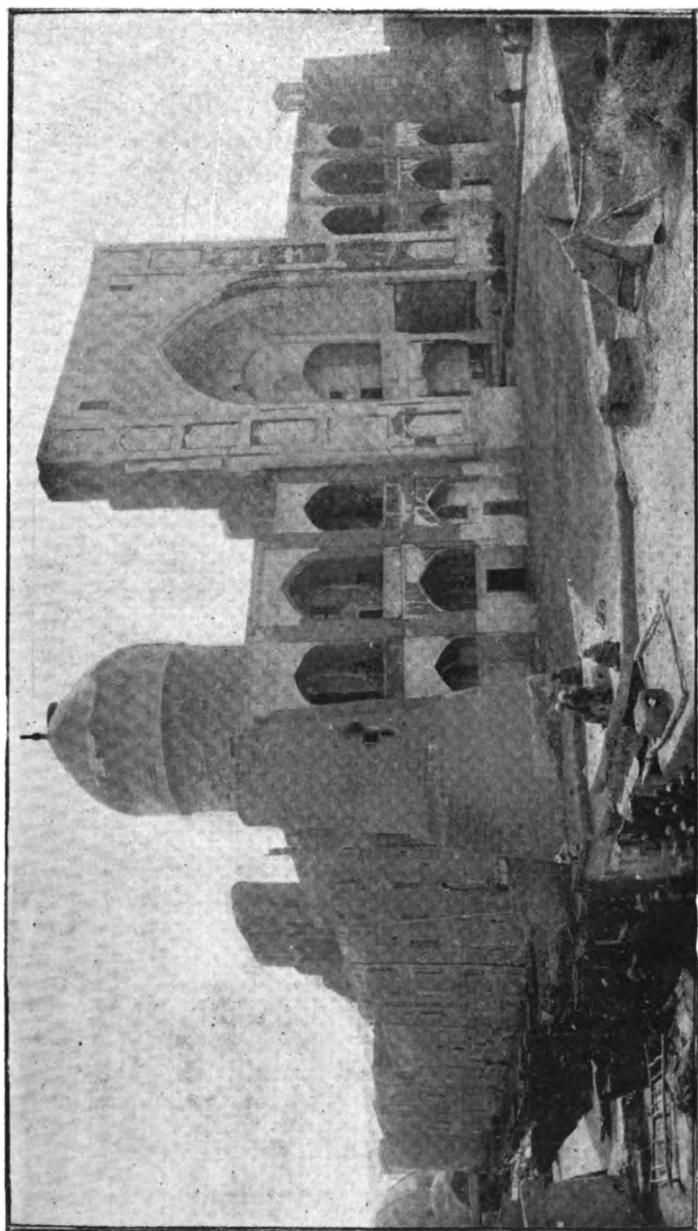
Dans la gare de Tchardjoui, la population bigarrée des indigènes et des Russes forme un très curieux spectacle.

Nous atteignons enfin la station de l'Amou-Daria, située à 300 mètres de ce fleuve au cours impétueux. C'est l'ancien *Oxus* des Grecs : Oxus veut dire en grec « vif, rapide » ; Amou-Daria signifie « Fleuve-Mer ».

Le lit du fleuve est divisé actuellement en quatre bras, qui ont ensemble une largeur totale de 1,868 mètres; le principal de ces bras a, à lui seul, une largeur de 1,485 mètres. Le fleuve est traversé par un pont de bois léger et hardi, de 3,841 mètres de longueur, dont 1,973 mètres sur la terre ferme. Ce pont, dont l'entretien est fort coûteux, doit être remplacé prochainement par un pont en fer. Au retour, lorsque j'ai fait la traversée d'Ouzoun-Ada à Krasnovodsk, je me suis rencontré avec le général du génie Jasioukovitch, que l'empereur a chargé de diriger cette construction. Elle devra être confiée à l'industrie étrangère; et les relations amicales existant actuellement entre la France et la Russie permettent d'espérer que, si nos industriels veulent se mettre sur les rangs, ils pourront être chargés de l'exécution de ce travail, qui coûtera une dizaine de millions de francs.

Il y a quelques siècles, l'Amou-Daria se jetait, non pas, comme en ce moment, dans le lac Aral, sorte de mer intérieure qui se dessèche progressivement, mais dans la mer Caspienne. Son embouchure était là où s'élève aujourd'hui le village d'Ouzoun-Ada, et son cours devait suivre à peu près la ligne actuelle du chemin de fer¹. Pierre le Grand, dont le génie a eu le pressentiment de tout ce qui pouvait faire la grandeur de son pays, et dont les successeurs se sont bornés à réaliser les idées et les projets, Pierre le Grand était venu sur la côte occidentale de la mer Caspienne, à l'endroit où se trouve le port de Pétrovsk, au-

1. ÉDOUARD BLANC, *l'Hydrographie du bassin de l'ancien Oxus*. Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*, 3^e trimestre, 1892.



La grande mosquée de Boukhara, reproduction d'une photographie.

quel il a donné son nom. Il avait fait étudier par des ingénieurs et par des savants le régime de l'Amou-Daria, et lorsqu'il vint à Paris et qu'il fut reçu à une séance de l'Académie des sciences, il rectifia certaines erreurs qu'il avait entendu émettre sur le cours de ce fleuve.

De l'autre côté de l'Amou-Daria, le désert recommence à une très faible distance de ce grand fleuve, qui est certainement l'un des plus larges et des plus beaux que je connaisse, et auprès duquel notre Seine paraît bien petite et bien médiocre.

Après quarante-six heures de chemin de fer à compter d'Ouzoun-Ada, le train entre dans la gare de Boukhara. Lorsqu'on construisit la ligne, la station fut placée, à la demande de l'émir, à une douzaine de kilomètres de la ville indigène, tellement le souverain craignait pour lui et pour ses sujets le voisinage de la civilisation européenne; mais depuis ce temps les indigènes se sont si bien habitués aux commodités que leur offre notre civilisation, qu'il est question d'établir un tramway pour relier la gare russe à la ville indigène.

Les États de l'émir ont 248,000 kilomètres carrés, soit les deux cinquièmes de la surface totale de la France; mais ils ne comptent guère que trois millions d'habitants, à cause des immenses déserts qui occupent la plus grande partie du pays, et aussi à cause de la dépopulation résultant des massacres opérés par les conquérants.

Le résident russe nous donna, pour aller visiter la ville indigène, un *djiguite*, c'est-à-dire un cavalier de la milice boukhare, qui précédait notre voiture, revêtu d'un *khalat*, sorte de longue robe de chambre aux couleurs éclatantes.

Boukhara est une ville de 150,000 âmes; mais la population y est si serrée que, si je n'avais jugé que par mes yeux, j'aurais cru qu'elle devait être plus considérable. Les maisons y ont généralement des toits plats; elles sont

construites en bois ou en pisé, en terre séchée au soleil, et rarement en briques cuites.

Au milieu de la ville est la haute tour des supplices, voisine de la grande mosquée. Avant l'établissement du protectorat russe, c'est du haut de cette tour qu'on précipitait certains condamnés à mort pour frapper plus vivement l'imagination des habitants et pour que l'exemple fût plus salulaire.

La grande mosquée est une construction du ^{xvii}^e siècle, si j'en juge en la comparant à des mosquées et à des médressés de Samarcande qui sont de cette époque. Les briques émaillées qui recouvraient ses deux coupoles et la façade elle-même ont en grande partie disparu ; le monument est de style persan, et ressemble, par le plan général et par la forme des ogives, aux monuments d'Ispahan, la plus ancienne capitale de la Perse.

Le bazar de Boukhara offre une vue extrêmement pittoresque et pleine de couleur locale. Les couleurs sont plus vives, le mélange des races plus complet que dans les bazars du Caire, de Constantinople, de Tunis et de Damas, pour ne parler que de ceux que je connais.

Les indigènes sédentaires, qui ont renoncé à la vie nomade pour se fixer dans les villes, et qu'on appelle des *Sartes*, sont vêtus comme notre djiguite de longs khalats en soie de couleurs éclatantes. L'hiver, ils superposent plusieurs de ces khalats les uns sur les autres.

On rencontre aussi dans le bazar des Kirghiz nomades à cheval, qui ont un aspect plus fier que les indigènes sédentaires, ainsi que des Afghans, rudes montagnards d'une taille élevée. Puis il y a des Tartares, des Persans, des Juifs. Les Juifs de Boukhara ont, je crois, la prétention d'être installés dans le pays depuis une époque antérieure à l'ère chrétienne ; ils descendent peut-être de ceux que Nabuchodonosor avait emmenés en captivité à Babylone à la fin du ^{vi}^e siècle avant notre ère. N'oublions pas les

Parsis, disciples attardés de Zoroastre, et adorateurs du feu. On les reconnaît à une flamme qu'ils ont peinte sur le front.

Dans ce pays, la chasse au faucon est très répandue, et M. Édouard Blanc a publié sur ce sujet un article très intéressant faisant connaître les moyens employés par les Asiatiques pour apprivoiser les corbeaux, les faucons, les buses et même les aigles¹.

A Boukhara, on ne gradue pas les peines comme en Europe; il est prescrit, par exemple, que l'on doit se servir, pour teindre les tapis fabriqués dans le pays, de couleurs végétales, probablement parce que les couleurs minérales venant d'Europe n'ont pas, aux yeux des indigènes, la solidité ni la beauté des couleurs végétales employées de toute antiquité. Eh bien! le teinturier qui commet une fraude en n'employant pas les couleurs prescrites est condamné à mort.

J'ai vu moi-même, dans la prison de Boukhara, quarante-trois condamnés à mort entassés comme des moutons et mourant presque de faim; aussi le plus grand plaisir qu'on pût leur faire était-il de leur apporter du pain. On attendait, pour les exécuter, le retour de l'émir. Il est probable, étant donné la facilité avec laquelle la peine de mort est prononcée, que le résident russe, qui a des pouvoirs suffisants pour empêcher ces exécutions trop nombreuses, aura gracié un certain nombre de ces malheureux.

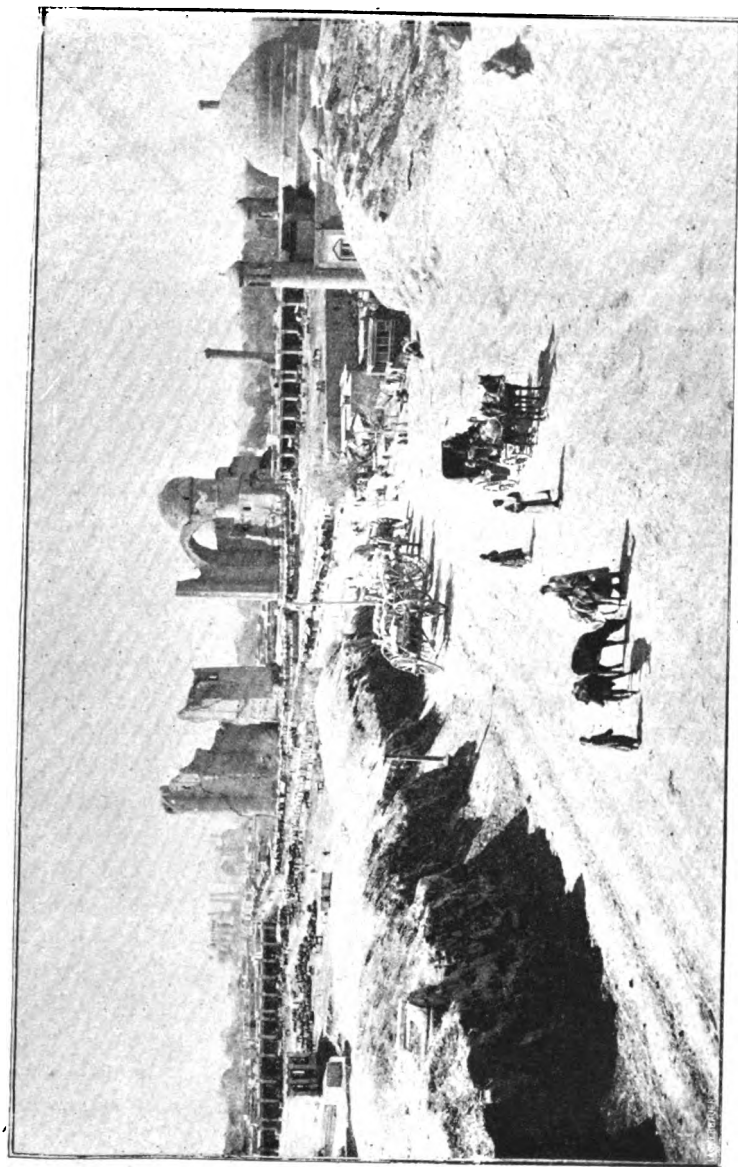
La campagne, aux environs de Boukhara, est très bien cultivée et rendue très fertile grâce à un excellent système d'irrigation : mais l'eau est dans la main des Russes. La rivière qui arrose Boukhara est le Zérafchane, qui vient de Samarcande et se perd ensuite dans le désert, le volume de ses eaux n'étant pas suffisant pour lui permettre

1. ÉDOUARD BLANC, *Note sur l'utilisation des oiseaux de proie en Asie Centrale*, extrait de la *Revue des sciences naturelles appliquées* du 20 juin 1895.

de parvenir jusqu'à l'Amou-Daria. Il suffirait aux Russes de détourner le cours de cette rivière pour dessécher le pays : c'est là un moyen de coercition singulièrement énergique, et capable à lui seul de tenir l'émir de Boukhara dans la dépendance de la Russie.

Les fruits sont délicieux. Nous avons mangé entre autres des raisins, des prunes énormes et d'excellentes pastèques. Il y a beaucoup de plantations de cotonniers; le cotonnier est un arbuste à peu près de la hauteur du groseillier; mais cette culture n'a pas donné, jusqu'à présent, tous les résultats qu'on était en droit d'en attendre.

Malheureusement, à Boukhara, les eaux, qu'on a si ingénieusement utilisées pour féconder la terre, sont chargées de matières organiques dangereuses. Aussi les Européens ont bien soin de ne boire que du thé ou de l'eau préalablement bouillie. A l'hôtel, quand vous voulez faire votre toilette, on vous apporte de l'eau qui a été bouillie et qui est extrêmement chaude; on évite par là la terrible *richta*, qui est un « filaire » de l'espèce du ver de Guinée, de Médine ou d'Alep. Il peut atteindre la longueur d'une archine, ou 71 centimètres; mais il sort d'un germe microscopique qu'on n'a pu encore découvrir : on suppose qu'il se développe parasitairement dans un petit crustacé appelé *Cyclops*. Quand j'étais à Boukhara, M. Édouard Blanc essayait de découvrir ce petit crustacé dans les étangs de la ville, où les habitants puisent l'eau croupissante dont ils se servent comme boisson. Ce ver a un mauvais caractère : après une incubation très longue, de huit à neuf mois, il refuse de s'en aller par les voies naturelles, et perfore l'estomac pour aller se réfugier sous la peau du bras ou de la jambe. Il faut alors l'extraire avec le plus grand soin, en évitant de le briser. Pour cela, on l'enroule sur de petites bobines, et c'est ce que les barbiers de Boukhara font avec une grande habileté; si le ver se brise dans la peau, il se forme bientôt une plaie hor-



Vue de Samarcande, reproduction d'une photographie.

rible, qui ne se cicatrise pas et peut entraîner la mort. On dit en effet que notre corps ne peut pas impunément nourrir un trop grand nombre de ces vers ; il y a cependant des exceptions, car j'ai vu un Tartare qui avait eu jusqu'à dix-huit richtas, dont plusieurs simultanément, et qui n'avait pas l'air de se mal porter.

On trouve au bazar de Boukhara beaucoup de pierres précieuses : des turquoises, des topazes, des saphirs, des émeraudes, des rubis, qui viennent généralement du Bédakchane, contrée limitrophe entre le Turkestan russe et le Turkestan afghan. On en trouve également dans le lit du Zérafchane. Ces pierres ne sont pas de la plus belle eau, mais on les achète à assez bas prix. Un bijoutier de la rue de la Paix, qui avait pris part à l'exposition de Moscou de 1890, eut la curiosité de poursuivre son voyage jusqu'à Boukhara, et on assure qu'il ne s'en est pas repenti, car il y a fait de très bonnes acquisitions de pierres précieuses.

Voici un petit fait qui montre quelle impression profonde fait sur l'esprit des Orientaux le spectacle de notre civilisation. L'émir de Boukhara fut tellement frappé lorsqu'il se rendit, il y a une dizaine d'années, à Saint-Petersbourg pour la première fois, de la facilité avec laquelle on voyage en chemin de fer, qu'il a fait installer, dans une villa voisine de sa capitale, une petite pièce qui reproduit exactement l'intérieur d'un wagon russe.

Continuant notre voyage, nous quittons Boukhara, et en douze heures environ nous parcourons les 234 verstes (250 kilomètres) qui séparent cette ville de Samarcande : il est vrai qu'on s'arrête près d'une demi-heure à chacune des dix stations intermédiaires. La ligne suit le cours du Zérafchane, qui prend sa source dans les monts Alaï. Nous ne sommes pas très loin de la frontière de l'Afghanistan. Les arbres sont plus hauts, plus vigoureux qu'à Boukhara.

Samarcande est située par 39° 30' de latitude Nord et

64° 40' de longitude Est de Paris : il y a par suite une différence de quatre heures vingt minutes entre l'heure locale et celle de Paris, c'est-à-dire que quand il est midi à Samarcande, l'horloge de notre Observatoire marque 7 h. 40 du matin.

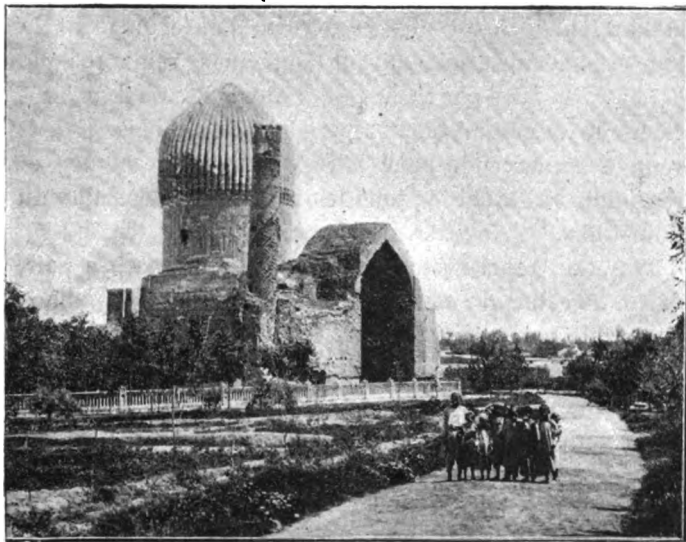
Samarcande, l'ancienne capitale de l'empire mongol, est habitée, comme Boukhara, principalement par des Sartes, plus mous et plus efféminés, mais plus commerçants aussi que les Turkmènes-Tékés des oasis de Merv et d'Askhabad. La population de la ville est de 36,000 âmes; elle est moins intéressante que celle de Boukhara, parce qu'elle a beaucoup perdu de sa couleur locale au contact des Russes, qui y possèdent des établissements importants et y règnent en maîtres. C'est par le Nord, c'est-à-dire par Tachkent et Samarcande, que les Russes ont pénétré dans l'Asie Centrale. Ils sont entrés dans cette dernière ville en 1868. Samarcande faisait alors partie du royaume de Boukhara; mais, en raison de son importance et de l'énergie avec laquelle ses habitants s'étaient défendus, les Russes l'ont détachée de ce royaume et l'ont incorporée dans la grande province du Turkestan russe, dont la capitale est Tachkent, ville de 120,000 habitants.

Samarcande a été fréquemment éprouvée par des tremblements de terre, qui ont compromis la solidité des monuments élevés par les Mongols.

Les ruines de ces monuments sont grandioses, et rappellent par leurs dimensions les ruines romaines; mais elles sont moins solides que ces dernières, tant à cause des tremblements de terre que par la nature des matériaux employés. En effet, on s'est servi simplement pour ces constructions de briques séchées au soleil, et rarement de briques cuites. Tous ces monuments ont été élevés du début du xiv^e siècle à la fin du xvii^e; les plus beaux datent de l'époque de Tamerlan, c'est-à-dire de 1380 à 1405. Les restes de ces édifices sont aujourd'hui en très mau-

vais état; ce sont des ruines branlantes destinées à disparaître prochainement.

La place du Réghistan, la principale de la ville, est entourée sur trois côtés par trois vastes mosquées et médrassés : savoir celle du Chir-Dar (le « Lion »), datant de 1618 ; celle de Tilla-Kari (l' « Or »), remontant à 1641, et celle que construisit en 1420 le petit-fils de Tamerlan, dont



Le Gour Émir, à Samarcande, reproduction d'une photographie.

elle a pris le nom, le Mirza Ouloug-Beg. Dans la cour intérieure de ces médrassés se voient de vastes bâtiments qui servent de logement aux étudiants.

Dans une autre partie de la ville s'élève la mosquée de Bibi-Khaneh, construite de 1398 à 1403 par Tamerlan en souvenir de sa femme, d'origine chinoise. Malheureusement, tout s'effondre, les arcs tiennent à peine debout et ne tarderont pas à s'écrouler. On voit dans la cour de la mosquée un pupitre en pierre destiné à recevoir un Coran

colossal. C'est un saint exercice pour les fidèles que de passer en rampant sous ce pupitre.

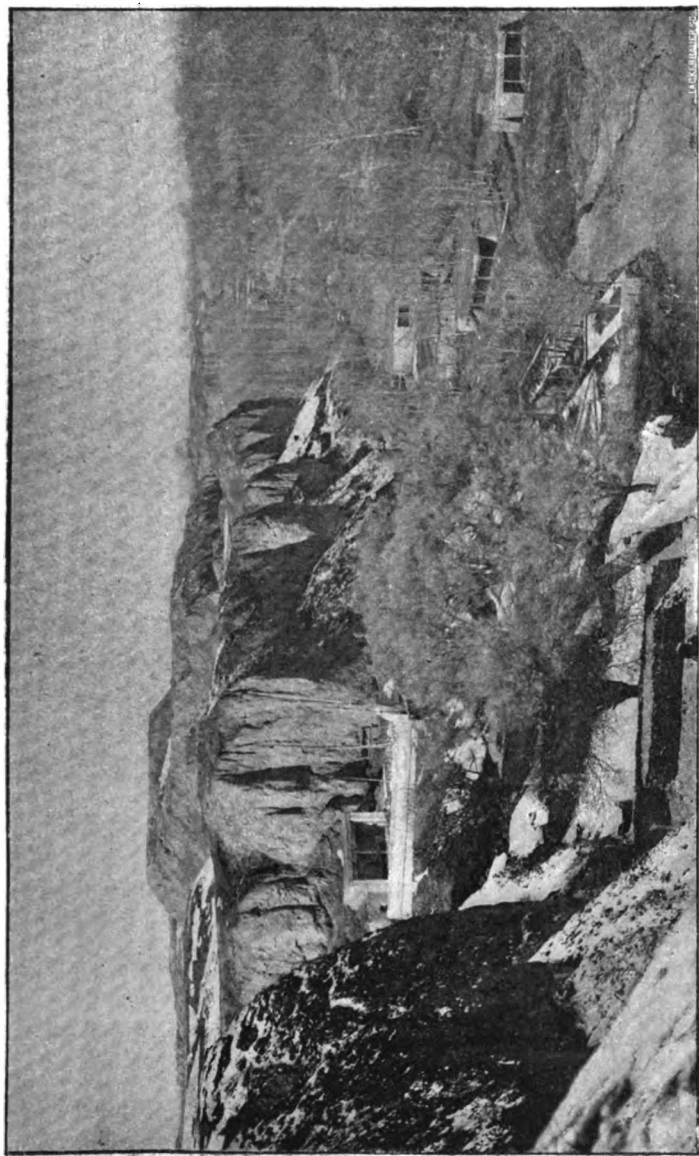
Le Gour-Émir, ou « Tombeau du roi », est une mosquée fort élégante dont Tamerlan acheva la construction en 1404, et dans laquelle il fut enseveli l'année suivante. Elle est recouverte d'inscriptions en briques émaillées d'une dizaine de couleurs qui ont à peu près la richesse de la palette du peintre. Le fond de ces émaux est bleu clair et bleu foncé, c'est-à-dire la couleur du ciel pendant le jour et pendant la nuit, suivant l'ingénieuse remarque que j'ai entendu faire par M. le comte Alexis Bobrinskoy, président de la commission impériale d'archéologie. Il était venu à Samarcande pour faire estamper, décalquer et reproduire à l'aquarelle tous les motifs de décoration du Gour-Émir.

Tamerlan repose dans un sarcophage en marbre noir, voisin de celui qui contient le corps de son précepteur : le terrible conquérant était parfois susceptible d'affection et de reconnaissance pour les savants.

Les murs sont recouverts de sculptures et d'arabesques en briques émaillées d'un coloris très doux et très harmonieux : c'est une œuvre artistique et réellement fort belle.

La mosquée du Chah-Zindeh ou du « Roi vivant », le mieux conservé des monuments de Samarcande, est formée par la réunion d'une dizaine de chapelles élevées sur le flanc d'une colline, en 1434, par Abd-ul-Aziz, fils d'Ouloug-Beg, à la mémoire d'un saint roi musulman qui mourut, mais en apparence seulement, l'an 56 de l'hégire (677 de notre ère), et qui continue de vivre dans son tombeau. Ces diverses chapelles sont aussi décorées de fort beaux émaux.

Il y a quelques siècles, un monarque eut la fantaisie de savoir si le saint roi son prédécesseur était toujours vivant; il fit descendre un esclave au fond du puits où il repose, mais quand l'esclave remonta il était devenu



Tombeau du Hadji Daniara, à Afrousiab, reproduction d'une photographie.

sourd-muet. Cette infirmité, feinte ou vraie, l'avait dispensé de dire ce qu'il avait vu. Comme il ne savait pas écrire, on ne put lui demander aucun renseignement, et cela lui sauva probablement la vie.

Le Kok-Tach, ou « Trône de Tamerlan », formé par un énorme bloc de marbre couvert de fines sculptures, a été placé par les Russes dans la citadelle de Samarcande pour affirmer leur domination. Tamerlan avait rapporté ce bloc, comme trophée de victoire, de Brousse, en Anatolie, sur la mer de Marmara, fort loin de sa capitale.

A trois kilomètres de Samarcande, à Afrousiab, on a cru reconnaître l'emplacement de Maracanda, la ville construite par Alexandre le Grand. On y a découvert des poteries, et surtout des lacrymatoires en verre irisé qui ont bien l'air de remonter à l'époque grecque. On voit à Afrousiab le tombeau d'un saint, le Hadji Daniara, qui fut un compagnon du Chah-Zindeh ou Roi vivant. Comme celui de son maître, le tombeau de ce saint est fort vénéré, mais il jouit en outre d'une propriété vraiment remarquable : il est, si l'on veut bien me permettre cette expression, élastique. Il a actuellement une longueur d'environ 12 mètres ; mais cette longueur augmente ou diminue, probablement suivant le degré de ferveur ou de tiédeur des fidèles, et peut-être suivant les variations de leur générosité. C'est là un phénomène dont les prêtres ou mollahs qui ont la garde du tombeau possèdent seuls le secret.

Autour du tombeau sont plantées des perches à l'extrémité desquelles se balancent des crinières de chevaux et des lambeaux de vêtements. C'est une manière d'honorer les tombeaux des saints, et de procurer aux fidèles, à peu de frais, de précieuses reliques. Ne rions pas ! c'est là une des formes du sentiment religieux tout aussi respectable que celles qu'on pratique chez d'autres peuples et dans d'autres cultes. Cela atteste le besoin qu'éprouve

l'homme de recourir à une puissante intervention pour conjurer les dangers qui menacent sa frêle existence.

Arrivé au terme de mon voyage, je conclurai par une réflexion qui s'impose.

Il est certain que nous devons admirer l'œuvre accomplie par les Russes dans l'Asie Centrale. A l'Est de la mer Caspienne, la Russie porte avec elle la lumière et la civilisation à des peuples qui étaient voués ou retournés à la barbarie et à la superstition.

L'immense empire colonial des Russes en Asie a une population totale de 19 millions d'habitants ; et on évalue à 600,000 les Russes qui se trouvent à l'Est de la mer Caspienne. Ils sont répartis dans les postes militaires et dans certaines stations agricoles, ou bien ils sont agglomérés dans les villes. Nous ne pouvons que faire des vœux, comme Français et au nom même du progrès, pour qu'ils étendent encore et affermissent leur domination. Elle permet de visiter des contrées où l'on ne pouvait pas pénétrer sans danger il y a quelques années ; et, pour bien comprendre les bienfaits de cette domination, il suffit de comparer les pays que les Russes occupent avec les pays voisins. Qu'on jette les yeux sur la Perse, par exemple, qui est aujourd'hui dans un état de décomposition et d'anarchie affreux, et où l'on ne peut pas circuler parce qu'il n'y a pas de routes et pas de sécurité. Que l'on compare encore l'Arménie turque avec l'Arménie russe : dans l'Arménie russe règne l'ordre le plus parfait, tandis que, dans l'Arménie turque, les Arméniens sont massacrés par les Turcs et par les Kurdes. Il est certain que la situation des populations serait considérablement améliorée, si ces pays étaient placés sous la domination des Russes au lieu de continuer à être régis par le chah de Perse et par le sultan de Constantinople.

Malheureusement, ce sont là des questions extraordi-

nairement difficiles et complexes, des questions auxquelles se mêle la politique générale, et dont la solution hâtive pourrait troubler la paix dont l'Europe a un si grand besoin. Ce n'est pas en un jour qu'elles pourront être résolues, mais l'avenir verra la Russie accomplir encore bien des choses. Son plan de lent et continuel agrandissement s'exécute sans interruption depuis Pierre le Grand. Les Russes et les Anglais sont les seuls peuples dans le monde qui aient une politique de longue haleine, et qui sachent attendre.

ALEXANDRE BOUTROUE,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

UNE TOURNÉE EN INDO-CHINE

NOVEMBRE 1895 — MAI 1896

(PAR M. A. SALLES)

A onze ans de distance, les circonstances m'ont ramené vers l'Extrême-Orient, pour la durée de l'hiver 1895-1896.

Incontestablement, la Cochinchine a profité de cette décade pour progresser. Sans avoir mis pied à terre, je suis à même déjà de voir du nouveau : c'est d'abord la ville qui se crée au cap Saint-Jacques, là où il y avait jadis plus de tigres que de colons ; ce sont surtout les défrichements très étendus qui ont été faits le long du Donnai et de la rivière de Saïgon, et grâce auxquels le riz, cette grande richesse de l'exportation cochinchinoise, a été substitué à la brousse et aux palétuviers par la main-d'œuvre annamite associée aux capitaux français.

La ville même de Saïgon s'est aussi embellie. Elle s'enorgueillit toujours de son palais du gouverneur général, qui est sans conteste le plus bel édifice de construction européenne en Asie. D'autres jolis monuments sont venus s'ajouter à celui-là, et, pour les encadrer tous, les arbres des rues, des boulevards, des jardins ont merveilleusement poussé et permettent aujourd'hui de circuler à toute heure, sous leur couvert, bien à l'abri des rayons du soleil. Mais il y a mieux : l'extérieur des habitations privées

n'est plus, comme autrefois, délaissé; les pelouses et les bosquets autour des maisons sont entretenus avec soin, comme le sont ceux de Singapore ou de Hong-Kong. On sent que les occupants ne sont plus là campés, sans cesser en partance, qu'ils s'intéressent à leur demeure, qu'ils la parent parce qu'ils l'aiment, et qu'ils sont plus que jadis attachés à ce sol tropical.

En novembre et décembre, la température est très supportable à Saïgon; je n'y ai pas vu plus de 25 degrés; les nuits étaient fraîches et le temps constamment sec. Aussi, surtout pendant cette période, nos Cochinchinois ne passent-ils pas leur temps à gémir sur leur exil; la saison du théâtre, des fêtes et réjouissances bat son plein.

A destination de Pnom-Penh, je prends, un matin de la mi-décembre, le train qui me fera rejoindre à Mytho le vapeur des Messageries fluviales parti dès minuit.

Sous un ciel gris et bas, le long du parcours tout était verdure tendre à perte de vue : rizières après rizières, où l'on apercevait le miroitement de l'eau entre les petites touffes régulièrement repiquées de la précieuse céréale; puis des villages, ou du moins de grands bosquets de bambous dissimulant des villages, qui, se projetant l'un sur l'autre, faisaient au paysage une ceinture continue de panaches ondoyant à la brise.

Mytho, Vinh-Long ont ce que Saïgon n'a pas : un quartier vraiment annamite, en bordure des deux côtés d'un arroyo où circulent en foule les longs sampans indigènes, barques de transport pour quelques-uns, demeures familiales pour la plupart. Ces sampans sont jolis à voir doucement glisser sur l'eau : l'homme, — souvent aussi la femme, — debout à l'extrême arrière qui se relève en corne effilée, n'a d'autre point d'appui que la poignée de son long aviron; il fait un petit pas en avant, allonge les bras en courbant le buste, puis, d'un brusque coup de reins, qui fait

plaquer sur le corps son vêtement de cotonnade légère, il donne une vigoureuse impulsion, revient en arrière et se redresse, pour recommencer, après une courte pause, le même gracieux mouvement répété ensuite avec rythme pendant des heures et des heures au fil de l'eau. Devant lui, l'Annamite rameur voit la natte de bambou qui forme



Arroyo de Vinh-Long, photographie de M. Salles.

le toit de sa maison flottante ; là-dessous brûle toujours un lampion devant l'autel très modeste, mais jamais absent, des ancêtres. Il y a ainsi des milliers et des milliers de familles annamites vivant attachées, non pas au sol, mais à l'eau du grand fleuve.

Il est d'une incomparable majesté, le grand fleuve qui nous vient de la lointaine Asie tibétaine. Le vapeur des Fluviales, confortablement aménagé, file sans bruit, sans mouvement, longeant tantôt une berge, tantôt l'autre, suivant la nécessité des escales ou des fonds.

Parti de Mytho à midi, je suis le lendemain matin à 6 heures devant Pnom-Penh.

Au 18 décembre, c'était à peu près l'époque des moyennes eaux. Aussi la capitale cambodgienne m'apparaît-elle tout d'abord sous l'aspect d'une falaise de terre dominant de haut le pont du navire. On ne tardera pas à trouver là des quais inclinés en briques; mais pour l'heure Pnom-Penh est en voie de transformation. Ici même, au bord du fleuve, le roi, seul propriétaire du sol, a invité ses sujets à transporter ailleurs leurs cases haut perchées sur bambous; le quartier français aura ainsi un dégagement de deux kilomètres sur le bras du Grand lac.

Pnom-Penh doit son nom à un monticule, *pnom*, qui, dit la légende, surgit un jour soudainement des flots, et sur lequel, il y a neuf cents ans, une veuve riche nommée Penh, éleva, en expiation des fautes de son époux, un mausolée et une pagode. Ces édifices, pillés au cours de la récente insurrection, ont été relevés par les soins du Protectorat, et l'architecte français chargé du travail a su faire du *pnom* un vrai bijou cambodgien.

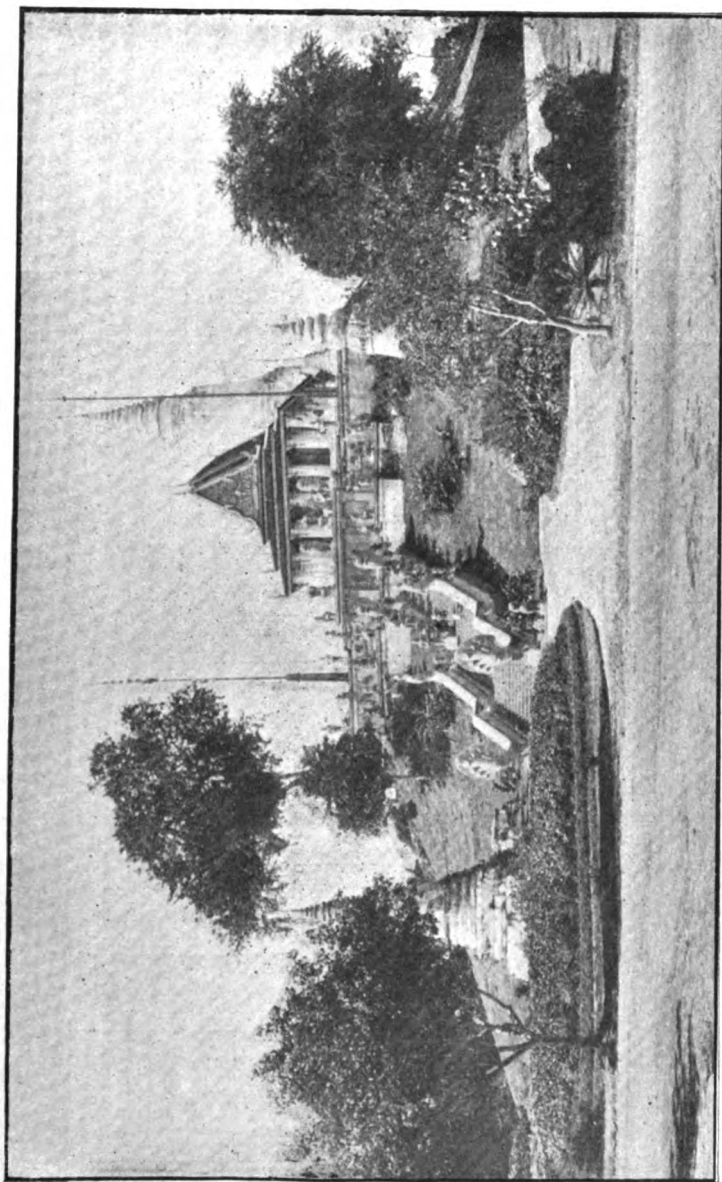
Au haut du monticule conique, dont les pentes sont ornées de bouquets d'arbustes et de banians sacrés, le mausolée en forme de cloche et la pagode avec son toit pointu à angles retroussés se détachent en blanc éblouissant sur le ciel bleu. On y accède par un escalier monumental dans le pur style khmer; les rampes sont formées par des *najas*, énormes serpents relevant en bas leurs sept têtes en majestueux éventails; les paliers et les terrasses sont ornés de géants gardiens de pagode, de lions rugissants, de monstres grimaçants et bariolés, de bas-reliefs soigneusement moulés à Angkor. En avant de la façade, deux grands mâts très élancés se dressent, portant à leur sommet cinq couronnes superposées, indice de la protection royale. A l'intérieur, pavé de mosaïque et délicieusement parfumé d'odeurs capiteuses, un énorme Bouddha doré trône dans

la pose extatique du plus pur *nirvana*. Les bonzes attachés à la pagode, tête rasée, drapés de jaune, vivant d'aumônes comme tous les prêtres bouddhistes, habitent, au pied du *pnom*, de minuscules cases à l'ombre des grands arbres.

Aucune autre pagode de la capitale ne vaut celle-là. D'autres, cependant, ont leur charme particulier, une notamment, celle du grand chef des bonzes; elle est remarquable, non pour elle-même, non plus que pour la *sala* élégante, sorte de caravansérail, qui la précède, mais pour le groupe de trois pavillons qui se dressent en arrière, carrés, blancs, surmontés de pignons pointus, habités chacun par un bonze de je ne sais quelle dignité, et accolés à une tour en briques qui renferme, dit-on, l'os frontal de Bouddha. Deux de ces chapelles ont les fenêtres encadrées et le toit couvert de guirlandes de feuillages et de fleurs en tuiles vernissées multicolores qui produisent sous le soleil le plus brillant effet; c'est imité du goût siamois. Mais à côté de ces délicats édicules, à dix mètres à peine, s'étale, au fond d'un trou, une mare infecte d'eau croupissante verte, au bord de laquelle en surplomb habitent des indigènes.

Ce contraste est très cambodgien. Partout dans Pnom-Penh on rencontre ces ignobles cloaques qui sont devenus le dépotoir des générations successives. On travaille aujourd'hui, par voie de corvées, à les faire disparaître; les Cambodgiens, eux, ne comprennent guère pourquoi; le pittoresque y perdra, mais l'hygiène y gagnera infiniment.

La population est extraordinairement mélangée. Je n'ai eu, pour m'en convaincre, qu'à regarder les physionomies de mon entourage: j'avais pour domestique un Annamite; pour cuisinier, un Chinois; pour planton et pour secrétaire, des Cambodgiens; je demandai un perruquier, on m'amena un Hindou; j'eus besoin d'un photographe, et je



Pagodo du Pnom, à Pnom-Penh, photographie de M. Salles.

vis venir un Malais. Ajoutez à ces éléments les Européens et les Siamois, et vous comprendrez sans peine que le



Édicule derrière la pagode du grand chef des bonzes, à Pnom-Penh,
photographie de M. Salles.

Cambodge, et plus généralement l'Indo-Chine. soit pour les ethnographes la bouteille à l'encre.

Le costume cambodgien est beaucoup plus joli que celui

des Annamites, qui est toujours noir. Hommes et femmes, ici, portent le *sampot*, long rectangle de cotonnade ou de soie bariolée qu'on place verticalement autour des reins et dont on joint, devant, les bords supérieurs pour les tortiller en une pointe qu'on relève en la passant entre les jambes. Les deux sexes vont pieds nus et portent les cheveux à la siamoise, c'est-à-dire à la Bressant. Mais tandis que les hommes ont aujourd'hui le vulgaire veston blanc à col droit, le sexe faible dissimule son buste sous une écharpe de couleur, gracieusement jetée en travers et découvrant complètement une épaule.

Mais à tout seigneur, tout honneur : le roi ! J'ai vu pour la première fois Sa Majesté Norodom au bal donné le 31 décembre par le Résident supérieur. Le roi fit son entrée au son des clairons, suivi d'une bonne douzaine de ministres qui, pour la circonstance, avaient mis des souliers, des bas blancs trop larges et mal tirés, et étalaient par-dessus leurs *sampot* d'abominables redingotes galonnées d'or. Ils étaient gauches ; ce qui n'empêchait pas d'ailleurs quelques jeunes Cambodgiens, faits à nos usages, de porter d'une manière élégante et distinguée, avec le *sampot*, notre vulgaire habit noir.

Le roi portait un *sampot* de soie sombre, des bas noirs et des souliers vernis, un veston blanc, une ceinture brodée d'or et un baudrier orné de brillants. Petit, maigre, jaune, desséché, brèche-dents, les cheveux rares, flageolant sur ses fuseaux de jambes, il allait, venait, d'un air bon enfant, admirant le menuet ou riant à grands éclats quand il perdait cent sous à l'écarté. Entre temps, il était épié par les serviteurs qui l'avaient suivi, portant l'un la boîte à tabac, l'autre la mèche dans une coupe en or ciselé, le troisième, le quatrième d'autres ustensiles en métal précieux ; et ils étaient prêts à se prosterner, à ramper aux pieds de ce potentat sans force, devant qui un Cambodgien ne devrait jamais se permettre de se tenir debout.

Le roi voulut bien, à quelques jours de là, recevoir en audience privée les inspecteurs en mission. Il nous attendait au rez-de-chaussée d'un pavillon en fer, don de Napoléon III après l'Exposition de 1867; l'ameublement



Jeune Cambodgienne métissée (mère cambodgienne, père européen),
photographie de M. Salles.

était peu compliqué : il consistait en six pendules aux murs et en un guéridon autour duquel nous nous assîmes sur des chaises. Aux pieds de Norodom, son premier interprète, un Cambodgien fort instruit et aimable, était accroupi par terre dans une posture craintive. En vérité,

c'était choquant; mais pour les Asiatiques n'était-il pas plus choquant encore de nous voir assis comme des égaux du roi?

Un peu plus tard, nous fûmes admis à un ballet dans la petite salle des fêtes. Précédés de torches, nous nous présentâmes à la porte de la seconde enceinte du palais, qui s'ouvrit seulement lorsqu'on fut allé prévenir la « cuisinière » de Sa Majesté. La salle de danse forme un long parallélogramme, avec une rangée de colonnes cylindriques en bois tout autour pour soutenir la toiture. Sur le sol, des nattes bien tendues. Du plafond pendaient un grand nombre de lustres, de lampes diverses et de gros globes dépolis portant en noir un N surmonté de la couronne impériale; mais l'éclairage au pétrole n'avait pas fait supprimer les lampadaires indigènes, qui alignaient leurs coupes pleines d'huile de coco et leurs mèches fumeuses. A notre entrée, l'assistance était déjà nombreuse. Tout un des longs côtés était garni de deux ou trois cents suivantes du palais accroupies, étagées en sept ou huit rangs, formant une masse remuante agréablement nuancée par les écharpes diversement colorées. A l'une des extrémités, les portes pour l'entrée des danseuses; à l'autre, l'orchestre assis à terre.

Le quatrième côté était occupé par l'estrade du roi, de ses invités et aussi de ses femmes; mais je m'empresse de dire qu'entre les nombreuses compagnes de Sa Majesté et nous se dressait une double cloison qui nous a radicalement empêchés d'apercevoir le moindre minois des favorites royales. Norodom nous invita à prendre place. A côté de son siège se dressait un meuble étrange, un haut support en métal soutenant un grand cercle orné de fleurs de lis que surmontait une couronne fermée aux aigles de Napoléon III. La musique commença, peu agréable, cadencée par toutes les suivantes frappant sur des lattes de bambou. Les danseuses apparurent pieds nus, toutes très

jeunes, Chinoises ou surtout Siamois, vêtues de tissus magnifiques de soie et d'or cousus sur leur corps, surchargées d'épaulettes, de pectoraux, de hautes couronnes pointues en or guilloché rougi, portant en écharpe des douzaines de chaînes d'or. La danse commença. C'étaient des défilés, des saluts, des invocations au roi tout-puissant; puis des scènes mimées d'après le Ramayana ou quelque autre livre sacré. Il y eut des princes, des princesses, des génies, des séductions, des enlèvements, des poursuites et des batailles; mais la démarche et les gestes étaient toujours lents, compassés, et la physionomie restait nulle dans ce continuel miroitement d'ors et de soies et le charivari de plus en plus fort de la musique.

Norodom, tremblant d'opium, rayonnait. Des serviteurs accroupis servaient du champagne et des petits gâteaux méticuleusement ornementés. Mais la température montait, et l'atmosphère s'alourdissait d'une pénible façon. Les quinquets cambodgiens fumaient. Il fallait pourtant voir les lampistes en tournée partir d'un bout de la salle, une bouteille d'huile à la main, moucher, remplir et faire retour à leur poste avec une agilité et une prestesse merveilleuses, courant toujours accroupis, puisque devant le roi personne, sauf les danseuses, ne peut se tenir debout. Nous ne pûmes pas soutenir plus d'une heure cet étrange spectacle, pour original et riche qu'il fût; la monotonie nous envahissait, et bon gré, mal gré, nous fermait les paupières. Ce fut avec délices qu'une fois dehors j'aspirai à pleins poumons un air dépouillé de toute fumée d'huile de coco.

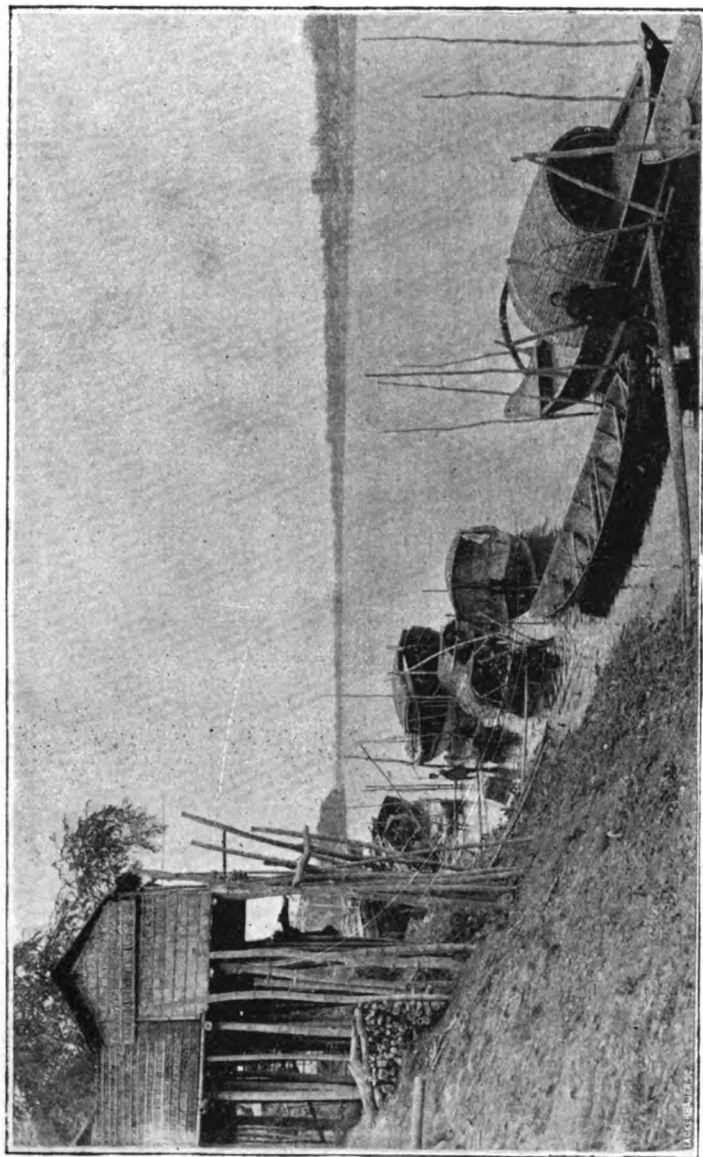
Après le roi, le fleuve; et, certes, le Mékong est bien souverain à sa manière, souverain par la majesté de son cours, souverain par ses bienfaits envers les populations de ses bords qui ne vivent que par lui. Le carrefour fluvial des Quatre-Bras, devant lequel se dresse le mât de pavillon de Norodom, au milieu de la ville indigène, est un

grand rendez-vous de pêche. Ce sont surtout des Annamites qui se livrent à l'industrie de la capture et du séchage du poisson; mais la période d'exercice est courte. Pendant le passage des bancs, l'immense nappe d'eau des Quatre-Bras apparaît striée par les longs sampans et par les bambous qui servent de flotteurs aux filets. Nous allâmes un après-midi voir tirer des filets; les jonques au travail pointaient haut vers le ciel de grandes gaules surmontées de petits plumeaux en l'honneur du génie de la pêche. Le coup fut normal; la seine ramena une masse de poisson que, d'après les dimensions du chaland rempli, j'évalue à 14 mètres cubes! Trois jours après, je revins au même endroit; il n'y avait plus un poisson, partant plus un sampan, plus un pêcheur.

Ces énormes quantités viennent, en partie notable, se faire traiter au village de Cherak-Chem-Naï, à l'extrémité de la pointe qui sépare le Mékong, arrivant du Nord, du Bras du lac. Le poisson est passé à la saumure dans des fosses creusées dans le sol, puis étendu sur des claies qui ombragent les rues et les cours et d'où émergent seulement les toits des maisons.

De Cherak-Chem-Naï, on embrasse toute l'étendue de Pnom-Penh, en façade sur le fleuve. Mais la nappe d'eau est large; aussi l'œuvre des Cambodgiens, du palais du roi jusqu'au *pnom*, et l'œuvre des Français, du Grand-Hôtel jusqu'à l'élégant clocher de l'église catholique, ne forment-elles qu'un feston au-dessus de la berge brune.

Le 3 janvier, à 7 heures du matin, par un froid relatif de 18 degrés, j'appareille de l'embarcadère de la résidence supérieure, orné de beaux lions khmers, pour me rendre à Pursat, dans le Sud du Tonlé-Sap. Pendant une heure, la rive Ouest (on ne peut pas dire gauche ou droite, car c'est suivant la saison) présente aux regards une suite ininterrompue de cases sur pilotis sous les grands arbres, d'escaliers taillés dans la terre pour descendre jusqu'à



Le Bras du lac, à Phnom-Penh, vue prise au quartier catholique vers le lac, photographie de M. Salles.

l'eau, de sampans amarrés en bas, halés au sec ou en construction à cinq mètres en l'air, et aussi de petites plantations sur la déclivité de la rive elle-même.

Puis le pays se fait sauvage. De loin en loin quelque village : l'un avec des sampans, des filets suspendus, des sécheries de poisson et des fourneaux à huile ; l'autre avec d'énormes piles de bois pour l'approvisionnement des vapeurs ; un enfin avec des blocs de pierre apportés de fort loin, que des indigènes sont en train de sculpter en bouddhas. J'essaie de suivre ma route sur la feuille Sud-Est de la carte d'Indo-Chine de la mission Pavie ; mais c'est en vain que j'y cherche les caps, et les bras, et les noms de villages que mon interprète, le jeune Ket, fils de mandarin, met devant moi par écrit d'après les dires du patron annamite qui est à la barre. Vers 3 heures, de hautes collines bleuâtres apparaissent dans le lointain ; ce doit être le *pnom* Kompong-Leng, qui annonce l'approche du Grand lac. Les berges ne sont plus élevées ; elles sont couvertes de brousse et de grands bois. A 4 heures, je me trouve assez soudainement devant l'étrange village de Kompong-Chnang.

La chaloupe accoste à un appontement flottant placé devant une maison elle-même flottante, construite en nattes de bambous sur un radeau de bambous ; c'était le bureau des contributions indirectes de l'endroit (régie de l'alcool et surtout de l'opium). Un peu plus loin flottait aussi la poste. Sur la berge à peine raffermie gisaient des cases, des boutiques indigènes à soubassement de bambous, alignées face au fleuve. Pour circuler, je dus prendre un sampan qui, par un étroit et tortueux canal, me conduisit jusqu'à la place du village. L'aspect en était étrange : moitié terre, moitié eau, elle était, sur une vaste étendue, plantée sans ordre de gigantesques piquets hauts de six à sept mètres. Ici naviguaient des sampans ; là avançaient, chargés de poteries, de lourds chariots à

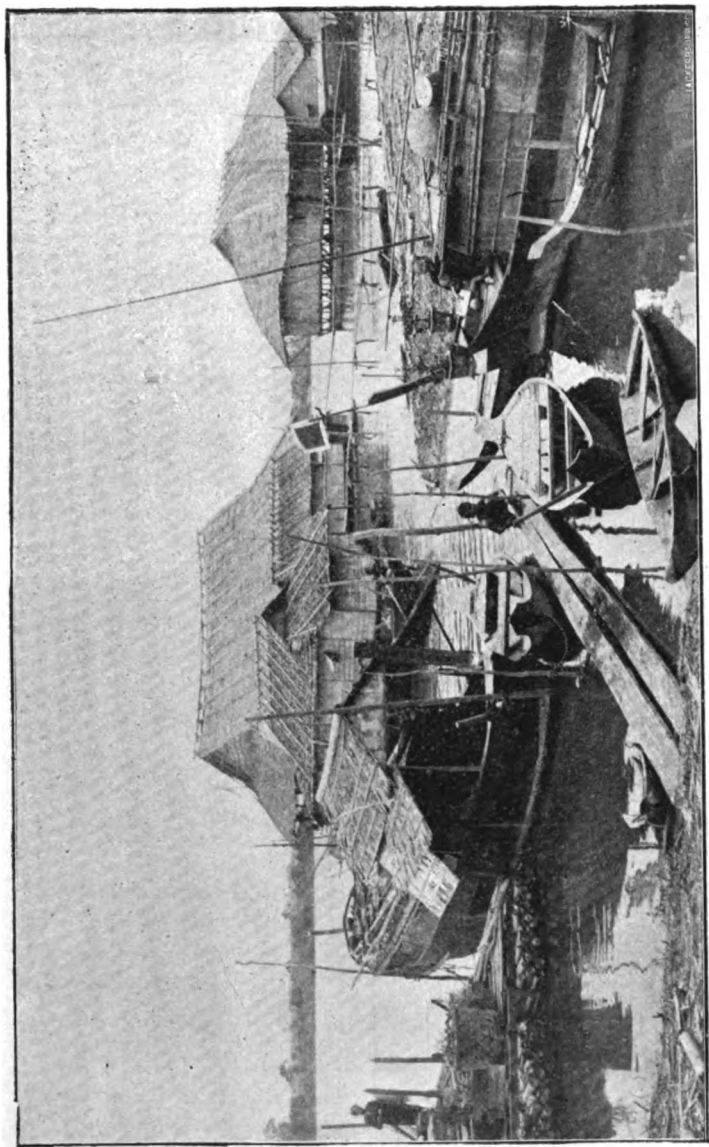
buffles, ou de légères charrettes attelées de bœufs coureurs. En face, sur une petite élévation, se dressait une pagode à toits multiples dont les cornes aiguës pointaient vers le ciel. C'est qu'ici le Bras du lac n'est plus maîtrisé par ses berges; lorsqu'il s'élève, il s'épand au loin. Aussi les Cambodgiens ont-ils fait une cité transportable; aux hautes eaux, leurs maisons viennent s'abriter dans la crique auprès de la pagode et s'amarrer par six mètres de fond aux pieux de la place du marché. A part la pagode et les cases de bonzes groupées autour d'elle, je n'ai vu à Kompong-Chnang qu'une seule habitation fixée au sol; elle était juchée sur des perches à plusieurs mètres dans les airs.

La chaloupe se remit en marche à 5 heures et demie. Longtemps les eaux gardèrent leur aspect de fleuve. La végétation qui les limitait paraissait peu élevée; aucune race d'habitation, aucune trace de vie, sauf dans le calme de l'atmosphère, à la tombée du jour, de longs vols d'aigrettes¹ qui, de divers points de l'horizon, venaient pour la nuit se poser sur les branches dépouillées de quelque arbre mort, dont le squelette s'ornait ainsi de fleurs énormes d'une blancheur immaculée. Dans l'obscurité, la chaloupe continua d'évoluer au travers des flots marécageux.

Je devais débarquer à Kompong-Prak. Quelques semaines plus tôt, j'aurais pu remonter en chaloupe et sampan jusqu'à Pursat; plus tard, au contraire, il aurait fallu prendre la charrette à buffles dès Kompong-Chnang, soit trois journées de pénible voyage avec arrêt dans les *salas* des villages. A la mi-janvier, un itinéraire mixte était encore possible.

J'avais compté atteindre Kompong-Prak vers 6 heures

1. L'aigrette est un oiseau qui donne les légères plumes blanches dont on fait usage pour les chapeaux de dame et les plumets de colonel; la chasse en est réglementée.



Cases flottantes (bureau de la région), à Kompong-Chnang, photographie de M. Salles.

du soir; mais de retard en retard je naviguais encore à minuit. A travers une brume légère, la lune donnait au lac un aspect froid et lugubre. A droite, sa surface, immobile et luisante, se confondait au loin avec l'air; mais à gauche, des buissons, des arbres surgissaient de l'eau même; nous passions parfois à les toucher. En avant, voici un cap; le patron gouverne l'embarcation pour le doubler, mais lorsque nous sommes auprès, on voit qu'on aurait pu le traverser. Ici mon Annamite lui-même ne savait plus trop où il était, n'ayant que des repères incertains sur une côte aussi changeante, boue et vase à une époque, brousse et forêt à l'autre. De loin en loin, à pleins poumons, il lançait un appel; mais à plusieurs reprises sa voix, glissant sur l'eau, ne rencontrant que le tronc des grands arbres et des halliers immergés, se perdit sans éveiller ni écho ni réponse dans ce paysage où tout était immobile, blafard, et semblait mort.



La seule habitation fixe à Kompong-Chnang, photographie de M. Salles.

A 1 heure cependant, au détour d'un promontoire végétal, une autre voix, qui paraissait sortir de la forêt, se fit entendre, et aussitôt un fanal rouge monta en l'air, marquant d'un petit point lumineux l'endroit où m'attendait un sampan, à l'entrée du *stieng*¹ de Pursat. La petite heure qui suivit ne laissa rien à désirer en fait d'originalité. Après transbordement, couché sur un matelas cambodgien, roulé dans ma couverture, je voyais presque au-dessus de moi la masse noire du sampanier qui pesait en

1. Rivière, trouée dans la forêt inondée.

cadence sur son aviron de queue; le frère et long esquif progressait sans autre bruit que le grincement du lien de la rame ou le clapotis du sillage contre le tronc des arbres. Il n'y avait aucun de ces sifflements et de ces chants qui animent, dans la plus profonde obscurité, les nuits tropicales avec une intensité bien plus grande que nos soirs d'été sous notre climat de France. Sauf sur le passage du sampan, rien ne bougeait, tout se taisait.

Je traversai le village de Kompong-Prak; il est plus lacustre encore que celui de Kompong-Chnang, car les eaux ont ici un retrait de plusieurs kilomètres. Avec de grands filets au sec, les habitations flottantes, les cases haut perchées paraissaient fantastiques, éclairées à contre-lueur par la lune voilée et toutes endormies, sauf une dans laquelle, sous une méchante lampe à pétrole, quelques Cambodgiens achevaient les festivités d'une noce. Le *stieng* devenait étroit; les branches se rapprochaient et plusieurs fois me frôlèrent le visage. Enfin le sol barra le chemin: la route d'eau se prolongeait par une trouée marécageuse dans la forêt clairsemée.

Là étaient venus m'attendre trois éléphants de la résidence de Pursat; leurs masses se laissèrent docilement seller, et à 2 heures trois quarts ma bête se mit en marche, en tête, lentement, lourdement, avec force cahotements, suivie de ses congénères portant, l'un, le caporal-cornac et un milicien de Pursat, l'autre mon interprète cambodgien et mon cuisinier annamite avec les bagages. Le sol était encore défoncé, coupé de flaques d'eau; mais l'éléphant ne pose jamais le pied sans avoir au préalable flairé le sol avec sa trompe.

Peu habitué à ce mode de locomotion, je ne trouvai pas du premier coup une attitude confortable. Sous le léger capotage en natte, dans la « cage », on dispose d'un espace correspondant à deux places dans un wagon de première classe; avec des matelas, des oreillers et des traversins,

on arrive à se caler et, dit-on, à dormir, ce que j'admets fort bien, le balancement du pachyderme étant, à mongolt, plus supportable que les trépidations d'un train express. L'éléphant en voyage n'a pas l'allure rapide, un homme au pas le distance sans peine, et, pour un long trajet, l'étape journalière ne saurait dépasser une vingtaine de kilomètres. Mais rien ne l'arrête, et il n'a guère besoin d'être excité; à peine le cornac, accroupi à mes pieds, disait-il de temps à autre quelque mot à notre monture, en appuyant, il est vrai, ses paroles d'une piqure d'aiguillon sur l'oreille ou d'un coup de manche sur la boîte crânienne, qui sonnait creux.

Le jour venait de paraître lorsque mon convoi atteignit la pagode de Jéa-Cap. Sous de hauts cocotiers, une paillette soutenue par des piliers de bois, sans murs, abritait un autel couvert d'une collection de Bouddhas assis ou couchés, grands et petits. Les bonzes logeaient auprès dans une série de petites boîtes à toits pointus, dont l'une était extérieurement ornée de figurines peintes ayant servi pour le catafalque de quelque important personnage. Leur chef m'offrit d'excellents cocos, qu'on alla cueillir au sommet des arbres; mais il refusa de partager ma miche de pain, déclarant ne pas apprécier cet article.

D'après le plan primitif, j'aurais dû dormir ici sous la *sala*, en laissant reposer les éléphants; vu le retard, je fis reprendre la marche après une demi-heure d'arrêt. A 7 heures et demie, passage à gué d'une jolie rivière qui coule rapide vers le lac. Les palmiers à vin¹, fréquents avant Jéa-Cap, ont tout à fait disparu; les arbres de la forêt, à feuilles entières, grandes, mais rares, sont tous de la même essence, et largement espacés, ce qui donne au pays un aspect très monotone. De loin en loin on tra-

1. On les appelle aussi palmiers à sucre (*Borassus flabelliformis*); on recueille le suc pour le boire ou pour en extraire un sucre noir, commun et bon marché.

verse quelques rizières desséchées. Les éléphants en profitent pour faire une provision de poussière que de temps à autre ils soufflent, en guise d'eau, sur leurs flancs dans le but de chasser les mouches et les moustiques. J'observais encore leurs mouvements quand, à 9 heures trois quarts, le toit de briques rouges de la résidence de Pursat apparut au-dessus des arbres, au delà d'une plaine nue où des buffles se vautraient dans la boue. Un peu plus tard, je mis pied à terre devant le perron de la résidence de France, ayant mis huit heures à parcourir les 40 kilomètres depuis Kompong-Prak.

Il n'y a pas un village de Pursat, mais un chapelet de villages égrenés le long d'une jolie rivière bordée de cocotiers et de manguiers, n'ayant à cette époque de l'eau que dans une série de bassins où les buffles viennent, après le travail du jour, s'immerger pendant des heures jusqu'aux cornes et au museau. Les cases, comme à Pnom-Penh, sont élevées d'au moins un mètre au-dessus du sol, quoique l'on soit ici à la limite des inondations du Grand lac. L'habitation du représentant de la France a été construite entre deux des villages indigènes. Autour d'elle se groupent les misérables et malsaines paillottes où fonctionnent le télégraphe et la régie de l'opium; à quelques pas, un mur en carré, ancien fortin cambodgien, entoure les locaux de la demi-compagnie d'infanterie de marine qui constitue, dans ce lieu écarté, mais très calme, toute la garnison.

Pursat, nom dérivé de *poutisat*, « sacré » (nom donné au banian), est le nom de la province. Le plus important des villages est appelé Locsor; c'est là que réside le gouverneur, un bon vieillard à peau parcheminée et moustache blanche avec qui je ne tardai pas à me trouver dans les meilleurs termes, grâce à la photographie, excellent mode de conquête des indigènes.

Un après-midi, je le vis arriver suivi de tous ses fonctionnaires, de ses femmes (sauf la première), de ses sœurs,

nièces, servantes, chanteuses et musiciens avec leurs instruments, pour faire faire son portrait et celui de son monde. En cette occasion, il avait revêtu une redingote noire, une chemise et une cravate blanches qui avaient jadis été propres, et des souliers vernis avec des bas qui étaient noirs jusqu'à mi-jambe, puis couleur d'abricot mûr aux mollets; du Cambodgien, il ne lui restait que le *sampot* de soie et les bagues de ses doigts. A son imitation, le *yoskobat* ou secrétaire, le *sophea* ou juge, et le *balat-luong* ou contrôleur, s'étaient affublés de vêtements qui les gênaient très fort aux entournures; ils n'étaient plus intéressants que par leur face, leur profil et leur généalogie de gens métissés de Siamois et de Chinois. Les femmes étaient restées beaucoup plus Cambodgiennes et formaient un joli groupe, grâce à leurs écharpes de nuance orange ou verte d'un ton assez doux. Il y avait de charmantes fillettes, le crâne tout rasé sauf au sommet, une mèche rassemblée en un minuscule tortillon que piquait une épingle d'or à grosse tête relevée d'émail bleu et que cerclait une petite couronne de fleurs blanches très odorantes. Le gouverneur, qui porte le titre de *suor-kéa-luc*, fut convié au dîner, pendant lequel musiciens et chanteuses, assis à même sur le carrelage, nous régalèrent de leurs plus harmonieux accords et de leurs plus expressives chansons mimées.

Vers minuit, quand toute cette smala fut rentrée dans ses pénates, je partis à cheval avec le résident, nos interprètes et quelques miliciens pour faire une pointe dans l'Ouest à une vingtaine de kilomètres, jusqu'à la pagode ruinée de Préak-Chan, non loin de la frontière du Siam. Après quatre heures de file indienne, nous atteignîmes la pagode, et sous la *sala* nous fîmes un somme jusqu'au jour.

Il y a six ans, un bonze voyageur, après avoir parcouru toutes les forêts du Siam et du Cambodge, vint à passer par ici; il y trouva sous une paillotte effondrée un énorme

Bouddha couché, qu'ombrageait un puissant figuier sacré du haut d'un monticule recouvert de maçonnerie. L'endroit était désert, fréquenté seulement par les tigres et les éléphants sauvages; le bonze jugea la place propice à la réflexion, et s'y fixa dans l'espoir d'y atteindre le nirvana. Depuis lors un groupe d'indigènes et une communauté de bonzes et de bonzesses sont venus défricher la forêt et s'établir autour de lui. Le Bouddha, formé de blocs assemblés, est figuré au moment où il vient de rendre l'âme; étendu sur le flanc droit, long de sept mètres, il semble dormir avec un doux sourire de béatitude sur les lèvres. A quelle époque remonte cette statue? Le bonze ne le sait pas; peut-être une inscription, que le résident a relevée, pourra-t-elle le dire. Le gouverneur de Pursat a entrepris sur sa cassette — il n'a pourtant que 1,200 francs de traitement annuel — la restauration de cette pagode du *poutisat*, patron de la province.

Le banian élève majestueusement ses branches saintes dans les airs. C'est entre ses racines, au haut du monticule lui servant de piédestal, que le bonze est allé établir sa demeure. Il a là un vrai pigeonier où l'on ne saurait se tenir debout; toit, murs et plancher sont faits de nattes. Le mobilier est simple : un oreiller, un crachoir en cuivre, quelques livres sacrés et un Bouddha couché, abrité sous un parasol et entouré de petits Bouddhas assis et d'éléphants en bois.

A 10 heures, nous nous remîmes en selle; nous refîmes en deux heures le chemin de la nuit, menant grand train sous le chaud soleil que tamisait seule l'intense poussière soulevée par les chevaux.

Dès le lendemain, je quittai Pursat à 2 heures et repris la même route à travers la forêt monotone, au pas cahotant des éléphants. Le pays ne se montra séduisant qu'au delà de Jéa-Cap, où la plaine défrichée était parsemée d'élégants bouquets de palmiers à vin.

Le caporal-cornac avait l'ordre de faire faire halte à la pagode de Sam-Dach-Yos. Quand à 8 heures les éléphants s'arrêtèrent, la nuit était noire; de pagode, pas trace. Mais dans un bosquet un grand feu flambait, éclairant de lueurs dorées la fin d'une funèbre cérémonie; le bûcher achevait de se consumer. Aux quatre coins du brasier, de hauts bambous s'élevaient, qui avaient soutenu un dôme léger au-dessus du corps jusqu'au moment où le feu avait été mis. Des ombres allaient et venaient, jetant des brassées de bambous qui brusquement saisis par la chaleur, éclataient en bombes avec des gerbes d'étincelles. A l'écart les parents de la morte étaient assis à terre, fumant et chiquant; derrière eux, des bonzes, accroupis sur des nattes, un grand parasol de cérémonie à côté



En route de Pursat à Kompong-Prak,
photographie de M. Salles.

d'eux, allumaient cigarette après cigarette à de petites lampes qui vaguement les éclairaient. Pas un sanglot; seule la flambée bruait en crépitant. On a commencé l'incinération au coucher du soleil; à 9 heures, ce sera fini, puis les ossements, enfermés dans une boîte en bois ayant la forme d'un obus ogivo-cylindrique, peinte en noir, avec le nom en blanc, iront reposer sous le toit de la pagode pêle-mêle avec d'autres dans un coin.

On avait conduit les éléphants à la pagode, à un kilomètre de là. Pendant que je m'y rends, dans une obscurité d'autant plus « noire de poix » (*pitch dark*, en anglais) que mes yeux conservent l'éblouissement du brasier, l'indigène qui me guide me fait raconter par Ket des histoires de tigre; il a eu la nuit précédente un veau enlevé de son enclos.

Aussi, lorsque, après avoir visité aux flambeaux la pagode et ses desservants, et fait un frugal repas sous la trompe et les yeux bons des éléphants, je fis reprendre la marche, n'eus-je aucun étonnement à voir le caporal-cornac laisser là son cheval et continuer la route sur l'un des pachydermes; il m'expliqua lui-même que la semaine précédente, entre Sam-Dach-Yos et Kompong-Prak, il avait vu la nuit, traversant le chemin, une tigresse suivie de ses trois petits. Cette région est en effet, au dire des gens les plus compétents, un merveilleux terrain de chasse; rien cependant n'accidentait la route.

Le terrain redevint mouillé, puis, pendant 2 kilomètres, les éléphants marchèrent dans l'eau. Lorsqu'ils s'arrêtèrent à 11 heures, un sampan vint accoster ma bête; du palanquin, j'y descendis directement, et bientôt, à travers les cases lacustres, à travers les arbres de la forêt, je glissai vers la chaloupe qui m'attendait au mouillage dans le Tonlé-Sap.

Le matin suivant je me retrouvai à Kompong-Chnang; je m'y arrêtai quelques instants pour voir le marché où la foule vaquait à ses affaires très paisible, sans qu'il y eût à l'horizon le moindre casque blanc même d'un milicien indigène. J'arrivai le même jour à 5 heures à Pnom-Penh, d'où nous ne tardâmes pas à descendre à Saïgon pour y prendre le paquebot à destination du Tonkin.

Nha-Trang, Quin-Hone, Tourane; on fait escale chaque jour en montant le long de la côte d'Annam, ce qui rend beaucoup plus longue que de raison la traversée de Saïgon à Haïphong. Dès le lendemain du départ de Tourane, la température s'abaisse considérablement, et quand, le 24 janvier au soir, le paquebot mouille devant la barre du Cua-Cam, nous sommes transis dans nos effets de drap, en face d'un paysage tout gris rappelant la rade des Trousses ou de l'île d'Aix en hiver. C'est que nous arrivons juste au

bon moment ! Les deux derniers mois ont donné au Tonkin un merveilleux temps de Nice, nous dit-on, et maintenant commence le « crachin », une petite pluie fine qui tombe lentement des jours et des semaines, détrem pant, grisail lant tout comme en Bretagne. Sous l'épaisse couche de nuages refoulés par la mousson, la terre tonkinoise s'est refroidie ; nos colons sont heureux de se sentir revivifiés. Mais pour celui qui ne fait que passer, la chaleur et la lumière des tropiques seraient infiniment préférables. Le soir même, sans séjourner à Haïphong, ville née d'hier, peu pittoresque, mais prodigieuse par le travail qu'a coûté sa fondation dans la vase, nous remontâmes, sur une chaloupe à vapeur du Protectorat, vers Hanoï, que nous attei gnîmes le lendemain à 2 heures, non sans nous être, sui vant l'usage, quelque peu échoués dans le canal des Bambous.

C'est brusquement, à un détour du fleuve, que la capitale se révèle par la série des bâtiments de l'hôpital militaire, énormes au bord de la berge terrestre. Mais du débarca dère on ne voit pas la ville, pas plus que de la ville on ne voit le fleuve, à cause du large banc d'alluvions qui, en ces dernières années, s'est formé refoulant les basses eaux du Song-Koï à sept ou huit cents mètres de la cité.

Hanoï devient une ville charmante. Les mares affreuses qui séparaient la vieille concession de la cité indigène seront bientôt toutes comblées, et au fur et à mesure elles se couvrent de constructions européennes, sinon bien ap propriées au climat, du moins agréables d'aspect. Le Petit lac, le « lac de l'Épée », donne à la ville franco-annamite qui l'enchâsse un cachet de particulière élégance ; désor mais dégagé des cases qui autrefois le cachaient totale ment à la vue, encadré de gazons, de massifs d'arbustes et de jolis édifices, il encadre lui-même le pagodon insulaire de Vong-Dinh et la pagode de Ngoc-Son qu'une passerelle de bois, incurvée à l'annamite, relie à la rive ornée à cet en-

droit de portiques, de colonnes et d'un haut obélisque de pierre en forme de pinceau emblématique « pour écrire au ciel bleu ».

Autour du Petit lac comme centre, nos compatriotes militaires, fonctionnaires civils, commerçants et vrais colons, se sont créé une vie qui n'est pas trop triste. Sur-tout durant cette saison du « crachin », les réjouissances les plus diverses se succèdent presque avec excès. J'ai ainsi assisté, dans la jolie salle de la Société philharmonique, à un bal travesti où la fraîcheur et la beauté des costumes n'étaient égalées que par le nombre et le charme des danseuses, martiniquaises, incroyables, sultanes, bergères Watteau, châtelaines moyen âge avec page, missel et faucon, pour le plus grand étonnement des yeux asiatiques qui, par les portes, les fenêtres et les trous de serrure, jetaient de furtifs regards sur ce monde qui leur semblait étrange, agité, fiévreux, si différent du leur. Que de danseuses perdues au fond de nos villes de province envieraient cette existence coloniale large et gaie, si elles la connaissaient et si elles pouvaient concevoir le Tonkin autrement que comme un nid de pirates !

Pour le touriste, cependant, l'intérêt gît ailleurs. On aperçoit à l'une des extrémités du Petit lac les maisons blanches de la ville indigène ; il faut aller à pied, à l'aventure, à travers ses rues, ses ruelles et ses marchés. A pied, c'est le seul moyen de voir les gens ; on est, il est vrai, assailli par les tireurs de pousse-pousse qui vous suivent en bande et précipitent leurs brancards à vos pieds à la moindre apparence d'appel ; on se perd souvent dans le dédale ; car au début tous les carrefours se ressemblent, de même que tous les Annamites ou les Chinois. Mais aussi quel charme de circuler au milieu de cette fourmilière sans attirer l'attention ! Les pousse-pousse passent rapides, chargés de deux ou trois Annamites là où un Européen ne trouverait place que pour lui. Les élégantes à bijoux

d'or circulent lentement avec cette raideur qu'imposent le trainage de leurs sandales et l'instabilité de leur immense chapeau-parapluie-parasol, balançant derrière elles leurs longs bras, entr'ouvrant à chaque pas les fentes latérales de leurs robes noires avec des aperçus bleus, verts, orangés sur les robes de dessous. Les couleurs claires manquent beaucoup. Les hommes aussi sont généralement en noir; ils ne revêtent que pour les cérémonies et les visites les soieries à ramages, et vont ainsi enfouis sous leurs grands cônes de paille qu'ils maintiennent du bout du pouce par une écharpe de soie crème, s'abritant par surcroît d'un en-cas ouvert souvent même le soir aux étoiles, pour le plaisir de le porter déployé. Ce sont les Chinois qui mettent la note gaie dans la rue, avec leurs robes de soie bleue et leurs chausses vertes ou brunes; de plus, ils ont en générale joviale figure, comme des gens qui partout font de bonnes affaires.

Au travail cependant, la femme annamite est alerte et active comme la fourmi; mais alors elle n'a ni sandales ni grand chapeau. En voici qui vont au marché, portant, comme des balances vivantes, d'énormes fardeaux suspendus aux deux extrémités d'une latte de bambou; elles trottaient d'un pas rapide, sans que l'épaule qui subit le poids s'élève ou s'abaisse, et de temps à autre, quand un côté est fatigué, d'un simple coup de reins, presque sans s'arrêter, elles changent le fléau d'épaule et poursuivent leur chemin. Parfois, quand la femme est mère, d'un côté sont pendues des bottes de légumes et de l'autre un petit enfant dans un panier.

De loin en loin on rencontre un bonze sordidement vêtu de haillons marron, sous un chapeau beaucoup plus grand encore que ceux des *congai*¹; un *coulie* poussant une

1. Une langue transportée dans un pays différent de celui où elle s'est formée ne peut échapper à l'influence du nouveau milieu et à certaines intrusions. C'est ainsi que quelques mots étrangers sont deve-

brouette à grand bec pointu, qui sous une énorme charge grince horriblement; un barbier en plein air rasant les joues, le front ou les paupières; au bord d'un trottoir libre, des *boys* qui, au lieu d'aller aux provisions, s'absorbent accroupis à terre dans le jeu de bonneteau, une importation française; ou encore des enfants qui jouent au volant avec la plante du pied en guise de raquette. Tout ce monde s'agite extrêmement entre les maisons bien blanches, surtout lors du grand marché, de cinq en cinq jours, malgré la pluie, malgré le froid ou la chaleur, malgré la boue liquide qui, en temps de crachin, couvre les meilleures chaussées de la ville.

Il faut visiter les pagodes; leur diversité est grande; car le Tonkin, pour les religions comme pour les races, est un terrain de mélange. Les pagodes chinoises, avec leurs toits à dragons et petits personnages de porcelaine, celle notamment de la rue des Voiles, entretenue par la congrégation des Cantonais, sont franchement confuciennes. Tout au fond, dans l'obscurité, sur un autel élevé, derrière le rideau d'un tabernacle doré, se dresse une planchette portant, en caractères idéographiques, cette simple inscription : « Au très saint et premier ancêtre Confucius. »

Les Annamites ont des temples confuciens; ils en ont

nus tout à fait habituels parmi nos colons d'Indo-Chine, non sans une certaine altération du sens par suite de l'ignorance de la langue originelle. De *con-gai*, la jeune fille, en annamite, on a fait *congai* qui signifie, dans le français de Saïgon et Hanoï, *femme* en général. On dit aussi une *cagnia* (*cai-nhi*) pour une *habitation de construction indigène*; un *gniakoué* (*nhai qué*), pour un *paysan*, un fellah du Tonkin. *Boy* vient de l'anglais des échelles d'Extrême-Orient, avec le sens spécial de *domestique indigène*. *Coulie* (ou *coolie*, forme anglaise) est emprunté à l'indoustani *culi*, laboureur à la journée, et s'entend de tout *homme de peine* à quelque race asiatique qu'il appartienne. Ce dernier mot est arrivé à une période d'intrusion assez avancée et figure au grand et au petit Larousse; arroyo, gong et sampan n'ont plus besoin d'être écrits en italique ni expliqués, et forceront bientôt les portes de l'Académie.

aussi qui relèvent du bouddhisme et même de l'indouisme. Le plus beau d'entre eux est dédié à un simple génie; un autre est édifié à la glorification du vice-roi actuel du Tonkin, dont la photographie est exposée sur l'autel à l'adoration de ses fidèles.

Sortons un peu de l'agglomération de Hanoï, et contour-nons l'immense quadrilatère de la citadelle dont les murailles, sans grand cachet, auront bientôt disparu sous la pioche des démolisseurs.

La rue du Coton nous mène, au Sud de la forteresse, à la pagode dite des Corbeaux. C'est presque la campagne; on laisse, à gauche du chemin, des rizières encadrées de bambous pour franchir la porte faite de quatre hautes colonnes blanches. « *Ha-ma*, descendez de cheval », dit une stèle de pierre. Vieille de huit cents ans, la pagode occupe un vaste rectangle entouré de murs et séparé en cinq divisions, qui communiquent entre elles par des portiques élevés. Les premiers enclos sont vides aujourd'hui; ils furent jadis occupés par les cases des écoliers qui venaient étudier et concourir aux examens. Dans le suivant, à l'ombre de manguiers séculaires, de chaque côté d'un grand bassin carré, se dressent des rangées de stèles de pierre placées verticalement sur le dos de tortues géantes; là sont inscrits les noms de tous les docteurs reçus depuis 1440 de l'ère chrétienne jusqu'à 1744. Voici enfin une vaste cour dallée, qui précède le temple proprement dit. Celui-ci est formé de deux parties séparées par un étroit espace : la première, ouverte aux quatre vents, n'abrite qu'un autel rouge et or flanqué de hautes grues montées sur des tortues, emblèmes de la longévité, au-dessous d'un panneau sculpté sur lequel se détachent de grands caractères formant les mots *Van Miêu*, « temple de la Littérature »; la seconde est au contraire fermée par une barrière qui empêche d'accéder jusqu'à la planchette du grand ancêtre. Dans toute cette enceinte règnent la solitude, le silence et, semble-t-il,

l'abandon ; et je ne puis m'empêcher de voir là l'image de la culture intellectuelle et des institutions annamites conservées depuis des siècles, mais sur le point peut-être — pour le bien ou pour le mal ? — de s'ensevelir à jamais sous un flot de notions occidentales débordant soudain.

Plus original est le temple de la Colonne, *Chua-Môt-Côt*, sur le front Ouest de la citadelle. Du milieu d'un bassin en



Pagode de la Colonne, à Hanoï, photographie de M. Salles.

briques, où pousse du riz, surgit une colonne de pierre, grosse comme un maître pilier de cathédrale, portant à son sommet élargi en encorbellement une petite pagode en bois à toit cornu accessible par un escalier de maçonnerie ; cette forme, aux yeux des lettrés annamites, représente la tige et la fleur épanouie du lotus. Le roi Thanh-Tông, dit une légende, pleurait de n'avoir pas de postérité ; une nuit, il vit en songe la déesse Quan-Am qui, assise dans une corolle de nénuphar, un petit enfant dans les bras, l'appelait auprès d'elle. Les bonzes consultés virent

là une promesse ; ils demandèrent et obtinrent la construction d'une pagode allégorique. Et en effet, peu après, le roi, traversant un village, vit une jeune fille d'une grande beauté ; il l'épousa et en eut un fils ; cela se passait il y a huit cent trente ans. C'est donc un temple de nativité ; cependant, sur l'autel, on ne voit que la statuette dorée à bras multiples de Çiva, le dieu indouiste de destruction et de mort devant qui, sans connaître l'idole, les Annamites viennent brûler des bâtonnets d'encens. Autour de la pièce d'eau il y a d'un côté de la végétation folle ; de l'autre, les cases et les jardinets des bonzes, plantés de hauts et minces aréquiers, puis des murs et des portiques. Pauvres bonzes ! la nouvelle civilisation vient battre le gong à leurs oreilles ; elle va les priver, par la suppression des fossés inondés de la citadelle, de l'eau d'où émerge leur lotus de pierre et de bois, mais qui aussi leur donne le riz nourricier ; elle leur montre la mort là où ils voyaient la vie.

Plus loin, laissant à gauche le vaste terrain où la municipalité commence un jardin zoologique avec des oiseaux, des singes et de superbes tigres, nous atteignons le bastion Nord-Ouest de la citadelle et le bord du *Tây-Ho* ou Grand lac. Très lointaine s'étend la vue sur cette nappe de peu de fond, dont la surface est variée de joncs qui émergent et de nénuphars qui s'étalent ; et les berges s'enfuient, portant de cap en cap des pagodes communales empanachées de flexibles bambous.

De l'eau, un perron blanc monte entre deux hautes colonnes jusqu'à la berge ; puis on atteint un portique monumental d'où l'on descend dans la vaste cour au milieu de laquelle, à l'ombre des manguiers, s'élève la belle et riche pagode de *Tran-Vu* ou du grand Bouddha, suivant l'appellation inexacte des Européens. Sous son toit s'abrite la colossale statue en bronze noir d'un génie chinois, devenu en quelque sorte le patron du pays tonkinois, et, comme tel, adoré par les Annamites de toutes croyances. Au mo-

ment du *Tét*, du premier de l'an annamite, la population vient ici, comme chez nous, à une certaine époque, nous visitons les églises. La cour est alors encombrée de marchands d'objets de piété. Au delà du parvis, rehaussé de panneaux sculptés et de gongs à inscriptions, l'intérieur n'est que faiblement éclairé par les portes latérales vitrées, peu hautes; l'atmosphère bleuissante y est saturée de l'odeur du santal. Dans l'axe médian plusieurs autels, laqués de rouge et d'or, se succèdent de plus en plus élevés jusqu'au dieu, qui reste masqué derrière un rideau de soie. Sur ces autels sont placés des récipients divers en porcelaine ou en cuivre, pleins de cendre, où les fidèles, à qui mieux mieux, viennent planter par poignées de légères baguettes faites de poudre de santal agglutinée, qui lentement brûlent et envoient jusqu'aux poutres du toit de minces filets d'odorante fumée bleuâtre. Devant le premier, surtout, la foule se pressait, faisant acte d'adoration et consultant le génie. Appuyé contre un pilier de bois, remuant le moins possible pour ne pas causer de trouble, je regardais les physionomies qui à genoux se succédaient devant moi : faces jaunes, yeux bridés, barbes à poils rares, chignons masculins, bouches sanguinolentes de bétel. Certes, l'aspect était bien différent du nôtre; mais, sous la surface exotique, n'y avait-il pas les mêmes sentiments, les mêmes implorations : une place lucrative, un bon époux, la prolongation de la vie, le salut d'un enfant en danger? L'un après l'autre, sur une natte, les Annamites s'agenouillaient déchaussés; le fidèle, après avoir saisi, des mains du précédent adorateur, le vase rituel de bambou plein de minces lattes de bois, faisait trois lentes inclinaisons jusqu'au sol; puis il agitait ce récipient de plus en plus fort jusqu'à ce que l'une des baguettes sortit et tombât sur le sol; il la relevait, lisait les caractères qu'elle portait et qui lui donnaient la réponse du génie, et, non sans jeter quelques « cents » ou sapèques dans un plateau, il s'en allait, ne laissant

rien paraître sur sa face de la joie ou de la douleur de son âme.

Plus loin, sur un flot verdoyant du lac, vit une communauté nombreuse de bonzes ; c'est un vrai couvent, entouré de jardinets, de bananiers et d'aréquier. Vivants, les moines ont là des cases sordides ; après leur mort, ils ont leur statuette, ou simplement leur coupe de porcelaine pleine de cendres ou de bâtonnets de santal brûlés, dans une galerie propre, peinte à la chaux blanche, ouverte sur une sorte de cloître. Très simple, mais peu fréquentée, est leur chapelle d'où, vers l'extérieur, on a une délicieuse vue d'eaux paisibles reflétant le ciel, de nénuphars et de bambous, et, vers l'intérieur, une perspective de quatre étages de gros dieux dorés en enfilade. Quels sont ces dieux ? Je ne le sais certes pas, et je dois laisser à de plus experts le soin de les attribuer aux diverses religions du Sud, du Nord et de l'Ouest qui se partagent l'âme annamite.

Plus loin... mais il faudrait maintenant faire le tour du Grand lac, visiter le village du Papier et ses fabriques indigènes, la pagode Balny, la pagode des Dames, le village du *Kinh-Luoc* ou vice-roi avec ses palais, ses rocailles et ses jardins tout battant neufs ; il nous faudrait encore aller en pèlerinage sur les lieux où dans un cadre d'adorable verdure s'accomplirent les sombres drames de 1873 et 1882, et dont beaucoup de Français de Hanoï connaissent à peine aujourd'hui l'emplacement. Et nous n'en finirions pas. Rentrons à la ville.

Le 13 février, jour du *Tét*, la plus grande fête de l'année, préparée longtemps à l'avance. Au matin il faisait un temps couvert, froid, mais sans pluie. Aux premières lueurs de l'aube, une vraie canonnade éclata, et dès lors ce fut un feu roulant de maison en maison, de rue en rue, qui se prolongea plusieurs jours et plusieurs nuits. Le Hanoï indigène paraissait mort ; les voies étaient vides et les cases fermées avec leurs volets de bois, mais couvertes de pla-

cards rouges avec inscriptions verticales en caractères chinois. On eût dit une ville assiégée. C'est que les Annamites enfermés chez eux, exclusivement en famille, groupés autour du chef, au pied de l'autel de leurs ancêtres, célébraient le premier jour de leur année. La veille au soir, l'âme des parents défunts était arrivée sous le toit familial, et depuis ce moment se succédaient les prosternations, les souhaits, les étrennes et les repas en grande liesse. On offre aux Bouddhas et aux ancêtres, m'écrit en français un Tonkinois, « du riz cuit, de l'eau-de-vie et toutes sortes d'aliments préparés avec beaucoup de soin, que les habitants du logis finissent par absorber dès que le bâton d'encens, qu'on a allumé au début de la cérémonie, a fini de brûler ». Peu à peu on recommence à sortir; mais c'est seulement pour l'échange de cérémonieuses visites et de cartes en papier rouge qui l'année durant resteront collées au mur au dedans des habitations; et chaque visiteur est accueilli par un ou plusieurs chapelets de pétards allumés devant la maison, dont le seuil ne tarde pas à se couvrir d'une couche de débris d'enveloppes d'artifices, d'autant plus épaisse que le maître du logis est plus riche. L'animation renaît ainsi; mais les affaires chôment encore: les boutiques ne sont rouvertes que lorsqu'il n'y a plus d'argent en réserve, au bout de six, huit, quinze jours et même un mois pour des artisans artistes tels que les brodeurs sur soie.

Cet arrêt prolongé dans le mouvement apparent prive Hanoï d'une grande partie de son charme. La capitale tonkinoise perdra bien plus encore, et alors à titre définitif, au point de vue pittoresque, si on réalise certains projets; déjà le cachet est moins original que jadis. Les murs percés de portes closes le soir, qui barraient chaque extrémité de rue, ont été supprimés; mais il le fallait pour l'hygiène et la police. Maintenant on veut des tramways, qui cependant jamais ne détrôneront les pousse-pousse, et, partant,

des rues larges et régulières comme cet abominable boulevard qui coupe en deux la *casbah* d'Alger!

Je partis le 15 mars pour Langson. Le crachin tombait toujours. La route de terre défoncée était peu praticable. Je pris donc la voie fluviale par Haiphong et arrivai à Phu-Lang-Thuong le lendemain soir à 10 heures. Le matin suivant, à 7 heures, je montai dans le train comme en pays de France; mais c'était un joujou, ce chemin de fer de 0^m,60 de largeur de rails! De vraies voitures de tramways, les troisièmes classes seulement fermées de rideaux, portant l'escorte de miliciens, martiaux sous leurs cheveux en chignon. De simples plates-formes, sans toit ni bancs, les quatrièmes classes pleines de paysans et paysannes, de vrais colis, pêle-mêle avec leurs paniers de légumes, s'abritant tant bien que mal sous leurs ombrelles ou leurs manteaux de pluie en feuilles de latanier!

D'abord un terrain ondulé, découvert, puis une vallée qui se rétrécit de plus en plus; on la remonte sans grands travaux d'art, pour atteindre le col d'où la voie descend sur le versant du fleuve de Canton. A l'Est, je ne vois que des collines herbeuses sans arbres; mais à l'Ouest se dresse la haute muraille du Kaï-Kinh, calcaire comme les rochers de la baie d'Along et comme eux couverte de végétation; malheureusement elle disparaît à mi-hauteur dans les nuées qui enlèvent au pays tout aspect tropical. La voie est bien gardée: on aperçoit des patrouilles, des miradors, des blockhaus en bambous tout le long du trajet; au passage du train, les petits miliciens s'alignent au port d'armes, bien en vue; certaines hauteurs enfin sont couronnées de châteaux-forts avec tours et créneaux, devenus inutiles à peine achevés.

A 2 heures, voici Langson. De la pluie, de jolies maisons blanches éparées, de larges voies tracées, mais fort défoncées, un énorme cube de maçonnerie à arcades, — la Résidence, — un mur entourant les bâtiments militaires,

du terrain plat dominé de partout qui est la citadelle, voilà tout ce qu'il y avait à voir à Langson en mars 1896 ; ajoutons-y le coude encaissé de la rivière Song-Ki-Kong dont les berges sont nues, quelques îlots de rochers calcaires qui surgissent du sol isolés dans la campagne¹, puis le cadre de collines herbeuses très élevées qui enceignent un bassin en apparence sans issue ; et il n'y a déjà plus grand'chose à raconter au point de vue pittoresque sur cette place de guerre. Du haut des forts qui couronnent les sommets, la vue est belle, dit-on ; mais il « crachinait » toujours.

Il faut traverser le Song-Ki-Kong et aller à un kilomètre, jusqu'à Kilua, pour observer les indigènes chez eux. Les habitations, groupées autour d'une grande place rectangulaire et au bord des routes qui y accèdent, sont très chinoises d'aspect. On voit tout de suite qu'on n'est plus en pays annamite, mais dans une région intermédiaire, dans une « marche », frontière politique et ethnographique.

Le marché de Kilua, de cinq en cinq jours, est très important. Les Annamites y viennent de Phu-Lang-Thuong ; les Chinois, de Lang-Tcheou ; et les paysans des environs y descendent en foule. Ces paysans sont des *Tho* et des *Noun*² ; les uns et les autres s'habillent à peu près de même, en cotonnade bleu foncé, avec des bandelettes d'étoffe autour des jarrets et une sorte de turban sur la tête ; mais entre eux ils se différencient par la coupe de la chevelure, les premiers la portant entière et en chignon comme leurs voisins du Sud, les seconds se rasant une partie du crâne tout en gardant la tresse à la mode sinique. Les femmes sont vêtues de la même étoffe bleue ; elles portent culottes,

1. L'un de ces massifs renferme une très belle grotte que je n'ai pu visiter.

2. Les *Tho*, les *Noun*, les *Man* forment trois populations distinctes de la région montagneuse intermédiaire entre le Tonkin et la Chine (Voir FAMIN, *Au Tonkin et sur la frontière du Kouang-Si*).

avec un justaucorps long serré à la taille et un chapeau en latanier à très larges bords, mais à calotte petite comme celle des couvre-chefs des *misses* anglaises. Elles vont pieds nus dans l'abominable boue des chemins d'hiver de ce pays ; mais l'exercice et le froid leur met aux joues une coloration rose qu'on est déshabitué de voir sous les tropiques. Elles ont toutes au cou un grand anneau rigide



Femmes tho, au marché de Kilua près Langson, photographie de M. Salles.

en argent grossièrement ciselé, aussi large d'ouverture que le diamètre de leur tête. J'eus d'abord quelque difficulté à obtenir un de ces colliers ; effarouchées, elles s'enfuyaient ; mais quand j'eus réussi un premier achat et qu'elles me virent payer en belles piastres sonnantes, je ne tardai pas à me voir entouré d'une foule féminine dont les bras se tendaient avec des colliers, des bracelets, des boucles d'oreille, et j'eus alors vite rassemblé la collection des divers modèles.

Les grandes réunions du marché ne vont pas sans quelques réjouissances. Un théâtre en plein vent était dressé au milieu de la place, et du matin au soir une troupe chinoise y donnait la représentation, à laquelle le bon peuple assistait tout en faisant ses affaires, aux frais de la congrégation des négociants célestes de l'endroit. A l'une de ces représentations, les Cantonais avaient convié avec quelque solennité les officiers et fonctionnaires français et annamites. Je fis ainsi la connaissance du *tong-doc*, du préfet de la province de Langson.

Vieillard à barbe blanche, Annamite fortement mâtiné de sang *tho*, le *tong-doc* aimait bien qu'on allât le visiter le soir. Jeune, disait-il, il passait la nuit à veiller dans son château sur la frontière de Chine, pour repousser les attaques des pirates, et depuis lors il faisait de la nuit le jour. Son appartement ouvrait sur une cour intérieure de l'agglomération, entourée d'une enceinte, qui constituait sa préfecture ; ce n'était à vrai dire qu'un grand hangar fermé de murs ; le sol était de terre battue et, outre la porte, il n'y avait pour ouverture qu'une petite fenêtre sans carreaux. En face de l'entrée s'élevait l'autel des ancêtres, précédé de la table des offrandes. Le *tong-doc* se tenait toujours dans le fond à gauche, tantôt couché, tantôt accroupi sur le grand plateau de bois, porté par des tréteaux bas, qui est le meuble essentiel de toute habitation annamite. Si un de ses subordonnés s'introduisait, lui présentant des deux mains, avec une courbette, quelque rapport, le préfet redressait ses grandes lunettes, lisait le grimoire à la lueur de la petite flamme qui brûlait près de lui, et, sans abandonner sa position, les genoux au menton, le rectifiait et le signait en quelques coups de pinceau. Très frieux, il approchait tantôt de ses mains, tantôt de ses pieds, une gentille boîte en cuivre niellé à couvercle ajouré, pleine de cendres et de braise, où de temps à autre il piquait quelque morceau de bois de santal tiré d'un coffret à

portée de la main, plein d'une foule de petites choses dans de petits papiers.

Autour de lui jamais ses femmes ne paraissaient. Ses serviteurs allaient, venaient, s'asseyant et causant, mon propre *boy* mêlé à eux, sans gêne, mais attentifs au moindre mot du mandarin, avec cette familiarité respectueuse qui n'existe plus chez nous depuis que les valets sont devenus les égaux des maîtres. Le *tong-doc* fumait constamment; il fumait de nombreuses cigarettes; il fumait aussi l'opium. Un de ses gens, assis dans un coin de la pièce, était spécialement préposé à la préparation des pipes; il faut beaucoup d'habitude et une grande dextérité pour prendre, au bout d'une longue aiguille, une goutte de la visqueuse liqueur brune, la faire gonfler à la flamme d'une lampe, la ramasser, puis la tourner, rouler, tasser sur le plat du fourneau, la chauffer encore, la traiter de nouveau et la coller enfin sur le trou minuscule en la perçant en son milieu. Or, en sa qualité de préfet, le *tong-doc* a plus d'une fois fait apposer des affiches pour prescrire à ses ressortissants l'abandon d'un vice qui conduit à l'abrutissement; et, comme chef de famille, il interdit, sous des menaces terribles, à tout son monde l'usage de la drogue : « Moi, dit-il, je suis bien vieux, je ne puis plus m'en passer. » Ses facultés d'ailleurs ne paraissaient nullement atteintes.

Quand j'arrivais, il m'invitait aussitôt à prendre place sur son plancher. Seulement la raideur de mes articulations m'interdisait l'accroupissement annamite; je ne pouvais que m'asseoir à l'européenne ou, dépouillé de mes chaussures boueuses, m'étendre sur la peau de tigre qui couvrait ma place, la tête sur un coussinet. Entre mon hôte et moi, il y avait alors le nécessaire à opium, le plateau incrusté de nacre, les fourneaux de rechange et la lampe dont la flamme, sous son globe de verre à facettes, brûlait droite mystérieusement dans la demi-obscurité de

ce logis étrange. On ne tardait pas à apporter une grande boîte de laque rouge dont les compartiments étaient pleins de fruits et de légumes confits au sucre qu'on prenait en les piquant avec une aiguille de bois ; quelques-unes de ces friandises étaient fort agréables au goût. On les arrosait de thé fait là sur place ; sur un brasier, la bouillotte chantait ; le mandarin mettait quelques feuilles dans une très petite théière de terre rouge qu'il remplissait d'eau, et il versait aussitôt lui-même l'infusion dans les classiques tasses sans anses à décor bleu cerclées d'argent, grandes comme des coquetiers ; le liquide à peine coloré se buvait très chaud et sans sucre.

Le *tong-doc* a récemment perdu deux fils, des hommes faits, tués par des pirates. Il lui reste deux fillettes et deux garçons. Le plus âgé, ayant dix-sept ans, était toujours présent aux réceptions, se mêlant aux serviteurs sans aucune apparence de supériorité. Il allait se marier ; pour cadeau à la future, son père avait fait acheter à Hanoi de belles boucles et une bague européennes ornées de brillants. « Vous êtes content, demandai-je au jeune homme ? — Oh ! oui, répondit-il. — Votre fiancée est jolie ? — Je ne la connais pas. » Le *tong-doc* m'expliqua qu'ainsi se font les alliances dans les familles de mandarins, par le choix des parents. « Seulement, ajouta-t-il malicieusement, chez nous la loi permet de prendre ensuite d'autres épouses à notre goût. »

Il voulait bien me considérer comme au-dessus de ses foudres contre l'opium, et il me faisait fumer. Mon inexpérience l'amusait ; couché sur le flanc, j'avais beau vouloir suivre les instructions de son domestique interprète : quand la boulette d'opium se tuméfiait à la flamme, j'aspirais trop fort ou pas assez, et le trou se bouchait. La sensation ? Je n'ai pas poussé les essais assez loin pour éprouver du bien-être ou du malaise ; je me suis contenté de l'odeur : une odeur qui semble écœurante, qui cependant

ne répugne pas et qu'on sent qu'on ne tarderait pas à trouver agréable et grisante.

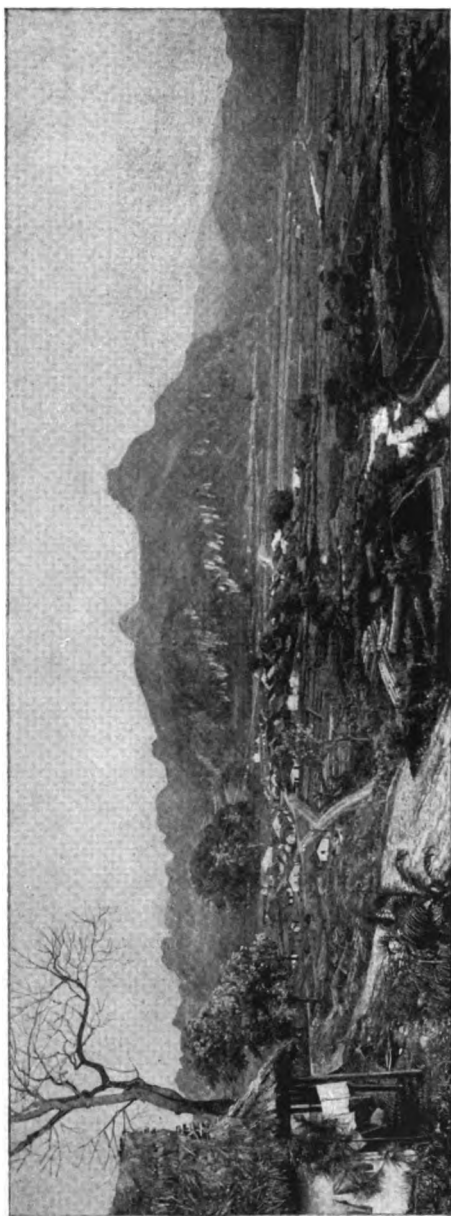
Ce qui suivit alors un soir n'était pas un effet des fumées de l'opium. Les sucreries et le thé nous lassant, le préfet appela ses chanteuses, et pendant une heure et plus nous nous régalâmes des mélodies nasillardes de ces femmes qui, assises à terre, sans un mouvement de physionomie, à tour de rôle prenaient le chant, accompagnées sur des violes, des guitares, des flûtes et des languettes de bambou; le maître témoignait de sa satisfaction en frappant un tambour de quelques coups nerveux. Ensuite vint une intéressante figure. Lorsque je me levai pour prendre congé, le *tong-doc* fit apporter du *choum-choum* ou eau-de-vie de riz. Une chanteuse vint alors se placer debout devant chaque visiteur. Une coupe d'une main, l'autre bras autour de mon cou, la mienne entonna mes louanges, en annamite dont je ne comprenais pas un mot; ses strophes d'inspiration finies, elle me fit boire une gorgée et je dus la faire boire de même. Puis sa compagne chanta les victoires du jeune officier présent, et le fit boire en l'enlaçant. Mon tour revint, et ainsi de suite plusieurs fois. Cela aurait duré jusqu'au jour si je n'avais enfin fait vider un peu vite, par l'artiste, la coupe jusqu'à la lie; la malheureuse fit plus de grimaces que moi-même pour l'opium, et nous pûmes nous échapper, laissant le madré *tong-doc* veiller et fumer la mauvaise drogue chinoise.

De Langson à Dong-Dang, il y a 14 kilomètres. Je parcourus la distance à cheval, escorté de cavaliers annamites très crânes sur leurs poneys pleins de feu, solides sur leurs étriers dont ils saisissent le montant entre le gros orteil et le second doigt de leurs pieds nus. Cet entourage n'était pas exigé pour ma sécurité, il était purement honorifique, pour montrer que j'étais mandarin en mon pays. On circule en effet sans danger isolément de l'un à l'autre endroit, depuis que le colonel Galliéni a su

par des procédés nouveaux et hardis pacifier la région.

Le pays traversé n'est pas particulièrement pittoresque; les massifs calcaires y font défaut; on circule entre les habituelles collines herbeuses à contours arrondis. La route est abominable sans qu'il en puisse être autrement après une longue période de fine pluie, d'autant que nos troupiers n'ont pas encore pu enfouir dans la boue la quantité de macadam indispensable pour donner à la voie une solide assiette. Mais pour les officiers qui descendent de Cao-Bang et de la haute région après un an seulement de séjour, le spectacle, malgré sa tristesse en cette saison, est plein d'intérêt, parce qu'il leur révèle le retour de la population; ils voient des villages nouveaux, des rizières, des plantations de badiane, là où il n'y avait, au temps de la piraterie, que solitude et brousse.

Au détour d'une colline, Dong-Dang s'annonce par l'apparition de majestueuses casernes qu'on a construites sur une élévation à pentes rapides, très grandes pour imposer aux indigènes et les rassurer par la preuve de notre établissement définitif dans le pays. De là-haut nos soldats et nos miliciens *tho* jouissent d'un fort beau coup d'œil. Vers le Sud, ils voient un fouillis de sommets, parmi lesquels se distinguent des arêtes dentelées dont la forme et la teinte de végétation révèlent la parenté avec les blocs de la baie d'Along. Au Nord, ils dominent le village dont on peut compter les toits, au bord d'un clair ruisseau, avec de beaux jardins potagers, les uns à nos hommes, les autres aux indigènes, et des champs où paisiblement le laboureur *tho* pousse la charrue derrière ses buffles. A droite et à gauche, des collines herbeuses; mais en face, au delà du village, se dresse un haut et large massif de calcaire escarpé qui partage le pays, et contre lequel la route de Langson vient bifurquer en deux voies, qui inclinent, l'une, au Nord-Ouest vers Cao-Bang, l'autre au Nord-Est vers Lang-Tcheou et la Chine.



Vue de Dong-Dang, reproduction d'une photographie de M. Salles.

Le changement de saison commençait à s'annoncer ; l'uniformité du ciel gris se divisait parfois en grosses masses floconneuses, et on sentait se répandre une moiteur lourde de serre chaude. Les accalmies du « crachin » pourtant ne duraient guère. J'eus même de la peine à trouver un moment pour saisir quelques types de *Tho* et de *Noun* ; je cherchai aussi des montagnards *man* qui parfois descendent jusqu'ici ; mais il ne me fut pas donné d'en voir un seul à aucun des deux marchés auxquels j'assistai en huit jours.

La Chine n'est qu'à 4 kilomètres de Dong-Dang. Je m'y rendis à cheval avec le capitaine commandant le secteur, non sans avoir au préalable, suivant l'usage chinois, fait porter nos cartes au mandarin chargé de la garde de la porte de Nam-Quan. La route s'élève rapidement. Elle laisse à droite des pentes où ne poussent que de hautes herbes, avec de-ci de-là quelque arbre isolé ; à gauche, elle longe un haut à-pic qui bientôt se montre frangé d'une muraille à créneaux, la frontière étant à mi-hauteur. Mais voici la muraille qui descend de la crête, traverse le vallon très resserré et remonte de l'autre côté, pour continuer au delà à travers les collines. Au plus bas de cette ligne par monts et par vaux, une porte paraît ouverte, vers la Chine, vers cette grande agglomération de peuples sans cohésion, vers cette unité sans lien, aussi faible que l'était l'Inde sur le déclin de la domination mongole.

Sur la route, la borne frontière est posée à 200 mètres en avant de la muraille crénelée. Tout auprès gisaient trois têtes de pirates récemment exécutés par ordre de notre ami le maréchal Sou, commandant de l'armée du Qouang-Si. Ensuite, ce n'était plus qu'un cloaque, et, pour atteindre le seuil de l'Empire Céleste, il fallait gravir une pente si raide et si glissante que nous descendîmes de cheval et montâmes à pied. Un dragon sculpté grimaçait au-dessus de l'ouverture ; au delà d'une vaste cour et d'une nouvelle

porte, percée dans une tour massive rattachée à l'enceinte, un nouveau monstre, peint sur la face d'un mur en travers du passage, menaçait les voyageurs. Comme nos intentions étaient pures, cet effrayant gardien nous fit grâce de la vie, et immédiatement derrière lui nous trouvâmes le *yamen* du mandarin.

La réception fut très cordiale. Le commandant de Nam-Quan, tout à la fois militaire et douanier, nous fit avaler des gâteaux lourds et fades, arrosés de beaucoup de thé sans sucre et de champagne dans des verres à liqueur. Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, en nous donnant rendez-vous, à quelques jours de là, à Lang-son, où le maréchal lui-même allait venir ; nous l'apprîmes au mandarin, qui n'en voulait pas croire ses oreilles.

Le maréchal, en effet, était attendu au chef-lieu du deuxième territoire le 15 avril, par autorisation spéciale de Pékin, pour y recevoir la croix de commandeur de la Légion d'honneur des mains du général Duchemin. Le cortège arriva avec un grand retard, à 3 heures. En tête marchait un peloton de cavaliers annamites ; puis venait l'escorte chinoise : une douzaine d'étendards, des soldats portant, la crosse en l'air, leur fusil à répétition, des trompettes tirant de leurs instruments, longs comme ceux d'*Aïda*, des sons prolongés, graves et lugubres ; enfin, précédée d'un porte-parasol et d'un porte-pique, la chaise mandarinale sur les épaules de huit Chinois.

Le maréchal Sou est un très haut dignitaire ; il a le titre de précepteur de l'empereur et la décoration du *Hing-Koua*, qui lui permet de se vêtir d'une jaquette de soie jaune. C'est un homme de grande taille, d'une cinquantaine d'années, la figure rasée, majestueux sous l'ampleur de ses vêtements de soie. Il s'intéressa beaucoup au chemin de fer dont le prolongement ne tardera pas à atteindre Lang-Tcheou. A table il fut d'une gaieté folle, faisant les plus délicates politesses chinoises, celle-ci par exemple :

il prenait avec les doigts un morceau dans son assiette et le plaçait aimablement dans l'assiette du voisin ou de la voisine. Le soir, on devait danser pour planter la crémaille de la Résidence toute neuve; pensez donc : Langson, à ce moment, possédait cinq Françaises, dont une, vaillante s'il en fut, venue exprès en deux journées de cheval depuis Lang-Tcheou ! Pour se préparer au bal, le maréchal s'en alla fumer dans sa chambre quelques douzaines de pipes d'opium, et il reparut frais et dispos dans un costume de soie brochée d'une délicieuse couleur brune.

Et lui-même, il dansa ! S'étant débarrassé de sa longue robe gênante, se présentant en petit costume avec ses chausses blanches qui descendaient dans les fourreaux marron de ses mollets, il se lança dans le pas de quatre avec l'aimable Française de Lang-Tcheou, essayant, mais en vain, avec la légèreté d'un éléphant, de saisir la cadence du mouvement de la jambe lancée. Ce fut le clou imprévu de la fête : on riait ; mais le Chinois riait plus encore.

Dès le lendemain, il repartit pour son pays, et, de mon côté, je repris la route du Delta et peu après celle de la France.

Comme alpinisme, tout cela est nul ; j'en conviens. Je n'hésite pas cependant à engager mes collègues à aller en Indo-Chine. Comme colons ? certes oui ; j'ai foi en ce beau pays où l'espace est immense, ouvert à l'activité des nôtres et à nos capitaux ; mais aussi en simples touristes. Ils y trouveront des jouissances nouvelles : pays et peuples, monuments et végétation, institutions indigènes, et même l'œuvre coloniale déjà faite, tout les séduira, — car ils savent regarder et voir, — malgré l'absence de hautes cimes et de glaciers.

A. SALLES,

Inspecteur des colonies, •
Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

UNE ASCENSION AU KAKOULIMA

GUINÉE FRANÇAISE

(PAR M. LE CAPITAINE E. SALESSES)

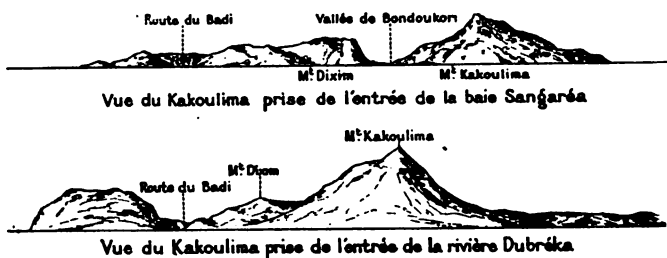
Comme à tout le monde, il m'est arrivé bien souvent de faire des courses dans les Alpes françaises; je n'ai jamais eu la moindre pensée d'en entretenir le public, et de venir glaner après tant d'autres qui me paraissent avoir épuisé le sujet.

Toutefois, à la suite de circonstances particulières, mon champ d'exploration s'est élargi; l'occasion m'a été fournie d'exécuter dans l'Afrique occidentale, au Sud du Sénégal, sur les côtes de la Guinée française, l'ascension d'une montagne fort escarpée, qui porte le nom exotique de *Mont Kakoulima*. Le récit en est inédit; par certains côtés, et principalement par l'attrait de la nouveauté, peut-être intéressera-t-il les lecteurs.

Le pur amour des belles grimpades n'a pas été mon seul mobile en cette affaire, je l'avoue sans rougir, au risque de me faire honnir par les fanatiques. J'étais chargé d'une mission topographique qui exigeait précisément la reconnaissance des environs du massif; quoi de plus naturel que de faciliter mon travail par des observations prises du haut d'un pareil belvédère, qui domine tous les points de l'horizon? Que vous veniez de la mer ou que vous parcou-

riez la terre ferme, devant vous se dresse constamment, ainsi qu'un mur abrupt et quasi vertical, cette belle montagne; le marin se repère volontiers sur elle; l'indigène la contemple avec une superstitieuse terreur.

Vue de face, elle figure une crête allongée sur laquelle on distingue trois cimes (voir le croquis de la p. 500), dont la plus élevée se trouve à l'Ouest. Sa hauteur n'est que de 1,000 mètres environ, bien peu de chose par conséquent en apparence; mais ce n'est pas, ai-je dit, une montagne ordinaire, c'est un véritable mur à gravir. L'effort est tellement continu et sérieux que l'ascension



proprement dite exige deux jours complets, tout autant que les plus hautes montagnes d'Europe; si l'on veut bien défalquer chez ces dernières l'altitude du point de départ, la disproportion ne paraîtra plus si grande.

La structure du massif est granitique, et présente trois lignes successives d'escarpements striés et moutonnés par les glaciers préhistoriques descendant du Foutah Djallon; les intempéries en ont délité les roches, bien que celles-ci soient très dures; de nombreux et énormes blocs couvrent les pentes et gênent beaucoup la marche; enfin le tout est recouvert jusqu'au sommet d'un luxuriant manteau de végétation tropicale; dans les régions supérieures se trouvent les hautes futaies, aux troncs reliés par des lianes à caoutchouc qui pendent çà et là comme des cordages; à la base du massif règne une brousse serrée,

qui ne livre point passage à l'ascensionniste et l'oblige à pratiquer péniblement une brèche sur toute son épaisseur.

Autour du Kakoulima sont rangés concentriquement de nombreux plateaux gréseux moins élevés, dont il domine magnifiquement l'ensemble; vers le Nord et l'Est, du côté

CARTE DES ENVIRONS DE KONAKRY (GUINÉE FRANÇAISE)



du continent africain, des vallées profondes l'isolent ainsi que les fossés d'une forteresse; à l'Ouest et au Sud, ses contreforts baignent dans la mer. Son soulèvement doit être contemporain de celui des îles de Los, cette formation cratériforme de nature granitique qui s'étend au large de Konakry, la capitale de la Guinée française; du reste toute la côte occidentale africaine, depuis les Canaries jusqu'à Sainte-Hélène, porte les traces des forces pluto-

niques anciennes et nouvelles auxquelles elle doit son existence.

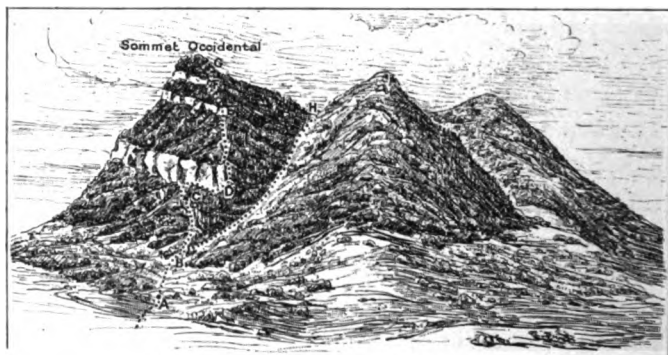
Pendant la saison des pluies, le sommet du Kakoulima se dégage très nettement à l'horizon; pendant les premiers mois de la saison sèche, au contraire, de décembre à février, il se couronne volontiers de brumes et de nuages, amenés sans doute par les souffles de l'harmattan. Toutes ces circonstances, jointes à son inaccessibilité apparente, lui constituent une physionomie spéciale, qui explique le respect dont il est entouré chez les noirs et les superstitions qui courent sur son compte. Pour ces populations encore engagées dans le fétichisme, le mont est sacré et hanté par les diables; le touriste sacrilège qui viole ses flancs est voué au malheur, et condamné à errer perpétuellement sur la montagne sans jamais retrouver sa route.

En dehors de quelque hardi chercheur de caoutchouc, aucun noir ne pénètre volontiers dans la forêt qui couvre la montagne; ses habitants ordinaires sont les troupes bruyantes des chimpanzés, dont les cris discordants saluent le soleil à son lever et à son coucher; ce sont encore les redoutables najas, serpents noirs très venimeux, dont une espèce possède la propriété curieuse de projeter son venin.

Telle est la montagne remarquable à tant de titres dont j'ai entrepris l'ascension. Je me proposais d'atteindre les buts multiples suivants : déterminer la roche constituante, ainsi que l'altitude du sommet principal et sa nature cratériforme; installer sur le point culminant, en pratiquant des brèches dans la forêt au moyen du feu, un signal très reconnaissable; prendre enfin le panorama de la région qui entoure le pic principal.

Mon départ s'est effectué le 3 décembre 1895. Je quittai mon gîte de Gomboufa (voir le croquis de la p. 500), résolu à bivouaquer sur la montagne; j'espérais profiter ensuite de la pleine lune pour atteindre le sommet dès les premières

lueurs du jour. Le Kakoulima, qui se distingue très nettement pendant la mauvaise saison, se couvre en effet de nuages à partir de 9 heures du matin durant la saison sèche. J'avais observé du reste, auparavant, les parois rocheuses de la montagne, et j'avais pu me rendre compte qu'il fallait passer par le village de Condéhiré ; de ce dernier point, je devais gagner la clairière A (voir le croquis ci-dessous), pour diminuer l'épaisseur de la brousse à fran-



Le Kakoulima vu du plateau de Gombouïa

- | | |
|---|---|
| A Clairière et huttes indigènes. | E 2 ^e escarpement |
| B Bifurcation dans la brousse. | F 3 ^e escarpement. Roche qui pleure. |
| C Campement pendant la nuit. | Arbre du Raja. |
| D Chemin parcouru pendant les ténements au pied du 1 ^{er} escarpement. | G Point extrême atteint sur l'arête. |
| | H.G. Chemin projeté. |

chir ; restaient ensuite à remonter les bords d'un thalweg rempli de grands arbres, suivant l'itinéraire BH indiqué sur le dessin ; une fois sur l'arête, en H, je devais pouvoir gagner facilement le sommet du pic occidental. On verra que j'avais compté sans mon hôte, et que l'ascension devait tromper totalement ces prévisions fondées sur une expérience acquise uniquement en Europe.

Je quittai donc Gombouïa, village comprenant une vingtaine de huttes sousous, en compagnie de mon interprète, de mon *boy* et de deux porteurs noirs munis de coupe-coupes ; ma mule me transporta jusqu'au village de Condéhiré, au pied du Kakoulima ; mes bagages consis-

taient simplement en quelques conserves, une lanterne, et des moyens de couchage.

Gombouïa est situé presque au niveau de la mer, car la marée se fait sentir jusqu'au gué de la petite rivière Takouré, à peu de distance du village; de ce point, on gagne un plateau de latérite (formation d'hématite brune et d'argile rouge), situé à 30 mètres au-dessus du niveau de Gombouïa. Condéhiré se trouve sur ce plateau, non loin des eaux froides et cristallines de la rivière Ouendé-Kouré; un petit sentier très raide me conduisit des bords de l'Ouendé-Kouré jusqu'à deux cases entourées de champs de mil, dans la clairière A; de là il fallut descendre de mule et remonter les pentes, pour entrer dans la brousse qui entoure le Kakoulima d'un fourré presque impénétrable. Par bonne fortune se rencontra sur mes pas une petite piste très peu visible, passage de quelque chercheur de caoutchouc, qui permettait en se tenant constamment courbé de traverser ce premier obstacle et de pénétrer dans la forêt proprement dite, au milieu des arbres de haute futaie qui couvrent les pentes de la montagne; j'atteignis ainsi le point marqué C sur le croquis, sans autre incident que la rencontre de magnans, grosses fourmis carnivores dont les cuisantes morsures mirent mon escorte en déroute.

La direction n'était pas facile à conserver dans le dédale inextricable de la forêt; qu'on se représente une forêt vierge, dont le sol est encombré de débris de toute sorte, de troncs d'arbres morts de vieillesse et embarrassant le chemin, de ravines continuelles, de blocs énormes de rochers. J'avais malheureusement négligé d'emporter une boussole, précaution cependant indispensable, et j'étais contraint de dévier constamment de ma route, à la demande de tous les accidents de terrain et de tous les obstacles qui venaient se jeter sur mes pas. Au lieu de suivre la direction BH, j'ai donc suivi, sans m'en apercevoir, la direc-

tion BC, et il devait m'être impossible le lendemain, une fois engagé dans les rochers, de les quitter pour rectifier mon erreur.

La marche est extrêmement pénible au milieu de cette végétation tropicale; on est obligé de couper à chaque instant des lianes, des branches qui viennent vous embarrasser; on saute parfois de bloc en bloc au milieu d'une véritable carrière de pierres dont quelques-unes sont gigantesques, produit de la chute de quelque pan de montagne. De peur de m'égarer au retour, j'avais soin de faire des marques nombreuses au tronc des arbres que nous rencontrions. La forêt contenait beaucoup de lianes à caoutchouc, conservant en général les traces des incisions par où s'écoule le précieux produit. Beaucoup d'arbres étaient tombés et pourrissaient sur place, obstacle à franchir qui ne nous gênait pas médiocrement; pas la moindre rencontre humaine; nos seuls voisins étaient les nombreux chimpanzés qui vivent tranquillement en troupe dans la forêt, protégés par le respect superstitieux que le Kakoulima inspire aux noirs.

La nuit étant bientôt survenue, mes noirs déblayèrent soigneusement une plate-forme convenable, sur laquelle ils allumèrent du feu, et nous bivouaquâmes en pleine forêt vierge, au bruit du « salam » sauvage des chimpanzés. Les noirs étaient peu rassurés; ils ne dormirent pas, sous la cuisante piqure d'énormes moustiques qui interrompirent également mon sommeil par leur incessant bourdonnement. Aussi, dès 2 heures du matin, à la lueur d'une lanterne combinée avec celle de la lune, qui ne brillait que faiblement à travers l'épais feuillage, je repris mon ascension; comme, sans m'en douter, j'avais marché la veille vers des escarpements qui forment, vus de loin, de larges taches grises dans la masse sombre de la montagne, je ne tardai pas à me trouver au pied de hautes murailles. En vain je cherchai un couloir praticable; il

fallut me décider à tourner l'obstacle en obliquant à droite dans la direction CD, à travers les ravines qui rendaient la marche très difficile. Heureusement j'avais laissé au bivouac tous mes impedimenta, et je n'emportais avec moi que le plus strict nécessaire.

Il était devenu évident, depuis le moment où j'avais atteint les escarpements, que la bonne direction primitive n'avait pas été suivie; la retrouver était chose bien incertaine; je me décidai à adopter autant que possible la ligne de plus grande pente, dès que j'eus trouvé une voie à peu près praticable, à partir du point marqué D. Il fallut encore escalader au point E une deuxième série d'escarpements assez difficiles, et c'est ainsi que nous parvînmes dans la matinée à un bouquet d'arbres résineux, non loin d'une petite source formée par un rocher qui pleure, à l'endroit marqué F sur le croquis. Le phénomène du suintement de l'eau impressionna beaucoup mes noirs, qui ne s'attendaient pas à en trouver à une pareille hauteur; aussi attribuèrent-ils tout simplement le fait à l'un des diables de céans.

L'altitude obtenue était déjà assez grande pour me permettre de discerner tous les détails de la région que je venais de quitter; le pays du Sombouya s'étalait à mes pieds comme une magnifique carte en relief teintée et nettement dessinée; j'ai pu facilement me rendre compte de l'orographie et de l'hydrographie de la contrée, mieux que je ne l'eusse pu faire par de nombreuses reconnaissances.

Je poursuivais donc ma route avec plein espoir de réussite, malgré les grosses difficultés que je rencontrais. Sur le versant méridional, ainsi que l'indique le croquis, le Kakoulima est défendu par trois retranchements qu'il faut enlever, trois falaises consécutives, contremarches d'un escalier gigantesque qu'il faut gravir. Il était déjà 9 heures du matin, et j'étais passablement fatigué, ainsi que mes porteurs; mes provisions de vivres étaient épuisées;

déjà du fond des vallées montaient lentement d'épais brouillards qui bientôt m'enveloppèrent, et je perdis l'espoir de jouir du panorama du sommet, qui doit être merveilleux; j'avais lentement dans la direction FG, parmi des rochers peu faciles, au milieu d'une brume inconmode; ce fut alors que je fis la rencontre d'un gros naja noir, enroulé autour d'une branche assez élevée, qui s'étendait en travers de notre chemin.

Le reptile nous regardait avec une tranquillité surprenante; j'avais sur moi un revolver d'occasion, et je lui tirai deux balles qui ne l'atteignirent point; le tir des quatre autres cartouches ne me donna que des ratés, l'arme étant en mauvais état. Il est impossible de décrire l'effet de cet accident malencontreux sur mes superstitieux compagnons, qui, sans autre forme de procès, commencèrent à détalier; j'eus beaucoup de peine à les rassembler à nouveau, mais ni exhortations ni menaces ne purent les décider à dépasser la branche fatale. Je leur ordonnai donc de rester là et de m'attendre, pendant que je continuais ma route, en passant sous le serpent qui se retira fort posément. L'altitude obtenue était alors de 870 mètres, et je pensais toucher au but.

J'atteignis ainsi le point G sur l'arête, au bout de deux heures de marche, toujours gêné par le brouillard, à une altitude de 980 mètres indiquée par le baromètre anéroïde; il était midi.

Je n'avais plus devant moi qu'une pente modérée, sans brousse ni rochers, fort agréable à gravir, mais dont j'ignorais la longueur, car je n'ai fixé le point G sur le croquis que par approximation; pour rejoindre mes noirs, deux heures m'étaient nécessaires, d'où environ quatre heures d'attente pour ma troupe; dans l'état d'esprit de mes compagnons, totalement dénués de provisions et de courage, ils étaient capables, si je tardais, de s'imaginer que les mauvais esprits m'avaient enlevé; je n'avais d'ailleurs que

juste le temps de redescendre pour ne pas bivouaquer de nouveau sur la montagne ; enfin, je savais ne pouvoir profiter du panorama du sommet à cause du brouillard ; j'étais de même dans l'impossibilité d'organiser à moi seul le signal projeté. J'ai donc pensé agir sagement en ne prolongeant pas ma pointe isolée, et je suis revenu vers le point F fort à propos pour apaiser la soif qui me tourmentait et rassurer mes porteurs qui commençaient à être pris de grosses inquiétudes.

La descente s'opéra d'une façon précipitée, car le temps et la faim nous pressaient ; un seul incident à noter, la poursuite de mon *boy* par un essaim d'abeilles logé dans un tronc d'arbre qu'il avait légèrement heurté en le franchissant. Ce détail activa encore notre marche, et nous étions réunis vers 6 heures du soir au point A, où nous pûmes enfin manger. Nous rentrâmes le soir même à Gombouïa.

Cette course m'a permis de rapporter de nombreux échantillons minéralogiques. La roche du Kakoulima est une diorite ; elle est extrêmement dure et présente des arêtes fort aiguës et tranchantes partout où les érosions glaciaires ne se présentent pas. Je n'ai pu vérifier *de visu* si le sommet portait un cratère, mais j'avoue que j'en doute fort, à moins que le cratère ne soit extrêmement petit. L'altitude extrême atteinte est de 980 mètres, de sorte que le sommet dépasse certainement 1,000 mètres ; mes mesures topographiques me donnent le chiffre de 1,034 mètres.

Cette montagne serait un poste de choix pour un phare ou pour une station géodésique ; sur ses pentes, on pourrait exploiter avantageusement la forêt qui les couvre et qui est fort rapprochée de la mer.

J'ai revu au mois de mai 1896 le Mont Kakoulima, et j'aurais bien voulu pouvoir le gravir à nouveau. Malheureusement, j'étais alors épuisé par une dysenterie pro-

longée, et m'imposer cette dure ascension eût été une grave imprudence. Je compte combler cette lacune à la fin de 1897, en transportant mon gîte directement, soit à Condéhiré, soit à Bondoukori, point de départ qui me paraît encore plus favorable.

L'horaire de ma marche est le suivant, haltes déduites :

De Gombouïa à Condéhiré.	1 heure.	Durée probable de l'ascension, haltes déduites : 13 heures. Descente : 8 heures.
De Condéhiré aux cases de la clairière A.	40 min.	
Du point A à la haute futaie en B.	30 —	
— B au 1 ^{er} escarpement en D.	4 heures.	
— D au 2 ^e escarpement en E.	1 h. 45	
— E au 3 ^e escarpement en F.	2 h. 15	
— F au point G sur l'arête.	2 heures.	
Descente et retour de Gombouïa.	8 —	

Les altitudes données par le baromètre sont :

Gombouïa.	+ 25 mètres.
Condéhiré.	+ 90 —
Bivouac C.	+ 360 —
Roche qui pleure F.	+ 870 —
Point G sur la crête.	+ 980 —

E. SALESSES,

Capitaine du génie,
Chargé de l'étude d'une voie
entre Conakry et le Niger.

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

I

VOYAGE

DE

GRENOBLE A LA GRANDE-CHARTREUSE

LE 8 MESSIDOR AN XII¹

(MANUSCRIT INÉDIT DE DOMINIQUE VILLARS)

AVANT-PROPOS

L'*Annuaire* du Club Alpin Français a déjà fait connaître à ses lecteurs le grand botaniste alpin Dominique Villars en publiant, en 1886, son *Précis d'un voyage à la Bérarde en Oisans dans les grandes montagnes de la province du Dauphiné*, qui était d'ailleurs très connu et avait été imprimé à plusieurs reprises².

Nous donnons aujourd'hui *in extenso* le *Voyage de Grenoble à la Grande-Chartreuse*. Cette relation doit être regardée comme inédite, le *Bulletin de la Société botanique de France* (6 mars 1863) n'en ayant publié qu'un extrait, annoté par M. J.-B. Verlot³.

Le manuscrit original est écrit en entier de la main de Villars; il m'a été confié en 1890, par M. Eugène Chaper, aux fins de copie et de publication intégrale; M. Chaper l'avait acquis de M. Charavay, en 1864, pour le prix de 500 francs.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les considérations géologiques se ressentent de l'état peu avancé de la science à l'époque où Villars écrivait.

1. 27 juin 1804.

2. Voir ma plaquette, *le Voyage de Villars en Oisans*, 1889, in-8° de 15 pages.

Cet extrait a été tiré à part, in-8° de 8 pages.

Le texte de Villars n'a pas été respecté par M. Verlot ; nous avons cru convenable de le rétablir.

PAUL GUILLEMIN.

Sumus plerique. ut peregrina et
admiremur et veneremur, et ea quæ
in nostro sunt conspectu negligamus.

(SCHEUCHZER, *Itin. Alp.*, Præf., 1.)

Le même jour¹ que les papiers publics annoncèrent, à Grenoble, la mort de l'intrépide et savant Humbolt à Aca-pulco², étoit destiné pour un voyage à la Grande-Chartreuse. Depuis vingt-cinq ans que j'habite Grenoble, j'y en ai fait plus de dix, avec divers savans de diverses nations. Ce pays intéressant par son voisinage, par son élévation, ses vastes forêts, ses sites et ses productions naturelles, offre toujours un nouvel intérêt.

La Chartreuse rendue célèbre depuis 1100 par son fondateur, par sa solitude, l'isolement et le silence qui y règnent, le fut encore par le nombre de savans et par les botanistes que ce désert attira, mais surtout par les plantes rares qu'il produit.

Les manuscrits de Richer de Belleval que possède et qu'a fait imprimer en partie le professeur Gilibert, de Lyon, nous ont appris que Belleval, fondateur du Jardin de botanique de Montpellier sous Henri IV, en 1610, vint herboriser à *Arpizon*, à la *Ruchère* et à *Charmantson* pendant le mois de juillet 1618.

Les manuscrits de Plumier qui existent à Paris nous ont appris que le vénérable botaniste visita la Chartreuse vers 1679.

Le *Theatr. botanicum* de Pierre Bérard, pharmacien à Gre-

1. 27 juin 1804.

2. Ce bruit n'étoit pas fondé ; Alex. de Humboldt ne devait mourir qu'en 1859 !

noble, en 7 vol. folio, dattés de 1653, que possède la bibliothèque publique de cette commune, font plusieurs fois mention des plantes de la Chartreuse.

Pierre Bellon, du Mans, en 1543, avant d'aller en Égypte et en Orient, ainsi que Tournefort en 1680, vinrent visiter nos plantes des Alpes.

Antoine et Bernard de Jussieu et Goiffon visitèrent nos Alpes au commencement du XVIII^e siècle, ainsi que Barrelier.

Le professeur des Fontaines, en 1778, et son collègue la Billardière, en 1786, firent les mêmes voyages aux Alpes avant d'aller en Afrique.

Sous tous ces rapports, il devenoit intéressant de vérifier si la nature, fidèle à son plan, auroit conservé sur les mêmes montagnes les mêmes plantes que les savans y avoient observé depuis plus de deux siècles.

La plupart de ces savans ont payé leur tribut à l'humanité ; la nature comme son auteur est immuable ; elle varie, mais elle est constante dans ses productions, lorsque la main de l'homme ne vient pas bouleverser et troubler sa marche. Nous dirons bientôt à quoi tient la régularité des productions végétales de la Chartreuse.

Mais la perte de Humbolt, toujours présente à notre souvenir, a mis le deuil dans le cœur de tous ceux qui, quoique moins courageux et moins favorisés par la nature et par la fortune, parcourent la même carrière. Nous avons besoin de nous promener pour nous distraire : la vue d'une nouvelle plante, mêlée au souvenir trop amer qui nous poursuivoit, luy faisoit diversion.

Les hommes passent, la mort n'écoute ni nos vœux ni nos regrets ; la cruelle faux moissonne les grands hommes de préférence, et toujours trop tôt. Leurs ouvrages nous restent ; marchons donc à la lueur du flambeau qu'ils nous ont laissé, mais souvenons-nous qu'ils n'ont pas moins des droits à notre reconnoissance qu'à l'immortalité.

La Grande-Chartreuse est au Nord de Grenoble, à deux myriamètres ou cinq lieues environ de distance. Le sol de Grenoble, sur une plaine, au confluent du Drac et de l'Isère, est élevé à 240 ou 250 mètres (125 à 130 toises) au-dessus de la mer. Le sol de la maison de Chartreuse est à 1,200 mètres (620 toises) environ au-dessus du niveau de la mer.

Les pics des montagnes voisines, qui sont toutes calcaires, s'élèvent à 2,045 mètres (ou 1,050 toises). Ces cimes, cependant, qui sont une suite de celles du Mont-Blanc et du Jura, ne sont qu'au niveau des cols ou passages des Alpes, tels que l'Autaret, Mont-Genèvre, Mont-Cenis et Petit Saint-Bernard. Elles sont plus froides néanmoins, à raison de leur isolement et de l'enfoncement des vallées voisines plus profondes. On sait que les cols des Alpes, ou passages déjà cités, sont dominés par des pics granitiques et par des glaciers, qui s'élèvent de 3,310 à 3,900 mètres (1,700 à 2,000 toises), ce qui les rend un peu moins froids que des pics isolés à pareilles élévations.

Cette différence de température se soutient même malgré le voisinage des glaciers. Ces faits, que j'ai constatés en 1782 dans le *Journal de physique* du mois d'avril, furent confirmés ensuite par les observations de MM. de Saussure et Lamanon.

Des forêts immenses entourent la Chartreuse à un myriamètre environ de rayon de tous côtés. Le Hêtre, les deux espèces de Sapin, le Tilleul à grandes et à petites feuilles, le Fresne, le faux Platane, le faux Sicomore, *Acer L.*, l'Ormeau à grandes feuilles, le Tremble, le Peuplier blanc et noir, l'Aune, le Bouleau, l'If, le Marsaule, le Cerisier des bois, le Cerisier à grappes, le bois de Sainte-Lucie (*Prunus Mahaleb L.*), le Sorbier sauvage, l'Alisier, l'Ébénier des Alpes, le Coudrier ou Noisetier, le Baguenaudier, l'*Emerus*, la Charmille, le Troesne, l'Épine blanche, le *Berberis*, les deux Cornouillers, le Pin de Genève, le grand

et petit Houx, l'Obier ou Boule-de-neige, la Viorne, les Chèvrefeuils, les Groseillers blancs et rouges composent ces vastes forêts.

Outre ces quarante espèces d'arbres ou arbrisseaux, un nombre d'environ cent arbrisseaux plus petits, ou d'arbustes croissent sur ces montagnes; tels sont plusieurs Saules des Alpes, l'Amelanchier, le Cottoneaster, l'Alisier des Alpes, le Genévrier, la Sabine, les Myrthilles, l'*Uva ursi*, les Rosiers sauvages, le Rosier cottoneux, celui des Alpes ou la Rose sans épines, le *Rhododendrum*, la Bourgène, etc.

Par un ordre admirable de la nature, qui devrait inspirer aux hommes la même réserve, les mêmes égards, la même émulation, lorsqu'une forêt dans les Alpes est bien fournie, les arbres se protègent et se garantissent mutuellement contre les orages, les neiges, le givre, le froid et l'ardeur du soleil. C'est ainsi que les plantes de bled et de chanvre s'élèvent à l'envi de se surpasser et atteignent une hauteur égale d'où résultent la droiture des pieds, leur égalité, leur soutien réciproque et l'exclusion du gazon et autres plantes nuisibles ou parasites. Une émulation semblable garantit les forêts des Alpes, mais le sol ordinairement très en pente, une fois découvert et mis à nud, ne se recouvre plus. Où le gazon s'en empare il faut un siècle pour régénérer la forêt. Souvent ce n'est qu'après des alternatives de taillis qui protègent et ombragent le sol que les semences de sapin, très fines et très légères, peuvent prendre racine. Il faut aux semis d'arbres résineux une terre meuble, fraîche sans être humide, tempérée, à l'abri du froid et du soleil, car le gel fait souvent périr les jeunes mélèzes. La neige qui recouvre leur sol pendant cinq à six mois de l'année, le défend contre le gel, en attendant que les organes de ces arbres soient assez forts pour sécréter la thérébentine, la résine qui doivent les garantir contre le froid rigoureux de ces climats.

Semblables à la classe pauvre et indigente, et aux jeunes gens trop en arrière de leurs études, une sorte de désespoir semble éteindre le courage des jeunes arbres, et aucun talent, aucunes mesures ne sauroient réussir à repeupler les clairières parmi les forêts des montagnes. Si le sol mis à nud se trouve très en pente, les averses, les ravins le dépouillent du peu de terreau que le débris du feuillage et des vents ont amassé pendant l'intervalle des siècles. Les rochers mis à nud n'attirent plus les nuages, la rosée, ni la pluie et vont laisser tarir les ruisseaux et les sources qui alimentoient, qui abreuvoient les plaines. Ce bouleversement de la nature, la dévastation des forêts, influera bientôt sur les récoltes, sur l'industrie et sur les ressources de l'agriculture. La santé même des hommes en souffrira, ne fût-ce que parce que, lorsqu'un être vivant s'éteint, des milliers d'êtres plus petits se livrent la guerre, se disputent ses dépouilles. Comme tous les êtres vivans ont besoin d'air et d'eau pour exister, leurs successions donnent lieu à des combats toujours nuisibles aux grands animaux. L'homme auroit assez d'ennemis à combattre parmi les agens de la nature ; déjà l'abus de son esprit et de sa raison ont émoussé son instinct, il devrait éviter les dégradations des forêts qui le mettent aux prises avec tant de calamités présentes et futures, avec tant de nouveaux ennemis.

Rendons grâce aux rochers sourcilleux qui entourent la Grande-Chartreuse et qui servent de rempart à ses bois, les seules forêts qui nous restent. Sans ces rochers élevés à 1,500 mètres au-dessus du sol de Grenoble, la hache destructive aurait rasé ces forêts, comme elle fit main basse sur les beaux peupliers qu'avoit fait planter le Connétable sur les rives du Drac. Ils ont disparu ces beaux arbres, ainsi que les taillis de bois d'Aunes et d'*Hippophaë*, saule épineux de Jean-Jacques, que l'on coupoit tous les trois ans. Ils servoient à alimenter les usines de Grenoble,

à cuire le pain. Depuis leur destruction, le bois est plus cher, les montagnes se dépouillent, les torrens se multiplient, redoublent de fureur : le climat devient plus froid en hiver, plus brûlant en été, parce qu'il est découvert, privé d'abris et d'humidité. Je doute que les seigles et les pommes de terre qui ont pris la place de ces taillis, eu égard aux travaux et aux engrais, puissent nous dédommager et les remplacer.

Serons-nous donc en Europe, au milieu des nations les plus éclairées, à la honte des lois sages qui nous gouvernent, exposés à la crainte de voir après nous ce beau pays manquer de bois, se dépeupler comme l'Afrique? Espérons plutôt qu'un gouvernement sage et puissant recevra et utilisera les accens de la philanthropie pour la protection, le repeuplement et la conservation des forêts qui sont la plus précieuse des propriétés nationales.

Les montagnes de la Chartreuse, comme celles du Jura, de l'Ain et du Mont-Blanc, sont entièrement calcaires et de seconde formation. C'est le calcaire compacte par grandes masses, par couches épaisses de deux à trois mètres. Elles sont inclinées vers le N.-O. sur une pente de 15° à 30° jusqu'à 40°, revêtues de bois et de plantes, nourries par quelques décimètres de terreau, produit du temps et de l'ombre de ces arbres. Quelques fois, des groupes de montagnes tertiaires, faites de cailloux terreux, des poudings et des tufs sont venus former des espèces de contreforts au pied de ces montagnes, en adoucir les escarpemens. Au S.-E. ces montagnes sont rompues, coupées à pic, souvent à une élévation de 600 mètres; de ces côtés, on voit leurs couches par grandes assises de deux à trois mètres; ces grandes masses calcaires contiennent très-peu d'empreintes fossiles et seulement quelques cornes d'Ammon. Leurs couches inférieures, plus minces, sont ordinairement séparées par des couches ou lits de schistes feuilletés ou terreux, bien plus argileux que calcaires.

Dans les grandes masses se trouvent à peine 1/10 d'alumine : dans les couches de schistes c'est tout le contraire. Mais ces proportions varient suivant les lieux et la position.

Les couches supérieures, par grandes masses, présentent le calcaire compact de Saussure, § 357. C'est un marbre gris bleuâtre, homogène, qui prend un poli éclatant. C'est la chaux carbonatée compacte de Haüy, II, p. 164, et de Brochant, I, 523. C'est le *Calcareus æquabilis* Waller, I, 123, et le *Marmor vulgatum* Linn. Syst. Gmel., 107, n° 10.

Ce marbre doit sa couleur gris bleuâtre à la petite portion d'argile, ainsi que sa cassure inconstante, ses felures assez fréquentes et irrégulières. C'est la pierre avec laquelle on fait de la chaux et du moellon pour bâtir à Grenoble. Il ne faut pas la confondre avec le calcaire quartzueux ou sablonneux, dont les couches sont moins épaisses, plus solides, plus sonores, avec lequel on bâtit les angles, les portes et fenêtres, les ponts et les édifices de Grenoble. La première de ces pierres est connue sous le nom de pierre de la porte de France, et la seconde sous le nom de pierre du Fontanil, près de Grenoble. Quoique les lits bouleversés de ces rochers, souvent presque perpendiculaires, le long de l'Isère sur l'une ou l'autre rive, soient au même niveau, ils sont d'une époque et d'une nature bien différente.

Le calcaire quartzueux, ou inférieur, tient du grès, quoique également gris bleuâtre, blanc jaunâtre ou isabelle. C'est à la petite portion de fer que contient l'argile et, à ce que je présume, aux divers degrés d'oxydation de ce métal, que sont dues ces variétés de couleurs.

Ces deux roches calcaires sont dues à des époques très éloignées quant à leur formation. Car la Grande-Chartreuse est entièrement perchée (*sic*) et cernée par le calcaire compact. Le calcaire quartzueux ou tenant du grès, au con-

traire, se voit à Voreppè, à Voyron, à Quaix, Proveisieux, au Fontanil, au Sapey, à Saint-Pancrasse, Saint-Hilaire, Saint-Bernard, sur la rive droite de l'Isère. Les couches sont assises sur le schiste et celui-ci sur le grès ou molasse qu'on tire aux environs de Voreppe.

Lorsque les naturalistes auront examiné plus attentivement ces deux espèces ou variétés de roches calcaires, je ne doute pas qu'ils ne s'empressent de les distinguer, tant par leur nature et leur position que par les époques éloignées qui les séparent.

C'est dans le calcaire inférieur ou quartzeux que se trouvent le silex, et les pétrifications marines les plus abondantes. C'est sous ce calcaire inférieur que se trouvent aussi les schistes, les géodes de Meylans et les grès. Mais comment se fait-il que le calcaire compact argileux et par grandes masses, qui contient bien rarement quelque silex noir ou brun, contienne si peu d'empreintes fossiles de poissons et de plantes marines ?

Il semble d'après ces observations que, pendant le laps de temps ou de siècles écoulés depuis le dépôt des grès et des schistes, premiers dépôts, la mer fut si agitée que ses mouvemens violens détruisirent tous les êtres vivans, pour ne laisser subsister que quelques cornes d'Ammon ? il paroît enfin que le globe calme dans le sein des eaux, lors de la formation des cristaux quartzeux et granitiques, fut d'abord tourmenté pour ouvrir son sein aux filons métalliques : ensuite bien plus violemment agité lorsque les courans de la mer broyèrent les granits et le quartz les uns contre les autres pour former les sables et les grès quartzeux : mais que ces froissemens violens s'étant ralentis après avoir détruit, entassé quelques restes de poissons et de fougères, ne trouvèrent plus sur la fin que l'analogie de cornes d'Ammon, pour incruster dans les derniers dépôts calcaires de la mer qui forment le calcaire compact par grandes masses. On pourra demander pour-

quoi les dernières couches sont les plus épaisses? Il me semble que l'on pourroit répondre, c'est parce que les vagues avoient acquis alors plus de constance; parce que l'axe autour duquel le globe exerçoit ses mouvements, étoit fixe, ou moins oscillant. Il ne fut pas toujours fixe cependant, puisque, au lieu d'être horizontales, comme lorsqu'elles furent déposées, ces grandes couches ont été brisées, et sont souvent devenues presque perpendiculaires.

Laissons aux dignes successeurs des Buffon, des Pallas, des Saussure et des Dolomieu le soin de faire servir nos aperçus à de nouvelles découvertes : contentons-nous de leur en faire hommage.

Un autre fait géologique bien surprenant, c'est que, parmi les couches de calcaire compact de la Grande-Chartreuse, se trouvent quelques filons de mine de fer carbonaté, près la Bouvine, à 1,600 mètres d'élévation : on y trouve même du manganèse !

Ce phénomène assez rare, parmi les grandes montagnes calcaires, semble les lier ou les rapprocher des montagnes primitives. A Alvar, sur l'autre rive de l'Isère, à trois ou quatre myriamètres de la Chartreuse, se trouvent d'immenses filons de semblables mines. Il faudroit examiner s'il existeroit entre ces montagnes, malgré que la vallée de Gresivaudan les sépare, d'autres rapports assez suivis pour faire croire que les montagnes calcaires existoient déjà lors de la formation des filons de minéraux.

Mais laissons à M. Héricart de Thury, dont le zèle égale les talens, le soin de faire connoître la géologie et la minéralogie des départements confiés à son inspection.

On trouve des blocs de granit sur les groupes calcaires de la Grande-Chartreuse, comme aux environs de Grenoble, mais non sur les sommités élevées à plus de 600 toises ou 1,300 mètres.

Il ne paroît pas que Saussure ni les autres naturalistes

aient distingué les époques des montagnes calcaires quarteuses. Il a fallu que ces deux montagnes fussent séparées, comme à la Grande-Chartreuse, pour que j'y fisse attention.

Dans le premier volume de l'*Histoire des plantes du Dauphiné*, j'ai donné, depuis p. 280 à 294, le catalogue d'environ 430 plantes qui croissent spontanément à la Chartreuse. Il est inutile de répéter ici ce catalogue. Je pourrais y ajouter plusieurs plantes découvertes depuis 1786, sur tout parmi les graminées, les mousses et autres plantes cryptogames qui ont exercé la sagacité de plusieurs savans botanistes, surtout en Allemagne depuis cette époque. Plusieurs cryptogames qui, comme les insectes, ne vivent que peu de jours, disparaissent en été : d'autres échappent, par leur petitesse, aux yeux du botaniste lorsqu'il ne s'occupe pas spécialement de la recherche des plantes cryptogames. En effet, quel contraste pour les yeux même les plus exercés ! Le *Pinus abies* et le *Pinus picea* L. s'élèvent jusques 40 mètres sur deux de diamètre, à la Grande-Chartreuse ! tandis qu'au pied de ces mêmes arbres se trouvent quelques fois le *Dicranum pusillum* et le *Gymnostomum truncatulum* de Hedwich, qui n'ont pas plus de trois à quatre millimètres. La botanique, au reste, conservée en dépôt ainsi que les forêts de la Chartreuse, grâce aux remparts dont la nature les a entourées, outre des plantes rares, offre encore quelques nouveautés aujourd'hui.

Le *Rheum compactum* et le *Rh. Rhaponticum* L., le *Polemonium cæruleum* L., le *Scandix odorata* L., l'*Angelica archangelica* L., et l'*Hesperis matronalis inodora* (cette belle variété de Haller *ad. Rupp.*, p. 78), sont devenues spontanées, quoique sans culture et abandonnées à la Grande-Chartreuse. Il paroît donc que la Rhubarbe pourroit sans beaucoup de soins y être cultivée.

L'*Arctium personata* L., que Haller (*Enum.*, 678, 19 ; *Iter Helveticum opusc.*, p. 231) avoit mieux placée parmi les chardons, y est très commune.

La *Campanula latifolia*, *C. Scheuchzeri* Villars, *C. Rhomboidea* L. à feuilles velues, *C. medium*, *C. glomerata*, *C. persicifolia*, *C. urticifolia*, etc., sont communes autour de la maison.

Le *Sonchus plumieri* L. n'a jamais été trouvé de notre temps; mais le *S. alpinus* L. Cliff., p. 385, y est très commun.

La *Scabiosa alpina* L., le *Milium effusum* L., le *Poa sylvatica* que Willdenow (*Spec.*, I, 389) nomme *P. sudetica*, et le *Poa trinervata* du même auteur que j'ai nommé *Festuca sylvatica*, parce qu'il appartient vraiment au *Festuca* et non au *Poa* L., sont communs dans les bois. L'*Epilobium montanum foliis nitidis ad nodos ternis*, dont parlent Pontedera (*Compend.*, p. 119) et Boccone (*Mus. di piante*, p. 32, f. 16), fait une espèce distincte que Haller (*Enum.*, 409, 4) avoit déjà signalée et qu'il faut rappeler. Le nom d'*Epilobium nitens* lui conviendrait à cause du luisant de ses feuilles.

L'*Elimus europæus* L., espèce d'orge, est commun aussi parmi ces bois, ainsi que le *Salix appendiculata* V., belle espèce, ou variété du Marsaule ou *Salix caprea* L. Il en a l'écorce, le tissu des feuilles, mais elles sont bien plus grandes, plus allongées, ainsi que leurs stipules : l'arbre s'élève à dix mètres et plus.

L'*Atropa belladonna* L. est commun dans les bois.

L'*Orchis globosa* L., le *Satyrium nigrum* L. et *S. albidum* L., à Cordes et à Arpizon, ainsi que la *Stellaria nemorum* L.

Les *Aconitum anthera* L., *A. Cammarum* et *A. lycoctonum* très communs, surtout le dernier.

Le *Veratrum album* infecte les prés, gatte les fourrages.

Le *Ranunculus thora* L., *R. aconitifolius* et *R. platanifolius* L. sont très communes. Les deux dernières ne sont pas aisées à distinguer, si ce n'est que la première des deux est plus basse, vient le long des eaux, soufre la culture, multiplie et prend des fleurs doubles dans les jardins, où

les curieux leur donnent le nom de *Bouton d'argent* pour la distinguer des variétés doubles des *Ran. repens* et *R. nappellifolius* de Crantz, qui doublent aussi et portent le nom de *Boutons d'or*.

Le *Trollius europæus* L., les *Anemone alpina*, *A. Baldensis*, le *Gnaphalium dioicum* L., le *Gnaph. Norwegicum* (Retz., *Flor. Scandinav.*, n° 1006), le *Filago leontopodium* L., sont communs à Arpizon.

La belle *Gentiana pannonica* de Jacq., *Flor. Austr.*, t. 136, qui fut d'abord la *G. punctata* du même auteur, *Obs. bot.*, II, p. 17, t. 39, et reconnue sous ce dernier nom par Linné, est très commune à Arpizon, ainsi que sur le Grand-Son. C'est la même espèce, ou tout au plus une variété de celle que Barrelier et Antoine de Jussieu (*Obs.*, p. 2; *Icon.*, n° 64) ont vue à la Chartreuse de Saint-Hugon, à Prémol, à Charrousse et au Mont-de-Lans. C'est encore la même que Belval (Mscr., p. 135) a vue et décrite aux sources du Drac, à Orcière, sous le nom de *Gent. punctata flore altera*. Mais celle d'Arpizon ou Grande-Chartreuse a ses cloches plus courtes, moins ponctuées; ses divisions, arrondies et non obtuses, ni tronquées, sont séparées par une sinuosité ou section transversale avec une avance en forme de dent. Le calice a six divisions linéaires régulières, quoique inégales, un peu membraneuses. Les anthères adhérentes entre elles sont un peu ovales et oblongues. Le *pollen*, ou poussière fécondante, est ovoïde, avec un sillon approchant de la forme d'un grain de froment ayant 1/50 de millimètre de diamètre environ.

MM. Frœlich et Willdenow (*Spec.*, I, 1332; *De Gentiana*, p. 13) n'ont pas connu l'espèce que j'ai nommée *Gent. punctata* (*Hist. des pl.*, I, 522), trois fois plus élevée que la *G. purpurea* L., avec laquelle ils l'ont réunie, que je connais très bien pour l'avoir vue et cueillie en Suisse, dans le Mont-Blanc, etc.

Notre *G. punctata* approche plus de la *G. lutea* L.; mais

sa fleur n'est divisée que jusques au quart de son étendue et non jusqu'à la base. Son calice est en spathe lacérée, ainsi que dans la *G. lutea* L.

Depuis cette époque, j'ai trouvé assez commune à Lancey, à Uriage, à Alvar, une *Gent. hybrida* qui tient de la *G. pannonica* Jacq. et de la *G. lutea* L. Elle a le calice et les anthères comme cette dernière; mais sa fleur est ponctuée, divisée jusqu'à moitié, en cinq segmens pointus seulement; je l'ai fait graver; j'en parlerai ailleurs.

Une plante plus rare est la *Draba æderi* F. 142, que Willdenow, III, p. 427, a nommée *Draba nivalis*, bien différente de la *Draba Cenisia* que j'ai envoyée à ce savant botaniste. La *Draba æderi* est vivace : feuilles radicales, oblongues, obtuses, très entières, portant des poils simples (la *Draba Cenisia* les a bifurqués). Le scape nud n'a que 27 à 30 millimètres (un pouce environ), terminé par sept à neuf fleurs blanches, pétales obovales entiers, une fois plus longs que le calice; silicule glabre, lancéolée, sessile; stigmate court. Il faudroit la nommer *Draba cæspitosa*, *foliis obovato-oblongis*, *integerrimis*, *subciliatis*, *scapis multifloris*, *calicibusque nudis*, *petalis integerrimis*. Elle vient sur les sommités pierreuses de la Chartreuse.

Je bornerai là les observations faites pendant ce voyage. Elles prouveront à l'Institut national que l'histoire naturelle est inépuisable, soit qu'on la considère dans son ensemble ou dans ses détails. Dans son ensemble, j'entends parler de son influence sur la minéralogie et sur l'histoire du globe. Par ses détails, j'entends parler des productions des trois règnes, que nous commençons à savoir distinguer et à signaler, de manière à nous faire comprendre par nos lecteurs.

Le spectacle de la nature éblouit les yeux lorsqu'on l'observe pour la première fois. La multitude d'objets qui nous frappent ne nous permet pas de les classer avec assez d'ordre et de méthode pour en saisir les caractères.

Nous sommes obligés d'y revenir à plusieurs reprises, et ce n'est qu'après un grand nombre d'essais, de tâtonnemens et d'erreurs que nous apprenons à observer, comme nous avons appris à marcher, à tater le pouls, à jouer d'un instrument quelconque.

J'ose espérer que le Gouvernement et l'Institut national encourageront enfin le zèle qu'ils ont fait naître pour remplir tant de cadres, tant d'essais commencés sur la statistique des divers départemens. Je m'estimerai heureux si ce foible essai peut obtenir l'approbation de la savante compagnie qui a daigné m'associer à ses travaux, et dont le nom seul a suffi pour soutenir mon zèle en m'inspirant le désir de me rendre utile.

VILLARS,

M. Corresp. de l'Institut.

Grenoble, le 10 thermidor an 12.

II

EXCURSIONS ROMANTIQUES

A LA MER DE GLACE

(PAR M. JULIEN BREGEAULT)

En ce recueil, consacré spécialement à des récits d'ascensions hardies, d'explorations lointaines ou souterraines, de découvertes scientifiques intéressantes, n'est-il point téméraire et hors de propos de tenter une modeste excursion dans le passé, et de remplacer l'inédit et l'actualité par des citations d'auteurs connus et que certains trouvent démodés ? Je me suis posé cette question, et puis j'ai espéré (et on a bien voulu m'encourager dans cet espoir) que des amis passionnés de la montagne et de la nature, comme le sont les lecteurs de cet *Annuaire*, ne regretteraient pas d'avoir vécu quelques instants en compagnie d'écrivains illustres et d'artistes de génie dans un des plus beaux sites de l'univers. Me serais-je trompé ? Y aurait-il incompatibilité d'humeur entre l'alpinisme et les lettres ? Je ne le pense pas.

Je sais bien que, pour nos hardis grimpeurs, rien ne vaut la lutte corps à corps avec la montagne, la difficulté vaincue et le danger méprisé : tailler, à coups de piolet, des marches dans une paroi de glace verticale, laisser sa carte de visite sur quelque cime vierge, ce sont là — paraît-il — d'enivrantes impressions. Mais n'en est-il de plus

douces ? Lire une page éloquente, savourer une exquise poésie, étendu à l'ombre d'un mélèze, avec, là-haut, les neiges éternelles projetant leurs découpures sur le ciel bleu, et, à vos pieds, la forêt dévalant jusqu'au lac qui scintille au soleil, n'est-ce point une sensation raffinée, donnant de la joie aux yeux et à l'esprit, et de nature à satisfaire les instincts les moins matériels du corps et les plus nobles aspirations de l'âme ?

Donc, pourquoi proscrire l'alliance de l'alpinisme et de la littérature ? Je serais même assez tenté de proposer la création d'une nouvelle Section de notre Club, que j'appellerais la *Section de l'Histoire des Montagnes et de la Littérature alpestre*, et dont je ne chercherais pas bien loin le président, car ce serait naturellement celui qui est la tête, l'âme et le cœur de notre association, le savant historiographe du Mont-Blanc, qui joint à l'amour de la montagne l'érudition, l'éloquence et l'esprit.

En attendant l'adoption par la Direction Centrale de cette proposition risquée, je voudrais, en quelques mots, rappeler les fastes de notre admirable vallée de Chamonix, depuis sa « découverte », au XVIII^e siècle, par deux Anglais.

Jusqu'à cette date, en effet, chose extraordinaire, les Chamoniards vivaient isolés du reste du monde, paisibles et heureux, sous la paternelle direction de leur Prieur. On savait vaguement à Genève qu'il existait, au pied de la *Montagne Maudite*, des *Glacières* inabordables, mais nul n'était tenté d'y aller voir, lorsque, en 1741, un voyageur anglais, le Dr Richard Pococke, résolut de s'aventurer, en compagnie de son compatriote Windham et de plusieurs autres, dans ces contrées inconnues¹. Les explorateurs emmenèrent des domestiques armés jusqu'aux dents et de nombreux mulets chargés d'un appareil complet de défense et de campement. Pococke se revêtit même d'un

1. Voir CHARLES DURIER, *Le Mont-Blanc*, 4^e édition, Paris, Fischbacher, 1897, pages 50 et suivantes.

costume arabe qu'il avait rapporté de ses voyages, pour imposer davantage aux féroces naturels du pays. Ils quittèrent Genève le 19 juin au milieu d'une foule émue et inquiète, et, dans la soirée du deuxième jour, vinrent camper devant Sallanches. Le lendemain soir, la caravane s'arrêta à Servoz, et à la fin du troisième jour elle arriva à Chamonix, où l'on dressa de nouveau les tentes; les domestiques furent placés en sentinelles avec des mousquets. Déjà les habitants de la vallée, effrayés de ces préparatifs militaires, s'apprêtaient à repousser l'invasion, lorsque, heureusement, le Père prieur, « homme sage, dit M. Durier, s'avisa de porter à l'ennemi des propositions de paix sous la forme d'une invitation à déjeuner ». Rassurés et restaurés, nos Anglais entreprirent l'ascension du Montanvers, donnèrent son nom à la *Mer de Glace*, laissèrent le leur à la *Pierre aux Anglais*, et rentrèrent en triomphe à Genève, après sept jours de campagne, sans d'ailleurs s'être occupés le moins du monde du Mont-Blanc.

Comme l'audace de l'homme ne connaît point de bornes, et que son besoin de s'élever est insatiable, Pococke et Windham eurent des imitateurs, puis furent dépassés. La fourmilière humaine grimpa petit à petit sur les pentes glacées du colosse, et les tentatives pour le gravir se multiplièrent. Celles de Bourrit, le compatriote, l'émule et l'ami de Saussure, sont particulièrement intéressantes. Ce chantre de l'église cathédrale de Genève était un savant au cœur chaud, au style imagé, aimant la montagne avec passion, et rêvant la conquête du Mont-Blanc, que, par une sorte de fatalité, il ne put jamais faire. « Bourrit, a dit M. Durier, était l'homme qui manque le coche. » Il ne nous en a pas moins laissé des récits remplis d'intérêt et des dessins naïfs ¹.

1. Voir notamment sa *Nouvelle description générale et particulière des glaciers, vallées de glace et glaciers qui forment la grande*

Ses descriptions « pompeuses et emphatiques » furent critiquées par un touriste plus modeste qui fit, en 1790, une excursion à « Chamouny ». Il était parti de Genève avec quatre compagnons, dont l'un était « M. Le Royer, apothicaire du bas de la Cité, homme d'une humeur gaie et d'un esprit cultivé », et un autre « M. Eymard, descendant du sourcier¹ Jacques Eymard ». Au Prieuré, ils logèrent dans l'auberge de Pierre Tairraz, qui était déjà remplie, et où, à souper, « on leur servit du chamois ». Ils firent l'ascension du Montanvers en partie à mulet. « Le reste du trajet, impraticable pour les mulets, se fit à pied, et nous arrivâmes au *château de Blair*, cabane élevée par un seigneur anglais de ce nom²..., dont le toit, formé de grandes lames de roches feuilletées, avait été emporté en partie... Nous y trouvâmes une dame anglaise qui avait eu *le courage* de venir jusque-là et qui avait fait faire du feu dans la cabane. » L'auteur de cette relation un peu terre à terre se garde bien de tomber dans l'emphase qu'il reproche à Bourrit, car il ne dit pas un mot de la Mer de Glace ni du Mont-Blanc et s'abstient soigneusement de toute description. Seule, la source de l'Arveyron paraît lui avoir inspiré quelque admiration³.

Je n'écris pas ici l'histoire du Mont-Blanc, qui a été faite

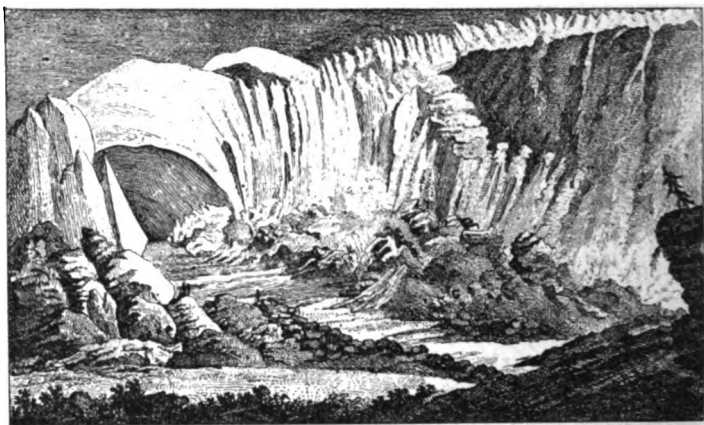
chaîne des Alpes de Suisse, d'Italie et de Savoie, ouvrage enrichi de tableaux dessinés sur les lieux par l'auteur et gravés par les meilleurs artistes. Genève, Paul Barde, 1785.

1. « Sourcier » signifie découvreur de sources.

2. Cette masure, ancêtre de nos refuges alpins, construite en 1779 par les soins de l'Anglais Blair, lui avait coûté quatre guinées. Au-dessus de l'entrée, on lisait cette inscription : *Utile dulci*. (DURIER, p. 165.)

3. VICTOR AUGERD, *Une excursion à Chamouny en 1780*. Bourg, 1886. Bibl. Nat. Lk⁷ 25037. — Une autre relation très intéressante, celle du *Voyage aux glaciers de Savoie* (1761), par le duc de La Rochefoucauld d'Enville, a été publiée par M. LUCIEN RAULET dans l'*Annuaire* de 1893, p. 458. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur : il y trouvera, dans une préface des plus documentées, un historique très complet des premières courses dans la vallée de Chamonix.

si magistralement par notre président. Chacun sait que, le 8 août 1786, Jacques Balmat et le Dr Paccard posèrent pour la première fois le pied sur la cime inviolée, précédant d'une année l'intrépide Saussure. Dès lors, la route était frayée, les ascensions suivaient une progression régulière et l'ancien Prieuré de Chamonix devenait peu à peu ce grand caravansérail cosmopolite où tout le monde



La source de l'Arveyron au XVIII^e siècle, fac-similé réduit d'une gravure de l'ouvrage de Bourrit, *Nouvelle description des glaciers, etc.*, 1785

a passé. Mais, au début, la plupart des voyageurs ne s'élevaient pas plus haut que le Montanvers. « On allait, dit M. Durier, au terrible Montanvers, à la cime du Montanvers, et plusieurs, rentrés dans leurs foyers, racontaient avec orgueil qu'ils avaient fait l'ascension du *Mont-Blanc jusqu'au Montanvers*. »

Dès les premières années de ce siècle, la vallée avait eu d'illustres visites. Le 26 août 1810, l'impératrice Joséphine, à laquelle le divorce avait fait des loisirs, montait au Montanvers. « Pour assurer la sécurité de cette excursion de

onze personnes, dit Stephen d'Arve¹, on décida de ne pas leur adjoindre moins de *soixante-huit* guides, avec une *avant-garde de pionniers* pour abattre les broussailles et détourner les grosses pierres qui pouvaient entraver le passage des mulets sur lesquels chevauchait la caravane impériale. »

Au Montanvers, on ne trouva qu'une cabane et un berger. Mais ce berger était un précurseur; il avait pressenti « M. Perrichon ». Il tendit, ô surprise ! à l'impératrice un registre sur lequel il la supplia de daigner consigner ses impressions, ce qu'elle fit aussitôt en s'inspirant de Delille; cette poésie manque un peu de souffle, mais la montée en est sans doute la cause :

*Oui, je sens qu'au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux frappans, de ces terribles scènes,
Tout réveille l'esprit, tout occupe les yeux ;
Le cœur seul un moment repose dans ces lieux².*

Quatre ans plus tard, l'autre impératrice, Marie-Louise, déjà déchue à son tour et fugitive, venait, par une nuit de tempête, se réfugier à Chamonix, et « frappait à la porte d'une chaumière sous le toit de laquelle on la vit réduite à implorer vainement un abri ».

On voit qu'à cette époque la vallée de l'Arve commençait à être assez bien fréquentée. S'il fallait énumérer les visiteurs de marque et les célébrités de tout genre qui y ont défilé, depuis Gœthe en 1779 et Chateaubriand en 1803, jusqu'à Théophile Gautier en 1868, un volume ne suffirait pas. J'ai dû choisir, et je vais essayer de raconter trois excursions que j'appelle « romantiques », parce qu'elles ont été faites à l'époque du romantisme, et qu'elles

1. STEPHEN D'ARVE, *Histoire du Mont-Blanc et de la vallée de Chamonix*. Paris, Ch. Delagrave, 1878.

2. La page de l'album du Montanvers sur laquelle Joséphine avait inscrit ce quatrain a été dérobée en 1814 par un touriste inconnu. (DURIER, p. 168.)

nous font voir de près quelques-uns des astres les plus brillants de cette brillante pléiade littéraire.

I

Ce siècle avait *vingt-cinq* ans...

et, par conséquent, Victor Hugo en avait vingt-trois, lorsque, poète déjà connu et admiré, il fut invité à assister au sacre de Charles X, qui eut lieu le 29 mai 1825. Il s'était rendu à Reims en compagnie de Charles Nodier, et ils se rencontrèrent aux fêtes du sacre avec Lamartine, qui les invita avec beaucoup d'insistance à le venir voir à Saint-Point. Cette cordiale invitation ayant été acceptée, Nodier, « plante alpestre du haut Jura », comme l'appelait l'auteur des *Harmonies*, proposa à Hugo de profiter de l'occasion pour faire, en famille, un voyage dans les Alpes. Mais les deux ménages n'étaient pas riches : comment se procurer le nerf du voyage ? « Qu'à cela ne tienne, dit Nodier, nous raconterons ce que nous aurons vu ; si ça vous ennuie, je m'en charge ; vous me donnerez seulement quelques vers ; Lamartine aussi, s'il veut en être ; nous trouverons bien quelqu'un pour nous faire des dessins. Et ce sera l'estimable éditeur Urbain Canel qui paiera notre voyage¹. »

Aussitôt de retour à Paris, Nodier et Hugo mirent à exécution ce grand projet. Un traité fut passé avec l'éditeur pour la publication d'un ouvrage illustré qui devait être intitulé : *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la vallée de Chamonix*. Cet éditeur confiant et généreux versa à Nodier et à Victor Hugo un acompte de

1. Cette citation est extraite du très intéressant livre : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Paris, A. Lacroix, Verbœckhoven et C^{ie}, 1864, tome II, chapitres 43 à 46. Je ferai encore de nombreux emprunts à cet ouvrage.

1,750 francs par tête, ce qui leur constitua une bourse de voyage rondelette. J'ajoute immédiatement que lorsqu'ils rentrèrent à Paris, il ne restait à Nodier que vingt-deux francs et à Hugo que dix-huit! Et le livre? Il ne vit jamais le jour, ce qui est bien fâcheux pour la bibliothèque de notre Club, et ce qui le fut encore plus pour l'éditeur Urbain Canel, car... ce fut sa faillite qui en empêcha la publication. L'histoire ne dit pas si le syndic réclama à qui de droit les 3,500 francs!

Pendant la caravane s'était organisée. Nodier avait loué une « calèche », Hugo une « berline », car chacun d'eux emmenait sa femme et sa fille. Celle de Nodier, âgée alors de quatorze ans, a écrit plus tard un charmant récit de ce voyage. Elle nous indique ainsi la composition de la caravane : « Une des deux voitures était occupée par Victor Hugo, sa femme, leur petite fille âgée de dix mois et une berceuse. Eugène Devéria se joignit à la caravane alpestre à la condition qu'on le déposerait à Fontainebleau. Les habitants de la seconde étaient mon père, ma mère, moi et notre ami M. Gué¹. » Les deux véhicules s'étaient rejoints à la barrière de Fontainebleau, et nos touristes étaient partis légers, jeunes, heureux de vivre et de voir du pays. Ils faisaient un de ces charmants voyages à petites journées, que le chemin de fer a supprimés, mais que la bicyclette est en train de nous rendre, et les pittoresques incidents de route ne leur manquaient pas. Ainsi, près de Vermanton, Victor Hugo, qui montait une côte à pied, est arrêté pour *port illégal de décoration* par de braves gendarmes stupéfaits de voir le ruban rouge à la boutonnière d'un tout jeune homme² dont la tenue et

1. Voir *Charles Nodier, Épisodes et Souvenirs de sa vie*, par M^{me} MENESSIER-NODIER. Paris, librairie académique Didier, 1867, p. 268.

2. Le roi Charles X venait en effet de nommer chevalier de la Légion d'honneur, par ordonnance spéciale, Lamartine et Hugo. Voir *Correspondance de Victor Hugo*, Paris, Calmann Lévy, 1896. Voir

les allures sont celles d'un écolier en vacances. Nodier accourt : « Monsieur est le célèbre Victor Hugo ! » Les gendarmes, à qui ce nom ne disait probablement rien du tout, ne voulurent pas avoir l'air d'ignorants et relâchèrent leur prisonnier en lui faisant des excuses.

Arrivés à Mâcon, les voyageurs s'enquièreient de Lamartine. « M. de Lamartine, dit l'hôtelier, vous voulez dire M. Alphonse ? » On finit par rencontrer le poète en habit de chasse, pantalon blanc un peu défratchi et vieux chapeau de paille crevé. A Saint-Point, les visiteurs dînèrent avec M^{me} de Lamartine et ses belles-sœurs, « décolletées et enrubannées », ce qui compensait la toilette négligée de leur mari et frère, dont l'hospitalité fut d'ailleurs celle d'un grand seigneur¹.

Après cette agréable halte, on continua par Tournus et Bellegarde. Genève déplut à nos touristes, qui trouvèrent la ville maussade et sa police tracassière. Aussi Nodier écrivit-il sur le registre des voyageurs, qui étaient tenus d'indiquer « pourquoi ils venaient », cette réponse révolutionnaire :

Venu pour renverser votre gouvernement.

Ils voulaient partir pour Chamonix dans la matinée du dimanche, mais on leur dit que les portes de la ville étaient

aussi le récit de cet incident dans les *Propos de table de Victor Hugo*, par RICHARD LESCLIDE, Paris, Dentu, 1885, p. 138, et dans l'ouvrage de M^{me} Menessier-Nodier, qui place l'aventure au retour.

1. Lamartine aimait à se rappeler cette visite, bien que ses souvenirs en fussent assez peu précis : « Je ne sais quel jour de quelle année, vers 1821, je vis arriver Victor Hugo à Saint-Point accompagné de sa femme, alors dans la première fleur de sa beauté, d'un petit enfant, et de Charles Nodier, qui commençait déjà à vieillir, et sa fille. Ils allaient en Suisse ou en Italie. Ils s'arrêtèrent quelques jours dans ma retraite. Victor Hugo, Nodier et moi, nous passâmes le temps à errer dans les montagnes. Mes deux hôtes laissèrent à Saint-Point un parfum de poésie et d'amitié. » (*Harmonies*, en note de la pièce intitulée *la Retraite*, réponse à M. Victor Hugo.)

fermées pendant le prêche. Victor Hugo étant entré dans une église pour la visiter, on l'engagea à en sortir, en lui faisant observer qu'il troublait l'office. Furieux, il revint s'enfermer dans sa berline.

Enfin, le prêche fini, la ville rouverte, on part et on va déjeuner à Sallanches. Pendant le repas, la conversation s'engage sur le fameux livre. « Quel beau livre ce sera ! dit M^{me} Nodier. — S'il se fait, dit M^{me} Victor Hugo. — Comment ! s'il se fait ! s'écrièrent les deux écrivains, offensés du doute ; est-ce que nous pouvons ne pas le faire après que nous avons été payés presque entièrement ? — Mais *vous en mangez dans ce moment même une aile*, ajouta M. Nodier en montrant à M^{me} Hugo le blanc de poulet qu'elle avait dans son assiette. »

On en était encore à la période de l'enthousiasme, et, dès le lendemain, Victor Hugo se mit à l'œuvre et écrivit le récit du trajet de Sallanches à Chamonix, que le « témoin de sa vie » nous a heureusement conservé¹.

Je voudrais pouvoir citer en entier ce chapitre, écrit dans le style grandiose familier à Victor Hugo, mais il faut savoir se borner, et je ne lui emprunterai que quelques courts extraits.

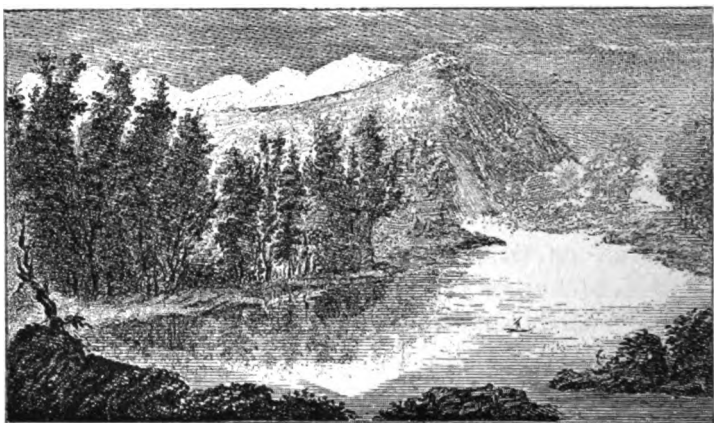
A Sallanches, on était monté dans les véhicules du pays, « chars à bancs attelés de mulets et formés d'une seule banquette transversale où l'on est assis de côté sous une façon de petit dais en cuir dont les quatre pans peuvent se baisser en cas d'orage ». Un des dessins illustrant les *Voyages en zigzag* de Töpffer (1840) nous montre un brave Anglais installé dans une carriole de forme analogue.

Dès la sortie de Sallanches, Victor Hugo est saisi d'admiration en apercevant la chaîne du Mont-Blanc, et nous décrit superbement cette masse de coupoles et d'aiguilles,

1. C'est le chapitre xiv du livre, intitulé : *le Récit de Victor Hugo*. Ce récit a paru dans la *Revue des Deux Mondes* (1831, III, p. 193) sous le titre *Fragment d'un voyage aux Alpes* (août 1825).

« au-dessus desquelles, comme la pierre du serment dans un cercle druidique, le Mont-Blanc s'élève royalement avec sa tiare de glace et son manteau de neige ».

Le poète dépeint successivement les divers aspects de la route : le *Lac-Vert* (lac de Chède), qui devait être comblé par une avalanche en 1837, et qui lui inspire une page éloquente et des allusions shakespeariennes ; le *Nant-Noir*, où, selon la tradition, un démon aux yeux de feu guette les



Le lac de Chèdes, fac-similé réduit d'une gravure de l'ouvrage de Bourrit, *Nouvelle description des glaciers*, etc., 1785.

voyageurs pour les pousser dans l'abîme ; la *vallée de Servoz*, qui semble « comme ensevelie dans un blanc suaire de neige, sous un noir linceul de sapins » ; les *Montées*, « chemin étroit et rapide, laborieusement tracé le long d'un escarpement effrayant... A droite, on voit pendre sur sa tête les racines des grands mélèzes déchaussés par les pluies ; à gauche, on peut pousser du pied leur tête effilée comme l'aiguille d'un clocher. »

Plus loin, nos voyageurs rencontrent des enfants dégoulinés sonnant du cor des Alpes (il paraît que cette indus-

trie n'est pas nouvelle), et le narrateur ne manque pas d'évoquer la légende du chasseur de chamois, égaré « dans cette gorge formidable », tirant de sa corne à bouquin l'appel magique : *Hi! ha! ho!* auquel l'esprit des Montagnes-Maudites renvoyait du fond de l'horizon la triple adjuration : *Hi! ha! ho!* Aujourd'hui, ajoute-t-il avec une certaine mélancolie, les enfants disent : « C'est l'écho », et tendent la main. « *Où est la poésie?* »

Bientôt la caravane est atteinte par le brouillard, et Victor Hugo connaît une sensation que vous avez bien souvent éprouvée dans la montagne :

En ce moment, le nuage se déchira au-dessus de nous, et cette crevasse nous découvrit, au lieu de ciel, un chalet, un pré vert et quelques chèvres imperceptibles qui paissaient plus haut que les nuées. Je n'ai jamais éprouvé rien d'aussi singulier. A nos pieds, on eût dit un fleuve de l'enfer (l'Arve); sur nos têtes, une île du Paradis. Il est inutile de peindre cette impression à ceux qui ne l'ont pas sentie; elle tenait à la fois du rêve et du vertige.

Enfin, on arrive au point où se découvre l'admirable panorama de la vallée de Chamonix, que le poète nous dépeint avec les plus riches couleurs de sa palette :

A gauche, au-dessus d'un amphithéâtre bariolé de jardins, de chalets et de champs cultivés, le *Bréven* élève presque à pic sa forêt de sapins et ses pitons autour desquels le vent roule et déroule les nuées comme le fil sur un fuseau. A droite, c'est le Mont-Blanc, dont le sommet fait vivement briller l'arête de ses contours sur le bleu foncé du ciel... Plus bas, à l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que le Mont-Blanc laisse traîner jusque dans la verdure de Chamonix, se dessine le profil découpé du glacier des Bossons... Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe, étroitement liés les uns aux autres, affectant une foule d'attitudes variées, ceux-là inclinés, ceux-ci debout et détachant leurs cônes éblouissants sur un fond de sombres mélèzes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, et je ne

m'étonne pas que les primitifs habitants de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier à l'heure où le jour vient rendre son éclat à l'albâtre de leurs frontons et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Au delà « s'arrondit la croupe boisée du Montanvert », s'étend la Mer de Glace « dépassant le Montanvert *comme un bras qui se recourbe* », et se dresse « l'obélisque prodigieux du Dru ».

Au moment où la caravane arrivait en vue de Chamonix, elle rencontra une procession (c'était le 15 août, fête de l'Assomption), et notre peintre de génie vit là aussitôt le premier plan de son merveilleux tableau :

A nos pieds, dans la verte plaine, sur la pente de la colline qui élève l'église des Ouches au-dessus de son village, se développaient en serpentant deux files de villageois les mains jointes, de jeunes filles voilées et d'enfants, précédés de quelques prêtres et d'une croix... Le vent nous apportait de temps à autre un écho entrecoupé de leurs chants... En ce moment-là, tous les bruits des Alpes se déployaient dans la vallée; l'Arve bouillonnait sur sa couche de rochers; les torrents grondaient, les cascades pluviales frémissaient en se brisant au fond des précipices, l'ouragan tourmentait les nuages dans un angle du Bréven, l'avalanche tonnait du haut des solitudes du Mont-Blanc; mais, pour mon âme, aucune de ces formidables voix des montagnes ne parlait aussi haut que la voix de ces pauvres pâtres implorant le nom d'une vierge.

Le récit du poète se termine par cette phrase où se reconnaît le procédé de style qui lui est familier : « La vallée de Sallanches est un théâtre, la vallée de Servoz est un tombeau, la vallée de Chamonix est un temple. »

En arrivant à Chamonix, on y trouva une brume impénétrable qui dura quarante-huit heures. Nodier se désolait, car, nous dit sa fille, « il se faisait une si grande fête de *présenter Victor Hugo au Mont-Blanc* ». Aussi, dès que le temps le permit, nos excursionnistes songèrent aux

préparatifs de la grande ascension qu'ils avaient projetée. Ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, de celle du Mont-Blanc qu'il s'agissait; mais, plus modestement, de celle du Montanvers. Il ne faut pas pour cela s'égayer à leurs dépens : à cette époque, l'accès de ce belvédère était ardu, car il n'existait encore pour y parvenir que le sentier construit par le guide Marie Couttet dit *Moutelet*, après un an et demi de labeur solitaire et quotidien ¹.

Nodier tenait à avoir pour guide le fameux Jacques Balmat, dit *Mont-Blanc*. Victor Hugo, plein d'enthousiasme, avait même écrit sur le registre de l'hôtel ces deux vers dont le sens me paraît légèrement obscur :

Napoléon. Talma.
Chateaubriand. Balmat ².

Mais le vieux Balmat étant malade, il fallut se contenter d'un autre Balmat, choisi « par amour du nom ». Victor Hugo prit pour guide Michel Devouassoux. Deux guides pour l'excursion du Montanvers! Il est vrai que ceux-ci n'eurent pas souvent à conduire d'aussi illustres voyageurs!

On partit donc de bon matin, après un déjeuner composé de lait et de miel, « les hommes à pied, les femmes à dos de mulet ». Quand on arriva au sommet, « on ne vit plus rien, les nuages étaient sous les pieds des voyageurs et masquaient la terre ». On entra, pour se consoler et se rafraîchir, dans l'auberge qui portait cette enseigne, bien de son époque : *Temple de la Nature* ³. On vendait dans ce

1. STEPHEN D'ARVE, p. 157.

2. Voici comment Nodier les expliquait plus tard : « Je ne sais si je me trompe, mais il me semble voir dans cette expression naïve toutes les grandeurs de la pensée humaine : la gloire, le talent, le génie, la nature. » (*Revue des Deux Mondes*, 1831, IV, p. 417 : *Voyage à la Tête-Noire*, 1826, par CH. NODIER.)

3. La nouvelle cabane, remplaçant le château de Blair, avait été

« temple » du lait mélangé d'eau de cerises. Tandis que ces dames s'y reposaient, leurs maris, possédés du démon des aventures, descendaient sur la Mer de Glace, « guides en tête, s'aidant de leurs bâtons ferrés, et s'accrochant par moments aux rhododendrons ». L'expédition faillit avoir une issue tragique, s'il faut en croire ce récit palpitant de M^{me} Hugo :

Le guide de M. Victor Hugo, nouveau dans le métier, se trompa de sentier, et s'aventura sur une langue de glace entre deux fentes qui se rapprochaient de pas en pas ; la langue devint bientôt si étroite que le guide s'inquiéta, mais il ne voulut pas s'avouer en faute, et il alla de l'avant, disant que la route allait bientôt s'élargir ; elle se rétrécit encore et ne fut plus qu'une mince tranche entre deux abîmes. Le guide saisit la main de M. Victor Hugo et lui dit : « Ne craignez rien. » Mais il était tout pâle. A quelque distance, une des fentes cessait, et la languette rejoignait un plateau, mais il fallait aller jusque-là. Il n'y avait pas place pour deux de front ; le guide n'avait qu'un pied sur le niveau et marchait de l'autre sur la pente glissante du gouffre ; le jeune montagnard, au reste, ne bronchait pas et supportait la pression du voyageur avec la solidité d'une statue. Ils arrivèrent au plateau, mais là, le danger n'était pas fini. Le plateau auquel l'arête se rattachait était plus haut qu'elle de cinq à six pieds et coupé à pic. « Il faut que nous nous quittons la main, dit le guide. Restez appuyé sur votre bâton et fermez les yeux, de crainte du vertige. » Il grimpa au mur de glace et, après quelques secondes qui parurent des quarts d'heure à M. Victor Hugo, se pencha, lui tendit les deux mains, et l'enleva lestement.

Cette scène avait été suivie avec effroi par Nodier et sa fille :

De la croisée de la petite maison où l'un des guides vend aux ascensionnistes du lait mêlé de kirsch, des pierres et des cristaux de roche, nous assistions silencieux et le cœur palpitant à cette gymnastique formidable. — Où est Adèle ? me dit

élevée en 1795, sous la direction de Bourrit, et avec les fonds (deux mille francs) octroyés généreusement par M. Félix Desportes, résident de France à Genève. (DURIER, p. 167.)

mon père tout bas et sans se retourner. — Au fond de la chambre, heureusement ! Elle regarde des agates. — Tu m'avertiras si elle... Je répondis vite et par un signe de tête. A regarder ce qui se passait, nous n'aurions pu parler ni l'un ni l'autre... Par un effort prodigieux, surhumain, où l'orgueil de la profession menacé et la sublime habitude du dévouement venaient en aide au plus généreux courage, Michel Devouassoux, enjambant dans le vide, sans autre appui que son bâton ferré, avait réussi à se placer au-devant de son voyageur et lui faisait accomplir une évolution pareille à la sienne. Une fois ce danger sans nom surmonté, il ne leur restait qu'à revenir sur leurs pas, là où un pas ne trouvait jamais sa place ; auprès de ce que nous avions vu, ce tour de force n'était qu'un jeu d'enfant, et la respiration nous fut rendue¹.

Le grand poète était sauvé ! Mais son pauvre guide fut réprimandé par son ancien dans des termes tels qu'il se mit à pleurer. Victor Hugo, magnanime, le consola en écrivant sur son livret : « Je recommande Michel Devouassoux qui m'a sauvé la vie. »

On redescendit les pentes du Montanvers, non sans force glissades, chutes, récriminations et désespoirs des deux dames, mais tout s'arrangea en bas. « Parvenues à la vallée, elles rirent de leur frayeur, et leurs larmes, celles du guide, le danger de M. Victor Hugo, tout cela devint de la joie. »

Cependant, la bourse du voyage était, comme dit Töpffer, « bien guérie de son obésité » ; il fallut songer au retour. On reprit, en passant par Lyon, la route de Paris, où on arriva le 2 septembre. La calèche et la berline se donnèrent une dernière poignée de main à la barrière, et, tandis que la première regagnait le Marais, la seconde se dirigeait vers le faubourg Saint-Germain.

1. M^{me} MENESSIER-NODIER, p. 278.

II

Quelques années plus tard, en septembre 1836, par une pluie battante, un jeune homme d'assez piètre apparence, mal vêtu et couvert de boue, se présentait à l'hôtel de l'*Union* à Chamonix, et demandait à l'hôtelier s'il avait parmi ses pensionnaires un personnage répondant au signalement suivant : « Blouse étriquée, chevelure longue et désordonnée, chapeau d'écorce défoncé, cravate roulée en corde, momentanément boiteux, et fredonnant habituellement le *Dies iræ* d'un air agréable. » « Certainement, Monsieur, répond l'aubergiste, ils viennent d'arriver ; la dame est bien fatiguée et la jeune fille est de bonne humeur. Montez l'escalier, ils sont au numéro 13¹. » Le jeune étranger se précipite au numéro 13, où il trouve la jeune fille de bonne humeur, qui était d'ailleurs un jeune homme répondant au nom harmonieux de *Puzzi*, la dame bien fatiguée, délicieuse blonde nommée *Arabella*, et l'amateur du *Dies iræ*, autrement dit *Franz*. Ce dernier saute au cou de l'arrivant, les autres en font autant avec des cris de joie : « La fille d'auberge, stupéfaite de voir un garçon si crotté et que jusque-là elle avait pris pour un jockey, embrasser une aussi belle dame qu'*Arabella*, laisse tomber sa chandelle, et va répandre dans la maison que le numéro 13 est envahi par une troupe de gens mystérieux, indéfinissables, chevelus comme des sauvages, et où il n'est pas possible de reconnaître les hommes d'avec les femmes, les valets d'avec les maîtres. »

Le bruit se répand aussitôt dans l'hôtel qu'une troupe de comédiens vient d'y arriver ; les dames anglaises se voilent pudiquement la face, tandis que leurs époux escomptent pour la soirée un divertissement imprévu.

1. Voir GEORGE SAND, *Lettres d'un voyageur*. Lettre X à Herbert. (Journal de mon voyage de la Vallée-Noire à Chamonix.)

Mais voici que, le lendemain, un major d'artillerie de l'armée fédérale, arrivant de Genève, se présente à son tour à l'*Union* et demande à voir le livre des voyageurs. Ses yeux se fixent sur une inscription ainsi libellée :

<i>Noms des voyageurs.</i>	Famille Piffoëls.
<i>Domicile.</i>	La nature.
<i>D'où ils viennent.</i>	De Dieu.
<i>Où ils vont.</i>	Au ciel.
<i>Lieu de naissance.</i>	Europe.
<i>Qualités.</i>	Flâneurs.
<i>Date de leurs titres.</i>	Toujours.
<i>Délivrés par qui</i>	Par l'opinion publique.

« Me voilà bien avancé ! dit le major.

— Monsieur vient-il pour les arrêter ? dit l'aubergiste en s'approchant respectueusement.

— Arrêter qui ?

— Mais cette famille de bohémiens à longs cheveux et en blouses, qui fait là-haut un sabbat d'enfer, qui se moque du roi, de la loi et des maîtres d'hôtel. C'est à ne pas s'entendre. Tous mes voyageurs déguerpissent.

— Combien sont-ils ?

— Quatre, cinq, que sais-je ?... des hommes, des femmes... ça va, ça vient... ça se transforme... Il y a aussi deux enfants ¹. »

Le major, apprenant que la bande loge au numéro 13, s'élance à son tour vers l'appartement fatidique, et ce sont de nouveaux cris de joie, un tapage infernal qui désolent l'aubergiste, parce qu'ils scandalisent ses Anglais !

Il est temps de dévoiler l'incognito de tous ces personnages. Le jeune homme crotté et mal vêtu, le « jockey », ce n'était pas moins que George Sand elle-même, voyageant avec ses deux enfants, Maurice et Solange, et leur

1. Voir *Une course à Chamounix*, conte fantastique, par ADOLPHE PICTET, major fédéral d'artillerie. Paris, Benjamin Duprat, 1838.

bonne, Ursule. — La jeune fille, ou Puzzi, c'était un musicien, élève de Liszt, Hermann Cohen, qui devait mourir sous le froc d'un carme. — Quant à l'homme à la blouse étriquée et à la chevelure désordonnée, Franz, c'était, vous l'avez deviné, le grand Liszt, « l'enfant sublime, a dit un écrivain moderne ¹, au profil florentin, au masque juvénile encore, mais déjà dominateur, démon inspiré du clavier, causeur dangereux pour celles que rassuraient ses joues imberbes quand son regard gris d'aigle eût dû les inquiéter ». — Et la belle Arabella? C'était l'*amie* passionnée du célèbre musicien, celle que George Sand appelait « la blonde péri », — « sa belle comtesse aux cheveux blonds », « Mirabelle », — ou « la princesse », — Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, le futur *Daniel Stern*. — Enfin, « le major », c'était Adolphe Pictet, réellement major fédéral d'artillerie, et métaphysicien forcené, qui nous a laissé de cette folle excursion un récit aujourd'hui introuvable, mais que notre président M. Durier a bien voulu trouver dans sa bibliothèque pour me le confier.

Il est bon que vous sachiez aussi que la caravane formée par Arabella, Franz et Puzzi avait pris le nom anglais de *Fellows* (Liszt y était spécialement désigné sous le surnom de *Crétin*), et que la smala de George Sand s'intitulait « les *Piffoëls* », à cause du grand nez de son chef, qui signait *Piff* par abréviation.

Tout cela vous paraît peut-être un peu (passez-moi les expressions) dégingandé et bohème. Mais vous vous rappelez que George Sand s'habillait en homme et affectait les allures d'un étudiant. C'est ce que nous dit M. S. Rocheblave, qui a publié dans la *Revue de Paris* ² de si attachantes études sur le grand écrivain. « A ce moment si

1. M. S. ROCHEBLAVE. Voir plus loin.

2. Voir notamment dans la livraison du 15 décembre 1894, p. 792, l'article intitulé : *Une amitié romanesque : George Sand et M^{me} d'Agoult*.

curieux de sa vie, elle était un étrange composé d'artiste génial, d'homme-femme et de carabin. Revenue d'Italie¹, elle s'était coupé les cheveux en signe de deuil ; puis, l'accès passé, elle se *malélevait* par système, adoptant le jargon d'atelier, s'adonnait furieusement à la pipe et à la phrénologie : — c'était l'époque où, durant ses rares apparitions à Nohant, la femme de chambre demandait à quitter le service « *à cause de la tête de Madame* », c'est-à-dire, comme elle l'expliquait ensuite, à cause d'un crâne qui faisait l'ornement de la chambre à coucher. » Or, à cette époque, les relations d'amitié qui venaient de se former entre M^{me} Sand et la comtesse d'Agoult, et qui devaient plus tard se changer en une si complète froideur, étaient dans la période de l'enthousiasme et de la lune de miel, et c'était une vraie partie de plaisir que cette excursion à Chamonix, où l'on se trouvait tout à fait entre amis !

Je ne puis, à mon grand regret, retracer ici les péripéties du voyage de George Sand, avec ses enfants et Ursule, de Nohant à Chamonix : on les trouvera racontées dans la dixième des *Lettres d'un voyageur*, à laquelle je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur.

On s'était donné rendez-vous à Genève, où George Sand avait couru infructueusement de tous côtés à la recherche de Liszt, tandis que le major demandait à tous les échos un être mystérieux nommé George Pifföhl, de sexe inconnu, de nationalité incertaine, de situation sociale douteuse, que Franz et Arabella lui avaient annoncé comme compagnon de voyage. Bref, comme vous l'avez vu, on s'était retrouvé à Chamonix, où la bande joyeuse devisait à l'hôtel de l'*Union*, « que les gens du pays prononcent *Ognon* », remarque George Sand.

L'uniforme du major avait un peu rassuré les gens de

1. Ce fameux voyage d'Italie avec Musset, qui vient, hélas ! de faire couler tant d'encre !

l'hôtel. Cependant George crut remarquer que les couverts d'argent étaient comptés trois fois ce soir-là, et entendit Mistress*** et Milady***, « deux jeunes douairières de cinquante à soixante ans, barricader leur porte comme si elles eussent craint une invasion de cosaques ».

Il pleuvait ! Les *Piffoëls* et les *Fellows* passaient le temps en discussions philosophiques, alternées par des plaisanteries d'un goût, je le confesse, un peu douteux ; par exemple, George, de sa fenêtre, aspergeait trois Anglais qui passaient dans la rue, car elle ne les aimait pas, et les traitait dédaigneusement de « touristes pneumatiques ».

Après une nuit pendant laquelle, les nuages s'étant dissipés, George et le major avaient, chacun de son côté, rêvé aux étoiles¹, celui-ci « fut réveillé par la voix de Franz qui criait dans le corridor de l'auberge : « Allons ! « debout, mes amis ! Le temps est superbe ! En route pour « la Mer de Glace ! » Aussitôt, on enfourche les mulets, et on se dirige vers « les flancs abrupts et boisés du Montanvers ». Le major, qui n'était pas seulement un guerrier et un philosophe, mais aussi un fin lettré, nous a laissé un charmant *instantané* de cette romantique caravane. Je me reprocherais de ne pas le reproduire ici :

En tête se voyait l'élégante et gracieuse figure d'Arabella en costume de voyage, une ombrelle à la main, et son voile vert flottant dans la brise matinale. Cette forme svelte et délicate contrastait avec la robuste tournure et la mâle physionomie du guide qui conduisait le mulet. Un peu en arrière, suivaient les deux enfants montés sur la même bête et poussant des cris joyeux. Solange, le visage rayonnant de fierté, tenait la bride dans ses petites mains, et s'imaginait conduire son paisible coursier. Venait ensuite George, dans le même costume masculin que nous avons décrit au début de cette véridique histoire, avec l'addition seulement d'un grand chapeau de paille, sous

1. Il faut lire le récit de ces rêves dans la *Lettre à Herbert* et la *Course à Chamounix*.

lequel ses cheveux s'échappaient en masses touffues. Assis à califourchon sur son mulet, George avait déjà tiré de sa poche et allumé une cigarette, comme pour se résigner à l'allure monotone et lente de sa monture ; enfin, le major et le maestro fermaient la marche, celui-ci en blouse avec sa chevelure ondoyante et son béret à la Raphaël, celui-là en capote avec le bonnet militaire.

Bientôt le soleil dissipa les brumes matinales, et Arabella, saisie d'admiration, s'arrêta pour contempler le magnifique spectacle qu'elle avait sous les yeux, mais dont son amie, s'il faut en croire le major, ne semblait guère se soucier.

George continuait à cheminer sur sa mule, fumant son cigare de l'air le plus insouciant, et ne jetant, de temps à autre, qu'un regard distrait sur les sublimes tableaux déployés à ses pieds et au-dessus de sa tête.



George Sand, fac-similé d'une illustration d'*Une course à Chamounix*, du major Pictet.

Cette étonnante indifférence, M^{me} Sand l'a constatée et expliquée elle-même dans sa lettre à Herbert : « Tu sais que je ne vais pas étudier les merveilles de la nature, *car je n'ai pas le bonheur de les comprendre assez bien* pour les regarder autrement qu'en cachette. »

Sur la route du Montanvers, elle s'expliqua plus complètement, à ce que nous rapporte l'historiographe :

Laissez-moi donc tranquille, mes maitres, repartit George avec humeur ; tout ce que vous admirez là n'est-il pas devenu mon bien, depuis longtemps ? La nature n'est peut-être pour vous qu'une lanterne magique devant laquelle vous poussez des cris de joie, comme des enfants que vous êtes, et que vous oubliez quand le spectacle est fini. Moi, je la porte dans mon sein et je la vois sans cesse ; qu'ai-je à faire de venir ici pour l'admirer ? Et de plus, ajouta-t-il avec gaité, je ne crois pas à votre admiration ; ce n'est là qu'un prétexte de paresseux

pour rester assis majestueusement sur vos mulets. Allons, à bas ! s'écria-t-il en s'élançant à terre, et en saisissant le bras de Franz pour le désarçonner. Escaladons la montagne, et voyons si elle vous connaît mieux que moi. Major, je vous défie à la course au clocher ! à celui de nous deux qui atteindra le premier ce roc grisâtre que vous voyez là-haut !

Et la voilà qui s'élance, légère comme un chamois, sur la pente escarpée, poursuivie par le brave major qui, malgré son habitude de la montagne, subit une honteuse défaite.

Une heure après, la caravane avait atteint le sommet du Montanvers ; on s'assit sur le gazon et l'on s'émerveilla des magnificences de la Mer de Glace. Seule, George restait rebelle à l'enthousiasme ; cueillant une petite clochette bleue qui se trouvait à portée de sa main, elle déclara : *J'aime mieux cette campanule que toute votre Mer de Glace*, — de même qu'elle devait écrire à Herbert : *Ce que j'ai vu de plus beau à Chamonix, c'est ma fille !*

On revint à la cabane, où la mère se ruina en acquisitions de jouets en bois sculpté pour ses enfants. Aussi la petite Solange, dans sa joie, s'écria-t-elle : « Sois tranquille, mon George, quand je serai reine je te donnerai tout le Mont-Blanc ! »

Puis la bande joyeuse dégringola jusqu'à l'Union, où l'attendait une table d'hôte somptueusement servie, autour de laquelle siégeaient avec gravité de nombreux Anglais des deux sexes, que l'irruption des Piffoëls et des Fellows « choqua » étrangement. Comme l'un d'eux lorgnait George avec une impertinente attention, celle-ci saisit son binocle et contempla l'insulaire avec le même soin, en s'écriant de manière à être entendue de tout le monde : « Ah ! mon Dieu ! qu'il est laid ! »

Après avoir ainsi réprimé victorieusement la sotte curiosité des badauds, le petit cercle de nos personnages se renferma dans sa propre sphère, et n'accorda plus la moindre attention au reste de la compagnie. La conversation, animée par

quelques rasades de vin de Champagne, avait pris un élan et un feu inaccoutumés...

La soirée s'acheva dans l'appartement numéro 13, où Liszt fit monter un bol de punch, et je dois avouer, que la fumée des cigares aidant, la discussion prit un tour de plus en plus nébuleux. Cependant le major avait trouvé le moyen, pendant la course au Montanvers, de subtiliser à George Sand un superbe morceau de cristal de roche auquel elle paraissait tenir particulièrement, et il n'avait pas tardé à s'apercevoir, grâce à sa fertile imagination, que ce cristal était le propre génie de son

illustre amie, car il avait la propriété de lui éclaircir prodigieusement les idées lorsqu'il le tenait dans sa poche. Mais bientôt, ce talisman vraiment précieux perdit toute sa vertu, et le major nous confesse que tout à coup « il se trouva sous une table quand il se croyait dans le ciel ». Effet, sans doute, du surmenage physique et cérébral ! Il rentra dans



Le Rêve du major, fac-similé d'une illustration d'*Une course à Chamounix*, du major Pictet.

sa chambre à coucher (c'était certes ce qu'il avait de mieux à faire), et, pendant la nuit, il eut un cauchemar : George, assis à califourchon sur un gros chat noir descendant de la cheminée, l'écrasait sous le poids de ses livres de philosophie.

Le lendemain matin, il pleuvait de nouveau. On se réunit mélancoliquement pour déjeuner.

George parut dans un costume nouveau et complètement masculin. La blouse avait été remplacée par une élégante redingote de velours noir; la cravate bleu de ciel était nouée avec beaucoup d'art; de larges pantalons, d'une blancheur irréprochable, descendaient, en se rétrécissant, jusqu'à deux petits pieds serrés dans des bottines de peau de daim. Le costume était complété par un chapeau rond qui laissait échapper de toutes parts des flots pressés de boucles rebelles. La physionomie de George avait d'ailleurs une expression marquée d'humeur chagrine et irritable. « Que signifie ce coup de « théâtre, George? » dit Arabella surprise de cette apparition inattendue; « sommes-nous à Chamonix ou à Paris? Allons-nous à la Tête-Noire ou aux Italiens? — Plût à Dieu, » répondit brusquement George en jetant son chapeau sur la table, « plût à Dieu que nous fussions à Paris! L'ennui commence à me prendre au milieu de cette nature lourde et monotone. Concevez-vous rien de plus bête au fond qu'une montagne? Et pour comble de malheur, nous voilà pris par la pluie et retenus, bon gré mal gré, dans cette infernale vallée! »

Pour passer le temps, on se remit... à philosopher! Or, tandis que le major, grâce à son cristal volé, exposait, avec une éloquence qui le surprenait lui-même, le système de Schelling, George, que toute cette métaphysique commençait à ennuyer, esquissait « d'un crayon moqueur le d'un maître inspiré et ses élèves ». Ce précieux croquis nous a été conservé, et en voici l'explication donnée par Pictet : « Au-dessus du tableau était écrite, en gros caractères, la phrase qui venait d'être lue : *L'absolu est identique à lui-même*. Sur ce, les trois personnages faisaient leurs commentaires. Le major, à droite, disait : *C'est un peu*

vague. A gauche et vu de face, Franz, les cheveux ébouriffés et les yeux écarquillés d'étonnement, demandait : *Qu'est-ce que cela veut dire?* Et Arabella, dont on n'apercevait que le chignon dépassant les coussins du canapé, s'écriait : *Je m'y perds depuis longtemps.* »

Heureusement, pendant cette séance, le ciel s'était éclairci, et on put se mettre en route pour passer la Tête-



Exposé de la philosophie de Schelling, fac-similé d'un dessin de George Sand, extrait d'*Une course à Chamounix*, du major Pictet.

Noire. L'aubergiste de l'*Union* assista au départ de la caravane, « la figure rayonnante de satisfaction, et se réjouissant, pour la première fois de sa vie peut-être, de voir partir toute une bande de ses hôtes ». Il envoya aussitôt chercher M. le curé pour exorciser, en les aspergeant d'eau bénite, les chambres qu'ils avaient occupées.

Pendant ce temps, nos gens se dirigeaient vers le col, non sans quelques incidents que George Sand raconte à son ami Herbert :

Vers le déclin du jour, nous nous trouvâmes au plus haut du

col de montagnes et nous fûmes assaillis par un vent glacé qui nous soufflait le grésil au visage. Courbés sur nos mules, nous nous cachions le nez sous nos manteaux. Le major était impassible et songeait à son absolu. Dix minutes plus tard et un quart de lieue plus bas, nous rentrâmes dans une région tempérée, et les profondeurs du Valais s'ouvrirent sous nos pieds, couronnées de cimes violettes et traversées par le Rhône comme par



George Sand en croupe derrière le major, fac-similé d'une illustration d'*Une course à Chamouniz*, du major Pictet.

une bande d'argent mat. La nuit vint avant que nous eussions traversé, au pas de course, la zone de prairies qui conduit à Martigny, par de beaux gazon coupés de mille ruisseaux. Un trou notable à mon soulier me força de monter sur la mule du major, en croupe derrière lui et son absolu. Il ne me fit pas grâce de la leçon.

On arriva à Martigny à la nuit close, et on descendit à l'hôtel de la *Grand Maison*.

Tout d'un coup, on entendit les sanglots d'Ursule, la bonne des enfants. « Hélas ! dit-elle, je savais bien que vous me mèneriez au bout du monde ; nous voici à la *Martinique* ; il faudra passer la mer pour retourner chez nous ; on me l'avait bien dit, que vous ne vous arrêteriez pas en Suisse. » Et George Sand de la rassurer : « D'abord, tu es à Martigny, en Suisse, et non à la Martinique ; ensuite, tu sais la géographie absolument comme Shakspeare. »

Nous laisserons, si vous le voulez bien, nos voyageurs dans le Valais. Nous ne les suivrons pas à Fribourg, où Liszt, sous ses doigts inspirés, fit chanter les fameuses orgues comme elles ne devaient plus chanter; cependant que George Sand, continuant ses espiègleries, mystifiait le vieux luthier Mooser, constructeur de l'instrument, et le syndic de Fribourg, intrigués par ces extraordinaires touristes. Le voyage était fini, on se sépara le lendemain, et, comme le dit M. Rocheblave, « ce fut joyeux, mais court ».

III

Peut-être le lecteur aura-t-il éprouvé, en parcourant les extraits qui précèdent, l'impression que j'ai moi-même ressentie en lisant dans leur entier les récits de M^{me} Sand et du major Pictet : celle d'une gâté un peu factice, d'un esprit un peu cherché, et d'un style un peu... défratchi. Cette impression se fortifie par le contraste lorsqu'on relit le journal de voyage de l'inimitable et toujours jeune conteur qui s'appelle Alexandre Dumas père. Ici la joie de vivre, la franche gaieté, la bonne humeur intarissable débordent à travers les lignes, l'esprit coule de source, alerte et limpide, comme les cascades qui s'épanchent aux flancs des monts!

J'ai déjà fait, il y a deux ans, dans une conférence, de nombreux emprunts aux *Impressions de voyage en Suisse*; je vais les piller de nouveau, mais qui s'en plaindra?

C'était dans l'été de 1832, Dumas remontait la vallée du Rhône; il était arrivé à Martigny, et résolut d'aller à Chamonix par le col de Balme. Je le prends à son départ pour cette expédition; début simple et bon enfant :

Mon guide fut exact comme une horloge à réveil. A cinq heures et demie, nous traversions le bourg de Martigny, où je ne vis rien de remarquable que trois ou quatre crétins, qui,

assis devant la porte de la maison paternelle, végétaient stupidement au soleil levant.

Au tiers du chemin, sur le conseil de son guide, il s'arrête pour se rafraîchir dans une petite auberge, où on lui donne « au prix du bordeaux une bouteille de vin du cru, avec lequel un Parisien n'aurait pas voulu assaisonner une salade, et une croûte de pain *dur et gris comme de la pierre ponce* ». Après ce repas peu substantiel, il reprend sa marche avec énergie, et arrive assez tard au col de Balme, où il se restaure, se réchauffe, et se fait conduire, les yeux fermés, jusqu'à l'endroit le plus favorable pour apercevoir subitement et d'un seul coup l'admirable panorama de la chaîne du Mont-Blanc.

Malgré l'insistance de son guide, qu'il soupçonne d'un accord secret avec l'aubergiste, il se refuse à coucher au col, et débarque à Chamonix à la nuit noire. Aussitôt, il s'occupe de trois choses, qu'il recommande à ceux qui feront la même route : « la première de prendre un bain, la seconde de souper, la troisième de faire remettre à son adresse une lettre contenant une invitation à dîner pour le lendemain et cette suscription : *A M. Jacques Baltat, dit Mont-Blanc* ». Si les deux premières de ces recommandations ont encore leur prix, il serait difficile de se conformer à la troisième !

Donc, le lendemain, après avoir, dans la journée, fait l'ascension de la Flégère, il traite « le Christophe Colomb de Chamonix ». Il avait son plan. Il régala son invité, et, au dessert, celui-ci ne se fit pas prier pour lui faire le récit de la première ascension du Mont-Blanc, récit que Dumas nous transmet dans son style nerveux et vibrant, qui en fait le plus palpitant des drames, tout en restant dans la stricte exactitude.

Le jour suivant, à 10 heures du matin, le grand romancier part pour le Montanvers avec son guide Payot ; il

rencontrent en chemin Marie Paradis, et aussitôt Payot de raconter l'ascension de celle-ci en 1811, et Dumas de nous traduire cette narration. A mi-chemin, on s'arrête à la *fontaine de Caillet*, « que M. de Florian a immortalisée en faisant se passer sur ses bords la première scène de son roman de *Claudine* » ; mais notre touriste juge que le principal mérite de cette source est encore de marquer la moitié du chemin. Car, dit-il, « la route du Montanvert est une des plus exécrables que j'aie faites¹ ».

Après avoir décrit les « dangers » de l'ascension, il continue :

C'est par cet aimable chemin qu'on grimpe, plutôt qu'on ne monte, pendant l'espace de trois heures à peu près ; puis l'on aperçoit uneasure perdue dans les arbres : c'est l'auberge des mulets ; vingt pas plus loin, une petite maison s'élève, dominant la Mer de Glace, c'est l'auberge des voyageurs ; si je n'avais pas peur d'être taxé de partialité pour l'espèce humaine, j'ajouterais même que les quadrupèdes y sont beaucoup mieux traités que les bipèdes, attendu qu'ils trouvent dans leur écurie du son, de la paille, de l'avoine et du foin, ce qui équivalait pour eux à un dîner à quatre services, tandis que les bipèdes ne peuvent obtenir, dans leur hôtel, que du lait, du pain et du vin, ce qui n'équivalait pas même à un mauvais déjeuner.

Notre illustre « bipède », aussitôt arrivé, fait ce qu'ont fait ses prédécesseurs et ce que feront ses successeurs : il admire la Mer de Glace, et il la compare à l'océan Arctique, à la baie de Baffin, au détroit de Behring, etc.

Cependant, il se hasarde à descendre vers cette mer polaire, et trouve le chemin plus difficile encore que celui du Montanvers.

C'est au point que j'eus un instant d'incertitude, pour savoir s'il ne valait pas mieux me servir de mon bâton ferré comme

1. Déjà, en 1783, l'honnête Bourrit s'en plaignait : « Cette route, qu'il faut faire à pied, sera toujours, pour bien des personnes, un obstacle à la jouissance de la vallée de glace, surtout pour les femmes, par la fatigue et la *sueur* qu'elle fait éprouver. »

d'un balancier que comme d'un appui; quant à Payot, il marchait là comme sur une grande route, et ne se retournait même pas pour savoir si je le suivais. « Dites donc, mon brave, » lui criai-je au bout d'une minute, lui donnant une épithète que, dans ce moment, je ne pouvais convenablement garder pour moi; « dites donc, est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin? — Tiens, « vous voilà assis, vous, » me dit-il; « que diable faites-vous là? — Ah! ce que je fais! Je dis que la tête me tourne, pardieu! « Est-ce que vous croyez que je suis venu au monde sur le coq « d'un clocher, vous? Vous êtes encore un fameux farceur; » allons, allons, venez me donner la main; je n'y mets pas « d'amour-propre, moi. »

Enfin, avec l'aide du bâton de son guide, il descend sans encombre « jusqu'au rocher situé à sept pieds à peu près au-dessus d'une espèce de bourrelet de sable fin qui environne la Mer de Glace ». (On ne connaissait pas encore ce mot barbare : *Bergschrund*.)

Arrivé là, je poussai un *Ah!* prolongé qui tenait autant au besoin de respirer qu'à la satisfaction que je pouvais avoir de me trouver sur une plate-forme; puis l'amour-propre me revenant, du moment où le danger s'était éloigné, je tins à prouver à Payot que, si je grimpais mal, je sautais bien, et, d'un air dégagé, sans en rien dire à personne, et afin de jouir de l'effet que produirait sur lui mon agilité, je sautai du rocher sur le sable. Nous poussâmes deux cris qui n'en firent qu'un : lui, parce qu'il me voyait enfoncer, et moi, parce que je me sentais enfoncer; cependant, comme je n'avais pas lâché mon bâton, je le mis en travers, comme cela m'était arrivé en pareille circonstance avec mon fusil, en chassant au marais; ce mouvement instinctif me sauva; Payot eut le temps de me tendre son bâton, que j'empoignai d'une main, puis de l'autre; et, me tirant comme un poisson au bout d'une ligne, il me réintégra sur mon rocher. Lorsque je me trouvai sur mes pieds : « Ah ça! « êtes-vous fou? » me dit Payot. « Vous allez sauter dans les « moraines, vous. — Eh! sacredieu! allez-vous-en au diable, « vous et votre brigand de pays, où l'on ne peut faire un pas « sans risquer de se casser le cou ou de s'ensabler; est-ce que « je connais vos moraines, moi? — Eh bien, une autre fois vous « les connaîtrez, » me dit tranquillement Payot; « seulement, « je suis bien aise de vous dire que, si vous n'aviez pas mis

« votre bâton en travers, vous enfonciez sous le glacier, d'où vous ne seriez probablement sorti que l'été prochain, par la source de l'Arveyron. Maintenant, voulez-vous venir au Jardin? — Qu'est-ce que le Jardin? — C'est une petite langue de terre végétale, en forme de triangle, qui est située dans le Nord du glacier de Talèfre, et qui forme la partie la plus basse de ces hautes pointes de montagnes, appelées les Rouges. Les voyez-vous, là-bas? — Oui, très bien; et que fait-on là? — Rien au monde. — Pourquoi y va-t-on, alors? — Pour dire qu'on y a été. — Eh bien, mon cher ami, je ne le dirai pas, et voilà tout. — Vous viendrez au moins faire un petit tour sur la Mer de Glace? — Oh! pour cela, tout à vous, je sais patiner. — N'importe, donnez-moi toujours le bras, vous n'auriez qu'à faire quelque nouvelle imprudence. — Moi? Vous ne me connaissez guère, allez; j'en suis revenu, et je vous réponds que je ne marcherai pas autre part que sur votre ombre. »

N'admirez-vous pas ces dialogues alertes, pétillants, qui sont de la gaie et franche comédie? Donc, les voilà lancés, le guide soutenant son voyageur, sur les aspérités du glacier. Mais, au bout d'un quart d'heure, le second est en proie au vertige :

Je pris le bras de mon guide, et je lui dis : « Allons-nous-en ! » Payot me regarda. « En effet, vous êtes pâle, » me dit-il. — « Je ne me sens pas bien. — Qu'avez-vous donc? — J'ai le mal de mer. » Payot se mit à rire, et moi aussi. « Allons, » ajouta-t-il, « vous n'êtes pas bien malade, puisque vous riez; buvez un coup, cela vous remettra. » En effet, à peine eus-je posé le pied sur la terre, que cette indisposition passa. Payot me proposa de suivre le bord de la Mer de Glace jusqu'à la Pierre aux Anglais.

Sur une question de Dumas, son guide lui raconte l'expédition dont j'ai parlé au début et le conduit au rocher sur lequel était gravée cette inscription : *Pocox et Windhem, 1741*.

En rentrant à l'auberge, qui joue un rôle si important dans tous les récits, — château de Blair, abri du père de Joséphine, Temple de la Nature de Victor Hugo, humble cabane hospitalière de George Sand, — ils y virent un

homme en train d'attiser le feu en soufflant dessus : c'était Marie Couttet, toujours gelé depuis la grande catastrophe de 1820, à laquelle il avait si miraculeusement échappé, et que Dumas ne perdit point, comme l'on pense, l'occasion de lui faire raconter pour notre plus grand profit.

Le retour ne se fit point sans incident. Au pied du Montanvers, sur la route de Chamonix, un obstacle se présenta. Un léger pont, sur lequel le guide comptait pour traverser l'Arveyron, avait été emporté.

« Ah ! bon, nous voilà bien ! » dit Payot. — « Qu'y a-t-il donc ? » répondis-je. — « Il y a, il y a, pardi... » Il continuait de chercher des yeux, tandis que, de mon côté, ignorant l'objet de sa recherche, mes yeux suivaient les siens avec inquiétude. « Quoi donc ? voyons, qu'y a-t-il, enfin ? — Il y a qu'il n'y a plus de pont ! — Bah ! et ça vous inquiète, vous ? — Ça ne m'inquiète pas... mais c'est une demi-heure de perdue. — Mon cher ami, quant à moi, je vous déclare que j'ai trop faim pour la perdre. — Alors, comment ferez-vous ? — Vous savez que, si je grimpe mal, je saute bien ! — Vous sauterez dix pieds ? — La belle affaire ! — Oh ! bah ! — Pas de moraines, n'est-ce pas ? — Non, monsieur. — Adieu, Payot ! » En même temps, je pris mon élan et sautai par-dessus la petite rivière. Je me retournai, et vis mon homme qui tenait son chapeau d'une main et se grattait l'oreille de l'autre. « Vous savez que je vous attends à dîner, » lui dis-je ; « je vais devant et je ferai faire la carte ; au revoir, mon brave ! » Payot se remit silencieusement en route, remontant les bords de l'Arveyron que je descendais ; au pas dont nous marchions, il devait à peu près être arrivé au pont en même temps que j'arrivais à Chamouny. »

Il paraît que cet exploit gymnique, dont Dumas semble très fier, le grandit beaucoup dans l'estime de son guide, et il nous déclare, sans modestie aucune, que les montagnards avaient une sympathie prononcée pour un homme aussi fort, aussi adroit, et aussi... généreux. Je n'en suis certes pas surpris !

Le lendemain, notre infatigable touriste revint à Martigny par la Tête-Noire. La veille, un orage épouvantable

avait sévi dans la vallée du Rhône, et le registre des voyageurs que Dumas feuilleta à l'auberge de Martigny contenait cette mélancolique inscription : « M. Dumont, négociant, voyageant pour son plaisir, cinq filles, et une pluie battante. »

La suite, vous la trouverez dans les *Impressions de voyage*, que je me permets de vous conseiller de relire, lorsque vous aurez le spleen.

* * *

Je n'ajouterai qu'un mot, car je tiens à laisser le lecteur sous une bonne impression, et que dire après Dumas ? Le temps a marché depuis nos excursions romantiques, et le progrès aussi. La facilité des transports, le confortable de la vie moderne ont répandu partout la mode et le goût des voyages. Chaque été, notre vallée de Chamonix s'emplit de foules hétéroclites et bruyantes, venues des quatre points cardinaux, et aujourd'hui le Mont-Blanc pourrait s'appeler la Tour de Babel ; les auberges et les « Temples de la Nature » sont transformés en superbes hôtels pourvus d'ascenseurs ; le Montanvers est devenu, suivant l'expression de M. Durier, le « rendez-vous des familles », et pas un de nos bons *snobs* ne songe à courir des périls sur la Mer de Glace. Mais, pour reprendre le mot de Victor Hugo, *où est la poésie ?* et où sont les charmes de ces voyages d'antan, en berline, avec les joyeux imprévus du chemin ? Que sont devenus ces génies, Hugo, Sand, dont nous venons de surprendre le premier contact avec la grande montagne ? Où retrouver enfin, à notre époque morose, la saine et robuste gaieté d'un Dumas père ?

Tout n'est pas perdu cependant. En dépit des chemins de fer, des crémaillères et des funiculaires, — dont on s'est d'ailleurs soigneusement abstenu jusqu'ici, mais non pour des raisons artistiques, dans la vallée de Chamo-

nix¹, — en dépit des hôtels modernes et des touristes pour rire, les montagnes sont toujours à leur place, les Alpes sont toujours escarpées, les sapins toujours verts, les glaciers toujours blancs, et les cascades n'ont pas cessé de se précipiter... Et voilà où est encore la poésie!

Heureusement aussi, la vieille race gauloise, celle du coq et de l'alouette, n'a pas tout à fait disparu, et l'on rencontre souvent, même aujourd'hui, Dieu merci! dans les sentiers des Alpes, de gais compagnons, lestes et hardis, joyeux de vivre et de déployer sous le ciel leur vigueur et leur agilité. Ceux-là sont membres de notre Club, ou dignes de l'être!

JULIEN BRÉGEAULT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

1. Ceci cessera bientôt d'être vrai, puisqu'un ingénieur *suisse* (!) va, paraît-il, commencer les travaux du chemin de fer à crémaillère du Montanvers. Mais il y a mieux. Voici qu'on propose d'atteindre la cime du Mont-Blanc au moyen d'un *ascenseur* et d'y installer un *hôtel*! Le Mont-Blanc déchu au rang de simple Rigi!!! (Voir le journal *Paris* du 29 novembre 1896.)

III

NOTE

SUR LA

FAUNE SOUTERRAINE DE PARIS

(PAR M. ARMAND VIRÉ)

De tous les points du globe, il n'en est certainement aucun de plus inconnu aux Parisiens que leur ville elle-même, et, dans cette ville, de plus ignoré que le sous-sol même des maisons.

Quelques-uns d'entre eux, cependant, vont se promener parfois dans les égouts; mais ils ne savent pas, pour la plupart, qu'au-dessous de ces égouts, au-dessous des caves des maisons, existe tout un réseau de cavités souterraines, des salles, des galeries, dont le développement n'atteint pas moins de 300 kilomètres.

Déjà les Romains, pour construire leurs monuments, avaient exploité souterrainement le banc de pierre à bâtir (calcaire grossier) qui existe dans le sous-sol parisien. Le moyen âge ne fit que continuer leurs travaux, tant et si bien qu'au xviii^e siècle presque tout le Paris de la rive gauche se trouva reposer sur d'immenses cavités, dont la voûte parfois s'écroulait, entraînant la chute des maisons et de leurs habitants.

C'est alors que l'on commença à consolider souterrainement ces carrières antiques pour éviter un effondrement

général de la ville, et ce travail de consolidation se poursuit encore de nos jours. C'est également à la fin du ^{xviii}^e siècle que l'on songea à utiliser une minime portion de ces vides pour y déposer les ossements retirés des cimetières supprimés, et que fut créé l'ossuaire qui donna, par extension, son nom de « catacombes » à toutes les vieilles cavités des anciens carriers. Six millions de squelettes dorment là leur dernier sommeil.

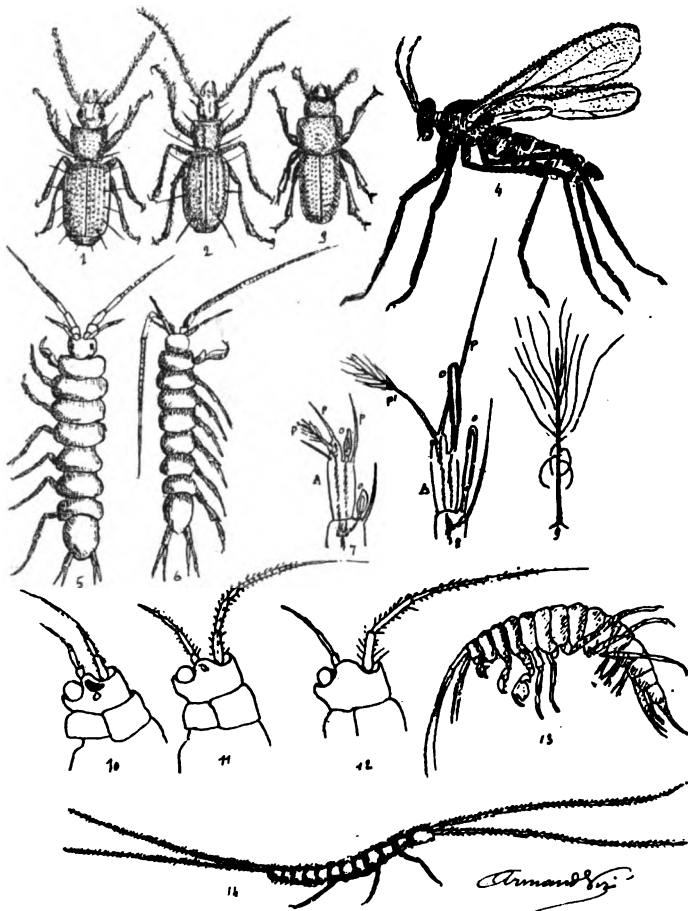
Mais il ne faudrait pas croire que ce soient là les seuls habitants de ces lieux ténébreux. Des milliers d'autres hôtes, ceux-là bien vivants, y pullulent en paix, profondément enfouis loin de la lumière et du mouvement des rues de la surface du sol. Nous sommes habitués à voir de nombreuses races d'animaux vivant et circulant autour de nous, et, à première vue, nous sommes tentés de croire qu'en dehors des lieux que nous habitons nous-mêmes, il ne puisse rien y avoir de vivant.

C'est là une erreur profonde. Notre terre est habitée dans toutes ses parties, et partout où il existe de la nourriture, de l'humidité et un peu d'air, la vie peut se produire. La lumière n'est qu'une condition accessoire et non indispensable à la vie : aussi tous les lieux souterrains et obscurs sont-ils habités ; les grottes et cavernes naturelles, si profondes soient-elles, les vieux souterrains artificiels, abritent des animaux et des végétaux, et, si nous voulions examiner les différents organismes qu'on rencontre en tous ces lieux, un volume serait trop court.

Nous nous bornerons à étudier rapidement la faune souterraine de Paris.

Cette faune est une des plus intéressantes que l'on puisse trouver. Elle provient d'animaux de la surface du sol, qui sont entrés de façon ou d'autre dans les anciennes carrières.

Comme ces carrières sont de date relativement récente, en comparaison des siècles innombrables écoulés depuis



1. *Trechus micros*, pourvu d'yeux mais possédant des poils tactiles. — 2. *Trechus (anophthalmus) Mayeti*, aveugle. — 3. *Anommatus 12-striatus*, aveugle. — 4. Mouche à pattes allongées. — 5. *Asellus aquaticus*, vivant à la lumière pourvu d'yeux. — 6. Le même dans les catacombes : pas d'yeux, antennes allongées. — 7. Extrémité de l'antennule (A) de l'*Asellus* normal; o, organe de l'odorat; p et p', poils tactiles. — 8. Extrémité de l'antennule (A) de l'*Asellus* des catacombes; o, organe de l'odorat, p et p', poils tactiles. — 9. Un autre poil tactile du même. — 10. *Gammarus* des ruisseaux, avec un gros œil. — 11. *Gammarus* des catacombes, où l'œil n'est représenté que par de petites taches. — 12. Autre exemplaire sans aucune trace d'œil. — 13. Vue d'ensemble du *Gammarus*. — 14. *Campodea staphylinus* avec d'énormes antennes et soies anales.

l'apparition de la vie sur la surface du globe, la faune qu'on y rencontre n'a pas eu encore le temps de s'acclimater complètement à ses nouvelles conditions de vie, et elle présente une transition des plus instructives entre les caractères des espèces vraiment cavernicoles et ceux des espèces normales. De prime abord, en effet, on doit s'attendre à voir les caractères des espèces ainsi transplantées sous terre se modifier profondément. La lumière étant absente, on doit supposer que tout ce qui est sous la dépendance de la lumière devra disparaître : tel est le cas de l'œil et du pigment.

C'est effectivement ce que l'on constate, et les catacombes de Paris nous offrent, chez les êtres animés qui les habitent, tous les degrés successifs de cette disparition.

Les principaux animaux que l'on y trouve sont de petits crustacés, des insectes, et des myriapodes.

Ces animaux se comportent différemment en présence de l'obscurité.

Chez beaucoup de coléoptères, dès que l'œil ne fonctionne plus, on voit apparaître des poils tactiles répartis sur toute la surface du corps, qui vont en s'allongeant à mesure que le séjour de l'espèce dans le milieu ténébreux se prolonge (planche, fig. 1); ces poils finissent par atteindre en longueur les dimensions de la largeur du corps, ce qui a pour résultat d'augmenter la « surface tactile ». L'animal apparaît ainsi hérissé de longues baguettes tactiles, et présente l'aspect d'une longue pelote couverte d'épingles.

Les membres eux-mêmes s'allongent et deviennent plus grêles, ce qui donne à l'animal plus d'agilité (planche, fig. 4).

Au cours de l'adaptation de ces animaux à leur nouveau milieu, l'œil devient d'abord plus pâle; le nombre des éléments rétinien qui le constituent devient moins considérable, le volume diminue; puis enfin toute trace d'appareil

visuel disparaît : l'animal est devenu irrémédiablement aveugle (planche, fig. 2, 3, 6).

Le système nerveux lui-même s'atrophie, et dans le cerveau on arrive à ne plus trouver trace du nerf optique et des lobes ophtalmiques.

Chez les crustacés, l'évolution est un peu différente.

Lorsqu'on examine attentivement les eaux des ruisselets qui parcourent les anciennes galeries d'exploitation, on ne tarde pas à remarquer de nombreuses petites crevettes, *Gammarus pulex* des auteurs (planche, fig. 13), blanchâtres, allongées, transparentes, sans cesse en chasse et dévorant des animaux plus petits, les *Asellus* (planche, fig. 5 et 6), qui eux aussi sont fort curieux. Les *Asellus* eux-mêmes se nourrissent de Copépodes aveugles, qui pululent dans les eaux souterraines et atteignent à peine un quart de millimètre de longueur. La nourriture de ces derniers est sans doute de petits champignons microscopiques.

Mais revenons à nos crevettes. Chez elles, toute trace de pigment a disparu, et l'on peut apercevoir par transparence les battements de leur vaisseau sanguin central, et presque suivre leur digestion. Leurs yeux se composaient primitivement d'une série de globules accolés, noirs (planche, fig. 10). Ces globules ont comme fondu, se sont réduits, et ne sont plus guère représentés que par de petites taches rougeâtres, dispersées, semées çà et là à la place où était l'œil (planche, fig. 11). Ces taches elles-mêmes finissent par disparaître, et l'animal devient un albinos aveugle parfait (planche, fig. 12).

Si l'on compare cet animal avec une espèce voisine quelconque du dehors, on s'aperçoit tout de suite que les antennes se sont accrues dans une très notable proportion, et ont atteint jusqu'à trois fois leur longueur primitive.

Il en est de même chez l'*Asellus* dont nous avons parlé tout à l'heure. Celui-ci est devenu blanc, presque aveugle, et a de longues antennes. Ces antennes, comme celles du

Gammarus, portent toute une série d'appendices des plus remarquables. Ce sont des sortes de baguettes (bâtonnets olfactifs), aplaties, ovalaires, portées sur des pédoncules (planche, fig. 7 et 8, o). Or ces appendices sont trois fois aussi longs que sur les espèces normales. Sur une espèce voisine, recueillie, celle-là, au fond du magnifique gouffre de Padirac dans le Lot, à 150 mètres au-dessous de la surface, ces appendices sont encore beaucoup plus longs. Il en est de même de certains poils ramifiés, dont la nature n'est pas bien connue (planche, fig. 8, p et p', et fig. 9).

En résumé, comme on le voit, l'œil, devenu inutile dans un milieu obscur, s'atrophie et disparaît. Mais alors l'animal, dépourvu de ce sens, doit se servir uniquement des autres sens, et ces sens acquièrent non seulement une acuité plus grande, mais les organes de ces sens prennent une extension beaucoup plus considérable. Ainsi se vérifie la belle loi de Geoffroy Saint-Hilaire dite du balancement des organes.

J'aurais encore beaucoup à dire pour montrer quelle importance ces constatations peuvent avoir au point de vue des théories transformistes. Mais il me faudrait entrer dans des considérations plus étendues, et faire intervenir les animaux des vraies cavernes, qui ont subi des modifications beaucoup plus profondes, au point d'être devenus à peine reconnaissables.

Il me suffit d'avoir montré que Paris renferme des curiosités insoupçonnées, dont l'étude est des plus intéressantes, et qui ont ceci de particulier qu'elles nous révèlent un monde intermédiaire entre le monde de la surface du sol, que nous voyons chaque jour, et le monde des cavernes véritables. Les animaux des catacombes nous permettent de suivre pas à pas toute la série des modifications biologiques nécessaires à la *transformation des espèces*.

ARMAND VIRÉ

Secrétaire de la Société
de spéléologie.

MISCELLANÉES

MISCELLANÉES

DANS LES ARAVIS : L'ÉGLISE DES FÉES

Le 24 juin 1895, par une splendide — et chaude, oh ! combien ! — matinée de printemps, nous traversions le col des Aravis pour rejoindre, à Thônes, la caravane d'alpinistes venant d'Albertville par la cime du Charvin. La veille, nous avions fait la course des Saisies pour étudier pratiquement le mérite des *crêpes* dont, de temps immémorial, la confection est la principale attraction de la foire qui se tient sur ce haut plateau, le 23 juin de chaque année. C'est dire que nous marchions plutôt l'amble que le trot, et qu'un arrêt fut décidé aux fins de goûter au lait frais et à bon droit renommé des Aravis. Nous nous arrêtâmes donc au pavillon du Mont-Blanc, dont l'hôtesse, tout en rangeant des bols sur la table, nous demanda si nous allions à la *grotte*.

« La grotte ?... Une grotte ?... Quelle grotte ?

— Mais le grand trou noir qui est là-haut dans les rochers, l'Église des Fées, donc ! Les bergers de moutons l'ont vue, et il paraît que des gens veulent aller voir cela !

— Diable ! un grand trou noir ! une église ! des Fées ! tout cela aux Aravis ! Je crois bien, que nous voulons le voir ! En route, zou ! Couvrons le record des E.-A. Martel, G. Gaupillat et autres *inventeurs de spelunques*, et enfonçons leurs Causses ! »

Oui ! mais voilà : pour visiter une grotte, quelques mesures préparatoires sont nécessaires, comme, par exemple, s'assurer que la grotte existe et que l'accès en est possible.

Tout en descendant sur Thônes, nous examinons l'affaire, nous discutons un plan d'exploration sérieuse, et nous concluons à l'impérieuse nécessité de faire la lumière sur ce point : L'hôtesse des Aravis nous a-t-elle monté un vulgaire *bateau*, ou bien existe-t-il réellement une grotte dans la chaîne des Aravis ?

A l'unanimité, une expédition de recherches est décidée.

Cette expédition finit par se constituer aux personnes de MM. Redon, de Lyon, Rullier, d'Ugine, Garnier, de Courbevoie, et Moris, de Flumet; et rendez-vous fut fixé à Flumet, pour le 3 août, à 4 heures du soir.

Le 3 août, dès le matin, il pleut copieusement; de là, échange de télégrammes entre les deux fractions de l'expédition.

« Dois-je partir malgré pluie? demande celle de la plaine.

— Temps paraît s'améliorer, venez! » répond celle de la montagne.

Et la pluie continue avec acharnement.

A 4 heures, les quatre membres de l'expédition tombent dans les bras les uns des autres, et... dans l'eau qui les trempe avec impartialité.

« Et cette amélioration du temps?

— Elle va se prononcer! »

En attendant, on opère le transbordement du matériel sur la voiture qui va conduire l'expédition jusqu'à la Gieltaz. Ce matériel comprend, avec des piolets, des alpenstocks, des piques et un câble de 40 mètres capable d'amarrer une frégate de premier rang, un long ballot de choses rondes soigneusement ficelées dans du papier blanc.

« Tiens, des *diaux*¹! disent les bonnes gens qui résistent à l'averse pour satisfaire leur curiosité; ces messieurs vont rester longtemps dans la montagne, puisqu'ils ont fait une telle provision de vivres de conserve! »

A la Gieltaz, la bonne mère Gerfaud nous reçoit de la belle manière, prétendant qu'il n'y a pas de bon sens à se mettre en route par un temps pareil, qu'elle ne s'attendait point à une telle étourderie de notre part, etc.

A l'aspect du long ballot, elle se calme et nous annonce que le couvert est mis, que nos chambres sont prêtes et que les provisions du lendemain se trouvent dans le garde-manger, assez abondantes pour nous dispenser d'emporter ces *diaux* encombrants et coriaces d'apparence.

Est-il un touriste sur la bonne terre de France qui ne connaisse la mère Gerfaud, l'hôtesse de l'hôtel des Aravis, et qui n'ait savouré sa cuisine? Si un tel déshérité existe encore, qu'il aille demander l'hospitalité à la mère Gerfaud, et il nous dira s'il a bien soupé et bien dormi à l'hôtel des Aravis.

Le 4 août, à 3 h. et demie, tout le monde est debout, mais il

1. *Diaux*, en patois savoyard, signifie « saucisses ».

pleut à verse; le ciel est noir et les nuages rasant le sol. Le départ est décidé quand même.

Mollier, notre guide-chef, est de mauvaise humeur; il n'aime pas voyager sous terre, et la pluie ne lui convient guère; d'ailleurs, le terrassier italien qu'il a retenu comme porteur n'est pas arrivé; il ne viendra certainement pas, à cause de la pluie!

Tout en ronchonnant, Mollier amarine les provisions dans le sac, — il l'appelle, lui, l'*as de carreau*, — range en bel ordre les gourdes et s'assure qu'elles sont convenablement remplies. Le ballot allongé ne le tracasse pas trop. Des *diaux*, cela s'entame en route, à la satisfaction commune des jambes et de l'estomac du porteur. Mais le câble, de quel œil indigné Mollier en suppute le poids et les dimensions!

« Eh! mon brave Mollier, est-ce que vous trouvez notre corde pas assez solide ou trop lourde?

— Votre corde! votre corde! je ne la trouve pas trop lourde, mais je la trouve beaucoup trop longue! »

Cet excellent Mollier, comme il pratique le trope sans s'en apercevoir!

A 4 heures notre porteur arrive. C'est un petit homme trapu qui s'appelle Debernardi; il a la mine réjouie et parle passablement le français. Immédiatement, Mollier roule la corde en bandoulière sur le torse de Debernardi qui disparaît presque dans les plis. Le long ballot est fixé sur le tout.

« *Salame*¹! » murmure Debernardi, et sa langue semble s'allonger un peu.

En route!

Nous suivons d'abord la route nouvelle et nous atteignons bientôt le tronçon en construction. Les ouvriers de l'entreprise Basso, que la pluie empêche de travailler, nous regardent passer d'un air narquois. « *Salame! salame!* » s'écrient-ils, à la vue de leur compatriote Debernardi, qui ressemble assez à un cabestan en marche.

A 5 heures nous sommes au col des Aravis. Un vent froid et violent chasse la pluie et nous oblige à chercher un abri au pavillon du Mont-Blanc. Pendant qu'on nous prépare du café, nous interrogeons le père Thevenet, le maître de céans. La grotte existe, il y est allé et se fera un plaisir de nous y conduire.

« Seulement, ajoute-t-il, en cubant de l'œil le doyen de l'ex-

1. *Salame* signifie « salaison » en italien.

pédation, dont le poids est voisin du quintal métrique, Monsieur aura de la peine à passer; il faudra probablement élargir quelques passages de la galerie! »

Le doyen en a vu bien d'autres. Trouvons d'abord la grotte; on avisera ensuite aux moyens de l'explorer.

A 6 h. et demie, la pluie cesse presque, et un déchirement du brouillard nous laisse apercevoir le ciel bleu au-dessus du Parmelan. Nous partons sous la conduite de Thevenet.

Nous suivons la route carrossable jusqu'au premier lacet, puis nous prenons un petit sentier qui descend dans la prairie et contourne la base du gros rocher qui termine la chaîne des Aravis au-dessus du hameau des Étages, pour remonter, en lacets rapides, le long d'un petit ruisseau à cascades, jusqu'au chalet qui surmonte la forêt.

Thevenet s'arrête de temps en temps et examine avec une attention particulière les gourdes dont Mollier s'est cuirassé le torse, et le long ballot qui surmonte Debernardi. Cet examen paraît le réjouir, car il prend subitement sa course à travers prés, pour aller, nous dit-il, appeler son frère qui connaît beaucoup mieux que lui encore le chemin à suivre. Nous nous opposons énergiquement à cette annexion d'une nouvelle bouche à nourrir, et Thevenet, de mauvaise humeur, se place à l'arrière-garde.

A 7 h. et demie, nous sommes au sommet de la forêt, devant un chalet des plus pittoresques. Thevenet pense qu'il faut prendre par la droite et, de sa propre autorité, enrôle un jeune berger de chèvres, dont la mine éveillée nous plaît assez, et qui se met bravement à la tête de la caravane. Nous prenons à droite, en effet, et un petit sentier tracé par les troupeaux nous conduit à un éperon rocheux où finit la végétation arborescente (altitude, 1,612 mètr.).

La pluie a cessé, mais le brouillard lourd et froid qui passe rapidement sur nos têtes nous fait penser qu'un peu de feu ne sera pas désagréable, lorsque nous serons arrivés à la grotte. Aussitôt chacun de nous se met à ramasser des branches mortes, dont Mollier fabrique soigneusement un énorme fagot qu'il charge sur son sac. Thevenet, gagné par l'exemple, place ostensiblement sous son bras quatre brindilles de sapin, qu'il laissera glisser à terre cinquante pas plus loin, et qu'il oubliera de ramasser.

Devant nous s'ouvre un vallon étroit et rapide, bordé à gauche par un haut banc de grès sombre, et, à droite, par le revers de

la courtine de calcaire blanc qui forme l'arête de la chaîne des Aravis. Il s'agit de remonter ce vallon, encombré de roches éboulées de toutes sortes, qui font le bonheur du paléontologiste de l'expédition, car il y découvre de nombreux échantillons de coquillages fossiles. Son marteau fait merveille, et, si on l'en croyait, on n'irait pas plus loin. Il se contente cependant d'élever, de loin en loin, de petites pyramides avec les plus beaux échantillons recueillis; on les emportera au retour. Cette perspective ne sourit guère à Mollier, qui prend l'avance en donnant un coup d'épaule à son *as de carreau*.

Le marteau du paléontologiste n'a pas seulement, paraît-il, le don de multiplier les éclats de la roche à fossiles, il semble multiplier aussi les guides. En effet, Thevenet nous avait recruté un petit chevrier, et voilà que maintenant nous en avons deux à notre tête. D'où sort ce nouvel exemplaire du guide en herbe? Ma foi! nous n'en savons rien; mais il m'est avis que les fameux *diaux* ne doivent pas être entièrement étrangers à l'affaire. De fait, le nouveau venu nous sourit à tous et s'approche insensiblement de Debernardi, avec qui il échange quelques mots. Le porteur, suffisamment édifié, paraît-il, sur la nature du *salame*, qui pèse lourd, place tranquillement le ballot sur les épaules du petit bonhomme, et allonge le pas pour rejoindre Mollier.

La montée devient plus rapide, et l'on avance assez lentement, en contournant d'énormes éboulis; mais le brouillard s'élève, et la vue commence à pouvoir s'étendre de la Tournette à Parmelan. Devant nous et sur la droite s'ouvre un demi-cirque, dont les strates absolument régulières du calcaire forment les gigantesques gradins. C'est dans un de ces gradins, à l'extrémité gauche supérieure du demi-cirque, et à une centaine de mètres au-dessus du point où la couche calcaire plonge sous les grès, que s'ouvre la grotte que nous cherchons.

L'assaut final est rapidement mené sur les premiers gradins, dont la roche, comme guillochée par les fossiles, donne une prise solide aux clous des souliers.

Il est 10 h. et demie, et la bise qui nous cingle est fraîche. Nous laissons Mollier avec son fagot à la garde des provisions, et nous nous engouffrons dans la caverne, où Debernardi est déjà en train de dérouler sa corde. (Altitude du seuil, 2,200 mètres; Température extérieure, + 6°,5.)

Au profond ahurissement de Thevenet et des deux pâtres, nous allumons deux des rouleaux composant le ballot qui les a tant intrigués et... alléchés, — car ces rouleaux, ces *diaux*, ces

salami, sont de simples torches que M. Redon a fait fabriquer à Lyon pour la circonstance ; et, saisissant la corde solidement et rapidement établie, nous pénétrons dans la galerie noire et humide qui s'ouvre devant nous.

Cette galerie monte de quelques mètres dans la direction du Nord-Est, l'ouverture donnant directement au Sud-Ouest, puis tourne brusquement à gauche, et s'enfonce par une pente rapide dans le massif de calcaire.

La voûte et les parois sont régulièrement alésées par le frottement des eaux ; le sol de roche est plus ou moins recouvert, suivant sa déclivité, d'une couche de vase plastique et tenace qui, à certains endroits, affleure la voûte, et nous oblige à ramper en creusant un sillon. Nous rencontrons plusieurs galeries latérales qui montent ou descendent, et dont l'exploration reste à faire.

A la moitié à peu près du parcours, la rencontre de la galerie que nous suivons avec deux autres, l'une remontant à droite, l'autre descendant à gauche, forme un palier en rotonde dont la voûte élevée étincelle de mille feux à la lueur des torches.

A partir de ce palier, un petit ruisseau coule le long de la paroi de gauche de la galerie que nous suivons, et nous accompagne de son murmure. C'est peut-être l'une des gentes fées de la montagne qui nous souhaite la bienvenue et nous guide vers le sanctuaire redouté.

Nous passons sous deux cascates qui tombent de la voûte, puis nous sommes arrêtés brusquement par une masse d'eau limpide remplissant entièrement la galerie, qui continue à s'enfoncer obliquement dans la montagne.

Au bord de l'eau, le baromètre holostérique indique une altitude de 2,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et le thermomètre à fronde donne la température de + 7°.

Nous croyons être arrivés au point de contact du grès et du calcaire, car le choc du piolet sur la paroi de gauche fait jaillir des gerbes d'étincelles, tandis que sur la paroi de droite il ne produit qu'un son mat. Le long de la paroi de gauche s'élèvent plusieurs colonnes de stalagmites articulées comme des troncs de bambous ; l'une d'elles atteint le milieu de la voûte, et forme la moitié d'une ogive parfaite.

Pendant que celui-ci prend des mesures, que celui-là dessine, que les deux autres observent les instruments ou attaquent les tronçons de stalagmites pour en détacher des échantillons ; pendant que Debernardi reprend, en sens inverse, la manœuvre

de la corde, les torches remplissent la galerie d'une fumée âcre, qui menace de nous asphyxier. Il faut songer au retour.

Thevenet et les deux pâtres qui, à la descente, s'étaient prudemment tenus à l'arrière-garde, prouvent qu'ils ont le sentiment de la conservation plus développé que nous; ils n'ont pas attendu la fin de nos observations pour saisir la corde tendue par Debernardi et remonter vers la lumière du soleil. Cela a du bon toutefois, car, lorsque nous sommes de retour au palier circulaire et que, à moitié aveuglés et asphyxiés par la fumée, nous nous engageons dans une des galeries latérales, c'est le petit chevrier qui nous crie : « Casse-coul ! » et nous remet dans la bonne voie.

Enfin, un point grisâtre se dessine au-dessus de nos têtes; c'est le reflet de la lumière extérieure; nous hâtons la marche, car nous ne respirons plus que difficilement.

Ici une dernière surprise nous est ménagée. L'honnête Mollier, qui s'est passablement ennuyé sur son balcon aérien, au premier bruit lointain qui lui annonce le retour de la caravane, met le feu à son fagot, dans le louable but de nous procurer de la braise pour nous sécher les pieds; mais le vent refoule la fumée dans la caverne, et cette fumée achève presque l'asphyxie si bien commencée par celle des torches.

Il est midi lorsque nous sortons de ce noir ténare, et notre voyage sous terre a duré juste une heure et demie.

Après avoir respiré à longs traits, nous nous regardons, et un bruyant éclat de rire se répercute dans le cirque de rochers. Dame! nous ressemblons assez à des égoutiers sortant du chantier, et Mollier a l'air de se demander si l'*Ours des cavernes* a réellement disparu de la faune moderne.

Cependant, s'il fait frais, il fait faim aussi, et Mollier est requis de dresser le couvert. On s'assied comme l'on peut sur la pierre dure, et plus d'un d'entre nous emportera l'empreinte de fossiles aigus ou tranchants dans la partie la plus molle de son individu.

Le bonheur n'a pas d'histoire; les festins d'alpinistes n'en ont pas non plus, et je ne dirai rien de notre déjeuner sur le haut perron de l'Église des Fées, — c'est ainsi qu'on désigne notre grotte dans la vallée de la Clusaz, — si ce n'est qu'un délicat, alors que le gigot est devenu un mythe vapoureux, trouve que ce gigot sentait par trop l'ail, et manifeste sans vergogne sa préférence pour le poulet encore intact.

La station est longue; car les gourdes sont profondes; puis la

montagne elle-même veut participer à la fête. De toutes les crevasses du calcaire s'élèvent, par bouffées, des vapeurs blanchâtres que le vent dissipe aussitôt; c'est la grotte qui se débarasse, avec la régularité d'un fumeur expérimenté, de la fumée que nous avons emmagasinée dans ses cavités.

Il est plus de 2 heures lorsque nous songeons au retour. Le brouillard a disparu, et le soleil éclaire brillamment la montagne.

Les plus ingambes, tentés par la perspective de faire rouler des cascades de rochers sur les gradins du cirque, escaladent la cime cotée 2,332 mètres sur la carte de l'État-major, et jouissent d'un panorama étendu jusqu'au lac de Genève qu'ils distinguent parfaitement. Les autres redescendent par le chemin du matin, en *oubliant* soigneusement de retrouver les dépôts de roches à fossiles faits par le paléontologiste à la montée, et recherchent le point d'écoulement des eaux de la grotte. A un kilomètre environ en aval, ils découvrent une fontaine d'eau cristalline et fraîche qui sourd au pied des éboulis et se perd dans le gazon quelques pas plus loin. Ne serait-ce point là l'écoulement cherché?

Pendant ce temps, les grimpeurs attaquent avec acharnement les blocs branlants de l'arête, et la montagne multiplie par tous ses échos le tonnerre des cascades de pierres. Ils s'appliquent tellement à cette attachante besogne, qu'il est plus de 3 heures quand toute l'expédition se trouve enfin réunie au chalet, où nous restituons notre petit chevrier.

Au col des Aravis, nous jouissons d'un coucher de soleil superbe : l'apothéose du Mont-Blanc est féerique.

La descente sur la Giettaz est rapide, Debernardi scandant la marche par une cantilène chantée en sourdine et où nous saisissons vaguement des mots patriotiques : *Italia libera... Rè liberatore.*

A la Giettaz, après avoir rassuré la digne mère Gerfaud, fort inquiète de nous et qui propose de nous soumettre, séance tenante, à un lessivage général, nous laissons Debernardi et sa corde, et, à 10 heures du soir, nous rentrons à Flumet à la lumière des torches; les paysans ébahis prennent notre cortège pour la *synagogue*, car nous sommes au samedi.

En résumé, l'*Église des Fées* mérite d'être visitée. La galerie que nous avons suivie sur une longueur d'au moins 300 mètres est large de 3 à 5 mètres et haute de 3 à 7 ou 8 mètres. La différence de niveau entre le seuil de l'ouverture par laquelle

nous sommes entrés, et le fond de la galerie où nous avons été arrêtés par un amas d'eau, est exactement de 100 mètres.

Lorsque cette galerie sera débarrassée des bancs de vase qui l'obstruent en partie aujourd'hui, elle pourra être visitée par tous. Rien ne dit, d'ailleurs, que les galeries encore inexplorées ne recèlent pas de nouvelles curiosités. Mais quel géologue nous dira où prenait sa source le puissant cours d'eau qui a creusé ces galeries s'ouvrant à la cime d'une montagne?

J. MORIS,

Membre du Club Alpin Français
(Sections de Tarentaise et d'Albertville.)

UNE ASCENSION DANS L'AURÈS : L'AMAR-KADDOU

Tous les voyageurs, hivernants ou touristes de passage, qui sont allés à Biskra ont remarqué une superbe croupe de montagne qui se profile à l'Est de l'oasis, et que le soleil couchant teinte en rose tendre. On la dirait passée au sirop de groseille ou de grenadine. C'est l'*Amar-Kaddou*, ce qui signifie en arabe la *Joue Rouge*, le dernier contrefort dans le Sud de la chaîne des Monts Aurès.

Sur le conseil qui me fut donné par le Père Duval, des Pères Blancs du Désert, je résolus d'en faire l'ascension, en compagnie de deux de mes commensaux de l'hôtel du Sahara, M. Tardy, de Saint-Étienne, venu à Biskra pour chasser la gazelle, et M. Svetchine, capitaine de cavalerie russe, aide de camp du grand-duc Nicolas, en congé régulier.

Notre caravane se compose de cinq personnes : mes deux compagnons de voyage sus-nommés, votre serviteur, un guide et un porteur indigènes. La cavalerie comprend un cheval que monte le capitaine Svetchine, en tête, avec son casque blanc à la Stanley, ceinturé de sa cartouchière caucasienne, le fusil chargé en bandoulière ; deux mulets de montagne montés par M. Tardy et par moi ; deux mulets de bât montés, l'un, par notre guide Ali, l'autre par un Arabe porteur des objets d'équipement et de la besace aux provisions. Ce dernier article n'est pas sans im-

portance, car nous partons pour trois jours, quatre peut-être, personne n'ayant pu nous renseigner sur la durée probable de l'excursion.

Notre guide Ali est un noir d'El-Oued-Souf, à l'Est de Tougourt, qui a fait partie de l'escorte de l'explorateur Largeau dans son voyage à Ghadamès, par le désert de l'Erg.

Nous partons de Biskra le lundi 24 février 1896, à 10 heures du matin; nous laissons à droite les oasis de Filiach et de Chetma, et à midi et demi, c'est-à-dire après deux heures et demie de chevauchée, nous mettons pied à terre à Droh (18 kilomètres), pour déjeuner avec les provisions tirées des sacs. En bons musulmans, nos guides ne touchent pas aux vivres que nous leur offrons. Ils sont en ramadan depuis le commencement de la lune, et ils observent le jeûne scrupuleusement.

A 1 h. trois quarts nous enfourchons nos montures pour aller camper à Mchounech, la dernière oasis des Zibans, où nous planterons notre tente si nous ne recevons pas l'hospitalité chez le cheikh du douar.

Jusqu'à Droh, qui est à peu près à mi-route de Mchounech, il y a un chemin de piste, mais à partir de Droh il n'y a plus trace de chemin. Nous passons où nous pouvons, à même le désert, par monts et par vaux, au milieu d'une région de hautes dunes, en suivant autant que possible les défilés. Quand il n'y a pas moyen de tourner le vallonement, nous l'escaladons pour descendre ensuite dans le lit des oueds anhydres, quelques-uns larges comme des fleuves, encaissés dans des gorges que couronnent des ksours, des forteresses, des pyramides, des cylindres, des tables rondes, des champignons qui rappellent les *témoins* que laissent nos terrassiers pour permettre de cuber leurs déblais. La terre est d'un rouge ferrugineux, sans autre végétation que quelques touffes de drinn et d'alfa que broutent les chameaux en passant. C'est le domaine de la stérilité et de la désolation. Pas une gazelle, pas une outarde, pas un mouflon, et mes amis qui ont emporté leurs fusils en sont pour leur peine. En fait de gibier, nous n'avons remontré que du gibier de potence, une cordée de malfaiteurs que conduisaient à Biskra, menottes aux mains, des gendarmes indigènes.

A 3 heures, nous atteignons l'oasis d'El-Habbel, qu'arrose l'Oued-Abiod ou Rivière Blanche. L'Oued-Abiod prend sa source dans les montagnes de l'Aurès, alimente d'eau potable la tribu des Beni-bou-Sliman, et en outre Mchounech et Sidi-Okba

de la tribu de Ben-Gana, agah de Biskra. Ça et là végètent quelques tamaris et quelques lauriers-roses, véritables nids de fièvres paludéennes.

Au delà d'El-Habbel le sol est de plus en plus raviné, affouillé par les pluies torrentielles et les agents atmosphériques ; à 4 heures, l'oasis de Mchounech est en vue ; à 4 h. et demie, nous traversons l'Oued-Abiod à gué, et à 5 h. et quart nous arrivons au *Dar-Diaf* (c'est-à-dire à la « Maison des hôtes ») de Sidi Lallali ben Saâdi, cheikh du douar, ancien maréchal des logis au 3^e spahis, en retraite. Le cheikh est absent pour cause de service, et ne doit rentrer que dans quelques jours. Nous sommes reçus par son fils, Sidi Lakhdar ben cheikh Lallali, qui consent très volontiers à nous hospitaliser.

Nous avons mis exactement trois heures pour venir de Droh à Mchounech, et deux heures et demie de Biskra à Droh, au total 40 kilomètres, d'après le carnet d'étapes.

Cette oasis, très grande et très belle, repose agréablement les yeux, après les aridités de la route, et nous cheminons avec volupté à l'ombre des palmiers, parmi des sentiers qu'embauvent les abricotiers et les genêts d'Espagne en fleurs.

La maison du cheikh est au bout de l'oasis, au pied même de l'Amar-Kaddou, dont les plans supérieurs se frangent au soleil couchant d'un ourlet prismatique. Un muezzin, du haut de la montagne, appelle les fidèles à la prière et annonce la fin du jeûne pour la journée. A Biskra, c'est un coup de canon tiré du fort Saint-Germain qui sert de régulateur, et c'est un spectacle curieux que de voir, sur la place du marché, toutes les cigarettes qui s'allument instantanément. Tout le monde sait que, d'après la loi koranique, l'obligation du jeûne dure depuis le lever du soleil *jusqu'au moment où l'on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir*.

La nuit, comme il arrive dans ces latitudes, succède brusquement au jour, et le firmament est criblé d'étoiles qui scintillent avec une intensité de lumière remarquable. Je ne me rappelle pas en avoir jamais tant vu de ma vie. Parmi les planètes, c'est Jupiter, cette année, qui brille d'un éclat inaccoutumé.

Sidi Lakhdar nous reproche amicalement de n'avoir pas prévenu son père de notre arrivée, ce qui lui aurait permis de nous préparer une *diffa*. Nous lui répondons que nous n'avons pas voulu le déranger, mais il ne paraît pas goûter cette raison, qui n'est probablement pas assez « grande tente », et il maintient son reproche.

Il nous fait servir par son serviteur un repas patriarcal : de l'eau, des dattes et du miel.

L'eau est fraîche, pas magnésinée, comme celle de l'Oued-Biskra, et nous en buvons de larges lampées, en faisant quelques brèches à nos boîtes de conserves. Quant au miel, il est absolument exquis. Notre hôte nous dit, car Sidi Lakhdar parle correctement le français, que c'est l'euphorbe qui lui donne son goût parfumé, que ses ruches lui demandent beaucoup de soins et qu'il fait pâturer ses abeilles. Nous nous regardons, mes amis et moi, un peu ahuris et confus de notre ignorance en apiculture.

Nous offrons à Sidi Lakhdar tout ce que nous avons apporté de mieux, en fait de victuailles, du roastbeef, de la volaille froide, mais il refuse avec dignité. Il paraît que les lois de l'hospitalité s'y opposent.

Il nous donne sa carte, nous lui donnons les nôtres, et, après s'être assuré de la manière dont nos noms se prononcent, ce qui a été assez laborieux, il les inscrit en caractères arabes sur le registre de police du kaïdhat. On n'est pas plus aimable.

Cette scène, pas banale, est éclairée par une bougie que nous avons apportée de Biskra et qui est fichée dans le goulot d'une bouteille vide.

Quand nous avons fini de souper, Sidi Lakhdar se lève de table, nous souhaite le bonsoir et se retire, après nous avoir indiqué notre chambre à coucher, très primitive comme ameulement : le plafond est en troncs de palmiers non équarris, les murs en *tôb* sont recrépis à la chaux, percés de deux meurtrières pour soutenir un siège, et le parquet en terre crue est recouvert d'une natte en sparterie. Un point, c'est tout. Notre toilette de nuit est toute faite, et nous nous étendons sur la natte, enveloppés dans nos couvertures et nos plaid.

Avec la lune s'élèvent les aboiements assourdissants des chiens du douar. Tous ceux qui ont mis le pied en Algérie se rappellent ces mauvais chiens kabyles, au poil fauve, au museau pointu, mâtinés, dit-on, de loup et de chien de berger, et qui mènent un vacarme épouvantable pendant la nuit. « Sont-ils embêtants, ces chiens, dit l'un de nous en bâillant, qu'est-ce qu'ils ont donc à toujours aboyer ainsi? — Parbleu, répond le voisin, ils font leur métier. — Leur métier? — Évidemment, puisqu'ils sont chargés de garder les tentes, les femmes et les *enfants des douars!* »

Horrible, n'est-ce pas? Voilà où mène l'insomnie.

Le fidèle Ali vient souffler la bougie. Nous lui demandons s'il ne pourrait pas faire taire les chiens des *chaouias* (bergers nomades) qui nous empêchent de dormir. « Oh ! non, répond-il, ils aboient au chacal. »

Sur ce mot les instincts cynégétiques de mes compagnons se réveillent : ils se lèvent précipitamment, endossent des burnous blancs pour se donner une teinte aussi rapprochée que possible de la couleur du sol au clair de lune, arment leurs carabines, emmènent une vieille chèvre comme appât, et les voilà partis à l'affût. Mais les chiens, qui n'avaient pas reçu le mot d'ordre, ont tenu les chacals à distance, et mes chasseurs sont rentrés bredouille dans la nuit.

À 7 heures du matin le soleil, qui filtre à travers les meurtrières de notre chambre à coucher, nous annonce qu'il fait grand jour. Nous quittons sans regret nos couches rembourrées de noyaux de pêches, nous cassons une croûte trempée dans le *kawa*, et nous faisons nos adieux à Sidi Lakhdar qui doit partir aujourd'hui en voyage. Il donne ses ordres pour que nous soyons reçus ce soir au Dar-Diaf avec tous les honneurs dus à notre rang, car nous avons l'intention de revenir coucher à Mchounech, après avoir fait l'ascension de l'Amar-Kaddou ; c'est pourquoi nous y laissons nos vivres et nos porte-manteaux.

Il y a 13 kilomètres de Mchounech au poste optique d'où se fait l'ascension. Un chemin muletier a été tracé dans la montagne pour le tringlot qui descend tous les cinq jours recevoir à Mchounech le ravitaillement.

Nous enfourchons nos bêtes à 8 h. et demie, et à 11 heures nous arrivons à l'observatoire. Le chien du poste, Stop, nous a dépistés et signalés de loin, et il vient à notre rencontre en frétilant de la queue, enchanté de voir des visages humains.

Ce poste, qui correspond avec Biskra et Kef-el-Dor, à 87 kilomètres dans le Sud, est composé de quatre télégraphistes et d'un sergent-commandant, nommé Charles Martinaggi, du village de Bocognano, en Corse.

Nous sommes reçus comme des libérateurs ; une visite pour ces pauvres exilés est une fête, et c'est la troisième qu'ils reçoivent depuis un an qu'ils sont là.

Après avoir pris langue avec le chef de poste et fait les présentations réglementaires, nous arrêtons aussitôt les conditions de l'ascension. M. Svetchine et moi suivrons la ligne des crêtes, la plus fatigante, mais la plus belle et la plus pittoresque,

sous la conduite de deux télégraphistes qui ont déjà fait la course et qui s'offrent à nous servir de guides. M. Tardy suivra la route d'en bas, plus longue mais plus facile, sous la conduite d'un troisième télégraphiste et de notre Arabe, qui amènera un mulet, pour pourvoir aux cas imprévus.

Nous partons à 4 h. et demie par beau temps. Nos guides estiment à deux heures et demie ou trois heures le temps de marche nécessaire pour arriver au sommet.

Le chemin des crêtes n'est qu'une succession de montées et de descentes que l'on peut figurer par deux W accolés de la manière suivante : **MM**. Quand on est arrivé en haut de l'un des jambages, un ravin se présente ; il faut descendre tout ce que l'on a monté, puis remonter sur le jambage suivant, et ainsi de suite : c'est assommant. En revanche, la vue est fort belle, encheminant, sur les terres de chrome de la vallée de l'Oued-Abiod, sur la région des dunes que nous avons traversée hier, sur l'oasis de Banian que nous voyons dans le lointain, et surtout sur la chaîne principale de l'Aurès, le Djebel-Taguettiout, dont l'architecture orographique est des plus curieuses et des plus intéressantes. Nous avons à nos pieds la petite oasis d'Aïn-Ourmès, où les hommes du poste vont à l'aiguade. C'est là également qu'ils vont en corvée couper le bois de tamarin et de genévrier dont ils se chauffent.

Pendant que je prends quelques notes pour fixer mes souvenirs, M. Svetchine prend les devants avec le guide Bousquet. Je reste en arrière avec le guide Espert.

Nous marchions depuis deux heures environ, quand tout à coup un violent orage éclate sur nos têtes, avec accompagnement d'éclairs, de tonnerre et de grêle. Je savais que la foudre est un des dangers les plus sérieux que l'on court dans les grandes altitudes, et je me rappelais avec effroi une certaine descente du Carlitte où j'ai été précipité à terre par un coup de tonnerre. Aussi n'étais-je pas rassuré, et je proposai à mon guide de descendre. Mais il n'y a pas de descente ; à moins de revenir en arrière et de refaire en sens inverse les W qui m'avaient si prodigieusement ennuyé, la descente unique est en avant, de l'autre côté du sommet. Sur notre flanc droit les ravins s'ouvrent sur de formidables à-pic à donner le vertige.

Nous continuons donc à graver et à descendre, alternativement.

La neige a remplacé la grêle ; elle tombe drue et à gros flocons. Enfin, dans une éclaircie, nous apercevons le signal qui

a été planté au point culminant de la montagne par le service géodésique. Encore un effort et nous arrivons. Mais le dernier jambage ascendant est une roche presque verticale et d'une escalade difficile. Aux principaux *Mauvais pas*, et ils sont nombreux, le brave Espert monte devant et me tend une main secourable sans laquelle je ne serais jamais arrivé. Il faut s'aider des genoux, des coudes, des mains où je me fais de nombreuses écorchures. Qu'importe, pourvu que nous jouissions du panorama que nous sommes venus chercher si loin, si haut, et au prix de tant d'efforts.

L'orage s'est éloigné vers l'Est, quand soudain un épais brouillard envahit toute la montagne. Nous ne voyons pas à deux pas devant nous, et, vaincus par cette obstination des éléments conjurés, nous n'avons plus qu'une préoccupation : descendre au plus tôt, avant que la retraite nous soit coupée par les ténèbres et la tourmente de neige qui fait rage.

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

Cet alexandrin classique rend fort bien mon état d'âme, et c'est avec une véritable joie que j'arrive à 4 h. trois quarts au chemin d'en bas. La caravane Tardy ne nous a pas attendus, je comprends cela. Le capitaine Svetchine, qui n'a pas suivi notre itinéraire, nous rejoint avec son guide, et nous dit qu'il a tracé son nom là-haut pour la postérité sur la neige fraîche du sommet. Quant à moi, je n'ai rien voulu faire pour la postérité. Aussi bien, comme a dit je ne sais quel homme d'esprit, elle n'a jamais rien fait pour moi.

Pour retourner au poste, nous avons le vent debout, et la neige nous cingle le visage. Quelques embellies nous permettent, de temps à autre, de jeter un coup d'œil rapide sur les hautes et admirables falaises qui forment la structure inférieure de l'Amar-Kaddou. Je n'ai jamais tant regretté de n'être pas peintre, ou tout au moins photographe.

A 6 h. et demie nous arrivons au poste optique, trempés jusqu'aux moelles. Il nous faut absolument, sous peine de mort, nous changer de pied en cap, mais nos porte-manteaux sont restés à Mchounech.

Les télégraphistes mettent généreusement des vêtements de rechange à notre disposition, en attendant que nous ayons fait sécher les nôtres qui sont à tordre. C'est toujours amusant, ces travestissements improvisés, et je verrai toute ma vie notre

Nemrod stéphanois costumé en soldat du génie, avec le pantalon à double bande.

Ces braves gens ne savent que faire pour nous venir en aide : ils font du feu pour nous réchauffer, ils font du vin chaud pour nous réconforter, ils font sécher nos frusques, ils nous donnent leurs lits pour nous permettre de passer la nuit sur un matelas, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps ; et, comme on a dû voir de Biskra l'orage qui s'est déchaîné sur l'Aurès, ils envoient un télégramme optique à nos familles pour les rassurer sur notre sort.

Après quoi, bonsoir. Nous nous étendons sur nos cadres et nous passons une nuit exquise, bercés par le vent qui hurle dans la cheminée.

Et maintenant, me demanderez-vous, quelle est l'altitude de l'Amar-Kaddou ? Il n'y a pas de baromètre au poste, et il ne nous a été possible de faire aucune constatation personnelle ni aucune comparaison avec Biskra qui est à 111 mètres ; mais j'ai deux cartes sous les yeux, l'une au 200,000^e, qui m'a été communiquée par le capitaine du bureau arabe, l'autre au 800,000^e, dressée par le Dépôt de la guerre en 1876, revue en 1889. La première met le poste de télégraphie optique à 1,750 mètres, et n'indique pas la cote du sommet ; la seconde marque 1,440 mètres pour le poste optique et 2,800 mètres pour le signal. Je laisse à nos collègues de la Section de l'Aurès le soin de mettre ces deux hautes autorités d'accord entre elles.

Le temps s'est remis pendant la nuit, et le mercredi 26, au petit jour, Ali vient rallumer notre poêle de corps de garde. Mais nos chausses ne sont pas sèches, et il est 9 heures du matin quand nous pouvons les réintégrer, encore fumantes.

A 9 h. trois quarts nous sommes en selle, et nous buvons le coup de l'étrier à la santé du poste optique, après avoir laissé une large offrande, faible témoignage de notre reconnaissance, pour améliorer l'ordinaire de la garnison.

A midi et quart nous sommes à Mchounech, et nous faisons honneur à nos provisions avec un bel appétit aiguisé par vingt-quatre heures de diète.

Comme c'est le jour du ravitaillement, le sergent est descendu pour déjeuner avec nous. Au moment de nous quitter, il nous remercie au nom de ses camarades, et porte en fort bons termes un toast à la France et un autre à la Russie.

A 2 heures nous quittons Mchounech. Ma mule, quand je l'enfourche, pousse des gémissements comme un chameau que l'on

charge. Nous revenons au pas accéléré pour être rentrés à Biskra à 7 heures, comme nous l'avons annoncé par le télégraphe optique. Sept heures sonnent à la citadelle quand nous arrivons devant l'hôtel du Sahara.

Le retour s'est effectué sans incident. Entre Droh et Chetma nous avons rencontré le cheikh Lallali ben Saâdi qui rentrait à Mchounech au trot de sa mule. Nous l'avons remercié de l'hospitalité qui nous avait été offerte par son fils, en son nom, et Sidi Lallali nous a exprimé les regrets qu'il éprouvait de n'avoir pu nous recevoir lui-même. Nous nous sommes serré la main en nous quittant.

Et moi aussi j'ai donc touché un cheikh !

TH. SALOMÉ,
Délégué de la Section de Rouen
à la Direction Centrale.

CHRONIQUE
DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

RAPPORT ANNUEL

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

DIRECTION CENTRALE

RAPPORT ANNUEL

Dans le discours qu'il prononça en janvier dernier, en prenant possession du fauteuil présidentiel, à la Société des ingénieurs civils, M. Édouard Lippmann disait à ses collègues, comme résumé d'une rapide revue des théories et des hypothèses diverses formulées sur la constitution du globe terrestre :

« La géologie date des premières courses de Saussure dans les Alpes. »

M. Lippmann est géologue et ramène tout à sa science favorite. S'il avait eu l'occasion de revivre, comme je viens de le faire, en quelques jours, toute une année de la vie du Club Alpin Français, peut-être aurait-il généralisé sa formule et aurait-il dit : « La science du monde date des premières courses alpines de Saussure. »

Et, en effet, s'il est évidemment exagéré de prétendre que — sous la forme du moins que nous lui attribuons aujourd'hui — l'alpinisme soit la source de toutes les sciences naturelles, il n'est pas moins certain qu'il a été un auxiliaire incomparable pour les recherches scientifiques, et que le développement qu'il a pris en ces dernières années a été pour la science l'élément le plus efficace de son glorieux et rapide essor.

Comment en douter lorsqu'on a sous les yeux la liste des membres du Club Alpin Français ? Quelle est la science naturelle, physique, morale ou politique qui n'est pas représentée parmi

nos plus éminents collègues? Je n'en vois aucune, pas même la science de la guerre, science humaine à coup sûr, si elle n'est pas humanitaire.

C'est à ce caractère supérieur de l'alpinisme qu'est dû le développement si rapide de notre Société, qui, dans l'esprit de ses fondateurs, devait surtout être une occasion d'exercices d'énergie et de vigueur en même temps qu'une école de courage et de sang-froid, et qui, peu à peu, par son progrès naturel, est devenue un centre intellectuel remarquable, une sorte d'Académie des sciences du monde alpestre. Ses parrains peuvent être fiers de leur œuvre, et nous ne devons avoir qu'une idée et qu'une ambition : continuer d'un pas ferme la marche en avant et poursuivre la route ascendante que nos aînés nous ont si largement ouverte.

Le cadre d'un rapport annuel est bien insuffisant pour résumer, même brièvement, l'histoire du Club Alpin Français pendant l'année 1896. Le temps n'est plus où le Club comptait 7 sections et 607 membres. Sections et sociétaires se sont multipliés depuis 1875; innombrables sont les manifestations de leur activité, et force nous est de nous borner à passer très sommairement en revue les faits et gestes de nos collègues, et de vous prier, pour les détails, de vous reporter aux neuf fascicules du *Bulletin* mensuel, si bien ordonné et si intéressant, que publie la Commission de rédaction du Club.

Le nombre des membres au 31 décembre 1895 était de 5,602; il est au 31 décembre 1896 de 5,934. C'est une augmentation d'effectif de 332 membres pour l'exercice écoulé.

L'année en cours s'annonce sous les plus favorables auspices, et nous avons le droit d'espérer que le rapporteur de 1898, plus heureux que celui de 1897, vous annoncera que le chiffre de 6,000 membres, que nous avons presque atteint cette année, est définitivement dépassé.

Trois nouvelles Sections ont été enregistrées pendant l'année 1896 : celle de Barcelonnette, qui n'est pas, à proprement parler, une Section nouvelle : sa reconstitution n'est que le retour fêté d'un enfant prodigue; celle du Pilat, à Saint-Chamond, qui s'est constituée avec 93 adhérents; et celle du Caroux, à Béziers, qui compte déjà 95 membres.

Je ne voudrais pas empiéter sur le terrain de notre éminent trésorier en exposant la brillante situation de la caisse du Club. Je tiens cependant à dire, précisément parce qu'il ne vous le

dira pas lui-même, que c'est grâce à son expérience consommée et à sa vigilance incessante qu'un résultat si satisfaisant a été obtenu. « Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes finances », disait, je crois, un homme d'État célèbre à ses collègues. Plus heureux qu'eux, nous avons, grâce à notre diligent trésorier, de très bonnes finances sans faire ombre de politique; mais, par contre, nous faisons d'excellent alpinisme. Et c'est ainsi que la Direction Centrale a pu distribuer plus de quinze mille francs aux Sections de montagnes, afin de seconder leurs efforts et d'augmenter leur influence locale tout en propageant la renommée du Club Alpin.

Voici, en dehors des sommes affectées aux caravanes scolaires, aux Congrès et aux travaux spéciaux de nos collègues, la liste des subventions accordées :

A la Section des Hautes Vosges, pour continuer le travail d'ensemble d'ouverture de sentiers balisés à travers la montagne, travail qui représentera une dépense totale d'une douzaine de mille francs;

A la Section de Haute Bourgogne, pour la création de sa bibliothèque;

A la Section de Lyon, pour achever le chalet de Bonneval-sur-Arc;

A la Section de l'Isère, pour réfection partielle du chalet de la Pra et amélioration du sentier du lac Noir;

A la Section du Mont-Blanc, pour l'aménagement du chalet du Môle et l'achèvement du sentier du Buet;

A la Section des Pyrénées Centrales, pour l'abri de Prat-Long, terminé et inauguré cette année;

A la Section de Tarentaise, pour des constructions accessoires et des sentiers;

A la Section du Cantal, pour l'installation de poteaux indicateurs depuis le Lioran jusqu'au sommet du Plomb;

A la Section de Briançon, pour travaux de réfection du chalet de l'Alpe, et travaux au refuge Chancel et au chalet Lyon-Républicain.

Enfin, et j'empiète ici sur le terrain du rapporteur de l'an prochain, la Direction Centrale vient de voter sur le budget de cette année une importante subvention à la Section du Canigou, pour la construction d'un chalet gardé au col des Cortalets, à 2,400 mètres d'altitude. La Section a réuni, par une souscription de ses membres, auxquels se sont généreusement joints M. Guyard et le prince Roland Bonaparte, une somme

de 8,000 francs; 3,000 francs sont accordés par le Conseil général des Pyrénées-Orientales; 2,000 francs proviendront de dons et offrandes diverses. « Aide-toi, la Direction Centrale t'aidera. » Notre dévoué collègue M. Nérot n'a eu garde d'oublier la formule si judicieuse établie par le rapporteur de 1888, et, sur le rapport qu'il a présenté au nom de la Commission des refuges, la Direction Centrale a voté une subvention de 7,000 francs. La Section du Canigou, que j'ai l'honneur de représenter à la Direction Centrale, sera à même de faire une œuvre digne de notre Club et du Canigou.

Enfin, faisant la part de l'infortune, la Direction Centrale a voté des secours aux habitants du village de Pelvoux, dans le Briançonnais, qui compte presque autant de guides que de montagnards, et du hameau de la Manse dans le domaine de la Section de Barcelonnette, pour aider à réparer les désastres causés par des incendies; une petite pension a été accordée à M^{me} Marie Tairraz, qui fut pendant de longues années la fidèle gardienne du chalet des Grands-Mulets.

J'ai insisté sur le chalet gardé du Canigou, parce qu'il a été l'objet d'une longue étude dans le sein de la Commission des refuges et de la Commission des finances. L'opinion de nos collègues n'est pas unanime sur la question des chalets gardés. Il semble cependant qu'à l'heure actuelle, en présence de l'entraînement que les touristes ont acquis à notre exemple et qui leur permet d'atteindre certaines altitudes, la solution du chalet gardé soit la seule susceptible de fournir, aux visiteurs des deux sexes, un confortable suffisant. Elle a, de plus, un autre avantage : c'est que, pendant les courses d'hiver qui sont de plus en plus suivies, un chalet de ce genre fournira en cas de mauvais temps un gîte acceptable, qu'une cabane ou un refuge ne peuvent offrir. Tel du moins a été l'avis de la majorité tant des Commissions que de la Direction Centrale.

Pour répondre à la préoccupation de ceux de nos collègues qui craignent de voir l'entretien des chalets et refuges du Club arriver à peser lourdement sur les ressources annuelles, il serait peut-être opportun de dresser un état de toutes ces constructions, de les inspecter et de voir dans quelle mesure les Sections intéressées les ont entretenues. Cette étude pourrait donner lieu à une publication qui ferait connaître tous ces refuges, dont plusieurs sont ignorés de bien des touristes. Une monographie semblable est faite dans les Clubs Alpains étrangers, à

des périodes fixes; le Club Alpin Suisse notamment vient de publier à nouveau ce très intéressant travail.

L'assemblée générale annuelle a eu lieu le 28 avril 1896, dans la grande salle de la Société de Géographie, sous la présidence de M. Ch. Durier. Elle a réélu les six membres sortants de la Direction Centrale : MM. Levasseur, J. Vallot, J. Lemerancier, Guyard, le colonel Prudent et Laferrière.

La Direction Centrale s'est réunie dix fois sous la présidence soit de M. Durier, soit de MM. Caron et Schrader. Dans sa séance du 20 mai 1896, elle a renommé au scrutin secret le bureau tout entier, M. Durier, président, MM. Caron et Schrader, vice-présidents, M. Templier, trésorier, et M. De Jarnac, secrétaire général.

Dans la séance du 8 juillet, M. Ch. de Billy et le prince Roland Bonaparte ont été désignés, à titre provisoire, comme membres de la Direction Centrale, succédant à nos deux regrettés présidents honoraires MM. Daubrée et Xavier Blanc; dans la séance du 9 décembre, M. le colonel Papuchon, délégué des Hautes Vosges, a été nommé membre de la Commission des refuges; dans la séance du 11 novembre, la Direction Centrale a augmenté le nombre des membres des Commissions des caravanes scolaires et de la bibliothèque. Enfin, elle a décidé que les comptes-rendus de ses séances seraient insérés au *Bulletin* sous une forme un peu plus développée qu'autrefois, et que les noms des membres présents y seraient énumérés : nos collègues peuvent ainsi suivre plus aisément nos travaux, et se rendre compte du soin et de l'application apportés à l'étude des questions générales qui intéressent le Club et des propositions qui émanent des bureaux des Sections.

Pendant l'année 1896, le Club Alpin a pris part au Congrès que l'Association Française pour l'Avancement des Sciences a tenu à Carthage du 1^{er} au 8 avril. Notre Section tunisienne nous y a brillamment représentés, et l'excursion à Bizerte, organisée par elle, a valu à son président, M. Proust, les félicitations et les remerciements de l'Association. Notre collègue, M. Théophile Salomé, délégué de Rouen, en a rendu compte dans le *Bulletin* de juin-juillet avec une charmante fantasia de circonstance.

M. Adrien Oudin a représenté le Club au Congrès de Géographie tenu du 2 au 8 août à Lorient; il a rendu compte lui-même de sa mission dans le *Bulletin* de novembre.

La Direction Centrale enfin a délégué MM. J. Vallot et Émile

Belloc pour représenter le Club au récent Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne (avril 1897).

Durant l'année écoulée, les conférences, qui manifestent l'activité intellectuelle du Club pendant les mois d'hiver, ont été comme par le passé très nombreuses et très variées, et suivies par un nombre croissant d'auditeurs. Il est incontestable que les progrès de la photographie — une science essentiellement alpine, celle-là — contribuent pour une large part au succès de ces réunions.

A Paris, M. Durier, à qui le sceptre présidentiel ne peut faire oublier la baguette du conférencier, a fait revivre devant nos yeux Pompéi et le Vésuve aux temps héroïques des premières éruptions, et, pour ne pas nous laisser sous cette impression désolée, nous a conduits ensuite dans l'azur des grottes de Capri; — M. P. Puiseux nous a montré tout ce qu'on peut découvrir de terribles précipices et d'effroyables gouffres dans cette placide et débonnaire face lunaire, quand on a de bons yeux, et des yeux d'astronome comme les siens; — M. Trutat nous a fait voir, dans les avalanches qui ont dévasté le village ariégeois d'Orlu, en 1895-1896, les épouvantables conséquences d'un déboisement irréfléchi; — M. Boutroue, par contraste, nous a menés dans les steppes transcaucasiennes, à travers des pays presque inconnus, jusqu'à Samarcande; — M. H. Boland, après avoir dit son fait à la foule cosmopolite qui envahit les hôtels de Biarritz, nous a ravis par la description des sauvages merveilles du pays Basque; — M. Oudin nous a fait visiter les villes si curieuses, dans leur immuabilité, de la Bavière, de la Moravie et de la Bohême; — enfin nous avons fait, en compagnie de M. Brault, de charmantes excursions autour de Louèche-les-Bains, et nous l'avons suivi, des yeux, dans son ascension vertigineuse de l'Aiguille du Moine à Chamonix.

A Lyon, M. le Dr Lortet a convaincu nos collègues de l'intérêt que présente l'Égypte au point de vue de la culture, en intitulant sa conférence : « Le Nil champêtre »; et M^{lle} Pailhon a raconté ses artistiques ascensions à la cabane d'Orny.

A Nîmes, M. Levat a rendu compte de son voyage transsibérien de Moscou à Vladivostok.

A Marseille, M. J. Delmas a décrit deux courses faites par la Section aux Saintes-Maries dans la Haute-Provence.

A Perpignan, M. Lefrançois a fait une conférence sur les projets de construction d'un chalet au Canigou et les services

que rendra l'alpinisme pour le développement et la prospérité des Pyrénées Orientales.

M. Durier, au cours de la réunion de la Pentecôte dans le Jura, a fait à Lons-le-Saunier et à Saint-Claude deux conférences sur le sujet qui lui sera toujours le plus cher, sur le Mont-Blanc.

Pendant ce temps, la bibliothèque s'est enrichie de nombre d'ouvrages soit achetés, soit offerts au Club par leurs auteurs. Les Bulletins et Annuaires des Clubs Alpins étrangers, ainsi que ceux des Sociétés savantes, nous ont été adressés régulièrement. Le service de la bibliothèque prend, comme tous ceux du Club, un développement chaque année plus important. La Direction Centrale a été amenée à adjoindre cinq membres nouveaux à la commission actuelle, qui se trouvait débordée. Un plan général d'organisation a été arrêté, et nous comptons sur le zèle le plus actif de la Commission pour le mettre à exécution.

L'*Annuaire* du Club Alpin Français a paru à sa date habituelle, et a reçu de nos collègues un accueil qui récompense la Commission de rédaction de la peine énorme que lui donne la mise sur pied de ce volume de six cents pages, réduction pour ainsi dire photographique de l'ensemble des manifestations de l'existence du Club Alpin Français et témoignage de sa vitalité. Le vingt-deuxième volume, portant le millésime 1895, est digne de ses aînés et restera fixé dans la mémoire de ses lecteurs, en dehors de toutes les merveilles qu'il renferme, par les pages d'un intérêt si poignant que notre cher vice-président, M. Schrader, a écrites avec tout son cœur d'alpiniste.

Prenant modèle sur l'*Annuaire*, la *Revue Alpine* publiée par la Section de Lyon s'est enrichie de magnifiques illustrations; elle tient ses lecteurs au courant, par un service spécial de correspondances, de la chronique de nos principales stations de montagnes, et a comblé ainsi une véritable lacune. Les Sections des Hautes Vosges, du Sud-Ouest, de la Côte d'Or, des Vosges, des Alpes Maritimes et du Canigou ont publié leur Bulletin annuel. La Section d'Auvergne a publié un important compte-rendu du Congrès de 1896.

Diverses Sections de la région des Alpes ont publié des monographies locales. La Section de l'Isère, notamment, a entrepris de faire connaître son domaine par une série de monographies publiées annuellement. Celle de 1896 concerne le massif du Moucherotte, partie Nord de la chaîne occidentale du Vercors.

L'Exposition qui se prépare pour 1900 ne pouvait pas laisser le Club Alpin indifférent. La Direction Centrale a examiné les moyens d'y participer de façon à satisfaire les désirs de ses sociétaires sans craindre de voir compromettre la situation financière du Club. Un accord est en voie d'étude; il permettra à la Direction Centrale de seconder les efforts et l'initiative privée d'un groupe d'alpinistes formé dans le but d'édifier un magnifique diorama alpestre qui s'adjoindra, en la complétant, à l'exposition particulière du Club.

Voilà, Messieurs, les travaux de notre collectivité. Pour ce qui est des travaux personnels que nos plus éminents collègues ont publiés dans le courant de cette année, et des distinctions de tous ordres dont ils ont été l'objet, leur énumération sort des limites d'un rapport annuel. Je rappellerai seulement ceux qui nous touchent de plus près, comme les ouvrages de MM. Schrader et Joanne, les Leçons de géographie physique de M. de Lapparent que l'auteur a offertes lui-même au Club, les Annales de l'Observatoire météorologique du Mont-Blanc de MM. J. Vallot et H. Vallot. Rappelons que MM. Vallot poursuivent le levé de la carte du Massif du Mont-Blanc au 20,000^e, pour lequel 300 points trigonométriques sont dès à présent fixés, les deux tiers étant déjà calculés. M. le ministre de l'instruction publique, pour récompenser les remarquables travaux que nos deux savants collègues exécutent avec un si rare désintéressement, a conféré à M. J. Vallot la croix de la Légion d'honneur, à M. H. Vallot la rosette d'officier de l'instruction publique, et tout récemment à M^{me} Gabrielle Vallot, qui s'est associée avec tant de vaillance et de dévouement aux travaux de son mari, les palmes d'officier d'académie.

Si je mentionne encore l'Exposition du livre, à Marseille, où notre Section de Provence a obtenu une médaille d'honneur pour la collection des Bulletins et des Annuaire du Club, je pense que j'aurai résumé fidèlement la vie intellectuelle de notre Société pendant l'exercice qui vient de s'écouler.

Son activité physique ne lui a cédé en rien, en dépit d'une année excessivement pluvieuse et qui a empêché bien des programmes de se réaliser. Je ne puis encore ici faire qu'un rapide résumé et citer les Sections qui ont montré le plus de zèle. La Section de Paris, qui a créé ses excursions d'hiver; — les Sections de Provence, de Haute Provence, de l'Atlas, du Sud-

Ouest, pour qui l'hiver est un mythe; — la Section du Mont-Blanc, qui nous engage à monter au Parmelan, mais à n'en jamais descendre; — la Section du Forez; — la Section de Pau, qui a trouvé en Sacodo un historiographe plein d'humour; — la Section des Pyrénées Centrales, qui a fait l'ascension du Pic-Long, en inaugurant l'hospitalière maison de M. Fougaz; — les Sections du Jura, des Cévennes, d'Annecy, de Tarentaise, de Maurienne; — la Section des Alpes Maritimes, patrie du soleil, qui a poussé sa bravoure jusqu'à la Cime de Vasta (3,108 mètr.) le 18 février; — la Section d'Albertville, qui a atteint le glacier de la Vanoise et le Dôme de l'Arpont (3,619 mètr.) le 21 février; — la Section de Lyon, qui détient encore le record du nombre des ascensions au delà de 2,500 mètres; — la Section d'Auvergne, qui a doublé son ascension traditionnelle d'hiver au Puy d'une escalade mouvementée du Sancy; — la Section du Canigou, qui a porté ses souhaits à son vénérable patron jusqu'au col des Cortalets, à 2,100 mètres, le 27 décembre. Et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, — elles sont trop.

A ces courses, joignons les premières ascensions de M. A. Reynier au Pic d'Arsines (3,240 mètr.), dans l'Oisans, le 24 juin, et de MM. Paillon et Piaget à la Roche-Noire (3,504 mètr.), au-dessus du col du Montet, le 24 août, sans guide.

Si, pour terminer, nous relevons les caravanes de la Section du Sud-Ouest sur les côtes de la Méditerranée, de la Section du Forez aux Grands-Goulets, à Modane, en Savoie, à la Meije, au col de Joux, au Saint-Théodule; de la Section de Paris à l'île de Ré, en Bretagne, aux grottes de Han (en Belgique) et à la Dent du Midi; de la Section des Hautes Vosges dans l'Est et en Suisse; de la Section de Pau à Bilbao; de la Section du Jura à Zermatt; et enfin l'excursion collective aux gorges du Tarn, à la suite du Congrès d'Auvergne, nous pouvons être rassurés sur la situation du Club, et dire comme le philosophe : « Il marche, donc il vit. »

Il vit et il vivra, les caravanes scolaires sont là pour nous en donner l'assurance. La graine semée par MM. Bräunig et Richard et par notre dévoué secrétaire général, M. De Jarnac, a fructifié et, grâce à leur persistant labeur, nous avons atteint les temps heureux de la moisson. Leur œuvre va chaque année en grandissant, elle s'étend maintenant aux Sections de province, parmi lesquelles les Sections de Provence et de la Drôme arrivent en première ligne.

A Paris, sous la prudente et paternelle direction des hommes

dévoués qui composent notre Commission des caravanes scolaires et qui ont si sagement appelé notre collègue, délégué du Forez, M. Lucien Richard, à l'honneur de les présider, l'œuvre des caravanes scolaires a pris définitivement son essor. Grâce à MM. Demanche et Leroy qui lui ont prêté le concours de leur expérience, MM. Richard, Budzynski, Grisier, Kochersperger, Jenn, Malloisel, Riquet et Sénécal ont dirigé vingt-quatre excursions, qui ont réuni un total de 243 participants, avec une moyenne de 22 présents. En outre, MM. Richard, Kochersperger, Jenn et Riquet ont dirigé trois grands voyages dans les régions les plus opposées de la France. Pendant le carnaval, nos jeunes pupilles ont parcouru la Saintonge, la Vendée, et une partie de la Bretagne. A Pâques, ils ont été, par Toulouse et Carcassonne, jusque dans le Roussillon et la Catalogne espagnole, où ils ont pu retrouver, à San Pedro de Roda, à Figueras et à Gerona, les vestiges des glorieuses campagnes de 1809; ils sont revenus ensuite par le pays des Causses et l'Auvergne, en traversant le viaduc gigantesque de Garabit. Du 1^{er} au 10 août, la pluie inexorable les a accompagnés depuis Morez jusqu'à Bellegarde, en passant par la Dôle, par l'Exposition de Genève, Thonon, Morgins, Samoëns et Sixt, sans décourager leur entrain. Le 6 décembre, M. Richard a conduit sa petite famille d'alpinistes à l'observatoire de Meudon, où notre illustre président honoraire, M. Janssen, a bien voulu l'initier aux merveilles de l'astronomie.

Que de souvenirs dans la mémoire de ces jeunes gens! Quelle solide instruction ils devront au Club Alpin, sans compter les leçons quotidiennes que donne la vie en commun! Qu'ils nous prouvent leur reconnaissance en devenant plus tard des hommes et des alpinistes.

En attendant, ces voyages mettent un trait d'union entre les Sections éloignées de la métropole. C'est une occasion pour les Sections de se réunir, et c'est un lien précieux entre tous les membres de notre grande famille. Les quelques jours passés dans le Roussillon, à Pâques, ont été des jours de fête pour nos collègues, et MM. Richard et Kochersperger n'en ont certainement pas perdu le souvenir. C'est, avec la sincère reconnaissance du Club, la meilleure récompense qu'ils puissent recevoir de leur généreux dévouement.

Pendant l'année 1896, le Club a eu sa réunion habituelle de la Pentecôte et son Congrès annuel.

La réunion de la Pentecôte a été organisée par les jeunes

Sections de Lons-le-Saunier et du Haut Jura ; les bureaux des deux Sections se sont surpassés et, pour leurs débuts, ont fait un coup de maître.

Le Congrès a été organisé par les trois Sections d'Auvergne, du Cantal et de Mauriac. Le programme avait de quoi tenter les plus immobiles ; malheureusement les cataractes du ciel ont fondu sur les alpinistes, et le mauvais temps a rendu bien des suppressions nécessaires. Il paraît cependant que nos collègues n'avaient pas encore assez d'eau, puisqu'ils sont allés en groupe goûter celles de Vic-sur-Cère.

MM. Robyns et Chotard ont publié dans le *Bulletin* le compte-rendu de la réunion de la Pentecôte et du Congrès.

J'en aurai fini avec la vie active du Club, lorsque je vous aurai rappelé les inaugurations officielles qui ont été faites cette année. La Section de Briançon a inauguré le chalet Lyon-Républicain, construit au pied des Aiguilles d'Arves. La Section du Sud-Ouest a inauguré la maison de M. Fougua, dans la vallée d'Aure, reconstruite grâce à une subvention du Club, et le refuge Packe, dans le massif de Néouvielle. La Section de Pau a inauguré le sentier d'Armaillé, à Cauterets, et la Section des Pyrénées Centrales le chalet de Prat-Long, dans la haute vallée du Lys.

La Section du Canigou, ne voulant pas rester en retard sur ses voisines pyrénéennes, a pratiqué entre le Pic lui-même et le Pic Barbet une ouverture qui fait communiquer la vallée de Cady avec celle de Taurinya. Ce passage a été ouvert, le 18 août, à coups de dynamite, en présence de M. Casimir Soullier, président, et de M. Charles Toubert, membre de la Section, par notre collègue, M. Boixo, de Vernet-les-Bains. L'emplacement en avait été fixé par le président du Club, M. Charles Durier, au cours de l'ascension qu'il voulut bien faire avec la Section du Canigou, le 27 juin. Nos collègues ont donné à la brèche ainsi faite le nom de Brèche Durier, et je suis convaincu que le Club Alpin Français tout entier se joindra à eux pour rendre à cette occasion un sincère hommage de reconnaissante affection à son dévoué et infatigable président.

De l'autre côté de la Grande Bleue, dans la verte Kabylie, qui continue si exactement la végétation roussillonnaise et catalane, un autre baptême a été célébré. Le point culminant de la chaîne de l'Haizeur, dans l'Ouest du massif du Djurdjura, a reçu le nom de Pic Ficheur. Ce pic a 2,147 mètres d'altitude ; c'est, à 175 mètres près, le sommet le plus élevé d'Algérie. En lui attribuant le nom de son vice-président, professeur de géologie

à l'École des sciences d'Alger, la Section de l'Atlas a rendu justice au mérite de notre collègue, aussi aimable que savant.

La Section des Hautes Vosges a organisé une ascension spéciale pour réunir les éléments d'une rectification à la carte allemande, qui a donné le nom de Rothenbach à un sommet secondaire situé entièrement sur le sol annexé, alors que de tout temps ce nom a été attribué au sommet principal qui maintenant est à cheval sur la frontière. La carte française a suivi la carte allemande dans la confusion commise. Preuves en mains, nos collègues démontrent que le nom de Rothenbach doit être attribué au sommet principal, et le nom de Reinkopf au sommet secondaire ; ce dernier mot n'a aucune raison de prendre un *h*, le Rhin est bien loin de là, et n'a rien à voir à son orthographe.

Enfin, Messieurs, l'année s'est terminée, comme d'habitude, dans les bans et les vivats qui ont été battus et poussés en l'honneur du Club et de ses membres au banquet annuel du 17 décembre. M. le ministre du Commerce, que nous nous honorons de compter parmi nos collègues, a bien voulu y assister.

Cette réunion a été très brillante, et remarquable par le grand nombre des présidents et des secrétaires des Sections les plus éloignées qui y assistaient, au nombre de dix-sept. Le menu, dessiné par M. Slom, a fourni à M. Laferrière l'occasion d'un toast patriotique qui a vivement impressionné l'assistance. Le *Bulletin* de décembre a publié le discours de M. Durier et la réponse de M. le ministre, les discours et les toasts qui les ont suivis, et tous les détails de cette belle fête.

Je suis arrivé à la fin de ma tâche. Il me reste maintenant, pour obéir à une de nos plus chères traditions, à rappeler le souvenir des membres de notre grande famille que nous avons perdus au cours de cette année.

Hélas ! à ce point de vue l'année 1896 restera dans notre souvenir comme une des plus sombres que le Club ait traversées depuis sa fondation.

En France comme à l'étranger, dans nos Sections de province comme à la Direction Centrale, c'est à la tête que l'impitoyable mort a frappé, à coups redoublés, avec un cruel acharnement.

En moins de dix jours, deux de nos présidents honoraires, MM. Daubrée et Xavier Blanc, ont été enlevés à notre affectueuse vénération. Notre *Bulletin* de juin vous a rendu compte des cérémonies qui ont accompagné les obsèques de nos deux émi-

nents collègues. Des voix plus autorisées que la mienne ont dit quelle perte la France a faite en la personne de chacun de ces deux fils qui l'honoraient. L'*Annuaire* de 1896 vous redira et perpétuera dans la mémoire de nos collègues le rôle que MM. Daubrée et Blanc ont joué dans le développement si brillant et si rapide de notre Société, et vous apprécierez combien sera difficilement comblé, quelque certain que soit le mérite de leurs successeurs, le vide qu'ils laissent parmi nous.

A ces pertes si cruelles sont venus se joindre d'autres deuils qui, pour ne pas avoir eu le même douloureux retentissement, n'en ont pas moins été ressentis par tous ceux qui connaissaient nos collègues disparus, et qui avaient pu apprécier leur valeur. Permettez-moi de vous rappeler les noms de ces regrettés collègues :

M. Cochet, secrétaire général de la Section du Midi, un des vétérans du Club, qui, après avoir collaboré à la fondation de plusieurs Sections méridionales, était resté fidèle à nos réunions et à nos Congrès. A la réunion du Jura, à la Pentecôte, il nous émerveillait encore par son endurance et son infatigable entrain ; — M. Darantière, qui fut longtemps trésorier de la Section de la Côte d'Or et du Morvan ; — M. Théodore Camus, plusieurs fois secrétaire de la Section de Lyon, un des fondateurs de la *Revue Alpine* ; — M. Louis Bonnamour, qui accepta longtemps les fonctions de trésorier de la même Section ; — M. Blaquière, vice-président de la Section du Sud-Ouest ; — M. Pestel, vice-président de la Section d'Auvergne ; — M. Champeaux de la Boulaye, vice-président de la Section de Saône-et-Loire ; — M. Henri Vagnon, secrétaire de la Section de l'Atlas, à qui ses collègues attribuent unanimement le succès du Congrès de 1886 ; — M. Cotteau, le voyageur bien connu, qui faisait partie de notre Section parisienne ; — M. Darnault, qui avait été l'historiographe de l'excursion du Club au Canada en 1890 ; — M. le Dr Berthet, député d'Albertville, ancien président de cette Section ; — M. Fiard, trésorier, et M. Burle, membre de la Section de Gap ; — M. Fama, député au Grand-Conseil du Valais, inscrit à la Section des Alpes Maritimes ; — M. de Leugley, président d'honneur de la Section de Provence ; — M. Jacques Fauray, de la Section de Rouen.

A ces noms nous devons ajouter celui de M. le capitaine Marshal Hall, membre de l'Alpine Club, fondateur et président de la Commission internationale des glaciers.

Nous ne devons pas omettre de payer un tribut de reconnaissance à la mémoire de M. Charles Packe, membre honoraire de notre Club. Il fut, avec M. le comte Henry Russell (qui lui a consacré une notice attendrie dans le *Bulletin* de novembre), le créateur de l'alpinisme pyrénéen. C'est lui qui forma les premiers guides, les Passet de Gavarnie et tant d'autres. Le Club Alpin Français a consacré sa mémoire en donnant son nom au refuge Packe, construit cette année par la Section du Sud-Ouest au col de Rabiet, à 2420 mètres.

Pour terminer cette liste déjà trop longue, il faut encore ajouter le nom d'un de nos collègues les plus estimés, celui de M. Thorant, trésorier de la Section de l'Isère, qui a trouvé la mort au milieu de la nuit du 18 au 19 août dans cette horrible catastrophe de la Meije, qui a si profondément ému tous ceux qui aiment la montagne et admirent le courage. Je réunis pieusement dans notre souvenir, au nom de M. Thorant, celui de M. Payerne, administrateur de la Société des Touristes du Dauphiné, qui l'accompagnait dans cette course téméraire et mourut à ses côtés.

Je vous ai cité, mes chers collègues, les noms de ceux de nos sociétaires décédés dont la Direction Centrale a eu connaissance; le *Bulletin* ou les publications des Sections vous feront apprécier plus justement la valeur de ces collègues, que nous regrettons et dont la perte laissera toujours un voile de deuil sur l'année 1896.

Ce n'est manquer en rien à leur mémoire que de constater en terminant la situation florissante de notre Société qu'ils aimaient, à laquelle ils se dévouaient si généreusement, et dans laquelle revivra leur souvenir.

CH. LEFRANÇOIS,

Délégué de la Section du Canigou.

CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

Reconnu d'utilité publique le 31 mars 1882

SIÈGE SOCIAL : RUE DU BAC, 30, PARIS

(Ouvert tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

ANCIENS PRÉSIDENTS DU CLUB

MM. BILLY (DE)	1874
CÉZANNE (Ernest)	1874-1876
JOANNE (Adolphe)	1876-1879
BLANC (Xavier)	1879-1882
DAUBRÉE (A.)	1882-1885
BLANC (Xavier)	1885-1888
JANSSEN (J.)	1888-1891
LEMERCIER (Abel)	1891-1892
LAFFERRIÈRE (Ed.)	1892-1895

DIRECTION CENTRALE

BUREAU

MM. DURIER (Charles), *président*.

Janssen (Jules),
Lafferrière (Ed.), } *présidents honoraires*.
Caron (Ernest),
Schrader (Franz), } *vice-présidents*.
Templier (Armand), *trésorier*.

De Jarnac (Adrien), rue du Bac, 30, *secrétaire général*.

MEMBRE HONORAIRE

M. Blarenbergh (Henri van), président du Conseil d'administration des chemins de fer de l'Est, rue de la Bienfaisance, 48.

MEMBRES ÉLUS

MM. Durier (Charles), rue de Greffulhe, 7, *président*.

Janssen (Jules), membre de l'Institut, à Meudon,
Lafferrière (Ed.), vice-président du Conseil d'Etat, rue Saint-Lazare, 62. } *présidents honoraires*.

Caron (Ernest), rue Saint-Lazare, 80, *vice-président*.

Schrader (Franz), rue Madame, 75, *vice-président*.

Templier (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier*.

Billy (Ch. de), rue de Boulainvilliers, 56.

Bonaparte (le prince Roland), avenue d'Iéna, 10.

Guillemin (Paul), rue Théodore, 30, à Billancourt (Seine).

Guyard (Albert), rue de Ponthieu, 48.

Joanne (Paul), rue Soufflot, 16, *secrétaire des séances*.

Lemerrier (Joseph), boulevard Saint-Germain, 258.

Levasseur (Emile), membre de l'Institut, rue Monsieur-le-Prince, 26.

Millot (Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.

Nérot (James), rue de l'Université, 16.

Prudent (le l.-colonel), Hôtel des Invalides.

Puiseux (Pierre), rue Le Verrier, 2.

Vallois (Joseph), avenue des Champs-Élysées, 114.

PRÉSIDENTS ET DÉLÉGUÉS DES SECTIONS

- MM. Lenoir**, *président de la Section d'Auvergne*, à Riom; — M. Henry Chotard, rue de Vaugirard, 61, *délégué*.
Tavernier, *président de la Section de Gap*, à Gap; — M. le Dr Genouville, rue de Villersexel, 9, *délégué*.
Vagnat (le Dr), *président de la Section de Briançon*, à Briançon; — M. Alfred Desouches, place des Vosges, 10, *délégué*.
Viallet (Félix), *président de la Section de l'Isère*, à Grenoble; — M. Edmond Richard-Bérenger, conseiller général de l'Isère, quai Voltaire, 29, *délégué*.
Bugnot (A.), *président de la Section d'Aix-les-Bains*, à Aix-les-Bains; — M. Forestier, route de Saint-Mandé, 74, à Saint-Maurice (Seine), *délégué*.
Dunant (Camille), *président de la Section d'Annecy*, à Annecy; — M. Camille Moron, boulevard Raspail, 140, *délégué*.
Tavernier (Jean), *président de la Section de Lyon*, à Lyon; — M. le général Arvers, commandant la 10^e brigade d'infanterie, *délégué*.
Lejeune (Jules), *président de la Section des Vosges*, à Nancy; — M. le comte H. de Bizemont, boulevard Saint-Germain, 214, *délégué*.
N..., *président de la Section de Saône-et-Loire*; — M. le comte d'Esterno, rue de Grenelle, 122, *délégué*.
Baudard, sous-préfet, *président de la Section de Tarentaise*, à Moûtiers; — M. Francis Carquet, député, avenue de Breteuil, 52, *délégué*.
Boysson d'Ecole (Alfred), *président de la Section du Jura*, à Besançon; — M. Louis Naudet, boulevard Ornano, 71, *délégué*.
Bourgogne (J.), *président de la Section de Provence*, à Marseille; — M. J. Bompard, rue de Commaille, 4, *délégué*.
Basset (le Dr H.), *président de la Section des Pyrénées Centrales*, à Toulouse; — M. Emile Belloc, rue de Rennes, 105, *délégué*.
Bayssellance (A.), *président de la Section du Sud-Ouest*, à Bordeaux; — M. R. Malloizel, rue de l'Estrapade, 7, *délégué*.
Ribot (Al.), *président de la Section de la Côte d'Or et du Morvan*, à Dijon; — M. Gaston Joliet, rue Chabot-Charny, 64, à Dijon, *délégué*.
Fournier (le Dr), *président de la Section des Hautes Vosges* (Épinal et Belfort), à Rambervillers; — M. le colonel Papuchon, rue de Bellechasse, 39, *délégué*.
Morel-Frédel, *président de la Section du Mont-Blanc*, à Bonneville; — M. Ed. Sauvage, rue Eugène-Flachat, 14, *délégué*.
Gide (Charles), *président de la Section du Midi*, à Montpellier; — M. H. Vallot, place des Perchamps, 2, *délégué*.
Faraut (Frédéric), *président de la Section des Alpes Maritimes*, à Nice; — M. André Laugier, rue de Clichy, 23, *délégué*.
Galland (Charles de), *président de la Section de l'Atlas*, à Alger; — M. L.-A. Leroy, professeur au lycée Janson-de-Sailly, rue de l'Annonciation, 5, *délégué*.
Soullier (Casimir), *président de la Section du Canigou*, à Perpignan; — M. Ch. Lefrançois, villa Mozart, 5, Auteuil, *délégué*.
Réguis (Léon), *président de la Section de Rouen*, à Rouen; — M. Salomé, rue Saint-Jean, 27, à Pontoise, *délégué*.
Déville (J.-B.), *président de la Section du Forez*, à Saint-Etienne; — M. L.-A. Richard, professeur au lycée Charlemagne, rue du Cardinal-Lemoine, 12, *délégué*.
Fabre (Georges), *président de la Section des Cévennes*, à Nîmes; — M. Bénardeau, conservateur des forêts, à Moulins (Allier), *délégué*.
Proust, *président de la Section de Carthage*, à Tunis; — M. Ernest Diehl, avenue Matignon, 5, *délégué*.
Paradan (J.), *président de la Section de la Lozère et des Causses*, à Millau; — M. E.-A. Martel, rue Ménars, 8, *délégué*.
Labille, *président de la Section de Pau*; — M. G. Demanche, rue de la Victoire, 92, *délégué*.

- MM. Ruzan**, *président de la Section de la Drôme*, à Valence; — **M. Abel Berger**, avenue Malakoff, 139, *délégué*.
Jovignot, notaire, *président de la Section de Dôle*, à Dôle; — **M. Brunnarrius**, villa des Couronnes, à Asnières, *délégué*.
Schæffer, *président de la Section du Léman*, à Thonon; — **M. Alph. Chamberlent**, rue Gounod, 7, *délégué*.
Miot (Henri), *président de la Section de la Haute Bourgogne*, à Beaune; — **M. Eug. Duval**, rue Nouvelle, 5, *délégué*.
Bourguet (le Dr), *président de la Section de la Haute Provence*, à Aix; — **M. J. Ronjat**, rue Madame, 81, *délégué*.
Armand (le Dr), *président de la Section d'Albertville*, à Albertville; — **M. Gravin**, sénateur, *délégué*.
Garnier, *président de la Section du Cantal*, à Aurillac; — **M. Adrien Oudin**, avenue de Wagram, 108, *délégué*.
Durand, *président de la Section de Maurienne*, à Saint-Michel-de-Maurienne; — **M. Jouart**, député, rue de Bourgogne, 24, *délégué*.
Chevrot (le Dr), *président de la Section de Lons-le-Saunier*, à Bletterans (Jura); — **M. Paul de Chamberet**, rue des Capucines, 20, *délégué*.
Perrin (le Dr), *président de la Section du Haut Jura*, à Saint-Claude; — **M. Henry Cuénot**, rue Vauquelin, 13, *délégué*.
Mallassagne, *président de la Section de Mauriac*, à Mauriac; — **M. Lucien Broquin**, rue Spontini, 57, *délégué*.
Arnaud (Fr.), *président de la Section de Barcelonnette*, à Barcelonnette; — **M. L. Duguey**, quai Saint-Michel, 19, *délégué*.
Fuchs (E.), *président de la Section du Pilat*, à Saint-Chamond; — **M. A. Laverlochère**, rue Pierre-Lescot, 17, *délégué*.
Rulland (Auguste), *président de la Section du Caroux*, à Béziers; — **M. Salvador de Quatrefages**, avenue Carnot, 11, *délégué*.
Arduin, *président de la Section d'Embrun*, à Embrun; — **M. Ardouin-Dumazet**, rue Alfred Stevens, 7, *délégué*.
Lesueur, *président de la Section du Nord-Est*, à Saint-Quentin; — **M. Chatalein**, boulevard Magenta, 132, *délégué*.

COMMISSIONS

M. CH. DURIER, *président*.

BIBLIOTHÈQUE.

- MM. Martel** (E.-A.), *bibliothécaire honoraire*. — **MM. Puiseux** (Pierre).
Chamberlent (Alph.). — **Ronjat**.

FINANCES.

- MM. Billy** (Ch. de). — **MM. Laugier**.
Caron (Ernest). — **Templier** (Armand).
Duval (Eugène).

RÉDACTION.

- MM. Cuénot**. — **MM. Puiseux** (Pierre).
Demanche (Georges). — **Schrader** (Franz).
Lemercier (Joseph). — **Templier** (Armand).
Joanne (Paul). — **Vallot** (Joseph).
Nérot (James). — **Guillaume** (J.), *secrétaire*.

REFUGES.

- MM. Guyard**, *président honoraire*. — **MM. Nérot** (James).
Belloc. — **Puiseux** (Pierre).
Brunnarrius. — **Vallot** (Henri).
Lefrançois. — **Vallot** (Joseph).

CARAVANES SCOLAIRES.

MM. Bräunig.
 Budzynski.
 De Jarnac (Adrien).
 Demanoha (Georges).
 Grisiér.
 Jenn.

MM. Kochersperger.
 Leroy (L.-A.).
 Malloizel.
 Richard (L.).
 Riquet.
 Rogery.

EXCURSIONS ET RÉUNIONS.

MM. Boursier.
 Brunnarius.
 Chambrelent.
 Diehl.
 Faber.

MM. Foullé.
 Meugy (le Dr).
 Oudin.
 Sauvage.

MEMBRES HONORAIRES DU CLUB

ANGLETERRE.

M. Tuckett (F.-F.).

ITALIE.

M. Baretta (Martino).

AUTRICHE-HONGRIE.

M. Déchy (Maurice de).

SUÈDE ET NORVÈGE.

MM. Nordenskjöld.
 Nansen (Fridtjof).

ESPAGNE.

Le colonel Don Francisco Coello y Quesada.
 Don Francisco de P. de Arrillaga.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

M. Moreno (Francisco).

MEMBRES DONATEURS DU CLUB

MM. Bardy (Gustave). — Section des Hautes Vosges.
 Béthouart (Emile). — Section de Paris.
 Biollay (Paul). — Section de Paris.
 Bizemont (Arthur de). — Section des Vosges.
 Blarenberghe (Henri van). — Section de Paris.
 Blarenberghe (Henri-Michel van). — Section de Paris.
 Boissier (Henry). — Section de Paris.
 Bonnard (Paul). — Section de Carthage.
 Bornèque (Eugène). — Section des Hautes Vosges.
 Boulenger (Henri). — Section de Paris.
 Bourdon (Marcel). — Section de Paris.
 Camous (Victor). — Section de l'Isère.
 Cavaré (Jean). — Section de Paris.
 Cessole (le chevalier V. de). — Section des Alpes Maritimes.
 Chancel (Georges). — Section de Paris.
 Copineau (Charles). — Section de Paris.
 Daubrée (Paul). — Section de Paris.
 Degas (Henri). — Section de Paris.
 Delaporte (Amédée). — Section de Paris.
 Delebecque (André). — Section de Tarentaise.

- MM. Babecque** (Jacques). — Section de Paris.
Benfert-Rochereau (A.-G.-R.). — Section de Paris.
M^{me} Deroy. — Section de Paris.
Enlart. — Section de Paris.
MM. Fabre (Charles). — Section des Pyrénées Centrales.
Fauche (Eugène). — Section de Paris.
Ferrari (Philippe de). — Section de Paris.
M^{lle} Feuillade (Claire). — Section de Paris.
M^{me} Genouville (Berthe). — Section de Paris.
MM. Genouville (le Dr Louis). — Section de Paris.
Genouville (Félix). — Section de Paris.
George (Jules). — Section des Vosges.
Gérard (Amédée). — Section de Paris.
Gérente (Dr Paul). — Section de Paris.
Gibert (Edouard). — Section de Paris.
Gibert (Frédéric). — Section de Paris.
Grandin (Alfred). — Section de Paris.
Gros (Fernand-Léon). — Section de Paris.
Guérin (E.-M.). — Section de Paris.
Hollande (Jules). — Section de Paris.
Jacmart (Gustave-Adolphe). — Section de Paris.
Japy (Jules). — Section des Hautes Vosges.
Javal (le Dr). — Section de Paris.
Jouffray (Antoine). — Section de Paris.
M^{me} Juglar (Joséphine). — Section de Paris.
MM. Krafft (E.). — Section de Paris.
Lamy (Ernest). — Section de Paris.
Laroche-Lucas (Ed.). — Section de Paris.
Lebas (Alphonse). — Section de Paris.
Le Doyen (Léonce). — Section de Paris.
Lemer cier (Joseph). — Section de Paris.
M^{me} Lemer cier (Joseph). — Section de Paris.
M. Lichtenberger (Henri). — Section de Paris.
M^{me} Lillax (Marie). — Section de Paris.
M. Lunyt (Maurice). — Section de Paris.
M^{me} Mahé. — Section de l'Atlas.
MM. Marjollin (Gustave). — Section de Paris.
Martin (William). — Section de Paris.
Maugin (Albert-Louis). — Section de Paris.
Maugin (Gustave-Oscar). — Section de Paris.
M^{me} Maugin (Gustave). — Section de Paris.
M^{lle} Maugin (Jeanne-Charlotte). — Section de Paris.
MM. Meiner (Edmond). — Section de Paris.
Méquillet (Camillo). — Section de Paris.
Morel (Georges). — Section de Paris.
Morel d'Arleux (Charles). — Section de Paris.
Morel d'Arleux (H.-L.). — Section de Paris.
Morin (Henri). — Section de Paris.
Mussy (Jean). — Section de Paris.
Paumier (Henri). — Section de Paris.
Pétot (Lucien). — Section de la Haute Bourgogne.
Picard (G.-J.-E.). — Section de Paris.
Privat (Paul). — Section des Pyrénées Centrales.
Quévillon. — Section de Paris.
Raveneau (L.-A.-M.). — Section de Paris.
Renaud (G.). — Section de Paris.
Riché (Alexandre). — Section des Alpes Maritimes.
Rochat (Ed.). — Section de Paris.
Rodary (Ferdinand). — Section de Paris.
Rothschild (le baron Edmond de). — Section de Paris.

- MM. Saint-Martin** (Ch.-L. Minette de). — Section de Paris.
Sauvage (Edouard). — Section de Paris.
Segretain (Alexandre). — Section de Paris.
Templier (Armand). — Section de Paris.
Templier (Pierre). — Section de Paris.
Vallot (Henri). — Section de Paris.
Vallot (Joseph). — Section de Paris.
M^{me} Vallot (Joseph). — Section de Paris.
MM. Vésignié (Henri). — Section de Paris.
Vésignié (Louis). — Section de Paris.
Vigier (Léon). — Section de Paris.
Visme (Armand de). — Section de Paris.
Visme (Gaston de). — Section de Paris.
Wartelle (Emile). — Section de Paris.
Wœflin (Edmond). — Section des Vosges.
Yvart (Casimir). — Section de Paris.

BUREAUX DES SECTIONS

SECTION DE PARIS

Fondée le 2 avril 1874.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : rue du Bac, 30, à Paris.

(Ouverts tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblée générale en avril.

Des réunions et conférences ont lieu de novembre à avril.

Des excursions sont organisées le dimanche et les jours fériés pendant toute l'année pour les membres du Club et pour les jeunes gens des lycées et collèges.

S'adresser pour tous renseignements à M. A. DE JARNAC, secrétaire général, au siège social.

BUREAU

- MM. Durier** (Charles), *président*.
Janssen (Jules).
Laferrière (Edouard).
Caron (Ernest).
Schrader (Franz).
Templier (Armand), *trésorier*.
De Jarnac (Adrien), *secrétaire général*.
Billy (Ch. de).
Blarenberghe (Henri van), *membre honoraire*.
Bonaparte (le prince Roland).
Guillemin (Paul).
Guyard (Albert).
Joanne (Paul), *secrétaire des séances*.
Lemer cier (Joseph).
Levasseur (Emile).
Millot (Albert).
Nérot (James).
Prudent (le l.-colonel).
Puiseux (Pierre).
Vallot (Joseph).

SECTION D'AUVERGNE

Fondée le 16 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue Balainvilliers, 62, à Clermont-Ferrand.

Cotisation de la Section : 10 francs.

Réunion mensuelle le premier mardi de chaque mois.

Conférences publiques dans le courant de l'hiver.

Excursions tous les quinze jours en été et, quand le temps le permet, en hiver.

S'adresser pour les renseignements à M. VIALLEFOND, secrétaire général, avenue de Royat, 16, à Chamalières.

BUREAU

MM. Chotard (Henry), ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, rue de Vaugirard, 61, à Paris, *président honoraire*.

Lenoir, conseiller à la cour de Riom, *président*.

Poupon, lieutenant-colonel en retraite, à Chamalières (Puy-de-Dôme), *vice-président*.

Rougier (Emile), greffier en chef du tribunal civil, à Clermont-Ferrand, *vice-président et archiviste*.

Vimont, bibliothécaire de la ville, montée de Jaude, 3, à Clermont-Ferrand, *secrétaire général honoraire*.

Viallefond (Paul), avenue de Royat, 16, à Chamalières, *secrétaire général*.

Teisset (Louis), rue du Terrail, à Clermont-Ferrand.

Dumousset (Henri), négociant, rue André-Moinier, à Clermont-Ferrand. } *secrétaires des séances.*

Baisle, banquier, rue Blatin, 41, à Clermont-Ferrand, *trésorier*.

Chibret (le Dr).

Girod (le Dr Paul). } *commissaires.*

Jaloustre

Laferrière, *délégué honoraire près la Direction Centrale*.

Chotard (Henry), *délégué près la Direction Centrale*.

La Section a fait placer des poteaux indicateurs dans les environs de Royat et du Mont-Dore. Elle publie un bulletin annuel.

SECTION DE GAP

Fondée le 27 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Gap.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. JEAN (Ferréol), trésorier.

BUREAU

MM. Gautier (A.), directeur des postes et télégraphes en retraite, à Gap, *président d'honneur*.

Cardot, inspecteur des forêts, Pontarlier (Doubs).

Jouglard (Sosthène), président du tribunal civil de Tarbes, rue du Lycée, 18, à Tarbes. } *vice-présidents d'honneur.*

Tavernier (René), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Gap, *président*.

Faure (J.), avoué, à Gap.

Pascal (J.), inspecteur de l'enregistrement, à Gap. } *vice-présidents.*

Teyssier, avocat, à Gap.

Jean (Ferréol), négociant, juge au tribunal de commerce, à Gap, *trésorier*.

Liotard (A.), avoué, à Gap, *secrétaire*.

Olive (Charles), avocat, à Gap, *secrétaire-adjoint*.

MM. Jean (Louis), imprimeur, directeur du *Courrier des Alpes*, à Gap, *archiviste bibliothécaire*.

Grimaud, sénateur } *administrateurs.*

Hugues (Edouard), avocat

Laty (A.), avocat

Voltaire (J.), comptable } *administrateurs-adjoints.*

Genouvill (le Dr), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE BRIANÇON

Fondée en mars 1875.

SIÈGE SOCIAL : Grande-Rue, 25, à Briançon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion générale au mois d'août. — Excursions les dimanches et jours fériés de mai à octobre.

S'adresser pour les renseignements à **M. CHALLIER**, trésorier de la Section, Grande-Rue, 25, à Briançon.

BUREAU

MM. Guillemin (Paul), inspecteur général de la navigation, rue Théodore, 30, à Billancourt (Seine), *président d'honneur.*

Vagnat (Charles-Auguste), docteur en médecine, conseiller général, maire de Briançon, *président.*

Brun (Jules), conseiller d'arrondissement, à Briançon. } *vice-présidents.*

Faure (René), ancien maire de Briançon.

Challier (Antoine), trésorier de la caisse d'épargne, Grande-Rue, 25, à Briançon, *archiviste-trésorier.*

Voltaire (Paul), libraire, secrétaire de la mairie, à Briançon, *secrétaire.*

Alphand, notaire.

Bonnet (le Dr).

Chabrand, avocat

Izoard (Adolphe), capitaine en retraite

Izoard (Hippolyte), conseiller d'arrondissement.

Puy, notaire, maire, conseiller d'arrondissement.

Queyras (François).

Desouches (Alfred), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a construit de nombreux refuges dans le massif du Pelvoux. Ceux désignés ci-dessous sont actuellement en état de recevoir les touristes : 1° *Alpe du Villard-d'Arène* (2,010 m.), sur le plateau de l'Alpe, à 3 heures de la Grave ; 2° *Tuckett* (2,500 m.), sur la rive gauche du glacier Blanc, à 5 heures 1/4 de Ville-Vallouise ; 3° *Cézanne* (1,854 m.), à la base du glacier Noir, à 3 h. 30 de Ville-Vallouise ; 4° *Chancel* (2,550 m.), entre la Grave et le col de la Lauze, à 3 heures de la Grave ; 5° *Lemercier* (2,724 m.), sur la face Sud du Pelvoux, à 6 heures de Ville-Vallouise ; 6° *Lyon-Républicain* (2,400 m.), à la base du glacier Lombard, dans le vallon de Valfroide, à proximité des cols Lombard et de Goléon, à 3 h. 30 de la Grave.

SECTION DE L'ISÈRE

Fondée le 27 août 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue Montorge, 2, à Grenoble.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à **M. F. VIALLET**, président, soit à **M. BERON**, secrétaire général.

BUREAU

MM. Richard-Béranger (Edmond), quai Voltaire, 29, à Paris, *président d'honneur.*

Viallet (Félix), ingénieur civil, rue d'Echirolles, 2, à Grenoble, *président.*

M. M. Duhamel (Henry), à Gières-Uriage (Isère)	} <i>vice-présidents.</i>
Rey, inspecteur d'académie, rue des Alpes, à Grenoble.	
Berge, notaire, rue Molière, 1, à Grenoble, <i>secrétaire général.</i>	
Lory, rue des Alpes, 6, à Grenoble, <i>secrétaire des séances.</i>	
Gauthier (J.), rue de Bonne, 15, à Grenoble, <i>trésorier.</i>	
Melchior, professeur au lycée, avenue Thiers, 1, à Grenoble, <i>archiviste-bibliothécaire.</i>	
Morel-Coupric (E.), rue Molière, 1, à Grenoble, <i>secrétaire général-adjoint.</i>	
Giroud	} <i>administrateurs honoraires.</i>
Fernel	
Blanchet (Hector)	
Blaignan, avocat général	
Bon (le commandant)	} <i>administrateurs.</i>
Comte (le Dr)	
Dunod, lieutenant au 12 ^e chasseurs alpins.	
Gaynard, négociant	
Guirimand (Casimir)	
Nicolas (le Dr)	
Pocat	
Speyer (le capitaine)	
Richard-Béranger (Edmond), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

MEMBRES HONORAIRES

Les 12^e, 14^e, 28^e et 30^e bataillons de chasseurs alpins.

Cette Section a tracé divers sentiers de montagne, et a établi des poteaux indicateurs dans le massif de la Chartreuse et aux environs d'Uriage. Elle a construit, avec le concours de la Direction Centrale, le chalet-hôtel de la Pra dans le massif de Belledonne (à 10 minutes au Sud du col de la Pra, à 2,145 m., à 3 h. 1/2 de Revel), et les refuges suivants : *Bonne-Pierre* (2,750 m.), rive droite du glacier de la Bonne-Pierre, à 2 heures de la Bérarde ; *la Lavay* (1,780 m.), à 1 h. 45 m. de Champhoran ; *Lac-Noir* (2,820 m.), à l'Est de la Brèche de la Mura, à 4 h. 1/2 de Saint-Christophe-en-Oisans ; *Châtelleret* (2,250 m.), sur la rive gauche du torrent des Etançons, à 2 heures de la Bérarde ; *Carrelet* (2,670 m.), sur la rive droite du torrent du Vallon de la Pilatte, à 1 h. 1/2 de la Bérarde ; *Charmette* (1,200 m.), à 5 minutes à l'Ouest de la maison forestière de la Charmette.

SECTION D'AIX-LES-BAINS

Fondée le 25 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : Hôtel de Ville, à Aix-les-Bains.

Cotisation de la Section : 6 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. BARBIER, secrétaire général, villa Campanus, à Aix.

BUREAU

MM. Bugnot (A.), juge de paix, à Aix-les-Bains, <i>président.</i>	
Gimet, maire, à Aix, <i>vice-président.</i>	
Barbier (Victor), villa Campanus, à Aix, <i>secrétaire général-archiviste.</i>	
Domenget (Louis), banquier, à Aix, <i>trésorier.</i>	
Bernascon (Jean-Marie)	} <i>administrateurs.</i>
Blanc (le Dr Léon)	
Coze (le Dr)	
Forestier (Jean), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

SECTION D'ANNECY

Fondée le 13 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Annecy.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à M. DUNANT, président,
soit à M. NANCHE, secrétaire, soit à M. BOVIER, trésorier.

BUREAU

- MM. Dunant** (Camille), conseiller de préfecture honoraire, rue de la Providence 22, à Annecy, *président*.
Boch (Louis), architecte, maire d'Annecy, *vice-président*.
Nanche (Isidore), rue du Bœuf, 17, à Annecy, *secrétaire*.
Grivaz (Louis), notaire, à Annecy, *secrétaire adjoint*.
Bovier (Ernest), greffier, à Annecy, *trésorier*.
Ruphy (Ch.), à Annecy, *trésorier adjoint*.
Carron (Jacques), avocat
Crolard (Ernest), ingénieur civil
Frezat (Simon).
Ruphy (Auguste).
Moron (Camille), *délégué près la Direction Centrale*.

} administrateurs.

Cette Section a tracé les sentiers d'accès de la Tournette et du Parmelan; elle a construit le chalet-hôtel du Parmelan. Elle a tracé également un nouveau sentier pour atteindre le sommet du Charbon sans passer par les anciennes échelles, et continue cette année ledit sentier jusqu'à la Dent de Portes.

SECTION DE LYON

Fondée le 1^{er} janvier 1875.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : rue Pléney, 3, à Lyon.

(Ouverts tous les jours non fériés.)

Cotisation de la Section : 10 francs.

Séances mensuelles avec conférences et projections les premiers mardis de novembre à mai. — Assemblée générale en décembre. — Excursions générales tous les mois. — Fête annuelle alpestre le jeudi de l'Ascension.

S'adresser pour les renseignements à M. F. GABET, secrétaire général,
6, rue de la Bourse, à Lyon.

BUREAU

- MM. Lortet** (le Dr), doyen de la Faculté de médecine, quai de l'Est, 15, à Lyon, *président d'honneur*.
Tavernier (Jean), avocat, rue des Deux-Maisons, 4, à Lyon, *président*.
Bianchi (le Dr), rue de l'Hôtel-de-Ville, 97, à Lyon.
Clair, avoué, rue des Célestins, 1, à Lyon
Sestier, rue Longue, 20, à Lyon
Gabet (F.), 6, rue de la Bourse, à Lyon, *secrétaire général*.
Chifflet (A.), quai Saint-Antoine, 32, à Lyon, *secrétaire adjoint*.
Escudé (A.), rue Bossuet, 4, à Lyon, *secrétaire des séances*.
Richard (J.), au siège de la Section, rue Pléney, 3, à Lyon, *trésorier*.
Rebout (C.), rue Tronchet, 101, à Lyon, *bibliothécaire*.
Mital (J.), quai de la Charité, 64, à Lyon, *archiviste*.
Louvier (G.), quai Fulchiron, 4, à Lyon, *président de la Commission des courses*.

MM. Berger (J.)	} <i>conseillers.</i>
Bertholon aîné	
Breittmayer	
Calignon (E.)	
Chappet (Pr.)	
Fabre (J.)	
Fouilliand	
Montaland (J.)	
Paillon (M.)	
Regaud (F.)	
Sisley	
Vachon (M.)	
Verrier	
Arvers (général) , <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

MEMBRES HONORAIRES

MM. Guillemin (Paul), membre de la Direction Centrale, rue Théodoro, 30, à Billancourt (Seine).

Rabot (Charles), rue Edouard Detaille, 9, à Paris.

Le 12^e bataillon de chasseurs à pied, à Embrun.

Cette Section publie la *Revue alpine*, 12 numéros par an (abonnement, 5 francs).

Elle a construit un chalet-hôtel à Bonneval-sur-Arc (Maurienne).

SECTION DES VOSGES

Fondée le 31 janvier 1875.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : Conservatoire de musique, rue Chanzy, à Nancy

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion tous les mardis à 4 heures au siège social.

Excursions et voyages dans les Vosges, le Jura, les Alpes.

S'adresser pour les renseignements à M. J. LEJEUNE, président.

BUREAU

MM. Lejeune (Jules), membre des Académies de Metz et de Stanislas, rue de la Ravinelle, 22 bis, à Nancy, *président*.

Miscault (Henri de), rue d'Alliance, 5, à Nancy. } *vice-présidents.*

Thierry-Mieg (Auguste)

Metz-Noblat (Antoine de), membre de l'Académie de Stanislas, cours Léopold, 37, à Nancy, *secrétaire*.

Maure (Marcel), avocat, cours Léopold, 5, à Nancy, *secrétaire adjoint*.

Wœflin (Edmond), rue de Boudonville, 9 bis, à Nancy, *trésorier-archiviste*.

Gluck (Emile), *vice-trésorier*.

Bizemont (le comte H. de), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a établi des poteaux indicateurs et tracé des sentiers dans certaines parties des Vosges.

Elle publie un bulletin mensuel.

SECTION DE SAÔNE-ET-LOIRE

Fondée en avril 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Chalon-sur-Saône.

BUREAU

MM. N..., *président*.

Chenot (Léon), rue Chabot-Charny, à Dijon, *secrétaire*.

Baillivet de Réglais (Eugène), à Autun, *trésorier*.

Canat de Chiry } *membres.*

Poligny (René de)

Esterno (le comte d'), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE TARENTEISE

Fondée le 15 juillet 1875.

SIÈGE SOCIAL : Place Sainte-Marie, à Moutiers (Savoie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunions tous les jeudis à 5 heures.

Excursions tous les quinze jours de mai à octobre.

S'adresser pour les renseignements à tous les membres du Comité.

BUREAU

MM. Bandard, sous-préfet, à Moutiers, *président*.**Joriox**, notaire, à Moutiers.**Maitral** (F.), ancien percepteur, à Moutiers. } *vice-présidents*.**Carvallo**, contrôleur des contributions directes, à Moutiers, *trésorier*.**Butin**, agent voyer, à Moutiers, *secrétaire*.**Trésallet**, notaire, à Moutiers, *secrétaire adjoint*.**Turcan**, percepteur, à Moutiers, *archiviste*.**Collin** (F.).**Delavaivre**.**Duraz** (Victor).**Ducloz** (Fr.).**Favre** (Constant).**Garçon** (Maurice).**Greyfié de Bellecombe** (le comte).**Jarre** (Charles-A.).**Mayet** (Charles).**Moris** (J.-M.).**Philbert** (le Dr).**Viallet**.**Carquet** (François), député, *délégué près la Direction Centrale*.} *administrateurs*.

Cette Section a construit : le chalet-hôtel du Mont-Jovet (2,563 m.) ouvert de juillet à septembre; les refuges de *Prariond* (2,272 m.), à 3 heures de Val-d'Isère et au pied du col de Galine (3,016 m.); du *Mont-Pourri* (2,800 m.), à 4 heures de Peisey; des *Nants* (2,600 m.), à 3 heures de Pralognan, au pied du Dôme de Chasseforêt (3,597 m.); de la *Vanoise* (2,486 m.), à 3 heures de Pralognan, au pied de la Grando-Casse (3,861 m.) et de la Réchasse (3,225 m.). Elle a fait placer des poteaux indicateurs permettant l'accès du Mont Jovet sans guide, et a fait tracer le sentier des gorges de Ballandaz, entre Bozel et Pralognan, et plusieurs autres dans la montagne.

SECTION DU JURA

Fondée le 21 août 1875.

SIÈGE SOCIAL : Palais Granvelle, à Besançon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à **M. J. Dodivers**, secrétaire,
87, Grande-Rue, Besançon.

BUREAU

MM. Boysson d'École (Alfred), rue de la Préfecture, 24, à Besançon, *président*
Caron (Alfred), à Châteauneuf, près Fraisans (Jura), *vice-président honoraire*.**Sahler** (Léon), à Audincourt.**Vautherin** (R.), rue des Vieilles-Perrières, à Besançon.**Simon** (Ernest), avocat, rue Pasteur, 7, à Besançon.**Krachpeltz**, rue Neuve-Saint-Pierre, 10, à Besançon.**Contaussset** (Victor), directeur de la succursale de la Société générale,
73, Grande-Rue, à Besançon, *trésorier*.} *vice-présidents*.

MM. Dodivers (J.), imprimeur, Grande-Rue, 87, à Besançon, *secrétaire*.

Gauvain (Louis), *bibliothécaire*.

Amiet (F.)	} <i>conseillers.</i>
Aubert	
Daquet	
David (Charles)	
Grillier	
Magnin (Cl.)	
Nicklès (Ad.)	
Vandel (Maurice)	

Naudet (Louis), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a fait placer des poteaux indicateurs dans la vallée du Doubs.

SECTION DE PROVENCE

Fondée le 4 novembre 1875.

SIÈGE SOCIAL, ouvert tous les jours, sauf dimanches et fêtes, de 2 à 5 h.,
rue Beauvau, 16, à Marseille.

Cotisation de la Section : 15 francs.

Réunion au siège social tous les jeudis soir à 9 h.
et tous les samedis à 2 h.

Assemblée générale en janvier.

Excursions tous les dimanches, sauf en été.

S'adresser pour les renseignements à **M. ROLAND**, secrétaire général,
rue Beauvau, 16, à Marseille.

BUREAU

MM. Sénèque (Henry), Traverse du Chapitre, à Marseille. . .	} <i>présidents honoraires.</i>
Barrême (Eugène), docteur en droit, boulevard de Rome, 64, à Marseille. . .	
Bourgogne (Jules), rue Wulfran-Pugot, 6, à Marseille, <i>président</i> .	} <i>vice-présidents.</i>
Macé de Lépinay (J.), professeur à la Faculté des sciences, boulevard Longchamp, 105, à Marseille. . .	
Fabry (Charles) père, place de la Corderie, 2, à Marseille. . .	
Roland (Emile), rue Fongate, 31, à Marseille, <i>secrétaire général</i> .	
Bayan (Georges), boulevard de la Madeleine, 29, à Marseille, <i>trésorier</i> .	} <i>conseillers.</i>
Pierre (Eugène), avocat, docteur en droit, professeur à la Faculté libre de droit, à Marseille, <i>secrétaire adjoint, bibliothécaire</i> .	
Gautier (Albert), agent de change honoraire.	
Paul (Albert), négociant	
Regnault (Emile).	
Bompard (J.), <i>délégué près la Direction Centrale</i> .	

SECTION DES PYRÉNÉES CENTRALES

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : hôtel Tivollier, rue d'Alsace-Lorraine, 31 et 33, à Toulouse.

Cotisation de la Section : 4 francs.

Réunion tous les premiers jeudis du mois à 8 h. 1/2 à l'Hôtel Tivollier.

S'adresser pour les renseignements à **M. A. MARTIN**, secrétaire général,
allée des Soupirs, 9, ou à **M. Regnault**, secrétaire adjoint,
rue de la Trinité, 19, Toulouse.

BUREAU

MM. Benoist, doyen de la Faculté des lettres, rue Montplaisir, 9, à Toulouse, *président honoraire*.

- MM. Basset** (le Dr H.), rue Deville, 5, à Toulouse, *président*.
Roule (Louis), professeur à la Faculté des sciences, rue d'Alsace-Lorraine, 19, à Toulouse. } *vice-présidents*.
Batigne, allée Saint-Etienne, 17, à Toulouse.
Martin (Alyre), allée des Soupirs, 9, à Toulouse, *secrétaire général*.
Régnauld (F.), rue de la Trinité, 19, à Toulouse, *secrétaire adjoint*.
Privat (P.), rue des Tourneurs, 45, à Toulouse, *trésorier*.
Bonnemaison (Paul), maire de Luchon. }
Crouzat (le Dr Eugène). } *assesseurs*.
Haffner (Louis), manufacturier.
Martin (J.), conseiller à la Cour.
Belloc (Emile), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a construit le refuge de *Pratlong* (haute vallée du Lys).

SECTION DU SUD-OUEST

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à l'Athénée, rue des Trois-Conils, 53, à Bordeaux.

Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblées générales en décembre et en mai.

S'adresser pour les renseignements à **M. BAYSSELLANCE**, président, rue de Saint-Genès, 84; — à **M. LOURDE-ROCHEBLAVE**, vice-président, rue du Jardin-Public, 28; — à **M. GEORGES ARNÉ**, secrétaire général, rue Judalque, 121, à Bordeaux.

BUREAU

MM. Schrader (F.), vice-président de la Direction Centrale, rue Madame, 75, à Paris, *président honoraire*.

Baysellance (A.), rue de Saint-Genès, 84, à Bordeaux, *président*.

Lourde-Rochelave, rue du Jardin-Public, 28, à Bordeaux, *vice-président*.

Arné (Georges), rue Judalque, 121, à Bordeaux, *secrétaire général*.

Rosset, notaire, rue Mably, 20 bis, à Bordeaux, *trésorier*.

Jaeggi, rue de Turenne, 42, à Bordeaux, *archiviste*.

Arlot de Saint-Saud (le comte d'), *administrateur honoraire*.

Brulle (H.), avocat, *administrateur honoraire*.

Fallot (E.).

Forsans (G.).

Gautier (E.).

Levillain.

Lory (Henri de).

Mestrezat.

Rödel (Henri).

Saint-Cristofle (G. de).

Tisseyre.

Malloizel (Raphaël), *délégué près la Direction Centrale*.

} *administrateurs*.

Cette Section publie un bulletin semestriel; elle a formé des compagnies de guides, notamment à Cauterets, Aragnouet, Barèges, Luz, Gavarnie, Gèdre, etc.; elle a établi des sentiers et construit les refuges suivants : *Arrémoulit* (2,395 m.), dans la vallée d'Ossau, au Sud du lac d'Artouste et de la vallée de Soussouéou; *Brèche de Roland* (2,800 m.), près du cirque de Gavarnie; *Tuquerouye* (2,675 m.), à l'origine de la vallée d'Estaubé; *Packé* (2,420 m.), au col de Rabiet. Elle a fondé un observatoire météorologique à Gavarnie.

SECTION DE LA CÔTE D'OR ET DU MORVAN

Fondée le 24 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à Dijon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale le premier ou le second samedi de mars.

S'adresser pour les renseignements soit à M. RIBOT, président, rue Jacotot, 1, soit à M. DARANTIERE, trésorier, place Saint-Jean, 17, à Dijon.

BUREAU

MM. Party, président du tribunal civil, place de la République, 21, à Dijon, *président d'honneur*.**Ribot** (Alexandre), professeur honoraire au lycée, rue Jacotot, 1, à Dijon, *président*.**Joliet** (Gaston), ancien préfet, rue Chabot-Charny, 64, à Dijon. } *vice-présidents.***Rougé** (Marcel), rue Vannoric, 49, à Dijon. } *vice-présidents.***Curtel**, professeur au lycée, rue de l'Egalité, à Dijon, *secrétaire*.**Lavirotte**, rue Verrerie, 38, à Dijon, *secrétaire adjoint*.**Darantière** (Paul), notaire, place Saint-Jean, 17, à Dijon, *trésorier*.**Héluin** (Etienne), rue Rameau, 40, à Dijon, *bibliothécaire*.**Badet**.**Borne** (Gustave).**Joliet** (Albert).**Perreau**.**Rencker**.**Schmitt** (F.).**Joliet** (Gaston), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section publie un bulletin sans périodicité fixe.

SECTION DES HAUTES VOSGES

(ÉPINAL-BELFORT)

*Fondée en juin 1876.*SIÈGE SOCIAL : Faubourg de France, 16, à Belfort,
et rue de la Comédie, 9, à Epinal.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion du groupe de Belfort, au siège social, tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir;
et tous les jours de 6 h. à 7 h.S'adresser pour les renseignements à M. le Dr FOURNIER, à Rambervillers; —
à M. GLEY, rue de la Calandre, 5, à Epinal; — à M. le Dr BARDY, place de
l'Arsenal, 1, à Belfort; — à M. DUBAIL-ROY, faubourg de Montbéliard, 42,
à Belfort; — à M. DEVILLERS, imprimeur, rue Thiers, 23, à Belfort.

BUREAU CENTRAL

MM. Durier (Charles), président du Club Alpin Français, à Paris, *président d'honneur*.**Fournier** (le Dr Alban), à Rambervillers (Vosges), *président*.**Jundt**, inspecteur honoraire des ponts et chaussées, }
à Belfort. }**Caro**, inspecteur de l'enregistrement en retraite, à } *vice-présidents.*
Epinal }**Bardy** (le Dr Victor), , place de l'Arsenal, 1, à Belfort, *secrétaire général*.**Gley** (Albert), professeur au collège, rue de la Calandre, 5, à Epinal, *secrétaire*.**Renault** (Alphonse), directeur de la C^{ie} la Providence, à Belfort, *secrétaire adjoint*.

- MM. Meyer** (Lucien), naturaliste, à Belfort, *bibliothécaire*.
Dubail-Roy (François), faubourg de Montbéliard, 42, à Belfort. } *trésoriers*.
Pfléger (Adrien), directeur de la C^{ie} l'Urbaine, à Epinal. }
Bornèque-Japy (Eugène), à Beaucourt. }
Devillers (Eugène), à Belfort. }
Garnier (Adolphe), à Epinal. }
Gebhard, à Epinal. } *administrateurs*.
Geist (Alfred), à Belfort. }
Knallwolff (Alphonse), à Belfort. }
Romond (Paul), à Belfort. }
Walser (Ferdinand), à Belfort. }
Welté (Eugène), à Belfort. }
Papuchon (colonel), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a construit des tables d'orientation sur les principaux sommets des Vosges placés des poteaux indicateurs et tracé de nombreux sentiers.

Elle publie un bulletin annuel. Elle a édité un *Guide de Belfort et environs*, et un *Guide du Ballon d'Alsace, Bussang et environs* (imprimerie Devillers, Belfort).

SECTION DU MONT-BLANC

Fondée le 8 mai 1877.

SIÈGE SOCIAL : à Bonneville.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à **M. MOREL-FREDEL**, président, à Bonneville, soit à **M. J. TAIRRAZ**, photographe, vice-président, à Chamonix, soit à **M. SIMOND**, avoué, secrétaire général, à Bonneville.

BUREAU

- MM. Durier** (Ch.), président du Club Alpin, à Paris, *président d'honneur*.
Morel-Fredel (François), conservateur des hypothèques, à Bonneville, *président*.
Orsat (Léon), député, à Bonneville. } *vice-présidents*.
Tairraz (Joseph), photographe, à Chamonix. }
Simond (Antony), avoué, à Bonneville, *secrétaire général*.
Dumont (Th.), percepteur, à Bonneville, *secrétaire adjoint*.
Abre (Philibert), banquier, à Bonneville, *trésorier*.
Blanc (Angel), avoué. }
Chavin (François), imprimeur. } *conseillers*.
Chardon (Ed.), tanneur. }
De Guillin (Paul), juge d'instruction. }
Pachod (J.-M.), avocat. }
Thévenet (Joseph), avocat. }
Tavernier (Hippolyte), *administrateur délégué pour la vallée du Giffre*.
Roch (Alexis), notaire, *administrateur délégué pour le canton de la Roche*.
Bonnefoy (D^r), *administrateur délégué pour le canton de Sallanches*.
Sauvage (Ed.), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a construit le chalet-hôtel du Môle.

SECTION DU MIDI

Fondée le 14 juillet 1879.

SIÈGE SOCIAL : chez **M. Jules Castelnau**, boulevard Ledru-Rollin, 4, à Montpellier.

BUREAU

- MM. Rouville** (Paul de), doyen honoraire de la Faculté des sciences, à Montpellier, *président honoraire*.
Gide (Charles), professeur à la Faculté de droit, villa Saint-Martin-de-Prunet à Montpellier, *président*.

- MM. Casalis de Fondouce**, rue des Etuves, 18, à Montpellier. } *vice-présidents.*
Vitalis (Vincent), industriel, à Lodève. }
Brouilhet (Francis), avocat, avenue de Toulouse, 2, à Montpellier, *secrétaire.*
Castelnau (Jules), boulevard Ledru-Rollin, 4, à Montpellier, *trésorier.*
Vallot (H.), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DES ALPES-MARITIMES

Fondée en octobre 1879.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : 15, avenue de la Gare,
 hôtel du Crédit Lyonnais, à Nice, ouverts tous les jours non fériés.

Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblée générale en janvier.

Réunion le premier vendredi de chaque mois de novembre à juillet.

Excursions tous les quinze jours de novembre à juillet.

Banquet en décembre.

S'adresser pour les renseignements à **M. Frédéric FARAUT**, président,
 ou à **M. Michel GILLY**, conseiller, avenue Notre-Dame, 18.
 ou à **M. le chevalier Victor DE CESSOLE**, secrétaire général.

BUREAU

- MM. Faraut** (Frédéric), avocat, rue Saint-François-de-Paule, 20, à Nice, *président.*
Fabre (Gaston), avocat, rue Masséna, 15, à Nice. }
Bernard-Attanoux (Henry), avocat, place de l'Eglise-du- } *vice-présidents.*
 Vœu, 2, à Nice. }
Cessole (le chevalier Victor de), villa Henry de Cessole, à Saint-Barthélemy,
 Nice, *secrétaire général.*
Perino (Melchior), rue de la Caserne, 1, à Nice, *trésorier.*
Beri (Henri). }
Decourcelle (Paul). }
Garin de Cocconato (le baron Rodolphe). } *conseillers.*
Gilly (Michel). }
Hancy (Hippolyte). }
Riché (Alexandre). }
Vérani (Albert). }
Laugier (André), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a placé des poteaux indicateurs aux environs de Nice. Elle a institué
 une compagnie de guides et porteurs, et a construit à ses frais un refuge pour faciliter
 l'ascension du Clapier. Elle publie un bulletin annuel.

SECTION DE L'ATLAS

Fondée en mars 1880.

SIÈGE SOCIAL : palais Consulaire, boulevard de la République, à Alger,
 ouvert tous les soirs, sauf le dimanche et le jeudi, de 5 à 6 h.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à **M. Pressoir**, secrétaire général,
 professeur au lycée, à Alger,
 ou à **M. Loyer**, administrateur, professeur au lycée, à Alger.

BUREAU

- MM. Fau**, premier président, à Bourges. }
Martel (F.), inspecteur général de l'Université, } *présidents d'honneur.*
 à Garches (Seine-et-Oise). }
Galland (Ch. de), directeur du petit lycée de Ben-Aknoun, à Alger, *président.*
Broussais (Emile), avocat, rue de Tanger, 18, à Alger, *vice-président d'honneur.*

- MM.** Quirot, chef du secrétariat au P.-L.-M., rue de la Liberté, 3, à Alger. }
 Ficheur (E.), professeur à l'Ecole supérieure des Sciences, } *vice-présidents.*
 rue Michelet, 77, à Alger. }
 Pressoir, professeur au lycée, à Alger, *secrétaire général.*
 Barthélemy, professeur au lycée, à Alger, *secrétaire adjoint.*
 Jacquemart, ancien banquier, boulevard de la République, 4, à Alger, *trésorier.*
 Reynier, professeur au lycée, à Alger, *archiviste.*
 Beaudelaire, inspecteur des écoles indigènes. }
 Fredouille, négociant } *administrateurs.*
 Loyer, professeur au lycée. }
 Warot (Eugène), négociant. }
 Leroy (L.-A.), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a fait placer de nombreux poteaux indicateurs aux environs d'Alger.

SECTION DU CANIGOU

Fondée en mai 1881.

SIÈGE SOCIAL : à Perpignan.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions à **MM. AURIOL**, banquiers, rue Font-Froide, 1 et 3, à Perpignan.

BUREAU

- MM.** Ferrer (Léon), rue des Marchands, 2, à Perpignan, *président d'honneur.*
 Soullier (Casimir), industriel, rond-point des Tanneries, 1, à Perpignan, *président.*
 Gally (Claude), comptable, rue de la Tet, 3, à Perpignan, *vice-président.*
 Corrien (Jacques), professeur au collège, rue de la Pinte, 4, à Perpignan, *secrétaire.*
 Auriol (Georges), banquier, rue Font-Froide, 1 et 3, à Perpignan, *trésorier.*
 Sauvy (Louis), négociant en vins, à Perpignan, *archiviste.*
 Arrès (Gabriel), notaire. }
 Lamer (le Dr Paul de). } *administrateurs.*
 Toubert (Ch.), conducteur des ponts et chaussées. }
 Lefrançois (Charles), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section publie un bulletin sans périodicité fixe.

SECTION DE ROUEN

Fondée en février 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Rouen.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en novembre. — Excursions dans la Seine-Inférieure et les départements voisins.

S'adresser pour les renseignements à **M. RÉQUIS**, président.

BUREAU

- MM.** Réquis, avocat général, quai du Havre, 8, à Rouen, *président.*
 Gadon (Emile), conseiller à la cour, rue de Blainville, 2, à Rouen, *vice-président.*
 Talbot, avoué, rue Beauvoisine, 8, à Rouen, *secrétaire.*
 Bourgery, avoué, rue Jeanne-d'Arc, 31, à Rouen, *trésorier.*
 Salomé (Th.), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DU FOREZ

Fondée en juin 1883.

SIÈGE SOCIAL : rue de la Bourse, 1, Saint-Étienne.

Cotisation de la Section : 10 francs.

Réunion au siège social le mercredi de chaque semaine à 8 h. et demie du soir.

Assemblée mensuelle le premier mercredi du mois.

S'adresser pour les renseignements à M. J.-B. DUVILLE, président,
rue de la République, 14, à Saint-Étienne.

BUREAU

- MM. Durier** (Charles), président du Club Alpin Français, *président d'honneur*.
Déville (J.-B.), rue de la République, 14, à Saint-Étienne, *président*.
Durand, architecte, rue Forissier, 3, à Saint-Étienne . . . } *vice-présidents*.
Jaray, avoué, rue de Lodi, 12, à Saint-Étienne . . . }
Du Fuy (Ch.), ingénieur, place Fourneyron, 7, à Saint-Étienne, *secrétaire général*.
Tardy (Marius), rue Badouillère, 7, à Saint-Étienne, *secrétaire des séances*.
Chenouf (J.-B.), rue de la République, 3, à Saint-Étienne, *trésorier*.
Chenouf (J.), rue de l'Alma, 7, à Saint-Étienne, *archiviste-bibliothécaire*.
Bodart (P.) . . . }
Brugnault (O.) . . . } *conseillers*.
Garde (P.) . . . }
Laffitte (G.) . . . }
Pinoncelly (E.) . . . }
Bernard (L.) . . . } *conseillers suppléants*.
Garde (F.) . . . }
Greilsamer (A.) . . . }
Tardy (Noël). . . }
Richard (L.-A.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DES CÉVENNES

Fondée le 28 mai 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Nîmes.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. ALBERT MOLINES,
place de la Salamandre, 10, à Nîmes.

BUREAU

- MM. Fabre** (Georges), inspecteur des forêts, rue Menard, 28, à Nîmes, *président*.
Labbé (Joseph), inspecteur des forêts, à Alais, *vice-président*.
Bruneton (Paul), banquier, quai de la Fontaine, 25 bis, à Nîmes, *trésorier*.
André (Ernest), notaire, à Pont-Saint-Esprit. . . } *administrateurs*.
Molines (Albert), place de la Salamandre, 10, à Nîmes. }
Bénardeau, *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a effectué des travaux pour faciliter l'accès de la grotte de Bramabiau, elle a fait placer des poteaux indicateurs à Bramabiau et à l'Aigoual, et a ouvert un chalet-refuge avec tenancier sur le sommet de l'Aigoual, où elle doit bientôt placer une table d'orientation,

SECTION DE CARTHAGE

Fondée le 5 juillet 1884.

SIÈGE SOCIAL : avenue de France, 8, à Tunis.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Séance au siège social le premier jeudi de chaque mois, à 8 h. et demie du soir.

S'adresser pour les renseignements à M. DUBOURDIEU, secrétaire,
avenue de Paris, 30, à Tunis.

BUREAU

MM. Proust, directeur du Comptoir National d'Escompte, à Tunis, *président*.**Dolot**, commandant du génie, à Tunis, *vice-président*.**Dubourdieu**, chef de division à la Direction des Finances, avenue de Paris, 30, à Tunis, *secrétaire*.**Hugon** (H.), chef du service des domaines à la Direction de l'Agriculture, à Tunis, *trésorier*.**Diehl** (Ernest), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES

Fondée en avril 1885.

SIÈGE SOCIAL : à Millau.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à M. PARADAN, président,
à Millau, soit à M. GASSON, vice-président, à Millau,
soit à M. GERMER-DURAND, à Mende.

BUREAU

MM. Paradan (J.), juge au tribunal civil, à Millau, *président*.**Gasson**, receveur des finances, à Millau. } *vice-présidents*.**Rey** (D), architecte, à Millau. }**Teyssier** (L.), négociant, à Millau, *secrétaire*.**Bouisset** (Aimé), fabricant de gants, à Millau, *secrétaire adjoint*.**Sabathier**, notaire, à Millau, *trésorier*.**Guillaumeng** (H.). } *administrateurs*.**Lapierre** (de). }**Virenque** (J.). }**Martel** (E.-A.), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a aménagé la grotte de Dargilan, tracé des sentiers à Montpellier-le-Vieux et dans les vallées du Tarn et de la Jonte.

SECTION DE PAU

Fondée en décembre 1886.

SIÈGE SOCIAL : à Pau.

Cotisation de la Section : 5 francs (à partir de la deuxième année seulement).

Assemblée générale en janvier.

Excursions toute l'année.

Ascension du Pic du Midi d'Ossau tous les ans, le 14 juillet.

S'adresser pour les renseignements à M. Henry CAPDEVILLE,
secrétaire général, ou à M. J. MALAN, trésorier.

BUREAU

MM. Russell (le comte Henry), rue Marca, 14, à Pau, *président d'honneur*.**Labille** (Alfred), avocat, à Saint-Jean-de-Luz, *président*.

- MM. Russell** (le comte Franck), rue Marca, 10, à Pau, *vice-président*.
Capdeville (Henry), professeur, boulevard Barhalat, 46, à Pau, *secrétaire général*.
Gardères (Paul), rue Nouvelle-Halle, 10, à Pau, *secrétaire adjoint*.
Meillon (Alph.), place Gassion, à Pau, *archiviste*.
Malan (Jules), négociant, rue Serviez, 2, à Pau, *trésorier*.
Campan
Dubourg
Geisse
Poeyarré
Demanche (G.), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a tracé différents sentiers dans les Pyrénées, s'est occupée de l'aménagement des grottes de Betharram, et a posé des poteaux indicateurs sur le plateau d'Anouillas.

SECTION DE LA DRÔME

Fondée en février 1888.

Siège social : place Championnet, 3, à Valence (Drôme).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. Ad. COMBIER**, libraire, place Porte-Neuve, vice-président, ou à **M. A. LALANDE**, avoué, 43, rue Emile Augier, secrétaire général.

BUREAU

- MM. Ruzan**, ancien avoué, à Valence, *président*.
Combiér (Adolphe), libraire, à Valence
Chalamet (Henri), avocat, maire de Valence.
Lalande, avoué, rue Emile-Augier, 43, à Valence, *secrétaire général*.
Genevet, étudiant en droit, à Valence, *secrétaire adjoint*.
Mellier (Etienne), à Valence, *archiviste-bibliothécaire*.
Eynard (A.), directeur du Crédit Lyonnais, à Valence, *trésorier*.
Rostolland, professeur au collège, rue Notre-Dame-de-la-Ronde, 8, à Valence, *délégué aux caravanes scolaires*.
Arnoux, négociant.
Brun, banquier.
Challier, ingénieur civil, à Saint-Vallier.
Filhol (Dr), à Romans
Morellet, pharmacien.
Peyrouze (Paul), agent d'assurances.
Romiguière, architecte.
Berger (Abel), *délégué près la Direction Centrale*.

administrateurs.

SECTION DE DÔLE

Fondée en juillet 1888.

Siège social : à Dôle.

Cotisation de la Section : 5 fr.

Assemblée générale en mars ou avril.

BUREAU

- MM. Jovignot** (Edmond), notaire, à Dôle, *président*.
Courbe (Joseph), imprimeur, à Dôle.
Briand (le Dr), à Dôle.

vice-présidents.

- MM.** Caruel (A.), banquier, à Dôle, *trésorier*.
 Cattand (René), à Dôle, *secrétaire*.
 Donnet (Léon). }
 Richenet (François). } *conseillers*.
 Struver (Albert). }
 Brunnarius (Ernest), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU LÉMAN

Fondée en juillet 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Thonon-les-Bains.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions à **M. TONY GENOUD**, propriétaire de l'*Hôtel de France*, à Thonon-les-Bains.

BUREAU

- MM.** Schæffer, inspecteur adjoint des forêts, à Thonon-les-Bains, *président*.
 Chabert, notaire, à Thonon. } *vice-présidents*.
 Romanet (Aug.), agent voyer, à Evian-les-Bains . . . }
 Blonay (le baron Stéphane de), route d'Evian, à Thonon-les-Bains, *secrétaire*.
 Pinget (Léon), banquier, à Thonon-les-Bains, *trésorier*.
 Bernaz (Fr.), avoué. }
 Carlox (Léger), avoué. } *administrateurs*.
 Dubouloz (Auguste). }
 Genoud (Tony), maître d'hôtel. }
 Chambrelent (Alphonse), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a tracé des sentiers et placé des poteaux indicateurs.

SECTION DE LA HAUTE BOURGOGNE

(ANCIENNE SECTION DE BEAUNE)

Fondée en février 1890.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : rue Bussière, 2, à Beaune, ouverts le dimanche.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à **M. Mior**, président, juge d'instruction, à Beaune, et à **M. PAUL BRILL**, vice-président, manufacturier, à Chalon-sur-Saône.

BUREAU

- MM.** Duguey (Lucien), juge suppléant au tribunal de la Seine, à Paris, *président honoraire*.
 Miot (Henri), juge d'instruction, à Beaune, *président*.
 Rouge (Paul), propriétaire, à Beaune. } *vice-présidents*.
 Brill (Paul), manufacturier, à Chalon-sur-Saône . . . }
 Prieur (Prosper), avocat, à Beaune, *secrétaire*.
M^{me} Bouchard (Paul), à Beaune, *secrétaire adjoint*.
MM. Muratier (G.), à la Banque de France, à Beaune, *trésorier*.
 Cussac (J. de), sous-inspecteur des forêts. }
 Kröll (Victor), greffier du tribunal de commerce. . . } *conseillers*.
 Maillauderie (F. de la), négociant en vins. }
 Misserey (Auguste), notaire. }
 Duval (Eug.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA HAUTE PROVENCE

(ANCIENNE SECTION D'AIX-EN-PROVENCE)

Fondée en mars 1891.

SIÈGE SOCIAL : rue Espariat, 4, à Aix (Bouches-du-Rhône).

BUREAU

- MM.** Demontzey, correspondant de l'Institut, inspecteur général honoraire des forêts, rue du Bœuf, à Aix, *président d'honneur*.
Garcin (le Dr Paul), rue du Bœuf, 25, à Aix, *président honoraire*.
Bourguet (le Dr), cours Mirabeau, 36, à Aix, *président*.
Regnier (R.), greffier du tribunal de commerce, cours Gambetta, 12, à Aix, *vice-président*.
Bouat, secrétaire de l'académie, rue Thiers, 24, à Aix, *secrétaire général*.
Berlie, notaire, place d'Abertas, à Aix, *trésorier*.
Mus, *administrateur honoraire*.
M^{me} Garcin (P.)
MM. Guillibert (H.)
Haas
Lobin (G.)
Scholl
Ronjat (J.), *délégué près la Direction Centrale*.

} administrateurs.

SECTION D'ALBERTVILLE

Fondée en avril 1893.

SIÈGE SOCIAL : à Albertville (Savoie).

S'adresser pour les renseignements à **M. PONCIN**, secrétaire, professeur, à Albertville.

BUREAU

- MM.** Durier (Ch.), président du Club Alpin Français, *président d'honneur*.
Armand (le Dr), maire d'Albertville, *président*.
Viallet, notaire, à Beaufort.
Brachet, avocat, à Albertville.
Poncin, professeur, à Albertville, *secrétaire*.
Ponard, conducteur des ponts et chaussées, à Albertville, *secrétaire adjoint*.
Garin, percepteur, à Albertville, *trésorier*.
Boirard, conducteur des ponts et chaussées
Fontanet (F.), avocat.
Fontanet (Louis), receveur municipal.
Lamy jeune, bijoutier, à Annecy.
Martin (Camille), avoué.
Moris, notaire, à Flumet
Proust, notaire, à Ugines
Porret, liquoriste.
Roudet, pharmacien.
Gravin, sénateur, *délégué près la Direction Centrale*.

} conseillers.

MEMBRE HONORAIRE

Le 2^e groupe alpin, à Albertville.

SECTION DU CANTAL

Fondée en juin 1893.

SIÈGE SOCIAL : à Aurillac.

S'adresser pour les renseignements à M. de Masfrand, vice-président, à Aurillac.

BUREAU

MM. Duclaux , membre de l'Institut, rue de Fleurus, 35 bis, à Paris.	} <i>présidents d'honneur.</i>
Fesq (le Dr F.), maire, à Aurillac.	
Canonge , général de brigade.	
Bastid , député du Cantal.	
Lintilhac (Eugène), professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, à Paris.	} <i>administrateurs.</i>
Garnier (Henri), juge de paix, à Aurillac, <i>président.</i>	
Masfrand (J. de), pharmacien, rue des Carmes, à Aurillac, <i>vice-président.</i>	
Salesse , inspecteur de l'enregistrement, avenue de la République, 49, à Aurillac, <i>secrétaire général.</i>	
Bancharel (Emile), publiciste, à Aurillac, <i>secrétaire.</i>	
Fesq (Gabriel), avenue de la République, 50, à Aurillac, <i>trésorier.</i>	
Brussol , libraire, à Aurillac, <i>bibliothécaire.</i>	
Abel	
Bessières	
Cazals (le Dr)	
Heilles (d')	
Oudin (Adrien), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

Des poteaux indicateurs ont été placés par les soins de cette Section dans le massif du Plomb du Cantal.

SECTION DE LA MAURIENNE

Fondée en juin 1894.

SIÈGE SOCIAL : à Saint-Jean-de-Maurienne.

S'adresser pour les renseignements à M. Vulliermet, secrétaire.

BUREAU

MM. Bartoli , secrétaire général de la préfecture de l'Allier, à Moulins, <i>président honoraire.</i>	
Durand , juge de paix, à Saint-Michel-de-Maurienne, <i>président.</i>	
Truchet , maire, à Saint-Jean-de-Maurienne.	} <i>vice-présidents.</i>
Fodéré (le Dr), à Saint-Jean-de-Maurienne.	
Praz (François), agent général d'assurances, à Saint-Jean-de-Maurienne, <i>trésorier.</i>	
Vulliermet , imprimeur, à Saint-Jean-de-Maurienne, <i>secrétaire-archiviste.</i>	
Bonnet , avoué.	} <i>administrateurs.</i>
Favre , agent-voyer cantonal.	
Grange , ingénieur civil.	
Gros , conseiller général.	
Jarsuel , percepteur, à Lans-le-Bourg	
Sibillin , architecte.	
Jouart (Ch.), député, <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

Cette Section s'occupe de l'aménagement de chalets-refuges et de la constitution d'une compagnie de guides.

SECTION DE LONS-LE-SAUNIER

Fondée le 6 décembre 1894.

SIÈGE SOCIAL : à Lons-le-Saunier.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. CHEVASSUS, avoué,
à Lons-le-Saunier, secrétaire.

BUREAU

- MM. Chevrot (le Dr), à Bletterans (Jura), *président*.
 Moreau (Paul), à Lons-le-Saunier
 Guérillot (A.), rue du Collège, 8, à Lons-le- } *vice-présidents*.
 Saunier. }
 Chevassus (Edmond), avoué, à Lons-le-Saunier, *secrétaire*.
 Jacquemin (Jules), à Morez, *secrétaire adjoint*.
 Lamy, notaire, à Lons-le-Saunier, *trésorier*.
 Benoît-Guyot (Léon). }
 Billard. } *conseillers*.
 Bruchon (Albert). }
 Jacquemin, avocat. }
 Kuss. }
 Chamberet (Paul de), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU HAUT JURA

Fondée en mars 1895.

SIÈGE SOCIAL : à Saint-Claude (Jura).

BUREAU

- MM. Durier (Ch.), président du Club Alpin Français, à Paris, *président d'honneur*.
 Perrin (le Dr), à Saint-Claude, *président*.
 Guichard-Navand (Xavier), à Saint-Claude, *vice-président*.
 David (Henri), à Saint-Claude, *vice-président*.
 Delavenna (Henri), avoué, à Saint-Claude, *secrétaire*.
 Regad (Albert), clerk de notaire, rue du Pré, 29, à Saint-Claude
secrétaire adjoint et archiviste.
 Genoud (Gaston), banquier, à Saint-Claude, *trésorier*.
 Basset (Léon), négociant. }
 David-Lorge (Jean). } *administrateurs*.
 Fournier (Luc), clerk de notaire. }
 Meunier (Charles), architecte }
 Mermet (Fernand). } *commissaires aux excursions*.
 Charrier (Paul). }
 Cuénot (Henry), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE MAURIAC

Fondée en juin 1895

SIÈGE SOCIAL : à Mauriac (Cantal).

BUREAU

- MM. Mallassagne (Félix), avoué, à Mauriac, *président*.
 Lapeyre, avocat, à Mauriac. } *vice-présidents*.
 Peythieu, avoué, à Mauriac. }

- MM.** Larigaldie, avoué, à Mauriac, *trésorier*.
 Fressange, avocat, à Mauriac, *secrétaire*.
 Excourbanès, avocat. }
 Lombardy, avoué. } *administrateurs*.
 Peyrac, maire. }
 Peyrac (le Dr) }
 Tixeront, avoué }
 Broquin (Lucien), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE BARCELONNETTE

Fondée en janvier 1896.

SIÈGE SOCIAL : à Barcelonnette (Basses-Alpes).

BUREAU

- MM.** Duguey (Lucien), juge suppléant au tribunal de la Seine, à Paris, *président d'honneur*.
 Arnaud (François), notaire, à Barcelonnette, *président*.
 Pelletier (Auguste), notaire, à Barcelonnette, *trésorier*.
 Plaisant (Léon), employé au greffe, à Barcelonnette, *secrétaire*.
 Duguey (Lucien), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU PILAT

Fondée en février 1896.

SIÈGE SOCIAL : rue de la République, 88, à Saint-Chamond (Loire).

Cotisation de la Section : 10 fr.

Réunions de la Section : 2^e mardi du mois.

S'adresser pour les renseignements à M. BURELIER, secrétaire.

BUREAU

- MM.** Fuchs (Eugène), notaire, à Saint-Chamond, *président*.
 Brun (Louis), fabricant de lacets, à St-Chamond, *vice-président*.
 Journoud (Antoine), trésorier de la Caisse d'Epargne, à St-Chamond, *trésorier*.
 Burelier (P.), à la Varizelle, Izieux, *secrétaire*.
 Lefebvre (G.), bibliothécaire de la ville, à Saint-Chamond, *bibliothécaire*.
 Condamin. }
 Girard (Antonin). } *conseillers*.
 Jury (Ant.) }
 Pascal (Ch.). }
 Sablière. }
 Laverlochère (Amédée), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU CAROUX

Fondée en mai 1896.

SIÈGE SOCIAL : à Béziers (Hérault).

BUREAU

- MM.** Rulland (Aug.), vice-consul de Portugal, rue de la Mairie, à Béziers, *président*.
 Lascaux (Antoine), juge au tribunal, à Béziers. . . } *vice-présidents*,
 Combescurre (Clément), avoué, à Béziers. . . . }

- MM.** Boulouis (Paul), rue Massol, 3 bis, à Béziers, *trésorier*.
 Bédry (Marius), négociant en vins, rue Casimir-Péret, 29, à Béziers, *secrétaire*.
 Salvador de Quatrefages, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION D'EMBRUN

Fondée en février 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Embrun.

BUREAU

- MM** Catier, sous-ingénieur des ponts et chaussées en retraite, à Embrun, *président d'honneur*.
 Arduin, pharmacien, maire d'Embrun, *président*.
 Dubeau, procureur de la République, à Embrun. } *vice-présidents*.
 Bonniard (Victor), banquier, conseiller général, à Embrun. }
 Cot (Antoine), percepteur, à Embrun, *trésorier*.
 Goujon (Emile), receveur municipal, à Embrun, *secrétaire*.
 Simond (Georges), clerc de notaire, à Embrun, *secrétaire adjoint*.
 Maurel (Victor), *administrateur délégué pour la vallée d'Embrun*.
 Pavie (François), *administrateur délégué pour la vallée de Savines*.
 Guillaume (Julien), *administrateur délégué pour la vallée de Guillestre*.
 Ardouin-Dumazet, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU NORD-EST

Fondée en février 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Laon.

BUREAU

- MM.** Ermant (E.), député, maire de Laon } *présidents*
 Roger, préfet de l'Aisne, à Laon. } *d'honneur*.
 Lesueur (Georges), notaire, à Saint-Quentin, *président*.
 Legros (Paul), manufacturier, à Wignehies (Nord). } *vice-*
 Périnne de la Campagne (Emilien), vice-président du Con- } *présidents*.
 seil de préfecture, à Laon }
 Lemaire (Ferdinand), notaire, 13, rue du Cloître, à Laon, *trésorier*.
 Marchandise (Joseph), notaire, rue Béranger, 5, à Péronne, *secrétaire*.
 Chatelain, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA CORRÈZE

Fondée en juillet 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Tulle.

BUREAU EN FORMATION

RÉCAPITULATION

Pages.

603. — Anciens présidents.
 603. — Direction Centrale.
 605. — Commissions.
 606. — Membres honoraires.
 606. — Membres donateurs.
 608. — Bureaux des Sections au 30 juin 1897 :

MEMBRES			
	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
608. — Paris.	1 123	68	1 191
609. — Auvergne.	142	7	149
609. — Gap	50	6	56
610. — Briançon.. . . .	118	11	159
610. — Isère.	218	8	256
611. — Aix-les-Bains.	69	2	71
612. — Annecy.	82	9	91
612. — Lyon.	540	52	592
613. — Vosges.	218	11	229
613. — Saône-et-Loire	15	»	15
614. — Tarentaise	112	1	113
614. — Jura	71	12	83
615. — Provence.	120	25	145
615. — Pyrénées Centrales	91	19	110
616. — Sud-Ouest	215	14	229
617. — Côte d'Or et Morvan	153	31	184
617. — Hautes Vosges. { Épinal.. . . .	140	6	146
{ Belfort.. . . .	269	23	292
618. — Mont-Blanc.	94	6	100
618. — Midi	35	2	37
619. — Alpes Maritimes.	155	14	169
619. — Atlas.	98	7	105
620. — Canigou.	53	21	74
620. — Rouen	27	3	30
<i>A reporter</i>	4 268	358	4 626

l'ages.		MEMBRES		
		Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
	<i>Report.</i>	4 268	358	4 626
621.	— Forez	152	10	162
621.	— Cévennes	47	»	47
622.	— Carthage	27	»	27
622.	— Lozère et Causses	51	2	53
622.	— Pau	53	3	56
623.	— Drôme	139	5	144
623.	— Dôle	28	1	29
623.	— Léman	27	4	31
623.	— Haute Bourgogne	57	2	59
625.	— Haute Provence	28	8	36
625.	— Albertville	85	13	98
626.	— Cantal	39	5	44
626.	— Maurienne	61	31	92
627.	— Lons-le-Saunier	72	11	83
627.	— Haut Jura	72	»	72
627.	— Mauriac	31	3	34
628.	— Barcelonnette	15	»	15
628.	— Pilat	87	3	90
628.	— Caroux	86	5	91
629.	— Embrun	»	62	62
629.	— Nord-Est	»	44	44
629.	— Corrèze	»	15	15
TOTAUX		5 425	585	6 010
TOTAL GÉNÉRAL des Membres au 30 juin 1897.				6 010

STATUTS

TITRE I

But et composition de l'Association.

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite Club Alpin Français a pour but de faciliter et de propager la connaissance exacte des montagnes de la France et des pays limitrophes, principalement par les moyens suivants :

- Excursions soit isolées, soit faites en commun ;
- Organisation de caravanes scolaires ;
- Publication de travaux scientifiques, littéraires ou artistiques, et de renseignements propres à diriger les touristes ;
- Construction ou amélioration de refuges et de sentiers ;
- Encouragements aux compagnies de guides ;
- Réunions ou conférences périodiques ;
- Création de bibliothèques et de collections spéciales.

ART. 2. — Le siège du Club Alpin Français est à Paris.

ART. 3. — Le Club se compose des Sections locales qui peuvent être constituées, avec un nombre de dix membres au moins, après que la Direction Centrale du Club en aura autorisé la formation et approuvé le règlement.

Les Sections nomment leur bureau et fixent la cotisation spéciale que leurs membres auront à payer à la caisse locale.

TITRE II

Administration.

ART. 4. — Le Club est administré par un conseil qui prend le nom de Direction Centrale.

ART. 5. — La Direction Centrale se compose de dix-huit administrateurs, élus en assemblée générale et renouvelés par tiers chaque année ; le sort désigne les deux premiers tiers sortants. Les membres sortants sont rééligibles.

Est en outre membre de la Direction Centrale le président de chaque Section. Il peut être suppléé par un délégué, membre ordinaire ou à vie, nommé par la Section. Ce délégué a voix délibérative.

Chaque année, la Direction Centrale choisit dans son sein, pour former le bureau :

Un président, des vice-présidents, des secrétaires et un trésorier.

Le trésorier représente la Société en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 6. — La présence du quart des membres de la Direction Centrale est nécessaire à la validité des délibérations.

Les décisions sont prises à la majorité absolue des membres présents. En cas de partage, la voix du président est prépondérante.

Les délibérations relatives aux acquisitions ou échanges d'immeubles et aux acceptations de dons et legs ne sont exécutoires qu'après l'autorisation du gouvernement.

ART. 7. — La Direction Centrale se réunit sur la convocation de son président. Elle peut être convoquée extraordinairement sur la demande de trois de ses membres.

TITRE III

Membres du Club.

ART. 8. — Toute personne désirant faire partie du Club Alpin Français doit se faire présenter par deux membres ordinaires ou à vie au président de la Section à laquelle elle désire appartenir¹. L'admission est prononcée suivant le règlement de la Section.

Les étrangers sont admis après ratification de leur nomination par la Direction Centrale. Ils ne sont ni électeurs ni éligibles.

ART. 9. — Tout membre ordinaire ou à vie peut faire partie de plusieurs Sections, mais il ne peut voter que dans l'une d'elles.

ART. 10. — Sur la demande d'une Section, transmise au moins un mois à l'avance à la Direction Centrale, celle-ci peut proposer à l'assemblée générale d'admettre des correspondants ou de nommer membres honoraires les personnes qui se sont signalées par des travaux relatifs aux montagnes.

Il ne sera pas nommé de membres honoraires français.

ART. 11. — Chaque membre ordinaire est tenu de verser à la caisse de sa Section :

1° Sur avis de sa réception, un droit d'entrée de 10 francs ;

2° La cotisation annuelle de 10 francs due, comme le droit d'entrée, à la caisse centrale et indépendante de la cotisation de Section².

En versant à la caisse centrale une somme de 200 francs, les membres ordinaires deviennent membres à vie. Ce rachat de la cotisation centrale annuelle n'affranchit pas de la cotisation de Section.

Quelle que soit l'époque de l'admission, l'engagement des membres part du 1^{er} janvier, et les démissions n'ont d'effet que pour l'année qui suit celle où elles ont été données.

ART. 12. — Les membres ordinaires ou à vie, les membres honoraires et les correspondants reçoivent gratuitement les publications de la Direction Centrale. Les membres ordinaires ou à vie n'ont droit qu'à celles qui sont attribuées aux années pour lesquelles ils ont payé leurs cotisations. Quand ils appartiennent à plusieurs Sections, s'ils ne paient qu'une cotisation centrale, ou

1. Les personnes âgées de moins de 15 ans ne peuvent faire partie du Club.

2. La cotisation de la Section de Paris est de 10 francs.

s'ils n'ont fait qu'un seul rachat de cotisations, ils ne reçoivent qu'un seul exemplaire des publications.

ART. 13. — Aucun membre ordinaire ou à vie ne peut exercer ses droits s'il n'a acquitté les cotisations auxquelles il est tenu. En cas d'un retard dépassant une année, il cesse de figurer sur la liste des membres du Club; il peut toutefois y être réadmis en remplissant les conditions exigées pour l'admission, et en payant un nouveau droit d'entrée.

Les 200 francs versés par le membre à vie qui se laisse rayer faute d'avoir payé sa cotisation de Section, sont acquis au Club; mais si le membre se fait réadmettre, il n'a plus à payer que la cotisation de Section.

ART. 14. — Toute Section peut prononcer, à la majorité des deux tiers de ses membres, la radiation de celui d'entre eux dont la conduite aurait mérité cette exclusion. Elle en prévient immédiatement la Direction Centrale,

TITRE IV

Ressources et Comptabilité.

ART. 15. — Les ressources de l'Association comprennent :

1° Les revenus des biens ou valeurs lui appartenant ;

2° Les droits d'admission ;

3° Les cotisations annuelles ;

4° Les rachats de cotisations annuelles ;

5° Les subventions qui peuvent lui être accordées par le gouvernement, les départements, les villes et les sociétés savantes ;

6° Les dons et legs, dont l'acceptation doit être autorisée par le gouvernement, conformément à l'article 910 du code civil.

ART. 16. — Le trésorier est chargé de la perception des recettes et du paiement des dépenses. Il fournit tous les trois mois un bordereau constatant l'état de la caisse et la situation financière de l'Association. Il justifie de sa gestion à la fin de chaque exercice, et il ne peut assister à la séance dans laquelle se fait l'apurement de ses comptes.

ART. 17. — Les fonds libres sont placés dans une caisse publique jusqu'à leur emploi définitif.

Les excédents de recettes qui ne sont pas nécessaires aux besoins du service sont placés en rente sur l'Etat, en actions de la Banque, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations des compagnies de chemins de fer français dont le minimum d'intérêt est garanti par l'Etat.

TITRE V

Dispositions générales.

ART. 18. — Un règlement intérieur, arrêté par la Direction Centrale, détermine les conditions de l'administration intérieure de l'Association, l'organisation des caravanes, le mode de publication des travaux de l'Association, les rapports de celle-ci avec les Sections locales, et des Sections locales entre elles ;

enfin, toutes les dispositions de détail propres à assurer la stricte exécution des Statuts.

ART. 19. — Chaque année, au mois d'avril, tous les membres de l'Association sont convoqués en assemblée générale par les soins de la Direction Centrale; la lettre de convocation, faisant connaître l'ordre du jour de l'assemblée, est adressée à chaque sociétaire au moins quinze jours avant la réunion.

Cette assemblée a pour bureau celui de la Direction Centrale.

Ce Conseil expose la situation morale et matérielle de l'Association, présente le compte de l'exercice clos, le budget de l'exercice suivant, et un état de la situation financière.

L'assemblée statue, à la majorité des membres présents, tant sur les opérations de la Direction Centrale que sur les propositions qui lui sont soumises.

Aucune proposition ne peut être discutée, en dehors de l'ordre du jour, si elle n'est signée par quinze membres au moins, et si elle n'a été adressée au moins cinq jours à l'avance au président de la Direction Centrale.

Dans la même séance, l'assemblée procède à la nomination des membres de la Direction Centrale pour remplacer ceux dont les fonctions sont expirées.

ART. 20. — Une assemblée générale extraordinaire peut être convoquée par la Direction Centrale, soit d'office, soit sur la demande du huitième au moins des membres ordinaires ou à vie du Club; le motif de cette convocation est communiqué à chaque Section un mois à l'avance. Si l'assemblée générale extraordinaire avait pour objet la revision des Statuts de l'Association, ou sa dissolution, les convocations devraient être faites deux mois avant la séance.

La dissolution ne peut être votée que par une assemblée générale composée des deux tiers des membres en exercice.

ART. 21. — En cas de dissolution de l'Association, les biens, meubles, immeubles, et les capitaux lui appartenant recevraient telle destination que déciderait l'assemblée générale, sauf l'approbation du gouvernement.

ART. 22. — Aucun changement ne peut être apporté aux présents Statuts qu'après délibération d'une assemblée générale prise, à la majorité des deux tiers des membres présents, et approuvée par le gouvernement.

Le Président,

X. BLANC, Sénateur.

Le Secrétaire général,

Col. A. PIERRE.

Paris, le 31 mars 1882.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

La Direction des Chemins de Fer de l'État, les Compagnies du Nord, de l'Est, de l'Ouest, de Paris-Lyon-Méditerranée, d'Orléans, du Midi, de l'Est de Lyon, des Bouches-du-Rhône, du Sud de la France, des Chemins de fer départementaux (réseau de la Corse et lignes des Cévennes), et celles qui exploitent le réseau algérien¹, ont bien voulu accorder une réduction de 50 p. 100 aux membres du Club qui voyagent par groupe de cinq au minimum². La même faveur est accordée par la plupart de ces Compagnies aux *Caravanes scolaires*, composées au moins de dix personnes, et voyageant sous le patronage du Club.

Le Club procure à ses membres, avec une réduction de 20 à 25 p. 100, les *Guides Joanne* et les publications de la maison Hachette relatives aux voyages et aux sciences géographiques.

La même réduction est accordée par la librairie Ollendorff pour les *Guides-Bædeker*, par les librairies Delagrave et Berger-Levrault et par l'administration des *Guides Conty*.

Une réduction de 25 p. 100 est également accordée par M. Barrère sur le prix des cartes de l'Etat-major, et de 15 p. 100 par la maison Baudry sur le prix de la carte géologique détaillée de la France.

La Direction Centrale publie un *Annuaire* et un *Bulletin* mensuel contenant des récits de voyages, courses et ascensions.

Les membres du Club reçoivent gratuitement les *Annuaires* et les *Bulletins*, en vertu du paiement des cotisations annuelles correspondantes.

Les publications des années précédentes peuvent leur être vendues à raison de 35 centimes par numéro du *Bulletin* (l'année 3 francs), et de 10 francs par exemplaire de l'*Annuaire*.

La collection des *Annuaires* leur est cédée au prix de 5 francs le volume.

Pour les personnes étrangères au Club Alpin, le prix des *Bulletins* est de 60 centimes par numéro (l'année 5 francs), et celui de l'*Annuaire* est de 18 francs.

L'*Annuaire* de 1874 est épuisé.

Toutes les demandes de livres et de cartes doivent être adressées à M. le secrétaire général, 30, rue du Bac, à Paris.

Une ou plusieurs réunions générales des Sections du Club ont lieu tous les ans.

Les Sections organisent des excursions et réunions auxquelles tous les membres du Club sont invités à prendre part³.

Des refuges, des poteaux indicateurs, etc., ont été établis par la Direction Centrale et des Sections dans les différentes régions montagneuses fréquentées par les touristes.

Le siège social est à Paris, 30, rue du Bac. Toutes les communications et les versements doivent y être adressés.

La salle de la Bibliothèque est à la disposition de MM. les membres des Sections de Paris et de la province tous les jours (excepté les dimanches et les jours fériés) de 10 heures à 5 heures. Ceux d'entre eux qui résident à Paris peuvent emprunter les volumes.

1. Les membres du Club voyageant par groupe de cinq personnes au minimum, qui désireraient bénéficier d'une réduction de prix sur les lignes de paquebots desservant l'Algérie et la Corse, sont priés d'en informer le secrétaire général.

2. Le bénéfice de cette réduction ne peut être accordé que pour des excursions collectives, et non pour des déplacements motivés par des intérêts de famille, d'affaires, de santé, etc. (Circulaire de la Direction Centrale en date du 15 mai 1884.)

3. La Section de Paris organise toute l'année des excursions de un ou plusieurs jours pour ses membres et pour les jeunes gens des lycées et collèges.

Des réunions et conférences ont lieu tous les mois, de novembre à avril.





HW 2'

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.



